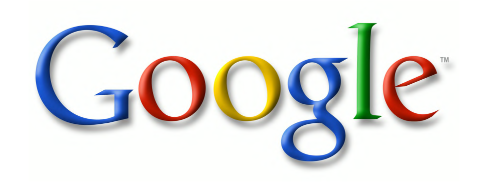
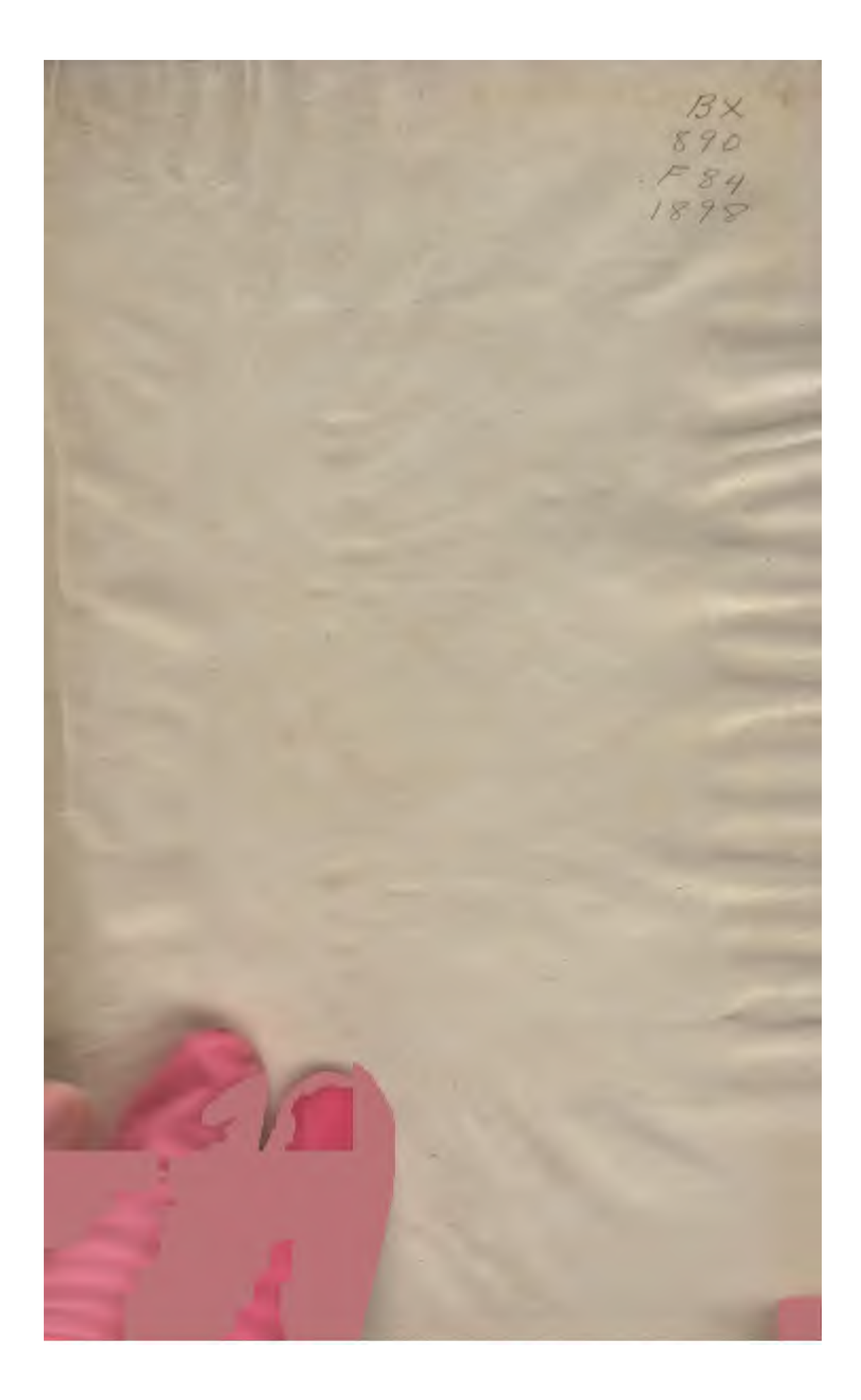
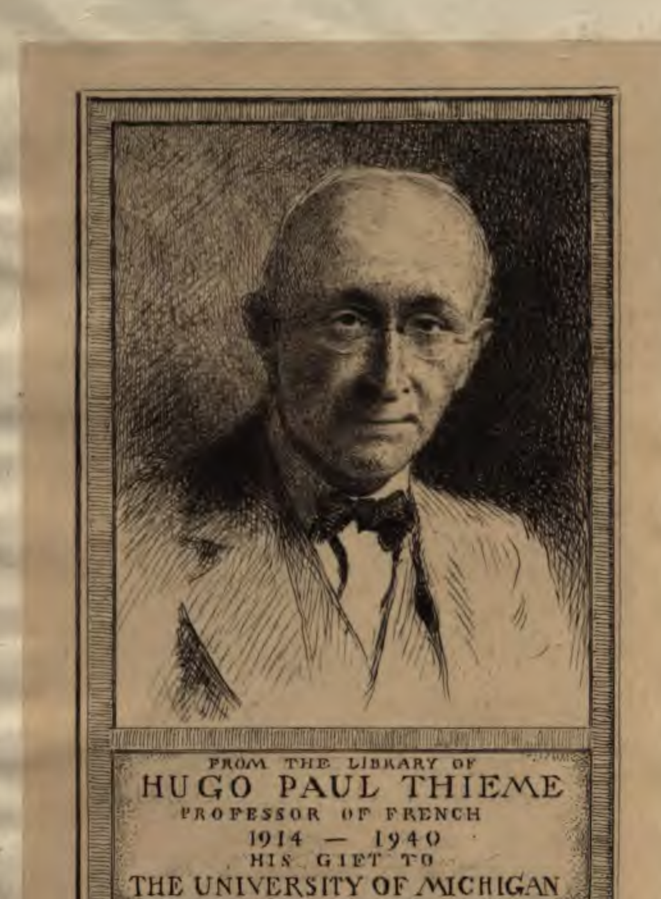





FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT FRANÇOIS

DE SALES

I

IMPRIMERIE
CONTANT-LAGUERRE
BAR-LE-DUC

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES

ÉVÊQUE ET PRINCE DE GENÈVE

NOUVELLE ÉDITION

Revue et corrigée avec le plus grand soin

PAR UNE SOCIÉTÉ D'ECCLÉSIASTIQUES

TOME PREMIER

SERMONS

(PREMIÈRE PARTIE)

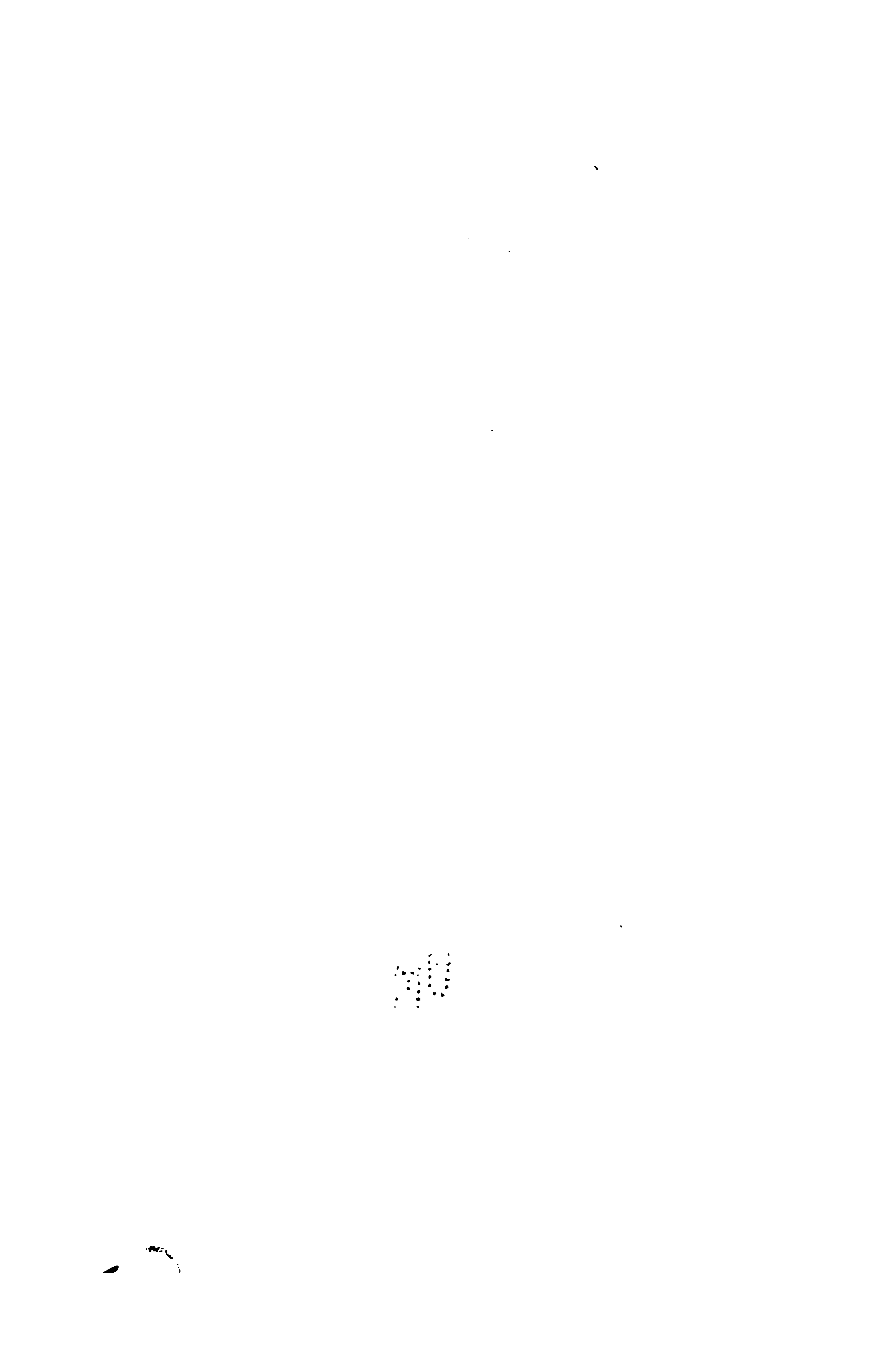


PARIS

BERCHE ET TRALIN, ÉDITEURS

69, RUE DE RENNES, 69

1898



PRÉFACE.

Il ne nous appartient pas d'essayer même la louange, quand il s'agit des œuvres de S. François de Sales; mais nous croyons faire acte de dévotion en apportant ici, comme une faible offrande, les réflexions qui nous ont le plus frappé. Que le lecteur veuille bien nous permettre de les exprimer : nous n'abuserons point de sa patience.

Un saint, ce n'est jamais un homme à double face, autre chez lui que devant le public : il se montre *naïvement* (1) et il est le même partout; car sa vie tout entière s'écoule devant Dieu et dans l'oubli de soi. Cela est surtout vrai du saint Évêque de Genève, qui fut *le saint de la douceur,* parce qu'il fut le saint de l'humilité. Rappelez-vous la grande parole du Seigneur, par laquelle, tout ensemble, il caractérisait sa vie et résumait divinement les lois de la perfection. *Apprenez de moi,* dit-il, *que je*

(1) Mot familier à notre Saint.

suis doux et humble de cœur (Matth. 14) : c'est là *son joug* et la source *du repos de nos âmes*. Et maintenant, cherchez dans votre mémoire, parmi les saints dont vous pouvez connaître la vie, parmi les plus grands saints, celui qui a le mieux recueilli et le plus fidèlement pratiqué cette précieuse leçon de Celui qui est *la voie, la vérité et la vie*. Vous avez nommé, et tous nomment avec vous S. François de Sales. C'est par là qu'il a été, dans une époque malheureuse, le maître et le restaurateur de la dévotion; et c'est là un des deux caractères de la mission providentielle qu'il était chargé de remplir. Or, ce que nous disons de sa vie, nous devons le dire, et tous le disent de ses ouvrages. Outre les deux lettres remarquables que nous donnons plus loin, appelons quelques-uns de ces témoins dont la parole fixe la sentence *à jamais sans appel*.

« Lisez bien S. François de Sales, dit Fénélon. Ce saint est au-dessus de l'esprit; il n'en donne point, il en ôte, il fait qu'on n'en veut point avoir : c'est une maladie dont il nous guérit..... Vous ne sauriez rien lire de plus utile..... Tout y est consolant et aimable, quoiqu'il ne dise aucun mot que pour faire mourir; tout y est expérience, pratique simple, sentiments et lumière de grâce. C'est être déjà avancé, que de s'être accoutumé à cette nourriture..... Vous voyez un homme qui, avec une grande pénétration et une parfaite délicatesse pour juger du fond des choses, et pour connaître le cœur humain, ne songeait qu'à parler en bon homme, pour consoler, pour éclairer, pour perfectionner son prochain. Personne

ne connaissait mieux que lui la plus haute perfection; mais il se rapetissait pour les petits, et ne dédaignait jamais rien..... [1]. »

« Sa doctrine, ajoute Bourdaloue, est une viande, non de la terre, mais du ciel, qui de la même substance nourrit, ainsi que la manne, toutes sortes de personnes. Et je puis dire, sans blesser le respect que je dois aux autres écrivains, qu'après les saintes Ecritures, il n'y a point d'ouvrages qui aient plus entretenu la piété parmi les fidèles, que ceux de ce saint Evêque..... Ni les savants n'y trouvent rien au-dessous d'eux, ni les faibles rien de trop relevé [2]. »

Ainsi parlaient Fénélon et Bourdaloue, les deux écrivains peut-être qui se rapprochent le plus de leur modèle; et Bossuet lui-même disait « qu'il était redevable à S. François de Sales d'avoir appris les véritables règles de la conduite des âmes [3]. »

N'insistons pas davantage sur ce caractère et ce grand mérite universellement reconnu des œuvres de notre Saint : c'est le maître de la perfection entre tous; si nous n'avions pas l'*Imitation*, on lui chercherait vainement un égal.

Donc, pour l'heureux fidèle qui aspire à la perfection, et pour le directeur des âmes, S. François de Sales est le guide, non seulement utile, mais nécessaire : le négliger, fermer son cœur à ce cœur d'où distille constamment le miel de la sainte doctrine et du céleste amour, c'est méconnaître et né-

(1) Lettres spir. *passim.* Toutes sont à lire; Fénelon est comme l'émule de notre Saint.

(2) Panégyr. du Saint, pour la fête de la canonisation.

(3) Vie par le cardinal de Beausset, liv. 7, XIX.

gliger le don de Dieu. Il faut que chacune de ses paroles viennent frapper notre âme et que, comme la flèche des ennemis de Babylone, elle ne frappe pas en vain : *Sagitta ejus, quasi viri fortis interfectoris, non revertetur vacua* (Jer. 50).

Mais il est un point de vue que l'on n'a pas assez remarqué, ce nous semble, et sur lequel nous voudrions appeler une sérieuse attention.

Si la réputation de S. François de Sales, comme maître de la vie spirituelle, est une réputation indestructiblement établie et supérieure, en est-il de même, près du grand nombre, pour l'incomparable mérite du docteur et du prédicateur? On nomme de ses écrits tout ce qui peut former à la vie intérieure, tout ce qui tient à la *Mystique,* et plaise à Dieu que pour cela même personne ne dédaigne de tels ouvrages; mais parle-t-on des *Controverses*, de l'*Etendard de la Croix,* des *Sermons?*

Pour nous, le Saint paraît incomplet dans la renommée, quoique quelques esprits supérieurs aient su l'apprécier exactement. Nous voyons en lui une double mission providentielle, qu'il a remplie *et qui a fait sa sainteté,* et nous croyons utile, nécessaire même, pour notre époque, comme pour le temps où Dieu le plaça, flambeau lumineux et doux tout ensemble, sur le chandelier de l'Eglise, qu'il brille de tout son éclat dans son double caractère d'homme mort à lui-même [1] et d'apôtre. Là est précisément le motif de l'édition que nous avons

(1) C'est la mort à soi-même qui fait l'homme intérieur et le directeur des âmes.

entreprise, et c'est pourquoi nous voudrions élever au même niveau toutes les œuvres émanées de ce grand esprit, ou plutôt de ce grand cœur de saint.

Et de fait, en suivant les *Controverses*..., comme en écoutant les *Sermons*, comme en étudiant les *Constitutions*, comme en lisant les *Lettres* ou en méditant les autres ouvrages, ne sommes-nous pas à la même école, où tout nous inspire *la foi et l'amour* et, comme moyen, le *Discite a me.....?*

Otez, si vous voulez, le Saint, pour ne laisser que l'homme, et écoutez. « Ayant connu particulièrement l'Evêque de Genève, je puis lui rendre le témoignage, avec plusieurs autres plus dignes que moi, qu'il a été un des plus savants hommes de son siècle dans toutes les parties de la théologie positive et scholastique [1], de controverse et de morale... Il était si consommé dans l'intelligence des saintes Écritures, qu'il semblait que son esprit fût transformé en elle, tant était admirable la clarté et la facilité avec laquelle il donnait d'excellentes et solides interprétations des passages les plus obscurs et les plus difficiles [2]. J'ai eu l'honneur de conférer assez longtemps avec lui sur cette matière (*de gratiæ auxiliis*), et, quoique j'eusse soigneusement étudié et examiné cette question, et que je l'eusse fraîchement enseignée, je reconnus mon ignorance par la profondeur de sa doctrine, et j'admirai la sagacité de son esprit, qui m'éclaircissait et me

(1) Le Saint dit lui-même : Si je voulois rapporter les raisons qu'alleguent Pierre Martyr et Calvin, je n'aurois jamais fait, quoy qu'il me soit tres aisé de respondre en philosophe et à la scholastique (2e sermon pour le S. Sacrement).

(2) Le P. Jean de S. François, *Vie du Saint*.

rendait si faciles à entendre les matières les plus obscures et les plus difficiles [1]. »

Et maintenant, lisez les *Controverses*, par exemple, puis rappelez-vous la conférence avec le ministre Claude, et mettez S. François de Sales à la place de Bossuet. L'aigle de Meaux, dans un moment pénible, se recueille et prie; avec notre S. Évêque, vous n'auriez pas eu même cette seconde d'interruption et vous auriez vu « un esprit vraiment transcendant, soit par la grande justesse de son bon sens naturel, soit par la profondeur de son savoir acquis, soit par la grandeur des clartés et des lumières surnaturelles que Dieu lui communiquait libéralement [2]. »

Après cela, suivez les *Sermons*. Ce n'est pas Fénélon qui, dans le peu qu'il a écrit pour la chaire, se montre peut-être trop composé; ce n'est pas Bossuet, dont on dirait qu'il cherche plus la grandeur que l'onction; ce n'est pas Bourdaloue, malgré de nombreux rapports : vous vous rappellerez S. Bernard.

Quant à la manière et au style, « François de Sales a une facilité merveilleuse à transmettre à ses lecteurs ses idées, aussi nettes et aussi lumineuses qu'elles sont dans son esprit. Il traite les sujets à fond; il enseigne avec clarté, avec précision, avec exactitude. Il est persuadé que la plupart des lecteurs, même les plus éclairés, n'ont pas des idées assez justes et assez nettes des vérités les plus

(1) Orais. fun. du Saint, par le P. de Bonneville.
(2) Le P. Jean de S. François, *Vie du Saint*.

communes qu'ils croient bien comprendre. Ce que les autres supposent comme connu de tout le monde, il l'explique, il le développe et l'approfondit. Sous un tel guide, on acquiert l'intelligence des vérités que l'on n'avait fait jusque-là qu'entrevoir, on approfondit les matières que l'on n'avait qu'effleurées... Le choix judicieux des figures, des comparaisons et des traits d'histoire qu'il emploie en grand nombre, l'application juste et ingénieuse qu'il en fait, et le soin qu'il prend de les tirer presque toujours de l'Ecriture, contribuent beaucoup à donner à ses ouvrages ce charme puissant qui attire le lecteur, l'entraîne, et fait qu'il s'acharne, pour ainsi dire, à sa lecture. Mais ce n'est pas la seule cause de cet effet que l'on peut appeler prodigieux; et pour en rendre raison, il faut avoir égard au caractère du Saint, et au talent éminent qu'il avait d'unir ensemble les choses les plus incompatibles. Son style, tout figuré et tout fleuri qu'il est, est pourtant très-simple. La fécondité de son esprit et de son imagination ne s'écarte jamais du vrai et du naturel, et il allie constamment à la beauté et aux ornements du style figuré les charmes de l'aimable simplicité et de l'éloquence la plus naïve. On voit que les ornements qu'il emploie viennent sous sa plume sans être appelés, et que ses livres ne sont pas moins une production de son cœur que l'ouvrage de son esprit. Ajoutez à cela les agréables saillies de son humeur saintement enjouée, et ses tendres sentiments pour Dieu, qui lui suggèrent des expressions vives et affectueuses, propres à porter partout le feu

de l'amour divin. Vous aurez, en réunissant tous ces traits, le véritable caractère de S. François de Sales et, je crois pouvoir le dire, le portrait de l'auteur le plus accompli (1). »

Nous nous garderons bien, dans cette édition, d'ôter volontairement quelque chose à ce qui fait la valeur spéciale d'un tel écrivain : nous conserverons son style inimitable et son orthographe même; en un mot, nous serons, autant que nous pourrons, comme les fidèles copistes de ses manuscrits. Toutefois, comme nous ne pouvons reproduire que des imprimés et que, dans les éditions diverses, une orthographe différente se donne comme celle du Saint, on comprend que nous ayons dû choisir, avec la résolution de conserver partout une manière uniforme (2).

S'il est vrai de dire qu'aucune édition, sous le rapport du prix, n'est aussi accessible que la nôtre au grand nombre des bourses médiocres, et si nous avons le droit d'affirmer que nous n'en connaissons aucune qui soit réellement plus complète (3), loin de nous cependant la pensée de décrier les autres. Toutes ont été publiées, nous le croyons, sous l'inspiration du respect et de ce que nous avons appelé dévotion; tous les éditeurs ont rencontré un travail et des difficultés dans lesquelles la faiblesse de l'homme s'est naturellement montrée; et toujours les devanciers ont ouvert la voie et prêté secours à

(1) Le P. Fellon, jésuite; Préface pour son édition du traité de l'Amour de Dieu.

(2) Même dans les parties que le Saint n'a pas écrites lui-même.

(3) Aucune édition in-8o ne l'est autant.

ceux qui les suivaient. Voilà notre pensée qu'accompagne un sentiment de sincère gratitude pour tous ceux dont les efforts ont amoindri les nôtres.

Puisse le Bon Dieu agréer notre intention; puisse S. François de Sales offrir notre travail, comme une prière, devant le trône éternel; puissions-nous enfin avoir concouru, pour si peu que ce soit, à ranimer la foi dans les intelligences, et la piété dans les cœurs.

DIEU SOIT BÉNI.

VIVE JÉSUS!

HONNEUR A MARIE!

2ᵉ Dimanche de l'Avent 1864.

AVIS.

On a coutume de joindre aux œuvres de S. François de Sales un Vocabulaire des mots plus difficiles à comprendre; nous remplaçons ce vocabulaire par des notes, de telle façon que, dans chaque morceau, on trouvera expliqué une fois chacun des mots qui ont paru en avoir besoin.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT FRANÇOIS

DE SALES.

LETTRE D'ALEXANDRE VII

A SON NEVEU,

SUR LA LECTURE DES OUVRAGES DE S. FRANÇOIS DE SALES [1].

Mon cher Neveu, c'est avec regret que j'ay souffert vostre absence, et nostre separation : mais il nous faut rejoindre par le commerce des lettres, et pour le commencer par un sujet digne de vous et de moy, je ne sçaurois, ce me semble, mieux faire que de vous continuer le discours que je vous faysois sur le point de vostre depart. Je vous conjure donc encore une fois, de faire vos delices et plus cheres etudes des œuvres de M. de Sales, d'estre son lecteur assidu, son fils obeyssant, et son imitateur fidele. C'est à sa Philotée, qui est la meilleure guide qu'on puisse prendre pour se conduire dans le chemin de la vertu, à qui je dois depuis vingt ans, apres Dieu, la correction de mes mœurs; et s'il y a quelque chose en moi exempt de vice, je luy en ay obligation. Je l'ay leuë une infinité de fois, et je ne sçaurois me passer de la relire; elle ne perd jamais pour moy la grace de la nouveauté, et toutes les fois qu'elle repasse sous mes yeux, il me semble qu'elle me dit tousjours quelque chose de plus que ce qu'elle m'avoit dit auparavant. Si vous m'en croyez, ce livre sera le miroir de vostre vie, et la regle sur qui vous prendrez la mesure de toutes vos actions, et de toutes vos pensées. Il ne vous oblige pas à l'austerité, et à la solitude d'un hermite; il ne vous persuade pas d'entreprendre un genre de vie extraordinaire : son dessein est de vous mener au but de la perfection chrestienne, et de vous instruire dans la solide pieté, par une voye douce et facile, qui s'accommode admirablement à toutes les differentes conditions des hommes, quelque basses ou relevées qu'elles puissent estre. Si la vertu, disoit un ancien, pouvoit nous estre representée avec

(1) Cette lettre fut écrite en latin, alors que l'auteur était nonce en Allemagne.

les écrits de notre saint. On y sent sa douceur, la tendresse de son cœur; on sent qu'il aime et qu'il doit être aimé, mais qu'il veut qu'on n'aime que Dieu.

Un écrivain seroit téméraire, s'il se flattoit de conserver dans le changement de son style cette suavité insinuante, ces expressions efficaces parce qu'elles sont affectueuses, cette éloquence familière et de conversation, plus persuasive que les discours étudiés et sublimes. Non, on ne fera jamais que des copies informes de ce merveilleux original. Les termes que son cœur, plus que son esprit, lui a fait choisir, ne peuvent être changés, dérangés, sans qu'on défigure l'ouvrage, sans qu'on énerve la céleste éloquence dont dépend son utilité.

Les Grecs ni les Romains n'ont point pensé à rajeunir leurs vieux écrivains; ils ont lu, ils ont admiré Eschyle, Plaute, Ennius, Lucilius, sans y rien innover, non pas même un mot.

Depuis le rétablissement des lettres, les plus scrupuleux imitateurs de Cicéron, passionnés pour l'élégance du bon siècle de la latinité, Erasme, Manuce, ont imprimé fidèlement Tertullien, S. Cyprien, S. Jérôme, et n'ont point tenté de les masquer en auteurs du siècle d'Auguste.

Nous avons eu le goût aussi sage. Personne n'a pensé à corriger le style de Commines, de Montluc, du cardinal du Perron, de Marot, de Desportes, de Bertaut, de Malherbe, de Racan, auteurs plus anciens ou contemporains de S. François de Sales.

Il est vrai qu'un éditeur imprudent a corrigé Joinville, et nous en a fait perdre l'original (1) : cependant ce falsificateur timide a laissé beaucoup de l'ancien Joinville, et ce qu'il a laissé augmente nos regrets sur la perte du reste. Les ouvrages du saint évêque de Genève auroient le même sort, les copies altérées se multiplieroient à l'infini, et nous perdrions l'original qu'on n'imprimeroit plus, et dont les exemplaires sont déjà assez rares. Les Dames de la Visitation doivent être aussi soigneuses de conserver son style qu'elles l'ont été jusqu'ici de conserver son esprit et ses reliques (2). Et

(1) L'original de Joinville a été retrouvé depuis l'époque à laquelle écrivait le Père de Tournemine : il a été imprimé à l'imprimerie royale en 1761, 1 vol. in-folio.

(2) Pleinement instruit de la ferme et invariable résolution où sont les religieuses de la première maison de la Visitation d'Annecy de ne jamais consentir que l'on touche au style ou au langage du saint prélat, on croirait faire injure à tous les autres monastères de l'Ordre, en les soupçonnant capables de penser autrement sur ce point. Indépendamment du respect, de l'estime et de l'amour filial dont ils sont pénétrés pour leur saint fondateur; respect, estime, amour, qui doivent les rendre jaloux de conserver dans toute leur intégrité, et sans la moindre altération, les trésors de doctrine céleste dont il les a enrichis, la déférence parfaite et toute affectueuse qu'il leur a inspirée pour ce *cher premier monastère*, leur commune et sainte origine, les portera toujours à conformer en tout leurs façons de penser à la sienne.

Mais, quelque solides que soient les conjectures avantageuses que l'on forme ici sur leur compte, on a la satisfaction de pouvoir parler avec encore plus de confiance des sentiments des trois maisons de Paris, parce que l'on a été longtemps à portée de les connaître et de s'en assurer. On rend donc, avec autant de joie que de justice, à toutes les vierges ferventes qui les composent, le témoignage certain et glorieux d'un attachement également inviolable à la personne, à l'esprit, à la doctrine, au style du saint patriarche. Là ne se lisent point ces copies foibles et manquées d'un auteur unique et inimitable en son genre. On veut, en étudiant, dans les écrits immortels de S. François de Sales, les plus pures, les plus sublimes maximes de la perfection, y voir en même temps, y contempler avec transport et avec délices l'image naturelle de la belle âme de ce Père chéri, qu'il y a empreinte sans le vouloir, et qui disparoît misérablement sous les traits languissants, fades et défigurés d'une traduction. *Brebis* fidèle, on veut *entendre la voix* douce et touchante *du vrai pasteur;* on la *méconnoîtroit* aux accents contrefaits et mal imités d'un interprète *étranger*.

Le monastère de la rue Saint-Antoine, sixième de l'institut et premier de Paris ; ce monastère, fondé

pourquoi l'altérer? l'Académie françoise, dans le dessein de prendre pour modèles nos meilleurs écrivains, joignit S. François de Sales à Malherbe. Son histoire nous l'apprend.

Si je ne persuadois pas, si les filles de notre saint n'entendoient pas leur véritable intérêt, l'exemple d'Amyot les condamneroit et me consoleroit. *Le fade traducteur de son françois*, l'abbé Tallemant, ni M. Dacier ne l'ont point fait oublier, ils en ont fait renchérir les vieilles éditions. Les mots surannés, si fréquents dans son Plutarque, ne dégoûtent point : on admire leur force, leur énergie, leur arrangement nombreux et coulant; car personne n'a mieux connu qu'Amyot l'harmonie et le tour de notre langue. S'il avoit traduit en prose les vers, rien ne rebuteroit dans sa traduction; par malheur il est aussi mauvais poète qu'habile prosateur, si j'ose parler ainsi.

Intimidons encore les dévôts délicats sur le vieux langage de S. François de Sales, qui souhaitent qu'on le corrige. Que jugeroient-ils de l'entreprise audacieuse d'un écrivain ridiculement précieux, qui s'occuperoit à mettre en beau latin l'Imitation et l'Evangile? Un pareil dessein a exposé l'hérétique Castalion à la dérision de sa secte même. Rendons, je le souhaite plus que personne, rendons communs, et très-communs, les ouvrages de S. François de Sales; gardons-nous cependant de les altérer (1).



et gouverné durant ses trois premières années par la bienheureuse de Chantal elle-même; ce monastère, où fleurit constamment, dans sa vigueur primitive, l'esprit de la Visitation; ce monastère, si justement et si tendrement révéré de tous ceux du même Ordre; ce monastère (le lecteur permettra bien ce léger épanchement de cœur), ce monastère qui, pour tant de raisons, *est*, et sera éternellement *en la considération* et vénération *que Dieu sçait*, a eu des occasions particulières de signaler son respect pour les vrais écrits des saints fondateurs. C'est au goût pur et éclairé de la mère Marguerite-Emmanuelle Le Feron, ci-devant supérieure de cette maison, autant qu'à ce sentiment de respect religieux, que l'on doit l'édition fidèle et littérale des Epîtres de la bienheureuse mère de Chantal, et ce fut elle encore qui, par la fermeté judicieuse avec laquelle elle arrêta les suites du dessein, déjà exécuté, de traduire en *françois à la mode* celles du saint évêque, sauva du même coup, et au public connoisseur le chagrin de perdre irréparablement les originaux précieux de ces Lettres, et au pieux et laborieux éditeur qui les avoit traduites les infaillibles reproches que lui auroit attirés, de la part de tous les siècles, sa funeste entreprise.

(1) Le même Père de Tournemine, renvoyant à la feue mère Catherine-Angélique du Tillet, alors supérieure du premier monastère de la Visitation de Paris, quelques écrits de la bienheureuse mère de Chantal, lui disoit dans une lettre :

« La vénérable avoit pris de son saint directeur jusqu'au style, aussi propre à toucher qu'à instruire... » Ses lettres méritent assurément d'être rendues plus communes par une nouvelle édition; MAIS SANS » TOUCHER AU LANGAGE, il est bon; et sûrement, en voulant le mettre à la mode, ON LUI ÔTEROIT SA » FORCE ET SON ONCTION. JE VOIS AVEC INDIGNATION paroître une *Introduction à la vie dévote* mise, » DIT-ON, en meilleur françois. »

FORMULAIRE DE PROSNE (1).

✝ Au nom du Pere et du Fils et du Sainct-Esprit. Ainsi soit-il.

PEUPLE chrestien, quoique nostre bon Dieu exauce toutes les prieres qui luy sont faites devotement au nom de Jesus-Christ son Fils, il s'est reservé toutesfois des lieux et des jours où il veut estre plus particulierement servi et invoqué, et où il reçoit aussi plus favorablement nos demandes. C'est pourquoy la saincte Eglise, fondée sur les divines promesses et sur les coustumes apostoliques, a pieusement ordonné que les saincts jours de dimanches et de festes nous nous assemblions dans l'Eglise qui a esté appellée par Nostre-Seigneur la maison de Dieu et une maison de priere. Et cette assemblée a lieu pour y celebrer le tres-sainct sacrifice de la Messe, dans lequel nostre Sauveur s'offre et se presente reellement à Dieu son Pere, par les mains des prestres, sous les especes du pain et du vin, en qualité de victime et d'offrande vivante, en souvenir et en memoire de sa mort et passion, afin que par ce divin sacrifice nous rendions nos hommages à Dieu nostre createur, que nous luy tesmoignions nostre recognoissance pour tous les bienfaits que nous avons receus de luy, et que nos prieres soient encore plus agreables devant le trosne de sa divine bonté.

Pour faire donc aujourd'huy cette saincte celebration le mieux que nous pourrons, sçachant que Dieu regarde d'un œil favorable les prieres des humbles, et qu'il ne mesprise point un cœur contrit et humilié, nous nous mettrons à genoux, et en nous humiliant de tout nostre cœur devant luy, nous le remercierons de tous les biens que nous avons receus, et de ceux qui nous sont preparez, et principalement de la mort et passion de Nostre-Seigneur, par laquelle nous avons esté delivrez de la damnation eternelle, advouant et declarant que nous sommes ses pauvres et miserables creatures, indignes et inutiles serviteurs, dependant en tout et partout de sa saincte misericorde, à laquelle nous recourrons pour avoir le pardon et la remission de nos offenses et de nos iniquitez. Et dans cette intention, nous nous accuserons de tous nos pechez en general, avec une veritable resolution de les confesser en particulier en temps et lieu, selon le commandement de Dieu et de la saincte Eglise. Nous dirons donc : *Je me confesse à Dieu*, etc.

(Il faut dire icy tout au long le *Confiteor*, le *Misereatur* et l'*Indulgentiam* en françois.)

Dans ces mesmes sentimens de recognoissance et d'humilité, nous demanderons à Dieu son ayde et son secours pour tous nos besoins; et premierement qu'il luy playse dresser nos ames à son sainct service, afin que,

(1) Ce formulaire a été inséré par S. François de Sales dans l'édition qu'il donna, en 1603, du Rituel romain à l'usage du diocèse de Genève.

sur le fondement de la vraye foy, nous puissions avoir une saincte esperance de nostre salut, par le moyen de la charité, en l'observation de ses commandemens.

Nous prierons ensuite pour tous nos superieurs, tant spirituels que temporels, pour nostre sainct pere le Pape, et pour tous les prelats, pasteurs et ecclesiastiques qui sont legitimement deputez au gouvernement des ames, et specialement pour Mgr nostre evesque, afin qu'il playse à Dieu leur faire la grace de si bien nourrir et guider les brebis qui leur sont confiées, qu'estant garanties de toutes les fausses doctrines et de toute seduction, elles vivent et perseverent sur la terre en l'union de l'Église catholique, apostolique et romaine, attendant d'estre reçuës en l'Eglise triomphante dans le paradis.

Nous prierons aussi, comme recommande S. Paul, pour tous les princes et magistrats chrestiens, et specialement pour son Altesse le duc de Savoie, et pour Messeigneurs les princes du sang, et non seulement pour eux, mais encore pour tous ceux qu'ils ont establis pour gouverner de leur part, afin qu'il playse à Dieu leur donner le don de force et de conseil pour nous maintenir dans une saincte paix et tranquillité, et pour administrer avec droicture la justice, afin que sous leur obeyssance nous passions tellement par les biens temporels, que nous ne perdions pas les eternels.

De plus, puisque Nostre-Seigneur, prevoyant la ruine de Hierusalem, pleura sur elle, nous devons deplorer de tout nostre cœur la perte de tant de pauvres ames des infidelles, des heretiques, des schismatiques et des faux chrestiens qui s'amassent un thresor de colere pour le jour du jugement de Dieu. Nous prierons donc le Seigneur qu'il luy playse les esclairer de la lumiere de la verité, et les faire entrer par sa saincte grace dans la voie du salut.

En outre, puisque Nostre-Seigneur regarde comme fait à luy-mesme ce qui est fait au moindre des siens, nous prierons pour tous les pauvres affligez et necessiteux, pour les veufves, les orphelins, les malades, les prisonniers, les voyageurs, et generalement pour tous ceux qui sont dans la tribulation et l'adversité, afin qu'il playse au Pere des misericordes, au Dieu de toute consolation, de les assister de son esprit, afin que recevant leur affliction en humilité, ils puissent posseder leurs ames en patience.

Nous prierons specialement Dieu qu'il luy playse avoir en sa garde toutes les femmes enceintes, et en particulier celles de cette paroisse, afin que l'enfant qu'elles portent reçoive le sacrement de baptesme, pour avoir part à l'heritage du ciel.

S'il faut recommander quelqu'un en particulier, on adjoustera icy : *Nous prierons encore pour N... de cette paroisse, lequel estant dangereusement malade, se recommande à vostre charité, afin qu'il playse à Dieu luy envoyer ce qu'il sçayt luy estre le plus profitable pour son salut.*

Nous demanderons aussi à ce Pere celeste nostre pain quotidien, ainsi qu'il nous a enseigné, le priant de conserver et de multiplier les fruicts de la terre, et de donner sa benediction aux travaux de nos mains, afin que

nous puissions les recueillir en paix et en santé, pour en user sobrement selon sa volonté, et en faire part aux pauvres.

Enfin, puisque la saincte Escriture enseigne, et que l'Eglise a tousjours creu que c'est une saincte et salutaire pensée de prier pour les fidelles defunts, nous prierons pour nos peres, meres, freres, sœurs, parens, amys, et tous les autres fidelles decedez, et en particulier pour les bienfaicteurs de cette Eglise (specialement pour N...) et pour les fidelles dont les corps reposent en cette eglise ou dans le cimetiere, lesquels estant morts dans le sein de la veritable Eglise, sont et seront tousjours ses enfans, appartenant au royaume de Jesus-Christ et membres d'un mesme corps avec nous. Nous demanderons à Dieu que s'ils estoient detenus en quelque peine, il luy playse les en retirer et les placer dans le repos eternel.

Or, afin que nos demandes soient plus agreables au Pere eternel, nous les luy presenterons selon la forme que Nostre-Seigneur son Fils nous a enseignée dans l'Oraison dominicale, que nous reciterons maintenant, tant pour la bien graver dans nostre memoire, que pour commencer nos prieres par elle. Vous direz donc humblement avec moi : *Nostre Pere*, etc.

Nous reciterons aussi la Salutation angelique, tant en memoire de nostre redemption, qui fut annoncée par l'ange dans cette salutation, que pour nous joindre à la communion de tous les saincts, en la personne de la Saincte Vierge Marie, que nous supplierons de prier pour nous Dieu le Pere, au nom de son Fils, nostre unique Sauveur. Vous direz donc avec moi : *Je vous salue*, etc.

De plus, parce que non seulement nos prieres, mais aussi toutes nos actions doivent estre fondées et enracinées dans la vraye foy, sans laquelle, comme dit l'Escriture, il est impossible de playre à Dieu, nous ferons une protestation generale de vouloir vivre et mourir dans la foy de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, en recitant le Symbole des Apostres : *Je crois en Dieu*, etc.

Il est encore principalement necessaire au vray chrestien, pour parvenir à la vie eternelle, d'observer la volonté de Dieu; car la foy sans les œuvres est une foy morte, comme dit S. Jacques (Cap. 2). Escoutez donc avec respect les commandemens de Dieu, pour les apprendre et les garder de poinct en poinct, moyennant la saincte grace : *Je suis le Seigneur*, etc.

(Il faut lire icy quelquesfois les Commandemens de Dieu, tels qu'ils sont dans le XXe chapitre de l'Exode. D'autres fois aussi on pourra les lire selon la formule usitée : *Un seul Dieu*, etc.)

Non seulement Dieu veut qu'on luy obeysse, ains (1) il veut encore qu'on obeysse à l'Eglise, sous peine, pour ceux qui s'y refuseroient, d'estre à ses yeux comme des infidelles, des payens et des publicains ; car celuy qui n'a pas l'Eglise pour mere, ne peut pas avoir Dieu pour Pere. Vous apprendrez donc et garderez de bon cœur ses commandemens qui sont : *Les dimanches*, etc.

S'il y a dans la semaine des vigiles ou des festes, on pourra dire :

(1) Mais.

Obeyssant donc aux Commandemens de l'Eglise, vous jeusnerez tel jour, ou vous observerez telle feste, vous abstenant de toute œuvre servile pour vaquer au service de Dieu, de la mesme maniere que cela se prattique le dimanche.

S'il y a quelque feste de vœu, on dira : *Vous aurez tel jour la feste que vos predecesseurs ont vouée à telle occasion, que vous estes obligez d'observer comme le dimanche, selon votre vœu.*

S'il y a quelque feste de devotion, on dira : *Vous aurez tel jour une telle feste qui n'est pas de commandement, mais seulement de devotion pour ceux qui voudront l'observer.*

S'il faut publier quelque mariage, on dira : *Il y a promesse de mariage en presence de nostre mere la saincte Eglise entre N... et N... Si quelqu'un cognoist quelque empeschement pour lequel ce mariage ne dust pas avoir son plein et entier effect, qu'il ayt à le reveler; autrement il n'en sera pas creu dans la suite.*

S'il faut donner advis de quelque larcin, ou de quelque chose perdue, on dira : *J'advertis ceux ou celles qui auront desrobé ou trouvé telle chose, qu'ils la rendent; autrement ils encourront la malediction portée contre ceux qui violent la loi de Dieu.*

S'il y a quelque monitoire, on le publiera ici.

S'il n'y a aucune feste, on dira : *Vous n'avez, dans cette semaine, aucune feste de commandement, ny de devotion.*

On finira en disant : *Mais seulement je vous recommande d'aymer Dieu par-dessus toutes choses et vostre prochain comme vous-mesmes. Que donc tout debat, toute vengeance, toute dissension et toute malveillance cesse et ne se treuve jamais entre vous, et que la benediction, la grace et la paix de Dieu vous soient données pour tousjours! Au nom du Pere et du Fils et du Sainct-Esprit. Ainsi soit-il.*

Ou bien on dira : *Que la benediction donnée à sainct Pierre, à sainct Paul, à saincte Magdelene repentante, et au bon larron sur la croix, vous soit donnée à tous et à toutes! Au nom du Pere et du Fils et du Sainct-Esprit. Ainsi soit-il.*

Ou bien, après la publication des festes ou des monitoires, on pourra achever le prosne de cette maniere : *Que ceux qui observent les commandemens de Dieu et de l'Eglise soient benis et remplis du Sainct-Esprit! Au contraire les devins, les sorciers, ceux qui mettent une main violente sur les prestres, les ecclesiastiques et les religieux pour les offenser notablement, ceux qui entreprennent sur la juridiction ecclesiastique, ceux qui recelent les testamens et legs pieux des defunts, ne les revelant pas à ceux auxquels on doit le faire, ceux qui retiennent injustement les dymes et autres biens de l'Eglise, sont declarez excommuniez. Que la benediction de Dieu descende et demeure tousjours sur vous! Au nom du Pere et du Fils et du Sainct-Esprit. Ainsi soit-il.*

Le second dimanche apres l'Epiphanie, tous les curez renouvelleront en cette maniere la publication du decret du Concile de Trente sur le mariage : *Le sacrement de mariage est de la plus grande importance à l'Eglise chres-*

tienne; c'est pourquoy nostre mere la saincte Eglise catholique, apostolique et romaine, voulant que desormais il soit celebré plus convenablement et plus sainctement, a declaré nuls et de nul effect tous les mariages qui se font sans la presence de l'evesque, ou du curé, ou de quelqu'un delegué de la part de l'evesque ou du curé, et sans l'assistance de deux tesmoins. Cette ordonnance ayant eté depuis longtemps publiée dans tout le diocese, vous est maintenant de nouveau declarée, publiée et annoncée, afin que personne n'en pretende cause d'ignorance.

A la feste de la saincte Trinité, tous les curez enseigneront dans les termes suivans, à leur peuple la maniere d'administrer le sacrement de Baptesme : *L'Eglise nous expose dans l'Evangile de ce jour le commandement que Nostre-Seigneur fit à ses apostres pour l'administration du sacrement de Baptesme. Chaque fidele peut et doit l'administrer en cas d'extreme necessité, c'est-à-dire lorsqu'il y a danger que l'enfant qui doit estre baptisé ne meure promptement. En ce cas il suffit de prendre de l'eau naturelle et commune, et de la verser sur l'enfant, en telle sorte qu'elle le touche, en disant ces parolles : « Je te baptise au nom du Pere et du Fils et du Sainct-Esprit. » Et afin que vous puissiez mieux les retenir pour en user dans ce cas de necessité, je dy encore une fois qu'en versant l'eau sur l'enfant, en telle sorte qu'elle le touche, il faut dire : « Je te baptise au nom du Pere et du Fils et du Sainct-Esprit. »*

Le dimanche de la Quinquagesime, chaque curé donnera l'advertissement suivant à son peuple : *Mercredi prochain nous commencerons le sainct Caresme et nous ferons l'imposition des sainctes cendres, selon l'institution catholique et apostolique. C'est pourquoy chacun est adverti d'accomplir son devoir en s'abstenant, depuis ce jour jusqu'à Pasques, de l'usage de la chair, des œufs et du fromage, à moins que, pour quelque cause raisonnable, il n'en fust dispensé par les superieurs ecclesiastiques. De plus, chacun doit jeusner tous les jours, excepté le dimanche, à moins qu'il n'en soit exempté à cause de l'aage, de la maladie, ou pour d'autres raisons. Et parce que ce sainct temps est la saison de la cueillette spirituelle des bonnes œuvres, on vous exhorte au nom de Dieu de vous adonner plus soigneusement à la priere, aux aumosnes et aux œuvres de penitence, en vous preparant à faire la saincte confession et communion de Pasques pour la gloire de Dieu et le salut de vos ames.*

Au reste, il est deffendu à tous les curez et vicaires de publier au prosne et à la solemnité de la saincte Messe aucune chose profane, comme ventes, accensemens (1) de biens, paymens de tailles, ou autres choses semblables, mais seulement ce qui concernera le service de Dieu et de son Eglise, comme les jeusnes, les festes, les processions et les autres choses qui seroient ordonnées par Mgr l'evesque.

(1) Recensements pour la fixation des tailles.

ABREGÉ DU PROSNE

Dont les curez pourront se servir quand ils feront le catechisme apres le Prosne, ou quand on aura à faire quelque predication.

Peuple chrestien (*Et le reste comme ci-dessus jusqu'à la fin du* Confiteor, *du* Misereatur, *et de l'*Indulgentiam *en françois*).

Dans ces mesmes sentimens de recognoissance et d'humilité, nous demanderons à Dieu son ayde et son secours pour tous nos besoins et ceux du prochain, par l'Oraison dominicale que Nostre-Seigneur nous a enseignée. Vous direz donc humblement avec moi... (*Le reste comme ci-dessus.*)

TRAITÉ DE LA PRÉDICATION

OU

LETTRE A MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE BOURGES (1),

SUR LA VRAIE MANIÈRE DE PRÊCHER.

MONSEIGNEUR,

IL n'est rien d'impossible à l'amour : je ne suis qu'un chetif et malotru predicateur, et il me fait entreprendre de vous dire mon advis de la vraye façon de prescher. Je ne sçay si c'est l'amour que vous me portez qui tire cette eau de la pierre, ou si c'est celuy que je vous porte qui fait sortir ces roses de l'espine. Permettez-moy ce mot d'amour, car je parle à la chrestienne; et ne trouvez pas estrange que je vous promette des eaux et des roses, car ce sont epithetes qui conviennent à toute doctrine catholique, pour mal agencée qu'elle soit. Je vay commencer : Dieu y veuille mettre sa main!

Pour parler avec ordre, je considere la predication en ses quatre causes, l'efficiente, la finale, la materielle, et la formelle; c'est-à-dire, qui doit prescher, pour quelle fin on doit prescher, que c'est que l'on doit prescher, et la façon avec laquelle on doit prescher.

I.

Qui doit prescher.

Nul ne doit prescher qu'il n'ayt trois conditions : une bonne vie, une bonne doctrine, une legitime mission.

Je ne dis rien de la *Mission* ou vocation : seulement je remarque que les evesques ont non seulement la mission, mais ils en ont les sources ministerielles, et les autres predicateurs n'en ont que les ruisseaux. C'est leur premiere et grande charge; on le leur dit en les consacrant. Ils reçoivent à cet effect une grace speciale en la consecration, laquelle ils doivent rendre fructueuse (2). S. Paul en cette qualité s'écrie : *Mal-*

(1) André Frémiot, frère de sainte Chantal. Cette lettre est ordinairement en latin et en français; nous donnerons le latin au courant des Lettres.

(2) *Accipe Evangelium, et vade, prædica populo tibi commisso* (Pontif. Rom. *De cons. el. in Episc.*).

heur à moi si je n'evangelise pas; Væ mihi, si non evangelisavero (1. Cor. 9). Le Concile de Trente : *C'est*, dit-il, *le principal devoir de l'evesque, que de prescher; Præcipuum est Episcoporum munus prædicare* (Sess. V, De Ref., cap. 2). Cette consideration nous doit donner courage : car Dieu en cet exercice nous assiste specialement; et c'est merveille combien la predication des evesques a un grand pouvoir au prix de celle des autres predicateurs. Pour abondans que soient les ruisseaux, on se playt de boire à la source.

Quant à la *Doctrine*, il faut qu'elle soit suffisante, et n'est pas requis qu'elle soit excellente.

S. François n'estoit pas docte, et neantmoins grand et bon predicateur; et, en notre aage, le B. Cardinal Borromée n'avoit de science que bien mediocrement, toutesfois il faysoit merveille. J'en sçay cent exemples. Un grand homme de lettres (qui est Erasme) a dit que le meilleur moyen d'apprendre et devenir sçavant, c'est d'enseigner : en preschant on devient predicateur. Je veux seulement dire ce mot : le predicateur sçait toujours assez, quand il ne veut pas paroistre de sçavoir plus que ce qu'il sçait.

Ne saurions-nous bien parler du mystere de la Trinité? n'en disons rien. Ne sommes-nous pas assez versez pour expliquer l'*In principio* de S. Jean? laissons-le là. Il ne manque pas d'autres matieres plus utiles; il n'est pas question qu'on fasse tout.

Quant à la *Bonne vie*, elle est necessaire en la façon que dit S. Paul de l'evesque, et non plus; de façon qu'il n'est pas besoin que nous soyons meilleurs pour estre predicateurs que pour estre evesques. C'est donc desja autant de fait : *Opportet*, dit S. Paul, *Episcopum irreprehensibilem esse* (1. Tim. 3).

Mais je remarque que non seulement il faut que l'evesque et le predicateur ne soient pas vicieux de pechez mortels, mais de plus qu'ils evitent certains pechez veniels, voire mesme certaines actions qui ne sont point pechez. S. Bernard, notre docteur, dit ce mot : *Nugæ secularium sunt blasphemiæ clericorum.* Un seculier peut jouer, aller à la chasse, sortir de nuit pour aller aux conversations; tout cela n'est point reprehensible, et, fait par recreation, n'est nullement peché. Mais en un evesque, en un predicateur, si ces actions ne sont assaisonnées de cent mille circonstances, qui malaisement se peuvent rencontrer, ce sont scandales et grands scandales. On dit : Ils ont bon temps, ils s'en donnent à cœur joie. Allez après cela prescher la mortification! on se moquera du prescheur.

Je ne dy pas qu'on ne puisse jouer à quelques jeux bien honnestes, une fois ou deux le mois par recreation : mais que ce soit avec une grande circonspection.

La chasse est interdite du tout : j'en dy de même des depenses superflues en festins, en habits, en livres; és evesques ce sont de grands pechez. S. Bernard nous instruit disant : *Clamant pauperes post nos : Nostrum est quod expenditis; nobis crudeliter eripitur quidquid inaniter expenditur.* Comment reprendrons-nous les superfluitez du monde, si nous faysons paroistre les nostres?

S. Paul dit : *Oportet episcopum esse hospitalem* (1. Tim. 3). L'hospitalité

ne consiste pas à faire des festins, mais à recevoir volontiers les personnes à table, telle que les evesques la doivent avoir, et que le Concile de Trente determine : *Oportet mensam episcoporum esse frugalem.* J'excepte certaines occasions que la prudence et charité savent discerner.

Au demeurant, on ne doit jamais prescher sans avoir celebré la messe, ou la vouloir celebrer. Il n'est pas croyable, dit S. Chrysostome, combien la bouche qui a reçu le S. Sacrement est horrible aux demons. Et il est vrai, il semble, que l'on puisse dire apres S. Paul : *An experimentum quæritis ejus, qui loquitur in me Christus* (II. Cor. 13)? On a beaucoup plus d'asseurance, d'ardeur et de lumiere : *Quamdiù sum in mundo,* dit le Seigneur, *lux sum mundi* (Joan. 8). Chose certaine, que Nostre-Seigneur estant en nous reellement, il nous donne clarté; car il est la lumiere. Aussi les disciples d'Emaüs ayant communié eurent les yeux ouverts.

Mais au fin moins (1), il faut estre confessé, suivant ce que Dieu dit au rapport de David : *Peccatori autem dixit Deus : Quarè tu enarras justitias meas, et assumis testamentum meum per os tuum* (Psal. 49)? Et S. Paul : *Castigo corpus meum, et in servitutem redigo; ne, cùm aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar* (I. Cor. 9). Mais c'est trop sur ce point.

II.

De la fin du predicateur.

La fin est la maistresse cause de toutes choses; c'est elle qui emeut l'agent à l'action, car tout agent agit et pour la fin et selon la fin; c'est elle qui donne mesure à la matiere et à la forme : selon le dessein qu'on a de bastir une grande ou une petite maison, on prepare la matiere, on dispose l'ouvrage.

Quelle donc est la fin du predicateur en l'action de prescher? Sa fin et son intention doit estre de faire ce que Nostre-Seigneur est venu pour faire en ce monde; et voici ce qu'il en dit lui-mesme : *Ego veni ut vitam habeant, et abundantiùs habeant* (Joan. 10). La fin donc du predicateur est que les pecheurs morts en l'iniquité vivent à la justice, et que les justes qui ont la vie spirituelle l'ayent encore plus abondamment, se perfectionnant de plus en plus, et, comme il fut dit à Jeremie : *Ut evellas et destruas* (Jer. 1) les vices et les pechez, *et ædifices et plantes,* les vertus et perfections. Quand donc le predicateur est en chaire, il doit dire en son cœur : *Ego veni ut isti vitam habeant, et abundantiùs habeant.*

Car pour chevir (2) de cette pretention et dessein, il faut qu'il fasse deux choses; c'est à sçavoir, enseigner et esmouvoir : enseigner les vertus et les vices; les vertus, pour les faire aymer, affectionner et prattiquer; les vices, pour les faire detester, combattre et fuyr : c'est tout en somme donner de la lumiere à l'entendement et de la chaleur à la volonté.

(1) A tout le moins. — (2) Venir à bout.

C'est pourquoi Dieu envoya aux apostres, le jour de la Pentecoste, qui fut le jour de leur consecration episcopale, ayant desjà eu la sacerdotale le jour de la çene, des langues de feu; afin qu'ils sussent que la langue de l'evesque doit esclairer l'entendement des auditeurs et eschauffer leurs volontez.

Je sçay que plusieurs disent que, pour le troisiesme, le predicateur doit delecter; mais quant à moi, je distingue, et dy qu'il y a une delectation qui suit la doctrine et le mouvement. Car qui est cette ame tant insensible qui ne reçoive un extreme playsir d'apprendre bien et sainctement le sainct chemin du ciel, qui ne ressente une consolation extreme de l'amour de Dieu? Et pour cette delectation, elle doit estre procurée; mais elle n'est pas distincte de *l'enseigner* et *esmouvoir*, c'en est une dependance.

Il y a une autre sorte de delectation, qui ne depend pas de *l'enseigner* et *esmouvoir*, mais qui fait son cas à part, et bien souvent empesche *l'enseigner* et *l'esmouvoir*. C'est un certain chatouillement d'oreilles, qui provient d'une certaine elegance seculiere, mondaine, et profane, de certaines curiositez, agencemens de traicts, de parolles, de mots; bref, qui depend entierement de l'artifice : et quant à celle-ci, je nie fort et ferme qu'un predicateur y doive penser; il la faut laisser aux orateurs du monde, aux charlatans et courtisans, qui s'y amusent. Ils ne preschent pas Jesus-Christ crucifié, mais ils se preschent eux-mesmes : *Non sectamur lenocinia rhetorum, sed veritates piscatorum.*

S. Paul deteste les auditeurs *prurientes auribus* (II. Tim. 4), et par consequent les predicateurs qui leur veulent complayre : cela est un pedantisme. Au sortir du sermon, je ne voudrois pas qu'on dist : O qu'il est grand orateur! ô qu'il a une belle memoire! ô qu'il est sçavant! ô qu'il dit bien! Mais je voudrois que l'on dist : O que la penitence est belle! ô qu'elle est necessaire! Mon Dieu, que vous estes bon, juste! et semblable chose; ou que l'auditeur, ayant le cœur saisi, ne pust temoigner de la suffisance du predicateur que par l'amendement de sa vie : *Ut vitam habeant, et abundantiùs habeant.*

III.

Ce que le predicateur doit prescher.

S. Paul dit en un mot à son Timothée : *Prædica verbum* (II. Tim. 4). Il faut prescher la parolle de Dieu : *Prædicate Evangelium*, dit le maistre S. François, duquel aujourd'hui nous faysons la feste; et explique cela, commandant à ses freres de prescher les vertus et les vices, l'enfer et le paradis. Il y a suffisamment de quoi en l'Escriture saincte pour tout cela; il n'en faut pas davantage.

Se faut-il doncques point servir des docteurs chrestiens et des livres des saincts? Si fait, à la verité. Mais qu'est-ce autre chose, la doctrine des Peres de l'Eglise, que l'Evangile expliqué, que l'Escriture saincte exposée?

Il y a à dire entre l'Escriture saincte et la doctrine des Peres, comme entre une amande entiere et une amande cassée, de laquelle le noyau peut estre mangé d'un chacun; ou comme d'un pain entier et d'un pain mis en pieces et distribué. Au contraire doncques il faut s'en servir; car ils ont esté les instrumens par lesquels Dieu nous a communiqué le vrai sens de sa parolle.

Mais des histoires des saincts, s'en peut-on pas servir? Mais, mon Dieu! y a-t-il rien de si utile, rien de si beau? Mais aussi qu'est-ce autre chose, la vie des saincts, que l'Evangile mis en œuvre? Il n'y a non plus de difference entre l'Evangile escrit et la vie des saincts qu'entre une musique notée et une musique chantée.

Des histoires profanes, quoi? Elles sont bonnes : mais il s'en faut servir comme l'on fait des champignons, fort peu, pour seulement reveiller l'appetit; et lors encore faut-il qu'elles soient bien apprestées, et, comme dit S. Hierome, il leur faut faire comme faysoient les Israelites aux femmes captives, quand il les vouloient espouser : il leur faut rogner les ongles et couper les cheveux, c'est-à-dire les faire entierement servir à l'Evangile et à la vraie vertu chrestienne, leur oster ce qui se treuve de reprehensible és (1) actions païennes et profanes; et il faut, comme dit la saincte parolle, *Separare pretiosum à vili* (Jer. 15). En la valeur de Cesar, l'ambition doit estre separée et remarquée; en celle d'Alexandre, la vanité, la fierté et superbe; en la chasteté de Lucrece, sa desesperée mort.

Et des fables des poëtes? Oh! de celles-là point du tout, si ce n'est si peu et si à-propos, et avec tant de circonspection, comme contre-poison, que chacun voie qu'on n'en veut pas faire profession; tout cela si briefvement que ce soit assez.

Leurs vers sont utiles : les anciens les ont parfois employez, pour devots qu'ils fussent; mesme jusqu'à S. Bernard, lequel je ne sçay pas où il les avoit appris. S. Paul fut le premier à citer *Aratus et Menander*.

Mais quant aux fables, je n'en ay jamais rencontré en pas un sermon des anciens, sauf une seule d'Ulysse et des sirennes employée par S. Ambroise en un de ses sermons (2). C'est pourquoy je dy, ou du tout point, ou si peu que rien. Il ne faut mettre l'idole de Dagon avec l'arche d'alliance.

Et des histoires naturelles? Tres-bien : car le monde, fait par la parolle de Dieu, ressent de toute part cette parolle; toutes ses parties chantent la loüange de l'Ouvrier. C'est un livre qui contient la parolle de Dieu, mais en un langage que chacun n'entend pas. Ceux qui l'entendent par la meditation font fort bien de s'en servir, comme faysoit S. Antoine, qui n'avoit nulle autre bibliotheque. Et S. Paul dit : *Invisibilia Dei per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur* (Rom. 1). Et David : *Cœli enarrant gloriam Dei* (Psal. 18).

Ce livre est bon pour les similitudes, pour les comparaisons, *à minori ad majus*, et pour mille autres choses. Les anciens Peres en sont pleins, et l'Escriture sainte en mille endroicts : *Vade ad formicam* (Prov. 6); *Sicut*

(1) Dans les. — (2) Notre Saint tire aussi de là une comparaison.

gallina congregat pullos suos (Matth. 23); *Quemadmodùm desiderat cervus* (Psal. 41); *Quasi struthio in deserto* (Jer. 4); *Considerate lilia agri* (Luc. 12); et cent mille semblables.

Mais surtout que le predicateur se garde bien de raconter de faux miracles, des histoires ridicules, comme certaines visions tirées de certains autheurs de basse ligne, choses indecentes, et qui puissent rendre notre ministere vituperable et mesprisable.

Voilà ce qu'il me semble touchant la matiere en gros : reste neantmoins à dire en particulier des parties de la matiere du sermon.

La premiere partie de cette matiere, ce sont les passages de l'Escriture, lesquels à la verité tiennent le premier rang, et font le fondement de l'edifice : car enfin nous preschons la parolle, et notre doctrine gist en l'aucthorité. *Ipse dixit, Hæc dicit Dominus* (Isa. 21), disoient tous les prophetes; et notre Seigneur mesme : *Doctrina mea non est mea, sed ejus qui misit me* (Joan. 7). Mais il faut, tant qu'il en sera possible, que les passages soient naïfvement et clairement bien interpretez. Or on peut bien user des passages de l'Escriture, les expliquant en l'une des quatre manieres que les anciens sont remarquées :

Littera facta docet; quid credas, allegoria;
Quid speres, anagoge, quid agas, tropologia (1).

Il n'y a pas trop bonne quantité; mais il y a de la rime, et encore plus de raison.

Pour le regard du sens litteral, il se doit puiser dans les commentaires des docteurs. C'est tout ce qu'on peut dire; mais c'est au predicateur de le faire valoir, de peser les mots, leur proprieté, leur emphase (2); comme, par exemple, hier j'expliquois en ce village le commandement *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde, ex totâ animâ, ex totâ mente* (Matth. 22). Je pensois, avec notre saint Bernard, *ex toto corde*, c'est-à-dire courageusement, vaillamment, fervemment, parce qu'au cœur appartient le courage; *ex totâ animâ*, c'est-à-dire affectueusement, parce que l'ame, en tant qu'ame, est la source des passions et affections; *ex totâ mente*,

(1) Voici les mêmes vers tournés d'une façon plus régulière :

Littera gesta docet; quid credas, allegoria;
Moralis, quid agas quò tendas, anagogia.

C'est-à-dire : La lettre enseigne les faits, l'allégorie ce qu'il faut croire, la morale ce qu'il faut faire, et l'anagogie ce qu'il faut espérer.

Ainsi, le sens littéral est celui qui est immédiatement contenu dans les paroles.

Le sens allégorique est celui par lequel un passage de l'Ancien Testament signifie, outre le sens littéral, quelque mystère de la foi qu'il fallait croire dans le Nouveau; par exemple, l'histoire de Melchisédech signifiait le mystère de l'Eucharistie.

Le sens anagogique est celui par lequel un passage de l'Ecriture, outre le sens littéral qu'il contient, signifie quelque chose à espérer dans l'autre vie; ainsi la cène eucharistique signifie cette nourriture invisible dont parlait l'ange Raphaël.

Le sens moral est celui qui, outre le sens littéral, signifie qu'il y a quelque chose à faire pour Dieu; ainsi, toute la vie de Jésus-Christ doit être le modèle de la nôtre.

Le sens allégorique répond à la foi, le sens anagogique a rapport à l'espérance, et le sens moral tient à la charité.

(2) Emphase, *Explication, développement.*

c'est-à-dire spirituellement, discretement, parce que *mens* c'est l'esprit et partie superieure de l'ame, à laquelle appartient le discernement et jugement pour avoir le zele *secundùm scientiam et discretionem* (Rom. 10).

Ainsi ce mot *diligere* doit estre pesé parce qu'il vient de *eligo*, et represente naïfvement le sens litteral, qui est qu'il faut que nostre cœur, nostre ame, et nostre esprit choisisse et prefere Dieu entre toutes choses, qui est le vrai amour appreciatif duquel les theologiens interpretent ces parolles.

Quand il y a diversité d'opinions entre les Peres et docteurs, il se faut abstenir d'apporter les opinions qui doivent estre refutées : car on ne monte pas en chaire pour disputer contre les Peres et docteurs catholiques; il ne faut pas reveler les infirmitez de nos maistres, et ce qui leur est eschappé comme hommes, *ut sciant gentes quoniam homines sunt.*

Mais on peut bien apporter plusieurs interpretations, les loüant et faysant valoir toutes l'une après l'autre, comme je fis, le caresme passé, de six opinions et interpretations des Peres sur ces parolles : *Dicite quia servi inutiles sumus* (Luc. 17), et sur ces autres paroles, *Non est meum dare vobis* (Matth. 20); car, si vous vous en ressouvenez, je tirai de chacune de tres bonnes consequences : mais je tus celle de S. Hilaire, ce me semble; ou, si je ne le fis, je fis faute, et le devois faire, parce qu'elle n'estoit pas probable (1).

Pour le sens allegorique, il faut que le predicateur observe quatre ou cinq poincts.

Le premier est de tirer un sens allegorique qui ne soit point trop forcé, comme font ceux qui allegorisent toutes choses; mais il faut qu'il soit naïfvement (2) tiré, sortant de la lettre, comme S. Paul fait, allegorisant d'Esaü et Jacob au peuple juif et gentil, de Sion ou Jerusalem à l'Eglise (Rom. 9).

Secondement, où il n'y a pas une tres grande apparence que l'une des choses ait esté la figure de l'autre, il ne faut pas traitter les passages l'un comme figure de l'autre, mais simplement par maniere de comparaison; comme, par exemple : le genevrier, sous lequel Elie s'endormit de detresse, est interpreté allegoriquement par plusieurs de la croix; mais moi, j'aimerois mieux dire ainsi : Comme Elie s'endormit sous le genevrier, ainsi nous devons reposer sous la croix de Nostre-Seigneur par le sommeil de la saincte meditation; et non pas ainsi, qu'Elie signifie le chrestien, et le genevrier signifie la croix. Je ne voudrois pas asseurer que l'un signifie l'autre, mais je voudrois bien comparer l'un à l'autre; car ainsi le discours est plus ferme et moins reprehensible.

Tiercement, il faut que l'allegorie soit bienseante, en quoi sont reprehensibles plusieurs qui allegorisent la deffense faite en l'Escriture à la femme de ne point prendre l'homme par ses parties deshonnestes, au Deuteronome, chapitre 25 : *Si habuerint inter se jurgium viri duo, et unus contra alterum rixari cœperit; volensque uxor alterius eruere virum suum*

(1) Mgr l'Archevesque de Bourges assistoit aux sermons que S. François fit à Dijon pendant le caresme.

(2) Naturellement.

de manu fortioris, miseritque manum, et apprehenderit verenda ejus, abscides manum illius, nec flecteris super eam ullâ misericordiâ. Et disent qu'elle représente le mal que fait la synagogue de reprocher aux Gentils leur origine, et qu'ils n'estoient pas enfans d'Abraham : cela peut avoir de l'apparence ; mais il n'y a pas de la bienseance, à cause que cette deffense porte une imagination dangereuse en l'esprit de l'auditeur.

Quartement, il ne faut point faire d'allegorie trop grande ; car elles perdent leur grace par la longueur, et semblent tendre à l'affectation.

Cinquiesmement, il faut que l'application se fasse clairement et avec grand jugement, pour rapporter dextrement les parties aux parties.

Il faut presque observer les mesmes regles aux sens anagogique et tropologique, dont l'anagogique rapporte les histoires de l'Escriture à ce qui se passera en l'autre vie, et le tropologique les rapporte à ce qui se passe en l'ame et dans la conscience. J'en mettrai un exemple qui servira pour tous les quatre sens.

Les paroles de Dieu parlant d'Esaü et de Jacob : *Duæ gentes sunt in utero, et duo populi ex ventre tuo dividentur; populusque populum superabit, et major serviet minori* (Gen. 25), litteralement s'entendent des deux peuples sortis, selon la chair, d'Esaü et de Jacob, c'est à sçavoir, les Idumeens et les Israelites, dont le moindre, qui fut celui des Israelites, surmonta le plus grand et l'aisné, qui fut le peuple d'Idumée, au temps de David.

Allegoriquement, Esaü represente le peuple Juif, qui fut l'aisné en la cognoissance du salut; car les Juifs furent les premiers preschés. Jacob represente les Gentils, qui furent les puisnez; et neantmoins les Gentils ont enfin surmonté les Juifs.

Anagogiquement, Esaü represente le corps, qui est l'aisné; car avant que l'ame fust creée, le corps fut fait et en Adam et en nous. Jacob signifie l'esprit, qui est puisné. En l'autre vie, l'esprit surmontera et dominera sur le corps, lequel servira pleinement à l'ame et sans contradiction.

Tropologiquement, Esaü c'est l'amour-propre de nous-mesmes; Jacob, l'amour de Dieu en notre ame. L'amour-propre est l'aisné, car il est né avec nous; l'amour de Dieu puisné, car il s'acquiert par les sacremens et penitences : et neantmoins il faut que l'amour de Dieu soit le maistre, et quand il est en une ame, l'amour-propre sert et est inferieur.

Or ces quatre sens donnent une grande, noble, et bonne matiere à la predication, et font merveilleusement bien entendre la doctrine : c'est pourquoy il s'en faut servir, mais avec les mesmes conditions que j'ay dit estre requises à l'usage du sens allegorique.

Apres les sentences de l'Escriture, les sentences des Peres et Conciles tiennent le second rang; et pour le regard d'icelles (1), je dy seulement que, si ce n'est bien rarement, il faut les choisir courtes, aiguës et fortes : les predicateurs qui en alleguent de longues allanguissent leur ferveur et l'attention de la pluspart des auditeurs, outre le danger auquel ils s'exposent de manquer de memoire. Les courtes sentences et fortes sont comme

(1) D'elles.

celle de S. Augustin : *Qui fecit te sine te, non salvabit te sine te;* et l'autre : *Qui pœnitentibus veniam promisit, tempus pœnitendi non promisit,* et semblables. En vostre S. Bernard, il y en a une infinité; mais il faut, les ayant citées en latin, les dire en françois avec efficace et les faire valoir, les paraphrasant et deduisant vivement.

S'ensuivent les raisons qu'une belle nature et un bon esprit peuvent fort bien employer; et pour celles-ci, elles se treuvent chez les docteurs, et surtout chez S. Thomas plus aisement qu'ailleurs. Estant bien deduites, elles font une fort bonne matiere. Si vous voulez parler de quelque vertu, allez à la table de S. Thomas; voyez où il en parle; regardez ce qu'il dit; vous treuverez plusieurs raisons qui vous serviront de matiere : mais au bout de là il ne faut pas employer cette matiere, sinon qu'on puisse fort clairement se faire entendre, pour le moins aux mediocres auditeurs.

Les exemples ont une merveilleuse force, et donnent un grand goust au sermon : il faut seulement qu'ils soient propres, bien proposez et mieux appliquez. Il faut choisir de belles histoires et eclatantes, les proposer clairement et distinctement, et les appliquer vivement, et comme font les Peres, proposant l'exemple d'Abraham qui immole son fils (Gen. 22), pour monstrer que nous ne devons rien epargner pour faire la volonté de Dieu; car ils remarquent tout ce qui peut rendre recommandable l'obeyssance d'Abraham.

Abraham, disent-ils, vieil; Abraham qui n'avoit que ce fils si beau, si sage, si vertueux et si aymable; neantmoins sans repliquer, sans murmurer et hesiter, il le mene sur la montagne, et veut lui-mesme de ses propres mains l'immoler.

Et certes ils font l'application encore plus vive. Et toi, chrestien, tu es si peu resolu à immoler, je ne dy pas ton fils, ta fille, tous tes biens, ni une grande partie, mais un seul escu pour l'amour de Dieu, à secourir les pauvres, une seule heure de tes passe-temps pour servir Dieu, une seule petite affection, etc.

Mais il faut prendre garde à ne pas faire des descriptions vaines et flasques, comme font plusieurs escholiers qui, au lieu de proposer l'histoire naïfvement et pour les mœurs se mettront à descrire les beautez d'Isaac, l'espée tranchante d'Abraham, l'enceinte du lieu du sacrifice, et semblables choses impertinentes. Il ne faut estre aussi ny si court que l'exemple ne penetre pas, ny si long qu'il ennuye.

Il faut aussi se garder de faire des introductions de colloques entre les personnes de l'histoire, sinon qu'elles soient tirées des parolles de l'Escriture ou tres probables : comme, en cette histoire, qui introduit Isaac se lamentant sur l'autel, implorant la compassion paternelle pour s'eschapper de la mort; ou bien Abraham disputant en soi-mesme, et se plaignant : il fait mal et tort à la valeur et resolution de l'un et de l'autre. Ainsi ceux qui, par la meditation, ont rencontré des colloques, doivent observer deux regles en la predication : l'une, de voir s'ils sont solidement fondez sur une apparente probabilité ; l'autre, de ne point les proposer fort longs, car cela refroidit et le predicateur et l'auditeur.

Les exemples des saincts sont admirables, et surtout de ceux de la province où l'on presche, comme de S. Bernard à Dijon.

Il reste un mot à dire des similitudes : elles ont une efficace incroyable à bien esclairer l'entendement et à esmouvoir la volonté.

On les tire des actions humaines, passant de l'une à l'autre; comme, de ce que font les bergers, ce que doivent faire les evesques et pasteurs; comme fit Nostre-Seigneur, en la parabole de la brebis perdue (Luc. 15);

Des histoires naturelles, des herbes, des plantes, des animaux, de la philosophie, et enfin de tout.

Les similitudes des choses triviales, estant subtilement appliquées, sont excellentes; comme notre Seigneur fait en la parabole de la semence (Luc. 8).

Celles qui sont tirées des histoires naturelles, si l'histoire est belle et l'application belle, c'est un double lustre; comme celle de l'Escriture, de la renovation ou rajeunissement de l'aigle pour notre penitence (Psal. 102).

Or il y a un secret en cecy, qui est extremement profitable au predicateur : c'est de faire des similitudes tirées de l'Escriture, de certains lieux où peu de gens les sçavent remarquer; et cecy se fait par la meditation des parolles.

Exemple. David, parlant du mondain, dit : *Periit memoria eorum cum sonitu* (Psal. 9). Je tire deux similitudes de deux choses qui se perdent avec le son. Quand on casse un verre, en se cassant il perit en sonnant : ainsi les mauvais perissent avec un peu de bruit, on parle d'eux à leur mort; mais comme le verre cassé demeure du tout inutile, ainsi ces miserables, sans espoir de salut, demeurent à jamais perdus.

L'autre, quand un grand riche meurt, on sonne toutes les cloches, on lui fait de grandes funerailles; mais, passé le son des cloches, qui le benit, qui parle de lui? personne.

S. Paul parlant de celui qui n'a point de charité et fait quelques œuvres, il dit que, *factus est sicut æs sonans, aut cymbalum tinniens* (I. Cor. 13). On tire une similitude de la cloche, qui appelle les autres à l'eglise et n'y entre point; car ainsi un homme qui fait des œuvres sans charité, il edifie les autres et les incite au paradis, et il n'y va point lui-mesme.

Or, pour rencontrer ces similitudes, il faut considerer les mots, s'ils ne sont point metaphoriques; car quand ils le sont, tout aussitost il y a une similitude à qui les sçayt bien decouvrir. Par exemple : *Viam mandatorum tuorum cucurri, cùm dilatasti cor meum* (Psal. 118) : il faut considerer ce mot *dilatasti*, et celui de *cucurri*, car il se prend par metaphore. Or maintenant il faut voir les choses qui vont plus vite par dilatation; et vous en treuverez quelques unes, comme les navires quand le vent estend leurs voiles. Les navires donc qui chosment au port, sitost que le vent propice les saisit aux voiles, et qu'il les emplit et fait enfler, ils cinglent. Ainsi, lorsque le vent favorable du Sainct-Esprit entre dans nostre cœur, nostre ame court et cingle dans la mer des commandemens.

Et certes, qui observera cecy fera fructueusement beaucoup de belles si-

militudes, esquelles similitudes il faut observer la decence à ne dire rien de vil, abject et sale.

Apres tout cela, je vous advise qu'on se peut servir de l'Escriture par application, avec beaucoup d'heur (1), encore que bien souvent ce qu'on en tire ne soit pas le vray sens; comme S. François disoit que les aumosnes estoient *panis angelorum,* parce que les anges les procuroient par leurs inspirations; et applique le passage : *Panem angelorum manducavit homo* (Psal. 77). Mais en ceci il faut estre discret et sobre.

IV.

De la disposition de la matiere.

Il faut tenir methode sur toutes choses; il n'y a rien qui ayde plus le predicateur, qui rende sa predication plus utile, et qui agrée tant à l'auditeur.

J'approuve que la methode soit claire et manifeste, et nullement cachée, comme font plusieurs qui pensent que ce soit un grand coup de maistre de faire que nul ne cognoisse leur methode. De quoi, je vous prie, sert la methode, si on ne la voit pas, et que l'auditeur ne la cognoisse pas?

Pour vous ayder en cecy, je vous diray que, ou vous voulez prescher quelque histoire, comme de la Nativité, de la Resurrection, de l'Assomption; ou quelque sentence de l'Escriture, comme *Omnis qui se exaltat humiliabitur* (Luc. 14); ou tout un Evangile où il y a plusieurs sentences; ou la vie de quelque sainct, avec quelque sentence.

Quand on presche une histoire, on se peut servir de l'une de ces methodes.

1° Considerer combien de personnages il y a en l'histoire que vous voulez prescher, puis de chacun tirer quelque consideration.

Exemple. En la resurrection, je vois les Marie, les anges, les gardes du sepulchre, et notre doux Sauveur. Es Marie j'y vois la ferveur et diligence; és anges, la joie et jubilation en leurs habits blancs et en lumiere; és gardes, j'y vois la foiblesse des hommes qui entreprennent contre Dieu; en Jesus, je vois la gloire, le triomphe de la mort, l'esperance de nostre resurrection.

2° On peut prendre en un mystere le point principal, comme en l'exemple precedent, la resurrection; puis considerer ce qui a precedé ce point-là, et ce qui s'en est suivi.

La resurrection est precedée de la mort, de la descente aux enfers, de la delivrance des Peres qui estoient au sein d'Abraham, de la crainte des Juifs qu'on ne desrobe le corps; la resurrection en corps bienheureux et glorieux : ce qui s'en suit, c'est le tremble-terre, la venuë et apparition des anges, la recherche des dames, la response des anges; et en toutes ces parties, il y a merveilles à dire et par bon ordre.

(1) De bonheur, de succès.

3° On peut en tous mysteres considerer ces points : qui? pourquoi? comment? Qui ressuscite? Nostre-Seigneur. Pourquoi? pour sa gloire et pour nostre bien. Comment? glorieux, immortel, etc. Qui est né? le Sauveur? Pourquoi? pour nous sauver. Comment? pauvrement, nud, froid, en une estable, et petit enfant.

4° Apres avoir proposé, par une petite paraphrase, l'histoire, on peut quelquefois en tirer trois ou quatre considerations.

La premiere, qu'est-ce qu'il en faut apprendre pour edifier nostre foi; la seconde, pour accroistre nostre esperance; la troisiesme, pour enflammer notre charité; la quatriesme, pour imiter et executer.

En l'exemple de la resurrection, pour la foi ; nous voyons la toute-puissance de Dieu, un corps passer au travers de la pierre, estre devenu immortel, impassible et tout spiritualisé. Combien est-ce que nous devons estre fermes à croire qu'au Saint-Sacrement ce mesme corps n'occupe point de place, ne peut estre offensé par la fraction des especes, et qu'il y est en une façon spirituelle, quoique reelle! Pour l'esperance, si Jesus-Christ est ressuscité, nous ressusciterons, dit S. Paul (II. Cor. 4) : il nous a frayé le chemin.

Pour la charité, tout ressuscité qu'il est, il converse neantmoins encore en terre pour instruire l'Eglise, et retarde de prendre possession du ciel, lieu propre des corps ressuscitez, pour nostre bien. O quel amour! Pour l'imitation, il est ressuscité le troisiesme jour. O Dieu! que ne ressuscitons-nous par la contrition, confession et satisfaction! Il force la pierre, vainquons toutes difficultez.

Quand vous voulez prescher une sentence, il faut considerer à quelle vertu elle se rapporte, comme par exemple : *Qui se humiliat exaltabitur* (Luc. 14); voilà le subjet de l'humilité bien clair.

Mais il y a d'autres sentences où le subjet n'est pas si decouvert, comme : *Quomodò huc intrasti, non habens vestem nuptialem* (Matth. 22)? Voilà la charité : mais vous la voyez couverte d'une robbe; car la robbe nuptiale, c'est la charité.

Ainsi donc ayant decouvert, en la sentence que vous voulez manier, la vertu à laquelle elle vise, vous pourrez reduire votre sermon en methode; considerant en quoi gist la vertu, les vraies marques d'icelle, ses effects, et le moyen de l'acquerir ou exercer, qui a toujours esté ma methode; et j'ai esté consolé d'avoir rencontré le livre du Pere Rossignol, jesuite, conforme à cette methode. Ce livre est intitulé : *De actionibus virtutum,* imprimé à Venise. Il vous sera fort utile.

Il y a une autre methode, monstrant combien cette vertu dont il s'agit est honorable, utile, delectable ou playsante, qui sont les trois biens qui se peuvent desirer.

Encore peut-on traitter autrement, c'est à sçavoir : des biens que cette vertu donne, et des maux que le vice opposé apporte; mais la premiere est la plus utile.

Quand on traitte un évangile où il y a plusieurs sentences, il faut regarder celles sur lesquelles on se veut arrester, voir de quelles vertus elles

traittent, et en dire succinctement selon ce que j'ay dit d'une seule sentence, et les autres les parcourir et les paraphraser.

Mais cette façon de passer sur tout un evangile sentencieux est moins fructueuse; d'autant que le predicateur, ne pouvant s'arrester que fort peu sur chacune sentence, ne peut les bien demesler, ni inculquer à l'auditeur ce qu'il desire.

On peut esgalement proceder par diverses voies dans les eloges des saincts.

Quand on traitte de la vie d'un sainct, la methode est diverse. Celle que j'ay tenuë en l'oraison funebre de M. de Mercœur, est bonne, parce qu'elle est de S. Paul : *Ut piè erga Deum, sobriè erga seipsum, justé erga proximum vixerit.* Il faut rapporter les pieces de la vie du sainct chacune à son rang, ou bien considerer ce qu'il fit, *agendo*, qui sont ses vertus; *patiendo*, ses souffrances, soit de martyre ou de mortification; *orando*, ses miracles.

Ou bien de considerer comme il a combattu le diable, le monde, la chair, la superbe, l'avarice, la concupiscence, qui est la division de S. Jean. *Omne*, dit-il, *quod est in mundo, aut est concupiscentia carnis, etc.* (1. Joan. 2).

Ou bien comme je fis à Fontaynes, sur S. Bernard : comme il faut honorer Dieu en son sainct, et le sainct en Dieu; comme il faut servir Dieu à l'imitation de son sainct; comme il le faut prier par l'intercession de son sainct; et ainsi effleurer la vie du sainct dont on parle, et mettre chaque chose en son lieu.

Voilà bien assez de methodes pour commencer; car apres un peu d'exercice, vous en ferez d'autres qui vous seront propres et meilleures. Il me reste à dire, pour la methode, que je mettrois volontiers les passages de l'Escriture les premiers, les raisons les secondes, les similitudes les troisiesmes, et les quatriesmes, les exemples, s'ils sont sacrez, car s'ils sont profanes, ils ne sont pas propres à fermer un discours : il faut que le discours sacré soit terminé par un chose sacrée.

Item, la methode veut que le commencement du sermon jusqu'au milieu enseigne l'auditeur, et que depuis le milieu jusqu'à la fin il l'emouve. C'est pourquoy les discours affectifs doivent estre logez à la fin.

Mais apres tout cecy, il faut que je voue dye comme il faut remplir les points de vostre sermon, et voici comment. Par exemple, vous voulez traitter de la vertu d'humilité, et vous avez disposé vos poincts en cette sorte :

1° En quoi gist cette vertu; 2° ses marques; 3° ses effects; 4° moyen de l'acquerir.

Voilà votre disposition. Pour remplir chaque poinct de conceptions, vous chercherez en la table des autheurs le mot *humilitas, humilis, superbia, superbus,* et verrez ce qu'ils en disent; et treuvant les descriptions, ou definitions, vous les mettrez sous le titre, *en quoi gist cette vertu*, et tascherez de bien esclaircir ce poinct, monstrant en quoi gist le vice contraire.

Pour remplir le second poinct, vous verrez *humilitas ficta* en la table, *humilitas indiscreta,* et semblables; et par-là vous monstrerez la difference entre la fausse humilité et la vraye. S'il y a des exemples de l'une et de

l'autre, vous les apporterez; et ainsi des deux autres points. *Intelligenti pauca.*

Les autheurs où ces matieres se treuvent sont S. Thomas, S. Antonin, Guillelmus episcopus Lugdunensis in *Summâ de virtutibus et vitiis, Summa prædicantium* Philippi Diez, et tous les sermons, Osorius, Grenade en ses œuvres spirituelles, Hilaret en ses sermons, Stella *in Lucam,* Salmeron et Baradas, jesuites, sur les Evangiles. S. Gregoire entre les anciens excelle, et S. Chrysostome avec S. Bernard.

Mais il faut que je dye mon opinion. Entre tous ceux qui ont escrit des sermons, Diez m'agrée infiniment : il va à la bonne foi, il a l'esprit de predication, il inculque bien, explique bien les passages, fait de belles allegories et similitudes, et des hypotyposes nerveuses (1), prend l'occasion de dire admirablement, et est fort devot et clair. Il lui manque ce qui est en Osorius, qui est l'ordre et la methode; car il n'en tient point. Mais il me semble qu'il se le faut rendre familier au commencement. Ce que je dy, non pour m'en estre fort servi, car je ne l'ay vu qu'apres beaucoup de temps, mais parce que je le cognois tel, et me semble que je ne me trompe pas. Il y a un Espagnol qui a fait un gros livre qui s'appelle *Sylva allegoriarum,* lequel est tres-utile à qui le sçayt bien manier, comme aussi les *Concordances* de Benedicti. Voilà, ce me semble, le principal de ce qui me vient maintenant en memoire pour la matiere.

V.

De la forme de la predication, ou comment il faut prescher.

C'est ici, Monsieur, où je desire plus de creance qu'ailleurs, parce que je ne suis pas de l'opinion commune, et que neantmoins ce que je dy est la verité mesme.

La forme, dit le Philosophe (2), donne l'estre et l'ame à la chose. Dites merveilles, mais ne les dites pas bien, ce n'est rien; dites peu et dites bien, c'est beaucoup. Comme (3), donc faut-il dire en la predication? 1° Il se faut garder des *quanquam* (4) et longues periodes des pedans, de leurs gestes, de leurs mines et de leurs mouvemens : tout cela est la peste de la predication.

2° Mais pour l'avoir, que faut-il faire? En un mot, il faut parler affectionnement et devotement, simplement et candidement, et avec confiance; estre bien espris de la doctrine qu'on enseigne, et de ce que l'on persuade.

(1) L'hypotypose est une figure de rhétorique qui fait la description d'une chose, qui la met devant les yeux, qui la fait connaître d'une manière vive et pathétique. C'est ce qu'il y a de plus éclatant dans l'éloquence.

(2) Aristote, que les anciens appelaient philosophe par excellence.

(3) Comment.

(4) *Quanquam*, Quoique : long circuit de paroles prétentieuses.

Le souverain artifice est de n'avoir point d'artifice. Il faut que nos parolles soient enflammées, non par des cris et actions demesurées, mais par l'affection interieure; il faut qu'elles sortent du cœur, plus que de la bouche. On a beau dire; mais le cœur parle au cœur, et la langue ne parle qu'aux oreilles.

1° J'ai dit qu'il faut une action libre, contre une certaine action contrainte et estudiée des pedans.

2° J'ai dit noble; contre l'action rustique de quelques uns, qui font profession de battre des poingts, des pieds, de l'estomac contre la chaire : ils crient et font des hurlemens estranges, et souvent hors de propos.

3° J'ai dit genereuse; contre ceux qui ont une action craintive, comme s'ils parloient à leurs peres, et non pas à leurs disciples et enfans.

4° J'ai dit naïfve; contre tout artifice et affectation.

5° J'ai dit forte; contre certaine action morte, molle et sans efficace.

6° J'ai dit saincte; pour forclore (1) les muguettes (2), les courtisanes et mondaines.

7° J'ai dit grave; contre certains qui font tant de bonnetades (3) à l'auditoire, tant de reverences, et puis tant de petites charlateries, montrant leurs mains, leurs surplis, et faysant tels autres mouvemens indecens.

8° J'ai dit un peu lente; pour forclore une certaine action courte et retroussée, qui amuse plus les yeux qu'elle ne bat au cœur.

9° Je dy de mesme du langage, qui doit estre clair, net et naïf, sans ostentation de mots grecs, hebreux, nouveaux et courtisans.

La tissure doit estre naturelle, sans preface, sans agencement. J'approuve que l'on dye premierement au premier point, secondement au second, afin que le peuple voie l'ordre.

Il me semble que nul, mais surtout les evesques, ne doivent user de flatterie envers les assistans, fussent-ils rois, princes et papes.

Il y a bien certains traicts propres à s'acquerir la bienveillance, dont on peut user parlant la premiere fois à son peuple. Je suis bien d'advis qu'on tesmoigne le desir qu'on a de son bien, qu'on commence par des salutations et benedictions, par des souhaits de le pouvoir bien ayder au salut; de mesme à sa patrie; mais cela briefvement, cordialement, et sans parolles attifées.

Nos anciens Peres, et tous ceux qui ont fait du fruict, se sont abstenus de tout fatras et jolivetez mondaines. Ils parlent cœur à cœur, esprit à esprit, comme les bons peres aux enfans.

Les ordinaires appellations doivent estre, *Mes freres, Mon peuple* (si c'est le vostre), *Mon cher peuple, Chrestiens auditeurs.*

L'evesque doit donner à la fin la benediction le bonnet en teste, et, icelle achevée, saluer le peuple.

On doit finir par des parolles courtes, plus animées et vigoureuses. J'approuve le plus souvent la recollection ou recapitulation, apres la-

(1) Exclure. — (2) Muguet, faux galant. — (3) Coups de bonnet.

quelle on dit quatre ou cinq mots de ferveur, par maniere d'oraison ou d'imprecation.

Il est bon d'avoir certaines exclamations familières, judicieusement prononcées et employées, comme, ô Dieu! bonté de Dieu! ô bon Dieu! Seigneur Dieu! vrai Dieu! eh! hélas! ah mon Dieu!

Pour la preparation au sermon, j'approuve qu'elle se fasse dés le soir, et que le matin on medite pour soi ce que l'on veut dire aux autres. La preparation faite aupres du Sainct-Sacrement a grande force, dit Grenade, et je le croy.

J'ayme la predication qui ressent plus l'amour du prochain que l'indignation, voire mesme des huguenots, qu'il faut traitter avec grande compassion, non pas les flattant, mais les deplorant.

Il est toujours mieux que la predication soit courte que longue; en quoi j'ay failli jusqu'à present que je m'amende. Pourveu qu'elle dure une demi-heure, elle ne peut estre trop courte.

Il ne faut point tesmoigner de mecontentement, s'il est possible; mais au moins point de cholere, comme je fis le jour de Nostre-Dame, quand on sonna avant que j'eusse achevé. Ce fut une faute, sans doute avec plusieurs autres.

Je n'ayme point les playsanteries et sobriquets : ce n'est pas le lieu.

Je finis en disant que la predication c'est la publication et declaration de la volonté de Dieu, faite aux hommes par celui qui est là legitimement envoyé, afin de les instruire et esmouvoir à servir sa divine majesté en ce monde, pour estre sauvez en l'autre.

Monsieur, que direz-vous de cela? Pardonnez-moi, je vous supplie; j'ai escrit à course de plume, sans aucun soin ni de parolle ni d'artifice, porté du seul desir de vous tesmoigner combien je vous suis obeyssant. Je n'ay point cité les autheurs que j'ai alleguez en certains endroicts; c'est que je suis aux champs, ou je ne les ay pas. Je me suis allegué moi-mesme; mais c'est, Monsieur, parce que vous voulez mon opinion, et non celle des autres : et quand je la prattique moi-mesme, pourquoy ne la dirois-je pas? Il faut, avant que je ferme cette lettre, que je vous conjure, Monsieur, de ne la point faire voir à personne duquel les yeux me soient moins favorables que les vostres, et que j'ajoute ma tres-humble supplication que vous ne vous laissiez emporter à nulle sorte de consideration qui vous puisse empescher ou retarder de prescher. Plus tost vous commencerez, plus tost vous reussirez; et prescher souvent, il n'y a que cela pour devenir maistre. Vous le pouvez, Monsieur, et vous le devez. Votre voix est propre, votre doctrine suffisante, votre maintien sortable, votre rang tres illustre en l'Eglise : Dieu le veut, les hommes s'y attendent; c'est la gloire de Dieu, c'est vostre salut : hardiment, Monsieur, et courage pour l'amour de Dieu.

Le cardinal Borromée, sans avoir la dixiesme partie des talents que vous avez, presche, edifie, et se fait sainct. Nous ne devons pas chercher nostre honneur, mais celui de Dieu; et laissez faire, Dieu cherchera le nostre. Commencez, Monsieur, une fois aux ordres, une autre fois à

quelque communion; dites quatre mots, et puis huict, et puis douze, jusqu'à demi-heure; puis montez en chaire : il n'est rien d'impossible à l'amour. Nostre-Seigneur ne demanda pas à S. Pierre : Es-tu sçavant ou eloquent? pour lui dire : *Pasce oves meas;* mais : *Amas me* (Joan. 27)? Il suffit de bien aymer pour bien dire. S. Jean mourant ne sçavoit que repeter cent fois en un quart d'heure : Mes enfans, aimez-vous les uns les autres; et avec cette provision il montoit en chaire : et nous faysons scrupule d'y monter, si nous n'avons des myrobolans d'eloquence! Laissez dire à qui alleguera la suffisance de monsieur votre predecesseur : il commença une fois comme vous.

Mais, mon Dieu! Monsieur, que direz-vous de moi, qui vay si simplement avec vous? L'amour ne se peut taire où il y va de l'interest de celui qu'on ayme. Monsieur, je vous ay juré fidelité, et l'on souffre beaucoup d'un serviteur fidelle et passionné. Vous allez, Monsieur, à vostre troupeau : eh! que ne m'est-il loisible de courir jusque-là pour vous assister, comme j'eus l'honneur de faire à votre premiere messe! je vous y accompagneray par mes vœux et desirs. Vostre peuple vous attend pour vous voir, pour estre veu et reveu de vous. De vostre commencement ils jugeront du reste : commencez de bonne heure à faire ce qu'il faut faire tousjours. O qu'ils seront edifiés quand ils vous verront souvent à l'autel sacrifier pour leur salut avec vos curez, traitter de leur edification, et en chaire parler de la parolle de reconciliation, et prescher! Monsieur, je ne fus jamais à l'autel sans vous recommander à Nostre-Seigneur; trop heureux si je suis digne que quelquesfois vous m'y portiez en vostre memoire. Je suis et seray toute ma vie de cœur, d'ame, d'esprit, Monsieur, vostre, etc.

P. S. J'ay eu honte relisant cette lettre; et si elle estoit plus courte, je la referois; mais j'ay tant de confiance en la solidité de vostre bienveillance que la voilà, Monsieur, telle qu'elle est. Pour l'amour de Dieu, aimez-moi tousjours, et me tenez pour autant votre serviteur comme qui vive, car je le suis.

DIEU SOIT BENY.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES

SERMONS

SERMON

POUR LE SECOND DIMANCHE DE L'ADVENT.

In illo tempore, cum audisset Joannes in vinculis opera Christi, mittens duos de discipulis suis, ait illi : Tu es qui venturus es, an alium expectamus?

En ce temps-là, comme saint Jean eust ouï en la prison les œuvres merveilleuses de Jésus-Christ, il envoya deux de ses disciples luy demander s'il estoit celuy qui devoit venir, ou s'ils en devoient attendre un autre.

(MATTH., 11.)

L'EVANGILE que nous lisons en la messe de ce jour est divisé en trois parties. En la premiere il est dit, que S. Jean estant en prison pour la justice, il envoya deux de ses disciples à Nostre-Seigneur, pour sçavoir de luy s'il estoit le Messie promis en la loy, ou s'ils en devoient attendre un autre; la seconde est la response que leur fit Nostre-Seigneur; et la troisiesme, de ce que Nostre-Seigneur dit aux Juifs à la loüange de S. Jean, après que ses disciples s'en furent retournez.

C'est une chose admirable, que nos anciens Peres, qui ont esté si clair-voyans, et qui ont eu de si grandes lumieres pour expliquer et developper les plus grandes et obscures difficultez de la saincte Escriture, se soient neantmoins tousjours treuvez estonnez sur le premier poinct de cet évangile, pour sçavoir comment se doit entendre que S. Jean, qui connoissoit Nostre-Seigneur, envoya deux de ses disciples, pour sçavoir de luy s'il estoit ce grand prophete et vray Messie promis, ou s'ils en devoient attendre un autre; car, disent-ils, si S. Jean sçavoit bien qu'il estoit le vray Messie, pourquoy luy envoyoit-il demander? Or, que S. Jean sçeut bien que celuy à qui il envoyoit faire cette demande estoit le vray Messie, cela est indubitable; il le sçeut, qu'il estoit encore dans le ventre de sa mere, et il n'y a eu aucun sainct qui ayt eu de plus grandes lumieres et intelligence du mystere de l'Incarnation, que ce glorieux sainct. Certes, l'on peut dire qu'il fut comme l'escholier de Nostre-Dame, laquelle lui apprit ce divin mystere, lorsqu'elle alla visiter S[te] Elizabeth; visite en laquelle il fut sanctifié par le divin Sauveur de nos ames, lequel il connut, et tressaillant d'aise dans les entrailles de sa mere S[te] Elizabeth, il l'adora et se consacra dès-lors entierement à son service.

Ce fut luy qui fut son precurseur, et qui annonça sa venuë au monde : c'est lui qui le baptiza et qui vit descendre du ciel le

Sainct-Esprit en forme de colombe sur luy, et qui entendit la voix du Pere eternel disant : ***Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui*** (Matth. 17); Celuy-cy est mon fils bien-aymé, auquel j'ay pris tout mon bon playsir. C'est luy qui le monstra au doigt, disant : ***Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi*** (Joan. 1); Voicy l'Agneau de Dieu, voicy celuy qui oste les pechez du monde. Vous voyez donc bien maintenant comme il connoissoit Nostre-Seigneur, et le tenoit pour le vray Messie.

Mais pourquoy donc, disent nos anciens Peres, ce glorieux sainct estant en prison, et entendant parler des grands prodiges et miracles que faysoit Nostre-Seigneur, envoye-t-il ses disciples pour sçavoir de luy qui il est, et si c'est luy qui doit venir, ou s'ils en doivent attendre un autre? Certes, tous sont admirables à demesler cette difficulté, et si je voulois rapporter la diversité de leurs opinions sur ce subjet, il m'y faudroit employer beaucoup de temps; c'est pourquoy je m'arresteray seulement à ce qu'en disent le grand S. Hilaire et S. Jean Chrysostome, qui ont, ce me semble, le mieux rencontré en ce subjet.

L'on ne fait pas toujours des demandes, disent ces saincts Peres, ny par ignorance, ny pour sçavoir les choses qu'on demande; mais l'on en fait pour plusieurs autres causes et raisons : car autrement la divine Majesté ne feroit jamais aucune demande aux hommes, d'autant qu'elle sçayt tout, et ne peut ignorer chose quelconque; elle penetre le plus intime du cœur, et n'y a rien de si secret et caché qui ne soit très-clair et manifeste à sa divine sapience, ainsi que va disant le sainct prophete David, ce divin poëte, en ses psalmes : ***Intellexisti cogitationes meas de longe, semitam meam, et funiculum meum investigasti, et omnes vias meas prævidisti*** (Psal. 138). Seigneur, dit-il, vous avez connu de loin mes pensées, vous avez consideré mon sentier, et avez fait recherche du lieu de ma retraitte, vous avez preveu toutes mes voyes; et si j'ay esté comme un cerf qui ay couru par les forests les plus remplies de ronces et d'espines pour me cacher, vous estes ce divin chasseur, qui, de loin, avez remarqué mes pas et mes vestiges, et m'avez aperceu au lieu où je m'estois retiré, d'autant que vous avez des yeux qui voyent tout et qui penetrent tout. *Quo ibo à spiritu tuo? et quo à facie tua fugiam? si ascendero in cœlum, tu illic es; si descendero in infernum, ades* (*Ibid.*) : Où iray-je donc pour me cacher de vous? si je monte au ciel, vous y estes, et si je descends en enfer, je vous y trouveray plus present que moy-

mesme. *Si sumpsero pennas meas diluculo, et habitavero in extremis maris, etenim illuc manus tua deducet me* (*Ibid.*). Et si, comme la belle aurore, je m'en vay courant sur les eaux, me transportant jusqu'aux extremitez de la mer, pour y faire ma demeure, vous m'y conduirez et y serez plustost que moi. Que feray-donc, ô Seigneur, pour me cacher de vous? je ne sçaurois eschapper de devant vostre face; car vous estes present par tout.

Mais, encore que Dieu soit present par tout, qu'il voye et sçache toutes choses, il n'a pas laissé neantmoins de faire plusieurs fois des demandes aux hommes : non qu'il ignorast ce qu'il leur demandoit; mais sa divine providence l'a fait specialement pour trois causes, dont la premiere est, afin de leur faire confesser leurs pechez. Lorsqu'Adam eut transgressé le commandement que Dieu luy avoit fait, il l'appela, luy disant : *Adam, ubi es?* Adam, où es-tu? et demanda à nostre mere Eve ce qu'elle avoit fait. Or ce n'estoit pas qu'il ne sçeust bien où estoit Adam et ce qu'Eve avoit fait; mais la cause pour laquelle il leur fit ces demandes fut afin qu'Adam confessast sa faute, et luy en demandast pardon : mais le miserable, au lieu de la confesser, il s'excusa sur sa femme, et pour cela il fut chastié de Dieu, luy et toute sa postérité. Certes, une partie des Peres tiennent, que s'il eust confessé sa faute quand Dieu l'appela, et qu'il eust frappé sa poictrine, et dit un *peccavi* (1), sa divine bonté luy eust pardonné, et ne l'eust pas frappé du fleau dont il l'avoit menacé, et duquel il l'a puny, luy et toute sa postérité, mais d'autant qu'il ne le fit pas, nous sommes tous demeurez entachez du peché, et par consequent subjets à la peine qu'il tire aprez soy.

La seconde cause pour laquelle la divine Majesté fait des demandes aux hommes, est pour les esclaircir de leurs doutes, ou les instruire des mysteres de la foy, ainsi qu'il fit à l'endroict des deux disciples qui s'en alloient en Emaüs. Nostre-Seigneur s'apparoissant à eux en forme de pelerin, leur demanda de quoy ils parloient, les interrogeant et esclaircissant sur les doutes qu'ils avoient de sa resurrection : *Interpretabatur illis, in omnibus Scripturis, quæ de ipso erant* (Luc. 24). Il est certain qu'il ne demanda point à ces deux disciples quels estoient leurs discours, pour ignorer et ne sçavoir pas ce de quoy ils parloient; mais il leur fit cette demande pour prendre subjet de les instruire et esclaircir de leurs difficultez, et les retirer de leur ignorance, leur expliquant les Escritures qui parloient de luy, specialement de sa resurrection.

(1) Peccavi, *j'ai péché.*

La troisiesme cause pour laquelle Dieu fait des demandes aux hommes, est pour provoquer leur amour envers sa divine bonté. En voicy un exemple : La Magdelene, après la mort et passion de Nostre-Sauveur, s'en alla joindre et embaumer son sacré corps; mais voyant le monument ouvert, et qu'il n'y estoit plus, elle pleura amerement. Elle y vit deux anges, qui luy demanderent pourquoy elle pleuroit : *Mulier, quid ploras* (Joan. 20)? Femme, pourquoy pleurez-vous? Hé! dit-elle, c'est qu'ils ont osté mon Maistre, et je ne sçay où ils l'ont mis : *Quia tulerunt Dominum meum, et nescio ubi posuerunt eum.* Puis, passant un peu plus avant, elle aperçeust Nostre-Seigneur en la forme d'un jardinier qui luy demanda encore : Femme, pourquoy pleurez-vous? et qui cherchez-vous? Et elle, toute transportée de l'amour qu'elle luy portoit, croyant qu'il fust veritablement un jardinier, luy dit : Seigneur, si vous l'avez osté, dites-moy où vous l'avez mis, et je l'emporteray : *Domine, si tu sustulisti eum, dicito mihi ubi posuisti, et ego eum tollam.* Ha! Seigneur, pourquoy demandez-vous cela à vostre chere amante? ne sçavez-vous pas bien la cause de ses larmes, et ce qu'elle cherche? Certes, ce divin Sauveur le sçavoit très-bien, et ce n'estoit pas pour l'apprendre qu'il luy faisoit cette demande, d'autant que toutes choses luy sont très-claires et manifestes. Mais il se plaist de faire quelquefois telles et semblables demandes à ses creatures, pour leur faire produire des oraisons jaculatoires et des actes d'amour envers sa divine bonté.

Vous voyez donc bien maintenant comme l'on ne fait pas tousjours des demandes par ignorance, mais bien pour plusieurs autres causes et raisons, ainsi que nous avons dit. C'est pourquoy le glorieux S. Jean n'envoya pas ses disciples à Nostre-Seigneur luy demander s'il estoit le vray Messie ou non; car, quant à lui, il n'en doutoit nullement : mais il les y envoya pour trois raisons que je declareray briefvement.

La premiere raison pour laquelle ce grand sainct envoya ses deux disciples à Nostre-Seigneur luy demander s'il estoit le Messie, fut pour le leur faire connoistre, et par leur moyen à tout le monde; car, après leur avoir souvent presché sa venuë, ses merveilles, ses grandeurs, il les envoya enfin voir celuy qu'il leur avoit si souvent presché et annoncé. Certes, ce doit estre le principal but de tous les docteurs et predicateurs, de faire connoistre Dieu. Les superieurs, et ceux qui ont charge des ames et qui les gouvernent, ne doivent rechercher n'y procurer, sinon que Dieu soit connu, aymé, servy et adoré de ceux qu'ils enseignent, et

qui sont sous leur conduite : et c'estoit à quoy visoit le glorieux S. Jean. Et le signe qu'il leur donna pour treuver Dieu et le connoistre ne fut autre que Dieu mesme. Les anges, à la naissance de nostre Sauveur, allerent treuver les pasteurs pour leur annoncer sa venuë, chantant avec une melodie grandement agreable ces sacrées parolles que l'Eglise repete si souvent : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis* (Luc. 2); Gloire soit à Dieu ès lieux très-hauts, et paix en terre aux hommes de bonne volonté : parolles par lesquelles ils leur faisoient entendre la venuë et naissance de nostre divin Sauveur et Maistre. Mais lorsqu'ils voulurent confirmer la merveille qu'ils leur annonçoient : Allez, leur dirent-ils, le voir en Bethleem, et alors vous croirez ce que nous vous annonçons; car il n'y a point de meilleurs moyens, ny de signes plus assurez pour treuver Dieu, que Dieu mesme. Voilà donc pourquoy le glorieux S. Jean, après avoir longtemps presché la venuë de Nostre-Seigneur à ses disciples, il les luy envoya, afin que non-seulement ils le connussent, mais encore qu'ils le fissent par après connoistre aux autres.

La seconde raison pour laquelle il envoya à Nostre-Seigneur ces deux disciples luy demander s'il estoit le Messie, fut parce qu'il ne les vouloit pas attirer à soy, ains (1) à luy, et partant il les luy envoya, pour estre instruits de sa propre bouche, comme leur voulant dire : Quoy que je vous presche et enseigne les veritez contenuës en la loy, ce n'est point pour vous attirer à moy, mais bien à Jesus-Christ, duquel je ne suis que la voix; c'est pourquoy je vous envoye à luy afin que vous lui demandiez s'il est le Messie promis, ou si nous en devons attendre un autre; qui est autant comme s'il leur eust dit : Je ne me contente pas de vous dire et assurer que c'est luy que nous attendons; mais je vous envoye encore à luy, afin que vous soyez instruits par luy-mesme de ce qu'il est.

Certes, les docteurs, les prédicateurs, les superieurs et ceux qui ont charge d'ames, ne feront jamais rien qui vaille, s'ils n'envoient leurs disciples, et ceux qu'ils enseignent, à l'eschole de Nostre-Seigneur, et s'ils veulent qu'ils advancent en la perfection, il faut qu'ils les envoyent à cette mer de science, et qu'ils les sollicitent et portent à rechercher ce divin Sauveur, pour estre instruits et enseignez de luy, ainsi que faisoit le grand apostre S. Paul, lequel escrivant aux Corinthiens, leur disoit : Mes petits enfans, que j'ai gagnez à Jésus-Christ, avec tant de

(1) Ains, *mais*.

peines, de fatigues et de tribulations, et pour lesquels j'ay souffert tant de travaux et de douleurs, je ne vous enseigne point pour vous attirer à moy, mais bien pour vous attirer à la connoissance de mon Maistre Jesus-Christ : *Non enim nosmetipsos prædicamus, sed Jesum Christum Dominum nostrum* (II. Cor. 4). C'est pourquoy ma predication n'a point esté en parolles attrayantes de science humaine, ains en la force et vertu du Sainct-Esprit : *Et sermo meus, et prædicatio mea, non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritus et virtutis* (I. Cor. 2).

Les predicateurs et ceux qui gouvernent les ames, qui, par leurs belles parolles, taschent d'attirer à eux les disciples qu'ils enseignent et les ames qu'ils gouvernent, ressemblent à ces philosophes payens et aux heretiques, lesquels se donnent bien de la peine de faire de beaux discours subtils et bien arrangez, non pour conduire les ames à Jesus-Christ, mais pour les attirer à eux-mesmes par leurs belles parolles, seduisant par ce moyen plusieurs ames foibles : tout au contraire des vrais serviteurs de Dieu, qui ne taschent sinon de porter ceux qu'ils conduisent et enseignent, tant par leurs parolles que par leurs exemples, à l'amour et connoissance de sa divine Majesté, ainsi que nous voyons que fait aujourd'huy S. Jean.

La troisiesme raison pour laquelle ce grand sainct envoya ses disciples demander à Nostre-Seigneur s'il estoit le Messie, fut afin de les destacher de luy, parcequ'il craignoit qu'ils ne vinssent à un si grand abus, que de faire plus d'estat de luy que de Nostre-Seigneur. Et vous voyez que S. Matthieu escrit qu'ils le vinrent une fois treuver, et luy dirent : Pourquoy est-ce que nous et les Pharisiens jeusnons si souvent, et que tes disciples ne jeusnent point? *Quare nos et Pharisæi jejunamus frequenter, discipuli autem tui non jejunant* (Marc. 2)? Ce qui monstre bien qu'ils se scandalizoient de la douceur de Nostre-Seigneur : si bien que S. Jean apercevant cela, et voyant que l'amour que ses disciples luy portoient, et l'estime qu'ils avoient de luy, pourroit aller insensiblement au mespris de Jesus-Christ, il les luy envoye pour estre instruits de sa propre bouche, et apprendre à le connoistre par luy-mesme.

Ce ne fut donc pas que S. Jean doutat en aucune façon que Nostre-Seigneur fust le Messie, qu'il luy envoya ses disciples luy faire cette demande; mais pour leur propre bien et utilité, afin que, par la connoissance qu'ils auroient de luy, voyant les merveilles qu'il operoit, ils vinssent à l'aymer, et à en conce-

voir de l'estime : en quoy il s'accommodoit à leur foiblesse, et les traittoit comme des petits enfans; car pour luy il croyoit assurement, ainsi que nous avons dit, qu'il estoit le Fils de Dieu, le vray Messie et l'Agneau qui oste les pechez du monde.

Certes, il faut que ceux qui gouvernent les ames se fassent tout à tous, pour les gagner tous, qu'ils soient doux aux uns, severes aux autres, enfans avec les enfans, forts avec les forts, foibles avec les foibles : en somme ils ont besoin d'une grande discretion pour s'accommoder avec tous. O Dieu, que le grand apostre S. Paul a esté admirable en cette prattique! L'amour qu'il portoit au prochain, et le zele qu'il avoit pour le salut des ames estoit si grand, qu'il se faisoit enfant avec les enfans, et pour cela il appelloit les chrestiens ses petits enfans. Et le grand S. Chrysostome, expliquant les epistres de ce glorieux apostre, s'arrestant sur ces parolles qu'il escrivit aux Corinthiens, qu'il s'estoit fait tout à tous pour les gagner tous : *Omnibus omnia factus sum ut omnes facerem salvos* (I. Cor. 9); c'est qu'il leur vouloit dire : Je me suis fait parmy vous comme un petit enfant, j'ay marché le petit pas; je n'ay pas marché le pas d'un grand apostre, parce qu'estant encore petits, c'est-à-dire nouveaux nez dans le christianisme, vous ne m'eussiez pu suivre : je me suis donc accommodé à vostre foiblesse, et me comportant parmy vous comme une mere nourrice, je vous ay donné du laict, et vous ay nourris de viande propre et conforme à vostre petitesse. Chose admirable, dit S. Chrysostome, lorsque ce grand apostre estoit avec les Corinthiens et qu'il les enseignoit, il se comportoit avec eux comme une mere nourrice fait avec ses enfans, les nourrissant de viande tendre et douce, propre aux petits enfans; mais quand il escrivoit aux Hebrieux, qui avoient plus de connoissance de Dieu, c'estoit avec une doctrine si profonde, et un style si admirable, qu'il ne se peut rien voir de semblable. Donc, si vous voulez voir S. Paul parmi les Corinthiens, regardez, dit S. Chrysostome, une mere qui a cinq ou six petits enfans qui l'environnent, et voyez, je vous prie, l'industrie de cette femme, comme elle sçayt donner à chacun ce qui luy est propre, et le traitter selon sa portée : à celuy qui n'a que deux ou trois ans, elle luy donne du laict, et luy parle en begayant, parce qu'estant petit il ne peut pas encore bien prononcer; aux autres, qui ont quatre ou cinq ans, elle commence à leur apprendre à mieux parler, et leur donne à manger des viandes plus solides; et les autres qui sont un peu plus grands, elle commence à les dresser à la civilité et modestie :

or c'est ainsi, dit S. Chrysostome, que se comportoit l'apostre S. Paul avec les Corinthiens.

Il est donc necessaire que ceux qui gouvernent les ames ayent une grande industrie pour les sçavoir gouverner toutes, selon leur capacité, et la portée de leur esprit; et pour cela ils doivent avoir une grande discretion, pour leur sçavoir donner la pasture de la parolle de Dieu en temps convenable, afin qu'elle leur soit utile et profitable.

La seconde partie de l'Evangile est la response que Nostre-Seigneur fit à ces deux disciples : *Euntes, renunciate Joanni quæ audistis et vidistis : cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, surdi audiunt, mortui resurgunt, pauperes evangelizantur* (Matth. 11). Les saincts Peres, considerant ces parolles de Nostre-Seigneur, s'esmerveillent de cette response : Allez, leur dit-il, et annoncez à Jean ce que vous avez veu et entendu, les aveugles voyent, les sourds entendent, les boiteux marchent droict, les lepreux sont nettoyez, les morts sont ressuscitez et les pauvres sont evangelisez. Il y a quelques docteurs qui disent que Nostre-Seigneur ne fit pas beaucoup de miracles en la presence des disciples de S. Jean, mais que ses apostres leur dirent les merveilles qu'il operoit. Il est vray que les apostres avoient une grande suavité à raconter les œuvres admirables que faisoit leur bon Maistre; mais neantmoins il est vray aussi que Nostre-Seigneur ne laissa pas de faire beaucoup de miracles en la presence de ces deux disciples, c'est pourquoy il leur dit : Dites à Jean ce que vous avez veu et entendu.

Quelques-uns des anciens Peres, specialement S. Hilaire et S. Chrysostome, s'arrestent sur cette response que fit Nostre-Seigneur à ces deux disciples, lorsqu'ils luy demanderent qui il estoit. Vous me demandez, leur dit-il, si je suis ce grand prophete, le Messie promis, celuy qui tonne dans les cieux, et qui doit venir briser la teste à l'ennemy; et je vous responds : Dites à Jean ce que vous avez veu et entendu. O admirable humilité de Nostre-Seigneur, qui, venant en ce monde pour confondre nostre orgueil et destruire nostre superbe, ne respond autre chose, quand on luy demande qui il est, sinon : Dites ce que vous avez veu et entendu! pour nous apprendre que ce sont nos œuvres, et non point nos parolles, qui rendent tesmoignage de ce que nous sommes.

Certes, nous sommes en un siecle où le monde est si remply d'orgueil, que si l'on demande à un gentil-homme qui il est, il prendra tellement cette demande au poinct d'honneur, que pour

en avoir raison il s'ira miserablement faire couper la gorge sur le pré; mais s'il veut monstrer sa noblesse, il doit respondre comme Nostre-Seigneur aux disciples de S. Jean : Dites ce que vous avez veu et entendu; dites que vous avez veu un homme humble, doux, cordial, protecteur des veuves, pere des orphelins, charitable et debonnaire envers ses subjets. Si vous avez veu et entendu cela, dites assurement que vous avez veu un gentil-homme. Si vous demandez aussi à un evesque qui il est : si vous avez veu un homme qui vit sainctement, et qui s'acquitte bien de sa charge, dites alors que veritablement vous avez veu un evesque. Bref, si vous demandez encore à une religieuse qui elle est : si elle est exacte et ponctuelle en l'observance de ses regles, dites semblablement que vous avez veu une vraye religieuse. Car enfin ce sont nos bonnes œuvres qui nous font estre ce que nous sommes, et c'est par icelles (1) que nous devons estre reconnus et estimez.

Ne vous contentez donc pas seulement, lorsqu'on vous interroge, et qu'on vous demande qui vous estes, de dire seulement : Je suis chrestien; mais vivez en sorte qu'on puisse dire de vous qu'on a veu un homme qui ayme Dieu de tout son cœur, qui garde ses commandemens, qui frequente les sacremens, et qui fait des œuvres dignes d'un vray chrestien. Il est vray que ce nom est le plus beau tiltre que nous nous puissions donner; et j'ay tousjours eu une particuliere devotion à S[te] Blandine qui fut martyrisée à Lyon, laquelle, parmy les grands tourmens qu'on luy faisoit souffrir, alloit doucement disant : Je suis chrestienne, se servant de ce nom comme d'un baume sacré pour guerir toutes ses playes.

Cæci vident, dites à Jean que les aveugles voyent, dit Nostre-Seigneur. O Dieu! quel plus grand aveuglement y a-t-il que le nostre, qui, estant si pleins d'abjection et de miseres, voulons neantmoins paroistre et estre estimez par dessus les autres! mais qu'est-ce qui nous aveugle de la sorte, sinon nostre amour-propre? ceux qui ont peint l'amour, luy ont bandé les yeux, disant qu'il estoit aveugle. Or, l'on peut bien dire, avec plus de verité, que l'amour-propre est aveugle, parce qu'il n'a point d'yeux pour voir sa propre misere, son abjection et le neant d'où il est sorty : et c'est une très-grande grace que Dieu nous fait, quand il nous donne sa lumiere pour reconnoistre nostre abjection; c'est un signe de la conversion interieure du cœur que de connoistre ses propres miseres et defauts, et celuy qui se connoist bien soy-

(1) Icelles, *elles.*

mesme ne desire point d'estre estimé, ny ne se fasche point qu'on le tienne pour imparfaict, ny qu'on le traitte comme tel.

Claudi ambulant, les boiteux, dit Nostre-Seigneur, vont droict. Or, pour tirer quelque instruction de ces parolles, il faut sçavoir que nous avons deux parties en nous, qui sont comme les deux jambes de nostre ame, à sçavoir : la partie concupiscible, et la partie irascible, desquels procedent toutes nos passions ; et quand ces deux parties ne sont pas bien reglées, mortifiées et soumises à la raison, elles font l'homme boiteux. La partie concupiscible est celle qui convoite des biens, des honneurs, des dignitez et preeminences, des voluptez et playsirs, et qui fait que l'homme devient cupide et avaricieux; et cette partie n'estant pas bien reglée, il boite de ce costé-là. Il s'en treuve d'autres qui ne sont pas convoiteux, mais ils ont la partie irascible si forte que, lorsqu'elle n'est pas bien soumise à la raison, ils se mettent en cholere, se troublent et s'inquietent quasi à tous propos, et se ressentent si vivement des moindres contradictions qui leur sont faites, qu'ils sont tousjours à rechercher des inventions pour se venger d'une petite parolle qui leur aura esté dite, ou d'un petit tort qui leur aura esté fait. Or, de quelque costé que cette partie se tourne, elle est si forte, que quand elle se tourne du costé du mal, on a bien de la peine de la redresser.

Certes, il se treuve plusieurs personnes dans le monde, qui ayant ces deux parties desreglées, l'on peut veritablement dire qu'elles boitent des deux costez : mais Nostre-Seigneur est venu pour les faire marcher droict devant sa face, il est venu pour faire marcher droictement les hommes en l'observance de ses divins commandemens; c'est pourquoy il ordonne aux disciples de S. Jean de luy dire que les boiteux marchent droict.

Leprosi mundantur, les lepreux sont gueris, ajouste ce divin Sauveur. Il y a un grand nombre de lepreux spirituels parmy le monde, et ce mal n'est autre qu'une certaine langueur, negligence et tepidité (1) interieure que l'on a au service de Dieu, qui est cause que l'on fait toutes ses actions sans force ny vigueur : l'on ne commet pas de grands pechez, mais l'on commet tant d'imperfections et de petits manquemens, que le cœur en demeure tout alangoury (2) et affoibli. Mais la plus grande misere et le plus grand mal de ceux qui sont atteints de cette lepre spirituelle, est qu'on ne les oseroit toucher qu'on ne les picque jusques au cœur, et cela parce qu'ils sont si hautains et remplis d'estime d'eux-mesmes, qu'ils ne sçauroient souffrir qu'on les reprenne ou adver-

(1) Tepidité, *tiédeur*. — (2) Alangoury, *en langueur*.

tisse de leurs defauts, que soudain ils ne s'eslevent et fassent paroistre du mescontentement.

Surdi audiunt, les sourds entendent, dit nostre divin Sauveur. Il y a une certaine surdité spirituelle qui est bien dangereuse, qui n'est autre qu'une vaine complaisance que l'on a de soy-mesme et de ses actions, qui fait que l'on croit estre desjà parfaict, de sorte qu'il semble qu'on n'aye plus besoin d'instruction : l'on ne se soucie plus d'entendre prescher la parolle de Dieu, de lire des livres devots, d'estre repris et redressé de ses defauts, et ainsi l'on se met en grand peril. Et cette surdité est bien dangereuse; car, comme c'est un très-bon signe en une personne, quand elle escoute volontiers la parolle de Dieu, et les enseignemens qu'on luy donne pour son advancement en la vertu; aussi est-ce un mauvais signe, quand elle se degouste de ces choses et pense n'en avoir plus besoin.

Mortui resurgunt, les morts sont ressuscitez. C'est la parolle de Dieu qui ressuscite les morts; c'est en escoutant les prédications que l'on reçoit de bons mouvements, qui font que l'ame ressuscite du peché à la grace. C'est aussi par le moyen de la lecture des bons livres que le cœur est vivifié, et prend tousjours nouvelles forces et vigueur pour servir Dieu.

Pauperes evangelizantur, les pauvres sont evangelizez. Il y en a quelques-uns qui disent que les pauvres evangelizent : or, soit qu'il se doive entendre en ce sens ou non, j'ayme mieux me tenir au texte de l'Evangile, et dire, avec Nostre-Seigneur, que les pauvres sont evangelizez. Certes, les disciples de S. Jean ne treuverent pas Nostre-Seigneur parmy les princes et les grands du monde, mais avec les pauvres, lesquels l'escoutoient et le suivoient par tout où il alloit; car ce cher Sauveur de nos ames estoit specialement venu pour les pauvres, et prenoit un singulier plaisir d'estre avec eux. O Dieu! avec quelle douceur les enseignoit-il, comment s'accommodoit-il à leur ignorance! il se faisoit tout à tous, pour les sauver tous. Il repose son esprit sur les pauvres et sur les humbles; car la pauvreté engendre l'humilité : il fuit les cœurs hautains et orgueilleux, et ce communique aux simples, et par cette communication il leur donne son esprit, par lequel ils operent de grandes choses; et par ce moyen il confond les choses hautes et relevées de ce monde par les basses et simples, ainsi que dit le grand Apostre : *Quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes; et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia* (I. Cor. 1). C'est pourquoy nous pourrions dire aussi avec vérité, que non seulement

les pauvres sont evangelizez, mais aussi qu'ils evangelizent, Dieu se servant d'eux pour porter la verité de sa parolle par tout le monde; et quoy qu'il soit très-vray que nostre divin Sauveur et Maistre estoit venu pour enseigner aux grands et aux petits, aux doctes et aux ignorans la doctrine de salut, neantmoins on l'a tousjours treuvé parmy les pauvres et simples du peuple. Ce qui nous fait voir que l'esprit de Dieu est bien different de celuy du monde, qui ne fait estat que de ce qui paroist et qui a de l'esclat.

Les anciens philosophes ne vouloient recevoir en leurs escholes que ceux qui avoient un bel esprit et un grand jugement, et s'ils ne les rencontroient que tels, ils disoient librement : Ce n'est pas là un tableau propre pour mon pinceau. Et nous voyons encore maintenant parmy le monde combien ceux qui ont l'esprit grossier sont mesprisez des hommes, qui ne prennent plaisir qu'à estre et converser parmy ceux qui ont l'esprit beau et subtil, et quoy qu'ils soient hautains, fins et superbes, n'importe, l'esprit du monde supporte cela : mais l'esprit de Dieu fait tout le contraire; car il rejette les superbes, et converse avec les ames simples et humbles; et parce que cela ne se prattique pas volontiers, Nostre-Seigneur le met au nombre des miracles, disant que les pauvres sont evangelizez : *Pauperes evangelizantur.*

Puis il dit : Bienheureux seront ceux qui ne se scandalizeront point en moy; *Et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me* (Matth. 11). Mais quoy? que dites-vous, Seigneur? comment se pourroit-il faire que vous voyant operer tant et de si grands miracles, vous voyant exercer des œuvres de si grande charité et misericorde, l'on pust se scandalizer de vous? Je seray, dit-il, l'opprobre des hommes et le rebut du peuple : *Opprobrium hominum, et abjectio plebis* (Psal. 21). Je seray scandale aux Juifs et folie aux Gentils : *Judæis scandalum, Gentibus stultitiam* (I. Cor. 1). Mais bien-heureux seront ceux qui ne se scandalizeront point en moy; car, moy qui suis icy parmy vous, faisant de si grands prodiges et miracles, je dois estre crucifié, et mourir attaché sur une croix, de quoy plusieurs se scandalizeront. O que bien-heureux, mes cheres ames, seront ceux qui ne se scandalizeront point des opprobres et ignominies de Nostre-Seigneur, et qui, pendant cette vie, se crucifieront avec luy, meditant sa passion, portant en eux sa mortification, ne se scandalizant point de voir qu'il a esté fait le rejet, le rebut et la risée du monde!

Certes, il est vray que si nous voulons estre sauvez il nous faut

attacher à la croix de Nostre-Sauveur, la mediter, et porter en nous sa mortification. Il n'y a point d'autre chemin pour aller au ciel; Nostre-Seigneur y a passé le premier : tant d'extases, d'eslevations d'esprit et de ravissemens que vous voudrez, eslevez-vous si vous pouvez jusqu'au troisiesme ciel avec S. Paul; mais si, avec cela, vous ne demeurez en la croix de Nostre-Seigneur, et ne vous exercez en la mortification de vous-mêmes, je vous dy que tout cela n'est rien que vanité, et que vous demeurerez vuides de tout bien, sans vertu, subjets et disposez à vous scandalizer, avec les Juifs, de la passion de nostre divin Sauveur. En somme, il n'y a point d'autre porte pour entrer au ciel que l'humiliation et la mortification.

Or, pour continuer nostre Evangile, les disciples de S. Jean s'en retournerent vers luy ; mais quels pensez-vous qu'estoient les cœurs de ces bons disciples? ô que grande estoit la suavité et la consolation qu'ils avoient reçeuë en la compagnie de Nostre-Seigneur, et qu'il leur tardoit d'estre auprès de S. Jean, pour luy dire ce qu'ils avoient veu et entendu de ce divin Sauveur, et qu'ils s'alloient doucement entretenant des grands miracles et des merveilles qu'il avoit faits en leur presence, et des choses qui leur avoient esté dites par les apostres! *Illis autem abeuntibus, cœpit Jesus dicere ad turbas de Joanne : Quid existis in desertum videre? arundinem vento agitatam* (Matth. 11)? Et comme ils furent partis, Nostre-Seigneur se tournant vers le peuple qui le suivoit, leur dit : Qu'estes-vous allez voir au desert? peut-estre que vous y avez veu un roseau sur un rocher, au milieu d'une mer agitée, exposé à ses orages et tempestes. O non certes, S. Jean n'estoit point un roseau d'inconstance; car il est tousjours demeuré ferme et inebranlable au milieu des vagues et tempestes des tribulations.

Mais pourquoy, dira quelqu'un, Nostre-Seigneur ne loüa-t-il pas S. Jean en la présence de ses disciples? Les anciens Peres disent que ce fut pour deux raisons : la premiere, parce que ces bons disciples aymoient tellement leur Maistre, et l'estime qu'ils en avoient estoit si grande, qu'ils l'avoient, ce semble, preferé à Nostre-Seigneur, lorsqu'ils luy dirent : Pourquoy nous et les pharisiens jeusnons-nous, et tes disciples ne jeusnent point? s'étonnant de quoy Nostre-Seigneur, qui estoit tenu parmy le peuple pour un grand prophete, ne faisoit point jeusner ses apostres, comme S. Jean faisoit ses disciples : il n'estoit donc pas convenable qu'il le loüast en leur presence; car il y avoit danger qu'ils ne vinssent à le surestimer à Nostre-Seigneur. Voilà pour-

quoy cette divine sapience ne dit rien de luy en leur presence.

L'autre raison pour laquelle Nostre-Seigneur ne loüa point S. Jean en la presence de ses disciples, fut parce qu'il n'estoit point flatteur; et s'il eust loüé S. Jean en leur presence, on eust pu juger que c'estoit par flatterie ce qu'il en faisoit, cela luy pouvant estre rapporté par ses deux disciples : ce qui estoit grandement esloigné de l'esprit de nostre divin Sauveur, qui est la verité mesme, et lequel, sçachant que l'esprit humain y pourroit treuver à redire, il ne loüa point S. Jean en la presence de ses disciples. Mais quand ils furent partis, il dit aux Juifs : *Quid existis in desertum videre?* Qu'estes-vous allez voir au desert? Considerez cet homme que vous avez veu, ou plutost cet ange revestu d'un corps humain : vous n'avez point treuvé un roseau d'inconstance, qui tourne à tous vents, mais un rocher en fermeté; vous avez veu un homme qui a une esgalité admirable parmy la varieté de divers accidens qui luy arrivent, et qui est tel en l'adversité qu'en la prosperité; tel dans la prison et dans les persecutions que dans le desert; tel dans le mespris que parmy les applaudissemens : aussi joyeux en l'hiver de l'adversité qu'au printemps de la prosperité, il fait les mesmes fonctions dans la prison qu'il faisoit dans le desert. Mais quant à nous, certes, nous sommes si variables, qu'il semble que nous allons selon le temps et la saison, et il se treuve des personnes si inesgales, que lorsque le temps est beau, il n'y a rien de si joyeux, et quand il est pluvieux, rien de si triste. Tel est fervent, prompt et joyeux en la prosperité, qui en l'adversité sera si foible, abattu et deconforté (1) qu'il faudra employer le ciel et la terre pour le remettre. Vous en verrez d'autres qui desirent la prosperité, parce qu'en ce temps ils font des merveilles, ce leur semble. D'autres ayment mieux l'adversité, d'autant, disent-ils, qu'elle les fait mieux retourner à Dieu. Enfin nous sommes si variables et si bizarres, que nous ne sçavons pour l'ordinaire ce que nous voulons. Il n'y a point d'esgalité parmy nous, et toutesfois c'est une vertu des plus necessaires qui soit en la vie spirituelle. Nous sommes des roseaux d'inconstance, qui nous laissons souvent emporter à suivre nos mauvaises humeurs et inclinations.

Finissons ce discours en disant du glorieux S. Ambroise, duquel nous celebrons demain la feste, ce que nostre divin Sauveur dit de S. Jean-Baptiste : Vous n'avez point veu un roseau d'inconstance dans le desert; ains un homme qui a une esgalité

(1) Deconforté, *découragé*.

admirable. Il est rapporté en sa vie qu'estant encore petit enfant dans le berceau, un essaim d'abeilles se vint poser et faire du miel sur ses levres, comme un presage de sa future douceur et mansuetude; et le grand S. Augustin raconte, en ses *Confessions*, que non seulement les doctes predications de ce sainct, mais encore sa grande debonnaireté ayda beaucoup à sa conversion. Or, si nous demandons à ce glorieux sainct qui il est, nous aurons sans doute la mesme response que Nostre-Seigneur fit aux disciples de S. Jean : Dites ce que vous avez veu et entendu; dites que vous avez veu un homme doux, benin, charitable et un vigilant pasteur, zelé de la gloire de Dieu : en somme, dites que vous avez veu un homme accomply en toutes sortes de vertus, qui s'acquittoit soigneusement de tous les devoirs de sa charge, et qui avoit les deux parties de l'ame si bien reglées, qu'il n'avoit point de haine que pour le peché, contre lequel il animoit son zele, n'y d'amour que pour la dilection de nostre divin Sauveur. Mais toutesfois combien que (1) grandement doux et clement, si (2) estoit-il grandement severe à punir, et reprendre ce qui estoit digne de reprehension, sans se laisser fleschir par aucunes considerations humaines.

Quel zele ne fit-il pas paroistre en la façon qu'il traitta l'empereur Theodose, luy refusant l'entrée de l'église, et luy parlant avec une fermeté admirable, sans jamais desister jusques à ce qu'il eust reconnu sa faute? O qu'il fit bien paroistre qu'il n'avoit esgard ny à roy, ny à empereur, pour obeyr à Dieu et demeurer ferme à exercer ce qui estoit du devoir de sa charge. Et la renommée de ce grand sainct s'estendant partout, à cause de ses rares vertus et de son grand sçavoir, il venoit des gens fort doctes et experimentez de bien loin, pour entendre sa doctrine. Vous voyez donc bien maintenant comme il est vray que l'homme se connoist par ses œuvres. Donc, si nous voulons sçavoir qui nous sommes, il nous faut regarder quelles sont nos œuvres, reformant ce qui n'est pas bien, et perfectionnant ce qui est bon, afin qu'imitant ces deux glorieux saincts en leurs vertus, nous puissions, après cette vie, jouyr avec eux de la gloire eternelle, là-haut au ciel. Au nom du Pere, du Fils et du Sainct-Esprit. *Amen*.

DIEU SOIT BENY.

(1) Combien que, *quoique*. — (2) Si, *encore*.

SERMON

POUR LE TROISIESME DIMANCHE DE L'ADVENT.

Miserunt Judæi ab Hierosolymis sacerdotes et levitas ad Joannem, ut interrogarent eum : Tu quis es? Et confessus est, et non negavit; et confessus est, quia non sum ego Christus.

Les Juifs envoyerent de Hierusalem des prestres et levites à S. Jean, pour l'interroger et sçavoir de luy qui il estoit; et il confessa, et ne nia point qu'il n'estoit pas le Christ. (Joan. 1.)

Certes, il faut confesser que la premiere et plus forte tentation qui soit parmy le monde, c'est l'orgueil et l'ambition; elle se treuve en tout lieu, parmy toutes sortes d'arts, de conditions et de professions : ç'a esté l'ambition qui a fait tresbucher du ciel Lucifer, et qui l'a précipité dans l'enfer. Or, ce miserable esprit, sçachant par experience que l'ambition estoit une très-puissante amorce pour nous faire transgresser les commandemens de Dieu et nous faire descheoir de sa grace, il s'en servit pour tenter nos premiers parens, leur proposant de manger du fruict deffendu, avec tant d'artifice, qu'il les assura que s'ils en mangeoient ils seroient semblables à Dieu : *Eritis sicut dii* (Gen. 3). Il ne leur dit pas qu'ils seroient esgaux à Dieu; car qui est-ce qui peut esgaler Dieu? Cela est une chose du tout impossible, et si le miserable les eust tentez de la sorte, ils eussent facilement conneu sa tromperie, et eussent bien-tost veu que c'estoit leur proposer une chose impossible, parce qu'estant encore en la justice originelle, ils avoient de grandes lumieres et connoissances; c'est pourquoy il leur dit seulement : Vous serez semblables à Dieu. Mais comment semblables à Dieu? c'est que mangeant de ce fruict, vous aurez comme Dieu la connoissance du bien et du mal : *Scientes bonum et malum.* Et cette ambition donna si avant au cœur de nos premiers parens, que presumant de participer à la science et sapience de Dieu, ils se laisserent seduire par ce tentateur, et deschurent de la justice originelle, perdant la grace en laquelle ils avoient esté creez. Les theologiens, disputant du subjet de la chute de Lucifer et de ses complices, disent que ce fut une certaine complaisance qu'ils eurent d'eux-mesmes, qui leur causa un tel orgueil en la connoissance de la beauté et excellence de leur nature, qu'ils voulurent, avec une presomption insupportable, s'esgaler à Dieu en quelque maniere, estre comme luy et mettre leurs sieges à l'esgal de celuy de sa divine Majesté.

Les autres disent que la cause de leur chute fut l'envie; car ces superbes esprits, voyant comme Dieu vouloit creer l'homme et se communiquer à luy, s'incarner et unir sa nature divine avec la nature humaine, par une union hypostatique, en sorte que ces deux natures ne feroient qu'une seule personne; voyant donc comme Dieu vouloit enrichir la nature humaine et la relever par dessus la leur, ils furent tellement touchez d'envie et de presomption, qu'ils commencerent à dire : Pourquoy est-ce que Dieu, voulant sortir de soy-mesme pour se communiquer, ne choisit pas plutost la nature angelique pour faire cette communication? n'est-elle pas plus noble et excellente que la nature humaine? et de-là ils vinrent à estre si remplis d'ambition et d'orgueil, qu'ils se revolterent contre Dieu et se perdirent miserablement.

Mais à quel propos dis-je cecy, sinon pour exalter l'humilité de S. Jean-Baptiste, qui est une des personnes qui intervint au mystere de l'incarnation? humilité certes la plus excellente et la plus parfaicte, ce me semble, qui ayt jamais esté, après celle de Nostre-Seigneur et de la sacrée Vierge. Voicy donc qu'il s'esleva contre luy une tentation d'orgueil et d'ambition, la plus forte et la plus rude qu'on se puisse jamais imaginer; mais remarquez, je vous prie, qu'elle ne luy fut point presentée par l'ennemy, ny ne vint point immediatement de cet esprit rusé. Certes, quand l'ennemy est descouvert, et qu'on voit que la tentation vient d'une personne ennemie, l'on doute que la chose qu'il nous dit, et à laquelle il nous sollicite, soit suspecte, et partant l'on ne s'y veut pas fier; et il est vray que si Adam et Eve eussent conneu leur tentateur, ils ne se fussent pas laissez seduire comme ils firent.

Or cet esprit malin, sçachant que s'il ne se couvroit, et ne prenoit quelque marque ou figure d'amy, lorsqu'il nous vient tenter, il ne feroit jamais son coup, il le fait tousjours, et de-là vient qu'il en seduit tant par ses ruses et artifices : et bien que, quand il vint tenter nos premiers parens, il prit la figure d'un serpent, neantmoins il leur parla sous l'apparence d'amy, leur proposant qu'ils seroient semblables à Dieu; et ainsi il les tenta d'ambition. Mais quant à Lucifer et ses anges, ils n'eurent point d'autre tentateur qu'eux-mesmes; car il n'y avoit point encore de diables. Et voilà comme nous pouvons dire que l'ambition s'est treuvée et a commencé dans le ciel, et que du ciel elle est descenduë dans le paradis terrestre, et du paradis terrestre elle est venuë au monde, et en a fait un enfer terrestre. L'ambition

a fait que l'ange est devenu diable, et d'amy de Dieu qu'il estoit, il est devenu son ennemy : et l'homme, par son orgueil et ambition, a perdu la justice originelle en laquelle il estoit creé, et s'est fait un enfer çà-bas (1) en terre; car les maux que ces vices traisnent après eux ne sont autre chose qu'un enfer, et qui des peines temporelles nous conduisent aux eternelles.

Voicy donc l'une des plus fortes, subtiles et dangereuses tentations qui se puisse voir, laquelle s'adresse à S. Jean, non par ses ennemis, comme j'ay desjà dit, ny par des gens revestus de quelque masque d'hypocrisie, mais par ses amis, envoyez à luy de Hierusalem par les princes et les docteurs de la loy. Hierusalem estoit la ville royale dans laquelle estoit le souverain pontife, le prince des prestres, le senat et la magistrature; les scribes estoient les docteurs de la loy, et les pharisiens estoient comme les religieux de ce temps-là. Donc, les princes des prestres et les docteurs qui gouvernoient la republique envoyerent à S. Jean des ambassadeurs, non pour autre chose que pour sçavoir de luy s'il estoit le Christ, Fils de Dieu, et le Messie qu'ils attendoient, afin de luy rendre l'honneur qui luy estoit deu.

Voyez un peu, je vous prie, la misere de l'esprit humain : ces docteurs attendoient le Messie, et sans doute ils voyoient, ou pouvoient voir que toutes les propheties estoient accomplies; car ils lisoient et interpretoient l'Escriture saincte. Il estoit venu, et alloit parmy eux, enseignant sa divine doctrine, faisant des miracles, confirmant tout ce qu'il disoit par des œuvres merveilleuses; et neantmoins, au lieu de le reconnoistre, ils en vont chercher un autre.

Ils s'adresserent donc au glorieux S. Jean, et luy dirent : *Tu quis es? et confessus est, et non negavit; et confessus est quia non sum ego Christus;* Qui estes-vous? et il confessa, dit l'evangeliste, et ne nia point qu'il n'estoit pas le Christ. Qui estes-vous donc? estes-vous Helie? Non, je ne le suis pas. Estes-vous prophete? Non, leur dit-il, je ne le suis pas. *Et interrogaverunt eum : Quid ergo? Helias es tu? et respondit : Non sum. Propheta es tu? et respondit : Non.*

Les saincts Peres disent que quand les Juifs s'adresserent à S. Jean pour luy demander qui estes-vous? ils n'allerent pas seulement à luy pour sçavoir qui il estoit, mais encore pour sçavoir s'il estoit le Messie qu'ils attendoient; car autrement S. Jean ne leur eust pas respondu qu'il n'estoit pas le Christ, s'il n'eust creu qu'ils venoient à luy afin de le reconnoistre pour tel : et

(1) Çà-bas. Ce mot se retrouve dans *ça et là*, ici et là. *Ici-bas.*

comme il estoit vray qu'il ne l'estoit pas, il le confessa franchement.

Mais considerez l'admirable et très-parfaicte humilité de ce glorieux sainct à rejetter et refuser les honneurs, dignitez, preeminences et tiltres, qui non seulement ne luy appartenoient pas; mais, qui plus est, il refuse encore ceux qu'il pouvoit recevoir et qui luy appartenoient. En quoy nous voyons qu'il estoit arrivé et parvenu à un tel degré d'humilité, qu'il triomphoit de l'orgueil et de l'ambition, ne voulant recevoir ny accepter aucun honneur ny dignité.

Lucifer estant dans le ciel, a recherché, non point d'estre Dieu, car il estoit trop bon philosophe pour commettre une telle absurdité, et son ambition n'arriva point jusques-là, parce qu'il sçavoit bien que Dieu estant le souverain principe et Createur de toutes choses, il auroit tousjours quelque puissance et authorité sur luy : il ne pretendoit donc pas d'estre Dieu, ains (1) seulement d'estre semblable à Dieu. Mais ce miserable ne luy fut pas semblable comme il presumoit; au contraire, par son ambition, il descheut de ce qu'il estoit, et fut chassé et banny du ciel pour jamais.

Nos premiers parens au paradis terrestre, entendant dire à cet esprit malin que, s'ils venoient à manger du fruict deffendu de l'arbre de science du bien et du mal, ils seroient semblables à Dieu, quoy qu'ils fussent en la justice originelle, et que la partie inferieure fust alors parfaictement sousmise à l'esprit, neantmoins, à cette seule proposition que leur fit ce mal-heureux, ils furent tellement touchez d'ambition, qu'ils vinrent à s'oublier du commandement de Dieu, et de la deffense qu'il leur avoit faite. O que l'ambition et l'orgueil a de fortes mais dangereuses amorces, pour seduire l'homme et le faire oublier de la loy et des commandemens de Dieu. C'est pourquoy quiconque veut entrer au combat, et entreprendre la guerre contre le vice, il faut necessairement qu'il soit bien revestu et armé d'humilité.

Certes, le glorieux S. Jean estoit merveilleusement bien armé de cette vertu; car il n'estoit point au ciel, ains en la terre : il n'estoit point ange, ains homme : il n'estoit point en la justice originelle comme Adam, et on ne luy propose pas seulement qu'il sera semblable à Dieu, mais on vient pour luy faire confesser qu'il est le Christ et le reconnoistre pour tel. Mais luy, par une très-profonde humilité, refusa et rejetta promptement cet honneur bien loin de luy, confessant, ainsi que dit l'evangeliste, qu'il n'estoit pas le Christ.

(1) **Ains**, *mais*.

O Dieu ! combien grande fut cette tentation, et combien grande l'humilité avec laquelle il la repoussa! car elle ne luy fut point presentée par ses ennemis, comme j'ai desjà dit, ains par ses amis et gens d'authorité, qui avoient la loy et les sainctes Escritures entre les mains, qui estoient envoyez en ambassade vers luy par les princes des prestres et les docteurs de la loy.

Remarquez, je vous prie, comme ils luy parlent : Nous sommes icy envoyez de la part des pontifes et de toute la republique, pour vous dire que toutes les propheties sont accomplies, et que le temps est arrivé auquel nous doit venir le Messie promis par les Escritures. Il est vray que nous voyons parmy nous beaucoup de personnes qui vivent bien et sont fort vertueuses; mais il faut confesser que nos yeux n'en ont point encore veu qui soit semblable à vous, ny de qui nos cœurs goustent les œuvres, comme nous faisons les vostres : en somme, nous croyons que vous estes le Messie que nous attendons; si cela est, nous vous supplions de ne nous le point celer, car nous sommes venus icy pour vous rendre l'honneur que vous meritez. Or il n'y a point de doute que si S. Jean eust dit qu'il estoit le Messie, ils l'eussent reconnu pour tel; mais ce glorieux sainct estoit trop grand amateur de la vérité et de l'humilité, pour se laisser emporter à une telle ambition, que d'accepter un honneur qui ne luy estoit pas deu.

Les scribes et pharisiens disent qu'ils attendent le Messie promis, le desiré des nations, et celuy que Jacob nomme le Desir des collines eternelles : *Desiderium collium æternorum* (Gen. 49). Quelques-uns des anciens Peres expliquant ces parolles, disent que par icelles (1) nous devons entendre le desir que les anges avoient de l'incarnation. Les autres disent que par ces parolles nous devons entendre le desir que Dieu avoit eu, de toute eternité, d'unir la nature divine avec la nature humaine; desir qu'il communiqua aux anges et aux hommes, quoy qu'en differentes manieres : et nous voyons en l'Escriture saincte, combien les patriarches et les prophetes desiroient cette union, par les soupirs très-ardens qu'ils eslançoient sans cesse vers le ciel, par lesquels ils demandoient l'incarnation du Fils de Dieu.

Salomon, au Cantique des Cantiques, nous fait entendre ce desir de l'incarnation par ces parolles de l'Espouse à son bienaymé : Qu'il me baise, luy dit-elle, d'un baiser de sa bouche, *Osculetur me osculo oris sui* (Cant. 1); baiser qui ne signifie sinon l'union hypostatique de la nature divine avec la nature humaine.

(1) Icelles. *Elles.*

Or il est certain que tous les hommes desiroient grandement cette union, mais comme imperceptiblement : car de tout temps on les a veus enclins à rechercher une divinité; et ne pouvant faire un dieu humanisé, parce que cela n'appartenoit qu'à Dieu seul, ils cherchoient des inventions pour faire de fausses deïtez, et pour cela ils dressoient des idoles et simulachres, lesquels ils adoroient et tenoient parmy eux comme des dieux. Et bien que tout cela ne fust que des erreurs, neantmoins cela fait voir le desir que Dieu avoit, ce semble, infus dans le cœur des humains, de l'incarnation de son Fils, afin de les disposer à la croyance de ce divin mystere, par lequel il vouloit unir sa nature divine avec nostre nature humaine; union qu'il avoit specialement promise au peuple juif, lequel, voyant que toutes les propheties estoient accomplies, et que le temps estoit venu auquel ils devoient voir celuy qui estoit le Desiré de toutes les nations, ils dirent à S. Jean, par les prestres et levites envoyez pour ce subjet vers luy : Qui estes-vous? n'estes-vous point le Christ que nous attendons? Et il confessa et ne le nia point, disant : Je ne le suis pas.

O mes cheres ames, que l'esprit de ce sainct estoit esloigné de ceux de ce siecle! il n'usa point de belles parolles pour respondre à ces ambassadeurs, ains il se contenta de dire seulement qu'il n'estoit pas le Christ. Mais nous autres, au contraire, sommes si soigneux de bien recevoir les honneurs qui nous sont faits, nostre amour-propre tirant tousjours à soy tout ce qui fait à son avantage, et toute la gloire, non-seulement qui luy appartient en quelque façon, ains encore celle qui ne luy appartient pas. Tout au contraire de ce que fit le glorieux S. Jean, qui ne se contenta pas de rejetter la gloire qui ne lui appartenoit pas, ains il rejetta encore celle que très-justement il pouvoit recevoir.

Mais, puisque vous n'estes pas le Christ, dirent les Juifs à S. Jean, n'estes-vous pas Helie? Non, dit-il, je ne le suis pas. Certes il pouvoit bien veritablement dire qu'il estoit Helie; car, bien qu'il ne le fust pas en personne, il estoit neantmoins venu en l'esprit et en la vertu d'Helie, ainsi que l'ange l'avoit predit à Zacharie : *Ipse præcedet ante illum in spiritu et virtute Heliæ* (Luc. 1); et cela se pouvoit dire de luy, comme nous disons encore aujourd'huy parmy le monde : Celuy-là a l'esprit d'un tel; il fait ses actions par un tel esprit. Comment est-ce donc que S. Jean, estant venu en l'esprit d'Helie, peut dire avec verité qu'il n'est pas Helie?

Pour comprendre cecy, il faut sçavoir qu'il estoit escrit en Malachie, qu'avant la venue du Messie, Dieu envoyeroit un

grand prophete et un excellent homme, qui se nommeroit Helie : *Ecce ego mittam vobis Heliam prophetam* (Malach. 4), qui viendroit pour enseigner le peuple, et le disposer pour l'advenement de Nostre-Seigneur. Or S. Jean vit bien que s'il disoit qu'il estoit Helie, on croiroit qu'il seroit le Messie, c'est pourquoy il dit qu'il ne l'estoit pas, crainte qu'on ne luy rendist l'honneur qui n'estoit deu qu'à Nostre-Seigneur. O que l'humilité de ce sainct fut grande! il ne rejetta pas seulement l'honneur qui ne luy estoit pas deu, ce qui appartient au premier degré d'humilité, de ne point rechercher d'estre tenu et estimé pour ce qu'on n'est pas; mais ce glorieux sainct, passant encore plus outre en la pratique de cette vertu, il refuse mesme l'honneur qui luy est deu, et voyant une façon de parler, en laquelle, sans faire tort à la verité, il pouvoit dissimuler et nier ce qu'il estoit, il le fit promptement, sans disputer, ny se servir de beaucoup de discours, ainsi que je diray maintenant.

Les Juifs donc entendant cette seconde negation, le rechargerent d'une troisiesme demande, et luy dirent : Si vous n'estes ny le Christ ny Helie, vous estes pour le moins quelque grand prophete; car vos œuvres en font foy et nous en donnent des preuves certaines. Mais ce grand sainct demeurant ferme en son humilité, leur dit : Je ne suis pas prophete.

Comment est-ce, dira-t-on, que S. Jean pouvoit faire cette troisiesme negation avec vérité? luy qui estoit non seulement prophete, mais plus que prophete, Nostre-Seigneur l'ayant dit de sa propre bouche aux Juifs, lorsqu'il leur demanda ce qu'ils estoient allez voir au désert : *Sed quid existis videre? Prophetam? Etiam dico vobis, et plus quam prophetam* (Matth. 11). Comment donc ose-t-il dire qu'il n'est pas prophete, veu qu'il sçavoit bien que son pere Zacharie, poussé du Sainct-Esprit, l'avoir predict de luy en son cantique : *Et tu, puer, propheta Altissimi vocaberis* (Luc. 1)? Certes, tous les anciens Peres, admirant les trois negations de ce glorieux sainct, s'estonnent grandement de cette derniere, et disent que ce fut en icelle qu'il alla aux extresmitez de l'humilité.

Mais, pour mieux entendre cela, il faut sçavoir qu'il estoit encore promis en la loy au peuple juif, qu'il leur seroit envoyé un grand prophete. Je leur susciteray, dit Dieu à Moyse, un prophete comme toy du milieu de leurs freres : *Prophetam suscitabo eis, de medio fratrum suorum, similem tui* (Deut. 18). Or je sçay bien qu'il y avoit diverses opinions là-dessus, à sçavoir qui seroit ce grand prophète : mais la plus commune estoit que ce

grand prophete n'estoit autre que le Fils de Dieu. S. Jean voyant donc que les Juifs ne luy demandoient pas seulement s'il estoit un simple prophete, il jugea bien par leur demande que s'il confessoit d'estre prophete, ils le prendroient pour le Messie; c'est pourquoy il leur dit qu'il n'estoit pas prophete, voyant que sans contrevenir à la verité il pouvoit parler ainsi.

Voilà comme S. Jean surmonta cette tentation d'orgueil et d'ambition, et comme l'humilité luy donna des inventions admirables, pour ne point admettre ny recevoir l'honneur qu'on luy vouloit rendre, et comme il dissimula humblement et nia d'estre ce qu'il estoit; car il n'y a point de doute qu'il ne fust Helie et prophete, et mesme plus que prophete. Mais, voyant que s'il confessoit d'estre prophete on luy rendroit l'honneur qui ne devoit estre deferé qu'à Dieu seul, il dit franchement qu'il ne l'estoit pas : et il n'y a point de doute qu'on peut quelquesfois parler avec cette prudente feintise et dissimulation, quand la gloire de Dieu le requiert. Tous les theologiens sont d'accord sur ce subjet : mais plusieurs n'ayant pas bien compris cela, s'en sont fort mal servis, et n'ont point pensé mentir, en disant beaucoup de choses fort esloignées de la verité, se couvrant de quelque bon pretexte; et mesme il y en a eu qui sont arrivez jusques-là, que de croire qu'ils pouvoient dire des mensonges, quand il s'agissoit de la gloire de Dieu. Mais quel aveuglement! comme si Dieu pouvoit estre glorifié par le peché : ô non, certes! c'est une ignorance insupportable que de croire cela. Voyez que le glorieux S. Jean n'en a pas fait ainsi; car il pouvoit avec verité faire la response qu'il fit, comme je vous ay fait voir.

Or ces ambassadeurs, tous estonnez de ses responses, luy dirent : Si vous n'estes ny le Christ, ny Helie, ny prophete, pourquoy est-ce donc que vous baptizez; *Quid ergo baptizas, si tu non es Christus, neque Helias, neque propheta?* Pourquoy est-ce que vous avez des disciples et que vous faites des œuvres si merveilleuses? O certes! vous avez beau vous cacher, vos œuvres nous font bien voir que vous estes quelque grand personnage : c'est pourquoy nous vous prions de nous dire qui vous estes, afin que nous le disions à ceux qui nous ont envoyez vers vous : *Ut responsum demus his qui miserunt nos.* Ces ambassadeurs perdent quasi patience par l'humilité de S. Jean, mais il confessa et ne nia pas, dit l'evangeliste, qu'il n'estoit ny le Christ, ny Helie, ny prophete. Or ces parolles, quoique succinctes, sont merveilleusement bien expliquées par une phrase hebraïque : cette langue est admirable; elle est toute divine,

et c'est de cette langue que Nostre-Seigneur parloit quand il estoit en ce monde, et selon l'opinion de quelques docteurs, c'est celle que les bien-heureux parleront là-haut au ciel. Les phrases hebraïques ont toujours une merveilleuse grace en tout ce qu'elles expliquent. Il confessa donc et ne nia pas : ces deux mots n'ont qu'une mesme signification; car confesser une chose, c'est ne pas la nier, et ne pas la nier, c'est la confesser.

Mais puisqu'il vient à mon propos, je diray un mot de la confession. Il arrive souvent que plusieurs confessent leurs pechez et les nient. Que veut dire cela? sinon que plusieurs se vont confesser de leurs defauts; mais en telle sorte, qu'en s'accusant ils s'excusent, disant des parolles pour faire voir qu'ils ont eu raison de commettre les fautes desquelles ils s'accusent : et non-seulement ils s'excusent en s'accusant, mais encore ils accusent les autres. Je me suis mis en colere (dira quelqu'un) et j'ay fait telle chose ensuite, mais j'en avois bien subjet; l'on m'avoit fait ou dit telle chose, c'estoit pour une telle occasion. Or ne voyez-vous pas qu'en confessant ainsi vostre faute, vous la niez? dites donc simplement : Je m'accuse que, par malice, par mon impatience ou mauvais naturel, ou en suite de mes passions et inclinations mal mortifiées, j'ay fait telles et telles fautes. Un autre dira : J'ay mesdit d'autruy; mais ç'a esté en des choses qui estoient toutes claires et manifestes, je ne suis pas seul qui ay fait cette médisance; et ainsi nous nions d'estre coupables des fautes dont nous nous accusons. O certes! il ne faut pas faire cela, ains il se faut accuser clairement et nettement, sans mettre nos fautes sur les autres, advoüant que nous sommes vrayement coupables, sans nous mettre en peine de ce que l'on pensera ou dira. Je suis un miserable pecheur, devons-nous dire, et je ne veux pas estre tenu pour autre que je suis, suivant l'exemple du glorieux S. Jean, lequel a confessé et n'a point nié qu'il n'estoit pas si grand qu'on l'estimoit; sans se soucier de ce que l'on diroit ou penseroit de luy, il est allé droictement devant Dieu, et n'a point fait comme ceux qui vont et ne vont pas. Vous treuverez des personnes auxquelles on dira : Il faut faire cela, il faut aller là; mais, avant que de faire ou aller au lieu qui leur est marqué, elles feront mille retours et regards, et la moindre petite difficulté leur fait perdre courage et les arreste en chemin. Certes, on peut dire que telles personnes vont et ne vont pas, qu'elles veulent et ne veulent pas.

Ces ambassadeurs veulent donc sçavoir qui est S. Jean, afin de le dire à ceux qui les ont envoyez; mais il demeure tousjours

dans le sentiment de sa petitesse et de son neant, et se voyant enfin pressé de respondre, il ne leur dit autre chose sinon : Je suis la voix de celuy qui crie au desert : Aplanissez le chemin du Seigneur : *Vos clamantis in deserto : Parate viam Domini.* Mais voyez, je vous prie, la parfaicte humilité de ce glorieux sainct, comme il va tousjours s'approfondissant dans son neant, descendant tousjours un degré plus bas en humilité. O noble vertu d'humilité, tant necessaire à l'homme en cette vie mortelle! Ce n'est pas sans raison que l'on dit qu'elle est la base et le fondement de toutes les vertus; car sans elle il n'y a point de vraye vertu, et bien qu'elle ne soit pas la premiere (la charité et l'amour de Dieu la surpassant en dignité et excellence), si est-ce (1) neantmoins que la charité a une telle convenance et sympathie avec l'humilité, qu'elles ne vont jamais l'une sans l'autre. Et parce qu'il vient à mon subjet, je vous diray à ce propos un beau traict que j'ay lu avec plaisir dans la Vie des peres du desert, nouvellement imprimée.

L'autheur, qui les a recueillis aussi curieusement que soigneusement, rapporte que plusieurs de ces saincts peres s'estant un jour rassemblez pour faire une conference spirituelle sur les vertus, l'un d'eux loüoit l'obeyssance, un autre loüoit la charité, un autre la patience; mais l'un de ces peres ayant ouï ce que tous disoient à la loüange des vertus : Et moy, dit-il, il me semble que l'humilité est la premiere de toutes et la plus necessaire; et fit cette comparaison, qui vient fort bien à mon propos : L'humilité, dit-il, et la charité vont ensemble, comme S. Jean-Baptiste et Nostre-Seigneur, d'autant que l'humilité precede la charité, comme S. Jean a precedé Nostre-Seigneur : c'est elle qui prepare les chemins, c'est une voix qui crie : Aplanissez le chemin du Seigneur. Et tout ainsi que S. Jean-Baptiste est venu devant Nostre-Seigneur, pour preparer le peuple à le recevoir; ainsi faut-il que l'humilité vienne preparer les cœurs, pour par après y recevoir la charité; car elle ne pourra jamais demeurer dans un cœur, que l'humilité ne luy ayt premierement preparé le logis.

S. Anthoine fut un jour ravy en extase, et comme il fut revenu à soy, ses bons religieux luy demanderent ce qu'il avoit veu. Ah! mes chers enfants, j'ay veu, leur dit-il, le monde tout rempli de filets propres à faire, non seulement chopper (2), mais encore tomber lourdement les hommes dans de profonds precipices. De quoy tous estonnez, ils luy dirent : Et si tout le monde est rem-

(1) Si est-ce, *encore est-il vrai.* — (2) Chopper, *trébucher.*

pli de filets, qui est-ce qui en pourra eschapper? Il leur respondit : Ceux-là seulement qui seront humbles. En quoy nous voyons combien l'humilité est requise pour esviter les tentations, et eschapper de tomber dans les filets du diable.

S. Jean avoit cette vertu en un degré de très-grande perfection. Vous me demandez, dit-il aux Juifs, pourquoi je baptize? Je baptize, respondit-il, avec de l'eau : *Ego baptizo in aqua*. Mais il y en a un parmy vous, lequel vous ne connoissez pas, qui doit venir après moy, et qui est fait devant moy, duquel je ne suis pas digne de deslier les souliers, qui vous baptizera au Sainct-Esprit : *Ipse vos baptizabit in Spiritu sancto* (Matth. 3). Toutesfois, puisque vous voulez sçavoir qui je suis, je vous dy que je ne suis rien qu'une voix, comme s'il eust voulu dire : O pauvres gens! vous estes bien trompez, vous pensez que je sois le Messie, parce que je ne suis pas vestu comme les autres hommes, mon vestement n'estant tissu que de poil de chameau, et que je ne mange point de viande, ny de pain, et ne me nourris que de miel sauvage et de sauterelles, que je ne bois point de vin, et n'ay point de maison, ains que j'habite dans ce desert avec les bestes, et suis sur le rivage du fleuve du Jourdain, baptizant et preschant la penitence; et pour cela vous croyez que je suis le Messie, ou quelque grand personnage : or je vous dy que je ne suis rien de tout ce que vous pensez, et que je ne suis seulement que la voix de celuy qui crie au desert : Aplanissez le chemin du Seigneur : *Ego vox clamantis in deserto : Dirigite viam Domini* (Joan. 1).

Mais comment S. Jean se pouvoit-il humilier et abaisser davantage, que de dire qu'il n'estoit qu'une voix; car la voix n'est rien qu'une fumée, qu'une exhalaison et qu'un son qui se dissipe en l'air, en faisant quelque peu de bruit. Vous croyez, vouloit-il dire aux Juifs, que je sois le Messie, et moy, je vous dy en un mot que je ne le suis pas, et que je suis moins qu'homme; car je ne suis qu'une simple voix sans substance, qui se dissipe et se perd en un moment. Si vous allez dans ce desert parmy ces rochers, vous y treuverez des eschos, et si vous parlez, ils vous respondront, d'autant que vostre voix entrant dans des concavitez de la terre, et frappant ces corps propres à retentir, il s'y forme une espece de parolle semblable à la vostre, qui n'est autre chose qu'un son et reflexion de voix. Or dites moy, je vous prie, qui est-ce d'entre vous qui estime que l'escho soit un homme, à cause qu'il lui respond? l'on sçayt bien que l'escho n'est rien qu'un son ou retentissement de voix : or c'est ce que je suis, et rien davantage, disoit ce sainct.

Vous voyez donc comme le glorieux S. Jean se comparant à la voix, s'est humilié jusqu'au centre du neant. Mais à mesure qu'il s'abaisse, Dieu l'exalte, et dit tout haut de luy qu'il est prophete et plus que prophete; car il l'appelle ange, disant : Voicy que j'envoye mon ange devant ta face, pour préparer ta voye : *Ecce ego mitto angelum meum ante faciem tuam, qui præparabit viam tuam ante te* (Matth. 11).

Certes, c'est de tout temps que la divine sapience a regardé de bon œil les humbles, qu'elle a humilié et abaissé ceux qui s'exaltent, et exalté ceux qui s'humilient, ainsi que le chante nostre glorieuse Maistresse Nostre-Dame, en son sacré cantique : *Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles* (Luc. 1). Ceux qui s'exaltent seront humiliez, ceux qui veulent mettre leur siege sur les nuës seront abaissez, et les pauvres qui s'abaissent et s'humilient seront exaltez; car Dieu, qui ayme les humbles, se communiquera à eux, et leur donnera son esprit, par lequel ils opereront de grandes choses.

En somme, S. Jean est proposé par nostre divin Sauveur à toutes sortes de personnes, pour estre imité et leur servir d'exemple, et il ne doit pas estre seulement consideré des prelats et des predicateurs, mais encore des religieux et religieuses, qui doivent specialement imiter son humilité et mortification, et qui à son exemple doivent estre des voix les uns parmy les autres, criant que l'on prepare les voyes, et qu'on aplanisse les chemins du Sauveur, à ce que l'ayant receu en cette vie, nous jouyssions après icelle eternellement de luy en l'autre, où nous conduise le Pere, le Fils et le Sainct-Esprit. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

SERMON

POUR LE QUATRIESME DIMANCHE DE L'ADVENT.

Factum est verbum Domini super Joannem, Zachariæ filium, in deserto, et venit in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum pænitentiæ in remissionem peccatorum.

La parolle de Dieu est tombée sur Jean, fils de Zacharie, au desert, et il vint par toutes les contrées d'alentour le Jourdain, preschant le baptesme et la penitence, en la remission des pechez. (Luc. III.)

Le glorieux S. Jean, ainsi que je vous monstray dimanche, ayant donné des preuves très-suffisantes de la grandeur de son humilité, lorsqu'estant enquis s'il estoit le Christ, ou quelque grand prophete, il respondit franchement qu'il ne l'estoit pas, ainsi que dit l'evangeliste; et se voyant pressé par ceux qui estoient venus à luy de dire qui il estoit, il leur respondit : Je suis la voix de celuy qui crie au desert : Aplanissez le chemin du Seigneur : *Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini* (Matth. 3); comme leur voulant dire : Je ne suis pas celuy qui crie : Faites pénitence, ains (1) seulement la voix de celuy qui vous le dit par moy. O certes! il est vray que ce n'estoit pas S. Jean qui crioit, mais Nostre-Seigneur qui parloit par sa bouche.

Le grand apostre S. Paul, escrivant aux Thessaloniciens, leur disoit : Quand vous avez receu de nous la parolle de la predication, vous l'avez receuë, non point comme parolle d'homme, mais comme parolle de Dieu, laquelle aussi a operé en vous. Or il est certain que si nous voulons tirer profit des choses qui nous sont dites et des enseignemens qui nous sont donnez, nous les devons recevoir comme nous estants dits de la part de Dieu, qui nous fait connoistre sa volonté par le moyen des predicateurs ou autres, qui sont ordonnez pour annoncer sa parolle, ainsi que je diray maintenant.

S. Jean estoit sur le bord du fleuve Jourdain preschant la penitence. Ce fleuve estoit à l'entrée d'un desert où il s'estoit retiré, et le monde accouroit à lui de toutes parts, pour escouter ses parolles et estre baptisez, et il disoit à tous : Faites penitence; car le royaume des cieux est proche : preparez les voyes du Seigneur, aplanissez et redressez les chemins, *Pœnitentiam agite, appropinquavit enim regnum cœlorum; parate viam Domini, rectas facite semitas ejus* (*Ibid.*). Mais d'autant, disoit ce glorieux sainct, que je crie et presche en ce desert qu'on fasse

(1) Ains, *mais.*

penitence, vous voulez sçavoir qui je suis; je vous dy que je ne suis que la voix de celuy qui crie. Comme s'il disoit : Ce n'est pas moy qui crie : Faites penitence; mais c'est Dieu qui le vous dit par moy, et je ne suis que la voix et la trompette par laquelle il vous fait sçavoir et entendre ce que vous devez faire pour vous disposer à son advenement : c'est pourquoy vous devez escouter mes parolles, non comme miennes, mais comme parolles de Dieu.

Or, ce qui est dit en l'evangile de ce jour, que la parolle de Dieu est tombée sur Jean, fils de Zacharie, au desert, se peut entendre diversement, d'autant que la parolle de Dieu tombe specialement sur les cœurs en deux manieres : la premiere, est quand Nostre-Seigneur parle au cœur de quelqu'un pour l'instruire, et luy enseigner ce qui est de sa volonté et de son bon plaisir, luy faisant connoistre ce qu'il doit faire pour sa conduite particuliere; la seconde est, quand elle tombe sur le cœur, non pour soy seulement, mais aussi pour la porter et communiquer aux autres, afin de leur faire sçavoir ce qui est de la volonté de Dieu, soit par la predication ou autrement : et c'est en cette maniere qu'elle tomba sur S. Jean, qui fut choisi et esleu de Dieu, pour estre son avant-coureur, et pour annoncer sa venuë au peuple. Mais notez ce mot que je diray en passant, que nul ne peut estre receu ny eslevé en quelque dignité et prelature, si la parolle de Dieu ne tombe sur luy, c'est-à-dire, qu'il ne soit premierement choisi et esleu de Dieu. Et le choix et les elections que Dieu fait de ses creatures sont presque tousjours communes et ordinaires, et l'on n'en doit point desirer ny rechercher de particuliere ny d'extraordinaire; car les vocations particulieres et extraordinaires sont dangereuses et suspectes, quand elles ne sont pas approuvées ny authorisées par les pasteurs et maistres de la vie spirituelle.

Or, S. Jean fut esleu et choisi de Nostre-Seigneur pour annoncer sa venuë au monde, et luy-mesme approuva sa vocation et maniere de proceder. Il l'envoya devant luy, et le suivit, et prescha ce qu'il avoit presché. Il est donc certain que ce glorieux sainct devoit annoncer la parolle de Dieu, prescher la penitence, et faire les autres fonctions de sa charge; mais comme il estoit obligé de crier que l'on preparast la voye au Seigneur, que l'on aplanist les sentiers et les chemins, le peuple auquel il preschoit estoit aussi obligé, non seulement de l'escouter, mais encore de faire ce qu'il leur disoit, et de recevoir le baptesme qu'il leur presentoit : car, si les predicateurs sont obligez de prescher et annoncer la parolle de Dieu, l'on est aussi obligé de l'escouter,

et bien recevoir ce qu'ils disent de sa part et le mettre fidellement en prattique; et pour le bien faire, il faut bien mascher et savourer ce que l'on a ouï, afin d'en faire une bonne digestion. Car dites-moy, je vous prie, qu'eust-il servy au peuple d'Israël que Dieu leur eust fait pleuvoir la manne au desert pour leur nourriture, s'ils ne l'eussent voulu recueillir et ramasser? Et que leur eust-il profité de la recueillir, s'ils ne l'eussent voulu manger pour s'en nourrir et substanter? Certes, quand Dieu fit tomber la manne du ciel pour nourrir ce peuple, il l'obligea de se lever du matin, pour l'aller recueillir avant que le soleil fust levé, et non seulement de la recueillir, mais encore de la manger, afin de s'en nourrir et substanter. De mesme pouvons-nous dire que ceux à qui on presche la parolle de Dieu sont obligez non seulement de l'escouter, mais encore de la prattiquer, afin d'en nourrir et substanter leurs ames.

Il y a deux causes principales pour lesquelles l'on ne profite pas de cette divine parolle. La premiere est, que si bien on l'escoute, l'on n'est pas neantmoins bien determiné de la mettre en prattique, l'on differe tousjours l'execution jusqu'au lendemain. O que nous sommes misérables! ne voyons-nous pas que ces remises que nous faisons de l'execution des volontez divines sont la cause de nostre perte et de nostre mort spirituelle, et que tout nostre bien ne consiste qu'au temps present, la vie de l'homme ne consistant qu'au jour et mesme qu'au moment auquel il vit? car qui se peut promettre qu'il vivra jusqu'au lendemain? O certes! personne ne le peut, nostre vie ne consistant qu'en ce seul moment que nous possedons, en telle sorte que nous ne nous en pouvons pas promettre ny assurer un autre.

Or, cette verité estant supposée, comment osons-nous differer de nous mettre en l'execution et en la pratique de ce qui nous est annoncé par les predicateurs, qui peut servir à nostre amendement et conversion, puisque du moment present, duquel seul nous jouyssons et entendons ce qui est propre pour nostre salut, dépend peut-estre nostre bonheur eternel. Je dy donc que la premiere cause pour laquelle nous ne profitons pas des choses qui nous sont dites et enseignées, c'est que nous usons de remises, et ne nous mettons pas promptement en la prattique d'icelles (1).

La seconde cause qui nous empesche de tirer profit de la parolle de Dieu, est une certaine avarice spirituelle, qui fait que l'on recherche et s'empresse pour sçavoir beaucoup de choses : et vous treuverez des personnes qui ne se lasseront jamais de

(1) Icelles, *elles*.

recueillir de nouveaux documens, et qui sont tousjours à demander des enseignemens; mais, après cela, elles n'en mettent pas un seul en prattique : or je dy que cela est une avarice spirituelle, qui est un vice assez grand en la vie devoste, d'autant que cela ne fait que dissiper et troubler l'esprit. Vous en treuverez d'autres qui sont tousjours après à rechercher et amasser des livres nouveaux, et faire de grandes bibliotheques. Hé! pauvres gens, que voulez-vous faire de cela? Pensez-vous que vostre perfection et vostre salut consiste à faire grand amas de livres et de documens spirituels? ne sçavez-vous pas que N.-S. voulant esloigner l'avarice et les sollicitudes du cœur de ses disciples, leur commanda de vivre au jour la journée, et de n'avoir point soucy du lendemain : *Nolite solliciti esse in crastinum; crastinus enim dies sollicitus erit sibi ipsi : sufficit diei malitia sua* (Matth. 6)?

Entre toutes les ordonnances que Dieu fit aux enfans d'Israël, il leur commanda specialement de ne recueillir chacun qu'une mesure de manne, c'est à sçavoir ce qui estoit suffisant pour leur nourriture d'un jour, et leur defendit expressement qu'aucun n'en gardast pour le lendemain; et s'il arrivoit que quelqu'un en gardast par provision, il s'y engendroit des vers, et elle se tournoit en corruption. La mesme ordonnance se doit faire aux avares spirituels. Vivez au jour la journée, leur doit-on dire, profitez des enseignemens qui vous seront donnez chaque jour, et vous en nourrissez bien, les mettant en prattique, puis laissez faire à la divine providence; car après, elle vous pourvoira selon vostre besoin : usez bien seulement de ce qui vous est donné chaque jour, puis soyez libres de tout autre soin. Ne sçavez-vous pas que dans les viandes qui sont gardées il s'y engendre des vers? certes, je crois que les vers qui rongeront les consciences des damnez ne seront pas les moindres peines qu'ils souffriront, ains qu'elles seront les plus grandes. Mais quels seront ces vers, sinon les vifs et puissants remords qui picqueront et rongeront eternellement leurs ames, par le ressouvenir et la vuë de tant d'instructions, de moyens et d'occasions qu'ils auront eus de servir Dieu sans en avoir profité? O quels remords de conscience aura-t-on à l'heure de la mort, voyant le nombre infiny de documens, advis et enseignemens qui nous auront esté donnez pour nostre perfection, lesquels nous aurons negligez et rendus inutiles! Ce seront certes les plus grandes douleurs que l'on ressentira alors, que celles-là. Vous voyez donc bien maintenant comme l'avarice spirituelle est un grand defaut, qui nous empesche de profiter de la parolle de Dieu.

Revenons à nostre evangile : je l'expliqueray le plus familierement qu'il me sera possible; mais pour ce faire, il en faut dire briefvement l'histoire.

Du temps que Tybere Cesar estoit empereur de Rome, qu'Herode estoit roy de Judée, que Ponce-Pilate presidoit en Hierusalem, et qu'Anne et Caïphe, princes des prestres, estoient assis dans la chaire de Moyse, Dieu envoya son prophete, à sçavoir le glorieux S. Jean, qui fut sa voix, qui crioit au desert : Aplanissez le chemin du Seigneur, faites penitence; car le salut est proche. Et pour l'explication de ces parolles, je me serviray de celles que dit Isaye aux Israëlites, dans le quarantiesme chapitre de ses propheties, qui sont les plus douces et agreables qui se puissent entendre. C'est une chose merveilleusement suave que de lire les escrits de ce sainct prophete : ses parolles sont fluides. emmiellées et accompagnées d'une science incomparable; c'est un fleuve d'eloquence, où l'on decouvre des choses admirables.

Lorsque le peuple d'Israël fut mené en servitude par les Gentils, et envoyé captif parmy les Perses et les Medes, le bon Cyrus, après une longue captivité, se resolut de les retirer de cette servitude, et les ramener en la terre de promission; alors (1) le prophete Isaye, avec une divine poësie, entonna ces belles parolles : *Consolamini, consolamini, popule meus, dicit Deus vester; loquimini ad cor Hierusalem et advocate eam, quoniam completa est malitia ejus, dimissa est iniquitas illius* (Isa. 40). O peuple d'Israël, consolez-vous, mais consolez-vous, dit le Seigneur vostre Dieu, et vostre consolation ne sera point vaine ny inutile : parlez au cœur de Hierusalem, et l'appellez; car sa malice est accomplie, et parce que son iniquité est venuë à son comble, elle luy sera pardonnée : et pour cela (disoit ce grand prophete au peuple d'Israël) aplanissez vos voyes, et redressez vos chemins, afin que Cyrus vous retirant de captivité, et vous ramenant en la terre de promission, ne treuve point de tortuosité.

Il y a un grand nombre d'interpretations sur ces parolles, et quelques docteurs demandent pourquoy est-ce que Dieu dit qu'il pardonnera au peuple d'Israël leurs iniquitez, parce qu'ils sont venus au comble de leur malice : *Quoniam completa est malitia ejus, dimissa est iniquitas illius*. Les anciens Peres, au rapport de S. Gregoire, disent que ces parolles se peuvent entendre en deux manieres. La premiere est, comme si Dieu disoit : Lorsqu'ils sont au plus fort de leurs travaux et afflictions, et qu'ils

(1) Alors. Traduisez : *En vue de cet événement*. Isaïe ne vivait pas au temps de Cyrus, mais bien avant.

ressentent plus vivement le faix de leurs iniquitez, en cet esclavage et servitude où ils sont reduits, après les avoir punis de leurs meschancetez par cette tribulation et ce fleau, je les ay regardez, et en ay eu compassion au plus fort de leur malice, c'est-à-dire, au plus mauvais de leurs jours, et me suis contenté de ce qu'ils ont souffert pour leurs pechez; et pour cela maintenant leurs iniquitez leur seront pardonnées et je les retirerai de leur captivité et servitude. Jacob, se plaignant de la briefveté de sa vie, disoit ces paroles : Mes jours sont courts, mais ils sont mauvais : *Dies peregrinationis meæ parvi et mali* (Gen. 47); comme voulant dire : Ces jours de la peregrination de ma vie sont courts, ils ne font que passer, et ressemblent à une ombre qui disparoist en un instant; mais neantmoins ils sont mauvais, d'autant qu'ils sont chargez et suivis de tant de miseres et de travaux qu'apporte avec soy cette vie presente, qu'encore qu'ils soient courts, ils ne laissent pas d'estre mauvais et pleins de malice. Ce qu'il disoit, à cause des grandes peines et tribulations qu'il souffroit.

La seconde maniere en laquelle nous pouvons entendre ces parolles d'Isaye : Dites au peuple d'Israël, à cause que leur malice est venuë à son comble, leurs iniquitez leur seront pardonnées, est comme s'il vouloit dire : Lorsqu'ils sont venus au comble, au midy et au plus haut point de leurs meschancetez et ingratitudes, lorsqu'il semble qu'ils n'ayent plus aucune souvenance ny memoire de Dieu et de ses bienfaits, leur iniquité leur sera pardonnée, c'est-à-dire : au temps auquel ils meritoient d'estre precipitez dans l'enfer et perdus pour jamais, Dieu leur pardonnera et ne se souviendra plus de leurs meschancetez.

Certes, quand la divine Providence a voulu faire voir aux hommes combien grands estoient les effects de sa misericorde, ç'a esté lorsque, pour leurs pechez, ils ne devoient plus attendre, sinon de ressentir la fureur de son courroux et la terreur de sa justice : en ce temps-là, dis-je, auquel il n'y avoit aucune disposition de la part des hommes, et que Dieu estant extresmement offensé par eux, il n'avoit aucun motif qui le pust esmouvoir à leur faire misericorde. C'est en ce temps-là qu'il a fait voir des effects admirables de sa bonté envers eux; bien que ce soit de grands effects de sa misericorde, de nous departir continuellement ses graces, nous pardonnant les fautes que nous commettons journellement et à toute heure contre sa divine Majesté, laquelle, non contente de cela, recompense encore les services que nous luy rendons, par de si grandes faveurs, que

celuy qui correspond à une grace se dispose pour en recevoir une seconde, et qui correspond à cette seconde se dispose pour en recevoir une troisiesme, et de cette troisiesme une quatriesme, et ainsi consecutivement. Car, selon le dire des theologiens scholastiques, qui est très-veritable, Dieu ne manque jamais de son costé, et si l'ame est fidelle à correspondre à ses graces, il luy en donnera tousjours de nouvelles : et ainsi s'advançant tousjours par une fidelle correspondance, elle se rendra digne de participer à de grands biens et de recevoir de signalées faveurs : et pour cela Dieu, en tant et tant d'endroicts de la saincte Escriture, nous recommande la fidelité à correspondre aux bons mouvements, lumieres et inspirations qu'il nous donne. En quoy certes reluit merveilleusement la grandeur de sa misericorde envers nous.

Mais quand, outre ce que j'ai dit, sa providence a voulu donner aux hommes des effects et des traicts plus grands de sa bonté, ç'a esté une chose admirable, qu'il n'a pas voulu qu'aucun motif l'ayt induit à ce faire, ains sans y estre poussé d'aucune cause que de sa seule bonté, il s'est communiqué à eux d'une façon du tout (1) merveilleuse.

Lorsqu'il vint en ce monde, c'estoit, comme nous venons de dire, au temps que les hommes estoient arrivez au comble de leur malice, lorsqu'ils vivoient sans roy, et que les loix estoient entre les mains d'Anne et de Caïphe, hommes meschans au possible, lorsqu'Herode regnoit, que Ponce-Pilate presidoit en la Judée. Ce fut en ce temps-là, dis-je, que Dieu vint au monde pour nous rachepter, et nous delivrer de la tyrannie du peché et de la servitude de nostre ennemy, sans estre esmeu à ce faire, que de son immense bonté, qui le porta à se communiquer aux hommes en cette sorte. Certes, le cœur de nostre divin Sauveur et Maistre estoit tout remply de misericorde et de douceur pour le genre humain, et il en donna à ce coup des preuves et tesmoignages admirables, comme il a fait en diverses autres occasions, où sa misericorde a fait paroistre et esclater sa grandeur, ainsi qu'il se voit en plusieurs endroicts de la saincte Escriture.

Quand est-ce qu'il pardonna à S. Paul, sinon lorsqu'il estoit au comble de sa malice? Car chacun sçayt qu'au temps de sa conversion il estoit en sa plus grande haine et furie contre Dieu, et ne pouvant assouvir sa rage contre luy, il tournoit son courroux contre l'Eglise, mais avec une telle fureur, qu'il faisoit tout son possible pour l'exterminer : *Spirans minarum, et cædis in*

(1) Du tout, *Entièrement.*



discipulos Domini (Act. 9); et neantmoins ce fut alors que Nostre-Seigneur contrepointa (1) sa malice et son ingratitude par sa misericorde, qu'il le toucha, le convertit et luy pardonna toutes ses iniquitez, au temps mesme qu'il avoit plus desmerité. O Dieu! combien fut grande cette divine misericorde, à l'endroict de ce sainct apostre! Certes, nous voyons tous les jours de semblables effects de la bonté de Dieu envers les pecheurs; car, lorsqu'ils sont plus obstinez et endurcis en leurs pechez, et qu'ils sont venus à un tel poinct qu'ils vivent comme s'il n'y avoit point de Dieu, de paradis ny d'enfer, c'est alors qu'il leur fait voir et descouvre les entrailles de sa pieté et douce misericorde, dardant un rayon de sa divine lumiere dans leur ame, qui leur fait voir le miserable estat où ils sont, afin qu'ils s'en retirent.

Or, je ne lis jamais la conversion de David sans m'estonner de voir que ce prophete, après avoir commis de si grands pechez, soit demeuré près d'un an en iceux (2) sans se reconnoistre, dormant d'un sommeil lethargique, sans se reveiller, ny s'apercevoir du miserable estat où il estoit. O Dieu! son peché eust esté en quelque façon plus excusable, s'il l'eust commis quand il estoit berger et gardoit les brebis; mais que David ayt peché, après avoir reçu tant et de si grandes graces de sa divine Majesté, après avoir receu tant de clartez, de lumieres et de faveurs, lui qui avoit fait tant et tant de merveilles et prodiges, et qui avoit tousjours esté nourry et eslevé dans le sein de la douce clemence et misericorde de Dieu, soit qu'il venu jusques-là que de commettre de si grands forfaits, et soit demeuré après si longtemps sans les reconnoistre : ô certes, c'est une chose digne de grand estonnement! Il avoit commis un adultere, mais c'estoit encore peu (ô misere extresme de l'esprit humain, qui ne veut point qu'on voye ses fautes!) : David après cela, pensant couvrir cette premiere faute, il s'esseya de faire enyvrer Urie; mais n'ayant pas reüssi en son dessein, il se resolut, pour venir à chef (3) de son entreprise, d'en commettre une troisiesme, plus grande que les deux autres, qui estoit de le faire tuer à la guerre : et pour cela il escrivit à son lieutenant et general d'armée, et luy commanda d'exposer Urie et le mettre à la teste des ennemys, puis de l'abandonner, afin qu'il fust tué, ce qui fut fait ainsi que David l'avoit ordonné; de maniere qu'il commit plusieurs pechez, les entassant les uns sur les autres, faisant les uns pour couvrir les

(1) Contrepointa, *combattit*. Le mot du texte fait image et a une force intraduisible.

(2) Iceux, *eux*. — (3) A chef, *à bout* : Venir à chef, sortir d'une entreprise avec ce succès qui fait riompher l'orgueil.

autres, et demeura ainsi croupissant dans ces pechez près d'un an, sans s'apercevoir du miserable estat où il estoit, ny se ressouvenir de Dieu.

Voilà donc le pauvre David, par cet oubli de Dieu, sans aucune disposition à la grace; mais la divine bonté, le voyant dans cet aveuglement, pour le retirer de son peché, lui envoya le prophete Nathan, lequel luy voulant faire reconnoistre sa faute, se servit d'une parabole, lui disant, qu'un homme riche qui avoit un grand nombre de brebis et de bœufs avoit pris à un pauvre homme une seule brebis, qu'il avoit acheptée, qu'il nourrissoit dans sa maison, et qu'il aymoit uniquement, et la luy avoit ostée. Voyez, je vous prie, comme le prophete lui parloit sagement de sa faute en tierce personne pour la luy faire reconnoistre et confesser; mais comme David estoit dans un si grand aveuglement, qu'il ne voyoit point son peché, ne s'apercevant pas que le prophete Nathan parloit de luy, il prononça la sentence de mort contre celuy qui avoit desrobé cette brebis, le condamnant de plus à en rendre quatre fois autant.

Considerez, je vous prie, comme le pauvre David estoit endurcy dans son peché, et n'en avoit aucun ressentiment; mais pour les fautes des autres, il les connoissoit fort bien, et sçavoit bien leur imposer un chastiment proportionné à leur demerite. Or le prophete Nathan voyant qu'il ne reconnoissoit point ses fautes, luy dit franchement que c'estoit luy qui avoit desrobé cette brebis, ce qu'entendant le pauvre David, touché de contrition : Ah! dit-il, j'ai peché contre le Seigneur : *Peccavi Domino*. Lors Nathan luy dit : Parceque vous avez confessé vostre peché, Dieu vous pardonne, et vous ne mourrez point : *Dixitque Nathan ad David : Dominus quoque transtulit peccatum tuum; non morieris* (II. Reg. 12).

Or, quel plus grand effect voudriez-vous voir de la misericorde de Dieu que celuy-là? car, au temps auquel il semble que David estoit au comble de sa malice, Dieu luy pardonna son iniquité : mais quel changement fit-il après qu'il eust reconnu sa faute? il ne faisoit plus que gemir et pleurer son aveuglement, l'on n'entendoit plus sortir de sa bouche que cette parole : *Peccavi,* et criant misericorde à Dieu, il alloit tousjours disant ce psalme de la penitence : *Miserere mei, Deus.*

Il y a plusieurs autres exemples dans l'Escriture saincte semblable à cettuy-cy, par lesquels Dieu nous a manifesté la grandeur de sa misericorde, et où nous voyons la verité de ces parolles d'Isaye : *Quoniam completa est malitia ejus, dimissa est*

iniquitas illius; Parce que leur malice est venuë à son comble, elle leur sera pardonnée. Et quant à ce qu'il dit : Preparez les voyes, et aplanissez les chemins du Seigneur : ***Parate viam Domino, rectas facite in solitudine semitas Dei nostri*** (Isa. 40); il vouloit dire que le grand roy Cyrus devoit bien-tost ramener les Israëlites de la captivité de Babylone, en la terre de promission. Mais, bien que ces parolles ayent esté dites pour ce subjet, si est-ce (1) neantmoins que le principal but du prophete estoit de parler de l'advenement de Nostre-Seigneur. S. Jean donc preschant la penitence, et annonçant au peuple que le Sauveur estoit proche, il se sert des parolles du prophete Isaye : Je suis la voix (dit-il) de celuy qui crie au desert : Preparez le chemin du Seigneur : *Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini* (Matth. 3).

Or, puisque nostre divin Sauveur est proche, que faut-il faire, mes cheres sœurs, pour nous preparer à son advenement? S. Jean nous l'enseigne à ses predications, quand il dit qu'on fasse penitence. Certes, il est vray que la meilleure disposition qu'on puisse avoir pour l'advenement de Nostre-Seigneur, c'est de faire penitence : il faut tous passer par là sans exception; car, comme nous sommes tous pecheurs, aussi avons-nous tous besoin de penitence. Mais cela est trop general, il nous faut toucher quelques particularitez d'icelle : S. Jean nous en marque quelques-unes en l'evangile de ce jour : *Rectas facite semitas ejus; omnis vallis implebitur, et omnis mons et collis humiliabitur* (Luc. 3); Aplanissez le chemin du Seigneur, dit-il, remplissez les vallées, abaissez les monts et collines, redressez les chemins raboteux et tortus.

Certes, il n'y a nul doute que quand l'on treuve plusieurs chemins raboteux et qui s'entortillent les uns dans les autres, cela fatigue et lasse grandement le pelerin. Il en va tout de mesme en l'exercice de nostre chemin spirituel : il y a tant de monts et de vallées, tant de tortuositez, et tout cela ne peut estre redressé que par la penitence; c'est elle qui remplit les vallées, qui rabaisse les monts, et qui redresse et esgale les chemins tortus, ainsi que je diray maintenant.

Faites penitence, dit S. Jean, c'est-à-dire, abaissez ces monts d'orgueil, remplissez ces vallées de tiedeur et de pusillanimité, parce que le salut est proche. Or, ces vallées, que ce glorieux sainct veut qu'on remplisse, ne sont autres que la crainte, laquelle, quand elle est trop grande, nous porte au descouragement. Le regard des grandes fautes commises apporte quant et soy (2)

(1) Si est-ce, *encore est-il vrai*. — (2) Quant et soy, *de soi-même*.

une certaine horreur, un estonnement et une crainte qui abat le cœur, et cela sont des vallées qu'il faut remplir de confiance et d'esperance pour l'advenement de Nostre-Seigneur. Un grand sainct, parlant un jour à une saincte penitente, qui avoit commis de grands pechez, luy disoit ces parolles : Craignez, mais esperez : craignez, de peur que vous ne deveniez superbe et orgueilleuse; mais esperez, de peur que vous ne tombiez dans le desespoir et descouragement : car la crainte et l'esperance ne doivent point aller l'une sans l'autre, d'autant que si la crainte n'est accompagnée d'esperance, elle n'est pas la crainte, ains desespoir, et l'esperance sans la crainte est presomption : *Omnis vallis implebitur.* Il faut donc, par la confiance meslée avec la crainte, remplir ces vallées de descouragemens qui viennent de la connoissance des pechez que nous avons commis.

Omnis mons et collis humiliabitur; Abaissez, dit le glorieux S. Jean, les montagnes et collines. Quelles sont ces montagnes, sinon la presomption, l'orgueil et l'estime qu'on a de soy, qui est un très-grand empeschement pour l'advenement de Nostre-Seigneur, lequel a de coustume d'humilier et rabaisser les superbes; car il va penetrant au fond du cœur, pour descouvrir l'orgueil qui y est caché. Prenez donc garde que vous ne soyez semblables à ce miserable pharisien duquel il est parlé en l'Evangile, qui estoit une montagne d'orgueil, presumant d'estre quelque chose plus que les autres, se vantant et glorifiant de quelques vertus apparentes qui estoient en luy; en suite de quoy il disoit par une vaine presomption : Seigneur, je vous rends graces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes; je paye les dixmes, je jeusne tant de fois la semaine, et choses semblables qu'il alleguoit pour se priser. Mais Dieu, voyant l'orgueil de ce pharisien, il le rejetta : ou au contraire le pauvre publicain, qui devant le monde estoit une montagne très-haute et raboteuse, fut abaissé et applani devant Dieu lorsqu'il vint au temple, ou n'osant lever les yeux pour regarder le ciel, à cause des grands pechez qu'il avoit commis, il se tenoit à la porte frappant sa poictrine, avec un cœur contrit et humilié, et par cette humilité il fut digne de treuver grace devant sa divine bonté, et s'en retournera justifié en sa maison : *Descendit hic justificatus in domum suam ab illo* (Luc. 18).

J'aurois encore plusieurs choses très-utiles à dire sur ce subjet pour nostre instruction, mais il faut finir. Aplanissez (dit le glorieux S. Jean) les chemins; redressez ceux qui sont tortus, afin de les rendre esgaux, qui est autant comme s'il disoit : Re-

dressez tant d'intentions sinistres et obliques, pour n'avoir plus que celle de plaire à Dieu, en faisant penitence, qui doit estre le but auquel nous devons tous viser. Comme le marinier, quand il conduit sa barque, a tousjours l'œil sur l'esguille marine (1), pour voir s'il va droict où il pretend : de mesme devons-nous tousjours avoir l'œil ouvert pour embrasser les actes de penitence, afin de parvenir au ciel, qui est le lieu où nous aspirons.

Il se treuve plusieurs personnes dans le monde, lesquelles ne veulent point regarder la penitence, jusques à l'extresmité de leur vie. Dieu est si bon et si misericordieux, disent-elles! il nous pardonnera à la fin de nos jours, donnons-nous seulement du bon temps, et à l'heure de la mort nous dirons un bon *peccavi*. Mais qu'est-ce que cela, sinon une grande presomption? prenant occasion de la bonté de Dieu de croupir dans leurs pechez. Hé! ne sçavent-ils pas, qu'encore que Dieu soit infiniment misericordieux, il est aussi infiniment juste, et que, quand sa misericorde est irritée, elle provoque sa justice?

Redressez les chemins, c'est-à-dire esgalez vos humeurs par la mortification de vos passions, inclinations et adversions. Or, cette esgalité d'humeur est une vertu des plus nécessaires aux personnes qui prattiquent la devotion, qui soit en la vie spirituelle, et pour laquelle on a tousjours à travailler. O que c'est une chose merveilleusement suave que de considerer la vie de nostre divin Sauveur et Maistre! car l'on y voit reluire cette parfaicte esgalité, parmy l'inesgalité des divers accidens qui luy arriverent, pendant tout le cours de sa vie mortelle : certes, personne n'a jamais eu cette esgalité en telle perfection que luy, et la sacrée Vierge, nostre glorieuse Maistresse. Tous les saincts ont bien travaillé pour l'acquisition de cette vertu, mais quoy qu'ils ayent fait, leur esgalité n'a point esté si parfaicte qu'il ne s'y soit treuvé quelque inesgalité, non pas mesme en S. Jean-Baptiste; car il avoit, selon l'opinion de quelques docteurs, commis des pechez veniels, comme j'ay dit autresfois.

O que c'est une chose desirable, mes cheres sœurs, que cette esgalité d'esprit et d'humeur, et que nous devons travailler fidelement pour l'acquérir! car nous sommes plus variables et inconstans qu'il ne se peut dire. L'on treuvera des personnes qui maintenant, estant de bonne humeur, seront d'une conversation agreable et joyeuse; mais tournez la main, vous les treuverez chagrins et inquietez. Vous en treuverez d'autres à qui il faut parler à cette heure d'une façon, d'icy à peu d'une autre : tel

(1) La boussole.

aura à cette heure le cœur en douceur, lequel après, pour peu que vous attendiez, sera dans l'impatience.

En somme, qu'est-ce que l'on void parmy les hommes, sinon de continuelles bizarreries et inesgalitez d'esprit, qui sont les chemins tortus et raboteux que nous devons redresser pour l'advenement de Nostre-Seigneur? Mais pour le bien faire, il nous faut aller à l'eschole du glorieux S. Jean-Baptiste, et le prier de nous recevoir au nombre de ses disciples; et s'il nous reçoit, il nous remettra entre les mains de nostre divin Sauveur, lequel par après nous remettra entre celles du Pere eternel, qui nous donnera sa grace en ce monde et sa gloire en l'autre, où nous le loüerons eternellement. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

SERMON

POUR LA VEILLE DE NOËL.

Hodie scietis quia Dominus veniet, et mane videbitis gloriam ejus.

Vous sçaurez aujourd'huy que le Seigneur viendra, et demain au matin vous verrez sa gloire. (Exod. XVI.)

La très-saincte Eglise, comme très-soigneuse du salut de ses enfants, a accoustumé de nous preparer dès la veille des grandes solemnitez, afin que par ce moyen nous venions à estre mieux disposez pour reconnoistre les grands benefices que nous avons reçeus de Dieu en icelle (1). En la primitive Eglise, les chrestiens qui vouloient rendre, en quelque maniere, satisfaction à Nostre-Seigneur, du sang qu'il avoit fraischement respandu pour nostre salut en mourant sur la croix, avoient un très-grand soin de bien employer le temps des solemnitez, et pour ce subjet il n'y avoit point de feste qui n'eust sa vigile, dès laquelle ils commençoient à se preparer pour la solemniser; et non-seulement cela s'est observé dans la primitive Eglise, ains (2) encore en l'ancienne loy, le jour du sabbat estant toujours precedé de plusieurs preparations qu'on faisoit auparavant.

Or la saincte Eglise, comme une mere très-aymable, nous voulant preparer en la vigile du sainct jour de Noël, et ne nous voulant pas laisser surprendre d'un si grand mystere, nous dit

(1) Icelle, *elle*. — (2) Ains, *mais*.

ces parolles de l'Exode : ***Hodie scietis quia veniet Dominus, et mane videbitis gloriam ejus*** (Introit. Vigil.); Vous sçaurez aujourd'hui que Nostre-Seigneur viendra demain, qui est autant dire : Nostre-Seigneur naistra demain; et vous le verrez fait petit enfant, couché dans une cresche; parolles qui furent dites par Moyse aux Israëlites, lorsqu'il sceut le jour que Dieu avoit destiné pour leur donner la manne dans le desert. Mon intention n'est pas de vous rapporter toute l'histoire, ains seulement d'en prendre ce qui sert à mon sujet. Il leur dit donc, les ayant fait assembler : ***Vespere scietis quod Dominus eduxerit vos de terra Ægypti, et mane videbitis gloriam Domini;*** Vous sçaurez au soir que le Seigneur vous a retirez de la terre d'Egypte, et au matin vous verrez sa gloire; qui est autant comme s'il eust dit : Il viendra demain au matin; pour leur faire entendre que le benefice de la manne estoit si grand, qu'il sembloit que Dieu deust venir luy-mesme pour l'apporter et distribuer aux enfans d'Israël. Et comme vous voyez que Moyse prit soin de faire qu'ils se preparassent par la consideration d'un si grand benefice, pour se rendre plus dignes de le recevoir; de mesme, la très-saincte Église nous disant : Vous sçaurez aujourd'huy que le Seigneur viendra demain, ne pretend autre chose, sinon de faire que pour nous y preparer nous occupions nostre entendement en la consideration de la grandeur du mystere de la très-saincte Nativité de Nostre-Seigneur.

Ce que pour mieux faire, il faut premierement humilier profondement nos esprits, pour la connoissance qu'ils ne sont nullement capables de pouvoir penetrer dans le fond de ce divin mystere, qui est un mystere vrayement chrestien. Je dy chrestien, d'autant que nuls autres que les chrestiens n'ont jamais sçeu comprendre comme il se pouvoit faire que Dieu fust homme, et que l'homme fust Dieu : et quoy que les hommes ayent tousjours eu une certaine inclination et qu'ils eussent quelque croyance que cela se pouvoit faire, et mesme qu'il se feroit, il est certain neantmoins que nuls autres que les chrestiens ne sont jamais parvenus à avoir une connoissance parfaicte de ce mystere. Or je sçay bien que de tout temps il y a eu quelques grands personnages, comme les patriarches, les prophetes et quelques autres des plus saincts d'entre les hommes qui le sçavoient, specialement en l'ancienne loy, où ils attendoient le Messie qui leur estoit promis : mais toutes ces connoissances estoient fort obscures, et n'estoient nullement semblables à celles des chrestiens; et quant au commun du peuple, ils ne pouvoient en façon quel-

conque comprendre ce mystere, quoy qu'ils en desirassent l'accomplissement.

Entre les payens mesme, l'on remarque que le desir qu'ils avoient que l'homme fust Dieu leur a fait faire des choses estranges, jusque-là que quelques-uns d'entre eux croyoient pouvoir se faire Dieu, et, comme tels, se faire adorer du reste des hommes; car si bien ils pensoient qu'il n'y avoit qu'un Dieu supresme, createur et premier principe de toutes choses, ils ne laissoient pas pourtant de croire qu'il y pouvoit encore avoir plusieurs autres dieux, et qu'il y avoit des hommes qui pouvoient participer en quelque façon aux qualitez divines, et lesquels se pouvoient faire appeler dieux, et reconnoistre pour tels. Ainsi qu'on peut voir par ce qui arriva à Alexandre-le-Grand, lequel estant à l'article de la mort, quelques-uns de ses courtisans insensez et flatteurs luy vinrent dire : Sire, quand vous plaist-il que nous vous fassions dieu? Lors Alexandre monstra bien par la response qu'il leur fit qu'il n'estoit pas si fol qu'eux : Vous me ferez dieu, leur dit-il, quand vous serez bien-heureux; comme leur voulant dire : Il n'appartient pas à des hommes mal-heureux, perissables et mortels de faire des dieux, qui ne peuvent estre d'eux-mesmes que bien-heureux et independans des hommes.

C'est ce qui nous fait voir que nuls autres que les chrestiens n'ont jamais pu comprendre cet ineffable mystere de l'incarnation, par lequel l'homme a esté fait Dieu, et Dieu s'est fait homme, unissant nostre nature à la sienne, d'une union si intime, qu'on peut veritablement dire que Dieu est homme, et que l'homme est Dieu. Bien que nous ne soyons pas capables de comprendre la grandeur de ce divin mystere; car c'est un mystere caché dans les tenebres et l'obscurité de la nuict : non qu'il soit tenebreux en soy-mesme, car Dieu n'est que lumiere ; mais, à cause de la petitesse et foiblesse de nos entendemens, il nous paroist obscur. Et tout ainsi que nos yeux, pour leur foiblesse, ne sont pas capables de regarder la lumiere en la clarté du soleil, sans s'obscurcir; en sorte qu'après s'estre appliquez à regarder ce grand luminaire, nous sommes contraints de les fermer, n'estant pas par après capables de rien voir de quelque temps : de mesme pouvons-nous dire que ce qui nous empesche de pouvoir comprendre le mystere de la très-saincte Nativité de Nostre-Seigneur, n'est pas qu'il soit tenebreux ou obscur en soy-mesme. O non certes! mais, à cause de la grandeur de sa clarté et de sa lumiere, nostre entendement, qui est l'œil de nostre ame, ne le

peut regarder longuement sans s'obscurcir : de sorte qu'il est contraint de confesser, en s'humiliant, qu'il ne peut penetrer ce profond et incomprehensible mystere, pour comprendre comme Dieu s'est incarné dans le ventre sacré de la très-Saincte Vierge, et s'est fait homme semblable à nous, pour nous faire semblables à luy.

Il est rapporté en l'Exode que Dieu faisoit pleuvoir la manne pendant la nuict dans le desert, pour la nourriture de son peuple : et afin que les Israëlites eussent plus de subjet de luy en sçavoir gré, il voulut luy-mesme preparer le festin et dresser la table; c'est pourquoy Moyse leur dit : Vous sçaurez au soir que le Seigneur vous a retirez de la terre d'Egypte, et demain au matin vous verrez sa gloire; ce qu'il leur disoit pour leur faire entendre la grandeur du benefice que Dieu leur devoit faire de leur donner ce pain du ciel. Mais, pour sçavoir comment il operoit cette merveille : il faisoit premierement descendre dans le desert une douce rosée du ciel sur la terre, qui servoit de nappe, puis soudain la manne tomboit comme petits grains ou semence de coriandre (1) : après quoy, pour monstrer qu'il les servoit honorablement, et à plats couverts, comme on sert les princes, il faisoit derechef tomber une petite rosée, qui servoit à conserver la manne, jusques au matin, que les Israëlites la venoient promptement recueillir avant que le soleil fust levé.

Ainsi, Dieu voulant faire ce benefice si signalé, et si incomparablement aymable aux hommes, de s'incarner et venir naistre icy-bas, il descend sur la terre, et dans le desert de ce monde, comme une manne celeste, pour se faire nostre nourriture, jusques à ce que nous parvenions à la terre promise, qui n'est autre que le ciel; mais il nous fait cette grace, et opere cette merveille au plus fort de la nuict. Vous voyez donc que c'est dans l'obscurité et dans les tenebres que Nostre-Seigneur a voulu naistre, et se faire voir à nous, comme un petit enfant tout aymable couché dans une cresche, ainsi que nous le verrons demain : mais considerons, je vous prie, comment cela se fit.

Premierement, je remarque que la très-Saincte Vierge produit son fils virginalement, ainsi que les estoiles produisent leur lumiere, et c'est à très-juste raison qu'elle porte en son nom de Marie la signification d'estoile de mer, ou d'estoile matiniere (2). L'estoile de mer, c'est l'estoile du pole, vers laquelle tend tousjours l'esguille marine, et c'est par elle que les marchands sont conduits sur la mer, et connoissent où tend leur navigation. Or, chacun

(1) Coriandre, plante dont la graine est comme couverte de sucre. — (2) *Du matin.*

sçayt que tous les anciens Peres de l'Eglise, et mesme les patriarches et prophetes, ont tous regardé cette divine estoile, la Ste Vierge, et ont tous dressé leur navigation à sa faveur. Elle a tousjours esté l'estoile polaire et le port favorable de tous les hommes qui ont navigué sur les ondes de la mer de ce miserable monde, pour s'empescher des naufrages ordinaires, afin d'esviter par son moyen de tomber dans les escueils et precipices du peché. N'est-elle pas aussi cette belle estoile matiniere qui nous a apporté les gracieuses nouvelles de la venuë du Soleil de justice? Les prophetes n'ont-ils pas sceu que la Vierge concevroit et enfanteroit un fils, qui seroit Dieu et homme tout ensemble? mais que cela se feroit par la vertu du Sainct-Esprit, et qu'elle le produiroit virginalement : ***Ecce virgo concipiet et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel*** (Isa. 7). Quelle apparence, je vous prie, y auroit-il, de penser que Nostre-Seigneur deust violer l'integrité de sa très-saincte Mere, luy qui ne l'a choisie pour estre sa mere, sinon parce qu'elle estoit Vierge, et comment luy, qui est la pureté mesme, eust-il pu diminuer sa pureté virginale?

Nostre-Seigneur est engendré et produit de toute eternité au sein de son Pere celeste virginalement, et bien qu'il prenne la mesme divinité de son Pere eternel, il ne la divise pas neantmoins, ains demeure tousjours un mesme Dieu avec luy. Ainsi la très-Saincte Vierge a produit son Fils Nostre-Seigneur virginalement en terre, comme il est produit de son Pere eternellement au ciel, avec cette difference neantmoins qu'elle le produit de son sein et non pas dans son sein; car dès-lors qu'il en fut sorti, il n'y rentra plus : mais le Pere celeste le produit de son sein et en son sein; car il y est tousjours et y sera eternellement, d'autant qu'il n'est qu'une mesme chose avec luy par unité d'essence. Cecy ne doit pas être espluché ny consideré curieusement : *Generationem ejus quis enarrabit* (Isa. 53); Car qui est-ce qui racontera sa generation? dit Isaye : et ne faut pas alambiquer nostre entendement après la recherche de cette divine production qui est trop haute pour luy, quoy qu'on s'en puisse servir pour fondement des meditations que l'on fait sur le mystere de la très-saincte Nativité de Nostre-Seigneur.

C'est donc à très-juste raison que la très-Saincte Vierge porte en son nom la signification d'estoile; car, tout ainsi que les estoiles produisent leur lumiere virginalement sans en recevoir aucun detriment, ains en paroissent plus belles à nos yeux : de mesme Nostre-Dame a produit cette lumiere eternelle, son Fils très-benit, sans en recevoir aucun detriment de sa pureté virginale;

avec cette difference neantmoins qu'elle la produit sans effort, secousse, ny violence quelconque, ce que ne font pas les estoiles, car il semble qu'elles produisent leur lumière par secousse, et avec quelque violence et effort.

Je remarque en second lieu que la manne avoit trois sortes de gousts ou de substances, qui luy estoient propres et particuliers, outre lesquels elle avoit encore, selon l'opinion de quelques docteurs, autant de divers gousts qu'on eust pu desirer : de sorte que si les enfans d'Israël desiroient de manger du pain, la manne en avoit le goust; de mesme s'ils desiroient de manger des perdrix, ou quoy que ce fust, la manne en avoit aussi le goust. Or, quant à cette diversité de gousts, la plupart des Peres sont en doute si tous les Israëlites, tant les mauvais que les bons, participoient à cette faveur, ou si Dieu faisoit seulement cette grace aux bons. Que cela fust, ou non, il est certain neantmoins que la manne avoit tousjours trois sortes de gousts qui luy estoient propres, à sçavoir, celuy du pain, de l'huyle et du miel : ce qui nous represente très à propos les trois substances qui sont en ce très-benit enfant, que nous verrons demain couché dans une cresche ; car, tout ainsi que ces trois substances qui estoient en la manne ne faisoient qu'une seule viande, de mesme en la personne de Nostre-Seigneur, bien qu'il y ayt trois substances, à sçavoir la substance divine, la substance de l'ame et celle du corps, toutesfois elles ne font qu'une seule personne, qui est Dieu et homme tout ensemble.

Or, quant au goust du miel qui estoit en la manne, il nous represente très à propos la divinité de Nostre-Seigneur, d'autant que le miel est une liqueur celeste; et si bien les abeilles le cueillent dessus les fleurs, elles ne tirent pas pourtant le suc des fleurs, ains cueillent et ramassent seulement avec leur petite bouchette le miel qui descend du ciel avec la rosée : de mesme la nature divine de Nostre-Seigneur vint et descendit du ciel, à l'instant de l'incarnation, sur cette beniste fleur de la très-Saincte Vierge Nostre-Dame, où la nature humaine l'ayant recueilly, l'a conservé dans la ruche des entrailles de cette très-pure Vierge l'espace de neuf mois, après lesquels estant né il a esté transporté dans la cresche, où nous le verrons demain.

Mais, outre le goust du miel qui estoit en la manne, elle avoit encore celuy de l'huyle, ce qui nous represente très-bien la substance de la très-saincte ame de Nostre-Seigneur; car, qu'est-ce autre chose sa beniste ame, qu'une huyle et un baume, lequel estant respandu jette une si suave odeur, qu'elle console

infiniment l'odorat de tous ceux qui s'en approchent, par la consideration de son excellence. O quelle odeur d'incomparable suavité respandit-elle en presence de la divinité du Pere eternel, à laquelle elle se voyoit unie sans l'avoir merité, n'y pu meriter d'elle-mesme! O quel acte de parfaicte charité et de profonde humilité ne produisit-elle pas, à l'instant de l'incarnation, lorsqu'elle se vid si estroitement unie avec le Verbe eternel! Et pour nous autres, mes cheres ames, quels parfums et quels divines odeurs n'a-t-elle pas respandu pour nous inciter à la suite et à l'imitation de ses perfections?

Enfin le goust du pain qui estoit en la manne nous represente merveilleusement bien la très-saincte humilité de Nostre-Seigneur, c'est-à-dire, son corps très-sainct et sacré, lequel ayant esté moulu sur l'arbre de la croix, a esté fait un pain très-precieux, qui nous nourrit pour la vie eternelle : *Qui manducat hunc panem, vivet in æternum* (Joan. 6). O pain savoureux! quiconque vous mange dignement, il ne mourra point, ains vivra eternellement. O que ce pain a un goust infiniment delectable au-dessus de toute autre viande, pour les ames qui le mangent dignement! Quelle delection, je vous prie, de se nourrir de ce pain divin descendu du ciel, de ce pain des anges! Mais, ce qui le rend plus delectable, est l'amour avec lequel il nous est donné par celuy mesme qui est le don et le donateur tout ensemble. Voyez donc quelle obligation nous avons à Nostre-Seigneur, et quelle estime nous devons faire de ce divin et sacré pain, qui nourrit nos ames pour la vie eternelle. Or, afin que je ne m'arreste pas tant sur ces considerations, qui ne sont que pour l'exercice de l'entendement, passons outre, et disons quelque chose propre à enflammer nostre volonté, sur le mystere que nous allons celebrer.

Il faut donc remarquer en passant qu'il n'y eut que de simples bergers, de tout le peuple qu il estoit alors en grand nombre en Bethleem, qui vinrent visiter Nostre-Seigneur, et après eux les roys mages, qui vinrent aussi, de fort loin, reconnoistre et rendre hommage à ce divin roy nouveau né, couché dans une cresche. Les anges allant annoncer la nouvelle de cette heureuse naissance aux bergers, leur donnerent des enseignes admirables : *Et hoc vobis signum : Invenietis infantem, pannis involutum, et positum in præsepio* (Luc. 2); Allez, dirent-ils, vous treuverez l'enfant emmailloté dans des langes et couché dans une cresche. O Dieu! quelles enseignes sont celles-cy, pour faire reconnoistre Nostre-Seigneur, et quelle simplicité des bergers



d'adjouster foy à ce qui leur estoit dit? A la verité, les anges eussent eu quelque raison de se faire croire s'ils eussent dit : Allez, vous treuverez l'enfant tout resplendissant de lumiere, assis sur un throsne d'hyvoire, environné de courtisans celestes qui luy tiennent compagnie; mais ils disent : Vostre Sauveur est né en Bethleem, aux enseignes que vous le treuverez emmailloté dans des langes, couché dans une cresche, entre deux animaux.

Mais pourquoy pensez-vous que les anges s'adresserent plutost aux bergers qu'à nuls autres de ceux qui estoient en Bethleem? sinon pour nous monstrer, selon le sentiment de quelques-uns des Peres, que Nostre-Seigneur, estant venu en ce monde comme pasteur et roy des pasteurs, il vouloit spécialement favoriser ses semblables; d'autant que ces bergers representent tous les pasteurs de l'Eglise, comme sont les evesques, les curez, les superieurs et autres qui ont charge d'ames, parce, disent ces saints Peres, que Nostre-Seigneur a accoustumé de reveler plus particulierement ses mysteres à ceux-là qu'aux autres, à cause qu'ils sont commis de sa part, pour les faire puis après (1) entendre à leur troupeau, j'entends aux ames qui leur sont commises. L'autre partie des Peres disent que ces bergers representent les religieux, et tous ceux qui font profession de pretendre à la perfection, et qu'un chacun de nous est berger et pasteur; et peut-on dire (2) que nous avons tous nostre troupeau et nos brebis à cónduire et gouverner, qui sont nos passions, inclinations, affections, et les puissances et facultez de nostre ame.

Mais remarquez, je vous prie, qu'il n'y eut que les bergers qui veilloient sur leurs troupeaux, qui eurent l'honneur et la grace d'ouyr cette tant gracieuse nouvelle de la naissance de Nostre-Seigneur : pour nous monstrer, que si nous ne veillons sur le troupeau que Dieu nous a donné en charge, qui n'est autre, comme j'ay dit, que nos passions, inclinations et les facultez de nostre ame, pour les faire paistre dans quelque sainct pasturage, et les tenir rangées en leur devoir, nous ne meriterons jamais d'ouyr cette nouvelle tant aymable de la naissance de nostre divin Sauveur et Maistre, et ne serons non plus capables de l'aller visiter dans la cresche, où sa très-Saincte Mere le posera demain.

O que c'est un mystere suave et de grande consolation, que celuy de la très-saincte Nativité de nostre divin Sauveur! Et bien qu'un chacun y puisse treuver beaucoup de suavité et de conso-

(1) Puis après, *par après*. — (2) *Et l'on peut dire*.

lation, si est-il vray neantmoins, quelle sera incomparablement plus grande pour ceux qui se seront bien preparez, et qui auront, à l'imitation des bergers, bien veillé sur leur troupeau. Et pour nous apprendre à le bien conduire et gouverner, Nostre-Seigneur, comme bon pasteur et berger très-aymable de nos ames, qui sont ses brebis, vient nous enseigner luy-mesme ce que nous devons faire pour cela. O que nous serons heureux, si nous l'imitons fidellement, et si nous suivons les exemples qu'il nous donne en sa saincte naissance!

Or, qu'est-ce qu'il fait, ce très-doux enfant? Regardez-le couché dans une cresche, vous le treuverez, disent les anges, emmailloté et bandé : *Invenietis infantem pannis involutum* (Luc. 2). Helas! il n'avoit point besoin d'estre ainsi bandé et emmailloté; car l'on a accoustumé d'emmailloter et bander les enfans pour deux causes. La premiere est, parce qu'estant encore tendres, s'ils n'estoient bandez et serrez, il y auroit danger qu'ils ne prissent quelque mauvais detour, qui les pourroit rendre contre-faits. La deuxiesme cause est, crainte qu'ils ne viennent à se gaster les yeux ou le visage, ayant la liberté d'y porter les mains, pour se frotter quand ils voudroient, n'ayant pas la raison pour s'en abstenir, ainsi qu'il seroit requis. Mais pour Nostre-Seigneur, qu'y avoit-il à craindre, veu qu'il avoit l'usage parfaict de la raison dès l'instant de sa conception? Ce n'a donc esté que pour nous donner des exemples d'une parfaicte humilité, qu'il s'est ainsi soumis à estre traitté comme les autres enfans, ne voulant paroistre autre chose qu'un pauvre petit poupon, subjet à la necessité et aux loix de l'enfance, ainsi que le reste des hommes, et pour cela il pleure et gemit. Mais vrayement ce n'est pas par tendreté sur soy-mesme qu'il jette ces larmes, n'y par amertume de cœur, ains tout simplement pour se conformer aux autres enfans. Et c'est la raison pour laquelle il a voulu estre bandé, emmailloté et subjet à sa très-saincte Mere, se laissant manier et conduire tout ainsi qu'elle vouloit, sans jamais tesmoigner aucune respugnance.

Mais pour revenir à ce que j'ay dit, que nous devons regir et gouverner nostre troupeau spirituel, qui n'est autre chose que nos passions, nos affections et les facultez de nostre ame, il faut entendre qu'il y a en nous deux parties, desquelles elles procedent toutes, à sçavoir, la concupiscible et l'irascible, et toutes les autres puissances, facultez et passions semblent estre subjettes à ces deux parties, et ne se remuer que par leur commandement. La partie concupiscible est celle qui nous fait aymer

et desirer ce qui nous semble bon et profitable, qui nous fait resjouir en la prosperité, et attrister en l'adversité, en la mortification, et en tout ce qui repugne à la propre volonté. La partie irascible est celle qui produit le chagrin, les respugnances, les esmotions de cholere, le desespoir et semblables mouvemens qui resident à la partie inferieure de nostre ame, lesquels Nostre-Seigneur veut que nous apprenions à ranger sous la domination de la raison : et tout ainsi que nous voyons qu'il se laisse emmaillotter, serrer et bander par sa beniste et très-saincte Mere, il veut de mesme que nous laissions bander et serrer toutes nos humeurs, passions, affections, inclinations, et enfin toutes nos puissances, tant interieures qu'exterieures, dans les maillots de la saincte obeyssance, pour n'en vouloir jamais plus user à nostre gré, crainte d'en mes-user, sinon autant que l'obeyssance nous le permettra.

Voyez, de grace, ce très-doux enfant, comme il se laisse gouverner et conduire par sa saincte Mere; il semble veritablement qu'il ne puisse en façon quelconque faire autrement. Mais pourquoy fait-il cela, mes cheres ames? sinon pour nous monstrer ce que nous devons faire, et principalement les religieuses, qui ont fait vœu d'obeyssance. Helas! Nostre-Seigneur ne pouvoit pas mes-user de sa volonté, ny de sa liberté, luy qui estoit la sapience eternelle : neantmoins il a voulu cacher sous le maillot sa science, et toutes les perfections qu'il avoit en tant que Dieu, egal à son Pere, comme l'usage de la raison, le pouvoir de parler, de faire des miracles, bref, tout ce qu'il faisoit, ayant atteint l'aage de trente ans; ains il tient tout cela clos et caché sous le voile de la saincte obeyssance qu'il portoit à son Pere eternel, qui l'obligeoit de se conformer en toutes choses à ses freres, excepté le peché, ainsy que dit S. Paul.

Or sus (1), que nous reste-t-il plus à dire? sinon que le mystere de la très-saincte incarnation et nativité de Nostre-Seigneur est un mystere de la visitation; car ne voyons-nous pas que la très-saincte Vierge, ayant conceu ce divin enfant, fut visiter sa cousine S[te] Elizabeth, et qu'à sa naissance les bergers et les roys le viennent visiter? Le mesme devons-nous faire, mes cheres filles, et c'est à quoy je vous exhorte, de visiter souvent ce divin poupon, couché dans la cresche, le long de cette octave : et là nous apprendrons de ce souverain pasteur de nos ames, à conduire, gouverner et ranger nostre troupeau spirituel selon sa très-saincte volonté, afin qu'il soit agreable à sa bonté. Mais

(1) Or sus, *Or après cela.*

comme les bergers ne l'allerent pas voir sans doute sans luy porter quelque petit agnelet, il ne faut pas aussi que nous y allions les mains vuides : *Non apparebis in conspectu meo vacuus* (Exod. 23); Vous ne paroistrez point en ma presence les mains vuides, dit Dieu en l'Exode; il nous luy faut donc porter quelque present.

Mais qu'est-ce, je vous prie, que nous pourrions porter à ce divin berger de nos ames, qui lui soit plus agreable, que ce petit agnelet de nostre amour, qui est la premiere et la principale partie de nostre troupeau spirituel? O qu'il nous sçaura bon gré de ce present, mes cheres ames, et que la très-saincte Vierge le recevera avec grande consolation, pour le desir qu'elle a de nostre bien! et ne faut point douter que son divin poupon ne nous regarde de ses yeux benins et gracieux, pour recompense de nostre present, et pour nous tesmoigner le playsir qu'il en recevra.

O que nous serons heureux, si nous visitons soigneusement ce divin Sauveur de nos ames! nous en recevrons sans doute une consolation non pareille. Et tout ainsi que la manne contenoit le goust de toutes les viandes qu'on eust pu desirer : de mesme ce divin enfant contient en soy très-parfaictement toute sorte de consolation; de maniere que chacun y peut rencontrer tout ce qu'il desire pour sa satisfaction, pourveu neantmoins qu'on y apporte la disposition requise, et qu'on ayt un vray desir d'imiter les exemples qu'il nous donne en sa très-saincte nativité; et, cela estant, soyons asseurez que nous serons consolez de ce divin poupon, et qu'il nous departira beaucoup de graces et de benedictions, comme il fit aux bergers, lesquels s'en retournerent pleins de joye, chantant les louanges de Dieu, et annonçant à tous ceux qu'ils rencontroient les merveilles qu'ils avoient veuës : ***Et reversi sunt pastores, glorificantes et laudantes Deum, in omnibus quæ audierant et viderant*** (Luc. 2).

Mais je remarque sur ce subjet que Nostre-Dame et S. Joseph receurent des consolations incomparablement plus grandes que les bergers, parce qu'ils demeurerent tousjours avec ce très-sainct enfant, n'abandonnant point sa presence, afin de le servir selon leur pouvoir. Et bien que ceux qui s'en allerent et ceux qui demeurerent fussent tous consolez, ce ne fut pas toutesfois esgalement, ains un chacun selon sa capacité.

Il est rapporté au premier livre des roys (Cap. 1), qu'Anne, mere de Samuel, demeura long-temps sans avoir lignée, ce qui luy causoit une si grande bigearrerie (1) que quand elle

(1) Bigearrerie, *Bizarrerie, chagrin bizarre.*

voyoit des femmes qui se joüoient avec leurs petits enfants, elle se lamentoit et attristoit de quoy elle n'en avoit point; et quand elle en voyoit quelques-unes qui se plaignoient de leurs enfans, elle se resjouissoit de quoy Dieu ne luy en donnoit point. Mais dès qu'elle eust le petit Samuel, dès-lors on ne la vit plus jamais inesgale. Nous avions de mesme quelque excuse sans doute de nous lamenter et attrister, et d'estre changeans en nos humeurs, tandis que nous n'avions point cet enfant tant aymable qui vient naistre parmi nous; mais desormais il ne nous sera plus loysible de nous attrister, puisque c'est en luy que consiste tout le subjet de nostre joye et de nostre bonheur.

Les naturalistes rapportent que les abeilles n'ont aucun arrest tandis qu'elles n'ont point de roy : elles ne cessent de voltiger par l'air ; de se dissiper et esgarer, et n'ont presque nul repos en leurs ruches; mais, dès aussi-tost que leur roy est né, elles se tiennent toutes ramassées et rangées autour de luy dans leurs ruches, et n'en sortent que pour la cueillette et avec congé de leur roy, et ce semble par son commandement. De mesme nos sens, nos passions et puissances interieures, et les facultez de nostre ame, comme des abeilles spirituelles, jusques à tant qu'elles ayent un roy, c'est-à-dire, jusques à ce qu'elles ayent choisi Nostre-Seigneur nouveau né pour leur roy, elles n'auront aucun repos : nos sens ne cesseront de s'esgarer et d'attirer nos facultez interieures après eux pour se dissiper, tantost sur un objet, puis tantost sur un autre; et ainsi ce ne sera qu'une continuelle perte de temps, travail d'esprit et inquietude, qui nous fera perdre la paix et tranquillité tant necessaire à nos ames. Mais dès que nous aurons choisi Nostre-Seigneur pour nostre roy, elles viendront en guise de chastes avettes (1), ou abeilles mystiques, se ranger tout auprès de luy, pour n'en sortir jamais, sinon pour la cueillette des exercices de charité, qu'il leur commande de prattiquer à l'endroict du prochain; après quoy, elles seront soigneuses de se retirer et ramasser dans leurs ruches auprès de ce roy tant aymable, pour mesnager et conserver le miel des sainctes et suaves conceptions, qu'elles tireront de la presence sacrée de ce souverain du ciel et de la terre, lequel, par des amoureux regards qu'il jettera sur nos ames, causera en elles des ardeurs et affections non pareilles de le servir et aymer tousjours plus parfaictement.

C'est la grace que je vous desire, mes cheres filles, que de vous tenir bien proches de ce sacré Sauveur, lequel vient de

(1) Avettes, *Abeilles*.

[illegible] de
[illegible] tention.
[illegible]

[illegible]

[illegible] FRANC[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] souvent faire.
[illegible] comme les Geo-
[illegible] doivent estre
[illegible] neantmoins

qu'il y a peu de personnes qui les entendent bien, ce qui est cause que lorsqu'on vient à les considerer et mediter, l'on fait souvent des erreurs; car, comment peut-on mediter ce qu'on n'entend pas? C'est pourquoy il est très-important de bien expliquer ces divins mysteres aux ames devotes, afin qu'elles les sçachent et entendent bien. Et pour rendre mon discours plus intelligible, je ne traiteray pas doctement de ce divin mystere de l'incarnation, ains tout simplement, afin que l'on me puisse facilement entendre.

Premierement nous devons sçavoir que c'est le Pere eternel qui a donné son Fils au monde; car l'Escriture saincte dit que le Pere a tant aymé le monde qu'il luy a donné son Fls unique : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret* (Joan. 3). Neantmoins, ce n'est pas le Pere seul qui a fait l'incarnation, ains le Pere, le Fils et le Sainct-Esprit; et bien que toutes les trois personnes de la très-saincte Trinité soient intervenuës en l'incarnation, il n'y a toutesfois que le Fils seul qui se soit incarné.

Les anciens Peres rapportent plusieurs similitudes propres pour nous faire entendre ce divin mystere, mais particulierement S. Bonaventure, lesquelles je rendray le plus familieres que je pourray. Voilà une personne qu'on habille, et il y en a deux autres qui luy vestent sa robbe; mais elle ne laisse pas pour cela de s'ayder : voilà donc trois personnes qui interviennent à l'habiller, et neantmoins il n'y en a qu'une seule qui soit habillée. Ainsi en est-il de l'incarnation : le Pere fait l'incarnation, le Sainct-Esprit la fait, et le Fils aussi qui s'incarne luy-mesme; mais le Pere ny le Sainct-Esprit ne s'incarnent point, ains c'est seulement la personne du Fils qui demeure vestuë de la robe de nostre humanité.

Il y a plusieurs autres similitudes semblables à celle-cy, propres pour faire entendre ce sacré mystere. Voilà un prince qu'on revest de sa pourpre ou robbe royale, il y a deux autres princes qui l'habillent, et luy, qui est le troisiesme, reçoit la robbe : mais, encore que les deux autres princes l'habillent, il ne laisse pas pourtant de faire quelque chose; car il remue les bras et les mains, pour ayder à s'habiller : et de ces trois princes qui aydent à vestir cette robbe, il n'en demeure qu'un d'habillé. Or, c'est ainsi que nous devons entendre que les trois personnes divines se sont aydées au mystere de l'incarnation; car, comme disent les theologiens : *Opera Trinitatis ad extra sunt indivisa.* Tout ce que fait et opere la saincte Trinité hors de soy se doit esgale-

ment attribuer aux trois personnes divines, si bien que tout ce que fait le Pere, le Fils et le Sainct-Esprit le font aussi; car, encore qu'ils soient trois personnes distinctes, ils ne sont toutesfois qu'un seul Dieu, n'ayant qu'une mesme essence, mesme sapience, puissance et bonté.

Et combien qu'on (1) attribuë la puissance au Pere, la sagesse au Fils et la bonté au Sainct-Esprit; neantmoins le Pere n'est pas luy seul tout-puissant, ains le Fils et le Sainct-Esprit sont aussi tout-puissans : de mesme le Fils n'est pas luy seul tout sage; mais le Pere et le Sainct-Esprit sont aussi sages que luy : et le Sainct-Esprit n'est pas luy seul la bonté; car le Pere et le Fils ont la mesme bonté que luy. Tellement qu'il n'y a qu'un Dieu en trois personnes, et ce Dieu est tout-puissant, tout sage et tout bon. Et bien qu'au symbole des apostres l'on nomme la premiere Personne de la très-saincte Trinité, qui est le Pere, *Creatorem cœli et terræ;* Createur du ciel et de la terre, ce n'est pas à dire que le Fils et le Sainct-Esprit ne soient aussi bien createurs que le Pere, n'ayant tous trois qu'une mesme puissance, avec laquelle ils ont fait et creé toutes choses. Donc ce n'est point le Pere luy seul, ny le Sainct-Esprit luy seul, qui ont fait l'œuvre de l'incarnation, mais c'est le Pere, le Fils et le Sainct-Esprit; et toutesfois c'est le Fils seul qui s'est incarné.

Pour le second poinct, qu'est-ce que l'incarnation? Ce n'est autre chose que l'union hypostatique, c'est-à-dire personnelle, de la nature humaine avec la divine; union si estroite, qu'encore qu'il y ayt deux natures en ce petit enfant, elles ne font toutesfois qu'une seule personne. La manne estoit une figure de l'incarnation de Nostre-Seigneur. Il est vray qu'elle estoit aussy une figure de l'Eucharistie ainsi que disent les saincts Peres : mais, entre ce mystere de l'Eucharistie et celui de l'incarnation, il y a cette différence, qui est, qu'on voyoit au mystere de l'incarnation Dieu incarné en sa propre personne, et en l'Eucharistie nous le voyons en une forme plus couverte et obscure, et neantmoins c'est le mesme Dieu homme, qui estoit dans les chastes entrailles de la sacrée Vierge. Tellement que la manne qui a esté la figure de l'Eucharistie, le sera bien aussi du mystere de l'incarnation, puisque les saincts Peres ont dit que le sacrement de l'Eucharistie est une extension du mystere de l'incarnation.

La manne estoit une certaine viande (2), de laquelle Dieu nourrissoit les enfans d'Israël, qui tomboit le matin en forme de petits grains de dragées, et qui estoit faite en l'air par le ministere

(1) *Quoiqu'on.* — (2) Viande, *ce dont on vit.*

des anges, comme disent quelques docteurs. Or, que cela soit ainsi, ou bien que, comme d'autres disent, Dieu la fit par soy-mesme sans se servir pour cela de l'ayde d'aucune creature, cela se peut bien appliquer au mystere de l'incarnation ; car, en iceluy (1) Dieu se servit de l'ange Gabriel pour l'annoncer à Nostre-Dame; et, d'autre part, ce ne furent pas les anges qui firent le mystere de l'incarnation, mais la très-saincte Trinité, sans l'ayde d'aucune creature.

La manne, ainsy qu'on tient, avoit trois substances partielles : la premiere estoit la substance du miel, la seconde la substance de l'huyle, et la troisiesme la substance du pain : de mesme ces trois substances se retreuvent en cette vraye manne celeste de nostre divin Sauveur; la substance du miel, quant à sa divinité; la substance de l'huyle, quant à sa très-saincte ame; et celle du pain, quant à son sacré corps. Le miel ne vient point de la terre, ains du ciel, d'autant que c'est une liqueur qui tombe sur les fleurs parmy la rosée ; et quand il tombe dedans quelques belles fleurs, il s'y conserve merveilleusement bien, et les abeilles l'y viennent recueillir avec une industrie et subtilité non pareille pour s'en nourrir. La divinité est un miel qui est tombé du ciel sur la terre dans cette belle fleur de l'humanité sacrée de Nostre-Seigneur, avec laquelle elle a esté joincte et unie hypostatiquement.

La seconde substance de la manne qui nous represente la très-saincte ame de Nostre-Seigneur est celle de l'huyle : or, l'huyle ne vient point de la terre ny du ciel; elle ne croist pas sur la terre comme les autres plantes, ny ne tombe point du ciel comme le miel, ains elle vient des olives qui croissent sur des arbres eslevez de la terre. L'huyle surnage et prend tousjours le dessus des autres liqueurs, n'ayant rien de grossier et terrestre, ce qui nous represente fort à propos la seconde substance de Nostre-Seigneur, à sçavoir sa très-saincte ame; car l'ame ne vient point de la terre, d'autant que nos peres et meres ne contribuent rien pour sa creation : nos corps sont bien faits et formez de leur substance; mais l'ame qui est infuse n'en est point faite, car elle est une substance spirituelle, et Dieu seul en est le createur. Il est vray que le sacré corps de nostre-Sauveur fut fait et formé du plus pur sang de la sacrée Vierge; mais sa très-saincte ame fut creée par la saincte Trinité, à l'instant qu'elle eust formé son corps; car il ne fut pas du corps de Nostre-Seigneur comme de celuy des autres hommes, qui demeurent

(1) Icelui, *lui*.

quarante jours ou environ à se former dans le ventre de leurs meres, estant là comme une masse de chair, sans estre animez; mais si-tost que la très-saincte Vierge eut donné son consentement, et qu'elle eut dit à l'ange : *Fiat mihi secundum verbum tuum* (Luc. 1); Qu'il me soit fait selon ta parolle, le Sainct-Esprit forma le corps de Nostre-Seigneur, et en mesme temps sa très-saincte ame anima son sacré cœur.

La troisiesme substance de la manne estoit celle du pain : or, cette substance vient de la terre, cela est tout clair et manifeste, d'autant que le bled, duquel on fait le pain, est produit de la terre; ce qui nous represente très-bien la troisiesme substance de Nostre-Seigneur, qui est une substance partielle (1), et laquelle sans doute est venuë de la terre, puisque sa chair très-saincte fut formée du plus pur sang de Nostre-Dame.

Or, comme ces trois substances du miel, de l'huyle et du pain, qui estoient en la manne, ne faisoient qu'une seule viande; ainsi, combien qu'en Nostre-Seigneur incarné il y ayt trois substances, il n'y a toutesfois qu'une seule personne, d'autant que la substance de l'ame et celle du corps ne font qu'une nature humaine, et cette nature humaine unie avec la nature divine ne font point deux personnes, ains une seule, qui est Dieu et homme tout ensemble.

O admirable invention de la providence de Dieu, pour se communiquer et faire connoistre à ses creatures! Cette divine Majesté, voyant que sa divinité n'estoit pas connuë des hommes, voulut s'incarner et se joindre avec la nature humaine, afin que, sous le manteau de l'humanité, la divinité pust estre reconnuë. Or, je sçay bien que de tout temps l'on a sceu par la lumiere naturelle qu'il y avoit un Dieu, et la plupart des anciens philosophes l'ont ainsi confessé; mais la connoissance qu'ils en avoient estoit si petite et obscure qu'elle ne meritoit, ce semble, pas d'estre appellée connoissance. Et de plus, s'ils ont connu la divinité, ils ne l'ont pas reconnuë ny adorée, comme dit le grand apostre : *Quia, cum Deum cognovissent, non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt* (Rom. 1), ce qui toutesfois estoit bien le plus important.

Donc, si Nostre-Seigneur ne se fust incarné, et qu'il eust tousjours demeuré caché dans le sein de son Pere eternel, il n'eust point esté reconnu des hommes comme il a esté depuis. Mais en son incarnation il a fait voir ce qui n'eust jamais peu entrer ny estre compris par l'esprit humain, à sçavoir, que Dieu fust

(1) Une substance partielle, c'est-à-dire *composée de parties.*

homme, et que l'homme fust Dieu : l'immortel, mortel; l'impassible, passible, subjet au chaud, au froid, à la faim et à la soif; l'infiny, finy; l'eternel, temporel; en somme, l'homme divinisé et Dieu humanisé; et que Dieu, sans laisser d'estre Dieu, fust homme, et l'homme, sans laisser d'estre homme, fust Dieu. Tellement que l'on peut dire que les mages, qui baiserent les pieds de ce petit enfant nouveau-né, baiserent les pieds de Dieu, mais de Dieu en tant qu'homme; car Dieu, en tant que Dieu n'a point de corps : et s'il n'a point de corps, comment est-ce que les mages luy ont baisé les pieds? et neantmoins il est vray qu'ils baiserent les pieds de Dieu, à cause de cette parfaicte union des deux natures divine et humaine, qui ne font qu'une seule personne, et qui sont tellement unies par ensemble, que l'on peut dire sans blasphesme que le sang de Jesus-Christ est le sang de Dieu, et que Dieu a esté flagellé et foüetté, et que les mains de Dieu ont esté estenduës et cloüées en la croix. Or neantmoins ce n'est pas à dire que Dieu ayt souffert tout cela, ny qu'il ayt respandu du sang et estendu ses bras en la croix; car il est impassible et ne peut souffrir : mais l'on parle ainsi, et avec verité, à cause de l'estroite union de la nature humaine avec la divine.

Les philosophes, parlant de l'homme, disent qu'il est un animal raisonnable, d'autant qu'il est composé d'ame et de corps; en tant qu'il a un corps, il est un animal, et en tant qu'il a une ame intellectuelle, il est raisonnable. Vous verrez une personne qui plaint la jambe ou le bras; si vous regardez seulement l'ame de cette personne, vous direz incontinent : Comment est-ce que cette creature, qui est toute spirituelle, peut dire qu'elle a mal à la jambe ou au bras? car l'ame, qui est la principale partie qui fait l'homme, n'a ny bras ny jambe, estant une substance spirituelle; comme au contraire, si vous voyez l'homme qui parle, qui discourt et comprend, le regardant en tant que corporel, et non spirituel, vous vous estonnerez, veu qu'il n'appartient qu'à une chose spirituelle de pouvoir parler, discourir et comprendre. Donc, ci cet homme qui plaint la jambe ou le bras n'avoit un corps, il ne se plaindroit pas de ce mal; et s'il n'estoit composé que du corps seulement, il ne discoureroit ny ne comprendroit pas. Or, bien que le corps et l'ame soient deux substances, et qu'il y ayt bien de la difference entre la substance de l'un et la substance de l'autre; toutesfois, à cause qu'elles ne font qu'une seule personne, par l'estroite union qu'elles ont ensemble, l'on dit, et avec verité, que cet homme a mal à la jambe

ou au bras, et qu'il parle, qu'il discourt et comprend, meslant tellement ces deux substances de l'ame et du corps ensemble, qu'on parle des deux comme s'il n'y en avoit qu'une : de mesme, à cause de cette si estroite union qui a esté faite de la nature divine avec la nature humaine, en l'incarnation, l'on parle des deux comme si elles n'estoient qu'une, et de-là vient que l'on dit que Dieu a esté crucifié et a souffert la mort en la croix.

Vous entendrez mieux ce mystere par quelque autre similitude, non toutesfois que l'union du ces deux natures se puisse entendre, comme l'on entend ce qui se passe au-dessous des sens; mais vous le comprendrez suffisamment, pour le croire comme il faut. Prenez une lame de fer, et la jettez dedans une fournaise ardente, puis quelque temps après retirez-la, et vous verrez que cette lame, qui naguere estoit seulement de fer, est tellement enflammée, que vous ne sçauriez dire si à present c'est fer ou feu, d'autant qu'elle paroist plutost feu que fer, tant ces deux natures de feu et de fer se sont unies ensemble, si bien que vous pouvez dire que ce feu est un feu enferré, et ce fer un fer embrasé : et quoy que ces deux natures soient si unies par ensemble, neantmoins c'est sans prejudice l'une de l'autre; car le fer, pour estre uny au feu, ne laisse pas d'estre fer, et le feu, pour estre dans le fer, ne laisse pas d'estre feu. Que si vous voulez voir cela plus clairement, mettez de l'eau sur le fer chaud, et vous verrez qu'il retournera en sa premiere forme. De mesme peut-on dire que la divinité est comme une fournaise ardente, dans laquelle a esté jetté le fer de l'humanité, qui s'est tellement unie au feu de la divinité, que ces deux natures n'ont fait qu'une seule personne, sans que pour cela la nature humaine, ny la nature divine, ayent laissé d'estre chacune ce qu'elles estoient auparavant; et tout ainsi que le fer que l'on retire de la fournaise ne s'appelle plus fer seulement, ains fer embrasé, et le feu un feu enferré : aussi disons-nous qu'en l'incarnation Dieu a esté humanisé, et l'homme a esté divinisé. Mais neantmoins il y a cette difference en cette similitude, que jettant de l'eau sur le fer embrasé, le feu le quitte, et le fait demeurer en sa premiere forme : mais en l'union de la divinité avec l'humanité, il n'en est pas ainsi; car, depuis que la nature divine a esté joincte avec l'humaine, elle ne s'en est jamais separée pour aucune eau de tribulation que l'on ayt jetté dessus : *Quod semel assumpsit, nunquam dimisit.*

Quand Dieu voulut retirer les Israëlites de la puissance des Madianites, il choisit Gedeon pour cela, et luy ordonna tout ce

qu'il vouloit qu'il fist pour la delivrance de ce peuple. Lors Gedeon, se voyant choisi de Dieu pour capitaine de l'armée des Israëlites, et voulant sçavoir s'il le favoriseroit, il luy demanda un signe : *Dixitque Gedeon ad Deum : Si salvum facies per manum meam populum Israël, sicut locutus es, ponam hoc vellus lanæ in area; si ros in solo vellere fuerit, et in omni terra siccitas, sciam quod per manum meam, sicut locutus es, liberabis Israël* (Jud. 6); Seigneur, dit-il, je prendray une toison, c'est-à-dire, une tonsure de brebis, et l'estendray dessus la terre, et si le matin je la treuve toute trempée, et que la rosée vienne à tomber dessus, en sorte que la terre n'en soit point mouillée, je tiendray cela pour un signe certain que vous me serez favorable, et que nous aurons la victoire sur nos ennemis. Il mit donc une toison dessus la terre, et Dieu fit tomber une rosée du ciel en si grande abondance que la toison en fut trempée de toutes parts, et la terre qui estoit dessous demeura si seiche, qu'il sembloit qu'elle eust esté long-temps battuë du soleil : or Gedeon, treuvant la toison si trempée de la rosée que l'eau surnageoit par-dessus, il la fit tordre, et en epuisa l'eau jusques à ce qu'elle fust toute seiche, puis entreprit la bataille de laquelle il eut une très-heureuse issuë.

Que nous represente cette toison, sinon l'humanité de Nostre-Seigneur, sur laquelle est tombée cette rosée celeste de la divinité, en si grande abondance que l'humanité a esté comme divinisée? Il y a neantmoins cette difference entre cette similitude et l'incarnation, que Gedeon treuvant la toison si trempée de la rosée, que l'eau surnageoit par-dessus, en sorte que la toison soustenoit l'eau, à ce qu'elle ne vinst à mouiller la terre, il la fit tordre, et en separa l'eau; mais en l'incarnation, ces deux natures s'estant une fois unies ensemble, elles ne se sont jamais separées, tellement que la rosée de la divinité n'a jamais quitté la toison de l'humanité, ny en la vie ny en la mort : elle a tousjours esté unie à l'ame et au corps de Nostre-Seigneur, et mesme après sa mort, la divinité a tousjours esté avec sa très-saincte ame aux lymbes, et avec son sacré corps dans le sepulchre. Il y a encore cette difference, que la toison soustenoit l'eau; mais en l'incarnation, ce n'est point l'humanité qui soustient la divinité, ains c'est la divinité qui soustient l'humanité.

Les poëtes fabuleux ne vouloient jamais se servir de l'esponge pour aucune similitude ou comparaison, disant que c'estoit une incivilité d'en parler; mais, depuis qu'en la passion de Nostre-Seigneur, les Juifs la luy presenterent, lorsqu'il dit qu'il avoit

soif, et que cette esponge eut touché ses sacrées levres, elle fut sanctifiée, de sorte qu'on n'a plus fait de difficulté de la nommer dans le discours des choses sainctes; c'est pourquoy je m'en serviray maintenant, pour vous faire entendre le mystère de l'incarnation. Imaginez-vous donc une grande esponge qui auroit esté nouvellement creée dans la mer : si vous la regardez, vous verrez qu'en toutes ses parties il y a de l'eau, et qu'elle en est toute remplie, la mer est dessus et dessous, et en un mot elle en est environnée de toutes parts; neantmoins cette esponge ne perd point sa nature, ny la mer la sienne. Mais remarquez, je vous prie, qu'encore que la mer soit dans toutes les parties de l'esponge, l'esponge n'est pas dans toute l'estendue de la mer, d'autant que la mer est un profond et vaste ocean, qui ne peut estre compris par l'esponge. Or cette similitude nous represente très-bien l'union de la nature humaine avec la nature divine. L'esponge nous represente l'humanité sacrée de nostre Sauveur, et la mer sa divinité, laquelle a tellement imbu l'humanité, qu'il n'y a pas une petite partie au corps ny en l'ame de Nostre-Seigneur qui n'en ayt esté remplie, sans que pour cela la nature humaine ayt laissé d'estre ce qu'elle estoit, c'est-à-dire, finie et limitée, ne pouvant esgaler la divinité, qui est une mer infinie qui comprend et remplit toutes choses, et ne peut estre comprise ny remplie d'aucune. Vous voyez donc, par ces similitudes, comme l'incarnation n'est autre chose qu'une union très-intime et parfaicte de la nature humaine avec la nature divine, par laquelle l'homme a esté fait Dieu, et Dieu a esté fait homme.

Quant au troisiesme poinct, pourquoy est-ce que l'incarnation a esté faite? C'est pour nous enseigner à vivre, non plus brutalement, comme les hommes avoient fait depuis la chute d'Adam, mais selon la raison : et pour cela Nostre-Seigneur vient s'incarner, afin de nous enseigner, par ses parolles et par ses exemples, l'abstinence et sobrieté des biens, commoditez, playsirs et honneurs de ce siecle, foulant aux pieds tout ce que le monde estime, embrassant et choisissant le contraire. Avant l'incarnation, les hommes vivoient comme des bestes sans raison, courant après les dignitez et voluptez de cette vie, ainsi que les bestes font après ce qu'elles appetent (1).

Or Nostre-Seigneur, nous voulant sauver, vient nous apprendre par ses œuvres à mespriser toutes ces choses, nous donnant des exemples d'une admirable sobrieté, non seulement exterieure, mais beaucoup plus interieure et spirituelle, qui consiste en une

(1) Appetent, traduction littérale du latin *appetunt, elles désirent,* ont *appétit.*

soustraction et privation volontaire de toutes les choses delectables aux sens qu'il pouvoit recevoir en cette vie, s'estant chargé, volontairement et de son plein gré, de toutes les peines, tribulations, pauvretez et mespris qui se peuvent endurer en ce monde. Il avoit une ame parfaictement glorieuse, qui jouyssoit de la claire vision de la Divinité dès l'instant de son incarnation, et neantmoins il ne voulut pas estre exempt de souffrir, non seulement en son corps, ains encore en son esprit; car, dès le moment de son incarnation, il vit et lut dans le livre de la predestination eternelle tout ce qu'il devoit souffrir, et qui luy devoit arriver durant le cours de sa saincte vie, et ce livre estoit intitulé : La Saincte volonté de Dieu, ainsi qu'il dit par son prophete : *In capite libri scriptum est de me, ut facerem voluntatem tuam; Deus meus, volui, etc.* (Psal. 39). Et pendant qu'il fut en ce monde, il ne fit autre chose que de lire dans ce livre sacré, afin d'ajuster toutes ses volontez à celles de son Pere eternel, prattiquant exactement tout ce qu'il treuva escrit en iceluy, ainsi que luy-mesme tesmoigne : *Quia descendi de cœlo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me, Patris* (Joan. 6); Je suis descendu du ciel en terre, dit-il, non pour faire ma volonté, mais pour faire celle de celuy qui m'a envoyé.

O que nous serions heureux, si, à l'exemple de Nostre-Seigneur, nous lisions fidellement dans ce livre, et que tout nostre soin fust de faire la volonté de Dieu, par un parfaict renoncemant de la nostre, taschant tousjours de l'ajuster à la sienne! Ce seroit sans doute le vray moyen d'obtenir de sa bonté tout ce que nous voudrions; car celuy qui fait la volonté de Dieu obtient tout ce qu'il luy demande : *Voluntatem timentium se faciet* (Psal. 144); Dieu fera la volonté de ceux qui le craignent, dit le prophete : ainsi que nous voyons qu'il fit tout ce que voulut Gedeon, quand il luy demanda un signe.

Nostre-Seigneur vit donc à l'instant de son incarnation tous les foüets, les escourgées (1), les cloux, les espines, et toutes les injures et blasphemes que l'on devoit vomir contre luy. En somme, il vit tout ce qu'il devoit souffrir en la croix, et alors il accepta et embrassa tous ces tourmens avec une dilection non pareille, les mettant sur son cœur, avec tant d'amour, qu'il commença dès-lors à souffrir tout ce qu'il devoit par après endurer durant le cours de sa vie, et au temps de sa passion; commençant dès sa naissance à se priver, par une entière soustraction, de toutes les consolations qu'il pouvoit recevoir en cette vie;

(1) Escourgées, *Fouets* et *coups de fouet.*

ne se reservant que celles dont il ne se pouvoit priver; faisant que la partie inferieure de son ame fust subjette et souffrist les tristesses, peines, craintes, apprehensions, frayeurs et respugnances, non par force, ny pour ne pouvoir faire autrement, mais volontiers et de son plein gré : et le tout pour nous monstrer l'amour qu'il nous portoit, quoy que cela ne fust pas absolument necessaire; car, un seul soupir amoureux sortant de son sacré cœur, estoit plus que très-suffisant pour nous rachepter, d'autant qu'il procedoit d'une personne infinie : et il est certain que Nostre-Seigneur merita plus par la plus petite de ses actions, que ne firent ny ne feront jamais tous les saincts ; et Dieu fut plus honoré par un seul acte d'amour et d'adoration, que la très-beniste ame de nostre Sauveur fit à l'instant de sa creation, qu'il ne fut ny ne sera jamais par toutes les creatures humaines et angeliques. Et neantmoins ce divin Sauveur, pour nous rachepter, a voulu souffrir tant de peines et de travaux, payant en toute rigueur de justice nos fautes et iniquitez, nous enseignant par son exemple à embrasser amoureusement les souffrances, et nous priver de tout ce que le monde estime afin de vivre desormais selon la raison, et non selon nos appetits et affections desordonnées.

J'ay tousjours accoustumé de dire aux ames qui se veulent consacrer à Dieu en la saincte religion, qu'elles y doivent venir pour porter la croix, et se crucifier avec Nostre-Seigneur; en somme, qu'elles y doivent venir pour pastir, et pour y vivre en une profonde humilité et entiere resignation d'y recevoir les peines, tribulations, seicheresses et desgouts qui leur arriveront : et si quelquesfois Dieu leur donne des consolations, elles ne s'y doivent pas attacher, ains passer outre en s'humiliant. Mais n'est-ce pas une grande misere de voir Nostre-Seigneur tant souffrir, et se priver de toutes les consolations qu'il pouvoit recevoir parmy ses souffrances, et que nous en soyons si avides et si amateurs, qu'il semble que nous ne cherchions autre chose en tout ce que nous faisons? Considerez, je vous prie, ce petit enfant nouveau né dedans la cresche de Bethleem, escoutez ce qu'il vous dit, regardez l'exemple qu'il vous donne : il a choisi les choses les plus aspres, penibles, viles et abjectes, au temps de sa nativité, qu'on se puisse imaginer. O qui pourroit demeurer auprès de cette saincte cresche tout le long de cette octave : il se fondroit certes d'amour, voyant ce divin enfant, couché en un si pauvre lieu, pleurer et trembler de froid! O Dieu! avec quelle reverence est-ce que la sacrée Vierge consideroit le cœur de ce

très-sainct enfant, tout palpitant d'amour dans sa saincte poictrine! comme elle alloit meslant ses sainctes larmes avec celles qui couloient si doucement des yeux divins de ce benist poupon! comment estoit-elle attirée à la suave odeur de ces admirables vertus!

O que c'est une chose aymable et utile à voir et considerer, que le mystere très-haut et très-profond de l'incarnation de nostre Sauveur! Mais neantmoins il est vray que tout ce que nous en pouvons entendre et comprendre par nos foibles discours n'est rien au prix des grandeurs et excellences qu'il contient, et pouvons bien dire ce que disoit Socrate, lisant un livre d'Heraclite : Ce livre, disoit-il, est si haut, si docte et si profond, que je n'y entends que fort peu de choses; toutesfois, le peu que j'y entends est extresmement beau et relevé : mais je crois que ce que je n'entends pas l'est encore beaucoup plus. O certes! nous pouvons bien à plus juste raison nous servir de ces parolles, considerant l'incarnation, et dire : Ce mystere est si haut et si profond, que nous n'y entendons que fort peu de choses : toutesfois, le peu que nous y entendons est extresmement beau et relevé; mais nous croyons que tout ce que nous n'entendons pas l'est infiniment plus.

Enfin, mes cheres filles, si nous sommes bien fidelles à imiter les vertus qui reluisent en ce divin mystere, nous l'entendrons parfaictement un jour dans le ciel, où nous celebrerons cette grande feste de Noël, avec un contentement indicible, et là nous verrons clairement tout ce qui s'est passé en cette très-saincte nativité, et benirons à jamais celuy qui estant si haut, s'est tant abaissé pour nous exalter. Dieu nous en fasse la grace. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA CIRCONCISION DE NOSTRE-SEIGNEUR.

Postquàm consummati sunt dies octo, ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus.

Les huict jours estant accomplis, l'enfant fut circoncis, et fut nommé Jesus. (Luc. 2.)

Les jours, les mois, et les années appartiennent toutes à Dieu qui les a faites et creées. Les anciens payens avoient tellement accommodé les jours et les années, qu'ils les nommoient et distinguoient selon le cours de la lune, et leur donnoient des noms propres et appartenans à leurs faux dieux, comme le nom de Mercure, de Mars, de Jupiter, et autres semblables : et cette superstition a passé si avant parmy les hommes, qu'on a eu peine de l'arracher. C'est pourquoy la saincte Eglise, la voulant extirper, a dédié les jours aux Saincts, et a mieux aymé nommer du nom de ferie les jours auxquels il n'eschet point de feste dont elle fasse l'office, que de les nommer des noms desquels ces anciens prophanes les nommoient; et combien qu'on (1) dedie les jours de l'année aux Saincts, si (2) ne laissent-ils pas pourtant d'estre tous dediez à Nostre-Seigneur, comme à celuy qui les a faits, et à qui ils appartiennent. Et c'est le subjet pour lequel la saincte Eglise luy dedie celuy d'aujourd'huy, qui est le premier, et en iceluy (3) tous ceux de l'année.

Or, en ce jour, nous celebrons la feste de la Circoncision de Nostre-Seigneur, en laquelle il receut le sacré nom de Jesus : et le mystere que la saincte Eglise nous propose en cette feste est tres-beau et admirable, d'autant qu'il est comme une image ou representation de la circoncision spirituelle que nous devons tous faire pour estre sauvez; et quoy que l'Evangile qui se lit en ce jour soit le plus court de tous ceux de l'année, il ne laisse pas neantmoins d'estre très-haut et très-profond, parce qu'en iceluy est faite mention du nom sacré de Jesus, qui signifie Sauveur, et du sang que Nostre-Seigneur respandit huict jours après sa saincte naissance, afin de nous donner dès lors des arres de nostre salut, et de l'amour qu'il nous portoit. Je suivray donc l'Evangile, et vous feray voir par ce discours ce que c'est que circoncision, et comme il se faut circoncir spirituellement;

(1) Combien qu'on, *quoiqu'on.* — (2) Si, *encore.* — (3) Iceluy, *lui.*

et à la fin nous dirons quelque chose du nom sacré de JESUS, qui fut imposé à Nostre-Seigneur.

Quant au premier poinct, il faut sçavoir que la circoncision estoit un sacrement de l'ancienne loy, qui representoit le baptesme, d'autant qu'elle estoit comme une profession de foy de l'attente de l'avenement de Nostre-Seigneur; et ceux qui estoient circoncis estoient nettoyez de la coulpe du peché originel, et par ce moyen, d'ennemis de Dieu qu'ils estoient par le peché, ils devenoient ses amis et ses enfans. Or, Nostre-Seigneur ne pouvant estre sujet à la circoncision, il n'estoit point obligé de se sousmettre à cette loy, non seulement à cause qu'il estoit legislateur, mais encore parce qu'il estoit la pureté mesme, sans tache ny roüille de peché, tres-sainct, sans macule (1), et fils de Dieu, ayant esté, dès l'instant de son incarnation, remply et comblé de graces et benedictions par cette estroite union que l'humanité eut avec la divinité, en suite de quoy il fut non seulement comblé de la plenitude des graces, mais son ame fut encore parfaitement glorieuse, joüissant de la claire vision de Dieu : de manière qu'il n'avoit aucun besoin de s'assujettir à la loy de la circoncision; et neantmoins il n'a pas laissé, pour se conformer aux autres, de s'y sousmettre.

Secondement, la circoncision estoit une marque par laquelle le peuple de Dieu estoit reconnu et distingué des autres nations, de laquelle Nostre-Seigneur n'avoit aucun besoin, veu que luymesme estoit la vraye marque, le sceau et l'image du Pere eternel : *Qui cum sit splendor gloriæ, et figura substantiæ ejus* (Heb. 1). Mais, entre plusieurs causes qui ont porté Nostre-Seigneur à subir la circoncision, à laquelle il n'estoit aucunement subjet, il nous suffira de dire, que ç'a esté pour nous donner exemple de la circoncision spirituelle et interieure que nous devons tous faire, si nous voulons estre sauvez.

Or, nous devons sçavoir, que la circoncision se faisoit en l'une des parties du corps qui estoit la plus interessée et endommagée du peché de nostre premier pere Adam; et c'est la premiere remarque que nos anciens Peres font sur ce mystere, pour nous montrer que quand nous voulons faire la circoncision spirituelle, il faut que ce soit en la partie la plus malade et interessée de toutes. Certes, c'est un grand malheur que plusieurs et presque tous les chrestiens, veulent bien se circoncir en quelque chose pour avoir part à cette feste, mais toutesfois ils ne veulent faire cette circoncision qu'en la partie la moins interessée.

(1) Macule, du latin *Macula*, tache, souillure.

Par exemple, vous en verrez qui sont adonnez aux voluptez sensuelles, et qui courent après les playsirs brutaux; ils voudront faire la circoncision spirituelle, et pour cela ils tireront volontiers de l'argent de leurs bourses, et feront beaucoup d'aumosnes. C'est bien fait de circoncire sa bourse et de donner l'aumosne : *Quoniam eleemosyna à morte liberat, et ipsa est quæ purgat peccata, et facit invenire misericordiam et vitam æternam* (Tob. 12); Car l'aumosme, dit l'ange Raphël à Tobie, délivre l'ame de la mort, efface les pechez, et fait trouver grace et misericorde devant Dieu, qui la recompense de la vie eternelle. Donc il est vrai que c'est une chose très-bonne de faire l'aumosne; elle est utile en tout temps et en toute saison. Mais ne voyez-vous pas, que si bien vous faites la circoncision spirituelle, vous ne la faites pas en la maniere qu'il faut, d'autant que ce n'est pas vostre bourse qu'il faut circoncir, ains (1) la partie que vous avez la plus malade. Circoncisez donc vostre cœur : retranchez ces discours, cette compagnie, cette conversation, ces amitiez, et autres telles choses qui vous portent au peché, d'autant que c'est par là qu'il faut commencer, si vous voulez faire une bonne circoncision; ce que ne faisant pas, en suivant vos brutales affections, vous pensez toutesfois beaucoup faire de donner quelques aumosnes, quoy que vous perseveriez tousjours dans vostre peché.

Il y en a d'autres qui sont avaricieux, et cupides d'amasser des richesses; ils veulent neantmoins se circoncir, et pour cela ils font beaucoup de jeusnes, d'abstinences, de veilles, se chargent de haires, et macerent leurs corps par de grandes penitences, et pensent en faisant cela estre des demy saincts. O Dieu ! qu'est-ce que vous faites? ces austeritez que vous pratiquez, à la verité sont bonnes; mais vous ne faites pas la circoncision spirituelle comme il faut, d'autant que vous ne commencez pas en la partie la plus interessée : le mal est au cœur, et vous tuez le corps. Il faut donc retrancher tant d'affections dereglées que vous avez pour les biens, honneurs et commoditez de cette vie; c'est pourquoy, mettez hardiment dans votre cœur le cousteau de la circoncision, et commencez par là, comme par la partie la plus interessée qui soit en vous.

Il y en a aussi, qui feront de longues prieres et oraisons, lesquels neantmoins, apres cela, ne feindront point de tremper leurs langues dans le sang du prochain, par la medisance et detraction. O pauvres gens ! que faites-vous? vous pensez estre bien circoncis de faire ces choses, et ne voyez-vous pas qu'il faut

(1) Ains, *mais*.

circoncir la langue qui se baigne dans le sang du prochain?

Il s'en treuve encore d'autres, lesquels circoncisent bien la langue, et se resoudront de garder un profond silence; mais nonobstant cela ils vont tousjours grondant, murmurant, et s'impatientant en eux-mêmes. Ha! mes cheres ames, que faites-vous? le mal est caché dans le cœur : voyez donc que ce n'est pas tout de circoncir la langue, ains que vous devez encore circoncir le cœur, d'où naissent toutes ces impatiences, ces murmures, et ces ressentimens; parceque la circoncision se doit tousjours faire en la partie la plus malade, et que la circoncision spirituelle consiste à sçavoir rechercher les inclinations qui sont en nous contraires à la raison, afin d'en retrancher et couper toutes les productions : et pour cela il est besoin d'un serieux et soigneux examen, pour bien reconnoistre quelles sont les plus fortes passions qui dominent en nous, et qui nous font le plus commettre d'imperfections, afin de commencer par là nostre circoncision spirituelle.

La seconde remarque que je fais sur le mystere que la saincte Eglise nous propose en cette feste, est, que c'estoit une circoncision, et non pas une incision. Il y a bien de la difference entre la circoncision et l'incision, parce que l'incision se fait seulement en quelque membre malade, duquel on ne retranche rien; ce qui n'est pas de mesme de la circoncision. Et cela est une chose necessaire à sçavoir, d'autant que la plus grande partie des chrestiens, pour l'ordinaire, font des incisions au lieu de circoncisions : ils donneront bien quelque coup à un membre qu'ils ont malade, mais ils n'apportent pas le cousteau de la circoncision, pour couper et retrancher du cœur ce qui est superflu.

Or, pour mieux comprendre cecy, il faut sçavoir que nous sommes tous obligez de faire la circoncision spirituelle, mais differemment et non pas egalement, d'autant que les evesques, les prestres, les religieux et religieuses y ont une particuliere obligation, et la doivent faire d'une maniere plus parfaite que ceux qui vivent dans le monde, à cause qu'ils sont plus particulierement dediez au service de Nostre-Seigneur.

Il y a plusieurs chrestiens qui se contentent seulement de couper et retrancher tout ce qui les empesche de garder la loy de Dieu; et ceux-là vrayement, s'ils la gardent entierement, seront bienheureux, car ils auront enfin le paradis, puisque, pour l'avoir, il ne faut que bien garder et observer les commandements de Dieu. Il y en a d'autres qui se contentent de retrancher et combattre seulement une passion ou habitude vicieuse;

mais ils ne laissent pas neantmoins de croupir dans mille autres sortes de pechez contre la loy de Dieu : or ceux-ci ne font pas la circoncision, ains une incision; car ils ne vont pas à la partie la plus malade, pour couper ce qu'il faut pour estre vrayement circoncis, ains se contentent de donner seulement un coup à quelque membre qu'ils ont gasté, bien que pour l'ordinaire ce ne soit pas le plus malade; et neantmoins ils pensent, en faisant cela, qu'ils font une entiere circoncision. D'où vient que vous verrez des personnes qui se veautrent dans la fange et le bourbier de mille pechez, qui sont liez de mille passions et affections depravées : si vous leur dites, qu'est-ce qu'ils font, ou qu'ils ont fait? ils vous respondront, qu'ils n'ont point fait de mal. Nous n'avons point derobé, diront-ils, ny fait d'homicide. Il est vrai; mais sçachez que ce n'est pas là tout : il y a bien d'autres pechez que ceux-là, lesquels peut-estre vous avez faits, ou que vous faites, qui sont aussi dangereux que ceux que vous dites n'avoir pas faits.

Dieu n'a pas seulement ces deux commandemens en sa loy, ains il y en a encore d'autres qu'il faut necessairement observer pour estre sauvez; car manquer à observer un commandement de Dieu, c'est se condamner soy-mesme aux peines d'enfer. Lorsque Dieu donna sa loi à Moïse, il ne dit pas seulement : Celui qui tuëra, mourra, ny : Celui qui desrobera; mais il fit encore la mesme menace, et ordonna la mesme peine et le mesme chastiment à l'esgard des autres commandemens : car c'est une verité indubitable, que jamais personne n'entrera dans le paradis, qu'il n'ait observé toute la loy de Dieu. Je dis toute, et non pas seulement une partie d'icelle (*d'elle*); et celuy qui n'aura fait qu'une incision, c'est-à-dire, qui se sera contenté d'observer un commandement ou deux de la loy, retranchant la mauvaise habitude qu'il avoit à y contrevenir, ne se souciant pas de circoncir ses autres vices ou passions, qui le rendent refractaire aux autres commandemens de Dieu, il sera eternellement damné.

Vous voyez donc bien comme il est necessaire que tous les chrestiens fassent une bonne et veritable circoncision, mais non pas tous egalement et d'une mesme façon, ains chacun selon sa necessité. Tous doivent egalement couper, et aller avec le cousteau de la circoncision, non seulement en un lieu, comme ceux qui font des incisions, mais tout à l'entour du cœur, afin de retrancher tout ce qui les empesche de garder la loy de Dieu; et faisant cela ils seront bien-heureux, car, estant marquez de cette marque de la circoncision spirituelle, ils seront reconnus

pour enfans de Dieu, et comme tels ils seront enfin colloquez en sa gloire. Mais quant aux personnes consacrées à son service, comme nous autres ecclesiastiques, religieux et religieuses, il est indubitable que nous sommes bien plus obligez à cette circoncision spirituelle que les autres, et nous la devons faire non seulement en la façon que la font les seculiers, ains encore en une maniere bien plus parfaite, à laquelle ils ne sont pas obligez, pour n'avoir pas les moyens si propres à cela, comme nous. C'est pourquoy, il ne suffit pas que les religieux et religieuses se contentent de couper et combattre seulement un vice ou une mauvaise inclination, mais ils doivent entierement retrancher de leur cœur tout ce qui peut deplaire à Dieu, pour petit qu'il soit; et pour cela ils doivent user d'un soin tout particulier à regarder et remarquer leurs imperfections, pour y apporter le cousteau de la circoncision, qui n'est autre qu'une bonne et forte resolution de surmonter toutes les difficultez qui se rencontrent en la prattique des vertus.

Les anciens Peres, parlant de la religion, disent qu'elle est un hospital spirituel, où l'on guerit non seulement les maladies dangereuses et mortelles de l'esprit, mais encore les plus petites esquelles (1) il n'y a nul danger de mort : d'autant que les religieux se doivent purifier en icelle des plus petits defauts, qui peuvent empescher ou retarder l'ame d'avancer, et faire progrès en la perfection, taschant mesme, autant qu'il se peut, d'oster les causes du mal, en veillant continuellement sur leur cœur, pour voir quelles sont leurs passions, pensées, desirs et affections, afin de circoncir tout ce qui est contraire à la volonté de Dieu. O que ceux qui font ainsi sont heureux!

Il est vray, direz-vous : mais j'ay desja tant de fois apporté le cousteau pour couper et circoncir mes passions; et quoy que j'aye desja fait, ce me semble, tout ce que j'ay peu, et que j'y aye employé beaucoup de temps, avec tout le soin et la vigilance qu'il m'a esté possible, je ne laisse pas neantmoins de sentir tousjours des aversions, degousts et respugnances. Hé! mes cheres ames, ne sçavez-vous pas que nous ne sommes point en ce monde pour jouir, ains pour pastir? attendez un peu que vous soyez au ciel, et vous aurez une paix parfaite, et un consentement entier, d'autant que vous serez alors exemptes de sentir les mouvemens dereglez de la nature, vitiée et corrompuë par le peché, et possederez une tranquillité et un repos perdurable (2), parce que c'est là où l'on doit joüir de la paix, et non en cette

(1) Esquelles, *desquelles*. — (2) Perdurable, *sans fin*

vie, où il faut pastir et se circoncir. Et celuy qui seroit icy sans passions, ne pastiroit pas, ains il joüiroit, ce qui ne peut estre; car tant que nous vivrons, nous aurons des passions, et n'en serons jamais quittes qu'à la mort, selon l'opinion des docteurs, reçuë de toute l'Eglise. Mais de quoy nous mettons-nous en peine, puisqu'au combat de telles passions et emotions gist nostre victoire et triomphe?

Je sçay bien qu'il y a eu quelques hermites et anachoretes en la Palestine, qui ont tenu l'opinion contraire, asseurant que l'homme, par la soigneuse et frequente mortification, pouvoit arriver jusques là, que d'estre sans passions, ni emotions de cholere, en sorte qu'il pouvoit recevoir un soufflet sans rougir, estre injurié, mocqué et battu sans le ressentir : mais cette opinion a esté condamnée comme fausse, et rejettée de toute l'Eglise, laquelle a declaré, que tant que l'homme vivra sur cette terre, il sera tousjours subjet à avoir des passions, et sentira tousjours en la partie inferieure de son ame des tremoussemens de cholere, des souslevemens de cœur, des affections, inclinations, respugnances, degousts, aversions, et telles autres choses contraires à la raison. Et ne se faut jamais estonner si, quand l'on nous dit nos fautes, ou que l'on nous reprend, nous sentons à l'instant que la cholere s'emeut en nous; et si nous avons des degousts et respugnances sur les choses qui nous arrivent, ou qui nous sont faites, contraires à nos inclinations; ny moins(1), si nous avons des volontés propres, qui nous font desirer plustost une chose qu'une autre. O non, certes! car tout cela sont des passions qui nous sont naturelles, lesquelles ne sont point peché en elles-mesmes : et ne faut pas penser, quand vous sentez tous ces mouvemens s'eslever en la partie inferieure de vostre ame, contre vostre volonté, que vous pechiez et offensiez tant soit peu, et pourveu que vous ne fassiez rien en suite; car il ne depend pas de vous de n'avoir point ces sentimens.

Plusieurs se trompent grandement en cecy, pensant que la perfection consiste à ne rien sentir, et dès qu'ils sentent quelque rebellion ou souslevement des passions, il leur semble que tout est perdu. Hé! ne voyez-vous pas que cela n'est pas la partie la plus malade, et que ce n'est pas cela qu'il faut circoncir, ains ce qui se fait en suite de ces mouvemens. Posez donc le cousteau de la circoncision sur ces parolles de ressentiment et d'impatience : et vous, ô mondains, circoncisez ces blasphesmes, ces juremens, ces parolles injurieuses et de detraction, qui naissent

(1) Ny moins, *non plus*.



de ces mouvemens de cholere, qui sont veritablement pechez, et maladies mortelles; circoncisez encore ces haines du prochain, et ces pensées de murmure entretenuës volontairement dans le cœur, les jours, les sepmaines, les mois et les années toutes entieres. Et vous, mes cheres ames, qui estes plus specialement dediées à Dieu, circoncisez ces respugnances volontairement fomentées sur les obeyssances contraires à vos inclinations : allez tout à l'entour du cœur, et regardez soigneusement vos passions et affections desreglées; tranchez et coupez nettement et entierement ce prepuce (1); ne vous contentez pas de faire seulement des incisions, comme font ceux qui sont dans le monde, mais faites de bonnes circoncisions spirituelles et interieures.

La troisiesme remarque que je fais sur l'Evangile de ce jour, est qu'en l'ancienne loy, celuy qui estoit circoncis ne se circoncisoit pas luy-mesme, mais il estoit circoncis par la main d'autruy. Or Nostre-Seigneur, qui se vouloit en tout et partout conformer aux autres, et s'assujettir à la loy sans aucune exception, voulut aussi estre circoncis, non par soy-mesme, mais par la main d'autruy; ce qu'il a voulu faire pour nous donner exemple, et pour nous montrer qu'encore que ce soit une chose très-bonne de se circoncir soy-mesme, il est neantmoins beaucoup meilleur d'être circoncis par la main des autres.

Certes, l'on sçait assez combien sont recommandables ces anciens hermites et anachoretes qui vivoient ès deserts, et en quelle estime il les faut avoir, pour les admirables triomphes et victoires qu'ils ont remportez sur le diable, le monde et la chair, en se mortifiant et circoncisant eux-mesmes, aidez à ce faire par la grace de Dieu, suscitez et poussez par l'inspiration du Sainct-Esprit, et de leurs bons anges. Mais aussi, il est certain que la circoncision que nous souffrons nous estre faite par les mains d'autruy va au dessus de la leur, et est bien plus parfaite, parce qu'elle est plus douloureuse, et partant plus recommandable; et Dieu veut que nous souffrions cette circoncision, en laquelle, sans doute (2), il y a beaucoup plus de perfection et de merite, qu'à celle que nous faisons nous-mesmes. Et bien que les vrays religieux soient tousjours en attention et veillent continuellement sur leur propre cœur, pour voir ce qu'il faut retrancher et mortifier, afin de se circoncir eux-mesmes, cela neantmoins ne les empesche pas de vouloir estre circoncis par les mains d'autruy, bien que cette circoncision soit plus sensible, et difficile à supporter que l'autre.

(1) En latin, *præputium* — (2) *Certainement.*

Vous verrez des personnes qui sont naturellement orgueilleuses, fieres, hautaines : elles voient bien qu'il est du tout necessaire de circoncir cette passion, d'autant qu'elle leur cause un grand empeschement à la grace de Dieu, et pour cela, lorsqu'elles sont en l'oraison, elles ressentent en leur cœur un grand desir de faire cette circoncision, et retrancher ce defaut, et se mettent après à y travailler avec tant de ferveur, qu'il semble que les prattiques d'humilité ne leur coustent rien. Voulez-vous sçavoir d'où cela procede? C'est que tout ce que nous faisons de nous-mesmes, par nostre propre choix et eslection, nous apporte tousjours beaucoup de satisfaction, et ne nous couste quasi rien, tant les subtilitez et inventions de nostre amour-propre sont si grandes; mais si, en ce temps-là, quelqu'un vient à leur dire leurs defauts, ou leur faire la correction, ou s'il arrive qu'on les contrarie en quelque chose, ô certes! tout est perdu : le sang se remuë, l'on est troublé, l'on ne peut supporter cela, l'on n'a plus que repliques pour faire entendre et valoir ses raisons, pour se justifier. Vous voyez donc combien il est necessaire, pour nostre perfection, qu'un autre prenne en main le cousteau pour nous circoncir, car il sçait bien mieux où il le faut mettre que nous-mesmes.

Mais, pour nostre instruction, je veux clore ce subjet, par une histoire admirable de la Genese, où il est dit qu'un jour Jacob, avec tous ses enfants et sa famille, vint poser ses tentes et ses pavillons près de la ville de Sichem. Or il avoit une fille nommée Dina qui estoit fort belle, laquelle fut tellement portée de curiosité de voir cette ville royale, qu'un jour elle s'y en alla promener toute seule; et comme elle s'amusoit à considerer et regarder de tous les costez les beautez et singularitez de cette grande ville, il arriva que le jeune prince de Sichem, fils du roy Hemor, se mit en mesme temps à regarder par la fenestre, et voyant cette jeune demoiselle douée d'une tres rare beauté, il en fut si epris qu'il la fit soudain enlever; ce qui luy fut d'autant plus facile, que les grands trouvent tousjours assez de personnes qui les favorisent en leurs mauvais desseins. Ainsi elle fut non-seulement enlevée, mais encore deshonorée par ce jeune prince, ce qui affligea grandement son bon pere Jacob, et ses freres, parceque le roy Hemor et le prince Sichem son fils n'estoient pas de leur nation, et ne gardoient pas la loy de la circoncision. Mais le roy Hemor sçachant cela, et connaissant combien son fils estoit amoureux et passionné de cette fille; car l'Escriture dit que l'ame de Sichem etoit collée à celle de Dina : *Et congluti-*

nata est anima ejus cum ea (Gen. 34), il résolut de la lui donner en mariage.

Mais, ô Dieu! que les amours du monde sont foibles et de peu de durée! certes, l'on peut dire qu'ils naissent et perissent en mesme temps; ce qui n'est pas ainsi de l'amour de Dieu, car il dure tousjours et ne sort jamais de l'ame où il est une fois entré, si elle ne le quitte volontairement, l'unissant et liant avec sa divine Majesté, non pour deux ou trois jours seulement, comme l'amour mondain, mais pour une eternité, entretenant l'ame des delices et douceurs de l'autre vie; tout au contraire de cet amour damnable et mondain, lequel n'a pour son entretien que des mugueteries (1) et sottises. Le roy, connoissant l'affection de son fils pour Dina, et voyant que pour satisfaire à son desir et contenter sa passion, il falloit en venir jusques-là que de les marier ensemble, il s'advisa de traitter cette affaire avec Jacob, et le fit appeler pour se trouver en une assemblée faite pour ce subjet, où l'on apporta tant de raisons, qu'il fut enfin resolu de faire ce mariage. Mais c'est chose estrange, des inventions et malices de l'esprit de l'homme : Simeon et Levi, freres de Dina, sçachant que Jacob leur pere traittoit de marier leur sœur avec le prince Sichem, offensez et piquez du deshonneur qu'il luy avoit fait, s'adviserent de proposer une chose au roy, sans laquelle ils ne consentiroient point à ce mariage, qui estoit, que s'il vouloit faire alliance avec eux, et que leur fils espousast leur sœur, ils demandoient que tout le peuple fust circoncis; sur quoy il y eut de grandes difficultez, mais enfin, apres beaucoup de raisons representées de part et d'autre, il fut resolu de proposer la circoncision à tout le peuple de la terre de Sichem. Tout ce peuple estant donc assemblé au lieu prefix (2) pour faire les consultations, la circoncision leur fut proposée, mais avec tant et de si fortes raisons pour les emouvoir à faire ce que le roy desiroit, afin de contenter la passion de son fils, qu'ils y consentirent tous pour luy complaire seulement. Mais comme cette circoncision estoit grandement douloureuse, et que la plus grande partie des hommes en mouroient, ou en demeuroient tellement affaiblis, qu'ils estoient à demy morts, Simeon et Levi, freres de Dina, après que ce pauvre peuple eust esté circoncis, entrerent en cette ville et en firent un cruel carnage, mettant tout à feu et à sang, pour se venger du tort que le prince Sichem, fils du roy Hemor, avoit fait à leur sœur. Or, mes tres cheres ames, que tirerons-nous de cette histoire pour nostre instruction? remarquez un

(1) Mugueteries, *galanteries*. — (2) Prefixe, *fixé d'avance*, déterminé.

peu, je vous prie, l'admirable souplesse et sujettion de ce peuple, à condescendre à la volonté du roy, sujettion qu'ils firent paroistre en acquiesçant si librement à son desir, mettant leur vie au hazard, sans autre consideration que d'obliger et faire plaisir au fils du roy.

O Dieu! apres cela, serons-nous bien si lasches de courage, que de fuïr nostre circoncision spirituelle, voyant aujourd'huy nostre divin Sauveur s'assujettir à cette rude loy de la circoncision, pour nous donner exemple? Il nous invite en respandant son sang, non point de respandre le nostre, mais seulement de respandre nos cœurs et nos esprits devant luy, par une entiere sousmission à sa tres-saincte volonté, et nous luy refusons ce devoir! Quoi! souffrirons-nous qu'il nous invite à la circoncision spirituelle, non pour son profit et playsir, ains pour nostre salut, et que nous refusions apres cela de faire ce qu'il nous demande? Aurions-nous bien le courage de voir ce peuple de Sichem se sousmettre à cette rude loy, seulement pour faire plaisir au fils du roy; et que nous autres soyons si lasches et tiedes en l'amour de nostre divin roy, que nous ne voulions pas à son exemple nous humilier, et assujettir nos esprits à faire et souffrir des choses sans comparaison plus faciles et aisées, que ce qu'il a fait et enduré pour nous.

Achevons maintenant en disant un mot du nom qui fut imposé à Nostre-Seigneur. L'Evangile de ce jour dit, que Jesus, qui veut dire Sauveur, fut son nom. Ce fut certes tres à propos qu'on luy donna le nom de Sauveur au jour de sa circoncision; car il ne pouvoit pas estre Sauveur sans respandre son sang, et il ne pouvoit pas donner son sang sans estre Sauveur. Il pouvoit bien sauver le monde sans respandre du sang, quant à l'effet, mais non pas quant à l'affection qu'il nous portoit : il pouvoit bien satisfaire à la justice divine pour tous nos pechez par un seul souspir de son sacré cœur; mais non pas pour satisfaire à son amour, lequel vouloit qu'en prenant le nom de Sauveur il commençast à donner de son sang, comme des arres de celuy qu'il devoit respandre en sa passion pour nostre redemption. Le nom de Sauveur luy a donc esté donné tres-justement au jour de la circoncision, d'autant que, comme dit le grand apostre en l'Epistre aux Hebrieux : *Sine sànguinis effusione non fit remissio* (Heb. 9); Il n'y a point de remission, c'est-à-dire de salut, et de redemption, sans effusion de sang. Et Nostre-Seigneur se faisant appeler Sauveur et Redempteur des hommes, il commence, en mesme temps qu'il prend ce sacré nom, à

payer nos debtes, non d'autre monnoye que de son precieux sang.

Nostre-Seigneur, disent nos anciens Peres, entre les divers noms et tiltres qu'on luy donne, en a trois, qui luy appartiennent souverainement, et lesquels ne peuvent estre attribuez ny donnez à d'autre qu'à luy : dont le premier est celui de son estre, qui lui appartient si souverainement, qu'il ne se peut attribuer à nul autre; par lequel nom il se connoist luy-mesme par luy-mesme, et voit que luy seul peut dire en verité : *Ego sum, qui sum* (Exod. 3); Je suis celuy qui suis. Le deuxiesme nom est celuy de Créateur, qui ne peut estre aussi attribué qu'à Dieu seul, car nul ne peut estre Createur que Dieu tout puissant; et dans ce nom il se connoist, non seulement soy-mesme par soy-mesme, mais il se connoist encore dans ses creatures, et specialement dans celles qu'il a creées à son image et semblance (1).

Le troisiesme nom est celuy de Jesus, c'est-à-dire de Sauveur, qui est un nom lequel semblablement ne peut appartenir qu'à Nostre-Seigneur; car nul autre que lui ne pouvoit estre Sauveur.

Mais outre ces trois noms, il en a encore un autre qui est le nom de Christ, qui veut dire grand-prestre et oinct de Dieu : *Tu es Sacerdos in æternum* (Psal. 109); Vous estre le grand-prestre eternel, dit David, parlant à Nostre-Seigneur en ses psalmes. Or, nous autres chrestiens participons à deux noms, de Jesus et de Christ, d'autant que le nom de *chrestien* est venu de celui de Christ, qui signifie *oinct d'une onction sacrée,* à laquelle nous participons tous quand nous recevons les sacremens, par lesquels cette divine onction de la grace est respanduë dans nos ames par le Sainct-Esprit : mais quand nous serons au ciel, nous participerons à celuy de Sauveur, c'est-à-dire, que nous jouïrons du salut que Nostre-Seigneur nous a acquis par sa mort et passion, et serons appelez *les sauvez.*

O que nous serons heureux, si à l'heure de nostre mort, et pendant nostre vie, nous prononçons souvent et amoureusement ce sacré nom de Jesus! car il sera comme le mot du guet, qui fera que nous aurons l'entrée libre dans le ciel, parce que le nom de Jesus est le nom de nostre redemption. Heureux, certes! seront ceux qui le prononceront souvent et devotement, et avec un profond ressentiment d'amour envers celuy qui nous a sauvez par son sang et par sa passion; car ceux qui le nommeront bien, seront indubitablement sauvez. Nous devons donc, mes cheres ames, avoir un grand soin de bien prononcer ce nom sacré pendant nostre vie, puisqu'il a esté donné du Pere eternel à

(1) Semblance, *Ressemblance.*

son Fils, afin qu'il nous sauvast tous. O que nous pouvons bien dire avec le grand apostre, que ce nom sacré est par-dessus tout nom : ***Et donavit illi nomen quod est super omne nomen*** (Philip. 2)! O que ce nom est doux et suave! c'est un baume divin, propre à guerir toutes les playes de nostre ame; c'est à ce sacré nom que tout genoüil se doit flechir, au ciel, en terre et dans les enfers : *Ut in nomine Jesu omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium et infernorum* (*Ibid.*).

C'est ce tres-sainct nom qui rejoüit les anges, sauve les hommes, et fait trembler les diables. Il nous le faut donc bien graver dans nos cœurs et dans nos esprits, afin que le prononçant frequemment, le benissant et honorant en cette vie, nous soyons dignes de chanter eternellement dans le ciel, avec les bienheureux esprits : Vive Jesus! vive Jesus! Amen.

DIEU SOIT BENY.

SERMON

POUR LA VEILLE DES ROYS (1).

Defuncto autem Herode, ecce Angelus Domini apparuit in somnis Joseph in Ægypto, dicens : Surge, et accipe puerum et matrem ejus, et vade in terram Israel : defuncti sunt enim qui quærebant animam pueri.

Après la mort d'Herode, l'ange du Seigneur apparut en songe à S. Joseph en Egypte, luy disant : Leve-toi, prens l'enfant et la mere, et t'en va en la terre d'Israel : car celuy qui cherchoit l'enfant pour luy oster la vie est mort. (MATTH. 2.)

ENCORE que toutes les festes que nous avons dans l'Eglise catholique ayent esté instituées pour honnorer Dieu d'une maniere plus particuliere, et pour entretenir et animer tousjours de plus en plus la priere des fidelles, il faut avoüer qu'il y en a quelques-unes qu'elle celebre avec beaucoup plus de solennité et de devotion que les autres.

Celle qui nous remet en memoire l'adoration des trois roys, et qui nous represente le grand et admirable mystere de la vocation des gentils à la foy de Jesus-Christ en est constamment (2) une des principales. Et c'est une chose digne de remarque, que l'Eglise, qui a de grands desseins dans les moindres choses de sa

(1) Prêché le jour d'une Profession. — (2) *Certainement.*

conduite, ne se contente pas de commencer l'office de cette feste de l'Epiphanie dès la messe de la vigile, où elle nous fait lire l'Evangile qui traitte du retour de Nostre-Seigneur en la terre d'Israël après sa fuite en Egypte; mais elle le fait commencer dès les vespres qui precedent cette vigile.

Gedeon estant dans une extreme affliction, pour la rude et pressante guerre que luy faisoient les Madianites ses ennemis, lesquels l'avoient environné de toutes parts, Dieu, la bonté duquel est incomparable, en eut compassion, et luy envoya un ange pour le consoler, lequel l'ayant abordé, luy dit ces parolles : *Dominus tecum, virorum fortissime* (Jud. 2); Je te salue, ô le plus fort des hommes, car le Seigneur est avec toy. Lors le pauvre Gedeon, fort pressé de son affliction, luy respondit : S'il est vray ce que tu dis, que le Seigneur est avec moi, comment suis-je environné de tant de miseres? Nous en pouvons bien dire autant aujourd'huy : s'il est vray que la très-saincte Vierge et S. Joseph ont Nostre-Seigneur avec eux, pourquoy donc les voyons-nous si remplis de crainte, qu'ils ont pris la fuite, pour l'apprehension qu'ils avoient d'un homme mortel, ayant avec eux le Dieu dont la majesté et puissance est infinie, et par l'ordonnance duquel toutes choses se font?

La raison de cecy est, que Nostre-Seigneur venant en ce monde, ne voulut aucunement user de son pouvoir et de son authorité, ny faire connoistre ce qu'il estoit, se monstrant en tout subjet aux loix de l'enfance, ne parlant qu'en son temps comme les autres; et luy qui, non-seulement en tant que Dieu, sçavoit toutes choses, mais aussi en tant qu'homme, cette grace luy ayant esté infuse dès l'instant de sa conception, en laquelle il fut remply d'une science parfaite, à cause de l'union de la divinité avec l'humanité, ne voulut neantmoins la faire paroistre en aucune chose, jusques à l'aage de douze ans, qu'il fit estonner et esmerveiller les docteurs, l'ayant entendu parler dans le temple, lorsqu'il fit paroistre un petit eschantillon de cette science divine et incomparable qu'il avoit. Mais depuis son enfance jusques alors, et depuis ce temps-là jusques à ce qu'il commença à prescher son Evangile, il l'a tousjours tenue close et cachée sous un profond silence. Hé Dieu! que lui eust-il cousté? luy qui aimoit si cherement sa très-sacrée mere et S. Joseph son pere nourrissier, de leur dire un petit mot à l'oreille, pour les advertir qu'il falloit qu'ils evitassent la furie d'Herode, en s'en allant en Egypte, mais qu'ils n'eussent point de crainte, d'autant qu'il ne leur arriveroit aucun mal-heur. Ne pouvait-il

pas aussi les advertir qu'ils s'en revinssent en Israël, et qu'Herode qu'ils craignoient estoit mort? Il ne le fit pas neantmoins, ains (1) attendit que l'ange Gabriel vint reveler à S. Joseph qu'il le falloit faire : en quoy il fit paroistre un admirable abandonnement, se rendant deslors le parfait exemplaire de tous les hommes, mais particulierement de ceux qui sont en l'estat de perfection, comme sont les religieux et les prelats, quoy que differemment : car les religieux sont en l'estat de perfection, c'est-à-dire, en un estat propre à se perfectionner; mais les prelats doivent non seulement estre en l'estat de perfection, pour l'acquérir comme font les religieux, ains ils la doivent desja avoir acquise.

De mesme la vie de Nostre-Seigneur doit estre distinguée en deux parties. La premiere est le modele et le patron des religieux, qui est celle qu'il a menée depuis sa naissance, jusqu'à ce qu'il commença l'œuvre de nostre redemption, c'est-à-dire qu'il commença sa predication; car l'evangeliste S. Luc dit expressément qu'il demeura tousjours, pendant tout ce temps, subjet à ses parens : *Et erat subditus illis* (Luc. 2). Mais, deslors qu'il eut commencé à enseigner et prescher, il fit toutes les fonctions appartenantes aux eveques, instituant les sacremens sur l'arbre de la croix, où il offrit ce sacrifice sanglant de soy-mesme, ayant auparavant institué le sainct sacrement de l'autel en la derniere cene qu'il fit avec ses apostres, qui est semblablement un sacrifice non sanglant.

Poursuivons nostre discours, et considerons comme Nostre-Seigneur s'est rendu le vray et parfait exemplaire de la vie religieuse, pendant tout le cours de sa très-saincte vie, et voyons en quelle abnegation de soy-mesme il a tousjours vescu, mais specialement durant son enfance, quoy qu'il fust Dieu.

Et, pour mieux comprendre cette abnegation, nous en ferons trois poincts, que j'appliqueray aux trois vœux de pauvreté, chasteté, et obeyssance que font les religieux.

Or, pour commencer par l'abnegation des biens de la terre, se peut-il jamais voir une pauvreté plus denuée que celle de Nostre-Seigneur? Voyez premierement, comme dès sa naissance, il renonce à la maison de son pere et de sa mere, venant naistre en une ville, laquelle si bien elle lui appartenoit en quelque façon, estant fils de David, neantmoins il renonce tellement à tout, que le voilà reduit dans une pauvre estable, destinée pour la retraite des bestes, en laquelle estant nay, il fut couché dans

(1) *Mais.*

une cresche qui lui servit de berceau; et apres, quelles necessitez pensez-vous qu'il souffrit pendant son voyage d'Egypte, et tout le temps qu'il y demeura? Enfin sa pauvreté fut si grande, qu'elle passa jusques à la mendicité, selon l'opinion de quelques docteurs, et n'estoit nourry que d'aumosnes; car chacun sçait bien que les beaux peres ne sont pas obligez de nourrir les enfans de leurs femmes, et neantmoins Nostre-Seigneur n'estoit nourry que du travail de sainct Joseph et de celuy de sa tres-saincte Mere, qui gagnoient leur vie à la sueur de leur visage, ce divin enfant ne pouvant pas en si bas aage gagner la sienne.

Mais, pour mieux voir sa grande pauvreté, quand il fut question de retourner d'Egypte après la mort d'Herode, s'ils eussent eu quelque bien en Israël, saint Joseph n'eust pas mis en doute s'ils retourneroient en Judée, ou s'ils iroient en Israël; mais, parce qu'ils n'avoient rien, ou fort peu de chose, ils ne sçavoient de quel costé aller.

Davantage, l'amour que Nostre-Seigneur portoit à la pauvreté luy fit prendre et garder tousjours le nom de Nazareth, d'autant que c'estoit une petite ville si pauvre et si mesprisée, que l'on ne croyoit pas (comme dit Nathanaël à sainct Philippe) qu'il pust venir quelque chose de bon, ou sortir quelque grand personnage de Nazareth: *A Nazareth potest aliquid boni esse* (Joan. 1)? Et bien que Nostre-Seigneur eust peu se faire appeler de Bethleem, ou de Hierusalem, il ne le voulut neantmoins jamais faire, tant pour cette cause, que pour d'autres que nous dirons bien-tost.

Passons maintenant au second poinct, que j'applique à la chasteté, et voyons comme Nostre-Seigneur a tousjours vescu dans une abnegation tres-entiere de tous les playsirs sensuels, quoy qu'il eust une pureté incomparable. Considerez un peu comme dès son entrée au monde il priva ses sens de toute sorte de playsirs, et premierement en l'attouchement il ressentit un froid extrême.

Vous sçavez la revelation que S[te] Brigide eut de la naissance de Nostre-Seigneur, et comme elle dit, que Nostre-Dame estant en une grande abstraction et recueillement interieur, elle vit en un instant ce divin enfant couché sur la terre, tout nud, tremblottant de froid; et que soudain l'ayant adoré, elle le prit avec une extreme reverence, et l'enveloppa dans de pauvres langes qui ne le pouvoient pas garantir de souffrir la rigueur du froid. Venons à l'odorat. Vray Dieu! quelle suavité et quel parfum pensez-vous qu'on puisse avoir dans une estable? Et si nous voyons

que les roys de la terre, quand leurs enfans naissent, quoy qu'ils ne soient que des hommes miserables et mortels comme les autres, l'on met tant de parfums et l'on fait tant de ceremonies pour honorer leur naissance : hé Dieu! mes cheres ames, que ne devroit-on pas faire pour honorer ce divin Sauveur, qui n'est pas seulement homme, ains Dieu et homme tout ensemble, et neantmoins il ne se fait rien de tout cela. Quelle musique pour recréer son ouie? ayant aupres de luy un bœuf et un asne pour magnifier (1) la naissance de ce roy celeste. Enfin il ne trouve rien qui luy puisse donner du contentement ou de la recreation, que cette liqueur celeste du sacré et divin laict que sa tres-beniste mere luy fait tirer de ses tres-pures mammelles; car il faut confesser qu'il estoit meilleur sans comparaison que le vin le plus delicieux qu'on puisse jamais rencontrer, ce qui recreoit un peu le goust de ce tres-sainct enfant.

Mais, quant au troisiesme poinct de l'abnegation de soy-mesme, qui regarde l'obeyssance, qui est-ce qui est jamais parvenu à un si entier et parfait renoncement, pour se laisser conduire à la volonté de ses superieurs, que ce divin enfant? O Dieu! que c'est bien en ce poinct qu'il s'est monstré vray religieux! S. Joseph et Nostre-Dame luy tiennent la place de superieurs; ils le meinent et le portent d'un lieu en l'autre : il les laisse faire, sans jamais dire un seul mot. Mais il passa encore bien plus avant, se rendant obeyssant à la nature mesme, ne voulant faire ses croissances, ny parler, que comme les autres enfans. O abnegation nompareille de ce divin Sauveur! estant en son pouvoir de faire des miracles par luy-mesme, il n'en fait point. Et si bien il s'en fait en sa nativité autour de luy, par le chant des anges qui advertissent les pasteurs de le venir adorer, et en la conversion des gentils, par les trois roys qui le vindrent voir et reconnoistre pour leur Dieu, toutes ces merveilles se font par le ministere des anges, ou par le moyen d'une estoile extraordinaire; mais, en sa personne et en son exterieur, il ne se montre estre autre chose qu'un pauvre petit enfant subjet aux infirmitez et miseres de la nature comme les autres : luy de qui les anges sont illuminez et esclairez, et par qui ils entendent et comprennent toutes choses, ne fait point de revelations, ains attend que S. Gabriel les vienne faire à son pere nourrissier, ainsi que nous voyons en l'Evangile de ce jour. Faut-il fuïr devant Herode? il n'en dit mot, ains attend que cet ange, destiné pour la conduite de sa famille, le vienne dire et ordonner; de mesme apres la

(1) *Glorifier.*

mort d'Herode, pour s'en retourner d'Egypte en Israël, il n'en dit rien. Ne pouvoit-il pas bien dire à S. Joseph, ou à Nostre-Dame : Vous pouvez retourner en Judée quand il vous plaira, car Herode, que vous craignez, est mort? neantmoins il ne le fait point, mais attend que l'ange le vienne reveler à S. Joseph. Ne voila pas une merveille très-grande, que ce divin enfant ayt tellement renoncé et abandonné le soin de soy-mesme, pour se laisser conduire selon la volonté de ses superieurs, qu'il n'ayt pas voulu seulement dire une petite parolle pour advancer leur depart?

O que ce document (1) est remarquable! Nostre-Seigneur est remply de toutes les sciences, il sçait toutes choses : car, dés l'instant de sa conception, il receut une parfaite connoissance de tout ce qui avoit esté, qui estoit et qui seroit; et neantmoins il ne dit pas un seul mot, mesme à sa saincte mere, gardant un continuel silence, pour ne luy point tesmoigner sa science. O qu'il pratique bien le contraire des hommes du monde! car, pour l'ordinaire, s'ils ont une once de science, l'on ne les peut tenir de parler, tant ils ont envie de se faire estimer sçavans.

Or, puisque Nostre-Seigneur est venu en ce monde pour nous donner un parfait exemple de l'abnegation de soy-mesme, il est bien raisonnable que nous l'imitions et allions apres luy, pour conformer (autant qu'il nous sera possible) nostre vie sur la sienne. Et c'est le subjet pour lequel, mes cheres filles, vous venez maintenant vous presenter pour estre religieuses, car sans doute vous avez dit en vous-mêmes : Si mon Seigneur et mon Dieu a bien voulu renoncer aux richesses, à sa patrie, et à la maison de ses parens, pour l'amour qu'il portoit à la pauvreté, hé! pourquoy donc, à son imitation, ne le ferons-nous pas? et s'il a renoncé à tous les playsirs de la terre, et à soy-mesme, et s'est assujetty à l'obeyssance pour l'amour de nous, afin de nous monstrer combien la vie religieuse, où tout cela se prattique, luy est agreable, pourquoy ne l'embrasserons-nous pas pour luy agreer? Non, dites-vous, nous ne quittons pas le monde, seulement pour acquerir le ciel, car les personnes qui y demeurent le peuvent gagner en vivant dans l'observance des commandemens de Dieu; ains pour accroistre un peu plus nostre charité et nostre amour envers sa divine bonté.

Mais, pour revenir à ce que j'ay dit, que Nostre-Seigneur se fit appeler *Nazareen,* je remarque qu'une des principales raisons

(1) Ce document, *cet enseignement.*

pour lesquelles il prit et retint tousjours ce nom, outre celle que nous avons dite, est parce qu'il signifie *fleur,* ou *fleury :* ha! que c'est tres-à-propos qu'il s'appelle *fleur,* car n'est-ce pas l'odeur de cette divine fleur qui attire ces ames à la suite de ses parfums (Cant. 1)?

Une autre raison que je remarque encore, et que je ne feray que toucher en passant, pour laquelle Nostre-Seigneur se fit appeler de *Nazareth,* est parce que cette ville estoit le lieu de sa conception, qui est une chose que les hommes ne peuvent faire, d'autant que, tandis qu'ils sont dans le ventre de leur mere, l'on ne sçait quelle issuë ils auront, et s'ils viendront au monde morts, ou vivans : l'on ignore entierement ce qui en arrivera; mais il n'en estoit pas ainsi de Nostre-Seigneur, c'est pourquoy il a pris le nom du lieu de sa conception, parce que dés cet instant il fut homme parfait.

Revenons à nostre seconde raison, et expliquons un peu plus particulierement la cause pour laquelle Nostre-Seigneur a voulu estre appelé de Nazareth, qui vaut autant à dire *fleur :* et, pour mieux comprendre cecy, escoutons ce qu'il dit au Cantique des cantiques : *Ego sum flos campi, et lilium convallium* (Cant. 1); Je suis la fleur des champs et des campagnes, et le lys des vallées. Mais quelle fleur des champs estes-vous, Seigneur? certes, quand il dit : Je suis la fleur des champs, l'on doit entendre la rose, parce qu'elle excelle toutes les autres fleurs en odeur et beauté. Or, vous sçavez qu'il y a deux sortes de fleurs, les unes qui procedent du bois, et les autres qui ont leur tige d'herbe : entre toutes celles qui procedent du bois, la rose emporte le prix, ainsi que fait le lys entre toutes celles qui ont leur tige d'herbe; et les diverses proprietez et excellences qui se rencontrent és roses et és lys, se retreuvent admirablement bien en Nostre-Seigneur, ainsi que nous dirons maintenant.

La premiere proprieté que je remarque en la rose, est qu'elle croist sans artifice, et n'a presque point de besoin d'estre cultivée : aussi voyez-vous qu'on ne cultive point celle qui croist aux champs; et quoy que son odeur soit extremement suave lors qu'elle est fraische, toutefois elle est beaucoup plus forte quand elle est seiche : ce qui nous represente merveilleusement bien que cette divine fleur de Nostre-Seigneur, qui est sortie de la tres-saincte Vierge, ainsi qu'il a esté predit par Isaye, qu'une fleur sortiroit de la verge de Jessé : *Egredietur flos de radice Jesse* (Isa. 11). Quoy qu'il ayt exalé des parfums d'une admirable odeur et suavité tout le temps de sa tres-saincte enfance, et pendant tout

le cours de sa vie; neantmoins, si (1) faut-il advoüer qu'à l'heure de sa saincte mort et passion, comme une rose seiche, fanée et flestrie par les tourments qu'il endura, il a exalé une odeur beaucoup plus forte pour attirer les ames à la suite de ses parfums.

Secondement, je considere qu'il n'est pas seulement appelé la fleur des champs, mais aussi le lys des vallées. Chacun sçait bien que la beauté du lys consiste principalement en la blancheur : or, que cette blancheur se retreuve par excellence en Nostre-Seigneur, personne n'en peut douter, d'autant qu'il a tousjours eu une pureté et candeur si relevée au dessus des anges et des hommes, qu'elle ne peut recevoir de comparaison. ***Dilectus meus candibus*** (Cant. 5); Mon bien-aymé a une blancheur nompareille, dit l'epouse sacrée au Cantique des cantiques, parlant de Nostre-Seigneur. Et Salomon, au livre de la Sapience, dit qu'il est la splendeur de la lumiere eternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu, et la parfaite image de sa bonté : ***Qui est candor lucis æternæ, et speculum sine macula Dei majestatis, et imago bonitatis illius*** (Sap. 7).

La seconde proprieté du lys, est qu'il peut croistre, aussi bien que la rose, sans estre cultivé, et sans artifice, comme l'on voit en certain païs; et cecy nous monstre l'amour que Nostre-Seigneur portoit à la simplicité, ne voulant pas estre appellé du nom des fleurs des jardins, qui sont cultivées avec tant de soin et d'artifice. Et quand il dit : ***Ego sum flos campi*** (Cant. 2); Je suis la fleur des champs, il choisit sans doute la rose entre toutes les autres fleurs, à cause de l'amour qu'il portoit à la pauvreté, parce qu'il n'y a rien de plus pauvre que cette fleur, car elle n'a que des espines, et ne requiert point (comme nous avons dit) qu'on s'employe autour d'elle pour la cultiver; et quoy qu'elle soit seiche, toutesfois elle ne laisse pas de rendre tousjours une tres-bonne et agreable odeur : ce qui confirme ce que je viens de dire de Nostre-Seigneur, lequel, combien qu'il (2) fust environné de croix, d'espines, de tourmens et de toutes sortes d'afflictions en sa mort et passion, ne laissoit pas neantmoins de respandre tousjours une odeur extremement suave, pour nous faire comprendre que les afflictions, les tenebres interieures, les ennuis d'esprit (qui sont quelquefois si grands entre les personnes les plus spirituelles, et qui font profession de la devotion, qu'ils leur semble qu'elles sont presque du tout abandonnées de Dieu) ne sont jamais capables de les separer de luy, en sorte qu'elles ne puissent tousjours respandre devant sa divine Ma-

(1) Encore. — (2) Quoiqu'il.

jesté des parfums d'une saincte soumission à sa tres-saincte volonté, accompagnée d'une invariable resolution de ne le point offenser; cela s'entend en la partie superieure de l'esprit.

Mais pour revenir à ces filles, qui se viennent maintenant presenter pour estre offertes et sacrifiées à la divine Majesté; si on leur promet d'abord qu'elles jouïront des richesses de la felicité eternelle, on ne les trompe point, car on leur dit que c'est à condition qu'elles renonceront entierement aux choses terrestres et perissables, et qu'il faut quitter la maison de ses parens et sa patrie, non seulement d'effect, mais encores d'affection, pour n'en avoir jamais plus que celle de la religion en laquelle elles entrent. On leur promet aussi qu'elles jouïront des consolations que Dieu a accoustumé de donner à ceux qui le servent fidellement, mesme dés cette vie; mais à condition qu'elles renonceront à tous les playsirs sensuels, pour licites qu'ils puissent estre. On leur promet encores, qu'elles seront eternellement unies à la divine Majesté; mais à condition toutesfois qu'elles renonceront parfaitement à elles-mesmes, et à toutes leurs passions, affections, et inclinations, faisant une absoluë transmigration de toutes choses; car nous leur disons : Si autresfois vous avez aimé à vivre selon votre volonté, et à faire estime de vostre propre jugement, desormais il ne faudra plus estimer que l'obeyssance et la sousmission, taschant, tant qu'il vous sera possible, d'aneantir toutes vos passions, pour ne plus vivre selon icelles (1), ains selon la perfection qui vous sera enseignée. Nous leur mettons un voile sur la teste, pour leur montrer qu'elles seront cachées aux yeux du monde; et si elles ont eu affection d'estre connuës et estimées par le passé, desormais il ne sera plus fait aucune mention d'elles. Nous leur changeons encore d'habits, pour leur faire entendre qu'il leur faudra changer d'habitude : et leur disons qu'elles seront appelées pour jouïr de la felicité avec Nostre-Seigneur sur le mont de Thabor, mais que ce ne sera qu'apres qu'elles auront esté crucifiées avec luy sur celuy du Calvaire, par une continuelle mortification d'elles-mesmes, et volontaire acceptation de toutes celles (2) qui leur seront faites et ordonnées, sans choix, ny exception quelconque. Et pour ne les point tromper, nous ne leur promettons pas qu'elles seront espouses de Nostre-Seigneur glorifié, sinon apres qu'elles l'auront esté en cette vie de Nostre-Seigneur crucifié, qui ne leur presentera pas la couronne d'or, sinon apres qu'elles auront porté celle d'espines. Enfin, nous leur disons que la religion est un mont de Calvaire, où

(1) Elles. — (2) Les mortifications.

les amateurs de la croix se treuvent et font leur demeure. Et, tout ainsi que les abeilles rejettent et abhorrent toutes sortes de parfums estrangers, qui ne proviennent pas des fleurs sur lesquelles elles cueillent le miel (ce que vous esprouverez, si vous leur portez du musc ou de la civette, car vous les verrez incontinent fuïr, et se resserrer dans leur ruche, rejettant tous ces parfums, parce qu'ils proviennent de la chair) : de mesme les amans de la croix rejettent toutes sortes de parfums estrangers, c'est-à-dire de consolations sensuelles et terrestres, que le monde, le diable, et la chair leur presentent, pour n'odorer (1) jamais d'autres parfums que ceux qui proviennent de la croix, des espines, des foüets et de la lance de Nostre-Seigneur, qui sont les plus riches atours et les bagues qu'il donne à ses espouses, d'autant que ces choses sont les plus belles pieces de son cabinet. Et comme nous voyons que les espoux du monde donnent à leurs espouses des carquans, des bracelets, des bagues, et semblables bagatelles, et qu'ils font des festins à leurs nopces, ainsi en fait Nostre-Seigneur; mais sçavez-vous ce qu'il leur donne, et quels sont les mets les plus delicieux de son divin festin? ce sont des mortifications, des humiliations, des mespris, des douleurs, des peines interieures, des pressures de cœur, et des angoisses, lesquelles sont quelquesfois si grandes, qu'elles nous font quasi douter de nostre salut, nous estant advis que nous sommes tout à fait abandonnez de Dieu. Mais comme nous voyons que les abeilles tirent le plus excellent miel des fleurs les plus ameres; de mesme les abeilles mystiques, dans l'amertume des plus grandes peines interieures, par les actes qu'elles produisent d'une saincte et amoureuse soubmission au bon plaisir de Dieu, cueillent le plus excellent miel de la devotion.

Mais, outre ce que nous avons dit des abeilles, les naturalistes rapportent encore une admirable condition qui se retreuve en elles, avec laquelle je veux finir, à sçavoir : qu'elles sont si fidelles à leur roy, et ont tant d'amour pour luy, que lorsqu'il vient à mourir, elles se mettent toutes autour de son corps et mourroient plutost que de le quitter; et si leur gouverneur ne venoit pour les faire retirer, indubitablement elles ne s'en separeroient jamais, et mourroient toutes aupres de luy. Or, les gouverneurs des abeilles spirituelles font tout le contraire : car, comme celuy-là prend soin de les faire retirer, crainte qu'elles ne meurent autour du corps de leur roy mort; ceux-cy, au contraire, ont un tres-grand soin de faire que les abeilles mystiques,

(1) Aspirer.

c'est-à-dire les ames devotes, demeurent autour du corps de leur roy mort et crucifié, aupres duquel elles se doivent tousjours tenir fidellement tout le temps de leur vie, pour considerer l'amour qu'il nous a porté; lequel a esté si grand, qu'il l'a fait mourir pour nous, afin que nous ne vivions plus que pour luy et pour son amour pendant cette vie mortelle et perissable, pour obtenir apres la grace de l'aymer eternellement dans le Ciel, où vous conduise le Pere, le Fils et le Sainct-Esprit. Amen.

DIEU SOIT BENY.

SERMON

POUR LE SECOND DIMANCHE D'APRES L'EPIPHANIE.

Nuptiæ factæ sunt in Cana Galilææ, et erat mater Jesu ibi. Vocatus est autem et Jesus, et discipuli ejus ad nuptias. Et deficiente vino, dicit mater Jesu ad eum : Vinum non habent.

Il se fit des nopces à Cana de Galilée, où Jesus avec sa mere et ses disciples furent invitez : et le vin venant à faillir, la mere de Jesus lui dit : Mon fils, ils n'ont point de vin. (JOAN. 2)

L'EVANGILE que nous lisons en la messe de ce jour, qui fait mention du premier miracle que fit Nostre-Seigneur aux nopces de Cana en Galilée, sera le subjet de l'entretien que j'ai à vous faire maintenant. Je m'arresteray principalement sur ce que dit l'evangeliste S. Jean, que ce signe fut le premier que Nostre-Seigneur fit pour manifester sa gloire : *Hoc fecit initium signorum in Cana Galilææ, et manifestavit gloriam suam;* et diviseray mon discours en deux parties. En la premiere, nous verrons la cause du miracle; et en la seconde, qui a fait le miracle, comment, par qui, et quelles personnes sont intervenües en iceluy (1). Je sçay bien qu'entre les docteurs il y a plusieurs raisons qu'ils alleguent de part et d'autre, pour monstrer que ce miracle ne fut pas le premier signe que Nostre-Seigneur fit; mais, puisque non seulement l'evangeliste S. Jean le dit, ains (2) encore S. Ambroise, et que la pluspart des anciens Peres tiennent cette opinion, nous nous y arresterons. Et pour donner un peu d'intelligence à leur sentiment, j'expliqueray seulement deux raisons, et sur icelles nous ferons une petite consideration pour la consolation de nostre foy.

Ils disent donc premierement, que ce miracle fut le premier

(1) Lui. — (2) Mais.

signe que Nostre-Seigneur donna au monde pour manifester sa gloire; bien que plusieurs signes et miracles eussent eté faits auparavant, les uns par Nostre-Seigneur, les autres en Nostre-Seigneur, et les autres pour l'advenement de Nostre-Seigneur, comme celuy de l'Incarnation, qui est le plus grand de tous, et la merveille des merveilles. Ce miracle neantmoins estoit invisible, secret et occulte, car c'estoit une œuvre si relevée et si haute, qu'elle surpassoit infiniment tout ce que les anges et les archanges peuvent comprendre : et partant, ce n'estoit pas un signe qui manifestast la gloire de Dieu en la façon que dit l'evangeliste, de celuy qui se fit aux nopces de Cana en Galilée; dautant que cet incomparable miracle de l'Incarnation estoit si profond et caché à l'esprit humain, qu'il n'avoit jamais entré dans l'esprit des anciens payens et philosophes, non pas mesme dans celuy des docteurs de la loy de Moyse, lesquels n'ont jamais peu comprendre ce divin mystere, quoy qu'ils maniassent la saincte Escriture, parce qu'il estoit invisible, et d'une telle hauteur, qu'il surpassoit infiniment tous les entendemens humains et angeliques. Or, graces à Dieu, nous autres chrestiens le croyons en cette vie mortelle, parceque la foy nous l'enseigne : mais là haut au ciel nous le verrons à descouvert, et ce sera une partie de nostre felicité eternelle.

Il se fit encore plusieurs autres miracles en cette très-saincte Incarnation, dont le plus grand de tous est, que Nostre-Seigneur fut conceu d'une fille et que cette fille fut vierge et mere tout ensemble. Outre cela, il se fit encore autour de Nostre-Seigneur plusieurs autres miracles, qui estoient tous tres-grands, comme celuy de cette estoile si extraordinaire, qui amena les mages d'Orient en Bethleem, le chant des anges, l'adoration des pasteurs. Mais ces miracles n'estoient que des marques et signes exterieurs pour manifester la gloire de Nostre-Seigneur : ce n'estoit pas luy qui les faisoit, c'est-à-dire, qu'il ne les operoit pas par l'entremise de sa tres-saincte humanité, ains c'estoient le Pere et le Sainct-Esprit qui les faisoient pour luy. Je sçay bien qu'il les faisoit aussi en tant que Dieu; car ce que fait et opere le Pere, le Fils et le Sainct-Esprit le font et l'operent aussi, n'estant qu'un mesme Dieu avec luy, n'ayant qu'une mesme essence et mesme puissance; qui fait que toutes les œuvres que la tressaincte Trinité opere hors de soy, sont communes aux trois Personnes divines, ainsi que disent les theologiens : *Opera Trinitatis ad extra sunt indivisa.*

Pour la deuxiesme raison, il est encore certain, disent les

Peres, et cela est tres-probable, que Nostre-Seigneur fit plusieurs autres miracles pendant le temps qu'il demeura en Egypte, et mesme en la maison de S. Joseph; mais ils furent si secrets, que nous les ignorons. Or, le miracle dont je veux parler maintenant est le premier qu'il fit, estant aux nopces de Cana en Galilée, pour manifester sa puissance aux hommes, ainsi que rapporte S. Jean en son Evangile. Mais quelles considerations tirerons-nous de ce miracle pour la consolation de nostre foy? Il faut premierement sçavoir que ce premier signe que fit Nostre-Seigneur fut de changer et transmuer (1) l'eau en vin, tout ainsi qu'il fit son dernier miracle en ce sejour mortel, par la conversion du vin en son sang au tres-sainct sacrement de l'Eucharistie, pour monstrer le rapport qu'il y a eu de ce premier miracle au dernier qu'il fit avant sa passion. Et puisque nous autres, qui annonçons la parolle de Dieu, sommes obligez de dire les choses qui peuvent servir à la consolation de nostre foy, quand l'occasion s'en presente, je vous dis cela de l'Eucharistie, parce qu'il vient à mon propos : non point pour vous enseigner ce mystere, car, graces à Dieu, vous le sçavez ; non point aussi pour vous confirmer et affermir en la foy de ce divin sacrement, car vous voudriez, je m'asseure, mourir pour la maintenir; mais seulement pour rejouïr un peu vos cœurs, et les remplir de suavité, en entendant parler de ces divins mysteres de nostre salut, operez par Nostre-Seigneur; lequel (comme dit S. Jean en l'Apocalypse) s'appelle *Alpha* et *Omega,* le commencement et la fin; *Primus et novissimus* (Apoc. 1), le premier et le dernier : c'est pourquoy les Egyptiens, voulant representer la Divinité, pour la faire comprendre en quelque façon, ils peignoient un serpent qui mordoit sa queuë, de sorte qu'il estoit tout rond, et ainsi on ne pouvoit voir en luy ny commencement ny fin; car sa teste, qui est son commencement, enfermoit sa queuë, qui est sa fin. Ainsi Nostre-Seigneur, ayant esté de toute eternité, est le principe et le commencement de toutes choses, lesquelles retournent et se rapportent toutes à luy comme à leur fin derniere. Vous voyez donc le merveilleux rapport qu'il y a de la fin au commencement.

Or, pour le merveilleux rapport de la fin des œuvres de Dieu avec leur commencement, quand il crea l'homme, il donna le premier signe de cette creation par une transformation d'une substance en une autre. Mais cet homme s'estant perdu par le peché, Dieu vint pour le recreer et faire un homme nouveau,

(1) *Changer* d'une substance en une autre.

parce que l'homme par le peché s'estoit tellement aneanty, qu'il ne paroissoit plus ce qu'il estoit en sa creation ; c'est pourquoy Nostre-Seigneur vint pour le renouveller, et pour cet effet, il commence cette recreation, comme il avoit fait la creation, faisant voir un merveilleux rapport en l'un et en l'autre. Car, si vous considerez ce que fit Dieu en la creation de l'homme, vous verrez qu'il changea la terre et l'argile en chair humaine ; et pour faire cette admirable transmutation, il prit de l'argile et une masse de terre, puis il dit : Faisons l'homme à nostre image et semblance (1) ; ***Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram*** (Gen. 1) : et l'ayant formé, il souffla dans ce corps, et par ce souffle il luy inspira et donna la vie ; et alors cette masse de terre fut convertie et transformée en chair et sang, c'est-à-dire, qu'il en fit un homme vivant. Nostre-Seigneur estant donc venu en ce monde pour faire cette recreation, il voulut faire son premier miracle par la transmutation de l'eau en vin, donnant ce signe pour premiere manifestation de sa gloire, d'autant qu'il a tousjours fait voir un grand rapport en toutes ses œuvres. Et si nous les considerons dés son entrée au monde, il nasquit tout nud du ventre de sa mere ; et selon les revelations de S[te] Brigide, la tres-saincte Vierge en sa nativité le vit ainsi devant ses yeux, ayant produit ce fruict tres-beny sans aucun travail, ny prejudice de sa virginité, estant alors absorbée en une tres-douce et amoureuse contemplation : de façon que sans qu'elle s'en apperceust, ce divin Sauveur sortit de ses tres-pures entrailles ; puis estant revenuë à soy, elle le vid tout nud devant ses yeux, et le prenant avec une grande reverence, elle l'enveloppa de linges. Surquoy vous remarquerez, qu'il voulut sortir du monde comme il y estoit entré, mourant tout nud sur l'arbre de la croix ; et apres sa mort on le descendit de la croix, pour estre semblablement enveloppé et ensevely dans des linges, ainsi qu'il avoit esté en sa nativité. Il nasquit en pleurant comme les autres enfans, qui tous naissent ainsi, et n'en est jamais nay aucun qui ne soit nay en pleurant, sinon un certain dont il est parlé dans Virgile, qui fut un tres meschant homme, lequel se prit à rire en naissant (2). Mais Nostre-Seigneur n'est pas nay en riant, ains en pleurant et gemissant, comme il est dit en un passage de la Sapience, qui se peut bien appliquer à sa naissance, quoyque les parolles soient de Salomon, lequel parlant de soy, dit : Quoyque je sois un roy tres-grand et admirable en puissance et richesse, si est-ce

(1) Ressemblance. — (2) On pourra rire de cette phrase, qui toutefois cache un sens très-profond.

que (1) je suis nay sur la terre comme les autres enfans, en pleurant et gemissant : *Et primam vocem omnibus similem emisi plorans* (Sap. 7). Ainsi nostre vray Salomon, bien qu'il soit nay roy souverain du ciel et de la terre, a neantmoins voulu naistre en pleurant, et de mesme il est mort en pleurant. Et comme il a voulu donner entrée à l'Evangile par ce premier signe de la conversion et transmutation de l'eau en vin; ainsi pareillement il a voulu donner fin à ses predications par la transmutation du vin en son sang. Il fit ce premier miracle en un banquet; aussi fit-il ce dernier miracle de l'Eucharistie en un autre banquet : et comme il avoit changé l'eau en vin aux nopces de Cana en Galilée, de mesme en ce dernier soupé qu'il fit avec ses apostres, qui fut comme des nopces sacrées, où il espousa derechef la nature humaine, il changea le pain en sa chair, et le vin en son sang, et en cette transmutation il commença la solemnité des nopces, lesquelles apres il acheva sur l'arbre de la croix par sa mort. En somme, son premier miracle fut en convertissant l'eau en vin; et le dernier qu'il fit avant sa mort fut semblablement de faire cette admirable conversion du pain et du vin en son sacré corps et sang. Et nous devons croire fermement la verité de ce mystere, lequel, apres celui de l'Incarnation, est le plus grand, le plus profond, et le plus adorable de tous, nous arrestant à la doctrine de la saincte Eglise, qui nous enseigne qu'il est en ce tres-sainct sacrement en corps et en ame. Et l'Apostre dit, que le chrestien est nourry de la chair et du sang du Dieu vivant (I. Cor. 10 et 11). Et quoyque cette verité repugne à nos sens, qui ne la peuvent comprendre, neantmoins nous la devons croire, nous appuyant sur les parolles de Nostre-Seigneur, qui dit en faisant cette admirable transubstantiation : Cecy est mon corps, cecy est mon sang (Matth. 26; Marc. 14; Luc. 22 et I. Cor. 11), avec plus de fermeté que si nos sens y connoissoient quelque chose. Or, la divine Providence voyant que ce mystere sacré de l'Eucharistie estoit trop obscur pour estre compris de nos petits esprits, elle nous a voulu donner mille et mille preuves de cette verité, tant en l'Ancien qu'au Nouveau Testament, Dieu ayant donné aux prophetes des lumieres et intelligences si grandes de ce divin mystere, que c'est chose admirable de voir ce que quelques-uns d'entre eux en ont écrit, en parlant d'une façon si claire et si intelligible, que l'on est presque ravy d'admiration en le lisant, voyant que Dieu s'est ainsi donné à nous, pour demeurer jusques à la consommation du monde

(1) *Encore est-il que.*

parmy nous sur nos autels (Matth. 28). Certes, nous devrions faire cent mille fois le jour des adorations à ce divin sacrement, en reconnoissance de cet amour avec lequel il demeure parmy nous. Et voilà la consideration que nous devons faire pour la consolation de nostre foy.

Voyons maintenant, pour la seconde partie, comme se fit ce premier signe et miracle de Nostre-Seigneur; et pour vous le mieux faire entendre, il faut rapporter les parolles de l'Evangile : *Nuptiæ factæ sunt in Cana Galilææ, et erat mater Jesu ibi : vocatus est autem et Jesus, et discipuli ejus ad nuptias.* Il se fit, dit saint Jean, des nopces en Cana de Galilée, où Nostre-Seigneur avec sa saincte mere et ses disciples, furent invitez. Or, Cana estoit une petite ville proche de Nazareth.

Il y a diverses opinions sur ce subjet, car il se treuve des docteurs qui se playsent à disputer si Nostre-Seigneur et la Saincte Vierge y furent invitez ou non : mais laissons ces disputes, et nous tenons à ce que dit l'Evangeliste, et considerons l'extreme bonté de Nostre-Seigneur, lequel estant invité à ces nopces, ne refusa point de s'y treuver. Et d'autant qu'il estoit venu pour rachepter et reformer l'homme, il ne voulut pas prendre un maintien, ny une contenance grave, austere et rigide; mais bien une maniere et façon de proceder toute suave, civile et courtoise pour l'attirer à luy : et cela fut cause qu'estant invité à ces nopces, il ne refusa point d'y aller, ains s'y trouva, et par consequent retrancha beaucoup d'excez et de legeretez qui se commettent ordinairement en telles occurrences.

O combien pensez-vous, mes cheres ames, que ces nopces furent modestes! car, sans doute (1) que la presence de Nostre-Seigneur, et de Nostre-Dame, faisoit que l'on y estoit grandement retenu, et quoyque le vin y faillit, ce ne fut point pour en avoir pris avec excez; mais il est tres probable que cela arriva par une permission de Nostre-Seigneur, qui vouloit, par le miracle qu'il fit changer l'eau en vin, faire connoistre à ceux qui estoient là presens, mais specialement à ses disciples, un echantillon de sa toute-puissance. Or la tres-Saincte Vierge, qui estoit tres-sage et prudente, et pleine d'une tres-grande charité, s'en estant aperceuë, s'advisa d'un expedient admirable, pour remedier à cet inconvenient : mais que fera cette saincte dame? car elle ne porte point d'argent pour faire achepter du vin; son fils n'en a point aussi : sur quoy donc fonde-t-elle l'esperance qu'elle a de pouvoir remedier à cette necessité? O certes! elle

(1) *Certainement.*

n'ignoroit pas la puissance et la bonté de Nostre-Seigneur; elle sçavoit combien grande estoit sa charité et misericorde, en suitte de quoy elle s'asseuroit qu'il pourvoieroit infailliblement à la necessité de ces pauvres gens, estant bien croyable qu'ils n'estoient pas riches, puisque le vin leur manqua, et c'est une des causes pourquoy N.-S. estant invité à ces nopces, y alla, dautant qu'il se plaisoit fort à converser avec les pauvres, et les favoriser.

La Ste Vierge donc voyant cet inconvénient, et sçachant que son fils seul sans argent pouvoit mettre remede à cette necessité, elle s'adresse à luy; mais remarquez un peu, mes cheres ames, ce que fait et dit cette saincte dame : Mon Seigneur et mon fils, dit-elle, ils n'ont point de vin; *Vinum non habent :* comme si elle eust voulu dire : Ces bonnes gens sont pauvres; et quoyque la pauvreté soit grandement aymable, et vous soit tres-agreable, si est-ce qu'elle est de soy honteuse, et souvent elle reduit son hoste à souffrir beaucoup de mepris et de confusion devant le monde; ces bonnes gens qui vous ont invité s'en vont tomber dans une grande ignominie, si vous ne les secourez. Je sçay que vous estes tout-puissant et que vous pouvez remedier à leur necessité, je ne doute point aussi de vostre charité et misericorde : souvenez-vous de l'hospitalité qu'ils nous ont fait de nous convier à leur banquet, et pourvoyez, s'il vous plaist, à leur besoin. Mais la Ste Vierge ne fit pas un si long discours pour representer à son fils la necessité de ces nopces; ains comme bien advisée et tres-sçavante en la maniere de bien prier, elle usa de la plus courte, mais de la plus haute, excellente et efficace façon de prier qui soit et qui puisse estre, et dit seulement ces parolles : Mon fils, ils n'ont point de vin; *Vinum non habent.* Vous estes (vouloit dire cette saincte Vierge) si doux et si charitable, vous avez un cœur si clement et si plein de pitié; condescendez, s'il vous plaist, à mon desir, et faites ce de quoy je vous prie pour ces pauvres gens. Priere, certes, tres-excellente, en laquelle cette saincte dame parle à Nostre-Seigneur avec la plus grande reverence et humilité qui se puisse imaginer; car elle s'en va à luy, non point avec arrogance, ny avec des parolles pleines de presomption, comme font plusieurs personnes indiscrettes et inconsiderées; ains luy represente avec une tres-profonde humilité la necessité de ces nopces, tenant pour tout asseuré qu'il y pourvoiroit, ainsi que nous dirons bien-tost.

O que c'est une excellente maniere de prier, que celle de se contenter de representer simplement ses necessitez à Nostre-Seigneur, puis le laisser faire, nous tenant asseurez qu'il y pour-

voira selon qu'il nous sera le plus convenable ! nous contentant de luy dire : Seigneur, voicy vostre pauvre creature désolée et affligée, pleine de seicheresses et ariditez, remplie de miseres et de pechez; mais vous savez bien ce de quoy j'ay besoin, il me suffit de vous faire voir ce que je suis : c'est à vous de pourvoir à mes miseres selon qu'il vous playra, et que vous connoissez m'estre plus utile pour vostre gloire.

Or je sçay bien qu'on peut demander à Dieu, non seulement les necessitez spirituelles, mais aussi les temporelles; il n'y a nul doute que cela ne se puisse et doive faire : Nostre-Seigneur nous l'a luy-mesme enseigné en l'Oraison dominicale que nous disons tous les jours, en laquelle nous demandons premierement que le royaume de Dieu nous advienne, comme le but et la fin à laquelle nous visons, et puis aussi, que sa saincte volonté soit faite, comme l'unique moyen pour nous conduire à cette fin et beatitude; mais outre cela, nous faisons encore une autre demande à Dieu, à sçavoir, qu'il nous donne nostre pain quotidien : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie* (Matth. 6. et Luc. 11). La saincte Eglise mesme a des prieres particulieres pour demander à Dieu les choses temporelles, ayant des oraisons propres pour demander la paix en temps de guerre, la pluye en temps de seicheresse, et le beau temps dans les trop grandes pluyes : mesme il y a des messes toutes particulieres pour le temps de contagion et autres necessitez. Vous voyez donc qu'il n'y a point de doute ny de difficulté, que l'on ne puisse et doive demander à Dieu ses necessitez temporelles, aussi bien que les spirituelles, et cela en deux manieres : l'une en la façon que le fit la tres-saincte Vierge, qui est de luy exposer simplement nos necessitez; l'autre en luy demandant qu'il nous donne telle ou telle chose, ou qu'il nous delivre de tel ou tel mal : toutesfois avec cette condition, qu'il fasse en cela sa volonté, et non la nostre. Mais, pour l'ordinaire, nous ne faisons pas ainsi : vous verrez quelquesfois une personne qui pratiquera la devotion, laquelle demandera à Dieu en toutes ses prieres qu'il luy donne son sainct amour, et cette sacrée dilection qui rend toutes choses si suaves et faciles; et qu'il luy donne encore cette humilité, qui cause en l'ame un si bas sentiment de soy-mesme : d'autant, dira-t-elle, que je ne suis point humble, et neantmoins je voy qu'on ne sçauroit se sauver sans cette vertu.

C'est bien fait de demander l'humilité, car ce doit estre notre chere vertu entre toutes les autres; il est aussi tres-bon de demander l'amour divin : mais neantmoins je vous dis que cette

demande que vous faites de l'humilité et de l'amour de Dieu n'est pas bonne, car ce n'est pas l'amour ny l'humilité que vous demandez, ains les sentimens d'amour et d'humilité. Vous voulez sçavoir et sentir si vous aymez Dieu, et si vous este humble, et c'est ce qu'il ne faut point demander ny desirer, d'autant que cela n'est point requis pour la perfection; et ceux qui ont la veritable humilité ne voyent ny ne sentent point en eux cette vertu : de mesme pour aymer Dieu, il n'est point requis d'en avoir le sentiment, car le veritable amour ne reside point dans les sens, ains dans la supreme pointe de l'esprit; et il en est de mesme de l'humilité et des autres vertus. Ne demandez donc point cela, mes cheres filles, mais resolvez-vous de servir Dieu generеusement, sans goust ny sentiment, d'autant que ce n'est pas icy le lieu des douceurs et suavitez. Quand vous serez dans le ciel en la felicité eternelle, vous connoistrez clairement si vous avez l'humilité, et verrez alors comment vous aymerez Dieu, et gousterez pleinement la suavité de son amour; mais en cette vie, Dieu veut que nous vivions entre la crainte et l'esperance, que nous soyons humbles, et que nous l'aymions, en nous appuyant sur les veritez de la foy, et non pas sur nos sentimens.

Revenons à la tres-saincte Vierge : *Vinum non habent;* Mon fils (dit-elle), ils n'ont point de vin. Ce qu'entendant Nostre-Seigneur, il luy dit : *Quid mihi et tibi est, mulier? nondum venit hora mea;* Femme, qu'avez-vous à faire avec moi ? mon heure n'est pas encore venuë. Certes, cette response semble d'abord bien rude, de voir un tel fils parler ainsi à une telle mere; un fils si doux et si clement rejetter si rudement, ce semble, une priere faite avec tant de reverence et d'humilité, par une mere la plus aymante, la plus aymée, et la plus aimable qui fut jamais. Ha ! Seigneur, la creature n'a-t-elle pas à faire avec son createur, de qui elle tient l'estre et la vie ? la mere avec son fils, et le fils avec sa mere, de qui il a receu la chair et le sang ? Ces parolles semblent un peu estranges et difficiles à entendre; et ayant esté mal entenduës par des ignorants, qui se sont attachez à la lettre, ils en ont formé trois ou quatre heresies. Mais, ô Dieu ! qui sera si hardy que de presumer pouvoir comprendre par son propre esprit, pour aigu et subtil qu'il puisse estre, le vray sens de l'Escriture, sans avoir receu d'en-haut la lumiere requise à cela ?

Cette response, au contraire, estoit tres amoureuse; et cette saincte Vierge, qui entendit le vray sens d'icelle, s'en ressentit la plus obligée mere qui ayt jamais esté; ce qu'elle fit paroistre,

lors qu'apres cette reponse, son cœur demeura tout plein d'une saincte confiance, disant à ceux qui servoient à table : Vous avez oüy ce que mon fils m'a respondu, et pour cela, vous qui n'entendez pas le langage d'amour, pourrez entrer en doute qu'il ne m'ayt esconduitte; ô non! ne craignez point, faites seulement ce qu'il vous dira : *Quodcumque dixerit vobis facite,* et ne vous mettez pas en peine, car sans doute (1) il pourvoiera à vostre besoin.

Il y a une grande varieté de raisons et d'opinions parmy les docteurs sur ces parolles de Nostre-Seigneur : Femme, qu'avez vous à demesler avec moy? D'aucuns disent qu'il vouloit dire : Qu'avons-nous à faire ny vous ny moy de nous mesler de cela? nous sommes seulement des invitez, c'est pourquoy nous ne devons point avoir de soin de ce qui manque à ces nopces; et autres semblables raisons qu'ils disent. Mais demeurons fermes à celle-cy, que la pluspart des SS. Peres de l'Eglise tiennent, laquelle est que Nostre-Seigneur fit cette response à sa tres-saincte mere, pour apprendre aux personnes qui sont constituées en quelque benefice ecclesiastique, de prelature, ou autres telles dignitez, qu'ils ne se doivent point servir de telles charges, pour faire en faveur de leurs parens chose aucune qui soit tant soit peu repugnante à la loy de Dieu; d'autant que pour la chair et le sang, je veux dire pour leurs parens, ils ne se doivent jamais oublier jusques-là, qu'à leur occasion, et pour les gratifier, ils viennent à faire quelque chose qui soit tant soit peu eloignée de la perfection et droiture avec laquelle ils doivent exercer leur charge. Nostre-Seigneur voulant donc faire cette leçon au monde, il se servit du cœur de sa tres-saincte mere; en quoy certes il luy donna des preuves tres-grandes de son amour, d'autant que c'estoit comme s'il luy eust dit : Ma tres-chere mere, en vous disant : Qu'est-ce que vous avez à demesler avec moy? je ne veux point vous esconduire de vostre demande : car qu'est-ce que peut refuser un tel fils à une telle mere? mais d'autant que vous m'aymez souverainement, et que je vous ayme parfaitement, je me veux prevaloir de la fermeté de vostre cœur pour faire cette leçon au monde. Or je sçay bien que vostre cœur amoureux ne s'en troublera point, quoy qu'en apparence cette parolle soit un peu rude; mais ce n'est rien pour vous, qui entendez le langage d'amour, lequel ne s'entend pas par les parolles seulement, ains encore par les yeux, par les gestes et actions. *Dilectus meus fasciculus myrrhæ, inter ubera mea*

(1) *Certainement.*

commorabitur (Cant. 1); Mon bien-aymé, dit l'Espouse au Cantique des cantiques, m'est un faisseau de myrrhe, je le prendray et le mettray au milieu de mes mammelles, c'est-à-dire, au milieu de mon cœur et de mes affections; d'autant que la goutte de cette myrrhe venant à tomber dessus, le fortifiera et affermira dans toutes les contradictions. Ainsi cette divine amante, la tres-sacrée Vierge, prit les parolles de Nostre-Seigneur comme un faisseau de myrrhe, qu'elle mit entre ses mammelles, c'est-à-dire, au milieu de ses amours, pour recevoir la goutte qui decouloit de cette myrrhe, laquelle raffermit tellement son cœur, qu'entendant cette response, qui aux autres sembloit un refus, elle crut sans aucun doute que Nostre-Seigneur luy accorderoit sa demande, et pour cela elle dit aux officiers de ces nopces : Faites tout ce qu'il vous dira; *Quodcumque dixerit vobis facite.*

Quant à ces parolles : *Nondum venit hora mea;* Mon heure n'est pas encore venuë, quelques docteurs ont estimé que Nostre-Seigneur vouloit dire que le vin n'estoit pas encore failly. D'autres les expliquent en diverses manieres, de sorte qu'il y a une grande diversité d'opinions sur ce subjet; mais je ne m'y veux pas arrester, afin de passer à des choses plus utiles pour nostre instruction, et dire qu'il y a des heures ordonnées de la divine Providence, desquelles dependent nostre conversion et nostre salut. Or il est vray que, de toute eternité, Dieu avoit determiné l'heure et l'instant de faire ces grands miracles, à sçavoir celuy de l'Incarnation, et celuy de donner au monde le premier signe de sa puissance pour la manifestation de sa gloire : mais c'estoit absolument, et non pas en sorte qu'estant prié il ne les pust advancer. C'est pourquoi les docteurs, parlant du mystere de l'Incarnation, disent que Nostre-Dame par ses prieres a merité qu'il fut advancé : *Meruit accelerationem,* ce qui se doit encore entendre de ce premier signe et miracle de Nostre-Seigneur. Je veux dire un exemple, pour me faire mieux entendre. Rebecca et Isaac desiroient extremement avoir des enfans, mais Rebecca estant sterile, elle n'en pouvoit naturellement avoir. Or cependant, Dieu avoit veu et ordonné de toute eternité, que Rebecca concevroit et auroit des enfans; mais avec cette condition, qu'elle les obtiendroit par ses prieres : et s'il elle n'eust prié avec son mary Isaac, elle n'eust point conceu. Voyant donc qu'ils ne pouvoient avoir d'enfans, ils s'enfermerent dans une chambre, et prierent si fervemment, que Dieu entendit leurs prieres, et les exauça; et Rebecca, nonobstant sa sterilité, conceut et devint grosse de deux jumeaux, Esaü

et Jacob (Gen. 25). Ainsi les elans et souspirs d'amour de Nostre-Dame, comme disent la plupart des SS. Peres, advancerent le temps de l'Incarnation de Nostre-Seigneur. Ce n'est pas pour cela qu'il s'incarna devant le temps qu'il avoit preordonné; mais cela veut dire, que de toute eternité, il avoit veu que la Ste Vierge le prieroit d'advancer le temps de sa venuë au monde; et que pour l'exaucer, à cause de ses grands merites, il s'incarneroit plustost qu'il n'eust fait si elle n'eust prié. Il en est de mesme de ce premier miracle que Nostre-Seigneur a fait aujourdhuy aux nopces de Cana en Galilée. *Nondum venit hora mea :* Mon heure n'est pas encore venuë, dit Nostre-Seigneur à sa tres-saincte mere; mais parce que je ne puis rien vous refuser, je l'advanceray pour faire ce que vous me demandez. Il est donc certain, que Dieu avoit veu de toute eternité qu'il l'advanceroit, à la faveur des prieres de sa saincte mere.

O qu'heureuse fut l'heure en laquelle la divine Providence nous voulut departir tant de graces et tant de biens! ô qu'heureuse sera l'ame qui l'attendra avec patience, l'heure que Dieu a destinée pour luy departir les graces requises à son salut, et qui avec fidelité se preparera pour correspondre à cette beniste heure quand elle arrivera! Certes, ce fut en cette heure ordonnée de la Providence divine, que la Samaritaine fut convertie, et c'est de cette beniste heure de laquelle depend nostre conversion et transmutation spirituelle; c'est pourquoy on doit avoir un grand soin à s'y bien preparer, afin que, Nostre-Seigneur venant à nous, il nous treuve disposez à correspondre à sa grace. Voyons maintenant comme Nostre-Seigneur fit ce miracle.

Il y avoit six cruches de pierre preparées pour la purification des Juifs, dit l'Evangeliste, d'autant qu'ils se lavoient frequemment, specialement quand ils avoient touché quelque chose deffenduë par la loi; car ils faisoient forces ceremonies exterieures, esquelles ils estoient grandement exacts, bien qu'ils ne se souciassent gueres de purifier leur interieur. Nostre-Seigneur donc voulant faire ce grand miracle, pour donner au monde le premier signe de sa puissance, il fit remplir ces cruches d'eau : *Implete hydrias aquâ;* ce que les officiers de ces nopces firent promptement : en quoy ils furent grandement soigneux de faire ce que la Saincte Vierge leur avoit dit; car, si-tost que le commandement fut fait, ils les remplirent si pleines que, comme dit le sacré texte, l'eau surnageoit par dessus : *Et impleverunt eas usque ad summum :* Apres quoi, Nostre-Seigneur dit une parolle interieure que personne n'entendit, et à l'instant cette eau fut

changée en de tres-bon vin. Cette parolle sans doute fut semblable à celle par laquelle il crea toutes choses du neant, et donna l'estre et la vie à l'homme, et par laquelle, en ce dernier banquet qu'il fit avec ses disciples, il changea le vin en son sang, instituant le tres-sainct sacrement de l'Eucharistie, nous donnant ce vin tres-excellent, duquel nous sommes nourris pour la vie eternelle, puisque c'est par la reception du corps et sang de Nostre-Seigneur que nous sont appliquez les merites de sa mort et passion, et que nos ames sont substantées, fortifiées et vivifiées. Concluons ce discours.

Mais, avant que finir, disons encore ce mot d'instruction sur l'Evangile, qui est que nous devons avoir un grand soin de nous adresser à Nostre-Dame, puisque nous voyons qu'elle a tant de credit aupres de son divin Fils. Et afin qu'elle lui represente nos necessitez, il nous la faut inviter à nostre festin avec Nostre-Seigneur; car, là où est la mere et le fils, le vin n'y peut manquer, d'autant qu'elle luy dira infailliblement : Mon Seigneur et mon fils, cette mienne fille, vostre servante, n'a point de vin. Mais prenez garde, mes cheres ames, quel vin c'est que vous lui demandez. O certes, je me doute bien que c'est celuy de vostre propre consolation : ce que je vous feray entendre par un exemple familier. Vous verrez une femme qui a un fils malade : il faut employer le ciel et la terre pour obtenir sa santé, car cet enfant est unique, c'est en luy auquel elle a mis toutes ses esperances; et quand les remedes humains n'y peuvent plus rien, elle a recours aux saincts (1), afin qu'ils soient ses intercesseurs envers Dieu, esperant d'obtenir par leur entremise la santé de son fils. C'est bien fait d'avoir recours aux saincts en nos necessitez; mais pourquoy demandez-vous tant la santé de ce fils? quand il se portera bien vous en ferez vostre idole : il eust donc esté plus utile pour vous que Nostre-Seigneur vous l'eust osté. Si la S[te] Vierge lui eust demandé du vin, afin que ceux qui estoient aux nopces se fussent enyvrez, sans doute il n'eust point fait ce miracle.

Mais remarquez que si nous voulons que Nostre-Dame demande à son fils, qu'il change l'eau de nostre tepidité (2), au vin de son fervent amour, il nous faut faire tout ce que Nostre-Seigneur nous dira, ainsi que firent les officiers de ces nopces (3).

(1) **VARIANTE** : Elle a recours aux vœux, qu'elle a fait à Dieu sous l'invocation des saincts. Tout cela est bon, c'est bien fait de se servir de l'invocation des saincts; mais pourquoy demandez-vous tant la santé de ce fils? Quand il se portera bien, qu'en ferez-vous? — Je le mettray sur l'autel de mon cœur et j'en feray une idole. — Il eust donc esté, etc. (*Édit. V.*)

(2) Tiédeur.

(3) **VARIANTE** : Les officiers de ces nopces, comme Nostre-Dame leur avoit conseillé. Faysons donc

Faites-le donc fidellemeut, mes cheres ames; remplissez bien vos cœurs de l'eau de penitence, et il vous changera cette eau au vin de son fervent amour. Mais si vous voulez avoir de la ferveur, entretenez-vous le long du jour en de bonnes pensées, faites de frequentes oraisons jaculatoires; et tenez pour regle generale, si vous voulez estre recueillies en vos oraisons, de ne vous pas laisser dissiper le long du jour (1), et n'employez pas le temps à faire des reflexions inutiles, tant sur vous que sur ce qui se passe autour de vous, ains occupez-vous fidellement en la presence de Dieu. Et si vous voulez avoir des lumieres (2) pour pouvoir comprendre quelque chose des mysteres de la foy, occupez-vous le plus que vous pourrez à les considerer. En somme, mes cheres filles, pour conclusion, faites bien ce qui vous a esté enseigné jusques à present; reposez-vous en la providence de Dieu, et soyez asseurées qu'il ne manquera jamais de vous donner ce qui vous sera necessaire pour vostre salut : benissez-le continuellement en cette vie, et apres icelle vous le glorifierez eternellement là haut au ciel avec tous les esprits bienheureux, où vous conduise le Pere, le Fils, et le Sainct Esprit. Amen.

DIEU SOIT BENY.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION DE NOSTRE-DAME.

(RECUEILLI.)

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ, secundum legem Moysi, tulerunt Jesum in Hierusalem, ut sisterent eum Domino.

Apres que les jours de la purgation de Marie, selon la loi de Moyse, furent accomplis, ils porterent l'enfant Jesus au Temple, pour le presenter au Seigneur. (LUC. 2.)

DIEU dit comme il fait, et il fait comme il dit; en quoy il nous monstre qu'il ne nous faut pas seulement contenter de bien dire, mais qu'il faut que nous adjoustions les effets conformes à nos

le semblable, mes cheres ames; remplissons bien nos cœurs de l'eau de penitence, et il nous changera cette eau tepide en vin d'un tres-fervent amour.

(1) VARIANTE : De vous tenir hors d'icelles, comme si vous estiez (*dans les oraisons*); et n'employez, etc.

(2) VARIANTE : Avoir quelque lumiere de la foy pour pouvoir comprendre le mystere de l'Incarnation, entretenez-vous le long du jour en de bonnes pensées; considerez la bonté infinie de Nostre-Seigneur.

parolles, si nous voulons lui estre agreables : et tout ainsi qu'en Dieu, dire et faire n'est qu'une mesme chose, il faut aussi que nostre dire soit faire, et que nostre parolle soit incontinent suivie de l'œuvre. Et pour cela les anciens, quand ils vouloient représenter un homme de bien et vertueux, ils se servoient de la comparaison d'une pesche, sur laquelle ils appliquoient une feuille de pescher, parceque la pesche a la forme d'un cœur, et sa feuille celle de la langue, pour nous monstrer que l'homme sage et vertueux, a non seulement une langue pour bien dire, mais que cette langue estant appliquée sur son cœur, il ne parle sinon à mesure que son cœur le veut, c'est-à-dire, qu'il ne dit que des parolles qui procedent des affections de son cœur, qui le portent en mesme temps (1) à operer et mettre en effet ce qu'il dit. C'est ce que nous representent les quatre animaux que vid Ezechiel (Ezech. 1), lesquels n'avoient pas seulement des aisles pour voler, mais au dessous d'icelles (2), ils avoient des mains pour operer; pour nous signifier que nous ne nous devons pas contenter d'avoir seulement des aisles pour voler au ciel par des saincts desirs et bonnes pensées, si avec cela nous n'avons des mains pour nous exercer aux bonnes œuvres, afin de mettre en prattique nos desirs : car c'est une chose asseurée, que nos bons propos, nos resolutions, ny nos parolles, pour sainctes qu'elles puissent estre, ne nous conduiront point au ciel, si elles ne sont accompagnées des effets.

Nostre-Seigneur donc, pour confirmer cette verité, et nous monstrer qu'il fait ce qu'il dit, vient aujourd'huy au Temple, pour y estre offert à Dieu son pere, s'assujettissant à l'observance de la loy qu'il avoit donnée à Moyse, en laquelle il y avoit une grande quantité d'observances particulieres, auxquelles il ne pouvoit estre subjet, estant le createur et le monarque souverain de toutes choses (3). Mais neantmoins, parce qu'il devoit estre mis devant nos yeux comme un divin portrait, auquel nous nous devions conformer en toutes choses, autant que la foiblesse de nostre nature le pourroit permettre, il voulut observer la loy qu'il avoit donnée, et s'y assujettir, et sa tres-saincte Mere aussi à son exemple, ainsi que nous voyons en l'Evangile de ce jour, qui fait mention de la presentation de Nostre-Seigneur au Temple et de la purification de Nostre-Dame, duquel je tireray trois petites

(1) VARIANTE : Le porte *quant et quant* aux operations et aux effects de ses parolles.
(2) D'elles.
(3) VARIANTE : Auxquelles Nostre-Seigneur (ny Nostre-Dame) n'estoit nullement obligé ; car, Nostre-Seigneur estant le createur, le roy et le monarque de toutes choses, il ne pouvoit nullement estre obligé, ni subjet à aucune loy, ou commandement.

considerations pour nostre instruction, que je ne feray que toucher en passant, les laissant apres ruminer à vos esprits, pour en faire une bonne et heureuse digestion.

La premiere consideration sera touchant l'exemple que Nostre-Seigneur et la glorieuse Vierge nous donnent, d'une profonde et veritable humilité; la seconde sera sur l'obeyssance, qui est entée sur l'humilité; et en la troisiesme, nous apprendrons une methode excellente pour bien faire l'oraison.

Or, premierement, quelle plus grande et plus profonde humilité se pourroit-on jamais imaginer que celle que Nostre-Seigneur et Nostre-Dame pratiquent en venant au Temple; l'un pour y estre offert comme tous les enfans des hommes pecheurs, et l'autre se venant purifier comme les autres femmes? Quant à Nostre-Seigneur, il est tres certain qu'il ne pouvoit estre obligé à cette ceremonie, veu qu'il estoit la pureté mesme, et qu'elle n'obligeoit pas que les pecheurs : et quant à Nostre-Dame, quelle necessité avoit-elle, ou pouvoit-elle avoir de se purifier, puis qu'elle n'estoit, ny ne pouvoit estre soüillée, ayant esté doüée d'une pureté et d'une grace si excellente dés l'instant de sa conception, que celle des cherubins et seraphins ne luy est nullement comparable? Car si bien Dieu les prevint de sa grace dés leur creation, pour les empescher de tomber en peché, neantmoins ils ne furent pas confirmez en grace dés cet instant; ains (1) ils le furent seulement par apres, en vertu du choix qu'ils firent de se servir de cette premiere grace, et par la volontaire sousmission de leur franc-arbitre à leur Createur : mais Nostre-Dame ne fut pas seulement prevenüe de la grace au mesme instant de sa conception, ains elle fut encore tellement confirmée en icelle, qu'elle n'en pouvoit deschoir. Et neantmoins l'enfant et la mere, nonobstant leur incomparable pureté, se viennent aujourd'huy presenter au temple, comme s'ils eussent esté pecheurs, ainsi que tout le reste des hommes. O acte d'humilité incomparable! plus la dignité des personnes qui s'humilient est grande, et plus l'acte d'humilité qu'elles font est inestimable (2); ha! quelle gran-

(1) Mais

(2) VARIANTE : O Dieu! quelle grandeur de Nostre-Seigneur et de Nostre-Dame qui est sa mere! ô que c'est une consideration belle, utile et profitable pour nous autres que celle-ci, de l'incomparable vertu d'humilité que Nostre-Seigneur a si cherement aimée! Il semble que cette vertu ayt esté la plus cherie de son cœur, et qu'il ne soit descendu du ciel en terre que pour l'amour d'icelle, et pour la prattiquer; et nous devons tenir cette vertu pour la plus grande de toutes celles qui sont purement morales. Or, je n'entends pas parler de l'amour de Dieu et de la charité, d'autant que la charité n'est pas une vertu particuliere ains une vertu generale qui se respand sur toutes les autres, et c'est d'elle qu'elles tirent leur beauté, splendeur et merite. Mais quant aux vertus particulieres, il n'y en a point de si grande que l'humilité, ny si necessaire; et Nostre-Seigneur l'a tellement aymée, qu'il a mieux aymé...

deur de Nostre-Seigneur et de sa tres-saincte mere! ô que c'est une consideration utile et profitable pour les ames qui veulent tendre à la perfection, que celle de l'humilité que Nostre-Seigneur a pratiquée! car il a tellement estimé et chery cette vertu, qu'il a mieux aymé mourir que d'en laisser la prattique, suivant ce qu'il a dit luy-mesme, qu'il n'y a point de plus grand amour, que de mettre sa vie pour la chose aymée : or Nostre-Seigneur a donné sa vie pour l'humilité, ayant fait en mourant le plus excellent et souverain acte d'humilité qui se puisse jamais imaginer.

Le grand apostre S. Paul, nous voulant faire concevoir en quelque façon l'amour que Nostre-Seigneur portoit à cette vertu, dit qu'il s'est humilié jusques à la mort, et à la mort sur la croix : *Humiliavit semetipsum usque ad mortem, mortem autem crucis* (Phili. 2); voulant dire, qu'il ne s'est pas humilié seulement pour un temps, ny en quelque action particuliere, ains jusques à la mort, c'est-à-dire, dés l'instant de son incarnation, jusques au dernier moment de sa vie : et pour nous monstrer la grandeur de cette humilité de Nostre-Seigneur, il s'est humilié, dit-il, jusques à la mort, et la mort de la croix, qui estoit la plus ignominieuse, la plus infame et pleine d'abjection, qui se pust trouver. En quoy nous sommes enseignez, qu'il ne nous faut pas contenter de prattiquer l'humilité en quelques actions particulieres, ny pour un temps seulement, ains tousjours et en toutes occasions; et non seulement jusques à la mort, ains jusques à la mort de la croix, c'est-à-dire, jusques à l'entiere mortification de nous-mesmes, humiliant l'amour de nostre propre estime, et l'estime de nostre propre amour : car il ne se faut pas amuser à la prattique d'une certaine apparence d'humilité, de contenance et de parolles, qui consiste à dire que nous ne sommes rien que l'imperfection mesme, et à faire quantité de reverences et d'humiliations exterieures, qui ne sont rien moins que l'humilité, laquelle, si elle est vraye, nous fait reconnoistre et tenir pour vrais neants, qui ne meritons pas de vivre, et nous rend souples, maniables, et soubmis à un chacun, observant par ce moyen ce precepte de Nostre-Seigneur, qui nous ordonne de renoncer à nous-mesmes, si nous le voulons suivre : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum* (Matth. 16).

Il y en a plusieurs qui se trompent grandement en ce subjet, pensant que l'humilité ne soit bonne à pratiquer que par les novices et commençants; et dés qu'ils ont fait quelques progrez en la voye de Dieu, ils se persuadent qu'ils se peuvent

bien relascher en cette prattique, croyant d'estre desja assez advancez en icelle : en quoy certes ils s'abusent grandement; car ne voyent-ils pas que Nostre-Seigneur s'est humilié jusques à la mort, c'est-à-dire, tout le temps de sa vie? O que ce divin Maistre de nos ames savoit bien que son exemple nous estoit necessaire! d'autant que n'ayant nulle necessité pour lui de s'humilier, il a neantmoins voulu perseverer en cette prattique depuis sa naissance jusques à sa mort, afin de nous inciter à embrasser cette vertu. O que la perseverance est necessaire en ce subjet! car, combien en a-t-on veu qui avoient bien commencé en la prattique de l'humilité, lesquels, faute de perseverance, se sont perdus? c'est pourquoy Nostre-Seigneur n'a pas dit: Celuy qui commencera, ains celuy qui perseverera sera sauvé : *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit* (Matth. 10).

Qu'est-ce qui a fait pecher les anges, sinon le defaut d'humilité? car, si bien leur peché fut une desobeyssance, pour prendre toutes choses en leur origine, toutesfois ce fut l'orgueil qui les fit desobeyr à Dieu. Hé! ne voyons-nous pas que ce miserable Lucifer commença à se mirer et contempler luy-mesme, et puis il passa delà à s'admirer et complaire en sa beauté, ensuite (1) dequoy il dit ces parolles : Je monterai au ciel, et seray semblable au Tres-Haut : *In cœlum ascendam, similis ero Altissimo* (Isa. 14); et secoüa ainsi le joug de la saincte sousmission et obeyssance qu'il devoit à son Createur. Il avoit bien raison de considerer son excellente nature; mais non pas pour s'y complaire et en tirer de la vanité : non, ce n'est point mal fait de se considerer soy-mesme pour glorifier Dieu, et le remercier des dons qu'il nous a faits, pourveu que nous ne passions pas à la vanité et complaisance de nous-mesmes. Cette parolle des philosophes payens : *Connois-toy toy-mesme,* a esté fort approuvée et bien receuë des anciens Peres, car c'est comme s'ils eussent voulu dire : Connois l'excellence et noblesse de ton ame, afin de ne la point avilir, mepriser, ny faire chose aucune qui soit indigne de sa grandeur. Mais prenons garde neantmoins de demeurer tousjours dans les termes de l'humilité, et d'une saincte et amoureuse reconnoissance envers Dieu, de qui nous dependons, et qui nous a faits ce que nous sommes.

Nos premiers parents et tous les autres qui ont peché, ont esté presque tous portez à ce faire par l'orgueil : c'est pourquoy Nostre-Seigneur, comme un sage et amoureux medecin de nos ames, prend le mal en sa racine; et au lieu de l'orgueil, il vient

(1) VARIANTE : Sur laquelle complaisance il dit :

premierement planter au monde la tres-belle et utile plante de la sainte humilité, vertu qui est d'autant plus necessaire, que son vice contraire est general parmy les hommes.

Nous avons veu comme entre les anges l'orgueil s'y est trouvé, et que le deffaut d'humilité les a fait perdre pour jamais; et entre les hommes, ne voyons-nous pas comme plusieurs, ayant bien commencé, faute de perseverance en cette vertu, ont esté perdus miserablement? Que ne fit pas le roy Saül au commencement de son regne? l'Escriture dit, qu'il estoit en l'innocence d'un enfant d'un an : *Filius unius anni erat Saul, cum regnare cœpisset* (I. Reg. 13), et cependant il se pervertit de telle sorte par son orgueil, qu'il fut reprouvé de Dieu, selon la plus commune opinion des Peres. Et Judas, quelle humilité ne temoigna-t-il pas, vivant en la compagnie de Nostre-Seigneur? et cependant, voyez quel orgueil il avoit en mourant, ne se voulant point humilier, ny faire les actes de penitence pour lesquels l'humilité est si necessaire, ce qui fut cause qu'il desespera d'obtenir pardon et misericorde : orgueil certes insupportable, de ne vouloir pas s'humilier devant la divine Misericorde, de laquelle nous devons attendre tout nostre bonheur. Enfin l'orgueil est un mal si commun entre les hommes, qu'on ne leur peut jamais assez prescher et inculquer la necessité qu'ils ont de perseverer en humilité. C'est pourquoy Nostre-Seigneur et Nostre-Dame, pour nous monstrer l'estime que nous devons faire de cette vertu, viennent aujourd'huy au temple prendre la marque de pecheurs, en s'assujettissant à la loy, qui n'estoit point faite ny pour l'un ny pour l'autre; humilité tres-admirable pour Nostre-Seigneur et sa tres-saincte mere, de s'abaisser ainsi. O Dieu! ce n'est pas grand chose de nous voir abaisser et humilier, nous autres qui ne meritons qu'abaissement et aneantissement; mais Nostre-Seigneur et Nostre-Dame, qui sont d'une grandeur incomparable, leur humiliation estoit d'un prix inestimable, et dés qu'ils se furent une fois humiliez, ils persevererent tout le temps de leur vie, et ne se voulurent plus relever. C'est pourquoy le grand Apostre, parlant de l'humilité de Nostre-Seigneur, dit qu'il s'humilia jusques à la mort, et la mort de la croix : *Humiliavit semetipsum usque ad mortem, mortem autem crucis.* Mais nous autres miserables creatures, qui ne faisons que ramper, et nous traisner sur la terre, dés aussi-tost que nous nous sommes abbaissez ou humiliez en quelque legere occasion, nous ne pouvons perseverer, ains nous nous relevons incontinent, et recherchons d'estre estimez quelque chose de bon; et bien que nous

soyons l'imperfection mesme, nous voulons neantmoins estre estimez saincts et parfaits, et cependant nous voyons Nostre-Dame, qui ne peut pecher, et laquelle, nonobstant son extreme pureté, veut bien estre estimée pecheresse.

Considerez, je vous prie, une fille d'Eve, combien elle est ambitieuse d'honneur et d'estime! Et si bien ce mal est general entre les hommes, neantmoins il semble que ce sexe y soit plus enclin. Or, Nostre-Dame et glorieuse Maistresse n'estoit nullement fille d'Eve selon l'esprit, ains seulement selon sang; c'est pourquoy elle fut tousjours extremement humble et rabaissée, ce qui fut la cause de son bonheur, ainsi qu'elle temoigne elle-mesme en son sacré Cantique, disant : Que toutes les nations la prescheroient bien-heureuse, parce que Dieu avoit regardé son humilité : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ, ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes* (Luc. 1). Je sçay bien qu'elle vouloit dire que Dieu avoit regardé sa petitesse; mais c'est en cela mesme que nous reconnoissons d'avantage sa profonde et sincere humilité. Escoutez-la, de grace, et voyez comme elle se mesestima tousjours, mais principalement quand l'ange lui annonça qu'elle devoit estre mere de Dieu : *Ecce ancilla Domini* (Luc. 1); Je suis la servante du Seigneur, luy respondit-elle. Donc, pour conclusion de ce premier poinct, nous sommes enseignez par nostre divin Maistre et nostre glorieuse Maistresse, de l'estime que nous devons faire de la tres-saincte humilité, comme estant la base de toutes les vertus, et le fondement de l'edifice de la perfection, lequel ne peut subsister ny s'elever que par la prattique d'une profonde, sincere et veritable reconnoissance de nostre petitesse et imbecillité, qui nous porte à un vray aneantissement de nous-mesmes.

Passons à la seconde consideration, et voyons comme Nostre Sauveur et sa tres-beniste mere ont tousjours accompagné leur humilité d'une parfaite obeyssance, qui a eu tant de pouvoir sur l'un et sur l'autre, que Nostre-Seigneur a mieux aymé mourir de la mort de la croix que de manquer d'obeyr : *Factus obediens usque ad mortem, mortem antem crucis* (1). Et quant à Nostre-Dame, quel acte signalé d'obeyssance ne fit-elle pas à l'heure mesme de la mort de son divin Fils, qui estoit tout son amour? car elle ne resista aucunement, nonobstant qu'elle fust transpercée du glaive de douleur, ains demeura tousjours ferme et constante aux pieds de la croix, avec une parfaite sousmission

(1) VARIANTE : Jesus-Christ a esté obeyssant jusques à la mort de la croix, dit le grand Apostre.

à la tres-saincte volonté du Pere eternel. Certes, ce divin Sauveur ne fit jamais rien que par obeyssance, ainsi qu'il disoit luymesme : *Descendi de cœlo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me* (Joan. 6); Je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, ains pour faire celle de Celuy qui m'a envoyé. En quoy il nous monstre qu'il regardoit tousjours en toutes choses la volonté de son Pere celeste, pour la suivre (1). Et quant à Nostre-Dame, considerez tout le cours de sa vie, vous n'y trouverez qu'obeyssance; et elle a tousjours fait une telle estime de cette vertu, que si bien elle avoit fait vœu de virginité, neantmoins pour obeyr elle se soubmit au commandement qui lui fut fait de se marier, et persevera tousjours en la pratique d'icelle, ainsi que nous voyons aujourd'huy, venant au temple pour observer la loy de purification, à laquelle elle n'avoit nulle obligation. Et cette obeyssance estant purement volontaire, elle en estoit d'autant plus excellente, parce que cela procedoit de l'amour qu'elle portoit à cette vertu, qu'elle avoit entée, comme un divin greffe, sur le tronc sacré de sa tres-saincte humilité : aussi n'en a-t-elle point recommandé d'autre aux hommes que cette obeyssance; car il ne se trouve point en l'Evangile qu'elle leur ait parlé, sinon aux nopces de Cana en Galilée, qu'elle dit : Faites tout ce que mon fils vous dira : *Quodcumque dixerit vobis facite* (Joan. 2), preschant ainsi l'observance de la tres-saincte obeyssance, qui est une vertu inseparable de l'humilité, d'autant que c'est l'humilité qui fait que nous nous soubmettons à obeyr.

Or, Nostre-Dame et tres-sacrée Maistresse ne craignoit pas la desobeyssance, parce qu'elle n'estoit nullement obligée d'obeyr à la loy; ains elle en craignoit seulement l'ombre, à cause que, si elle ne fust pas venuë au temple pour offrir son fils Nostre-Seigneur, et pour se purifier, l'on eust peu trouver des personnes qui eussent voulu faire enqueste de sa vie, pour sçavoir pourquoy elle ne faisoit pas comme les autres femmes. C'est pourquoy elle vient aujourd'huy au temple, pour lever tout ombrage aux hommes, et pour oster toute sorte de soupçon, afin de nous monstrer que nous ne nous devons pas contenter d'eviter seulement le peché, ains que nous devons mesme en eviter l'ombre, ne nous contentant pas de la resolution que nous avons prise de ne point commettre tel ou tel peché, mais aussi que nous devons eviter les occasions qui nous pourroient servir de tentation

(1) VARIANTE : Pour la suivre, et non pas pour un temps, ains tousjours et jusques à la mort.

pour nous y faire tomber. Ce qui nous apprend aussi de ne nous pas contenter du temoignage de nostre bonne conscience, mais que nous devons avoir soin d'oster toute occasion aux autres de se mal edifier de nous et de nos deportemens; ce que je dis pour certaines personnes, lesquelles, estant resoluës de ne point commettre quelque peché, ne se soucient pas de rendre temoignage qu'elles le commettroient volontiers si elles osoient.

O combien cet exemple que nous donnent aujourd'huy Nostre-Seigneur et Nostre-Dame, de la tres-saincte obeyssance, nous devroit inciter à nous sousmettre absolument et sans reserve à l'observation des choses qui non seulement nous sont commandées, mais encore de celles qui nous sont conseillées, afin de nous rendre tousjours plus agreables à la divine Bonté! Mon Dieu! est-ce si grande chose de nous voir sousmettre à obeyr, nous autres qui sommes nez pour cela? puisque le Roy suprême, à qui toutes choses doivent estre subjettes, s'est bien voulu assujettir à l'obeyssance?

Apprenons donc de cet exemple, que nous donnent aujourd'huy nostre Sauveur et la glorieuse Vierge, à nous sousmettre et nous rendre souples, maniables et faciles à tourner à toute main, non pour un temps ny pour certains actes particuliers, ains pour tousjours, c'est-à-dire jusques à la mort.

Passons outre et voyons en troisiesme lieu, comment nous pouvons remarquer en l'Evangile de ce jour une excellente maniere de bien faire l'oraison. Plusieurs se trompent grandement, croyant qu'il faille tant de methodes pour cela; et l'on en void souvent qui se mettent en peine, et qui sont dans un grand empressement, pour rechercher un certain art qui leur semble qu'il faut sçavoir pour le bien faire, et ne cessent jamais de subtiliser autour de leur oraison pour voir comment ils la font; et quelques-uns pensent qu'il ne se faut tourner ny remuër, de crainte que l'esprit de Dieu ne se retire, comme si l'esprit de Dieu estoit si delicat qu'il dependist de la methode et de la contenance de ceux qui font l'oraison. Or je ne dis pas qu'il ne se faille servir des methodes qui sont marquées; mais il ne faut pas s'y attacher, et les affectionner tellement que nous devions mettre toute nostre confiance en icelles, comme ceux qui pensent que pourveu qu'ils fassent tousjours bien les considerations devant les affections, tout va bien. Ce n'est pas qu'il ne soit bon de faire des considerations, et suivre les regles qui sont données pour faire l'oraison; mais je dis qu'il ne se faut pas

attacher en telle sorte à une methode, que nous pensions que tout nostre bien en depende.

Or, nous devons sçavoir qu'il n'y a qu'une seule chose necessaire pour bien faire l'oraison, qui est d'avoir Nostre-Seigneur entre nos bras, comme S. Simeon, c'est-à-dire, entre nos affections; et cela estant, nostre oraison sera toujours bien faite, en quelque façon que nous la fassions : mais sans cette condition, jamais elle ne pourra estre receuë de Dieu : *Nemo venit ad Patrem nisi per me* (Joan. 4); Nul ne peut aller à mon Pere que par moy, dit Nostre-Seigneur. L'oraison, disent les docteurs, n'est autre chose qu'une elevation de nostre esprit en Dieu : *Oratio est mentis ad Deum ascensus* (Joan. Damas., *De fide orthod.* 14), elevation que nous ne pouvons nullement faire de nous-mesmes; mais ayant nostre Sauveur entre nos bras, tout nous sera rendu facile. Et pour preuve de cecy, considerez, je vous prie, mes cheres ames, ce sainct homme Simeon, et voyez comme il fait bien l'oraison, ayant Nostre-Seigneur entre ses bras : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundùm verbum tuum in pace : quia viderunt oculi mei salutare tuum* (Luc. 2); Laissez, dit-il, maintenant aller vostre serviteur en paix, puisqu'il a veu son salutaire et son Seigneur. Certes, ce seroit un extreme abus de vouloir exclurre Nostre-Seigneur Jesus-Christ de nostre oraison, et de là penser bien faire sans son assistance, puisque c'est une chose indubitable que nous ne pouvons estre agreables au Pere eternel, sinon en tant qu'il nous regarde à travers de son Fils nostre Sauveur : et non seulement les hommes, mais encore les anges; car si bien il n'est pas leur Redempteur, il est neantmoins leur Sauveur, et les anges ont esté justifiez et confirmez en grace par luy, car il la leur a meritée, suivant ce qui est dit dans l'Apocalypse : *Michael et angeli ejus... vicerunt... propter sanguinem Agni* (Apoc. 12). Et comme il arrive quand on regarde à travers d'un verre rouge ou violet, tout ce qu'on voit paroist aux yeux de mesme couleur; ainsi le Pere eternel, nous regardant à travers de la beauté et bonté de son sacré Fils, il nous trouvera beaux et bons selon qu'il nous desire; mais sans cet artifice, nous ne paroistrons à ses yeux que la laideur et difformité mesme.

L'oraison, ainsi que disent les Peres, n'est qu'une elevation de nostre esprit en Dieu; et si bien en allant à Dieu nous rencontrons les anges et les saincts en nostre chemin, si (1) nous n'ele-

(1) Toutefois

vons pas nos esprits à eux pour les y arrester, ny ne leur addressons pas nos prieres, ainsi qu'ont voulu dire meschamment les heretiques, ains seulement nous les prions de joindre leurs oraisons aux nostres, pour en faire une saincte confusion, afin que par ce sacré melange, elles soient mieux reçuës du Pere eternel, qui les aura tousjours agreables, si nous menons quant et nous (1) son cher petit Benjamin, ainsi que firent les enfants de Jacob, quand ils allerent voir leur frere Joseph en Egypte (Gen. 42 et 43); car, si nous ne le menons quant et nous, nous aurons la mesme punition dont Joseph menaça ses freres, à sçavoir, qu'ils ne verroient plus sa face, et n'auroient plus rien de luy, s'ils ne luy menoient avec eux leur petit frere. Or, nostre petit frere est ce divin poupon que Nostre-Dame vient aujourd'huy apporter au temple, le remettant elle-mesme, ou par l'entremise de S. Joseph, au bon vieillard S. Simeon. Il est neantmoins plus probable, que ce fut plustost S. Joseph que Nostre-Dame, pour deux raisons. La premiere est, que les peres venoient offrir leurs enfans, comme y ayant plus de part que les meres mesmes : la seconde raison est, que les femmes n'estant pas encore purifiées, elles n'osoient approcher de l'autel où se faisoient les offrandes. Mais quoy que c'en soit, il suffit que S. Simeon receut ce tresbeny poupon entre ses bras, ou des mains de Nostre-Dame, ou de S. Joseph. O que nous serons heureux ! si nous allons au temple disposez pour recevoir cette grace, d'obtenir de Nostre-Dame, ou de son cher espoux S. Joseph, nostre divin Sauveur; car, l'ayant entre nos bras, nous n'aurons plus rien à desirer, et pourrons bien chanter ce sacré cantique : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundùm verbum tuum in pace* (Luc. 2); Laissez maintenant aller vostre serviteur en paix, ô mon Dieu, puisque mon ame est pleinement satisfaite, possedant tout ce qui est de plus desirable au ciel et en la terre.

Mais, considerons un peu, je vous prie, les conditions qui nous sont necessaires, pour obtenir cette grace de recevoir et porter Nostre-Seigneur entre nos bras, ainsi que S. Simeon et Anne cette bonne veufve, qui eurent le bonheur de se treuver au temple au mesme temps qu'il y fut apporté. En premier lieu, je remarque que l'Evangeliste dit de S. Simeon, qu'il estoit juste et timoré : *Et homo iste justus et timoratus* (Luc. 2; Act. 8); — en plusieurs endroits de l'Escriture saincte, ce mot de *timoré,* nous fait entendre le respect envers Dieu, et les choses qui regardent son service; — en quoy nous remarquons que ce

(1) Avec nous.

bon vieillard estoit plein de reverence envers les choses sacrées. Mais il est dit encore qu'il attendoit la consolation, c'est-à-dire la redemption d'Israël, et que le Sainct-Esprit estoit en luy : ***Expectans consolationem Israel, et Spiritus Sanctus erat in eo.*** Ce qui nous represente fort à propos quatre conditions necessaires pour bien faire l'oraison; dont la premiere est, que nous devons avoir Nostre-Seigneur entre nos bras, je veux dire entre nos affections, comme le bon S. Simeon, ainsi que nous l'avons dit, d'autant que c'est en cela que consiste la vraye oraison.

Pour la seconde condition, l'Evangeliste dit de ce sainct vieillard, qu'il estoit juste : ***Et homo iste justus,*** c'est-à-dire, qu'il avoit parfaitement ajusté sa volonté à celle de Dieu, vivant selon sa tres-saincte loy. De mesme, il est certain que nous ne serons jamais capables de bien faire la saincte oraison, si nous n'avons nostre volonté unie et ajustée à celle de Dieu; et c'est à quoy nous manquons souvent. Par exemple (1), vous verrez quelquesfois une personne qui va faire l'oraison, demandez-luy pourquoy elle y va? c'est, dira-t-elle, pour demander à Dieu des consolations, et le prier qu'il me delivre de tant de distractions qui m'y importunent sans cesse. Helas! vous ne voulez donc pas ajuster vostre volonté à celle de Dieu, qui veut qu'entrant à l'oraison, vous soyez resolue de souffrir la peine des distractions, seicheresses et degousts qui vous y arriveront, demeurant aussi contente que si vous aviez beaucoup de consolation et de tranquillité; puisque c'est une chose certaine, que vostre oraison ne sera pas moins agreable à Dieu, ny utile pour vous, pour estre faite avec plus de difficulté, pourveu que vous ajustiez tousjours vostre volonté avec celle de sa divine majesté. Et cela estant, vous ferez tousjours vos oraisons, et tout autre chose utilement pour vous, et agreablement aux yeux de Dieu, qui est ce que nous devons desirer.

La troisiesme condition necessaire pour bien faire l'oraison, est que nous devons attendre, comme le bon S. Simeon, la redemption d'Israël; c'est-à-dire, que nous devons vivre en l'attente de nostre propre perfection. O qu'heureux sont ceux qui vivant en cette attente, ne se lassent point d'attendre!

(1) VARIANTE : Demandez à une personne où elle va. — Je m'en vay faire l'oraison, dira-t-elle. — Cela est bon, mais dites-moy, je vous prie, qu'est-ce que vous y allez faire ? — Je m'en vay demander à Dieu qu'il me donne des consolations. — Vous ne voulez donc pas ajuster vostre volonté à celle de Dieu, qui veut que vous ayez des seicheresses et des sterilités ? — O je m'en vay demander à Dieu qu'il me délivre de tant de distractions qui m'y arrivent et m'y importunent. — Helas! ne voyez-vous pas que tout cela n'est pas rendre vostre volonté capable d'estre unie et ajustée à celle de nostre divin Sauveur, qui veut...

ce que je dis pour plusieurs, lesquels, ayant desir de se perfectionner par l'acquisition des vertus, les voudroient avoir tout d'un coup, comme si la perfection ne consistoit qu'à la desirer. O certes! ce seroit un grand bien si nous pouvions estre humbles aussi-tost que nous avons desiré de l'estre, et (1) que sans autre peine nous peussions nous revestir des vertus aussi facilement que nous ferions d'une robbe : mais cela estant impossible, il faut que nous nous accoustumions à rechercher nostre perfection en tranquillité de cœur, selon les voyes ordinaires, faisant tout ce que nous pourrons pour acquerir les vertus, par la fidelité que nous aurons à les prattiquer chacun selon nostre vocation, demeurant apres en attente pour ce qui regarde de parvenir, tost ou tard, au but de nostre pretention, laissant cela à la divine Providence, laquelle aura soin de nous consoler au temps qu'elle a destiné de le faire, ainsi qu'elle a fait à S. Simeon; et quand bien ce ne seroit qu'à l'heure de nostre mort, il nous doit suffire : contentons-nous donc de faire ce qui est en nostre pouvoir, et nous aurons toujours assez tost ce que nous desirons, pourveu que nous l'ayons quand il plaira à Dieu de nous le donner.

La quatriesme condition requise pour bien faire l'oraison est, qu'il faut estre timoré comme S. Simeon, c'est-à-dire, plein de reverence devant Dieu au temps de la saincte oraison. Hé Dieu! mes cheres ames, en quel respect et reverence ne devons-nous pas estre en parlant à la divine Majesté, puisque les anges, qui sont si purs, tremblent en sa presence! Mais, direz-vous, nous ne pouvons avoir en nos oraisons ce sentiment de sa presence, qui cause une si grande humiliation de toutes les puissances de l'ame, ny cette reverence sensible, qui fait qu'elle se tient basse et humiliée devant Dieu, en la connoissance de son infinie grandeur, et de nostre extresme petitesse et indignité. O certes! il n'est point necessaire d'avoir ce sentiment, ains il suffit d'avoir cette reverence en la volonté, et partie superieure de nostre ame. O qu'il faisoit bon voir la reverence avec laquelle S. Simeon tenoit Nostre-Seigneur entre ses bras! puis qu'il avoit la connoissance de la souveraine dignité de celuy qu'il tenoit.

Je remarque de plus qu'il est dit que le Sainct-Esprit estoit en S. Simeon, et qu'il faisoit sa demeure en luy : *Et Spiritus Sanctus erat in eo;* ce qui fut cause qu'il merita de voir

(1) VARIANTE : Ou bien, si un ange pouvoit un jour remplir une sacristie de vertus, et que nous n'eussions rien autre à faire que d'entrer là dedans, pour sans autre peine nous en revestir, comme nous ferions d'une robbe.

Nostre-Seigneur, et de le tenir entre ses bras. De mesme, il faut que nous donnions place en nous au Sainct-Esprit, si nous voulons que Nostre-Dame ou S. Joseph nous donne à tenir et à porter entre nos bras le divin Sauveur de nos ames, duquel procede, et auquel consiste tout nostre bonheur, puisque nous ne pouvons avoir accez vers son Pere celeste, que par son entremise et par sa faveur : *Ego sum via, et veritas, et vita; nemo venit ad Patrem nisi per me* (Joan. 11). Mais que faut-il faire pour donner place en nous au Sainct-Esprit? Je respandray mon Esprit sur toute chair, dit Dieu par son prophete Joël : *Effundam Spiritum meum super omnem carnem* (Joël. 2). Le Sainct-Esprit a esté respandu sur toute la terre, dit le Sage au premier chapitre de la Sapience : *Spiritus Domini replevit orbem terrarum;* mais neantmoins, ainsi qu'il dit au mesme lieu, il n'habite point dans un cœur feint et dissimulé : *Spiritus enim Sanctus disciplinæ effugiet fictum.* Grand cas! que le Sainct-Esprit ne fasse nulle reserve pour n'habiter point en nous, que celle de la feintise, artifice et dissimulation. Or, puisque ce deffaut empesche que ce divin Consolateur ne reside dans nos ames, et ne les comble de ses graces et faveurs celestes, il faut donc estre simples et sans artifice, ny dissimulation, si nous voulons qu'il vienne en nous, et apres luy Nostre-Seigneur; car le Sainct-Esprit veut estre le fourrier de nostre Sauveur Jesus-Christ; et comme le Sainct-Esprit procede de luy de toute eternité, en tant que Dieu, il semble qu'il luy rend son change, Nostre-Seigneur procedant de luy en tant qu'homme.

Que nous reste-t-il plus à dire maintenant, sinon qu'ayant dés cette vie perissable et mortelle le Sainct-Esprit en nous, nous tenant en grand respect et reverence devant la divine Majesté, attendant avec sousmission l'evenement de nostre perfection, ajustant tousjours, le mieux qu'il nous sera possible, nostre volonté à celle de Dieu, nous aurons sans doute le bon-heur de porter Nostre-Seigneur entre nos bras, comme le bon S. Simeon, et par le moyen de cette grace nous ferons fort bien l'oraison, à condition toutesfois que nous ayons, au prealable, imité fidellement Nostre-Seigneur et Nostre-Dame en la prattique d'une parfaite obeyssance, qui soit entée sur une profonde, veritable et sincere humilité, ainsi que nous avons dit. Et apres cela, il ne nous restera plus rien à faire qu'à chanter avec S. Simeon : *Nunc dimittis servum tuum, Domine;* Laissez maintenant aller, ô Seigneur, vostre serviteur en paix, en la jouyssance de la vie

eternelle, en laquelle sa bonté nous portera eternellement entre ses bras, en contr'eschange de ce que nous l'aurons porté sur les nostres durant le cours de cette vie mortelle. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

SERMON

POUR LE JOUR DE SAINT BLAISE.

(RECUEILLI.)

Qui non bajulat crucem suam, et venit post me, non potest meus esse Discipulus.

Qui ne prend sa croix, et ne vient apres moy, ne peut estre mon Disciple. (Luc. 14.)

Nous solemnisâmes hier la feste de la Purification de Nostre-Dame, et aujourd'huy nous celebrons celle du glorieux martyr S. Blaise. Il y a une telle conformité entre les Evangiles de ces deux festes, que j'ay bien voulu les joindre ensemble, et des deux en tirer le subjet de ce petit discours.

Nous trouvons premierement en celuy de ce jour, ces parolles de Nostre-Seigneur, esquelles (1) sont comprises toute la doctrine et perfection chrestienne : *Qui non bajulat crucem suam, et venit post me, non potest meus esse Discipulus;* Qui ne prend sa croix, et ne vient apres moi, ne peut estre mon disciple. Mais, pour porter nostre croix apres Nostre-Seigneur, il faut renoncer à soy-mesme : *Qui vult venire post me, abneget semetipsum;* Quiconque veut venir apres moy, qu'il renonce à soy-mesme, dit-il en un autre lieu de l'Evangile (Matth. 16). Et pour tirer quelque instruction de ces parolles, je diviseray ce discours en trois petits poincts. Au premier desquels, je monstreray ce que c'est que renoncer à soy-mesme; au deuxiesme, comment nous devons prendre nostre croix, et en troisiesme lieu, comment nous devons suivre Nostre-Seigneur.

Quant au premier poinct, renoncer à soy-mesme n'est autre chose que se purger ou purifier soy-mesme. Et de cecy Nostre-Dame nous en donne un exemple admirable; car l'Evangeliste dit, que les jours de sa purgation estant accomplis, selon la loy de Moyse : *Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ,*

(1) Dans lesquelles.

secundùm legem Moysi, tulerunt Jesum in Jerusalem (Luc. 2), elle vint au Temple pour se purifier et pour offrir son fils, avec deux colombes ou deux tourterelles. Or Nostre-Dame et chere Maistresse n'avoit pas besoin de purification, elle qui estoit plus claire que le soleil, plus pure que la lune, plus belle et reluisante que l'aurore, sans tache ni macules (1), ainsi qu'il est dit au Cantique des cantiques : *Quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol. Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te* (Cant. 6).

Mais comment eust-elle eu besoin de purification, veu qu'elle avoit produit son sacré fils plus purement que l'estoile ne fait son rayon? elle vint donc, nostre glorieuse Maistresse et sacrée Dame, non pour se purifier elle-mesme, ains (2) seulement en l'imagination de plusieurs, qui ne sçachant pas qu'elle estoit exempte d'observer la loy, eussent sans doute murmuré, si elle n'eust fait comme les autres femmes; et c'est en quoy elle nous donne un grand exemple d'humilité et d'obeyssance, en s'assujettissant à la loy à laquelle elle n'estoit point obligée. Mais pour nous autres, il est tres-necessaire que nous sçachions cette verité, que tant que nous serons en cette miserable vie, nous aurons tousjours besoin de nous purifier et renoncer à nous-mesmes ; et c'est une erreur condamnée par l'Eglise, de croire qu'on puisse arriver à un si haut degré de perfection, qu'on n'ait plus rien à renoncer et purifier, d'autant que nostre amour propre va tousjours produisant quelque rejetton d'imperfection qu'il faut retrancher; et pour cela, il se saisit de nos sens, et des que nous lui ostons le pouvoir de faire ses operations en l'un, il se saisit incontinent de l'autre pour essayer de nous surprendre; et s'il ne peut saisir celuy de la veuë, il va à celuy de l'ouye, et ainsi des autres; et si nous ne veillons continuellement sur nous-mesmes, nous trouvons que nous ne faisons autre chose que chopper (3), et tomber dans l'imperfection : c'est pourquoy Nostre-Seigneur, nous voulant enseigner la perfection, nous exhorte d'aller à sa suitte, et de renoncer à nous-mesmes.

Mais quel est ce nous-mesme (me direz-vous) qu'il faut renoncer? car nous avons deux nous-mesmes, c'est-à-dire deux parties, lesquelles toutesfois ne font qu'une seule personne, dont l'une est animale et terrestre, et l'autre spirituelle et celeste, qui est celle qui nous fait operer de bonnes œuvres, et aspirer à la jouyssance de son infinie bonté en la vie eternelle. Or, ce nous-mesme spirituel est tres-bon : aussi n'est-ce pas celuy-là que

(1) *Macules*, souillures. — (2) Mais. — (3) Trébucher.

Nostre-Seigneur veut que nous renoncions; ains ce nous-mesme animal et terrestre, pour fortifier le celeste, d'autant que ce nous-mesme terrestre est celui duquel procedent nos passions, nos mauvaises inclinations, nos affections depravées; et pour le dire en un mot, c'est l'amour-propre. Il ne se faut point tromper; car c'est une verité tres-certaine, que si nous voulons aller apres Nostre-Seigneur, et accomplir sa saincte volonté, il faut renoncer absolument et sans reserve à ce nous-mesme terrestre.

Or, non seulement Nostre-Dame nous a donné l'exemple d'un parfait renoncement, en sa saincte Purification; mais Nostre-Seigneur nous l'a aussi enseigné tout le cours de sa saincte vie, specialement en sa mort et passion, renonçant à l'inclination qu'il avoit de vivre pour s'assujettir à la volonté de son Pere eternel, auquel il s'est rendu obeyssant jusques à la mort, et la mort de la croix : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis* (Philip. 2). C'est ainsi qu'il faut que nous fassions, mes cheres ames, renonçant à nostre propre volonté, et à tout ce qui est en nous contraire à la raison, et partie superieure de nostre ame, laquelle, par l'instinct que Dieu luy a donné, tend tousjours au vray bien.

Mais il faut encore passer plus outre; car il nous serviroit fort peu de nous renoncer nous-mesmes pour en demeurer là. Les philosophes payens ont fait autresfois des renoncemens admirables, qui ne leur ont de rien servy, d'autant qu'ils n'avoient pas une bonne fin; mais quant à nous, si nous renonçons à l'homme terrestre, il faut que ce soit pour fortifier le celeste, c'est-à-dire, qu'il faut aneantir la nature pour faire regner la grace, et mourir à nous-mesmes, pour ne vivre plus qu'à Dieu, et pour Dieu; qui doit estre nostre unique pretention. En somme, renoncer à nous-mesmes, n'est autre chose que se purger et purifier de tout ce qui se fait par l'instinct de l'amour-propre, lequel produira tousjours, tandis que nous serons en cette vie mortelle, des rejettons qu'il faut couper et retrancher, tout ainsi qu'on fait aux vignes. Et comme vous voyez qu'il ne se faut pas contenter de mettre la main une fois l'année à la vigne; mais qu'il la faut coupper en un temps, puis apres la depoüiller de ses feuilles en un autre, et qu'ainsi plusieurs fois l'année il faut avoir la main à la serpe, soit pour la tailler, ou pour en retrancher les superfluïtez; de mesme en est-il de nos imperfections. Mais j'ai desja parlé de cela autrefois, c'est pourquoy je ne m'estendray pas davantage sur ce premier poinct, ains vous exhorteray seulement d'avoir bon courage, pour ne se laisser jamais abattre ny

estonner de nos defauts, pour grands qu'ils soient, puisque tout le temps de nostre vie ne nous est donné que pour nous en deffaire et purifier.

Venons à la seconde partie de cette exhortation, qui est qu'il faut prendre sa croix, apres que l'on a renoncé à soy-mesme. Ce point est un document (1) de grande perfection; mais je croy que vous aurez assez de courage pour en embrasser la prattique. Prendre sa croix, ne veut dire autre chose, sinon, qu'il faut recevoir et souffrir toutes les peines, contradictions, afflictions et mortifications qui nous arrivent en cette vie, sans exception quelconque, avec entiere sousmission et indifference. Au renoncement de nous-mesmes, nous faisons encores, ce semble, quelque chose qui nous contente, parce que c'est nous-mesmes qui choisissons nos croix; mais icy il faut prendre la croix telle qu'on nous l'impose indifferemment. Il est donc certain, qu'il y a bien plus de difficulté, parce qu'il n'y a point de nostre choix, et c'est pourquoy ce poinct est d'une perfection bien plus grande que le precedent: et Nostre-Seigneur nous a bien monstré qu'il ne faut pas que nous choisissions nos croix, ains qu'il faut que nous les prenions et portions telles qu'elles nous sont presentées; car, lors qu'il voulut mourir pour nous rachepter et satisfaire à la volonté de son Pere celeste, il ne voulut pas choisir sa croix, ains receut humblement celle que les Juifs luy avoient preparée.

Escoutons, je vous prie, le grand apostre S. Paul, et voyons comme il embrasse toutes les croix egalement, asseurant qu'aucune chose ne le pourra separer de son divin Maistre, parce qu'il est marqué de sa marque, et qu'en quelque part qu'il aille, il sera tousjours reconnu pour estre des siens. Mais quelle est cette marque, sinon la souffrance? Vous sçavez ce qu'il dit des grandes peines, fatigues et tribulations qu'il a endurées; et de plus, comme il souffroit en son interieur une peine insupportable, à cause que l'ardent amour qu'il portoit à Nostre-Seigneur le tiroit puissamment du costé du ciel, par le desir qu'il avoit de jouyr de luy.

Mais considerez, je vous prie, quels tourmens il a portez en son corps : voyez ce qu'il en dit en la deuxiesme Epistre aux Corinthiens, où il rapporte qu'il a esté foüetté trois fois, en sorte que les traces en paroissoient sur ses epaules, apres, qu'il a esté lapidé, puis qu'il a fait naufrage, et qu'il a esté submergé, emprisonné, et plusieurs autres peines et souffrances qu'il a endurées, lesquelles estoient la marque de Nostre-Seigneur, par

(1) Enseignement.

laquelle on le reconnoissoit pour estre des siens; ce qui luy faisoit dire qu'il estoit crucifié avec Jesus-Christ : *Christo confixus sum Cruci* (Gal. 2).

Mais decouvrons un peu, je vous prie, un abus qui se trouve en l'esprit de plusieurs, lesquels n'estiment et ne veulent porter les croix qu'on leur presente, si elles ne sont grosses et pesantes. Par exemple, un religieux se sousmettra volontiers à faire de grandes austeritez, comme de jeusner, porter la haire, faire de grandes et rudes disciplines, et aura de la respugnance à obeyr lors qu'on luy commandera de ne pas jeusner, ou bien de prendre du repos, et telles autres choses esquelles il semble avoir plus de satisfaction que de peines. Or, sçachez que vous vous trompez, si vous croyez qu'il y ayt moins de vertu à vous surmonter en cela, qu'es choses plus difficiles; car le merite de la croix ne consiste pas en sa pesanteur, ains en la maniere avec laquelle on la porte. Je diray davantage, qu'il y a quelquefois plus de vertu à porter une croix de paille, que non pas une bien pesante, parce que plus les croix sont legeres, et plus elles sont abjectes, et par consequent moins conformes à nostre inclination, qui recherche tousjours les choses apparentes. Et c'est chose asseurée, qu'il y a souvent plus de vertu à ne pas dire une parolle qui nous a esté deffenduë par nos superieurs, ou bien de ne pas lever la veuë pour regarder quelque chose qu'on a bien envie de voir, et semblables, que non pas de porter la haire, parce que, des qu'on l'a posée dessus le dos, il n'est plus besoin d'y penser. Mais en ces menuës prattiques, il faut avoir une continuelle attention sur soy-mesme, pour se garder de tomber dans l'imperfection.

Vous voyez donc bien maintenant, que cette parolle de Nostre-Seigneur, qui nous ordonne de prendre nostre croix, se doit entendre de recevoir, de bon cœur et indifferemment, toutes les obeyssances qui nous sont données, et toutes les mortifications et contradictions qui nous sont faites, ou que nous rencontrons, bien qu'elles soient legeres et de peu d'importance, asseurez que nous devons estre, que le merite de la croix n'est pas en sa pesanteur, ains en la perfection avec laquelle on la porte.

O Dieu! me direz-vous, voilà un grand renoncement, et il faut bien estre attentive sur soy-mesme pour ne point suivre sa propre volonté, et ne point rechercher ce que nostre amour propre desire; car il a bien de l'artifice pour nous tromper, et divertir nostre attention de dessus nous-mesmes. Il est vray; mais voicy le remede à cela. Ceux qui naviguent sur la mer,

approchant du lieu où sont les Syrennes (1), sont tousjours en danger de perir, et courent grande fortune de se perdre, à cause qu'elles chantent si mélodieusement, qu'elles charment et endorment ceux qui rament; de sorte qu'il y en a eu qui ont usé de cet artifice, pour n'estre pas charmez de cette melodie, de se faire attacher à l'arbre du navire, et par ce moyen ils ont evité le peril. Il faut que nous en fassions de mesme, lorsque ces syrennes de propre volonté, de respugnances et de raisons de l'amour-propre, nous viendront chanter aux oreilles, pour nous attirer à leur suite, et nous conjurer de leur obeyr : il faut semblablement que nous nous attachions fortement à l'arbre du navire, qui n'est autre que la croix, en nous ressouvenant que Nostre-Seigneur, pour le second poinct de la perfection, nous ordonne de prendre nostre croix, et d'aller après luy. Mais remarquez qu'il dit la nostre propre : ce que je dis pour empescher l'extravagance de plusieurs, lesquels, quand on leur fait quelques mortifications, s'en faschent et se troublent, disant que si on leur eust fait telle ou telle, ou celle qu'on a fait à cet autre, qu'ils la souffriroient volontiers; et tout de mesme des maladies, car ils voudroient avoir celle que Dieu a donnée à un autre, et non pas celles qu'ils ont : or cela n'est pas porter sa croix comme Nostre-Seigneur veut que nous la portions, et qu'il nous a enseigné par son exemple. Donc, si nous voulons porter nostre croix apres luy, nous devons à son imitation recevoir indifferemment toutes celles qui nous arriveront, sans choix ny exception quelconque.

Disons un mot sur mon troisiesme poinct, et voyons comme apres avoir renoncé à nous-mesmes, et pris nostre croix, nous devons suivre Nostre-Seigneur. Pour mieux entendre cecy, il faut que nous sçachions qu'il y a difference entre aller apres Nostre-Seigneur, et le suivre. Tous les chrestiens qui aspirent au ciel vont apres Nostre-Seigneur, d'autant que c'est par son merite qu'ils en obtiennent la possession, en observant neantmoins ses commandements; mais suivre Nostre-Seigneur, c'est marcher sur ses pas, suivre ses exemples, imiter ses vertus, accomplir ses volontez, et ne se pas contenter d'observer seulement ses commandemens, comme font les chrestiens qui ne desirent que de se sauver, si nous n'y joignons encore la prattique des conseils, et tout ce que nous connaissons luy estre plus agreable.

(1) Cette fiction n'est ici qu'une comparaison qui, donnée sous la forme d'une histoire, offre plus de grâce et frappe plus vivement.

Mais vous voudrez (peut estre) sçavoir quelle recompense vous aurez de suivre ainsi fidellement Nostre-Seigneur. O certes, mes cheres ames! si vous perseverez à le suivre de la sorte tout le long de vostre vie, à la fin d'icelle il vous recompensera de la gloire eternelle, où vous jouyrez de la claire vision de sa Divinité, et de là il s'entretiendra familiérement avec vous, comme l'amy avec son amy, et cet entretien ne finira jamais.

Mais, puisque nous sommes dans l'octave de la Purification de Nostre-Dame, disons encore un mot d'instruction sur l'Evangile de cette feste, et voyons comme elle apporte son sacré Fils au temple pour l'offrir au Pere eternel, et par le moyen de cette offrande s'unir avec luy, et l'unir encore au prochain. O qu'heureuses sont les ames qui savent bien faire cette prattique de s'offrir souvent à Dieu, et toutes leurs actions, en l'union de ce Sauveur! Mais considerons un peu cette prattique de l'union que fit Nostre-Dame de son sacré Fils au prochain, en le donnant à tenir à S. Simeon et Anne la prophetesse; laquelle, comme il est bien probable, eut l'honneur de tenir ce divin Sauveur de nos ames entre ses bras, quoy que les Evangelistes n'en disent rien, d'autant qu'elle avoit excellemment bien renoncé à soy-mesme, et porté sa croix, ayant aspiré tant de temps après la venuë de ce Seigneur, qu'elle voyoit alors de ses yeux. Nostre-Dame donc se depoüilla de la consolation qu'elle avoit de tenir son sacré Fils sur son sein, pour le donner à S. Simeon, et par luy à tous les hommes : ce qu'elle fit, parce qu'elle sçavoit bien qu'elle ne l'avoit pas receu pour elle seule, ains pour le communiquer et donner à toutes les creatures, c'est pourquoy elle l'apporta au temple, et le remit au bon S. Simeon, lequel ayant pris ce divin Sauveur entre ses bras, l'embrassa, le baisa, et le serra tres-etroitement sur sa poictrine, pour marque de l'union interieure que son ame avoit avec luy. Sur quoy je considere, qu'il y a trois manieres de porter Nostre-Seigneur, bien differentes l'une de l'autre en perfection et merite.

La premiere est de le porter seulement sur la langue par les parolles; la deuxiesme sur le cœur, par les affections; et la troisiesme sur les bras, par les bonnes œuvres.

Plusieurs se contentent de porter Nostre-Seigneur seulement sur la langue, disant merveille de luy, en le loüant avec beaucoup d'ardeur. Il y en a d'autres qui le portent au cœur par des affections tendres et amoureuses, lesquels fondent presque en pensant et parlant de luy. Mais ces deux façons de porter Nostre-Seigneur ne sont pas grand'chose, si on n'y adjouste la troi-

siesme, qui est de le porter dessus les bras en operant de bonnes œuvres; car les bras representent les œuvres. Il faut donc joindre ces trois façons de porter Nostre-Seigneur ensemble, si nous le voulons porter à son gré : *Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum* (Cant. 8); Metsmoy comme un cachet sur ton cœur, et comme un signe sacré sur ton bras, dit-il à son espouse au Cantique des cantiques : pour nous monstrer qu'il ne se contente pas que nous le portions seulement sur nostre langue ny dessus nostre cœur; mais qu'il veut encore que nous le portions dessus nos bras, par nos bonnes œuvres.

Ne vous contentez donc pas, mes cheres filles, de porter ce divin Sauveur dessus vostre langue, en parlant souvent de luy, et en chantant ses loüanges; ne vous contentez pas aussi de le porter dessus vostre cœur, par des affections tendres et amoureuses vers sa divine bonté, si vous n'y adjoustez encore la troisiesme maniere, qui est de le porter dessus vos bras, en vous exerçant genereusement en la prattique des vertus, afin que vous puissiez avoir la grace de dire avec le grand S. Simeon, à la fin de cette vie : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace;* Laissez maintenant aller, ô Seigneur, mon ame en paix, à ce que sortant de la prison de son corps, elle puisse aller jouyr de vous en la bienheureuse eternité, où nous conduise le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit. Amen.

DIEU SOIT BENY.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGESIME.

De la mission des Pasteurs en l'Eglise (1).

Dixit Jesus discipulis suis parabolam hanc : Simile est regnum cœlorum homini patri familias, qui exiit primo manè conducere operarios in vineam suam; conventione autem facta cum operariis ex denario diurno, misit eos in vineam suam.

Jesus dit à ses disciples cette parabole : Le royaume des cieux est semblable à un pere de famille, lequel sortit du grand matin pour louer des ouvriers, afin de les faire travailler à sa vigne, et quand il eut convenu avec eux du denier qu'il leur devoit donner par jour, il les y envoya pour la cultiver. (MATTH., 20.)

CET ancien peuple d'Israël se monstra tousjours dur aux commandemens de Dieu; mais surtout il se monstra tres-bigearre (2), lors qu'apres l'honorable relation de Josue et de Caleb de la fertilité de la terre promise, et l'exhortation qu'ils firent pour les encourager d'y aller, ils conclurent de n'y point aller : et par apres, Dieu ayant adverty qu'ils n'advançassent, ils voulurent à toute force y aller, et monterent la montagne, dont mal leur en prit. Or, tout ce malheur advint de ce qu'ils presterent trop legerement l'oreille à quelques fausses relations des espions qui furent envoyez en la terre de promission, et ne voulurent pas croire Caleb et Josue qui les conseilloient sainctement.

Ainsi, une grande partie du mal qui est maintenant entre les chrestiens, vient de ce qu'ils croyent ceux qu'ils ne devroient pas croire, et qu'ils ne croyent pas ceux qu'ils devroient croire : *Et dilexerunt homines magis tenebras, quàm lucem* (Joan. 3); Les hommes ont plus aymé les tenebres, que la lumiere. C'est pourquoy, voyant en l'Evangile une infaillible marque de ceux ausquels nous devons croire, et par mesme moyen de ceux ausquels nous ne devons pas croire; de ceux qui sont vrais ouvriers, et de ceux qui sont plustost dissipateurs, je me suis deliberé, estant envoyé pour cette journée au milieu de vous autres, comme ouvrier en la vigne de Dieu, de vous monstrer comme il faut fuïr quelques-uns de ceux qui font profession d'avoir espié la terre de l'Escriture, et comme il faut se rendre obeyssant à la voix de ceux lesquels sont marquez à bonnes enseignes. Seigneur, arrousez de la douce pluye de vostre grace cette vostre vigne, afin

(1) C'est un plan qui fut développé en chaire : le sermon n'a pas été écrit. — (2) *Bizarre.*

que la houë et la pesle y puissent bien entrer; rendez-la traitable, et donnez à cet indigne vigneron la force et l'adresse d'oster les espines et superfluitez des mauvaises opinions que le temps y pourroit avoir apporté, à celle (1) fin qu'en son temps elle vous rende le fruict, et le vigneron en puisse avoir le denier promis, qui est ce jour de l'eternité bien-heureuse. Employons à ces fins l'ayde de la saincte Vierge. *Ave, Maria.*

Moyse, ce grand capitaine de probité, estant appellé de Dieu lors qu'il paissoit les brebis de son beau-pere Jetro en la montagne d'Oreb, à la charge de la conduite et gouvernement general du peuple d'Israël, pour le delivrer des mains de Pharaon, la majesté de Dieu luy apparoissant en un buisson ardent, il prattiqua tous les vrays moyens, et demanda à Dieu toutes les vrayes qualitez, marques et conditions avec lesquelles il faut entreprendre de parler de la part de Dieu et de gouverner un peuple. Car tout premierement il reconnoist son indignité : *Quis sum ego, ut vadam ad Pharaonem, et educam Israël ex Ægypto* (Exod. 3)? Qui suis-je moy, dit-il, pour aller parler à Pharaon, et retirer ce peuple d'Egypte?

2° Il demande le nom de celuy qui l'envoye : *Si dixerint mihi : Quod est nomen ejus? quid dicam eis?* S'il me demande quel est son nom, que diray-je?

3° Il demande des signes : *Non credent mihi, nec audient vocem meam; sed dicent : Non apparuit tibi Dominus* (*Ibid.* 4); Ils ne me croiront point, et n'obeïront point à ma parolle, mais ils diront : Le Seigneur ne t'est point apparu. O saint prophete! ô grand pasteur d'Israël! ô advisé Moyse! ô digne ambassadeur de Dieu! digne secretaire de Dieu! que tu sçavois bien les conditions requises et fondamentales à une telle charge! Il se tient indigne, il demande le nom, il demande des signes, etc.

Dites-moy, comme (2) se pouvoit-il rendre digne, sinon se tenant indigne, comme la Saincte Vierge se dispose à estre mere de Dieu, en se reconnoissant sa petite servante? Et pour digne qu'il eust esté, comment l'eust-on receu, s'il n'eust sceu nommer le Seigneur qui l'envoyoit? et encore qu'il eust esté digne, et qu'il eust peu nommer son Seigneur, comment l'eust-on cru, s'il n'eust fait paroistre de bonnes marques de sa mission?

C'est icy, mes freres, la pierre de touche, à laquelle vous connoistrez, si ceux qui se vantent de la parolle de Dieu sont vrais ou faux prophetes. Car il n'y a jamais eu secte qui n'ayt

(1) Celle, *cette*. — (2) Comment.

tousjours dit qu'elle parloit de la part de Dieu, et que ses preschementeries estoient les vrayes paroles de Dieu, et se soit vantée de l'Escriture..... Luther, Calvin, et tous les autres, à l'imitation du diable, lequel voulant tenter Jesus-Christ, luy allegue l'Escriture : *Angelis suis mandavit de te* (Psal. 90). Ils disent tous qu'ils sont envoyez. Qu'ils nomment donc qui les a envoyez. Si c'est Dieu, ou c'est mediatement ou immediatement : si mediatement, qu'ils monstrent la succession; si immediatement et extraordinairement, qu'ils en produisent les preuves, qu'ils fassent des miracles. Les catholiques envoyez par legitime succession, pouvant dire : *Sicut locutus est ad patres nostros* (Luc. 1), monstrent l'origine de leur mission : *Jesus misit Petrum, Petrus, etc.* Nous pouvons dire : *Deus, auribus nostris audivimus, Patres nostri annuntiaverunt nobis* (Psal. 43). Nostre-Seigneur, par Jeremie, advertit : *Nolite audire verba Prophetarum qui prophetant vobis, et decipiunt vos. Visionem cordis sui loquuntur, non de ore Domini.* Et apres : *Non mittebam Prophetas, et ipsi currebant; non loquebar ad eos, et ipsi prophetabant* (Jer. 23).

David, se trouvant en un temps auquel il y avoit plusieurs errans, dit au psalme 11 : *Salvum me fac, Deus, quoniam defecit sanctus, quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum. Vana loquuti sunt unusquisque ad proximum suum : labia dolosa in corde, et corde loquuti sunt : Disperdat Deus universa labia dolosa, qui dixerunt : Linguam nostram magnificabimus, labia nostra à nobis sunt, quis noster Dominus est?* Et en Jeremie 14 : *Vaticinantur; non misi eos.* Au 23 : *Ecce ego ad Prophetas, ait Dominus, qui assumunt linguas suas.*

Mais, afin que nous sçachions la volonté de Nostre-Seigneur en cecy, ayant dit : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos;* il adjouste : *Accipite Spiritum sanctum* (Joan. 20). Et apres avoir dit : *Omnis potestas data est mihi in cœlo et in terra;* il dit ensuite : *Euntes, docete omnes gentes* (Matth. 28).

O mes freres, tenez cette preuve pour fondamentale, et demandez à ceux qui vous veulent retirer du sein de l'Eglise : *Quis te misit?* S. Jean-Baptiste fut grand reformateur, et envoyé de Dieu extraordinairement; mais, encore qu'il ne dit rien contraire à l'Eglise judaïque, pour ce qu'il venoit à un grand office, vous verrez qu'il a des marques pour se faire connoistre : sa vie miraculeuse, sa nativité, contraignoit de dire : *Quis, putas, puer iste erit* (Luc. 1)? S. Paul, extraordinairement envoyé, voulut encore une marque visible par l'imposition des mains d'Ananie (Act. 9) : *Ut videas,* dit Ananie, *et implearis Spiritu sancto.*

Que diray-je? Nostre-Seigneur, apres avoir esté predit avec tant de circonstances, encores veut-il monstrer sa mission, et se targue (1) tousjours d'icelle (2), disant tantost : *Sicut misit me Pater. — Doctrina mea, non est mea, sed ejus qui misit me* (Joan. 7). Et puis il s'escrie : *Et me scitis, et unde sim scitis, et à me ipso non veni.* Voila donc comme il s'authorise de sa mission, de laquelle il n'avoit besoin de faire autre preuve que par l'Escriture; car il avoit esté si formellement predit, qu'on le pouvoit bien reconnoistre. Tous prophetes ne parlent que de luy, tellement qu'il pouvoit bien dire : *Scrutamini scripturas; illæ testimonium perhibent de me* (Joan. 5). Mais, nonobstant tout cela, non content de se dire estre envoyé, non content de prouver sa mission par l'Escriture, il veut un tesmoignage perceptible et clair de son Pere, au baptesme et en sa transfiguration : *Hic est filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui; ipsum audite* (Matth. 3). Et de rechef en S. Jean, 12, il reçoit ce tesmoignage de la part de son Pere eternel : *Et clarificavi, et iterum clarificabo.* Il atteste sa mission par miracles; et proteste que, sans les miracles, sa mission n'estoit pas justement prouvée au peuple, de maniere qu'il dit en S. Jean, 14 : *Verba quæ loquor vobis à me ipso non loquor.* Et incontinent : *Alioquin, propter ipsa opera credite.* Et au 15ᵉ chapitre : *Si opera non fecissem in eis, quæ nemo alius fecit, peccatum non haberent.*

Tirons donc ces conclusions tres-certaines : 1° Que la mission est necessaire, comme dit S. Paul : *Quomodo ergo invocabunt in quem non crediderunt, aut quomodo credent ei quem non audierunt, quomodo audient sine prædicante, quomodo verò prædicabunt nisi mittantur* (Rom. 10)?

2° Qu'il ne suffit pas de dire qu'on est envoyé; car il faut justifier comment. Si mediatement, comme Timothée par S. Paul, auquel il escrivit (3) : *Admoneo te, ut resuscites gratiam quæ est in te, quæ data est tibi per impositionem manuum mearum* (II. Tim. 2). Si immediatement, comme S. Paul et S. Barnabé, aux Actes, chapitre 13 : *Segregate* (dit le Sainct-Esprit) *mihi Paulum et Barnabam in opus ad quod assumpsi eos. Tunc jejunantes et orantes, imponentesque eis manus dimiserunt eos.* Ce que Calvin confesse.

3° Quiconque allegue mission extraordinaire la doit prouver; car quelle regle pourrions-nous tenir, s'il ne fallait que dire

(1) Se targue, *s'autorise.* Ce mot est aujourd'hui pris en mauvaise part. — (2) D'elle.
(3) Auquel Timothée S. Paul écrivit.

qu'on est envoyé. Ainsi Moyse, S. Jean, et Nostre-Seigneur mesme la prouvent.

4° Que jamais mission extraordinaire ne fut bonne sans estre approuvée de l'ordinaire. Voyez-vous S. Paul, de l'extraordinaire comme il va à l'ordinaire! et puis, qu'on m'en monstre un exemple. S. Jean ne fust-il pas approuvé par les scribes et prestres qui envoyerent cette noble legation : *Tu quis es?* Et jamais ne trouverent que bonne sa doctrine. Quant à Nostre-Seigneur, il n'avoit à prendre authorité de personne, pour ce qu'il lui suffisoit de prouver qu'il estoit le Fils du souverain Maistre, et neantmoins Simeon l'approuve, Zacharie, S. Jean et Caïphe qui prophetise. Mais, depuis Jesus-Christ et la fondation de l'Eglise, quiconque n'est approuvé de l'Eglise, *Sit tibi tanquam Ethnicus et Publicanus. Dic ecclesiæ* (Matth. 18). *Ecclesia est firmamentum et columna veritatis* (I. Tim. 3). *Ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi* (Matth. 28). Mais escoutez, si en l'ancienne loy cela estoit vray : *Pontifex vester in iis quæ ad Deum pertinent, præsidebit* (II. Paral. 19). Au Deuteronome, chapitre 17 : *Qui autem superbierit, nolens obedire Sacerdotis imperio, judicis sententia moriatur.* Et ne faut point dire que l'ordinaire manque quelquesfois; car : *Regni ejus non erit finis* (Luc. 1). *Regnum tuum, regnum omnium sæculorum* (Psal. 144). *Ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.*

Enfin, que recueillons-nous, sinon que puisque nos heretiques ne nous sçavent dire d'où ils viennent, ny qui les a envoyez, il se faut garder de les ouyr? car : *Assumunt linguas suas, et aïunt, dicit Dominus* (Jer. 23). Et puis qu'ils ne veulent ouyr l'Eglise, *sint nobis tanquam Ethnici et Publicani.* Et pouvons bien dire d'eux ce que S. Paul predit aux prestres ephesiens, aux Actes, 20, les voulant laisser : *Ego scio, quoniam post discessionem meam, intrabunt lupi rapaces in vos, non parcentes gregi; et ex vobis ipsis exurgent viri loquentes perversa, ut abducant discipulos post se.* 1° *Intrabunt, non mittentur.* 2° *Lupi, non canes; silvestres, non cogniti; feri, non pastoribus parentes.* 3° *Ex vobis ipsis, Catholici, non ex Calvinistis, sed contra, quia prius Catholici quàm hæretici.* 4° *Ut abducant discipulos : Catholici non abduxerunt discipulos Calvini, sed Calvinus Catholicorum.*

Voyez donc, ils ne sont pas vrais ouvriers : *Quia Paterfamilias non conduxit eos, non misit, non dixit : Ite; sed intraverunt, venerunt. — Currebant, et ego non mittebam* (Jer. 23). Mais cela s'entend quant à la vocation des predicateurs, docteurs

et pasteurs de l'Eglise, laquelle n'est pas commune à tous; car, si chacun est pasteur, où sont ses brebis? mais seulement quelques-uns qui sont envoyez, comme Moyse, Aaron, S. Jean, Isaye, Jeremie, Elie et David, etc.

Or il y a une autre vocation qui est commune, et comme chacun ne doit penser estre appellé à la premiere, aussi chacun se doit tenir pour appellé à la seconde : et comme ce seroit un grand peché que chacun se voulust mesler de la premiere, aussi ce seroit un grand peché que chacun ne suivist la seconde. En somme, comme c'est grand peché de suivre la voix des faux pasteurs, aussi est-il peché de n'ouyr la voix des vrais, et ne leur obeyr. *Tota die,* dit Nostre-Seigneur, *expandi manus meas ad populum non credentem et contradicentem mihi* (Rom. 10). *Si quis sitit, veniat ad me* (Joan. 7) : *ego sto ad ostium et pulso* (Apoc. 3). Par les predicateurs : *Qui vos audit, me audit* (Luc. 10). *Hodie si vocem ejus audieritis* (Psal. 94). Et quelle voix : *Ut quid statis tota die otiosi? ite et vos in vineam meam. Veniet nox in qua nemo potest operari* (Joan. 9), *et in qua dicetur : Circumdederunt me gemitus mortis, pericula inferni circumdederunt me* (Psal. 114). N'attendez pas caresmeprenant, car que sçavez-vous si vous le verrez? *Ducunt in bonis dies suos, et in puncto in infernum descendunt* (Job. 21). *Usquequo, piger, dormies? paululum dormies, paululum dormitabis, et veniet tibi pauperies quasi vir armatus* (Prov. 6); c'est-à-dire, laquelle tu ne pourras esviter. *Nisi pœnitentiam egeritis, omnes simul peribitis* (Luc. 13). *An nescis* (dit S. Paul), *quia patientia Dei ad pœnitentiam te expectat? tu autem secundum impœnitens cor tuum, etc.* (Rom. 2).

Commencez dés aujourd'huy, de peur d'estre surpris : *Vocavi et renuistis; ego quoque in interitu vestro ridebo* (Prov. 1). *Ecce tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis. Dum tempus habemus operemur bonum* (II. Cor. 6, et Gal. 6). Abner demanda à Joab, capitaine de David : *Usquequo mucro tuus desæviet? Vivit Dominus,* dit Joab, *si manè loquutus fuisses, recessisset populus persequens* (II. Reg. 2). Pharaon se veut retirer du milieu de la mer, et ne peut. *Pœnitentibus veniam promisit, tempus pœnitendi non promisit* (S. Aug.).

Quelles occasions n'avons-nous point de sortir de nostre paresse? tant de maux que nous voyons tous les jours, etc.

Nostre-Seigneur fait comme le pere, qui, tenant les verges en mains, dit à ses enfans lesquels il chastie : Ne serez-vous jamais sages?

Prieres, etc. Contrition, etc. Confession, etc. Bonnes œuvres, etc.

Mundus clamat : Deficio; Caro clamat : Inficio; Dæmon clamat : Decipio; Christus clamat : Reficio.

Ite et vos in vineam Domini : quod justum fuerit dabit vobis. Il est juste que ceux qui, estant appellez, l'ont suivy en ce monde, le suivent en l'autre. *Ut ubi ego sum, illic sic et minister meus* (Joan. 12), *et accipiat mercedem. Ego sum merces tua magna nimis* (Gen. 15). Courage, mes freres; tous sont appellez, tous ne sont pas esleus. Il ne tiendra qu'à nous, si nous n'allons travailler en sa vigne. Il y a de la peine; mais : *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam* (Rom. 8). Pour un jour de travail, une recompense eternelle; pour un jour de peine, un repos eternel là haut en paradis : *Hæc requies nostra in sæculum sæculi; hic habitabimus, si eligamus eam.* Là, nous vous louerons en toute eternité, si nous vous servons en cette briefve journée de ce monde : c'est, ô Seigneur, de quoy nous vous prions nous faire la grace, puisque vous estes le Dieu de misericorde, Pere, Fils, et Sainct-Esprit.

DIEU SOIT BENY.

VIVE JESUS.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA SEXAGESIME.

De la maniere d'entendre la parolle de Dieu.

Qui habet aures audiendi, audiat.
Qui a des oreilles pour ouyr, qu'il entende. (Luc. 8.)

La prise de la ville de Jericho par le vaillant capitaine general des Israëlites Josué, est bien l'une des plus remarquables qui furent jamais faites, pour le stratageme avec lequel les murailles d'icelle (1) furent du tout renversées, et cette ville demeura toute nuë et demantelée devant l'armée des Israëlites.

Or le stratageme fut tel, au rapport qu'en fait Josué mesme és

(1) D'elle.

sacrez memoires qu'il escrivit des choses advenuës sous sa conduite, en son sixiesme chapitre. Estant l'armée en la campagne de Jericho, Josué levant les yeux, vid un homme vis à vis de luy, qui tenoit son espée nuë en main, duquel s'approchant Josué, il luy dit : Es-tu de nos gens, ou de nos ennemis? Ce gendarme respond : Non, ny l'un, ny l'autre; je suis prince de l'armée du Seigneur, me voici venu tout maintenant. Josué se jette à terre, l'adore, et luy demande les commandemens. Or le Seigneur luy dit par son ange : Je vous veux livrer Jericho, environnez-la une fois le jour durant six jours; le septiesme, environnez-la sept fois, et en ces environnemens, mettez ordre que l'on porte l'arche, et devant icelle, aillent sept prestres avec des trompettes sonnant : et au dernier environnement, lorsque les prestres auront sonné plus longuement et puissamment, que tout le peuple crie tant qu'il pourra, et les murailles tomberont, et chacun entrera par l'endroit où il se trouvera par dessus les murailles. Qui ouït jamais raconter un tel siege? qui connut jamais un ingenieur si subtil, qui au son des trompettes fit renverser des murailles entières? qui vid jamais semblable batterie? Josué leve les yeux en haut, d'en haut vient l'ange, il l'adore, l'ange luy enseigne de la part de Dieu le stratageme, Josué croit et se fie en Dieu, il fait ce qui lui est commandé, parmy son armée l'arche de Dieu y est, les prestres sonnent, les murailles tombent.

O les belles instructions pour nos capitaines, de lever leurs courages en haut vers Dieu, invoquer les saincts, et s'appuyer en Dieu, le croire, obeyr à ses commandemens! Ha! si l'intention estoit au ciel, si la confiance estoit en Dieu, si l'honneur deu aux serviteurs de Dieu estoit rendu, si on croyoit et obeyssoit à Dieu, il n'y auroit rien d'imprenable, tout renverseroit devant les chrestiens. Mais je ne suis pas icy pour apprendre la maniere comme il faut attaquer et prendre de force les villes terrestres : je voudrois plustost vous dire comme il faut prendre et subjuguer les villes et forteresses spirituelles, ennemies de Dieu et des saincts, pour le service de la divine Majesté. Addressons-nous pour ce subjet à la Ste Vierge, luy disant : *Ave, Maria.*

L'AME de l'homme, mes freres, est une belle ville, par nature subjette à Dieu; mais bien souvent, par revolte et rebellion, et par les factions des affections et parties superieures et inferieures, elle est renduë sous l'obeyssance du peché; car : *Qui facit peccatum, servus est peccati* (Joan. 8); Qui fait le peché, est rendu serf du peché.

Qui trouvera mauvais que j'appelle l'ame de l'homme une ville, puisque les philosophes l'ont bien appelée un petit monde, et qu'elle est l'abregé de toutes les perfections du monde, contenant en soy tous les grades (1) plus parfaits d'iceluy; comme tout le plus beau d'une province se retrouve en la ville principale d'icelle. En cette ame encore, vous semble-t-il pas qu'il y ait un magazin qui vaut plus que tous ceux d'Anvers ou de Venise, puisque la memoire retire toutes les idées de tant de varietez de choses? vous semble-t-il pas qu'il y ait un brave ouvrier, puis qu'en l'entendement possible, toutes choses s'y font en des especes admirables? vous semble-t-il pas qu'il y ait un ouvrier, lequel avec cent millions d'yeux et de mains, comme un autre Argus, fait plus d'ouvrage que tous les ouvriers du monde, puis qu'il n'y a rien au monde qu'il ne represente, qui est l'occasion qui a fait dire aux philosophes, que l'ame estoit tout en puissance. C'est cette ville, laquelle, plus que toute autre, se peut vanter que le sçavoir de son bastisseur a esté rendu admirable en son edification, selon le dire du psalmiste : *Mirabilis facta est scientia tua ex me* (Psal. 138); Vostre science est admirable en moy, et je ne la peux comprendre. C'est d'elle qu'on peut dire : *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei* (Psal. 86); Choses glorieuses sont dites de toy, cité de Dieu.

Or cette forteresse a esté venduë au diable, lors que le peché l'a environnée, dont (2) le diable a esté appellé le prince de ce monde. Nostre-Seigneur, parlant de luy comme d'un capitaine, a dit, qu'il est comme un fort armé qui garde sa maison : *Cum fortis armatus custodit atrium suum, etc.* (Luc. 11). Les murailles d'icelle qui tiennent en la puissance du diable cette ame, sont ses iniquitez, desquelles parlant le psalmiste, il dit que l'iniquité environnera ses murs jour et nuit : *Die ac nocte circumdabit super muros ejus iniquitas* (Psal. 54). C'est le peché qui empesche que Dieu ne se rende maistre de nos ames, et ne puisse entrer en nous, ains (3) demeure à la porte : *Ego sto ad ostium et pulso* (Apoc. 3); Je suis à la porte, qui heurte, dit-il. *Peccata vestra diviserunt inter vos et Deum* (Isa. 59); Nos pechez ont mis division entre sa divine Majesté et nous.

Or ces murailles icy doivent tomber devant nostre Jesus, non pas fils de Navé, mais fils de Marie, à celle fin qu'il entre dans nostre ame, et s'en rende possesseur. Que si celles de Jericho tomberent au son des trompettes des prestres, celles-cy doivent tomber encore au son de la trompette evangelique et à la pre-

(1) Degrés. — (2) D'où. — (3) Mais.

dication de la parolle de Dieu, suivant ce que sa Majesté dit à Jeremie : *Ecce dedi verbum meum in ore tuo; constitui te super gentes, ut evellas, et destruas, et disperdas, et dissipes, et ædifices, et plantes* (Jer. 1); J'ay mis ma parolle en ta bouche, afin que tu arraches des ames le peché, que tu le destruises, que tu le ruines, que tu le dissipes, et que tu y plantes et edifies la vertu. Ainsi David fut fait maistre de Sion, suivant ce qu'il dit : *Ego autem constitutus sum rex ab eo super Sion montem sanctum ejus, prædicant præceptum ejus* (Psal. 2); J'ai esté estably de Dieu roy dans Sion, preschant ses commandemens.

C'est de ces murailles que nous pouvons dire : *Ascendite muros ejus, et disipate* (Jer. 5); Montez sur ses murs, et les abattez, comme dit Nostre-Seigneur de Hierusalem. Mais à cet effect, je trouve trois conditions requises : la premiere, c'est la bonne intention; la seconde, l'attention; la troisiesme, l'humilité. La bonne intention estoit bien aux Israëlites, puis qu'ils faisoient cela pour la terre de promission; l'attention aussi, parce que Josué leur avoit dit qu'ils ne fissent point de bruit; et enfin l'humilité en leur obeyssance. Et avec ces trois conditions, au son de la trompette des prestres, ils se rendirent maistres de Jericho.

Quant à l'intention, mes freres, je voudrois qu'elle fut conforme à celle de Nostre-Seigneur, lequel ne nous a pas voulu parler pour autre fin que pour nous sauver : *Ut fides sit ex auditu, et omnis qui credit in eum non pereat, sed habeat vitam æternam* (Rom. 10 et Joan. 3); Afin que la foy vienne en nos ames par l'ouye, et quiconque croit en luy ne perisse point, mais qu'il ayt la vie eternelle. Je voudrois qu'elle fust comme celle des bons predicateurs, qui est, comme dit S. Paul, de prescher un Jesus-Christ crucifié, qui est scandale aux Juifs, etc. : *Prædicamus autem Jesum Christum crucifixum, Judæis quidem scandalum, etc.* (I. Cor. 1), et aussi que l'intention fust de recevoir en son cœur Jesus-Christ. Où sont ceux qui vont à la predication, que (1) par curiosité de voir les façons et les parolles? Que diriez-vous de ce malade, lequel, sçachant qu'en un jardin il y a une herbe qui peut le guerir, n'y va que pour voir quelques fleurettes? Semblables à Herode, qui ne desiroit de voir Nostre-Seigneur que par curiosité, et le mesprisa, aussi mesprisent-ils les predicateurs quand ils en ont passé leur fantaisie, comme les femmes grosses, lesquelles, non par necessité de manger, mais par fantaisie, desirent des viandes. O non!

(1) Autrement que.

mais, comme il faut desirer la viande pour se nourrir, ainsi faut-il user de la parolle de Dieu, qui est l'aliment de nos ames. L'homme ne vit pas de pain seul, mais de toute parolle qui procede de la bouche de Dieu : *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei* (Matt. 4). *Euntes,* dit Nostre-Seigneur, *prædicate Evangelium omni creaturæ : qui crediderit, salvus erit* (Marc. 16) ; Allez et preschez l'Evangile à toute creature, et quiconque croira, sera sauvé. Voilà la fin : *Ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum* (Joan. 17) ; Afin qu'ils vous connoissent seul vrai Dieu, etc. *Qui* donc *habet aures audiendi, audiat.*

Quand l'homme entend la parolle de Dieu sans cette intention, elle est en luy comme cette semence qui tombe dans le chemin : *Aliud cecidit secus viam* (Marc. 4). La vaine gloire et la curiosité la perdent. C'est escouter la predication comme un motet de musique : *Es eis quasi carmen musicum* (Ezech. 33). Ils escoutent vos parolles, et ne les prattiquent pas : *Et audiunt verba tua, et non faciunt ea* (*Ibid.*). Comme le malade qui se contenterait de regarder la boite contenant la medecine de sa guerison, etc.

La seconde disposition qu'il faut avoir pour bien ouyr la parolle de Dieu, c'est l'attention : car il y en a plusieurs qui viennent au sermon pour en faire leur profit, mais y estant, ou dormant, ou causant, ou pensant à autres choses, ils ne sont pas attentifs; et ceux-ci sont encore de ceux qui se doivent sentir piquez de cette parolle de Nostre-Seigneur : *Qui habet aures audiendi, audiat.* Car ils ont des oreilles et n'escoutent pas : *Aures habent et non audiunt.* Or, cecy n'est pas une petite incivilité, que Dieu parlant à nous, nous ne voulions pas l'escouter, ne plus ne moins que si nous parlions à Dieu sans y penser : de maniere que, de ceux-là le Seigneur dit : *Populus hic labiis me honorat; cor autem eorum longe est à me* (Matt. 15). Ah! que le psalmiste n'estoit pas de cette façon, car il disoit : *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus* (Psal. 84) ; J'escouteray ce que le Seigneur Dieu dira en mon cœur. Heli enseigne à Samuel la façon d'ouyr Dieu : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus* (I. Reg. 3); Parlez, Seigneur, car vostre serviteur escoute.

Dieu fait lever un grand vent sur mer, si (1) que chacun s'addresse à luy, et Jonas dort (Jon. 1). Ainsi Dieu envoye le vent de sa parolle, et espouvante toute la barque, et l'auditeur dort.

L'attention est si requise, que souvent, l'intention defaillant, l'attention profite. S. Augustin dit en ses *Confessions,* livre V,

(1) De façon.

chapitre 14 : *Veniebant in animum meum, simul cum verbis quæ diligebam, res etiam quas negligebam, et dum cor aperiretur ad excipiendum quam diserte diceret, pariter intrabat, et quam vere diceret.* Il arrivoit que ces belles parolles que je cherchois, attiroient en mon esprit les choses que je negligeois; et comme j'ouvrois mon cœur pour recevoir l'elegance de son discours (parlant de S. Ambroise), la force et la verité de ses parolles y entroient aussi.

La troisiesme condition est l'humble obeyssance à la parolle ouye; car ceux qui oyent, et pour cela ne s'amendent pas, font voir qu'ils n'ont pas des oreilles pour entendre : *Non habent aures audiendi.* Ce qui procede de plusieurs causes, l'une qu'ils ne reçoivent pas la parolle de Dieu comme telle, ains comme la parolle des predicateurs; et toutesfois Nostre-Seigneur a dit une fois pour toutes : *Qui vos audit me audit, qui vos spernit me spernit;* Ceux qui vous escoutent, m'escoutent, et ceux qui vous mesprisent, me mesprisent. Et ailleurs : *Non estis vos qui loquimini, sed Spiritus Patris vestri, etc.* (Matth. 10); Ce n'est pas vous qui parlez, mais c'est l'Esprit de vostre Pere qui parle en vous. De quoy se plaignant Nostre-Seigneur, il dit à Ezechiel : *Nolunt audire te, quia nolunt audire me* (Ezech. 3); Ils refusent de vous ouyr, parce qu'ils ne me veulent pas ouyr. Et S. Paul s'en vante : *An experimentum quæritis ejus qui in me loquitur Christus* (II. Cor. 13)? Ne sçavez-vous pas que c'est Jesus-Christ qui parle par moy? De là vient qu'ils se mocquent du pauvre predicateur, et prennent garde s'il luy eschappe une parolle impropre. L'autre cause, c'est qu'ils rejettent tousjours sur autruy ce qui est dit par le predicateur. Quand on est invité au banquet, on prend pour soy, mais ici on est extremement courtois, car on ne cesse de donner aux autres. Vistes-vous jamais un plus prompt jugement que celuy que fit David, lorsque Natan lui parla de sa faute en la personne d'un tiers? peut-estre n'eust-il pas été si facile, s'il eust parlé directement à luy-mesme. La troisiesme cause d'où ce mal vient, c'est que la parolle de Dieu chasse le peché de l'ame, et l'homme, qui se plaist au peché, la trouve amere lorsqu'elle le sollicite : *Ad tempus credunt, et in tempore tentationis recedunt* (Luc. 8); Ils croyent pour un peu de temps, mais lorsque la tentation se presente, ils ne s'en ressouviennent plus. Ils la trouvent bonne de premier abord, mais par apres, quand il faut venir à l'œuvre, ils la trouvent amere. *Aperui os meum, et cibavit me volumine illo, et factum est sicut mel dulce in ore meo*



(Ezech. 3); J'ai ouvert ma bouche, et il m'a repeu de ce volume, qui m'a semblé doux comme le miel. *In ore,* mais non pas *in stomacho.* Quand il est question de faire operation, etc.

La parolle de Dieu est une medecine, une manne : *Beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud* (Luc. 11), en digerant, etc.

C'est pourquoy on voit si peu de fruict des predications, et on rebat tant de fois une chose, *manda, remanda, etc.*

Les uns oyent par coustume ou curiosité : *Et volucres cœli comedunt illud* (Luc. 8); Les oiseaux du ciel l'emportent et la mangent : apres qu'ils ont dit leur opinion du predicateur, c'est tout. Les autres avec si peu d'attention, que la parolle de Dieu ne va pas jusques au cœur : *Et natum aruit, quia non habebat humorem;* Ayant pris naissance, elle s'est incontinent seichée, parce qu'elle n'avoit point d'humeur. Les autres avec tant de vices et mauvaises inclinations, si peu d'humilité et tant de superbe, que cette divine parolle demeure suffoquée : *Et simul exortæ spinæ suffocaverunt illud.* Si bien qu'elle ne vient pas à son effect.

O que Nostre-Seigneur pourroit bien faire les plaintes de Job : *Quis mihi tribuat auditorem* (Job. 31)? Qui me donnera un auditeur de ceux que je desire : qui, entendant la parolle de Dieu de bon cœur, et avec une bonne intention, en rapporte le fruict en patience : *Qui in corde bono et optimo audiens verbum retineat, et fructum afferat in patientia* (Luc. 8). *Qui habet aures audiendi, audiat, etc.*

Ceux qui ne font profit de la parolle, sont semblables à Urie, portant des lettres à Joab, sans sçavoir ce qu'elles contiennent. *Estote factores verbi, et non auditores tantum : qui enim verbi auditor est, et non factor, hic comparabitur viro consideranti vultum nativitatis suæ in speculo; consideravit enim se, et abiit, et statim oblitus est qualis fuerit* (Jac. 1); Ne vous contentez pas d'entendre seulement la parolle de Dieu, mais mettez-la en prattique : car celuy qui l'escoute et ne la prattique pas, est semblable à un homme, lequel, apres s'estre consideré dans un miroir, s'en va, et oublie incontinent ce qu'il a veu. Mes freres, soyez donc fervents à ouyr cette divine parolle; car *Evangelium Dei virtus est in salutem omni credenti* (Rom. 1); La parolle de Dieu est vertu pour le salut à ceux qui croyent. Escoutez-la avec humilité : *Statue servo tuo eloquium tuum in timore tuo* (Psal. 118). Les murailles de vostre Jericho tomberont devant la parolle : *Emittet verbum suum et liquefaciet ea* (Psal. 147). Nostre

Josué entrera dedans avec tous ses dons, et y tuëra toutes nos mauvaises habitudes, mortifiant toute nostre ame. Il n'y aura que Raab de sauvée : Raab, nostre foy, laquelle ne faisoit point d'œuvres que bastardes. Ainsi regnera Nostre-Seigneur en nous. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

SERMON

SUR LE MESME SUBJET.

Semen est verbum Dei.
La semence, c'est la parolle de Dieu. (Luc. 8.)

O RARE et admirable semence! semence tirée du ciel, jettée en terre, montant au ciel : semence, laquelle d'elle-mesme produit le fruict eternel; mais semence delicate, laquelle, si elle n'est receuë en une bonne terre, ne fructifie en aucune façon, mais d'autant plus abominable est le terroir, qu'elle est admirable et precieuse : *Semen est verbum Dei.* Comme le mesme soleil fait voir au printemps la beauté des jardins, des champs, des prez, des bocages, et des riantes campagnes, et descouvre la laideur des esgousts et cloaques : ainsi la mesme semence qui met en prix la fertilité d'un bon champ, fait connoistre la sterilité de l'autre, et le met en mespris. Combien donc est-il important que la terre soit bien disposée à recevoir cette saincte semence? La semence est la parolle de Dieu; le fruict c'est la foy, l'esperance, la charité et le salut : la terre c'est nostre cœur. Or, comment est-ce que se disposeroit ce cœur et cette terre, s'il consideroit qui est celuy qui seme? il verroit que c'est Nostre-Seigneur. *Exiit qui seminat seminare semen suum.* S'il consideroit à quelle intention, il verroit que c'est afin que nous en profitions, *fructum afferamus.* S'il consideroit qui est celuy qui reçoit cette semence, il verroit que c'est un cœur qui n'est que terre, poudre et cendre, *terra, pulvis, cinis :* car le semeur le mettroit en attention, la terre en humilité, l'intention du semeur en action. Je m'efforceray de traiter de cecy, mais il faut que ce soit Dieu qui m'assiste pour le faire utilement, parce que c'est *semen suum, etc.,* sa semence, etc.

Semen est verbum Dei. Tout ainsi que la terre ne va pas prendre la semence en la grange ou metairie, mais le laboureur la porte au champ, et de sa main l'espand à certaine proportion et mesure : ainsi vous diray-je que la parolle de Dieu, selon sa nature, doit estre preschée, semée, et annoncée; que si elle est escrite, ce n'a pas esté pour abolir la predication, mais plustost pour l'accommoder et enrichir, contre cette sotte façon de parler de plusieurs qui disent, qu'il ne faut rien croire qui ne soit escrit, et que l'Escriture suffit sans autre parolle de Dieu, que chacun la peut entendre, et y doit chercher la resolution de sa foy : car si cela estoit, *semen non esset verbum Dei,* la parolle de Dieu ne seroit pas une semence, puisque, quand Nostre-Seigneur disoit cette parolle, l'Evangile n'estoit pas encore escrit, et neantmoins le semeur estoit desja sorty pour semer sa semence. Ce n'estoit donc pas de l'Escriture de laquelle il disoit : *Semen est verbum Dei;* si doncques ce n'estoit pas de l'Escriture, et qu'il n'y ayt point d'autre parolle de Dieu que l'Escriture, *semen non esset verbum Dei.*

Outre ce, ne confesseront-ils pas que le semeur en cette parabole est Nostre-Seigneur? mais où trouveront-ils que Nostre-Seigneur ayt jamais escrit l'Evangile? quand donc il dit : *Semen est verbum Dei,* il entend de la parolle non escrite, mais preschée.

Que si vous voulez voir plus clairement, voyez premierement en quelle façon se reçoit cette semence : *Hi sunt,* dit-il, *qui in corde bono audientes, verbum retinent;* Ce sont ceux qui ayant ouy la parolle de bon cœur, la retiennent. Si ceux sur lesquels on seme, sont ceux qui escoutent, *audientes,* ceux qui sement, sont *loquentes,* ceux qui parlent. L'ouye ne reçoit sinon la parolle dite, et l'œil l'escrite. Aussi verrez-vous en S. Paul aux Rom. chap. 10 : *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Dei.* 1. ad Cor. 1 : *Prædicamus Christum crucifixum.* 1. ad Thess. 2 : *Verbum auditus Dei.* 1. ad Tim. 2 : *Unus Deus et unus mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus, qui dedit redemptionem semetipsum pro omnibus, etc. In quo positus sum ego Prædicator et Apostolus, etc.* 2. ad Tim. 4 : *Prædica verbum, insta opportune, etc.* Marc. 16 : *Prædicate Evangelium omni creaturæ.*

S. Philippe s'en va par l'inspiration de l'ange sur le chemin qui descendoit de Jericho en Gaza : *Et ecce vir Æthiops potens, etc. Dixit autem Philippo : Accede, et adjunge te ad currum istum, etc.* (Act. 8). Et de fait, pourquoy auroit laissé Nostre-Seigneur en son Eglise, les uns Pasteurs, et les autres Docteurs,

alios Pastores et Doctores (Ephes. 4), si nous n'avions besoin que sa parolle fust annoncée par ceux qui parlent de sa part, et en son esprit.

Attention, etc. Que si on ne peut entendre sans ouyr, que cet ouyr soit necessaire au salut, avec combien d'attention faut-il escouter la parolle, qui n'est pas parolle humaine, mais parolle de Dieu? car celuy qui parle aux hommes pecheurs, leur dit : *Non estis vos qui loquimini, sed Spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis* (Matth. 10). *Qui vos audit me audit, qui vos spernit me spernit* (Luc. 10). *Sic nos existimet homo, ut ministros Christi, et dispensatores mysteriorum Dei* (I. Cor. 4).

Et partant Nostre-Seigneur, apres la similitude (1), *clamabat : Qui habet aures audiendi, audiat* (Luc. 8).

Je trouve dans l'Evangile que Nostre-Seigneur a crié six fois : 1° *Clamabat in templo, dicens : Et me scitis, et unde sim scitis* (Joan. 7); Il a crié dans le Temple : Vous me connoissez, et sçavez d'où je suis. 2° *Si quis sitit, veniat ad me, et bibat* (*Ibid.*); Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moy, et qu'il boive. 3° *Lazare, veni foras* (Joan. 11); Lazare, sors dehors. 4° *Qui credit in me, non credit in me, sed in eum qui misit me* (Joan. 12); Celuy qui croit en moy, il ne croit pas en moy, mais en celuy qui m'a envoyé. 5° *Eli, Eli, lamazabathani, Deus meus, etc.* (Matth. 27); Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous delaissé? 6° *Clamans voce magna, emisit spiritum* (*Ibid.*); Et criant à haute voix, il rendit son esprit. Et maintenant pour la septiesme fois : *Clamabat, dicens : Qui habet aures audiendi, audiat* (Luc. 8); Il dit en criant : Qui a des oreilles pour ouyr, qu'il entende; pour rendre ses auditeurs attentifs à la comparaison qu'il fait de la parolle de Dieu à la semence : *Semen est verbum Dei.* Et comme la semence entre en la terre, et ne demeure pas sur terre, ainsi faut-il que la parolle de Dieu entre dans le cœur, etc. : *Audiam quid loquatur in me Domine Deus* (Psal. 84).

Ori tuo facito ostia, et seras auribus tuis (Eccli. 28).

Heli ad Samuelem : Loquere, Domine quia audit servus tuus (I. Reg. 3). Telle doit estre l'attention et la reverence.

Humilité, etc. Humilité et reverence, laquelle croistra infiniment, quand nous considererons à qui cette parolle s'adresse, et que c'est à l'homme : *Quid est homo quia reputas eum? etc.* (Psal. 143), *Et cum hominibus conversatus est* (Baruch. 3). *Multifariam multisque modis olim Deus loquens Patribus in*

(1) La parabole.

Prophetis, novissime diebus istis loquutus est nobis hominibus peccatoribus in Filio (Hebr. 1).

Maria etiam, sedens secus pedes Domini, audiebat verbum illius (Luc. 10). Parce que *semen est verbum Dei;* la semence fructifie plus ès vallées, qu'ès montagnes : ainsi est-elle comparée à la pluye, laquelle se ramasse et descend ès vallées. Moyse, Deut. 32, en ce dernier Cantique : *Audite, cœli, quæ loquor, audiat terra verba oris mei. Concrescat ut pluvia doctrina mea, fluat ut ros eloquium meum,* etc.

Fons sapientiæ verbum Dei (Eccli. 1). *At, qui de fonte vult haurire, inclinet se necesse est,* etc.

DIEU SOIT BENY.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGESIME.

De l'honneur deu au signe de la saincte Croix.

Ecce ascendimus Ierosolymam, et consummabuntur omnia quæ dicta sunt per Prophetas de Filio hominis : tradetur enim gentibus, et illudetur, et flagellabitur, et conspuetur; et postquam flagellaverint, occident eum, et tertia die resurget.

Voici que nous montons en Hierusalem, et toutes les choses qui ont esté predites par les Prophestes du Fils de l'homme seront accomplies; car il sera livré, baffoué, flagellé et mesprisé, et enfin mis à mort, et le troisiesme jour il ressuscitera. (Luc. 18.)

Quand un prince tient la prise de quelque ville ou quelque notable victoire asseurée, vous le voyez à tous propos parler de la bataille; et nous ne cessons jamais de parler de ce que nous attendons et desirons. Ce que sçauroient bien dire les voyageurs, qui desirant leur arrivée en quelque ville, ne trouvent personne à qui ils ne demandent combien le chemin est long. Ainsi Nostre-Seigneur, desirant extremement parachever l'œuvre de nostre redemption, s'approchant le temps de sa passion, il en fait des discours et predictions à ses apostres en plusieurs lieux, et particulierement en la portion evangelique que l'Eglise, notre saincte Mere, nous propose aujourd'huy pour l'entretien de nos ames, où Nostre-Seigneur, comme grand capitaine, traitte avec ses

apostres de la victoire qu'il devoit remporter sur le peché et ses complices; mais auparavant il discourt de la rude bataille de sa passion, ce que les apostres ne comprirent pas pour l'heure. Afin donc que nous le puissions entendre, invoquons l'assistance du Sainct-Esprit, etc. *Ave, Maria.*

L'Espouse celeste, au Cantique chap. I, parlant de son bien-aymé Sauveur, disoit : *Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi, inter ubera mea commorabitur;* Mon bien-aymé m'est un faisseau de myrrhe, il demeurera entre mes mammelles. Cette Espouse, ames chrestiennes, ou c'est l'Eglise, ou c'est l'ame devote qui est en l'Eglise, et comme (1) que ce soit, par ces parolles qu'elle dit par le sage Salomon, elle monstre que Nostre-Seigneur, vray Espoux et de l'ame et de l'Eglise, luy estoit perpetuellement en memoire, comme le plus aymé de tous les aymez, et plus aymable de tous les aymables. Vous sçavez que l'amitié est ennemie mortelle de l'oubly, dont les anciens quand ils la peignoient, luy mettoient pour devise sur ses habits : *Æstas et Hyems, procul, et prope, mors et vita :* l'Esté et l'Hyver, près et loin, la vie et la mort; comme voulant dire qu'elle n'oublioit ny en prosperité, ny en adversité, ny près, ny loin, ny en la vie, ny en la mort.

Mais cette espouse ne dit pas seulement, qu'elle l'aura tousjours en sa memoire, entre ses mammelles, en son sein, en son cœur; ains (2) comme un bouquet odoriferant, pour monstrer qu'elle prendroit une grande consolation en cette souvenance; et non-seulement comme un bouquet, mais comme un bouquet de myrrhe : la myrrhe est tres-soüefve (3) à l'odeur, mais son suc est tres-amer. La chere Espouse donc dit, que son bien-aymé luy sera comme un faisseau de myrrhe sur son cœur, pour monstrer qu'elle se ressouviendroit à jamais des amertumes de sa passion douloureuse, *fasciculus myrrhæ,* etc. Ce qui est encore dit avec extreme elegance par le prophete royal David : *Myrrha et gutta, et casia à vestimentis tuis, a domibus eburneis, ex quibus delectaverunt te filiæ regum in honore tuo* (Psal. 44) : car, parlant au Messie, il lui dit : La myrrhe et la goutte d'icelle (4), et la casse (5), c'est-à-dire, l'odeur de ces pretieuses liqueurs, vient de tes vestemens.

Qui sont les vestemens du Sauveur? sinon son corps et son ame, comme dit l'apostre : *Formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus, et habitu inventus ut homo* (Philip. 2).

(1) Comment. — (2) Mais. — (3) Suave. — (4) D'elle. — (5) Cannelle.



Et ce corps icy, et l'ame mesme ne respirent que l'odeur de myrrhe, c'est-à-dire, de grandes consolations provenantes d'un fondement douloureux, qui est la passion, lesquels vestemens viennent des maisons d'yvoire tres-pures, du ciel et de la glorieuse Vierge.

C'est donc la continuelle odeur que sentent les saincts de l'Eglise, que la consolation de la passion. C'est ce qu'enseigne S. Paul : *Recogitate eum qui talem sustinuit à peccatoribus adversus semetipsum contradictionem, ut ne fatigemini animis vestris deficientes* (Heb. 12) ; Ressouvenez-vous de celuy qui a soustenu et souffert une si grande contradiction de la part des pecheurs, afin que vous ne perdiez point courage. Et à quoy luy-mesme nous excite, disant : *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte, si est dolor sicut dolor meus* (Jer. Thren. 1); O vous tous qui passez par la voye de ce monde, considerez et voyez s'il y a douleur semblable à la mienne. Ce qui a esmeu l'Eglise, vraye espouse de Nostre-Seigneur, à tascher par tous moyens de maintenir en la memoire de ses enfans et disciples la passion de nostre divin Sauveur; et partant, entr'autres, aujourd'huy elle met cet Evangile en avant, elle dedie à cette commemoration tout le caresme, elle la represente au sainct sacrifice de la Messe, à tous coups elle en parle, et pour briefvement à toutes les heures rafraischir cette souvenance, elle enseigne à chacun de faire le signe de la croix à tous propos. En ses Eglises elle propose incontinent le crucifix, en ses processions le crucifix, sur les Eglises, aux chemins, et en tous ses exercices elle met tousjours le signe de la croix : et de vray, comment pourroit-elle plus proprement et briefvement representer à nostre entendement la passion de Nostre-Seigneur?

Mais, parce que sur ce faict on a voulu censurer l'Eglise, et nos adversaires ont voulu dire qu'il y avoit de la superstition, il nous faut un peu arrester pour voir leurs raisons. Et ne pensez pas que ce soit hors de propos; car les raisons que les adversaires tiennent estre les principales contre l'usage du signe de la croix, sont sans aucune force. Allons par ordre en ce faict, car il y a plusieurs difficultez entre l'Eglise et les adversaires.

La premiere est, que les adversaires soustiennent qu'il n'en faut point faire (1), et s'il y en a de faites, les rompre et les gaster. L'Eglise dit le contraire, et voicy nos raisons.

1° La memoire de la passion est utile, comme j'ay dit, et diray. Dites-moy, au nom de Dieu, pourquoy ne sera-t-elle aussi utile

(1) De croix.

en signe comme en parolle? Et qui ne voit que s'il est utile aux fideles de leur ramentevoir (1) la passion de Jesus-Christ par parolles, il le sera aussi de la leur representer par signes?

2° Nostre-Seigneur mesme honorera sa croix, pourquoy donc ne l'honorerons-nous pas? Or qu'il soit vray, en S. Matthieu 24, il est dit : Entre les autres signes et prodiges qui arriveront au jour du jugement, que le signe du Fils de l'Homme apparoistra au ciel : *Signum apparebit filii hominis in cœlo*. Quel signe? la croix sans doute, mes frères, car quel autre signe, je vous prie? L'estendart de ce prince paroistra, il n'en faut pas douter, car tous les Peres interpretent ainsi l'Escriture. Je sais bien que Calvin et les autres citez chez Marlorat, interpretent : *Signum, id est, filius ipse hominis, qui tam manifeste parebit, ac si, edito signo, omnium in se oculos convertisset*. Voyez un peu comme on manie l'Escriture : Quand il y a *signum*, ils interpretent *rem ipsam* : quand il y a *corpus*, ils interpretent *signum*.

Mais outre cette apparition nous en avons d'autres, lesquelles, quoy que non si authentiques, sont neantmoins dignes de foy. Car Eusebe raconte que Constantin le Grand la vit, comme lui-mesme recite, avec ces mots : *In hoc signo vinces* (Vita Const. l. I); Tu vaincras en ce signe. Puis du temps de Constance sur le mont d'Olivet (Cyr. Hier. Ep. hac de re). Au temps de Julien l'Apostat, voulant iceluy faire redresser le temple judaïque en desdain des catholiques, il apparut un cercle argentin au ciel avec la croix (Greg. Naz. Or. 2 in Jul.). Au temps d'Arcadius quand il alloit contre les Persans (Prosp., de promis. divin.). Du temps d'Alfonce Albuguergue de Bargua, en l'une des contrées des Indes, il en apparut une.

3° Parce que l'Eglise en a prattiqué dés les premiers siecles, tesmoin S. Denis en sa *Hierarchie ecclesiastique* (4-6), où il dit qu'en toutes choses on usoit du signe de la croix. *Justinus ad Gentiles respondet, Cur ad orientem orent Christiani, cur dextera se signent, et aliis benedicant cum signo crucis : Quia, ait, meliora sunt danda Deo* (De Coron. milit.). Tertullien dit, que les fideles faisoient le signe de la croix à chaque pas, *ad omnem progressum, etc.*

Vous semble-t-il pas que nous avons raison de suivre plustost la prattique de l'ancienne Eglise, que les fantaisies et difficultez de ces nouveaux venus? Or quelles raisons, je vous prie, proposent-ils?

1° Que la croix fut dommageable à Nostre-Seigneur, donc elle est detestable. Mais si le signe et l'instrument de la douleur que

(1) Remettre en l'esprit.

Nostre-Seigneur souffrit est detestable, la douleur mesme et la passion de Nostre-Seigneur le seroit bien davantage : la croix n'avoit point de mal en soy, et fut embrassée volontairement de Nostre-Seigneur, et par icelle il est arrivé à sa gloire et exaltation, comme dit S. Paul aux Philippiens : *Humiliavit semetipsum, propter quod, etc.*

2° Parce que l'enfant seroit fol, qui se plairoit à voir le gibet où son pere auroit esté pendu; ne pensons donc plus à la Passion.

Response. Mais, si la passion de Jesus-Christ n'est pas seulement un supplice, ains un sacrifice, certainement la croix est non-seulement un gibet, mais un autel sur lequel a esté consommé l'œuvre de nostre redemption : en cette qualité elle doit estre en veneration à tous les fidelles, sa memoire leur doit estre recommandable, et son signe precieux; et miserables sont ceux qui le rejettent avec tant de mespris et d'horreur, car, par cela, ils donnent à connoistre qu'ils n'ont point part à ce qui a esté operé en la croix, etc. Et comment peut-on accorder ceux qui estiment se rendre ignominieux par la croix, avec S. Paul, qui dit, qu'il ne se veut plus glorifier qu'en la croix de Nostre-Seigneur Jesus-Christ : *Absit mihi gloriari nisi in cruce Domini nostri, etc.* (Galat. 6). *Prædicamus Christum crucifixum, Judæis quidem scandalum, Gentibus autem stultitiam; ipsis autem vocatis, Judæis atque Græcis, Christum Dei virtutem et Dei sapientiam. Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum et hunc crucifixum* (I. Cor. 1 et 2). *Multi ambulant, quos sæpe dicebam vobis, inimicos crucis Christi* (Philip. 3).

De plus nos adversaires disent, qu'il ne faut pas luy porter l'honneur qu'on lui porte; l'Eglise au contraire. Voicy le pourquoy.

Premierement, tout ce qui est consacré à Dieu est digne d'estre honoré; or cette saincte figure est dediée à Dieu, donc, etc.

Que tout ce qui est dedié à Dieu, soit digne d'estre honoré, on le prouve parce que l'Escriture l'appelle quasi partout sainct. Pourquoy appelle-t-on le dimanche sainct? Pourquoy l'escabeau des pieds, sainct? *Solve calceamenta pedum, locus enim in quo stas, terra sancta est* (Exod. 3). Le Psalmiste : *In noctibus extollite manus vestras in sancta* (Psal. 133), *id est Deo dicata;* et au Psal. 98 : *Adorate scabellum pedum ejus, quoniam sanctum est.* Cet escabeau est le temple, comme disent les Chaldeens; c'est l'arche de l'alliance, comme disent les Hebrieux, et comme que ce soit, c'est tousjours pour nous. Et on infere de là efficacement que cette saincte figure est digne d'estre honorée, puis qu'elle est consacrée à Dieu.

2° A raison de tout ce qui est dit cy-devant : car, si Nostre-Seigneur l'a colloquée au ciel, s'il l'a monstrée avec de si signalez effects, n'est-ce pas nous la rendre honorable?

3° Parce que la croix nous a esté comme le sceptre et le siege royal de Nostre-Seigneur : *Et principatus ejus super humerum ejùs* (Isa. 9). *Commoveatur a facie ejus universa terra : dicite in gentibus, quia Dominus regnavi* (Psal. 95). Selon la version des septante interpretes, il y avoit *à ligno;* mais, au recit de Justin (*Dial. cum Tryphone*), les Juifs osterent ce mot.

Si donc la croix est le signe du pouvoir et royaume de Nostre-Seigneur, pourquoy ne l'honorerons nous pas? etc.

Que si le buisson où Dieu comparut meritoit tant de respect, etc.

Si l'arche d'alliance, comme il est dit au Psal. 131 : *Introibo in tabernaculum ejus, adorabo in loco ubi steterunt pedes ejus, etc.* Il se peut proprement tourner : *Adorabo locum vel scabellum pedum ejus.* Pourquoy non ce siege royal? *Ego, si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum* (Joan. 12), *tanquam omnium Princeps et Dominus.*

4° Pour les grands effects qu'il plaist à Dieu de faire par ce memorial, et particulierement contre les demons qui la haïssent, de quoy Lactance rend tesmoignage (*l. 4, c.* 27, *et Greg. Naz. orat.* 1 et 2. *in Jul.*). Il vid parmy les sacrifices et augures les diables, comme il desiroit; il se signe, ils disparoissent. A quoy tendent toutes ces visions? etc.

5° Parce qu'en sa figure, qui estoit le serpent d'airain, elle fut honorée avant que d'estre (Num. 21); pourquoy non en sa memoire apres avoir esté? *Et sicut exaltavit Moyses serpentem, ita exaltari oportet filium hominis* (Joan. 3).

6° Parce que cette veneration est tres-ancienne en l'Eglise. Tertullien respond aux Gentils qui tançoient ceux qui adorent la croix. Constantin deffendit qu'on n'y pendist plus personne, afin qu'elle fust en honneur et non pas en horreur : *Ut honori esset non horrori* (*Aug. Serm.* 18. *de verbis*). Theodose deffendit qu'on ne la peignist plus en terre : *Cum vidisset humi crucem erigi, jussit dicens : Cruce Domini frontem et pectus munire debemus, et pedibus eam terimus* (*Paul. diac., lib. rer. Rom.*).

7° Nos anciens portoient la croix au col, comme tesmoigne S. Gregoire Nissene (1) de sa sœur Macrine, etc.

DIEU SOIT BENY.

(1) De Nysse.

SERMON

POUR LE MERCREDY DES CENDRES.

Cum jejunatis, nolite fieri sicut hypocritæ tristes; exterminant enim facies suas, ut pareant hominibus jejunantes.

Quand vous jeusnerez, dit Nostre-Seigneur, n'imitez point les hypocrites, qui paroissent tristes et abbatus de visage, afin que leur jeusne soit connu des hommes. (MATTH. 6.)

Ces quatre premiers jours de la saincte quarantaine sont comme le fondement et l'entrée d'icelle (1), et en iceux nous nous devons specialement preparer pour bien observer le caresme, et nous disposer à bien jeusner la saincte quarantaine; c'est pourquoi j'ay dessein de vous parler, en cette exhortation, des conditions qui doivent accompagner le jeusne, pour le rendre bon et meritoire devant Dieu; mais brievement et le plus familierement qu'il me sera possible : ce que j'observeray tousjours, tant au discours que je feray aujourd'huy, qu'en ceux que je desire vous faire tous les jeudis et dimanches du caresme, qui seront les plus simples et propres pour vostre instruction, que je pourray.

Or, pour parler maintenant du jeusne, et de ce qu'il faut faire pour bien jeusner, il faut avant toutes choses sçavoir, que le jeusne de soy n'est pas une vertu, quoy que souventes fois il en soit un acte; car les justes et les pecheurs, les chrestiens et les payens, jeusnent : et les anciens philosophes jeusnoient souvent, et recommandoient fort le jeusne, sans que pour cela l'on pust dire qu'ils fussent vertueux, ny qu'ils prattiquassent une vertu en jeusnant, puisque le jeusne de soy n'est pas une vertu, sinon en tant qu'il est accompagné des conditions qui le rendent agreable à Dieu : d'où vient qu'il profite aux uns, et non aux autres, parce qu'il n'est pas prattiqué egalement de tous; ce qui se voit souvent aux personnes du monde, lesquelles pensent que pour bien jeusner, il ne faille sinon se garder de manger des viandes prohibées. Or, cette pensée est trop grossiere, pour entrer dans l'esprit des religieuses et personnes dediées à Dieu, comme sont celles à qui je parle, lesquelles savent bien qu'il ne suffit pas, pour bien jeusner, de jeusner exterieurement, si l'on ne jeusne encore interieurement, et si le jeusne de l'esprit n'accompagne celuy du corps.

C'est pourquoy Nostre-Seigneur, qui a institué le jeusne, a

(1) D'elle.

bien voulu enseigner à ses apostres comme il falloit jeusner, pour en tirer du profit et de l'utilité; car, sçachant que pour tirer la force et l'efficace du jeusne, il falloit faire autres choses que de s'abstenir des viandes prohibées, il instruit ses disciples, et en leurs personnes tous les chrestiens, des conditions qui le doivent accompagner, ainsi que nous voyons en l'Evangile de ce jour.

Or, le jeusne bien prattiqué a cette proprieté, de fortifier l'esprit, et l'elever à Dieu; de mortifier la chair et la sensualité, et l'assujettir à la raison; de donner force pour vaincre et amortir les passions, et surmonter les tentations; et par le jeusne, le cœur est mieux disposé pour servir Dieu plus purement, et s'occuper és choses spirituelles.

J'ay donc pensé que ce ne seroit pas une chose inutile, de vous dire ce qu'il faut faire pour bien jeusner la saincte quarantaine; car, bien que tous les chrestiens soient obligez de le sçavoir et de le prattiquer, si est-ce (1) que les religieuses et personnes dediées à Dieu, y ont une plus particuliere obligation. Or, entre toutes les conditions requises pour bien jeusner, je me contenteray de vous en marquer trois principales, sur lesquelles je vous diray familierement quelque chose.

La premiere condition est, qu'il faut jeusner de tout son cœur, c'est-à-dire de bon cœur, generalement et entierement. S. Bernard, parlant du jeusne, dit qu'il faut sçavoir, non seulement pourquoy il a esté institué, mais encore comme il se doit garder. Il dit donc que le jeusne a esté institué de Nostre-Seigneur, pour remede à nostre bouche et à nostre gourmandise : et pour ce que le peché est entré au monde par la bouche, il faut aussi que ce soit la bouche qui fasse penitence, par la privation des viandes prohibées et deffenduës par l'Eglise, en s'abstenant d'icelles l'espace de quarante jours. Mais, dit ce glorieux Sainct, comme ce n'est pas notre bouche seule qui a offensé Dieu, ains (2) aussi tous les autres sens et membres du corps, il faut que nostre jeusne soit general et entier, et que nous les fassions tous jeusner par la mortification; car, comme dit ce grand Sainct, si nous avons offensé Dieu par les yeux, par les oreilles, par la langue, et par tous les autres sens du corps, pourquoy ne les ferons-nous pas jeusner?

Or, non seulement pour bien observer le sainct jeusne, il faut faire jeusner les sens exterieurs du corps; mais encore les puissances et facultez interieures de l'ame, c'est-à-dire l'entende-

(1) Encore est-il. — (2) Mais.

ment, la memoire et la volonté, d'autant que l'homme a peché, et du corps et de l'esprit.

Helas! combien de pechez sont entrez en l'ame par la convoitise des yeux, et par les regards dereglez! c'est pourquoy il les faut faire jeusner en les portant baissez, et ne leur permettant pas de regarder des choses vaines et illicites. Il faut aussi faire jeusner les oreilles, les empeschant d'entendre des discours superflus et inutiles, qui ne servent à rien que de remplir l'esprit de vaines images et representations. Il faut aussi faire jeusner la langue, ne luy permettant pas de dire des choses inutiles et superfluës : en somme, il faut retrancher les discours vagabonds de l'entendement, les vaines images et representations de nostre memoire, et tenir la bride à nostre volonté, à ce qu'elle n'ayme ny ne tende qu'au souverain bien, et par ce moyen accompagner le jeusne exterieur du corps, de l'interieur (1) de l'esprit.

C'est ce que nous veut representer l'Eglise en ce sainct temps de caresme, nous exhortant de faire jeusner nos yeux, nos oreilles et nostre langue; et pour cela elle quitte tous ses chants de rejouyssance, afin de mortifier l'ouye, ne disant plus d'*alleluya,* qui est un chant d'allegresse, et se revest de couleur sombre et obscure, pour mortifier la veuë : et pour nous monstrer que, pendant cette saincte quarantaine, il faut accompagner le jeusne exterieur de l'interieur, elle nous dit aujourd'huy ces parolles de la Genese : *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverum reverteris* (Gen. 3); Ressouviens-toy, ô homme, que que tu es poudre et cendre, et que tu retourneras en cendre; comme si elle nous vouloit dire : O homme, ressouviens-toy que tu es mortel; ressouviens-toy de ta fin derniere, et que ce ressouvenir te porte à quitter maintenant toutes les considerations playsantes, joïeuses et agreables, pour remplir ton entendement et ta memoire de pensées ameres, aspres et douloureuses, faisant non seulement jeusner le corps par l'abstinence des viandes prohibées, mais encore l'esprit par telles pensées et considerations.

Les chrestiens de la primitive Eglise, pour mieux observer le sainct caresme, s'abstenoient pendant tout ce temps des conversations ordinaires avec leurs amis, et se retiroient en solitude, et en des lieux ecartez du commerce du monde. Et les chrestiens d'environ l'an 400 après la venuë de Nostre-Seigneur, estoient si soigneux de bien faire la saincte quarantaine, qu'ils ne se contentoient pas de s'abstenir des viandes prohibées, mais encore ils ne mangeoient ny poissons, ny lait, ny beurre, ains se

(1) Du jeûne intérieur.

nourrissoient seulement d'herbes et de racines; et non contens de faire jeusner le corps de la sorte, ils faisoient encore jeusner l'esprit et toutes les puissances de l'ame, et en signe de penitence ils mettoient un sac sur leur teste avec de la cendre, et retranchoient les conversations ordinaires pour faire jeusner la langue et l'ouye, ne parlant ny oyant aucunes choses vaines et inutiles. Et pendant ce temps, ils s'exerçoient particulierement à l'oraison et meditation, et à de grandes et aspres penitences, par lesquelles ils mattoient leur chair, et faisoient jeusner tous leurs membres, et tous leurs sens exterieurs et interieurs; mais le tout gayement, et d'une franche liberté, sans force ny contrainte, et ainsi leurs jeusnes etoient faits d'un cœur entier et general. Car, puisque ce n'est pas la bouche seule qui a peché, mais encore tous les autres sens de nostre corps, et que toutes les puissances de nostre ame, nos passions et appetits sont remplis d'iniquitez, il est bien raisonnable, pour rendre nostre jeusne entier et meritoire, qu'il soit general, c'est-à-dire, qu'il soit prattiqué par le corps et par l'esprit, qui est la premiere condition qu'il faut observer pour bien jeusner.

La seconde est, de ne point jeusner par vanité, ains par charité, et avec humilité; car, si nostre jeusne n'est fait en charité, il ne sera point meritoire, ny agreable à Dieu. Tous les anciens Peres l'ont ainsi declaré; mais particulierement le grand S. Augustin, S. Ambroise, et S. Thomas. Le grand apostre S. Paul, en l'Epistre que nous lisions dimanche à la saincte Messe (I. Cor. 13), exhortoit les Corinthiens, pour rendre leurs œuvres agreables à Dieu, de faire toutes choses en charité et par charité; donc, si nostre jeusne est fait sans charité, il sera vain et inutile, parce que le jeusne, comme toutes nos autres œuvres, qui ne sont pas faites en charité, ne peuvent aussi estre agreables à Dieu. Car, quand vous vous disciplineriez (1) tous les jours, et feriez de grandes prieres et oraisons, si vous n'avez la charité, cela ne vous profitera point; et quand mesme vous feriez des miracles, si vous n'avez la charité, cela n'est rien : bien d'avantage, si vous souffriez le martyre sans la charité, vostre martyre ne vaudroit rien, n'y ne seroit point meritoire devant les yeux de Dieu.

Je dis de plus, que si vostre jeusne n'est encore fait avec humilité, et que l'humilité n'accompagne la charité, il ne vaut rien, ny ne peut estre agreable à Dieu. Quelques philosophes payens ont jeusné; mais, parce que leur jeusne a esté sans humi-

(1) Se discipliner, *se frapper de la discipline.*

lité, il n'a pas esté regardé de Dieu. Plusieurs grands pecheurs jeusnent, mais d'autant qu'ils sont sans charité et sans humilité, ils n'en retirent aucun profit : tout ce que vous faites sans charité, dit le grand Apostre, ne vous profitera de rien; le mesme peut-on dire de l'humilité. Si donc vous jeusnez sans humilité, vostre jeusne ne vaudra rien; et si vous manquez d'humilité, il est certain que vous manquez aussi de charité, parce qu'il est impossible d'avoir la charité sans estre humble, et d'estre veritablement humble sans avoir la charité, ces deux vertus ayant une telle sympathie et convenance par ensemble, qu'elles ne peuvent jamais aller l'une sans l'autre.

Mais, qu'est-ce que jeusner par humilité? c'est ne point jeusner par vanité, ce qui se fait en plusieurs manieres; mais je me contenteray de vous en dire une, pour ne pas charger vostre memoire de beaucoup de choses. Jeusner doncques par vanité, c'est jeusner par sa propre volonté, d'autant que la propre volonté n'est point sans vanité : et qu'est-ce que jeusner par sa propre volonté? c'est jeusner comme nous voulons, et non point comme les autres veulent; c'est jeusner en la façon qu'il nous plaist, et non point comme l'on nous ordonne et conseille.

Vous treuverez des personnes qui veulent jeusner plus qu'il ne faut, et d'autres qui ne veulent pas jeusner autant qu'il faut : qui fait cela, sinon la vanité et propre volonté? car, tout ce qui vient de nous-mesmes nous semble tousjours meilleur, et plus aisé à faire que ce qui nous est ordonné et enjoint par les autres, quoy que plus utile et plus propre pour nostre perfection. Cela nous est naturel, et vient du grand amour que nous nous portons à nous-mesmes : ce qui fait que tout ce qui vient de nostre propre choix et election, nous l'estimons et l'aymons beaucoup plus que ce qui vient d'autruy, et y avons tousjours une certaine complaisance qui nous facilite les choses les plus arduës et difficiles; et cette complaisance procede pour l'ordinaire de vanité. Vous treuverez des personnes qui voudront jeusner tous les samedys de l'année, et non le caresme; et d'autant que ce jeusne vient de leur propre volonté, il leur semble qu'il est plus sainct, et qu'il les conduira à une plus grande perfection, que ne feroit pas le jeusne du caresme qui leur est commandé. Qui ne voit que ces personnes ne veulent pas jeusner comme il faut, ains comme elles veulent?

Il y en a d'autres qui veulent jeusner plus qu'il ne faut, et c'est de quoy se plaignoit le grand Apostre ecrivant aux Romains : *Alius credit se manducare omnia; qui autem infirmus est, olus*

manducet (Rom. 14). Nous nous trouvons en peine, disoit-il, avec deux sortes de personnes : les unes veulent manger des viandes prohibées, et ne veulent pas jeusner comme il faut, le pouvant faire, et d'autres qui sont infirmes qui ne veulent manger que des herbes, et veulent jeusner plus qu'il ne faut. Il s'en treuve encore aujourd'huy plusieurs parmy le monde, de cette premiere sorte, et qui alleguent des raisons pour manger des viandes prohibées sans necessité, ne se contentant pas de celles de caresme; mais je ne suis pas icy pour parler à telles sortes de gens, d'autant que c'est à des religieuses à qui j'addresse ce discours. Je ne parleray doncques que de ceux qui veulent jeusner plus qu'il ne faut, parce que c'est d'ordinaire avec eux qu'on a plus de peine; car, quant aux premiers, nous leur faisons clairement voir qu'ils contreviennent aux commandemens de l'Eglise, et desobeyssent à la loy de Dieu : *Qui autem infirmus est, olus manducet.*

Il y en a d'autres qui sont foibles et infirmes, qui ne peuvent pas jeusner, avec lesquels on a plus de peine, parce qu'ils ne veulent point ouyr de raisons pour sçavoir qu'ils ne sont pas obligez de jeusner plus qu'il ne faut, c'est-à-dire, plus qu'ils ne peuvent, et ne veulent point user des viandes qui leur sont ordonnées et necessaires pour leurs infirmitez. Certes, ces personnes ne veulent pas jeusner par humilité, ains par vanité, et de leur propre volonté, ne reconnoissant pas qu'estant foibles et infirmes, elles feroient beaucoup plus pour Dieu, de se sousmettre et d'user des viandes qu'on leur ordonne, et ne pas jeusner par l'ordonnance de ceux à qui elles doivent obeyr, que de le faire de leur propre volonté; car si bien, à cause de leur foiblesse, la bouche ne peut pas jeusner, il faut qu'elles se contentent de faire jeusner tous les autres sens du corps, et les passions, et puissances de l'ame.

Ne jeusnez point, dit Nostre-Seigneur, comme les hypocrites, lesquels, quand ils jeusnent, sont tristes et melancholiques, afin d'estre loüez et estimez des hommes : *Cum jejunatis, nolite fieri sicut hypocritæ tristes; exterminant enim facies suas, ut pareant hominibus jejunantes.* Mais quand vous jeusnez, que vostre jeusne se fasse en secret, et ne soit point veu des hommes, et pour cela, lavez vostre face et oignez vostre chef, et vostre Pere celeste, qui voit le secret de vostre cœur, vous en recompensera : *Tu autem, cum jejunas, unge caput tuum, et faciem tuam lava, ne videaris hominibus jejunans, sed Patri tuo, qui est in abscondito; et Pater tuus, qui videt in abscondito,*

reddet tibi. Or, Nostre-Seigneur ne vouloit pas dire que nous ne nous devions point soucier de l'edification du prochain ; ô non certes ! ***Providentes enim bona, non tantum coram Deo, sed etiam coram hominibus*** (II. Cor. 8). Nous avons soin, dit le grand Apostre, de faire nos bonnes œuvres non seulement devant Dieu, mais encore devant les hommes. Et Nostre-Seigneur mesme, en l'Evangile, nous ordonne de donner bon exemple à nostre prochain : ***Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est*** (Matth. 5); Que vostre lumière (dit-il) luise devant les hommes, afin que voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient vostre Pere celeste. Donc, ceux qui jeusnent la saincte quarantaine ne s'en doivent point cacher, puisque l'Eglise l'ordonne; car il est bon que chacun sçache que nous gardons ses commandemens, et observons le jeusne, d'autant que nous sommes obligez de donner bonne edification, et d'oster tout sujet de scandale à nos freres. Mais, quand Nostre-Seigneur dit : Faites vostre jeusne en secret, il veut dire : Ne le faites point pour estre veus ny estimez des creatures; ne faites point ce que vous faites pour les yeux des hommes : soyez soigneux de les bien edifier; mais ne faites point vos œuvres afin qu'ils vous estiment saincts et vertueux; ne faites point comme les hypocrites, ne taschez point de paroistre plus saincts que les autres, en faisant plus de jeusnes et de penitences qu'eux.

Le glorieux S. Augustin, en la regle qu'il a escrite pour ses religieux et en celle des religieuses, ordonne qu'on suive la vie commune, comme voulant dire : Ne soyez pas plus vertueux que les autres, suivez la communauté autant qu'il vous sera possible ; ne faites pas plus de jeusnes, d'austeritez, et de mortifications, qu'il vous en est ordonné; faites seulement ce que les autres font, et ce qui vous est commandé par vos regles, et vous contentez de cela : car, bien que le jeusne et les autres penitences puissent estre bonnes et loüables, si est-ce neantmoins que n'estant pas faites par ceux avec lesquels vous vivez, il y a de la singularité et par consequent de la vanité, ou du moins de la tentation de vous sur-estimer à ceux qui ne font pas comme vous, et d'avoir quelque complaisance en vous-mesme, comme si vous estiez plus sainct que ceux qui ne font pas telle chose. Et partant, suivez la communauté en tout, dit le grand S. Augustin : que les forts et robustes mangent ce qui leur est donné, et se contentent de garder les jeusnes marquez par leurs regles; et que les foibles et infirmes reçoivent ce qui leur est presenté

pour leurs infirmitez, sans vouloir faire ce que font les robustes, et que les uns et les autres ne s'amusent point à regarder ce que celuy-ci mange, et ce que celuy-là ne mange pas, mais que chacun se contente de faire ce qui lui est ordonné, et par ce moyen vous eviterez la vanité et particularité.

Il s'en treuve quelquesfois, lesquels, pour faire voir que ce n'est pas mal fait de ne pas suivre la vie commune, se couvrent de pretextes, et rapportent l'exemple de S. Paul premier hermite, qui demeura plusieurs années dans une grotte sans ouyr la saincte Messe, disant qu'ils peuvent donc bien à son imitation demeurer retirez en solitude sans sortir pour aller aux offices divins. O certes! vous vous trompez; car ce qu'en a fait S. Paul, n'a esté que par une inspiration particuliere de Dieu, qui doit estre admirée, et non pas suivie et imitée. Dieu luy inspira cette retraite si extraordinaire, pour rendre recommandables les deserts qui devoient par apres estre habitez part tant de si saincts religieux; mais ce n'estoit pas neantmoins afin que chacun suivist sa maniere de vie, ains afin qu'il fust à tous un miroir et prodige de vertu pour estre admiré et non pas imité. Autant en devons-nous faire de la vie du grand S. Simeon Stilite, qui demeura quarante-quatre ans sur une colonne, faisant chaque jour deux cens actes d'adoration, par des genuflexions; car il faisoit cela, aussi bien que S. Paul premier hermite, par une inspiration toute particuliere de Dieu, qui vouloit faire voir en ce sainct un prodige et un miracle de sainctelé; et comme dés cette vie il y a des hommes qui sont appelez pour mener une vie toute celeste et angelique, et laquelle on doit considerer avec reverence, non pour suivre leurs exemples, mais pour remercier Dieu des graces qu'il leur a faites; et ne faut pas penser que, pour les imiter, il seroit mieux de se retirer à part sans converser avec les autres, ny faire ce qu'ils font, en s'addonnant à de grandes penitences, et faisant des choses extraordinaires. O non! dit S. Augustin, ne paroissez point plus vertueux que les autres, contentez-vous de faire ce qu'ils font.

Faites donc vos œuvres en secret, et non pour les yeux des hommes, et ne faites pas comme l'araignée, ains comme l'avette (1), qui est le symbole de l'ame humble. L'araignée fait son travail à la veuë de tout le monde, et jamais en secret; elle va filant et ourdissant sa toile par les vergers, d'arbres en arbres, dans les maisons, aux fenestres et planchers : en somme, elle travaille tousjours en public, en quoy elle ressemble aux esprits vains et

(1) L'abeille.

hypocrites, qui ne peuvent rien faire en secret, ains font toutes leurs œuvres pour estre veus et admirez des hommes; aussi telles œuvres ne sont que toiles d'araignées, propres à estre jettées dans le feu d'enfer. Mais les avettes, comme plus sages et prudentes, font leur miel en secret dans leur ruche, où personne ne les peut voir, se bastissant de petites cellules pour travailler en cachette : en quoy elles representent fort bien l'ame humble, qui est tousjours retirée en soy-mesme, sans rechercher aucune gloire, ny pretendre aucune loüange de ce qu'elle fait, tenant son intention secrette, se contentant que Dieu seul voye et connoïsse ses œuvres. Je vous rapporteray un exemple sur ce subjet, de S. Pachome; mais familierement, car c'est ainsi que je veux tousjours traiter avec vous. Ce grand sainct s'estant une fois apperceu qu'un de ses religieux, ayant fait deux nattes par jour, les avoit exposées à la veuë de tous les autres religieux, il reconnut tout aussi-tost que cette action procedoit de vanité, quoy que pas un de ces bons Peres ne pensast pourquoy ce bon frere faisoit cela, d'autant qu'ils n'alloient point picquotant sur les actions les uns des autres; ils ne pensoient qu'à faire simplement leur devoir, et n'estoient point comme ceux qui vont tousjours espluchant et examinant les actions du prochain, faisant sur tout ce qu'ils voyent des commentaires et des interpretations. O certes! ces bons religieux ne faisoient point cela, et ne penserent rien de celuy qui avoit ainsi estendu ses deux nattes. Mais S. Pachome, qui estoit son superieur, et à qui seul appartenoit d'examiner les mouvemens qui l'avoient poussé à cela, entra un peu en consideration sur cette action; et comme Dieu donne tousjours sa lumiere à ceux qui conduisent les ames, il luy fit connoistre que ce religieux avoit esté poussé d'un esprit de vanité et de complaisance, d'avoir fait deux nattes en un jour, et qu'il ne les avoit ainsi mises et exposées à la veuë des autres, sinon afin qu'on vid qu'il avoit bien travaillé, estant pour lors la coustume de ces anciens religieux, de gagner leur vie au travail de leurs mains, exerçant leur corps au travail manuel, et leur esprit à la priere, joignant ainsi l'action avec l'oraison et contemplation. Or, leur travail plus ordinaire estoit de faire des nattes, et chacun en devoit faire une par jour, et celuy-cy en ayant fait deux pensoit estre plus habile que les autres, et pour se faire estimer, les avoit exposées à leur veuë; mais S. Pachome, qui avoit l'esprit de Dieu, les lui fit jetter au feu, et puis dit à tous les religieux qu'ils priassent Dieu pour celuy qui avoit travaillé pour l'enfer; et outre ce, le fit mettre cinq mois en prison pour penitence de

sa faute, luy ordonnant de faire deux nattes chaque jour, afin de servir d'exemple à tous les autres, et leur apprendre à faire leurs actions avec esprit d'humilité, et non de vanité.

Cum jejunatis nolite fieri sicut hypocritæ, tristes. Que vostre jeusne donc, dit Nostre-Seigneur, ne ressemble point à celuy des hypocrites, qui font des mines melancholiques, et qui, ne regardant qu'à l'exterieur, n'estiment saincts que ceux qui sont maigres, pasles et deffaits, comme si la saincteté consistoit en cela. C'est une grande misere de l'esprit humain, qui ne regarde qu'à l'apparence exterieure des choses, et est si plein de vanité, qu'il fait quasi toutes ses œuvres pour paroistre devant les hommes : mais, dit Nostre-Seigneur, ne faites pas cela, car c'est ce que font les hypocrites; ains que vostre jeusne se fasse en secret pour plaire aux yeux de vostre Pere celeste, qui le regardera et vous en recompensera.

La troisiesme condition qu'il faut avoir pour bien jeusner, et laquelle est en quelque façon comprise en celle que nous venons de dire, c'est de ne regarder que Dieu seul, et de faire tout pour luy plaire, se retirant en soy-mesme, nous contentant que sa divine Majesté et ses anges voyent et connoissent nos bonnes œuvres. Et quoy que tous les hommes ne doivent rechercher en tout ce qu'ils font que de plaire à Dieu seul, si est-ce que les religieux et personnes qui luy sont plus specialement dediées, le doivent faire avec un soin tout particulier, ne visant qu'à le contenter et lui estre agreable. C'est ce que dit tres-bien Cassian, ce grand Pere de la vie spirituelle, au livre de ses *Collations,* qui est certes admirable, et il y a eu des saincts qui en faisoient tant d'estat, qu'ils ne se couchoient jamais sans en avoir leu un chapitre pour recueillir leur esprit en Dieu. Que nous profitera-t-il de faire nos actions, dit-il, pour les yeux des hommes? rien que vanité et complaisance, qui ne serviront que pour l'enfer; mais, si nous faisons nostre jeusne et toutes nos œuvres pour plaire à Dieu seul, nous travaillerons pour l'eternité, sans nous complaire à nous-mesmes, ny sans nous soucier si nous sommes veus des hommes ou non, d'autant que ce n'est point d'eux que nous attendons nostre recompense.

Il faut donc faire son jeusne en humilité et en verité, c'est-à-dire pour Dieu, et pour plaire à luy seul, et non pas en mensonge et hypocrisie; et ne faut point s'amuser à de vaines recherches, pour sçavoir si tous sont obligez au jeusne ou non, et pourquoy il est commandé : il suffit de sçavoir qu'il est ordonné pour faire penitence, à cause du peché que nostre premier pere

Adam commit en rompant le jeusne qui luy avoit esté commandé, par la deffense que Dieu luy avoit faite de manger du fruit de l'arbre deffendu ; et pour ce, il faut que la bouche fasse penitence, en s'abstenant des viandes prohibées par la saincte Eglise. C'est à quoy plusieurs ont de la difficulté; mais je ne suis pas icy pour leur respondre : je diray seulement que ceux qui contreviennent aux ordonnances et commandemens de Dieu et de la saincte Eglise, et qui font des interpretations sur ce qui leur est ordonné, et veulent faire les discrets sur les choses commandées, se mettent en peril de mort et de damnation eternelle; car toutes les raisons de leur propre volonté et discretion humaine, contraires à la volonté de Dieu, ne sont dignes que du feu eternel.

Enfin, pour conclure ce discours, je dis encore que pour bien observer le jeusne de la saincte quarantaine, il faut faire trois choses. La premiere, que vostre jeusne soit entier et general, c'est-à-dire, que vous fassiez jeusner tous les membres et sens de vostre corps, et toutes les puissances de vostre ame, portant le veuë basse, ou du moins plus basse qu'à l'ordinaire, gardant plus de silence, ou gardant celuy qui vous est ordonné plus ponctuellement qu'à l'accoustumée, mortifiant l'ouye et la langue, pour n'ouyr ny dire aucune chose vaine et inutile, et l'entendement pour ne considerer que des choses sainctes et pieuses, tenant vostre esprit attaché aux pieds du Crucifix, par la consideration des douleurs de Nostre-Seigneur, remplissant vostre memoire du souvenir des choses aspres et douloureuses qui vous portent à la contrition, quittant la souvenance des choses joyeuses et qui apportent de la satisfaction, tenant encore la bride à vostre volonté en mortifiant tous ses desirs et affections, afin quelles ne tendent qu'au souverain bien : en ce faisant, vostre jeusne sera entier et general, interieur et exterieur; en un mot, vous ferez jeusner le corps et l'esprit. La seconde chose est, que vous ne fassiez pas vostre jeusne ny vos bonnes œuvres pour les yeux des hommes et par vanité, ains en charité et humilité. Et la troisiesme, que vous fassiez toutes choses, et par consequent vostre jeusne, pour plaire à Dieu seul, auquel soit honneur et gloire par tous les siecles des siecles. Au nom du Pere, et du Fils, et du Sainct-Esprit. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARESME.

Ductus est Jesus in desertum à Spiritu, ut tentaretur à diabolo.
Jesus fut conduit dans le desert par le Sainct-Esprit, pour estre tenté du diable. (MATTH. 4.)

VOICY bien la description du duel le plus grand et le plus memorable qui fut jamais veu : les parties sont tres-puissantes de costé et d'autre, hardies et courageuses à toute extremité, les armes dangereuses, l'inimitié irreconciliable; la fin ne peut estre que la victoire, car il n'y a point de composition qui puisse terminer ce combat. Les parties sont Dieu et le diable, les armes sont la parolle de Dieu : l'inimitié est fondée sur une rebellion. Description que l'Eglise nous fait aujourd'huy pour nous donner courage semblable à execution; car nous devons suivre nostre capitaine qui se bat aujourd'huy, et nostre vie n'est qu'un perpetuel combat sur la terre : mais sur-tout en ce temps de caresme où nous aspirons à la penitence. Il nous faut attendre de recevoir des attaques plus rudes et plus frequentes qu'en aucune autre saison. Voicy le temps de nostre recolte spirituelle; c'est ce qui fera mettre les forces ennemies en campagne pour nous l'empescher. Il faut se battre à bon escient : l'exemple de Nostre-Seigneur est devant nos yeux; l'ennemy n'est pas invincible : si nous taschons de suivre nostre Maistre, sans doute (1) que la victoire nous en demeurera. C'est le sujet de l'Evangile, que je traitteray maintenant; mais que l'Esprit Sainct, qui assista Nostre-Seigneur en ce combat, m'assiste pour vous bien instruire, et vous pour me bien escouter : ce que nous luy devons demander par les intercessions de Nostre-Dame. *Ave, Maria.*

IL y a en ce monde trois sortes de biens pour l'homme, l'utile, le delectable, l'honneste, et sommes attirez à toutes entreprises, et à toutes actions, par l'un de ces trois moyens, ou par l'utilité, ou par le playsir, ou par l'honnesteté. Mais il n'y a que l'honnesteté qui soit justement proportionnée à nostre volonté; car, que la volonté s'estende tant qu'elle voudra sur le desir de l'honnesteté, jamais elle ne sera que bonne et loüable : que si elle s'adonne à l'utilité et au playsir, hors certaine mesure et limites, elle en demeure mauvaise. Le desir de l'utilité, s'il est trop grand, se

(1) Certainement.

tourne en avarice; mais le desir du playsir se peut trouver en l'esprit et au corps, et le corporel s'appelle *luxure,* le spirituel s'appelle *gloire* et *superbe,* qui sont les trois grands maux de ce monde. Car, comme dit S. Jean : *Omne quod est in mundo, aut est concupiscentia carnis, aut concupiscentia oculorum, aut superbia vitæ* (I. Joan. 2). C'est-à-dire, nous nous devons garder de trois choses, de la luxure, de l'avarice, et de la superbe; car nous pouvons exceder en desirant trop de moyens exterieurs, de commoditez au corps, et trop d'honneur à l'esprit. Et suivant ces trois sortes de vices, Sathan livre aujourd'huy trois puissans assauts à ce grand et divin capitaine. Car, quant aux playsirs du corps, il luy dit : *Si filius Dei es, dic ut lapides isti panes fiant;* Si tu es le fils de Dieu, dit que ces pierres se changent en pains. Quant à la superbe : *Mitte te deorsum;* Jettetoy en bas. Quant à l'avarice : *Hæc omnia tibi dabo;* Je te donneray toutes ces choses. Mais, bien assailly bien deffendu. Voyons un peu le temps et les occasions par le discours de l'Evangile. *Tunc ductus est Jesus in desertum à Spiritu, ut tentaretur à diabolo.*

Tunc	*Post baptismum, ut ostendat Christianos ad pugnam vocatos.* *Antequam prædicaret, ut ostendat vitam prædicatoris obnoxiam tentationibus.*

Secessit in montem, ut ostendat tentationes ubique sequi hominem.

Ductus est	*Exprimitur ductus Sancti Spiritus, ut intenti cogitemus de hac tentatione.*
Jesus	*Ut spiritus nequam, victor in serpente, vinceretur à Spiritu Sancto in Domino, etc.*
In desertum,	*Locus idoneus ad hanc pugnam.* *Ut qui vicit in horto, vinceretur in Eremo.* *Ut oculis, auribus, omnibusque corporis sensibus jejunaret.* *Ut cum corporis castigatione, adjungeret privationem rerum mortalium, et inanis gloriæ fugam, in exemplum nostrum.*
Ut tentaretur	*Ut neminem immunem sciamus à pugna.* *Ut fiduciam haberemus vincendi.* *Ut modum doceret vincendi, et cujus munimur auxilio erudiamur exemplo.*

Jejunavit quadraginta diebus et quadraginta noctibus, cur hoc, quæso?

Primò, Ut jejunium suo exemplo consecraret.

Secundò, Ut jejunium armaturam spiritualem ostenderet.

Tertio, Ut jejunium ad res spirituales percipiendas aptum esse medium ostenderet.

Quartò, Ut curaret temperantia, quod Adam vastarat gula.

Primò, Ergo sequamur exemplum : Imitatores mei estote sicut et ego Christi, etc. (I. Cor. 4).

Secundò, Arma jejunii sumamus, quia civitas diaboli fame vincenda. Hoc genus dæmonorium non ejicitur nisi in oratione et jejunio (Matth. 17).

Tertio, Jejunio utamur ad orandum : Ex die quo posuisti cor tuum ut te affligeres in conspectu Dei, exaudita sunt verba tua (Dan. 10); *et ante dixerat : Ego lugebam trium hebdomadarum diebus, panem desirabilem non comedi, caro et vinum non introierunt in os meum* (*Ibid.*).

Quartò, Ob remedium peccatorum : Jejunaverunt Domino, et vidit Deus opera eorum (Jon. 3).

Postea esuriit.	*Partim ostendit potestatem divinam, dum non ante : partim humanam naturam, dum postea esuriit.*
Et ecce tentator dixit ei :	*Ille qui tentando vicit primum Adam, ut vinceret secundum.* *Tentator malorum, ut ex bono opere malum faciat.* *Accusator fratrum, ut patrem etiam accusaret.*
Si filius Dei es,	*Ut sciat an sit. Si non est, ut superbiam ingerat.*
Dic ut lapides, etc.,	*Deus dicendo facit; id facere poterat qui virgam Moysis in serpentem verterat* (Exod. 4). *En gula; deest illi amœnitas arborum, deest illi conciliatrix Eva, deest illi pomorum speciosa deceptio, et quia non invenit cibum quem offerret esurienti, postubat in cibum saxa mutari* (Ambr. Serm. 35 de Jejun. Domini).
Qui resp. dixit : Scriptum est, non in solo pane.	Deuter. 8, au propos de la manne, etc. L'escriture utile contre les tentations, etc. Providence de Dieu, etc.

Tunc ass. eum in sanctam civ. et stat. eum sup. pin. templi, et dixit ei : Mitte te deors. scrip. est, etc.	*Quomodo Christus se dæmoni portandum committit? quid ergo mirum, si tam variis mirisque modis vexamur à diabolo?*

SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARESME.

(Recueilli.)

Fili, accedens ad servitutem Dei, præpara animam tuam ad tentationem.

Mon fils, qui as dessein de servir Dieu, prepare ton âme à la tentation. (Eccli. 2.)

Ces parolles sont de l'Ecclesiastique, par lesquelles il advertit ceux qui veulent pretendre à la perfection, de se preparer au combat des tentations; d'autant que c'est une verité infaillible, que nul, quel qu'il soit, n'en sera exempt. C'est pourquoy Nostre-Seigneur a voulu luy-mesme estre tenté, pour nous apprendre comme nous devons resister à la tentation, ainsi que les Evangelistes rapportent en l'Evangile de ce jour, disànt que Nostre-Seigneur fut conduit par le Sainct-Esprit au desert pour estre tenté du diable : *Ductus est Jesus in desertum à Spiritu, ut tentaretur à diabolo* (Matth. 4). Parolles sur lesquelles je tireray quelques documens pour nostre instruction particuliere, le plus familierement qu'il me sera possible.

Premierement je remarque, que bien que nul ne puisse estre exempt des tentations, nul pourtant ne les doit rechercher, ny aller de soy-mesme au lieu de la tentation; car, pour l'ordinaire, celuy qui cherche le peril perit en iceluy (1) : *Qui amat periculum, in illo peribit* (Eccli. 3). C'est pourquoy les Evangelistes disent que Nostre-Seigneur fut conduit par le Sainct-Esprit au desert pour estre tenté, pour nous apprendre que ce ne fut point par son choix, je dis quant à sa nature humaine, qu'il alla au lieu de la tentation, ains (2) qu'il y fut porté par l'obeyssance qu'il devoit à son Pere celeste.

(1) En lui. — (2) Mais.

Je treuve deux histoires dans l'Escriture saincte, de deux princes qui ont esté tentez, qui nous serviront d'exemples sur ce subjet, dont l'un rechercha la tentation et perit en icelle; et l'autre au contraire, la rencontrant sans la rechercher, la surmonta et en demeura victorieux. Le premier exemple est de David, lequel, au temps qu'il devoit aller à la guerre et que son armée estoit au front de son ennemy, il s'en alla promener sur les galleries de son palais, comme s'il n'eust eu rien à faire qu'à passer le temps, et se tenant ainsi dans l'oisiveté, il fut surmonté par la tentation; d'autant que Betsabé, cette dame imprudente, se vint baigner en un lieu d'où elle pouvoit estre veuë du palais royal, et David s'amusant à la regarder, cela fut cause qu'il perit en la tentation, laquelle il avoit recherchée par son oysiveté. En quoy vous voyez comme l'oysiveté est une grande amorce pour la tentation ; et ne dites pas : Je ne recherche point la tentation, mais je me tiens seulement sans rien faire : c'est assez pour estre tenté, et la tentation a une force merveilleuse sur nous quand elle nous trouve oyseux. Et si David fust allé à la guerre au temps qu'il estoit obligé d'y aller, ou qu'il se fust occupé à quelque chose selon son estat, la tentation n'eust pas eu la force de l'attaquer, ou du moins de le surmonter, comme elle fit.

L'autre exemple est du jeune prince Joseph, vice-roy d'Egypte qui ne rechercha nullement la tentation, de sorte que la rencontrant il ne perit point en icelle, ains en demeura victorieux. Vous sçavez comme il fut vendu par ses freres, et comme la femme de son maistre le porta dans la tentation; mais luy, qui n'avoit jamais pris playsir aux caresses de sa maistresse, luy resista genereusement et demeura vainqueur et triomphant, luy respondant ces parolles : *Quomodo possum hoc malum facere, et peccare in Dominum* (Gen. 39)? Comment pourrois-je faire ce mal et pecher contre mon Seigneur?

Or, si nous sommes conduits par l'Esprit de Dieu au lieu de la tentation, ne craignons point, ains tenons-nous asseurez qu'il nous rendra victorieux ; mais ne l'allons pas chercher, pour saincts et genereux que nous puissions estre, car nous ne sommes pas plus vaillans que David, ou que Nostre-Seigneur mesme qui ne la voulut point rechercher. Nostre ennemy est comme un chien attaché : si nous ne l'approchons, il ne nous fera aucun mal, bien qu'il tasche à nous espouvanter en abboyant contre nous à guise (1) d'un chien enragé, comme dit S. Augustin : *Latrare potest, sollicitare potest; mordere omnino non potest, nisi volentem.*

(1) A la manière.

Mais voyons un peu, je vous prie, la verité des parolles que nous avons prises pour subjet de cette exhortation, et comme c'est une chose certaine, que nul ne peut éviter la tentation, venant au service de Dieu. Nous en pourrions donner plusieurs exemples, mais un seul me suffira, qui est rapporté par S. Luc aux Actes des Apostres. Ananias et Saphira firent vœu de se consacrer, eux et leurs biens, à Dieu pour acquerir la perfection dont les premiers chrestiens faisoient profession en se sousmettant à l'obeyssance des apostres; ils n'eurent pas plutost pris ce dessein, que voila la tentation qui les attaque, ainsi que dit S. Pierre à Ananias : *Cur tentavit Satanas cor tuum mentiri te Spiritui sancto?* Et puis à Saphira : *Quid utique convenit vobis tentare Spiritum Domini* (Act. 5)? Qui vous a tentez de venir mentir au Sainct-Esprit? De même le grand apostre S. Paul, dés qu'il commença à servir Dieu, et qu'il se fut rangé au christianisme, le voila incontinent attaqué d'une tentation tres-fascheuse pour tout le reste de sa vie, luy qui, cependant (1) qu'il estoit ennemy de Dieu et qu'il persecutoit les chrestiens, n'avoit jamais senty les attaques d'aucune tentation (au moins n'en tesmoigne-t-il rien par ses escripts, ains seulement apres qu'il fut converty). C'est donc un document fort necessaire à sçavoir, que celuy que nous donne le Sainct-Esprit, de preparer nostre ame à la tentation, puisque nous devons estre asseurez, qu'en quelque lieu que nous soyons, et pour parfaits que nous puissions estre, la tentation nous peut attaquer. C'est pourquoy il se faut preparer, et se pourvoir des armes necessaires pour combattre vaillamment, afin de remporter la victoire, puisque la couronne n'est que pour les vainqueurs : *Qui certat in agone non coronatur, nisi legitime certaverit* (II. Tim. 2), dit le grand Apostre, bien que nous ne devions jamais nous fier à nos forces, ny en nostre vaillance, allant de nous-mesmes rechercher la tentation pour la penser combattre et terrasser; mais nous devons nous tenir fermes, si nous la rencontrons où l'Esprit de Dieu nous aura porté, nous confiant qu'il nous fortifiera, et protegera contre toutes les embusches et attaques de nos ennemis.

Voyons maintenant de quelles armes se servit Nostre-Seigneur et souverain Maistre, pour rembarrer l'ennemy qui le vint tenter au desert. Certes, elles ne furent autres, sinon celles de la foy, se servant des parolles de l'Escriture saincte pour repousser ses tentations; et c'est de ces armes dont parle le prophete dans le psalme nonante : *Qui habitat in adjutorio Altissimi,* que nous

(1) Pendant.

disons tous les jours à Complies, lequel contient une doctrine admirable. Il dit donc, comme s'il eust parlé aux chrestiens, ou à quelqu'un en particulier: O! que vous estes heureux, vous qui estes armez de la verité de Dieu; car elle vous servira de bouclier contre toutes les attaques de vos ennemis, et fera que vous demeurerez victorieux : *Non timebis a timore nocturno, à sagitta volante in die, à negotio perambulante in tenebris, ab incursu et dæmonio meridiano.* Ne craignez donc point, ô ames benistes, qui estes armées de l'armeure de verité, les craintes nocturnes, car vous n'y trebucherez point; ny les sagettes (1) qui volent en l'air en plein jour, car elles ne vous sçauroient offenser; ne craignez point aussi les negociations qui se font en la nuict, ni l'esprit qui marche et se fait voir en plein midy.

O que Nostre-Seigneur et Maistre estoit divinement bien armé de l'armeure de verité, puis qu'il estoit la verité mesme! Or, cette verité dont parle le psalmiste, n'est autre que la foy, et quiconque est armé de la foy, ne doit rien craindre, parce qu'elle est l'unique arme necessaire pour combattre et confondre nostre ennemy; car, qui est-ce qui pourra nuire à celuy qui dira avec une veritable confiance : *Credo in Deum Patrem omnipotentem;* Je croy en Dieu, qui est nostre Pere, et nostre Pere tout-puissant? Certes, en disant ces parolles, nous monstrons bien que nous ne nous confions point à nos forces, ains que ce n'est qu'en la seule vertu de Dieu, que nous esperons de remporter la victoire, n'allant point de nous-mesmes au devant de la tentation, par aucune presomption d'esprit, ains seulement quand Dieu permet qu'elle nous attaque et vienne rechercher au lieu où nous sommes, ainsi qu'elle fit à Nostre-Seigneur dans le desert, lequel surmonta son ennemy, en se servant des parolles de la saincte Escriture sur toutes les tentations qu'il luy presenta.

Sur quoy il faut que nous sçachions que Nostre-Seigneur ne fut pas tenté comme nous autres, parce que la tentation ne pouvoit pas estre en luy, comme elle est en nous; car il estoit comme un fort inexpugnable dans lequel elle ne pouvoit nullement entrer, estant tout de mesme qu'un homme qui seroit vestu du haut en bas de fin acier, lequel ne pourroit en façon quelconque estre offensé par l'épée, parce qu'elle glisseroit de part et d'autre, sans le pouvoir aucunement endommager. La tentation pouvoit bien environner Nostre-Seigneur, mais elle ne pouvoit entrer en luy, ny faire aucune lezion à son integrité et pu-

(1) Flèches.

reté tres-parfaite. Ce qui n'est pas ainsi de nous autres; car si bien, par la grace de Dieu, nous evitions la coulpe et le peché, ne consentant pas aux tentations, nous demeurons neantmoins pour l'ordinaire un peu blessez de quelque importunité, trouble ou emotion, qu'elles laissent en nostre cœur.

Mais pourquoy Nostre-Seigneur se servit-il des armes de la foy pour resister aux tentations de l'ennemy? car il ne la pouvoit avoir, d'autant qu'il avoit, dés l'instant de son incarnation, une connoissance tres-parfaite, en la partie superieure de son ame, de toutes les choses que la foy nous enseigne : il est vray, mais ce qu'il fit en cela ne fut pour autre subjet que pour nous enseigner ce que nous devions faire en telles occasions. Ne recherchons donc point d'autres armes ny d'autres moyens, pour surmonter nostre ennemy, et refuser nostre consentement à la tentation, sinon de dire ces parolles de la foy : *Credo,* Je croy; et que croyez-vous? Je croy en Dieu, mon Pere tout-puissant; *Credo in Deum Patrem omnipotentem.*

S. Bernard, sur ce psalme : *Qui habitat in adjutorio Altissimi,* appelle cette crainte nocturne *pusillanimité* et *coüardise* (1), et traitant de la crainte de Dieu, dit qu'il y en a de quatre sortes, à sçavoir : la crainte des mondains, la crainte des serviteurs, la crainte de ceux qui commencent à servir Dieu, et la crainte des enfans. Mais afin de traiter ce subjet plus familierement pour nostre instruction, je me contenteray de dire que les craintes nocturnes, dont parle le psalmiste, sont de trois sortes : la premiere est, la crainte des paresseux; la seconde, celle des enfans; et la troisiesme, celle des delicats.

La crainte est d'ordinaire la premiere tentation que l'ennemy presente à ceux qui sont resolus de servir Dieu; car, dés aussitost qu'on leur enseigne ce qu'il faut faire pour acquerir la perfection : O Dieu! disent-ils, jamais je ne pourray faire cela, et leur semble qu'il est du tout impossible d'y pouvoir parvenir, et ils diroient volontiers : La perfection qu'il faut avoir ceans (2), et cette sorte de vie et de vocation, est trop eminente pour moy; je n'y sçaurois atteindre. Ha! ne vous troublez pas, et ne faites pas ces chimeres d'apprehension, de ne pouvoir faire ce à quoy vous estes obligez, puisque vous estes armez et environnez de la verité de Dieu et de sa parolle, et que c'est luy qui vous a appelez à cette sorte de vie, ou en cette maison. Ne craignez rien, mais confiez-vous et soyez asseurez que, tandis que vous marcherez simplement dans le devoir de vostre vocation, il vous

(1) Lâcheté. — (2) Ici.

fortifiera, et donnera la grace de perseverer, et de faire ce qui sera requis pour sa plus grande gloire et vostre salut. Ne vous estonnez donc point, et ne faites pas comme les paresseux, qui se troublent quand ils se reveillent la nuict, pour l'apprehension qu'ils ont que le jour viendra bientost, auquel il faudra travailler. Les paresseux apprehendent tout, et trouvent toutes choses dures et difficiles, et cela parce qu'ils s'amusent plus à penser à l'imagination qu'ils ont de la difficulté future, qu'à ce qu'ils ont presentement à faire. O Dieu! disent-ils, si je m'adonne au service de Dieu, il faudra tant travailler pour resister aux tentations qui m'attaqueront. Vous avez bien raison, leur peut-on dire; car vous n'en serez pas exempts, d'autant que c'est une regle generale, que tous les serviteurs de Dieu seront tentez, ainsi que le remarque S. Hierosme, en cette belle Epistre qu'il addresse à sa chere fille Eustochium. Mais à qui voulez-vous que le diable presente ses tentations, sinon à ceux qui les meprisent? Les pecheurs se tentent assez eux-mesmes, le diable les tient desja pour siens, et ils sont ses confederez, parce qu'ils ne rejette point ses tentations, ains au contraire ils les suivent, et la tentation reside en eux. C'est pourquoy le diable ne se travaille pas beaucoup pour semer ses tentations dans le monde; mais aux lieux retirez, c'est là où il pense faire un grand gain, faisant deschoir les ames qui desirent de servir la divine Majesté plus parfaitement.

S. Thomas d'Aquin s'emerveilloit extremement de quoy les plus grands pecheurs alloient parmi les ruës, aussi joyeux, comme si leurs pechez ne leur eussent point pesé sur leurs consciences; mais qui ne s'estonneroit de voir une ame hors de la grace de Dieu se rejouyr? ô que leur joye est vaine, et leur allegresse trompeuse! Car elle sera enfin suivie de regrets et de douleurs eternelles. Mais laissons là, je vous prie, les mondains, et retournons à cette crainte des paresseux.

Le chemin des paresseux, dit le Sage, est comme une haye d'espines : *Iter pigrorum quasi sepes spinarum* (Prov. 15), parce qu'ils trouvent des difficultez sur toutes choses; ils sont tousjours à se lamenter, de ce qu'il faut travailler pour acquerir la perfection : Helas! disent-ils, je pensois qu'il suffisoit de s'embarquer en la voye de Dieu et en son service, pour se reposer. O pauvres gens, que vous estes abusez! ne sçavez-vous pas que l'oysiveté fit perir le pauvre David en la tentation? Vous voudriez ressembler à ces soldats de garnison qui ont tout à souhait dans une bonne ville : ils sont maistres en la maison de

l'hoste, ils font bonne chere, et neantmoins ils s'appellent soldats, et font des vaillants et courageux, tandis qu'ils ne sont point à la bataille ny à la guerre, et on peut dire d'eux : *In pace leones, in bello cervi* (Lions dans la paix, et cerfs à la guerre).

Certes, Nostre-Seigneur ne veut point de ces soldats en son armée, ains il veut des combattans et des vainqueurs, et non par des feneans et coüars. Il a voulu lui-mesme estre tenté et attaqué, pour nous donner exemple de resister à la tentation. Hé! ne craignez donc point, je vous prie, puisque vous estes environnez de l'armeure de verité de la foy. Levez-vous, ô paresseux! quand il en sera temps, sortez de vostre lict, et ne vous espouvantez pas du travail de la journée; car c'est une chose ordonnée, que la nuict estant donnée pour le repos, le jour est destiné pour le travail : sortez donc, je vous prie, de votre coüardise, et vous mettez bien avant dans l'esprit cette verité infaillible : Que tous les hommes doivent estre tentez, et que tous se doivent tenir prests pour combattre afin de remporter la victoire; et, puis que la tentation a une merveilleuse force sur nous, quand elle nous trouve oyseux, travaillons fidelement, et ne nous lassons point, si nous ne voulons perdre le repos eternel qui nous est preparé pour recompense de nos travaux. Confiez-vous en Dieu, qui est vostre Pere, et vostre Pere tout-puissant, en la vertu duquel toutes choses vous seront rendues faciles, quoy que d'abord elles vous espouvantent un peu.

La seconde crainte nocturne, selon que nous avons dit, est celle des enfans. Les enfans, si vous y prenez garde, sont grandement craintifs, quands ils sont hors du sein de leur mere; de sorte que dés qu'ils voyent ou entendent un chien qui abboye, soudain ils se prennent à crier, et ne cessent point qu'ils ne soyent aupres d'elle, ou entre ses bras, apres quoy ils vivent en asseurance, et ne croyent pas que rien leur puisse nuire; et pourveu qu'ils tiennent la main de leur mere, ils ne craignent rien. Ainsi devons-nous faire, mes cheres ames, et que pouvons-nous craindre, nous qui sommes armez de l'armeure de verité, et environnez du fort bouclier de la foy, qui nous apprend que Dieu est nostre Pere et nostre Pere tout-puissant? prions-le qu'il nous tende la main, et ne nous espouventons pas; car il nous sauvera et nous protegera contre tous nos ennemis.

Lorsque le grand S. Pierre pensoit perir dans la mer, apres qu'il eut fait cet acte si genereux de se jetter dedans, afin de s'approcher plus promptement de son bon Maistre qui l'appeloit, voyant qu'il enfonçoit dans les eaux, il s'ecria soudain : *Domine,*

salvum me fac (Matth. 15); Ha! Seigneur, sauvez-moy. Et tout incontinent nostre divin Sauveur luy tendit la main, et le garantit du naufrage. Faisons-en de mesme; si nous sentons que le courage nous manque, et que nous enfoncions dans la tentation, crions avec confiance : ***Domine, salva nos, perimus*** (Matth. 8); Ha! Seigneur, sauvez-nous, et ne doutons point qu'il ne nous fortifie et ne nous empesche de perir.

Mais remarquez qu'il y en a quelquesfois qui veulent faire les courageux, lesquels neantmoins sont si paoureux (1) et craintifs, qu'ils s'espouvantent quasi de toutes choses; ce qui arrive pour l'ordinaire à ceux qui viennent nouvellement au service de Dieu, car à ce commencement ils font les courageux, et leur semble qu'ils vivront tousjours en repos et tranquillité, et qu'aucune chose ne pourra surmonter leur courage et generosité : ainsi qu'il arriva au pauvre S. Pierre, lequel, estant encore enfant en la vie spirituelle, il fit cet acte de generosité dont je viens de parler, mais apres il en fit un autre qui luy cousta bien cher, lorsque Nostre-Seigneur parlant à ses apostres comme il devoit souffrir la mort, S. Pierre commença à se vanter: Quoy, Seigneur! vous dites que vous devez aller à la mort, et moy j'iray aussi, je ne vous abandonneray jamais. Nostre-Seigneur poursuivant : Je seray fouëtté. — Et moy aussi, dit-il, pour l'amour de vous. — Je seray couronné d'espines. — Et moy aussi. — Et plus Nostre-Seigneur encherissoit sur la grandeur de ses peines, et plus aussi il s'echauffoit à dire qu'il en souffriroit autant. O qu'il fut bien trompé, quand il se vid si lasche en l'execution de ses promesses, au temps de la passion de son Maistre, qu'il le renia! O qu'il eust bien mieux valu au pauvre S. Pierre qu'il se fust tenu en humilité, et qu'il se fust plustost appuyé sur la grace de Nostre-Seigneur, que de se confier vainement sur la ferveur qu'il sentoit alors! Le mesme arrive souvent à ces jeunes ames qui temoignent tant de ferveur en leur conversion; car, tandis que ce premier sentiment de consolation leur dure, elles font des merveilles, et ne leur semble pas qu'il y ait rien de trop difficile au chemin de la perfection, qui puisse attiedir leur courage. Mais attendez un peu; car, si le sentiment de devotion leur manque, et que la consolation vienne à se retirer, ou que quelque petite tentation les attaque : Hélas! disent-elles, qu'est cecy? Elles commencent à craindre et se troubler, tout leur semble pesant; et si elles ne sont tousjours dans le sein du Pere celeste, et qu'il ne leur donne des suavitez, elles ne peuvent vivre contentes et ne cessent de se plaindre.

(1) Peureux.

Mais pensez-vous, cheres ames, leur peut-on dire, qu'en la solitude et en la retraite il ne se rencontre point de tentations? O que vous estes trompées! et ne voyez-vous pas que Nostre-Seigneur ne fut point tenté ny attaqué de l'ennemy, tandis qu'il fut parmy les pharisiens et les publicains, ains seulement lors qu'il se retira au desert? Il n'y a point de lieu où la tentation n'ayt eu l'entrée, ouy mesme dans le ciel; car elle nasquit dans le cœur de Lucifer et de ses complices, et les porta quant et quant (1) à la perdition eternelle. Au paradis terrestre, l'ennemy y porta la tentation, et fit deschoir nos premiers parens de la justice originelle, de laquelle Dieu les avoit douez et enrichis. La tentation entra aussi dans le college des apostres, et pourquoy donc vous estonnerez-vous si elle vous attaque? Si vous eussiez esté du temps de Nostre-Seigneur, je veux dire lors qu'il se retira au desert, avant que de commencer la predication de son Evangile, et que vous eussiez (2) demandé à sa tres-saincte mere : Ste Vierge, où est vostre Fils? Mon fils, eust-elle respondu, est au desert, où il doit demeurer quarante jours, jeusnant, veillant, et priant continuellement. — Ha! j'y veux aller, luy eussiez-vous dit, d'autant qu'au lieu où est Nostre-Seigneur, tout bien y abonde, la consolation n'y manque point, et la tentation n'y peut avoir d'entrée. O certes! vous vous trompez, car c'est parce que Nostre-Seigneur y est, que la tentation s'y treuve; vous eussiez bien eu l'espouvante, d'autant que le diable vint à luy à decouvert, et ne fit pas avec Nostre-Seigneur comme avec S. Pacome, ou avec S. Antoine, qu'il espouvanta par des bruits et tintamarres qu'il fit autour d'eux, faisant fendre le ciel et la terre devant eux, pour les faire craindre et fremir comme des enfans; mais par la confiance qu'ils avoient en Dieu, ils le rembarrerent, et se mocquerent de luy, et surmonterent ses artifices, en prononçant quelques passages de la saincte Escriture.

Or cet esprit rusé, voyant sur la face de Nostre-Seigneur la force, la constance, la generosité et l'asseurance, il pensa bien qu'il ne gagneroit rien de le traitter de la sorte, c'est pourquoy il vint visiblement à luy avec une impudence nompareille pour luy presenter ses tentations; ce qu'il fit non seulement ces trois fois dont l'evangile de ce jour fait mention, ains plusieurs autres durant ces quarante jours qu'il demeura au desert, les Evange-

(1) En même temps.

(2) VARIANTE : et que vous eussiez rencontré sa tres-saincte Mere, nostre glorieuse Maistresse, et luy eussiez demandé : Madame, où est votre Fils ? Mon fils..... continuellement. — O Madame, lui eussiez-vous dit, je ne veux point d'autre lieu, s'il vous plaist, pour ma demeure, que le desert où est N. S. Mais si elle vous eust demandé : Pourquoi choisissez-vous ce lieu pour votre demeure? C'est parce que là où est N. S.....

listes s'estant contentez de nous marquer seulement ces trois, comme estant les plus remarquables et les plus grandes.

Helas! disent ces jeunes apprentifs en la perfection, que feray-je? mes passions, que je pensois avoir si bien mortifiées par la fervente resolution que j'avois faite de ne les plus suivre, me tourmentent continuellement : tantost je suis pressé de chagrin, puis apres il me semble qu'il n'y a plus moyen de passer outre en la prattique de la vertu, tant le decouragement me poursuit de prés. Ha! mes cheres ames, ne sçavez-vous pas que Nostre-Seigneur ayant esté tenté durant les quarante jours qu'il fut au desert, ça esté pour nous apprendre que nous le serions tout le temps que nous demeurerions au desert de cette vie mortelle, qui est le lieu de nostre penitence? car la vie du parfait chrestien, mais specialement des religieux, doit estre une continuelle penitence. Consolez-vous donc, et prenez courage, car le temps du repos n'est pas pour cette vie : ne vous decouragez pas pour vos imperfections, et ne pensez pas que vous puissiez vivre sans en commettre; cela ne se peut, tandis que vous serez en cette vie. Il suffit que vous ne les aymiez pas, et qu'elles ne vivent pas dans vostre cœur, c'est-à-dire, que vous ne les commettiez pas volontairement, et que vous ne vouliez pas perseverer en icelles; et cela estant, demeurez en paix, et ne vous troublez pas pour la perfection que vous desirez tant : il suffira bien que vous l'ayez en mourant. Ne soyez donc pas si craintives, marchez asseurement en la voye de Dieu : puisques vous estes environnées de l'armeure de la foy, rien ne vous sçauroit nuire.

La troisiesme crainte nocturne dont je veux parler maintenant, est celle des delicats. Or, ceux-cy ne craignent pas seulement ce qui les peut porter au mal, mais tout ce qui peut en quelque maniere que ce soit troubler leur repos, et ne voudroient pas que la moindre petite chose se mist entre Dieu et eux , d'autant qu'ils se sont mis bien avant en l'imagination, qu'il y a un certain repos et accroissement d'esprit, qui fait que celuy qui le possede demeure tousjours en paix, et est bien-heureux; et partant ils le desirent de tout leur cœur, et voudroient tousjours demeurer aux pieds de Nostre-Seigneur, comme une S[te] Magdelene, pour savourer continuellement les divines suavitez qui distilent de sa bouche sacrée, sans que jamais Marthe les vinst reveiller, ny murmurer contre eux, pour prier Nostre-Seigneur de les faire travailler. Et la suavité qu'ils ressentent en ce doux repos les rend si habiles et si courageux , ce leur semble, en la prattique de la vertu, que nul n'est comparable à leur perfec-

tion : il n'y a rien alors de trop pesant pour eux. Bref, ces bonnes ames se voudroient fondre pour plaire à leur bien-aymé, qu'elles ayment d'un amour si ardent, qu'elles n'estiment rien de trop difficile pour son service, mais toutesfois à condition qu'il continue à les consoler; car au reste, s'il cesse de le faire, tout est perdu, il n'y a rien de si affligé qu'elles sont, leur peine est incomparable, elles ne cessent de se plaindre. — Mais qu'avez-vous ? Qu'y a-t-il qui vous tourmente ? — O Dieu ! c'est que je ne suis pas saincte. — Mais qui vous fait penser cela ? C'est peut-estre qu'on vous a reprise de quelque defaut. Si cela est, ne vous mettez pas en si grande peine ; car c'est peut-estre pour vous rendre tousjours plus saincte. Et ne savez-vous pas que ceux qui ont une vraye et parfaicte charité ne peuvent souffrir aucun defaut au prochain, pour petit qu'il soit, qu'ils ne taschent de l'arracher par la correction, et surtout en ceux qu'ils estiment saincts, ou fort avancés en la perfection, parce qu'ils les estiment plus capables de la recevoir que les autres ? ce qu'ils font aussi pour leur donner tousjours plus de cognoissance d'eux-mesmes, qui est une chose si necessaire pour parvenir à la sainсteté. — Mais cela me trouble mon repos. — O certes ! c'est bien là où je vous attendois. Mais croyez-vous, qu'en cette vie mortelle vous puissiez avoir une quietude si permanente, qu'elle ne doive point recevoir de divertissement ny de contradiction ? O certes, il ne faut jamais desirer avec tant d'ardeur les graces que Dieu ne fait pas communement, et ce qu'il a fait pour une S[te] Magdelene ne doit pas estre recherché ny desiré de nous autres ; bien-heureux serons-nous si nous avons ce repos et cette tranquillité de l'ame en mourant, ouy mesme apres nostre mort. Et ne pensez pas que S[te] Magdelene eust la jouissance de cette tant aymable et divine contemplation, qui la tenoit en un si doux repos et en une si parfaite tranquillité, qu'apres qu'elle eut passé par les espineuses et difficiles voyes d'une tres-aspre penitence, et qu'elle eut eu avalé les amertumes d'une confusion et abjection tres-grande chez le pharisien, où elle estoit allée chercher Nostre-Seigneur pour pleurer ses pechez, et en obtenir pardon, souffrant les murmures et censures que l'on faisoit contre elle, en la mesestimant et nommant pecheresse, et femme de mauvaise vie. Ne pensez donc pas meriter de recevoir ces divines suavitez et consolations, ny d'estre eslevées par les anges plusieurs fois le jour, comme elle estoit, si vous ne voulez premierement souffrir avec elle les confusions, abjections, censures et

mespris que meritent vos imperfections, lesquelles vous exerceront tousjours de temps en temps; la reigle estant generale, que nul ne sera si sainct en cette vie, qu'il ne soit subjet à en commettre tousjours quelques-unes. Il se faut donc tenir fermes en la cognoissance et croyance de cette verité, si nous voulons que nos imperfections ne nous troublent point, par une vaine pretention que nous pourrions avoir de n'en point commettre, bien que nous devions avoir une ferme et inviolable resolution de ne le point faire volontairement : mais apres cela, s'il nous arrive par fragilité d'en commettre quelquesfois, voire mesme souvent, ne nous troublons point, ny ne perdons point la confiance en la bonté de Dieu, qui est si grande qu'il ne nous en aymera pas moins, pourveu que nous en tirions l'amour de nostre abjection, et que nous nous abandonnions entierement à sa providence, soit qu'il nous fasse part de ses consolations, ou non, nous sousmettant à sa tres-saincte volonté, qui doit estre en toutes choses la maistresse et conductrice des nostres; et pourveu que nous l'accomplissions, nous n'avons plus rien à desirer.

Le sainct prophete nous asseure donc en son psalme, ainsi que nous avons dit, que celuy qui a la foy n'aura point la crainte des paresseux, ny la crainte des enfans, ny la crainte des delicats. Mais il passe outre, et dit, qu'il ne craindra point aussi les sagettes qui volent en plein jour; et cecy est le troisiesme document que je tire des parolles du psalmiste. Les sagettes qui volent en plein jour sont les vaines esperances et pretentions que les ames qui veulent servir Dieu ont dés le commencement de leur conversion, de parvenir bien-tost au sommet de la perfection; car il s'en treuve quelquesfois qui n'esperent rien moins que d'estre bien-tost des meres Thereses, des Stes Catherines de Sienne ou de Gennes. — Cela est bon; mais, dites-moy, quel tems prenez-vous pour arriver à ce degré de sainteté? — Trois mois, du moins s'il se peut. — Vous faites bien de dire *s'il se peut;* car autrement vous vous pourriez bien tromper. Ne voila pas des esperances bien vaines? et neantmoins, nonobstant leur vanité, elles ne laissent pas de consoler beaucoup celles qui les ont; mais d'autant plus que cette vaine esperance et pretention leur apporte de joye au cœur à son avenement, et tandis qu'il y a lieu d'esperer, plus aussi la douleur des effets contraires cause de la tristesse à ces esprits fervens, lorsqu'ils se voyent subjets à commettre des defauts; car apres ils se decouragent en la poursuite des vertus qui conduisent à la perfection. Patience, leur peut-on dire, ne vous hastez pas tant, commencez à bien

vivre selon vostre vocation, marchez en la voye de vostre observance, doucement, simplement, et humblement, puis confiez-vous en Dieu qu'il vous rendra parfaits quand il luy plaira. Mais il y a encore d'autres sagettes qui volent en plein jour, qui sont les vaines esperances que quelques-uns ont de recevoir tousjours, durant le cours de cette vie mortelle, des consolations et suavitez en l'oraison, comme si nostre perfection et nostre bon-heur dependoit de cela. Hé! ne voyons-nous pas que Nostre-Seigneur ne les donne aux ames commençantes, que pour les amorcer et amadoüer, comme on donne aux petits enfants du sucre pour les attirer, et qu'elles sont plutost marque de foiblesse que de perfection?

Et pour quatriesme document, S. Bernard remarque que ces negociations qui se font en la nuict, que le psalmiste dit que ceux qui seront armez de la verité ne craindront point, nous representent l'avarice et l'ambition, vices lesquels font leur trafic en la nuict; c'est-à-dire, à couvert, par dessous main et en cachette : car les ambitieux n'ont garde de pourchasser les honneurs, les preeminences et offices relevez à decouvert; ains ils marchent en la nuict, c'est-à-dire finement et en cachette, parce qu'ils craignent d'estre apperceus et tenus pour tels. Les avares temporels sont aussi toute la nuict à rechercher quels moyens ils pourront tenir pour accroistre leurs biens et remplir leur bourse : or ce n'est pas des avares temporels dont je veux parler maintenant, ains des avares spirituels. Et pour ce qui est de l'ambition, malheur à ceux qui cherchent d'estre elevez en des charges ou superioritez, et les obtiennent par leurs poursuites, et les embrassent par leurs choix, car ils cherchent la tentation; c'est pourquoy ils sont en grand danger de perir en icelle, s'ils ne se convertissent, et n'usent par apres avec humilité de ce qu'ils ont embrassé avec l'esprit, et par l'esprit de vanité. Je ne parle pas de ceux qui y sont eslevez par la soussmission et l'obeyssance qu'ils doivent à Dieu et à leurs superieurs, mais de ceux qui y sont eslevez par leur election; car les autres n'ont rien à craindre, non plus que Joseph en la maison de Putiphar, car si bien ils sont au lieu de la tentation, ils ne periront point en icelle. Certes, il nous doit peu importer où nous soyons, pourveu que nous y soyons conduits, comme Nostre-Seigneur au desert, par le Sainct-Esprit; car cela estant, nous n'aurons rien à craindre.

Les avares spirituels sont ceux qui ne cessent jamais d'embrasser et rechercher beaucoup d'exercices pour parvenir plus

tost à la perfection, comme si la perfection consistoit en la multiplicité des actions que nous faisons, et non pas en la perfection avec laquelle nous les faisons. Cecy est une chose que j'ai desja dite fort souvent; mais on ne la sauroit trop redire. Dieu n'a pas mis nostre perfection en la multitude des choses que nous faisons pour luy plaire, ains seulement en la methode de les faire, methode qui n'est autre que de faire le peu que nous faisons, un chascun selon nostre vocation, purement, en l'amour, par l'amour, et pour l'amour. Certes, l'on pourroit bien dire à ces avares spirituels ce que dit le prophete aux avares temporels : Que veux-tu faire, ô pauvre homme! Tu veux maintenant avoir ce chasteau, parce qu'il regarde le tien; et apres celuy-là, il s'en trouvera un autre qui l'avoysinera, et pour ce qu'il te sera commode, tu le voudras aussy avoir, et ainsy de l'un à l'autre. Quoi! veux-tu donc te rendre tout seul maistre de la terre? Ne veux-tu pas que personne y ayt du bien que toy (Isa. 5)? Considerez, je vous prie, ces avares spirituels : ils ne sont jamais contens des exercices qui leur sont prescripts. S'ils sont Chartreux : O Dieu! disent-ils, c'est bien une saincte vie! Mais ils ne preschent point; il faut donc aller prescher. La vie des Peres Jesuites est de grande perfection; mais ils n'ont pas le bien de la solitude, auquel on ressent tant de consolation. Et ainsy tous les autres ordres de Religion sont bien bons; mais ils n'ont pas tout ce qu'ils (1) cherchent, qui est, les exercices d'un chascun meslés et assemblés en un. Ils sont tousjours en action pour inventer de nouveaux moyens, afin d'assembler toute la sainceté des Saincts en une saincteté qu'ils voudroient avoir : ainsi ils ne sont jamais contens, d'autant qu'ils n'ont pas assez de force pour retenir tout ce qu'ils veulent embrasser; car qui trop embrasse mal estraint. Ils voudroient toujours avoir la haire sur le dos, prendre la discipline à tout propos, jeusner continuellement, prier tousjours les genoux nuds, vivre en solitude, et semblables, et si (2) apres tout cela, ils ne seroient pas contens. Hé quoi! leur peut-on dire, ne voulez-vous pas qu'il y ayt d'autres saincts que vous? Contentez-vous de vostre saincteté, telle que vous la pouvez avoir, non pas en faysant un si grand amas d'exercices, mais en faysant bien, et le plus parfaictement qu'il se pourra, ceux auxquels vostre vocation et la condition en laquelle vous estes vous oblige. Certes, l'on ne peut assez dire combien cette varieté d'exercices apporte de retardement à nostre perfection, d'autant qu'elle nous oste la douce et tranquille attention que nous de-

(1) Les avares. — (2) Et encore.

vons avoir de bien faire ce que nous faysons pour Dieu, ainsi que j'ay desja dit.

Le cinquiesme document est tiré du mesme psalme, où le prophete remarque, que ceux qui seront armez du bouclier de la foy, ne craindront point l'esprit du midy, c'est-à-dire qui nous vient tenter en plein jour. Or je sçay bien comme S. Bernard explique ce passage; mais je le diray maintenant, comme il fait à mon propos. Cet esprit qui marche en plein jour, est celuy qui nous attaque en plein midy des consolations interieures, lorsque ce divin soleil de justice, dardant amoureusement ses rayons sur nous, nous remplit le cœur d'une chaleur et d'une lumiere si agreable, qu'il embraze nos ames d'un amour si tendre et si delectable, que nous mourons presque à toute autre chose pour mieux jouyr de nostre bien-aymé : d'autant que ces divines lumieres ont tellement eclairé nostre cœur, qu'il voit à decouvert, ainsi qu'il luy semble, celuy du Sauveur, duquel distile goutte à goutte une liqueur si suave, et des parfums si odoriferans, que cela ne peut estre assez estimé ni desiré par cette amante, qui languit toute de cet amour, et ne voudroit pas que personne vinst troubler son repos; repos lequel vient enfin souvent à se terminer en une vaine complaisance qu'elle prend en iceluy, admirant la bonté de Dieu, non en Dieu, ains en soymesme, goustant plus les suavitez de Dieu, que le Dieu des suavitez, s'attachant plus aux consolations qu'à celuy qui les donne. Et voila comme l'esprit du midy deçoit les ames, se transfigurant en ange de lumiere, pour les faire tresbucher et amuser autour des vaines consolations, suavitez et complaisances, qu'elles prennent emmy (1) ces tendretez et gousts spirituels. Ha! quiconque sera armé du bouclier de la foy, surmontera cet ennemy aussi genereusement que tous les autres, ainsi que l'asseure David.

Or je ne doute nullement qu'il ne s'en treuve plusieurs qui ne desirent plustost la fin de cet Evangile, que le commencement, où il est dit, que Nostre-Seigneur ayant surmonté son ennemy, et rejetté ses tentations, les anges luy apporterent à manger des viandes celestes. O Dieu! quel playsir de se treuver avec Nostre-Seigneur en ce festin delicieux! mais soyons asseurez que nous ne serons jamais dignes d'accompagner nostre divin Sauveur en ses consolations, ni d'estre appelez à son banquet celeste, si nous ne sommes compagnons de ses peines et de ses souffrances, suivant ce que dit S. Paul : *Scientes quod, sicut socii passionum estis, sic eritis et consolationis* (II. Cor. 5).

(1). Emmy, *au milieu de.*

Il jeusna quarante jours, et les anges ne luy apporterent à manger qu'au bout de la quarantaine : ces quarante jours, ainsi que nous disions tantost, representent la vie du chrestien, et d'un chacun de nous. Ne desirons donc point ces divines consolations qu'à la fin de nostre vie : mais taschons de nous tenir fermes pour resister aux rudes attaques de nos ennemis; car indubitablement nous serons tentez, et si nous ne combattons, nous ne serons point vainqueurs, et partant nous ne meriterons pas la couronne de l'immortelle gloire que Dieu nous prepare, si nous demeurons victorieux et triomphans. Ne craignons donc point la tentation, ny le tenteur, car si nous nous servons du bouclier de la foy, et de l'armure de verité, nous nous mocquerons de luy et de toutes ses ruses, et il n'aura nul pouvoir de nous faire descheoir de la ferme et invariable resolution que nous avons faite de servir Dieu genereusement, courageusement, et le plus parfaictement qu'il nous sera possible pendant cette vie mortelle, apres laquelle nous irons jouyr eternellement de luy. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

SERMON

POUR LE SECOND JEUDY DE CARESME.

(RECUEILLI.)

O mulier, magna est fides tua, fiat tibi sicut vis.
O femme, que ta foy est grande! Il te soit fait comme tu veux.
(MATTH., 15)

BIEN que les predicateurs ayent accoustumé de prendre divers subjets pour loüer les vertus de la Cananée, je me contenteray de vous parler seulement de sa foy, afin de vous monstrer quelles sont les conditions qui la rendent parfaitte, suivant ce que l'Evangeliste rapporte qui se passa entre Nostre-Seigneur et cette femme, et par ce moyen vous cognoistrez ce que c'est que la vraye foy; et quand Nostre-Seigneur dit : *O mulier, magna est fides tua;* O femme, que ta foy est grande! si c'estoit que la foy de la Chananée fust plus grande que la nostre. O non certes, quant à l'objet, car la foy a pour objet toutes les veritez revelées de Dieu et de l'Eglise, la foy n'estant autre chose

qu'une adhesion que nostre entendement fait à ces veritez, qu'il treuve belles et bonnes, et partant il vient à les croire, et la volonté à les aymer; car comme la bonté est l'objet de la volonté, la beauté l'est de l'entendement; et ainsi, comme en nostre homme exterieur la bonté sensible est convoitée par nostre concupiscence, et la beauté corporelle par nos yeux, de mesme en est-il de l'homme interieur pour les veritez de la foy, lesquelles estant tres-bonnes, douces et veritables, elles viennent à estre aymées par la volonté, qui a pour son objet la bonté, et par l'entendement, à cause de la beauté qui se retreuve en icelles (1). Elles sont belles, parce qu'elles sont veritables, car la beauté n'est point sans verité, ny la verité sans bonté, et les beautez qui ne sont point veritables ne sont point bonnes, parce qu'elles sont fausses et mensongeres. C'est pourquoy les veritez sont tousjours accompagnées de la beauté; parce qu'elles sont conformes à leurs principes.

Or, les mysteres de la foy estant tres-veritables, ils sont aymez à cause de leur beauté, qui est l'objet de l'entendement et mesme de la volonté; car, bien que la volonté ayt pour objet de son amour la bonté, si est-ce (2) que, l'entendement luy representant la beauté des veritez des mysteres de la foy, elle y decouvre la bonté, et par consequent elle vient à les aymer. Et c'est une chose tellement necessaire pour avoir une grande foy, que l'entendement vienne à cognoistre la beauté d'icelle, que pour cela, lors que Nostre-Seigneur veut attirer quelques creatures à la cognoissance de la verité, il decouvre premierement sa beauté à l'entendement, lequel en estant attiré et espris, il attire apres la volonté, et par l'amour que ces deux puissances portent aux veritez cognuës, il arrive que la personne quitte tout pour les croire et embrasser; ce qui se fait pas forme d'abstraction. Vous voyez donc comme la foy n'est autre chose qu'une adhesion de l'entendement, et attache de la volonté aux veritez des mysteres de nostre foy.

Mais la foy, quant à l'objet, ne peut pas estre plus grande aux uns qu'aux autres, ny moins aussi quant à la quantité des choses qu'il faut croire; car il faut que nous croyons tous une mesme chose, quant à l'objet et quant à la quantité, et tous sont esgaux en cecy, parce qu'il faut que tous les chrestiens croyent toutes les veritez de la foy, sans exception, tant celles que Dieu nous a revelées par luy-mesme dans l'Escriture, que celles qu'il nous a revelées par son Eglise : de sorte que celuy

(1) Elles. — (2) Encore est-il.

qui ne croit pas tout les mysteres de la foy, n'est pas catholique et n'entrera jamais en paradis. Et quand Nostre-Seigneur dit à la Cananée : *O mulier, magna est fides tua ;* O femme, que ta foy est grande! ce n'estoit point qu'elle crust plus que ce que nous croyons; mais il vouloit dire que sa foy estoit grande parce qu'elle estoit accompagnée de toutes les conditions requises, y ayant plusieurs choses qui rendent nostre foy plus grande ou plus petite. Et bien qu'il soit vray qu'il n'y a qu'une foy que tous les chrestiens doivent avoir, neantmoins tous ne l'ont pas en mesme degré de perfection; ce que je vous veux faire entendre en vous parlant des vertus qui la doivent accompagner.

Premierement, il faut sçavoir que la foy est la base et le fondement de l'esperance et de la charité : or, quand je dis de la charité, cela se doit entendre de toutes les autres vertus qui la suivent et accompagnent; car, quand la charité est unie et jointe avec la foy, elle la vivifie : c'est pourquoy l'on dit qu'il y a une foy morte, une foy mourante, et une foy vivante. La foy morte est celle qui est separée de la charité, separation qui fait que l'on n'opere plus les œuvres conformes à la foy de laquelle on fait profession. Cette foy morte est celle qu'ont maintenant la pluspart des chrestiens, lesquels croyent bien tous les mysteres de la foy, mais leur foy n'estant pas accompagnée de la charité, elle ne fait aucune bonne operation qui y soit conforme.

La foy mourante est celle qui n'est pas entierement separée de la charité, ce qui fait qu'elle produit encore quelques bonnes operations, mais rarement et foiblement; car il est imposible que la charité puisse estre dans une ame qui a la foy, sans operer peu ou beaucoup : il faut necessairement qu'elle opere ou qu'elle perisse, ne pouvant subsister autrement. Et tout ainsi que l'ame ne sçauroit estre dans le corps sans faire des actions vitales, cela lui estant tout-à-fait impossible, de mesme la charité ne peut estre jointe à nostre foy, sans produire des œuvres qui lui soient conformes. Et partant, si vous voulez cognoistre quelle est vostre foy, et si elle est vivante, morte ou mourante, regardez vos œuvres et vos actions; car, tout ainsi que nous voyons qu'une personne proche de la mort, n'agit plus que foiblement et lentement, à cause de la diminution de ses forces, de mesme fait la foy, à mesure qu'elle s'esloigne de la charité, en laquelle consiste sa force et sa vigueur. Et comme, lors qu'on voit qu'une personne mourante n'a plus de mouvement, et ne respire plus, l'on cognoist qu'elle est morte, et que l'ame est separée de son corps, d'autant qu'elle ne fait plus d'actions vitales, ainsi en



est-il de la foy, quand elle n'opere plus de bonnes œuvres. Mais il faut neantmoins prendre garde que quand l'ame perd cette foy vivante, elle luy laisse quelquesfois une certaine habitude au bien, laquelle provenant de la charité precedente, pourroit tromper et decevoir les ames qui tombent dans ce malheur, leur estant advis qu'elles ont encore cette foy vivante, à cause de quelque apparence exterieure de vertu qu'elle leur a laissé, et qui neantmoins n'en est plus que l'ombre.

Mais pour mieux entendre la difference qu'il y a entre la foy morte, et la foy vivante, l'on peut dire que la foy morte ressemble à un arbre sec, lequel n'a point d'humeur vitale, et pour ce au printemps, lors que les autres arbres jettent des feuilles et des fleurs, celuy-cy n'en jette point, à cause qu'il n'a plus cette humeur vitale qu'ont ceux qui ne sont pas morts, ains (1) seulement mortifiez, et bien qu'en hyver il soit, selon l'apparence exterieure, semblable aux autres arbres qui paroissent en ce temps comme morts, si est-ce que ceux-là en leur saison portent des feüilles, des fleurs et des fruicts, ce que ne fait jamais celuy qui est mort. C'est bien un arbre comme les autres, il est vray, mais c'est un arbre sec qui ne portera jamais ny feüilles, ni fleurs, ni fruicts : de mesme la foy morte ressemble bien en l'apparence exterieure à la foy vivante, mais avec cette difference, que la foy morte ne porte plus ny les fleurs, ny les fruicts des bonnes œuvres, et que la foy vive en porte tousjours en toute saison. C'est donc par les operations que fait la charité, que l'on cognoist si la foy est vivante, morte ou mourante ; de maniere que quand elle n'a point de bonnes operations, nous disons qu'elle est morte, et lorsque ses operations sont petites, foibles et lentes, qu'elle est mourante ; comme au contraire, quand elles sont frequentes et ferventes, nous disons qu'elle est vivante. O que cette foy est excellente, mes cheres ames, car estant jointe et unie avec la charité, elle vivifie l'ame, et la rend ferme, forte et constante en la poursuite de la vertu, luy faisant faire plusieurs grandes et bonnes operations qui meritent qu'on la loüe, ainsi que Nostre-Seigneur fit celle de la Cananée, luy disant : *O mulier, magna est fides tua, fiat tibi sicut vis;* O femme que ta foy est grande! te soit fait comme tu veux.

Or quand on dit que la foy est grande, il faut encore sçavoir que ce n'est pas en grandeur exterieure, car elle n'a point de forme ny de figure ; mais on dit qu'elle est grande, tant à cause des bonnes œuvres qu'elle opere, que pour la multitude des vertus qui l'ac-

(1) Mais.

compagnent, par le moyen de la charité avec laquelle elle est unie, la charité estant comme une reyne qui combat pour la deffense et la conservation des veritez de la foy; et en ce que les vertus luy obeyssent, elle monstre son excellence et sa grandeur. Car, comme nous voyons que les roys ne sont pas grands pour avoir beaucoup de provinces, et grand nombre de vassaux sous leur puissance, si toutes ces provinces, c'est-à-dire leurs subjets, ne les ayment et ne leur obeyssent, parce que sans cela, quoy qu'ils eussent beaucoup de richesses, si leurs vassaux ne faisoient compte de leurs ordonnances ny de leurs loyx, l'on ne diroit pas qu'ils sont grands roys, mais tres-petits : ainsi la grandeur de la foy unie à la charité, ne vient pas seulement de ce qu'elle est suivie de toutes les vertus, mais bien de ce qu'elle leur commande, et que toutes luy obeyssent et combattent pour elle, et selon son gré; et de là vient la multitude des bonnes operations que fait en nous cette foy vivante.

En second lieu, il y a une foy veillante, qui depend encore de l'union que la foy a avec la charité, et laquelle est contraire à une certaine foy pesante, lethargique et endormie : or cette foy endormie est grandement differente de la veillante, d'autant qu'elle est fort lasche et tiede à s'appliquer à la consideration des mysteres de la foy, ce qui est cause qu'elle ne penetre point ses veritez, bien qu'elle les voye et les entende, parce qu'elle n'a pas les yeux entierement fermez, et qu'elle ne dort pas du tout, estant semblable à ces personnes qui sont tellement assoupies de sommeil, qu'encore qu'elles ayent les yeux ouverts elles ne voient quasi rien, et bien qu'elles entendent parler, elles ne sçauroient comprendre ce que l'on dit, à cause qu'elles sont si appesanties et engourdies du sommeil, que leur esprit n'a pas la liberté de faire ses operations et fonctions ordinaires : de mesme l'ame qui a cette foy dormante a bien les yeux ouverts, car elle croit les mysteres de la foy; elle entend bien aussi ce qu'on en dit, mais c'est avec une telle pesanteur et engourdissement d'esprit, que cela l'empesche de les comprendre et bien entendre.

L'on peut encore faire comparaison de ceux qui ont cette foy endormie, avec ces personnes qui ont l'esprit pensif et songeart. Regardez-les, vous les verrez les yeux ouverts, il semble qu'ils pensent et soient attentifs à quelque chose, et neantmoins, pour l'ordinaire, ils ne sçauroient dire à quoy ils pensent : ainsi en est-il de ceux qui ont cette foy dormante; ils croyent bien tous les mysteres de la foy en general, mais demandez-leur ce qu'ils



signifient en particulier, ils n'en savent rien et n'en sçauroient rien dire; et leur foy estant ainsi endormie, elle est en grand danger d'estre assaillie et seduite par plusieurs ennemis, et de tomber en de perilleux precipices. Mais la foy veillante fait non seulement de bonnes operations comme la vivante, ains encore elle penetre et comprend les veritez de la foy avec subtilité et promptitude, se rendant active et diligente à rechercher et embrasser tout ce qui la peut agrandir, conserver et fortifier, estant tousjours aux aguets pour descouvrir le bien et eviter le mal, afin de se garder de tout ce qui pourroit servir à sa ruine; et comme veillante, elle marche fermement, et sans crainte de tomber en des precipices.

Cette foy veillante est accompagnée des quatre vertus cardinales, Prudence, Force, Justice et Temperance, desquelles elle se sert comme d'une cuirasse d'armes pour donner la fuitte à ses ennemis, de maniere qu'elle demeure tousjours ferme, invincible et inesbranlable parmy leurs attaques. Sa force est si grande qu'elle ne redoute rien, d'autant qu'elle cognoist que sa force est appuyée sur la verité mesme, qui est la chose la plus forte de toutes. Et quoy que nous ayons assez de force pour dominer sur tous les animaux et nous les assujettir, neantmoins, parce que nous ne cognoissons pas la force qui est en nous, cela fait que nous craignons et fuyons devant les bestes, comme foibles et craintifs. Mais il en n'est pas ainsi de la foy, car elle cognoist sa force, et en quoy elle consiste : c'est pourquoy elle s'en sert aux occasions pour donner la fuitte à ses ennemis, et de plus elle se sert de la prudence pour acquerir tout ce qui la peut fortifier et agrandir, ne se contentant pas seulement de croire toutes les veritez qui ont esté revelées de Dieu et declarées par l'Eglise, lesquelles sont necessaires pour le salut; mais elle a encore une prudence qui la fait veiller continuellement, afin de penetrer et descouvrir tousjours de plus en plus la beauté et bonté des veritez de la foy, pour en tirer le suc et la moüelle de laquelle elle se nourrit, se delecte, s'enrichit et s'agrandit. Or cette prudence ne ressemble pas à celle des mondains, qui ne leur sert que pour acquerir des biens, des honneurs et telles autres choses qui les enrichissent et agrandissent devant les yeux des hommes, mais qui ne leur profitent point pour la vie eternelle. Fausse prudence certes que celle-cy; car, je vous prie, que me profitera ma prudence pour acquerir les villes, principautez et royaumes, si avec cela je suis damné : *Quid enim prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ verò suæ*

detrimentum patiatur (Matth. 16)? Que me serviront ma vaillance et ma prudence, si je ne me sers d'icelles, que pour acquerir les choses transitoires de cette vie mortelle? Et quand bien je serois le plus vaillant et prudent homme du monde, si je ne me sers de ma vaillance et prudence pour acquerir la vie eternelle, cela me sera plus nuisible que profitable, d'autant que la prudence humaine ne nous apporte que du dommage, et nous voyons que la plus grande partie de nos maux ne proviennent pour l'ordinaire d'autre cause. Il y auroit beaucoup de choses à dire sur ce subjet; mais ne parlons à cette heure que de la prudence de la foy, parce que cette prudence est necessaire au chrestien pour eviter le mal et operer le bien.

Si vous croyez tout ce qu'il faut croire pour estre sauvez, vous le serez, dit S. Bernard; cela s'entend : si vous joignez les œuvres à vostre foy, c'est-à-dire, si vous faites ce qu'elle vous enseigne qu'il faut faire pour avoir la vie eternelle. Mais, ô mondains! vous direz qu'il ne se faut point mettre tant en peine, qu'il ne faut pas tant de choses pour se sauver, que Dieu se contente de peu, qu'il suffit de croire tous les mysteres de la foy, et garder les commandemens. O Dieu! que la misère humaine est grande! la prudence des mondains s'arreste là et ne veut rien faire davantage que ce qui est necessaire pour avoir la vie eternelle, ny fuyr que ce qui lui peut causer la damnation, se contentant pour ce subjet de l'observance des commandemens; mais quelle gloire apres cela attendez-vous de Dieu? La vie eternelle. Il est vray, vous l'aurez, ce sera vostre recompense (1), mais avec cette condition, que vous serez declarez serviteurs inutiles, car vous ne travaillez pas pour Dieu, ains seulement pour vous-mesmes, puisque vostre prudence ne s'estend pas plus avant, que de faire ce que vous savez qui vous peut empescher de vous perdre. Vous n'estes pas de ces serviteurs veillans, qui ont tousjours l'œil ouvert sur les mains de leur maistre, pour se rendre soigneux et vigilans à faire tout ce qu'ils sçavent qui luy peut rendre leur service plus agreable : *Oculi servorum in manibus dominorum suorum* (Psal. 122). En quoy ils monstrent bien qu'ils ne travaillent pas pour eux, ains pour l'amour qu'ils lui portent, employant toute leur prudence à voir non seulement ce qu'ils doivent et sont obligez de faire, mais taschant encore de decou-

(1) La pensée est ici plus généreuse que vraie et exactement exprimée. La foi, jointe à l'observation des commandements, suffit pour la vie éternelle, et cette vie heureuse ne comporte ni regrets ni reproches, *quoiqu'il y ait plusieurs demeures*; mais fera-t-on ce qui suffit, avec le parti pris de ne faire que cela? Le ciel est un royaume à conquérir : *Violenti rapiunt illud*. Les violents sont les *aimans*. (N. E.)

vrir les desirs et intentions de leur maistre, pour les suivre au plus pres qu'il leur sera possible, afin de lui aggreer davantage. Certes, ceux-cy sont des serviteurs fideles qui auront la vie eternelle, mais avec une tres-grande gloire et playsir en la jouissance de Dieu. Vous vous contentez, ames lasches et paresseuses, dit le grand S. Bernard, parlant aux mondains, de faire seulement les choses necessaires pour aller au ciel : vous y irez, mais apres cela vous serez tousjours reputez des serviteurs inutiles.

Or la foy veillante de laquelle je parle, n'en fait pas ainsi; car elle sert Dieu non en serviteur mercenaire, où attaché à ses interests, mais fidele, parce qu'elle employe toute sa force, prudence, justice et temperance, à faire tout ce qu'elle sçait et peut cognoistre luy estre plus agreable, ne se contentant pas seulement des choses necessaires au salut, ains elle embrasse amoureusement, recherche et fait fidelement tout ce qui la peut le plus approcher de sa divine Majesté.

Outre ce que j'ay dit, il y a encore une troisiesme sorte de foy, qui est la foy attentive, laquelle est tres-grande et excellente, et c'est celle qu'avoit la Cananée; car la foy, pour estre grande, doit estre non seulement vivante et veillante, mais encore attentive, et par cette attention elle vient au plus haut point de sa perfection. Mais voyons maintenant, mes cheres sœurs, je vous prie, comme la foy de cette femme fut grande à cause de cette attention.

Nostre-Seigneur passant sur les confins ou frontiere de Tyr et de Sidon, et ne voulant pas manifester sa gloire en ce lieu, il se voulut retirer dans une maison, afin de n'estre point veu ou apperceu, d'autant que la renommée allait de jour en jour croissant, ce qui estoit cause qu'il estoit suivy d'une grande multitude de peuple, qui estoit attiré par les miracles qu'il operoit continuellement. Se voulant donc cacher, il entra dans une des maisons prochaines; mais voicy une femme payenne qui estoit aux escoutes, et laquelle veilloit, prenant soigneusement garde quand Nostre-Seigneur, duquel elle avoit ouy dire beaucoup de merveilles, passeroit; se tenant, selon que le rapporte S. Matthieu, en attention, pour luy demander la guerison de sa fille. C'est pourquoy, lors que ce divin Sauveur passoit, ou qu'il fut entré en la maison, cela importe peu, elle vint lui presenter sa requeste, s'escriant: *Miserere mei, Domine, Fili David; filia mea male à dæmonio vexatur;* Jesus, Fils de David, ayez pitié de moy; ma fille est cruellement travaillée du diable. Voyez un peu la grande foy de cette femme : elle demande seulement à Nostre-

Seigneur qu'il ayt pitié d'elle, et croit que s'il en a pitié, cela sera suffisant pour guerir et delivrer sa fille.

Or il est certain que cette foy de la Cananée n'eust point esté si grande, si elle ne se fust renduë attentive à ce qu'elle avoit ouy dire de Nostre-Seigneur. Ceux qui le suivoient ou estoient és maisons prochaines de celle où il se retiroit, avoient sans doute bien veu ou entendu parler des merveilles qu'il faisoit, et des miracles qu'il operoit, par lesquels il confirmoit sa divine doctrine; ils avoient bien autant de foy que la Cananée, quant à son objet principal, car une grande partie d'iceux croyoient qu'il estoit le Messie, mais neantmoins leur foy n'estoit pas si grande que celle de cette femme, parce qu'elle n'estoit pas attentive comme la sienne, d'autant qu'ils ne s'appliquoient pas à ce qu'ils voyoient ou entendoient dire de Nostre-Seigneur. Et cecy, nous le voyons communement parmy le vulgaire des hommes du monde.

Vous verrez des personnes qui se treuveront dans une compagnie en laquelle on s'entretiendra de bons discours et de choses sainctes. Un homme avaricieux les entendra bien; mais au partir de là, demandez-lui ce qu'on a dit, il n'en sçauroit dire un mot; et pourquoy cela? parce qu'il n'estoit pas attentif à ce qui se disoit, d'autant que son attention estoit dans son tresor. Un voluptueux en fera tout de mesme; car, bien qu'il écoute, ce semble, ce que l'on dit, neantmoins il n'en sçauroit apres rien dire, parce qu'il estoit plus attentif à sa volupté, que non pas à ce qu'on disoit. Mais s'il s'en treuve quelqu'un qui se rende attentif à ouyr ce qui se dit, il rapportera fort bien ce qu'il aura entendu, d'autant qu'il y avoit mis son attention. Hé! pourquoy voyons-nous, mes cheres ames, que nous faisons pour l'ordinaire si peu de profit des predications, ou des mysteres qu'on nous explique et enseigne, ou de ceux mesmes que nous meditons? c'est parce que la foy avec laquelle nous les entendons ou meditons, n'est pas attentive.

Or la foy de la Cananée n'estoit pas de la sorte : *O mulier, magna est fides tua;* O femme, que ta foy est grande, non seulement à cause de cette attention avec laquelle tu crois tout ce qu'on dit de Nostre-Seigneur; mais encore pour l'attention avec laquelle tu le pries, et lui presentes ta requeste. O certes! il n'y a point de doute que l'attention que nous apportons pour entendre les divins mysteres de nostre foy, et celle avec laquelle nous les meditons en nos oraisons, ne la rendent plus grande. Mais, me dira quelqu'un, qu'est-ce que meditation et contemplation?

Je repons que s'exercer en la meditation et contemplation, ne veut dire autre chose que prier ou faire oraison, et pourveu que la priere se fasse avec attention, c'est signe que l'on exerce la foy vive, veillante, et attentive, comme la Cananée. Or cette foy ou priere attentive, est suivie et accompagnée d'une grande varieté de vertus marquées en la saincte Escriture; mais, parce qu'il y en a un grand nombre, je me contenteray de toucher celles qui sont les plus propres et conformes à mon subjet, et lesquelles reluisent plus particulierement en la priere de la Cananée.

Les vertus donc desquelles cette femme accompagna la requeste qu'elle fit à Nostre-Seigneur, furent quatre, à sçavoir : la confiance, la perseverance, la patience, et l'humilité, sur chacune desquelles je diray briefvement quelque chose, d'autant que je ne veux pas estre long.

Sa priere fut donc accompagnée de confiance, qui est l'une des principales vertus qui rend nos prieres grandes devant Dieu : Seigneur, dit cette femme, ayez pitié de moy, parce que ma fille est grandement tourmentée du diable; *Miserere mei, Domine, Fili David; filia mea male à dæmonio vexatur.* Cecy est une phrase de la langue françoise, qui est comme si elle eust voulu dire : Cet esprit malin tourmente continuellement ma fille, et partant ayez pitié de moy. O que sa confiance estoit grande! car elle croyoit fermement que si Nostre-Seigneur avoit pitié d'elle, sa fille seroit guérie; en quoy elle monstroit bien qu'elle ne doutoit point de son pouvoir, ny de son vouloir, en luy disant : Seigneur, ayez seulement pitié de moi. Je sçay bien, vouloit-elle dire, que vous estes si doux et benin à tous ceux qui ont recours à vous, que je ne fay nul doute, que vous priant d'avoir pitié de moy, vous ne l'ayez, et aussi-tost ma fille sera guerie. Certes, le plus grand deffaut que nous commettons en nos prieres, et en tout ce qui nous arrive, specialement en ce qui regarde les tribulations, est le manquement de confiance en Dieu; ce qui est cause que nous ne meritons pas de recevoir le secours de sa bonté, tel que nous desirons, et que nous luy demandons par nos prières.

Or cette confiance accompagne tousjours la foy attentive, la quelle est grande ou petite, selon la mesure d'icelle. S. Pierre estant une fois descendu d'une nasselle, et cheminant sur les eaux par le commandement de son bon Maistre, voyant un vent impetueux qui s'eslevoit, il commença à craindre et invoquer son secours, luy criant : Ha! Seigneur, sauvez-moi. Alors Nostre-

Seigneur luy tendant la main, luy dit : O homme de petite foy, pourquoy as-tu douté (Matth. 14)? Comme luy voulant dire : O Pierre, que ta foy est petite, d'autaut qu'en cette occasion où tu la devois faire voir, tu manques de confiance; et parce que la confiance qui te reste est petite, ta foy l'est aussi. Mais la Cananée eut une grande confiance; ce qu'elle fit paroistre, continuant sa priere parmy les bourasques et tempestes des contradictions, lesquelles ne furent point suffisantes de l'ebranler tant soit peu, ny faire entrer en defiance.

La priere de cette femme fut encore accompagnée de perseverance, par laquelle elle continua tousjours à crier : *Miserere mei, Domine, Fili David;* Jesus, Fils de David, ayez pitié de moy. Mais ne disoit-elle autre chose? non, elle n'avoit point d'autres parolles en la bouche que celles-cy, et persevera à s'en servir tout le temps qu'elle fut à crier apres Nostre-Seigneur. O que c'est une grande vertu, mes cheres ames, que la perseverance! Si vous eussiez demandé à ce bon religieux de S. Pachome, qui estoit jardinier, s'il ne desiroit jamais faire autre chose que le jardin, et des nattes : Rien autre, eut-il dit; car, bien que ce fust l'occupation qu'on luy avoit donnée dés qu'il entra au monastere, il ne pretendoit point neantmoins d'en avoir d'autre tout le reste de sa vie. Or je n'entends pas parler maintenant de la perseverance finale que nous devons avoir pour estre sauvez, ains seulement de celle qui doit accompagner nos prieres, par ce qu'il y a peu de personnes qui entendent bien en quoy elle consiste.

Par exemple, vous verrez des personnes qui ne font que commencer à prier et suivre Nostre-Seigneur, lesquelles demandent et veulent aussi-tost avoir des gousts et consolations, et ne peuvent perseverer à la priere qu'à force de douceur et de suavité; et s'il leur arrive quelque degoust, et que Dieu leur retire ou soustraye la suavité qu'elles avoient en leurs oraisons, elles se plaignent, s'affligent, et veulent tout quitter. Helas! disent-elles, c'est que je n'ay point d'humilité, et cela est cause que Dieu n'escoute point mes prieres, et ne me regarde point; car il ne regarde que les humbles. Et par telles et semblables pensées elles se laissent aller à l'ennuy et au decouragement, et voudroient tousjours avoir des tendretés, suavités et lumieres extraordinaires, pour satisfaire leur amour propre; de maniere que si Dieu ne leur donne promptement ce qu'elles luy demandent, ou qu'il ne fasse pas semblant de les escouter, elles perdent courage, et ne peuvent perseverer à prier, et quelquesfois quittent tout là.

Mais la Cananée ne fit pas ainsi; car, bien qu'elle vid que Nostre-Seigneur ne faisoit pas semblant d'escouter sa priere, et qu'il ne luy respondoit rien, neantmoins elle persevera tousjours à crier après luy : *Fili David, miserere mei;* Fils de David, ayez pitié de moy, tellement que les apostres furent contraints de luy dire qu'il la congediast, parce qu'elle ne faisoit que crier apres eux : *Dimitte eam, quia clamat post nos.* Sur quoy quelques docteurs disent, que voyant que Nostre-Seigneur ne luy respondoit rien, elle s'adressa à ses apostres, afin d'obtenir de luy par leur entremise ce qu'elle demandoit, et que ce fut pourquoy ils luy dirent : Elle ne fait que crier apres nous. D'autres disent qu'elle ne dit rien aux apostres, ains qu'elle continua tousjours à crier apres ce divin Sauveur; et bien qu'il fist semblant de faire la sourde oreille à toutes ses parolles, elle ne laissa pas neantmoins de continuer tousjours son oraison accoutumée, en quoy elle fit bien voir sa perseverance. Or ne pensez pas que ce soit une petite vertu, que de perseverer à faire tousjours une mesme priere.

Mais quelle est la priere ordinaire que nous devons faire? Nostre-Seigneur nous l'a dictée de sa propre bouche, nous ordonnant de dire : *Pater noster, qui es in cœlis, sanctificetur nomen tuum, etc.* (Matth. 6; Luc. 11). Mais la recommencerons-nous tous les jours? N'en ferons-nous point d'autre? Non, Nostre-Seigneur ne nous a enjoint que celle-là. Ce n'est pas neantmoins que je veüille dire que ce soit mal-fait de diversifier ses oraisons et meditations; car l'Esglise mesme nous l'enseigne, en la varieté des offices qu'elle dit. Mais outre ces prieres, vous en ferez qui sera quotidienne; et cette priere sera : Nostre Pere, qui estes és cieux, vostre nom soit sanctifié. O que nous serions heureux, si nous accompagnions nos prieres de cette perseverance, et si, lors que nous avons des degousts, des seicheresses, et que la suavité de l'oraison nous est soustraite, nous avions une egale fidelité à les continuer sans nous lasser, ny nous plaindre, ny rechercher la consolation, nous contentant, à l'exemple de la Cananée, de crier : *Miserere mei, Domine, Fili David;* Fils de David, ayez pitié de moy; perseverant tousjours en cette priere!

Ciceron, en quelque lieu de ses escripts, nous voulant faire entendre la difficulté de la perseverance, dit : Qu'il n'y a rien qui ennuye tant le voyageur, qu'un long chemin quand il est plain (1), ou un court quand il est raboteux ou montueux. Il ne

(1) Du latin *planus*, *plan*, plat.

me souvient pas de ses mesmes termes; mais voicy pourtant ce qu'il veut dire : Que c'est une chose bien difficile que la perseverance, et que le voyageur, quoy qu'il chemine par un beau et plain chemin, si est-ce que sa longueur l'inquiete et l'ennuye; car il prendroit bien plus de playsir et de recreation, qu'il fust diversifié de quelque vallée ou colline : comme aussi le chemin raboteux et montueux, quoy qu'il soit court, ennuye et lasse les pelerins, d'autant qu'il faut tousjours faire une mesme chose. Mais il est court. Cela n'importe; ils aymeroient mieux qu'il fust plus long, et qu'il eust quelque diversité. Mais d'où vient cela, sinon de l'inconstance de l'esprit humain, qui ne veut point de perseverance en ce qu'il fait? et partant, les mondains, qui suivent tous ses mouvemens, sçavent si bien diversifier les saisons par des passe-temps et recreations, faisant des ballets, des danses, des promenades, et autres telles badineries : en somme, ils diversifient les saisons d'une varieté d'actions, qui ne servent qu'à entretenir cette inconstance, à laquelle l'esprit humain est naturellement porté. C'est pourquoy la perseverance qu'on doit avoir en la religion, pour ne faire tousjours que les mesmes choses, est estimée un martyre continuel, d'autant qu'il faut sans cesse renoncer à ses inclinations, mortifier ses propres volontez, sans qu'il soit jamais permis de les suivre : perseverant en la priere, faisant tousjours les mesmes exercices, selon les heures marquées, soit que nous y ayons des consolations ou des seicheresses, sans avoir la liberté de les changer.

Et si bien il nous semble quelquesfois que Nostre-Seigneur ne nous ecoute pas, gardons bien de nous descourager : car ce n'est pas pour cela qu'il nous veüille esconduire, mais c'est afin de nous faire jetter nos clameurs plus haut, pour nous faire par apres davantage sentir la grandeur de sa misericorde, comme il fit à la Cananée. Car c'est une chose certaine, que quand il nous soustrait en nos oraisons les douceurs et consolations, ce n'est pas pour nous esconduire ny descourager, ains pour nous exciter à nous approcher plus pres de sa bonté, et pour nous exercer à la perseverance, et tirer des preuves de nostre patience, qui fut la troisiesme vertu qui accompagna la priere de la Cananée, d'autant que Nostre-Seigneur voyant sa perseverance, voulut encore faire preuve de sa patience.

Or cette vertu de patience est tres-necessaire pour la perfection, car c'est par son moyen que nous conservons l'egalité d'esprit parmy l'inegalité des divers accidens de cette vie mortelle. Et pour y exercer cette femme, Nostre-Seigneur repondit une

parolle, laquelle, ce semble, la devoit bien picquer : *Non est bonum sumere panem filiorum, et mittere canibus;* Il n'est pas raisonnable, luy dit-il, que j'oste le pain de la main des enfans, pour le donner aux chiens. *Non sum missus nisi ad oves quæ perierunt domus Israel;* Je ne suis envoyé, dit-il à ses apostres, sinon aux brebis peries de la maison d'Israël. Hé! quoy donc, Seigneur, cette brebis, pour n'estre pas de la maison d'Israël, sera-t-elle perduë ? N'estes-vous pas venu pour sauver tout le monde, et pour le peuple Gentil, aussi bien que pour les Juifs ? Ouy, certes, c'est une chose indubitable, que Nostre-Seigneur estoit venu pour tous, cela est tout clair dans l'Escriture saincte; mais quand il dit, qu'il n'estoit venu sinon pour les brebis perduës de la maison d'Israël, il veut faire entendre qu'il estoit seulement promis aux Juifs : cela veut dire que c'estoit eux qui avoient receu les promesses de la venuë du Messie, et que c'estoit premierement et specialement pour eux qu'il operoit tant de merveilles, les enseignant de sa propre bouche, guerissant leurs malades de ses propres mains, conversant continuellement avec eux. C'est pourquoy il dit, qu'il ne falloit pas oster le pain de la main des enfans, qui estoient les Juifs, pour le jeter aux chiens, c'est-à-dire au peuple Gentil, lequel alors ne cognoissoit point Dieu; qui est autant que s'il eust dit : Les faveurs que je fais aux Gentils, pour lesquels je ne suis pas premierement envoyé, sont si petites et en si petit nombre, au regard de celles que je fais au peuple d'Israël, que ce peuple n'a nul subjet d'en avoir de la jalousie.

Mais comment est-ce donc que se doivent entendre ces parolles de Nostre-Seigneur, puis qu'il est venu pour les Gentils, aussi bien que pour les Juifs? Cela veut dire qu'il estoit specialement venu pour marcher de ses propres pieds parmy les enfans d'Israël, mais qu'il devoit marcher par les pieds de ses apostres parmy les Gentils; qu'il devoit guerir leurs malades, non par ses propres mains, mais par celles des apostres, et enfin chercher et ramener cette brebis egarée parmy son troupeau, non par son labeur, mais par celuy des apostres. Voila pourquoy il dit à la Cananée ces parolles si rudes et picquantes, et qui sentent tant le mespris et le dedain de cette pauvre payenne.

Certes, l'on voit ordinairement qu'il n'y a rien qui offense tant que les parolles picquantes, et qui sont dites pour mepriser ceux à qui on parle, specialement quand elles sont dites par des personnes de marque et d'authorité; et l'on a veu quelquesfois mourir des hommes de douleur et de playsir, pour avoir receu des

parolles de mespris de leur prince, quoy qu'elles leur eussent esté dites par un mouvement de promptitude, ou surprise de quelque passion. Mais cette femme, entendant celle que luy disoit Nostre-Seigneur, n'entra point en impatience, ny ne s'en attrista, ny offença nullement, ains en s'humiliant et se prosternant à ses pieds, luy respondit : *Etiam Domine;* Il est vray, Seigneur, que je ne suis qu'une chienne, je le confesse ; mais permettez-moy de vous dire, que les chiens suivent leurs maistres, et se nourrissent des miettes qui tombent sous leur table : *Nam et catelli edunt de micis quæ cadunt de mensa dominorum suorum.* Ce qu'elle dit avec une tres-grande humilité, qui fut la quatriesme vertu laquelle accompagna sa foy et sa priere : humilité qui plut tant à Nostre-Seigneur, qu'il lui accorda tout ce qu'elle demandoit, luy disant ces parolles : *O mulier! magna est fides tua, fiat tibi sicut vis;* O femme, que ta foy est grande! qu'il te soit fait comme tu veux ; car, bien que toutes les vertus soyent tres-agreables à Dieu, toutesfois l'humilité luy plaist par dessus toutes les autres, et semble qu'il ne luy puisse rien refuser. O que cette femme fit bien voir qu'elle estoit veritablement humble, en confessant qu'elle n'estoit qu'une chienne, et que comme telle elle ne demandoit pas les faveurs qui appartenoient aux Juifs, qui estoient les enfans de Dieu, ains seulement de ramasser les miettes qui tomboient sous sa table! en quoy elle fit bien paroistre qu'elle estoit bien fondée en cette vertu.

Il se treuve souvent des personnes qui disent qu'ils ne sont rien, qu'ils ne sont qu'abjection, misères et imperfection, et le monde est tout plein de telles humilitez, ce qui n'est rien moins que la vraye humilité, d'autant qu'ils ne sçauroient souffrir qu'on leur dise la moindre petite parolle de mesestime, qu'aussitost ils ne s'en picquent. Mais la Cananée, non seulement ne s'offença pas de se voir appelée chienne par Nostre-Seigneur, ains elle crut et confessa qu'elle estoit telle, et que comme telle elle ne luy demandoit que ce qui appartenoit aux chiens; en quoy elle fit paroistre une si profonde humilité, qu'elle merita d'estre loüée de la bouche de Nostre-Seigneur mesme, lequel enfin luy respondit : *O mulier, magna est fides tua, fiat tibi sicut vis;* O femme, que ta foy est grande, te soit fait comme tu veux ; et par cette loüange qu'il donna à la grandeur de la foy de la Cananée, il loüa aussi toutes ses autres vertus.

Finissons; c'est assez parlé sur ce subjet, et taschons, mes cheres ames, à l'exemple de cette femme, d'avoir une grande foy : vivifions-la par le moyen de la charité, et par la prattique

des bonnes œuvres faites en charité; veillons soigneusement à la conserver et augmenter, tant par les considérations attentives des mysteres qu'elle nous enseigne, que par l'exercice des vertus dont nous avons parlé, et particulierement de l'humilité, qui est celle, comme je vous ay montré, par laquelle la Cananée a obtenu de Nostre-Seigneur tout ce qu'elle luy demandoit; à ce que perseverant tousjours à crier pendant cette vie mortelle, apres nostre Sauveur : Fils de David, ayez pitié de moy; *Miserere mei, Domine, Fili David,* il nous dise à la fin d'icelle : Te soit fait comme tu veux, et pour recompense de ta fidelité, viens jouyr de moy en la vie eternelle. Sa bonté nous en fasse la grace. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

SERMON

POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARESME.

De la Transfiguration de Nostre-Seigneur.

(RECUEILLI.)

> *Scio hominem in Christo, sive in corpore, sive extra corpus nescio, Deus scit, raptum hujusmodi ad tertium cœlum, et audivit arcana verba quæ non licet homini loqui.*
>
> Dieu seul sait si ce fut en corps ou en esprit que je fus eslevé de la sorte jusqu'au troisiesme ciel, où je vis et entendis des choses qu'il ne convient point à l'homme de raconter. (II. COR. 12.)

LE grand apostre S. Paul ayant esté ravy et eslevé jusques au troisiesme ciel, ne sçachant si ce fut avec son corps ou en esprit seulement, dit qu'il n'est nullement loisible, ny possible à l'homme, de dire et raconter ce qu'il vid, et les merveilles admirables qu'il apprit, et qui luy furent monstrées en ce ravissement.

Or, si celuy qui a esté ravy jusques au troisiesme ciel, où il a veu les beautez incomparables de la felicité, n'en ose dire mot, beaucoup moins nous autres, qui n'avons jamais esté elevez ny au premier, ny au second, oserons-nous entreprendre d'en parler. Mais puisque le discours que nous devons faire aujourd'huy, selon l'Evangile, est de la felicité eternelle, avant toute autre

chose, afin de vous faire mieux entendre ce que j'en diray cy-apres, il faut que je me serve d'une similitude (1).

S. Gregoire le Grand, voulant traiter en ses Dialogues des choses merveilleuses de l'autre monde, dit ces parolles : Imaginez-vous, de grace, de voir une femme laquelle, estant enceinte, est mise dans une prison obscure jusques à son accouchement, et mesme y accouche, apres quoy elle est condamnée d'y passer le reste de ses jours, et d'y eslever son enfant. Cet enfant estant deja un peu grand, et sa mere le voulant instruire des choses de ce monde, d'autant qu'ayant tousjours vescu dans cette obscure prison, il n'a nulle connoissance de la clarté du soleil, de la beauté des estoilles, ny de l'amenité des campagnes; sa mere donc luy voulant faire comprendre toutes ces choses, luy monstre une lampe, ou quelque petite lumiere d'une chandelle, par le moyen de laquelle elle tasche, autant qu'elle peut, de faire comprendre à cet enfant la beauté d'un jour bien esclairé, ou d'une nuict bien seraine, luy disant : Mon enfant, le soleil, la lune et les estoilles sont ainsi, et ainsi faites, et repandent une grande clarté. Mais c'est en vain; car l'enfant ne peut nullement comprendre ny entendre ces choses, n'ayant point eu l'experience de la clarté dont sa mere luy parle. Puis cette pauvre mere luy voulant faire comprendre l'amenité (2) des collines chargées d'une grande diversité de fruits, d'oranges, de citrons, de poires, de pommes, et semblables choses, luy monstre quelques feüilles de ces arbres, luy disant : Mon enfant, ces arbres sont chargés de telles feüilles; puis luy monstrant une pomme, ou une orange qu'elle tient dans sa main : Ils sont encore chargez de tels fruits; ne sont-ils pas beaux à voir, luy dit-elle? L'enfant neantmoins ne sçait ce que c'est que tout cela, ains (3) demeure tousjours dans son ignorance, ne pouvant comprendre par ce que sa mere luy dit, ou luy monstre, comment toutes ces choses sont faites, d'autant que tout cela n'est rien au prix de ce qu'elles sont en verité.

De mesme en est-il, mes cheres ames, des choses que nous pourrions dire de la grandeur, de la gloire et felicité eternelle, et de la beauté et amenité dont le ciel est remply; car il y a encore plus de rapport de la lumiere d'une lampe ou d'une chandelle, avec celle de ce grand luminaire qui nous esclaire; et plus de rapport de la feüille, et du fruit d'un arbre, avec l'arbre mesme, chargé de feüilles et de fruits tout ensemble; et entre tout ce que cet enfant comprend de ce que sa mere luy dit, que

(1) Comparaison, parabole. — (2) L'agrément. — (3) Mais.

non pas entre la lumiere du soleil, et la clarté dont jouyssent les bien-heureux en la gloire ; la beauté des prairies diaprées de fleurs au printemps, ny l'amenité de nos campagnes chargées de fruits, n'estant point comparables à la beauté et amenité de ces celestes campagnes de la felicité eternelle, qui surpasse infiniment tout ce qui s'en peut dire ou comprendre.

Or, bien que cela soit ainsi, nous ne devons pas laisser neantmoins d'en dire quelque chose, quoy que nous soyons tres-asseurez que tout ce que nous en pourrions dire n'est rien, au prix de ce qui est en verité. Mais avant que d'entrer en discours, il est necessaire que je leve de vos esprits quelques difficultez qui vous pourroient empescher de bien entendre ce que je diray par apres de la felicité eternelle ; ce que je feray d'autant plus volontiers, que je desire que ce discours soit bien consideré, ruminé et compris de vos esprits.

La premiere difficulté qu'il nous faut esclaircir, est, sçavoir si les ames bien-heureuses estant separées de leurs corps, peuvent entendre, voir, ouyr, considerer, et avoir toutes les fonctions de l'esprit aussi libres, comme si elles estoient unies avec leur corps. Or je dis que non seulement elles les ont aussi libres, mais beaucoup plus parfaitement, que si elles estoient unies à leur corps : et pour vous faire entendre cette verité, je vous diray une histoire rapportée par S. Augustin qui n'est pas un autheur auquel il ne faille adjouster foy. Il rapporte donc qu'il avoit cognu un medecin fort fameux tant à Rome qu'en la ville de Carthage, qui estoit tres-excellent en l'art de medecine, et grand homme de bien, faisant beaucoup de charitez en servant les pauvres gratis ; ce qui fut cause que Dieu le tira d'une erreur en laquelle il estoit tombé estant encore jeune. Car Dieu favorise tousjours ceux qui ayment le prochain, et qui prattiquent la charité envers luy ; et il n'y a rien qui attire tant sa misericorde sur nous, que cette charité qu'il nous a si specialement recommandée, appelant le commandement de l'amour du prochain, son commandement : *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos* (Joan. 15). C'est-à-dire, le sien plus chery et plus aymé ; et apres celuy de l'amour de Dieu il n'y en a point de plus grand.

S. Augustin dit donc que ce medecin luy avoit raconté, qu'estant encore jeune, il commença à douter que l'ame estant separée du corps, pust voir, ouyr, ou comprendre aucune chose : or estant en cette erreur, il s'endormit un jour, et pendant son sommeil, il luy apparut un beau jeune homme, qui luy dit : Suis-moy ; ce que le medecin fit, et il le mena en une grande et spa-

cieuse campagne, où d'un costé il luy fit voir des merveilles incomparables, et de l'autre il luy fit entendre un concert de musique grandement agreable, dont le medecin s'esmerveilla. Quelque temps apres, ce mesme jeune homme luy apparut derechef, et luy dit : Me recognois-tu bien? ouy, respondit le medecin, je vous recognois fort bien ; c'est vous qui m'avez mené dans une campagne où vous me fistes entendre un concert de musique tres agreable : mais comment me peux-tu voir et cognoistre? (dit le jeune homme) où sont tes yeux? Mes yeux, respondit le medecin, sont en mon corps. — Et où est ton corps? — Il est dans mon lict. — Et tes yeux sont-ils ouverts ou fermez? — Ils sont fermez. — Mais s'ils sont fermez, comment peuvent-ils voir? Confesse donc maintenant, puisque tu me recognois, et me vois fort bien, tes yeux estant fermez, et que tu as ouy la musique, tes sens estant endormis, que les fonctions de l'esprit ne dependent pas des sens; et qu'estant l'ame separée du corps, elle ne laissera pas de voir, d'ouyr, de considerer et d'entendre tres-parfaitement. Ce qu'ayant dit, ce jeune homme disparut, et laissa le medecin, lequel par apres ne douta jamais plus de cette verité. Ainsi le rapporte S. Augustin, lequel ayant dit que le medecin luy raconta qu'il avoit entendu une excellente musique qui se chantoit à son costé droit estant en cette campagne, dont nous avons parlé; mais certes, dit-il, je ne me ressouviens pas de ce qu'il avoit veu du costé gauche.

En quoy nous remarquons que ce glorieux Sainct estoit extremement exact à ne rien dire, que ce qu'il sçavoit asseurement estre de la verité de cette histoire. Apres laquelle nous ne devons plus admettre ce doute ny cette difficulté en nos esprits, que nos ames n'ayent une pleine et absoluë liberté d'exercer toutes leurs fonctions, bien qu'elles soient separées de leurs corps : de sorte que nostre entendement verra, considerera et entendra, non seulement une chose à la fois, mais plusieurs ensemble; nous aurons plusieurs attentions sans que l'une empesche l'autre. En ce monde nous ne pouvons pas faire cela; car, quiconque veut penser à plus d'une chose à la fois, et en mesme temps, il a tousjours moins d'attention à chaque chose, et son attention sur chacune est moins parfaite.

Tout de mesme en est-il de la memoire? car elle nous fournira plusieurs souvenirs ensemble, sans que l'un empesche l'autre. Nostre volonté voudra aussi plusieurs choses, et aura beaucoup de divers vouloirs, sans que cette diversité soit cause qu'elle veüille ou affectionne moins les choses. Ce qui ne se peut faire



en cette vie, tandis que nostre ame reside dans le corps comme dans une prison, d'autant que nostre memoire n'a pas une si pleine liberté de faire ses fonctions, qu'elle puisse avoir plusieurs souvenirs à la fois, sans que l'un empesche l'autre : nostre volonté de mesme affectionne moins fort quand elle ayme plusieurs choses ensemble, ses desirs et ses vouloirs sont moins ardens et violens quand elle en a plusieurs; ce qui ne sera pas ainsi dans le ciel, où nostre ame aura une parfaite liberté de faire toutes ses fonctions, comme nous avons dit. Mais pourquoi nous arrester davantage sur cette premiere difficulté, puisque tous les philosophes (Platon, Gorgias, *et alibi;* Arist. l. II de Gener. Act. 3) et les theologiens tiennent que les ames agissent hors de leurs corps?

La seconde difficulté que je veux eclaircir, est touchant l'opinion que plusieurs ont, que les bien-heureux qui sont en la Hierusalem celeste, sont tellement enyvrez de l'abondance des divines consolations, que cela leur oste la liberté de l'esprit pour agir; c'est-à-dire, que cet enyvrement leur oste le pouvoir de faire aucune action, pensant que ce soit la mesme chose de cette felicité, que des consolations que l'on reçoit quelquesfois en terre, lesquelles font entrer les personnes en un certain endormissement d'esprit si grand, qu'il ne leur est pas possible, pour un temps, de se mouvoir, ny comprendre mesme le lieu où ils sont, ainsi qu'il arriva au peuple d'Israël au retour de leur captivité, comme tesmoigne le prophete royal David, par ces parolles : *In convertendo Dominus captivitatem Sion, facti sumus sicut consolati* (Psal. 125). Nous avons esté faits, dit-il, comme consolez; ou selon le texte hebreu, et la version des Septante, comme endormis, en sorte que nous ne sçavions ce que nous faisions, pour la grande consolation qui nous surprit, lors qu'il plut au Seigneur de nous retirer de nostre captivité, pour nous faire retourner en la saincte Sion.

Mais il n'en sera pas ainsi en la gloire eternelle; car l'abondance des divines consolations n'ostera pas à nos esprits la liberté de faire leurs actions, ny leurs mouvemens; ce qu'ils feront avec tant de facilité, que leur multitude ou varieté n'empeschera point leur tranquillité, parce que dans le ciel la tranquillité et le repos sera l'excellence de nos actions, en sorte qu'elles ne se nuïront point l'une à l'autre, ains au contraire elles s'entr'aideront merveilleusement bien à continuer leurs exercices, pour la gloire et le pur amour de Dieu, qui les rendra capables de subsister l'une avec l'autre.

Or ne croyez donc pas, mes cheres ames, que nostre esprit soit rendu stupide et endormy pour l'abondance des divines consolations qu'il recevra en la felicité eternelle; ô non certes! cela ne sera pas, ains il sera grandement prompt, reveillé et agile en ses operations; et si bien il est dit que Nostre-Seigneur enyvre ses bien-aymez, leur disant ces amoureuses parolles du Cantique : *Comedite, amici; bibite et inebriamini, charissimi* (Cant. 5); Beuvez, mes amis; enyvrez-vous, mes tres-chers, cet enyvrement neantmoins ne rendra pas l'ame moins capable de voir, d'ouyr, de considerer, d'entendre, et faire, ainsi que nous avons dit, tous ses mouvemens, selon que l'amour de son bien-aymé luy suggerera; au contraire, cela l'excitera tousjours davantage à redoubler ses eslans amoureux, comme estant tousjours plus enflammée de nouvelles ardeurs envers luy.

La troisiesme difficulté que je veux oster de vos esprits, est, qu'il ne faut pas penser que nous soyons subjets aux distractions, estant en la gloire eternelle, comme nous sommes tandis que nous vivons en cette vie mortelle. La raison de cecy est, que nous pourrons avoir, ainsi que nous avons dit, plusieurs et diverses attentions en mesme temps, sans que l'une nuise à l'autre, ains elles se perfectionneront l'une l'autre : si bien que la multiplicité et varieté des subjets que nous considererons en nostre entendement, et des souvenirs que nous aurons en nostre memoire, et encore des desirs que nous aurons en nostre volonté, ne feront nullement que l'un empesche l'autre, ny que l'un soit mieux compris que l'autre, parce que, dans le ciel, tout y est souverainement parfait, et qu'en la beatitude eternelle, se retreuvent ensemble toutes sortes de biens et de consolations, ainsi que disent les theologiens : *Beatitudo est status omnium bonorum aggregatione perfectus.* Et si l'on estime en ce monde un homme bienheureux, qui peut avoir plusieurs attentions à mesme temps, ainsi que tesmoignent les louanges que les poëtes ont données à celuy qui pouvoit estre attentif à sept choses en mesme temps; et à ce valeureux capitaine, de ce qu'il connoissoit cent cinquante mille soldats qu'il avoit sous sa charge, un chascun par leur nom propre : combien plus nos esprits seront-ils bienheureux dans le ciel, où ils pourront avoir plusieurs attentions à la fois, sans que l'une empesche l'autre. Mais mon Dieu, que pourrions-nous dire de cette indicible felicité qui sera eternelle, invariable, constante, permanente, et, pour dire comme les anciens François, sempiternelle!

Je ne veux pas, mes cheres ames, vous parler de la felicité



que les bien-heureux ont en la claire veuë de la face de Dieu, et de son essence; car cela regarde la felicité essentielle, de laquelle je ne veux pas parler maintenant, sinon que j'en dise quelque mot sur la fin. Je ne parleray pas aussi de l'eternité de cette gloire; mais je traiteray seulement d'un poinct qui regarde une certaine gloire accidentelle, que les bien-heureux reçoivent en la conversation qu'ils ont par ensemble. O quelle agreable conversation est celle dont ils jouissent! puisqu'ils conversent avec les anges et archanges, les cherubins et seraphins, et avec les saincts Apostres, les Martyrs, les Confesseurs, les sainctes Vierges, et avec la Reyne des vierges nostre glorieuse Dame et Maistresse, et avec la tres-saincte humanité de Nostre-Seigneur, et enfin avec la tres-adorable Trinité, le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit.

Or, tous les bien-heureux se cognoistront les uns les autres, un chascun par leur nom, ainsi que nous le fait entendre l'Evangile de ce jour, lequel nous fait voir Nostre-Seïgneur sur le mont de Tabor, qui prioit, accompagné de S. Pierre, S. Jacques, et S. Jean, en la presence desquels, comme ils le regardoient qui prioit et estoit en oraison, il se transfigura, en laissant respandre sur son sacré corps une petite partie de la gloire dont il jouyssoit continuellement en son ame dés l'instant de son incarnation : gloire qu'il retenoit, par un continuel miracle, reserrée et couverte dans la supresme partie de son ame. Les apostres virent donc alors la face de Nostre-Seigneur, plus reluisante et eclatante que le soleil, et cette clarté et splendeur fut encore respanduë jusques sur ses habits : pour nous monstrer qu'il n'estoit pas si chiche de sa gloire, qu'il n'en fist part à ses vestemens, et mesme à ce qui estoit autour de luy; voulant par cela nous faire voir un petit eschantillon de la felicité eternelle, et une goutte de cet ocean incomparable de la gloire, pour nous faire desirer la piece toute entiere! Ce que le bon S. Pierre, qui parloit pour tous, comme devant estre le chef des autres, ayant remarqué : O Seigneur! qu'il est bon d'estre icy, dit-il, tout transporté de joye et de consolation : *Domine, bonum est nos hîc esse* (Matth. 17) : J'ay bien veu, vouloit-il dire, de belles choses; mais il n'y a rien de si desirable que d'estre icy. Il vid encore Moyse et Elie, qu'il n'avoit jamais veus, lesquels il cognut fort bien; l'un ayant pris son corps, ou bien un autre formé de l'air, et l'autre estant en son mesme corps, auquel il fut enlevé dans le chariot de feu (IV. Reg. 2), et tous deux s'entretenoient avec Nostre-Seigneur de l'excez qui devoit arriver en Hierusalem,

excez qui n'estoit autre que la mort que ce divin Sauveur devoit souffrir par l'excez de son amour pour nostre salut. Et soudain apres cet entretien, les apostres entendirent la voix du Pere eternel disant : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui ; ipsum audite* (Matth. 17); C'est icy mon fils bien aymé, auquel j'ai pris mon bon playsir; escoutez-le. Vous voyez donc bien par ce que je viens de dire, que nous nous recognoistrons tous les uns les autres en la felicité eternelle, puis qu'en ce petit eschantillon que Nostre-Seigneur en voulut monstrer sur cette montagne à ses apostres, il voulut qu'ils cognussent Moyse et Elie, qu'ils n'avoient jamais veus.

Mais si cela est ainsi, comme il est vray qu'il est, ô mon Dieu! quel contentement recevrons-nous en voyant ceux que nous aurons si cherement aimez en cette vie? Ouy mesme, nous cognoistrons les nouveaux chrestiens qui se convertissent maintenant à nostre saincte foy, aux Indes, au Japon, et aux Antipodes, et les amitiez sainctes, comme elles auront esté commencées pour Dieu en cette vie, elles se continuëront en l'autre eternellement.

Nous aymerons des personnes particulierement, mais ces amitiez particulieres n'engendreront point de partialitez; car toutes nos amitiez prendront leur source de la charité de Dieu, qui les conduisant toutes, fera que nous aymerons un chascun bienheureux de ce pur amour dont nous sommes aymez de sa divine bonté.

O Dieu! quelle consolation recevrons-nous en cette conversation celeste que nous aurons les uns avec les autres? Là, nos bons anges nous apporteront une consolation plus grande qu'il ne se peut dire ny penser, quand ils se feront cognoistre à nous, et qu'ils nous representeront si amoureusement le soin qu'ils ont eu de nostre salut durant le cours de nostre vie mortelle, nous ressouvenant (1) des sainctes inspirations qu'ils nous ont apportées, comme un laict sacré qu'ils alloient puiser dans les mammelles de la divine bonté, pour nous attirer à la recherche de ses divines suavitez dont alors nous serons jouyssans. Ne vous ressouvient-il point, nous diront-ils, d'une telle inspiration que je vous apportay en tel temps, lisant un tel livre, ou escoutant un tel sermon, ou bien en regardant une telle image, comme Ste Marie Egyptienne? inspiration qui vous incita à vous convertir à Nostre-Seigneur, et qui fut le subjet de vostre predestination. O Dieu! nos cœurs ne se fondront-ils pas d'un contentement indicible, en entendant ces parolles?

(1) Faisant ressouvenir.

Mais outre cela, un chacun des bien-heureux aura un entretien particulier les uns avec les autres, selon leur rang et dignité. Vostre bien-heureux Pere S. Augustin, mes cheres sœurs, (je me plais à parler de luy, car je sçay que le souvenir vous en est agreable) fit un jour un souhait de voir Rome (1) triomphante en son triomphe glorieux, S. Paul preschant, et Nostre-Seigneur conversant parmy le peuple, guerissant les malades, et faisant des miracles. O Dieu! mes cheres sœurs, quelles consolations a ce grand sainct, voyant la Hierusalem celeste en son divin triomphe; le grand apostre S. Paul (je ne dis pas grand de corps, car il estoit petit, mais grand en eloquence et sainctеté) preschant et entonnant, avec une melodie nompareille, les loüanges qu'il donnera eternellement à la divine Majesté dans le ciel. Mais quel excez de consolation pour S. Augustin, de voir faire le miracle perpetuel de la felicité des bien-heureux par Nostre-Seigneur, la mort duquel nous l'a acquise? Imaginez-vous, de grace, le gracieux entretien que ces deux saincts auront l'un avec l'autre; S. Paul disant à S. Augustin : Mon cher Pere, ne vous ressouvenez-vous pas qu'en lisant mon Epistre, vous fustes touché d'une telle inspiration qui vous sollicita de vous convertir; inspiration que j'avois obtenuë de la misericorde de nostre bon Dieu, par la priere que je faisois pour vous en mesme temps que vous lisiez ce que j'avois escrit? Cela, mes cheres sœurs, ne causera-t-il pas une douceur admirable au cœur de ce sainct Pere? Faites de rechef, je vous prie, une imagination, que Nostre-Dame, saincte Magdelene, saincte Marthe, sainct Estienne, et les apostres, fussent veus par l'espace d'un an en Hierusalem, qui est-ce d'entre nous qui voudroit demeurer icy? Pour moy, je pense que nous nous embarquerions tous, et nous exposerions à tous les perils et hazards qui se pourroient rencontrer d'icy là, pour avoir cette grace de voir nostre glorieuse Maistresse, et tous les autres saincts qui s'y trouveroient; puisque les pelerins qui entreprennent ce voyage s'exposent à tant de perils, pour aller seulement reverer les lieux où ces sainctes personnes ont posé leurs benits pieds.

Si cela est ainsi, ô Dieu! quelle consolation recevrons-nous estant au ciel, où nous verrons cette beniste face de Nostre-Dame toute enflammée de l'amour de Dieu? Et si saincte Elizabeth demeura si transportée d'aise et de contentement quand, au jour qu'elle la visita, elle luy ouyt entonner ce divin cantique : *Magnificat anima mea Dominum* (Luc. 1), Combien plus

(1) VARIANTE : Hierusalem.

nos cœurs et nos esprits tressailleront-ils d'un contentement inexplicable, lorsqu'ils entendront entonner par cette chanteresse sacrée le cantique de l'amour eternel? ô Dieu, quelle douce melodie! sans doute nous pasmerons et entrerons en des ravissemens inconcevables, lesquels ne nous osteront pas pourtant l'usage de la raison, ny les fonctions de nos puissances, qui s'establiront merveilleusement par ce divin rencontre que nous ferons de Nostre-Dame, pour mieux et plus parfaitement loüer et glorifier Dieu, qui luy a fait tant de graces que de la choisir pour sa Mere; et à nous, nous faisant celle de converser familierement avec elle.

Mais, s'il est ainsy que vous dites, que nous converserons et nous entretiendrons avec tous ceux qui seront en cette Hierusalem celeste, qu'est-ce que nous dirons? de quoy parlerons-nous? quel sera le subjet de nostre entretien? O Dieu! mes cheres sœurs, quel subjet? ce sera celuy de la misericorde que Dieu nous a faite icy bas, par laquelle il nous a rendus capables d'entrer en la jouyssance de cette felicité bien-heureuse, en laquelle l'ame n'aura plus rien à desirer. Car en ce mot de felicité, sont compris, comme nous avons dit, toutes sortes de biens, lesquels ne sont pourtant qu'un seul bien, qui consiste en la jouyssance de Dieu. C'est ce seul bien que la divine amante du Cantique des cantiques demandoit si instamment à son Bien-Aymé (observant en cela, comme estant tres-prudente, le dire du Sage, qu'il faut penser à la fin, premier (1) qu'à l'œuvre) : *Osculetur me osculo oris sui* (Cant. 1); Donnez-moy, luy dit-elle, ô mon cher Bien-Aymé, un baiser de vostre bouche. Baiser lequel, ainsi que je diray bien-tost, n'est autre chose que cette felicité bien-heureuse.

Mais de quoy traiterons-nous encore en nostre conversation? de la mort et passion de Nostre-Seigneur. Ne l'apprenons-nous pas en la Transfiguration, où il ne se parla de rien tant que de l'excez qu'il devoit souffrir en Hierusalem; excez qui, comme j'ay dit, n'estoit autre que la mort de ce divin Sauveur? O! si nous pouvions comprendre quelque chose de la consolation que les bien-heureux auront en parlant de cette mort, combien nos ames se delecteroient-elles d'y penser!

Passons plus outre, je vous prie, et disons quelque chose de l'honneur et de la grace que nous aurons de converser mesme avec Nostre-Seigneur humanisé. O! c'est icy sans doute que nostre felicité prendra un accroissement indicible. Que ferons-nous, cheres ames, mais que deviendrons-nous, je vous prie,

(1) Premier qu'à l'œuvre, *avant de penser à l'œuvre.*



quand nous verrons ce cœur tres-adorable et tres-aymable de nostre divin Maistre, à travers de la playe sacrée de son costé, tout ardent de l'amour qu'il nous porte? Cœur auquel nous verrons tous nos noms escrits en lettres d'amour. Hé! est-il possible, dirons-nous alors à nostre divin Sauveur, que vous m'ayez tant aymé, que de graver mon nom en vostre cœur et en vos mains? Cela est pourtant tres-veritable.

Le prophete Isaye, parlant en la personne de Nostre-Seigneur, nous dit ces parolles : Quand bien il arriveroit que la mere oubliast son enfant qu'elle a porté en ses entrailles, si (1) ne t'oublieray-je point; car j'ay gravé ton nom en mes mains : ***Numquid potest mulier oblivisci infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui? et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tuî; ecce in manibus meis descripsi te*** (Isa. 49). Mais Nostre-Seigneur, encherissant alors sur ces parolles, nous dira : Non seulement j'ay gravé ton nom en mes mains; mais encore dans mon cœur. Subjet certes de tres-grande consolation, de voir que nous sommes si cherement aymés de Nostre-Seigneur, qu'il nous porte tousjours dans son cœur. O quelle admirable delectation pour un chascun des esprits bien-heureux, quand ils verront, dans ce cœur tres-sacré et tres-adorable, les pensées de paix qu'il avoit pour eux à l'heure mesme de sa passion! Pensées par lesquelles il nous preparoit, non seulement les moyens principaux de nostre salut; mais mesmement nous preparoit, en particulier, avec une bonté admirable, tous les divins attraits, inspirations et bons mouvemens, desquels ce tres-doux Sauveur se vouloit servir pour nous tirer à la suite de son amour. Ces veuës, ces regards et ces considerations particulieres, que nous irons faisant sur cet amour sacré, duquel nous aurons esté et serons si cherement et si ardemment aymés de nostre souverain Maistre, n'enflammeront-ils pas nos cœurs d'un amour et d'une ardeur nompareille? Hé! mes cheres sœurs, que ne devrions-nous pas faire pour jouyr de ces suavitez si douces et si agreables?

Mais nostre felicité ne s'arrestera pas là, ains passera encore plus avant; car nous verrons face à face, et non pas en un miroir, comme dit l'Apostre, l'essence de Dieu, et le mystere de la tres-saincte Trinité, en laquelle vision et claire cognoissance consiste nostre felicité essentielle. Là nous entendrons et participerons à cette tres-adorable conversation, et à ces divins colloques, qui se font entre le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit. Nous entendrons comme le Fils entonnera merveilleusement

(1) Toutefois.

bien, avec une harmonie inconcevable, les louanges deuës à son Pere eternel, et luy representera, en faveur de tous les hommes, l'obeyssance qu'il luy a renduë tout le temps qu'il a esté en cette vie mortelle. Et nous entendrons en contr'eschange, comme le Pere eternel prononcera d'une voix eclatante, et avec une harmonie incomparable, ces divines parolles que les apostres entendirent au jour de la Transfiguration : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui;* C'est icy mon Fils bien-aymé, auquel je prends mon bon playsir. Et le Pere, et le Fils parlant au Sainct-Esprit, diront : C'est icy nostre Esprit bien-aymé, lequel estant tout nostre amour, et procedant de l'un et de l'autre, n'est qu'un mesme Dieu avec nous.

Et non seulement il y aura un entretien des trois personnes divines par ensemble, ains encore entre Dieu et les bien-heureux, ce qui nous est monstré en l'Evangile de ce jour, où il est dit, que Nostre-Seigneur s'estant transfiguré, Moyse et Helie s'entretenoient familierement avec luy. Mais quel sera cet entretien? ô certes! il sera tel, qu'il n'est pas loisible à l'homme de se l'imaginer. Ce sera un devis (1) si secret, que nul ne le pourra entendre que Dieu, et celuy avec qui il le fera. Dieu dira un mot à un chascun des bien-heureux en particulier, tel qu'il n'y en aura point de semblable : mais quel sera-t-il, ce mot? ô certes, ce sera un mot le plus amoureux qui se puisse jamais imaginer. Representez-vous tous les mots qui se peuvent dire pour attendrir un cœur, et les noms les plus affectionnez qui se peuvent donner à ceux qu'on ayme parfaitement, et puis dites enfin que ce n'est rien au prix de ceux que Dieu dira, ou donnera à un chascun des bien-heureux là haut au ciel. Representez-vous que le Pere eternel vous dira : Tu es la bien-aymée de mon Fils bien-aimé, c'est pourquoy tu seras tousjours tres-cherement aymée de moy : tu es la bien-choisye de mon bien-choisy, qui est mon Fils, c'est pourquoy tu ne te separeras jamais de moy. Or tout cela n'est rien, mes cheres sœurs, en comparaison de la suavité qu'apportera quant et (2) soy ce nom, ou ce mot saint et sacré que Dieu dira à l'ame bien-heureuse, nom duquel parlant le bien-aymé Disciple en son Apocalypse, dit, que ce sera un nom nouveau, que nul n'entendra que celuy qui le recevra : *Nomen novum quod nemo scit, nisi qui accipit* (Apoc. 2).

O certes! ce sera vrayement alors que Dieu donnera à la divine amante ce sainct baiser qu'elle a si ardemment demandé et souhaité, ainsi que nous disions tantost (3). O qu'elle chantera amou-

(1) Devis, *entretien;* deviser, *converser.* — (2) Quant et, *avec.* — (3) Tout à l'heure.



reusement ces parolles du Cantique : *Osculetur me osculo oris sui;* Qu'il me baise, le bien-aymé de mon ame, d'un baiser de sa bouche! Puis poursuivant : *Pulchiora sunt ubera tua vino, etc.* (Cant. 1). Meilleur sans comparaison, dira-t-elle, est le laict qui coule de vos divines mammelles, que les vins les plus delicieux de la terre.

Mais en quelles divines extases, et en quels doux embrassemens entrera alors cette saincte amante, quand Dieu luy donnera ce baiser de paix, qu'elle a tant desiré; baiser qu'il donnera encore à un chascun des citoyens celestes, entre lesquels se fera un entretien admirablement agreable, des souffrances et des tourmens que nostre souverain Redempteur a endurez pour un chascun de nous, durant le cours de sa vie mortelle. Entretien qui leur causera une consolation telle que les anges mesmes n'en seront pas capables, au dire de S. Bernard : car, si bien Nostre-Seigneur est leur sauveur, et qu'ils ayent esté sauvez par luy, il n'est pourtant pas leur redempteur, d'autant qu'il ne les a pas racheptez, ains seulement les hommes, qui recevront un contentement singulier à parler de cette saincte redemption, par le moyen de laquelle ils seront faits semblables aux anges, comme dit Nostre-Seigneur en l'Evangile (Marc. 12), lorsque nous serons en la Hierusalem celeste, où nous jouyrons d'une conversation tres-agreable et laquelle durera eternellement avec les esprits bien-heureux, les anges, cherubins et seraphins, les saincts et sainctes, Nostre-Dame et glorieuse Maistresse, Nostre-Seigneur, et enfin avec la tres-saincte et tres-adorable Trinité : conversation qui sera pleine d'une incomparable suavité.

Et si nous avons tant de contentement en cette vie mortelle d'ouyr parler de ce que nous aymons, que nous ne nous en pouvons lasser, quelle joye et quelle jubilation recevrons-nous d'ouyr eternellement chanter les loüanges de la divine Majesté, que nous devons aymer, et que nous aymerons alors plus qu'il ne se peut dire ny comprendre! Et si pendant cette vie nous prenons tant de playsir en la seule imagination de la felicité eternelle, combien alors aurons-nous de playsir en la jouyssance de cette mesme felicité? felicité et gloire qui n'aura jamais de fin, ains qui durera eternellement, sans que jamais nous en puissions estre rejettez. O que cette asseurance augmentera de beaucoup nostre consolation!

Marchons donc gayement et joyeusement, mes cheres ames, parmy les difficultez de cette vie passagere : embrassons à bras ouverts les mortifications, les peines et les afflictions, si nous en

rencontrons en nostre chemin, puisque nous sommes asseurez que ces peines prendront fin, et qu'elles se termineront avec nostre vie, apres laquelle il n'y aura plus que joyes, que contentemens et consolations eternelles. Amen.

DIEU SOIT BENY.

SERMON

POUR LE TROISIESME JEUDY DE CARESME.

(Recueilli.)

Homo quidam erat dives, et induebatur purpura et bysso, et epulabatur quodidie splendidè : et erat quidam mendicus nomine Lazarus, qui jacebat ad januam ejus, ulceribus plenus, cupiens saturari de micis quæ cadebant de mensa divitis, et nemo illi dabat.

Il y avoit un homme riche, qui se revestoit de pourpre et de fin lin, qui faisoit tous les jours bonne et magnifique chere : et il y avoit un pauvre nommé Lazare couché à sa porte, plein d'ulceres, lequel desiroit d'estre rassasié des miettes qui tomboient de la table du riche, et personne ne lui en donnoit. (Luc. 16.)

J'ay pensé de vous entretenir en ce jour de la fin mal-heureuse du mauvais riche, et de celle de Judas, et de la fin bien-heureuse du Lazare et de S. Mathias, pour vous monstrer le grand subjet qu'il y a de craindre en toute sorte de vocation : *Multi enim sunt vocati, pauci vero electi* (Matth. 20); Car plusieurs sont appellez, dit Nostre-Seigneur, mais peu sont esleus ; comme voulant dire, que plusieurs sont appellez à la perfection, mais que peu y parviennent, parce qu'ils ne cooperent pas à la grace : *Perditio tua ex te, Israël, et auxilium tuum tantum ex me* (Os. 13); Ta perdition vient de toy, ô Israël, mais de moy seul vient ton secours, dit Dieu par un prophete; parolles qui condamnent ceux qui censurent et parlent injustement contre la providence de Dieu, ne voulant pas approuver ny adorer les effets admirables qu'elle permet arriver touchant l'election des bons, et la reprobation des mauvais. Car, lorsque la prudence humaine considere la reprobation des pecheurs, elle se met soudain à rechercher les causes et raisons de leurs cheutes ; et ne voulant pas confesser ny recognoistre qu'elles sont arrivées par leur malice, elle les attribuë au deffaut de la grace, disant que s'ils eussent autant receu de graces que les justes, ils ne seroient pas tombez dans le peché. O certes! ces personnes auroient quelque raison, si elles

disoient seulement que la grace efficace n'est pas donnée aux pecheurs comme aux justes; mais si elles passoient outre, et qu'elles voulussent s'enquerir pourquoy les pecheurs ne reçoivent pas la grace efficace comme les justes, elles seroient contraintes d'advouër que ce n'est pas le deffaut de la grace qui est la cause de leur perte, puis que Dieu la donne tousjours tres-suffisante à quiconque la veut recevoir. C'est une verité de laquelle tous les theologiens sont d'accord (1); et le sainct concile de Trente a declaré, que jamais la grace ne manque à l'homme, mais c'est tousjours l'homme qui manque à la grace, ne la voulant pas recevoir ny lui donner son consentement: et les damnez seront contraints au jour du jugement de confesser, comme le dit S. Denys Areopagyte, que c'est par leur faute qu'ils ont esté precipitez et condamnez aux flammes eternelles, parce qu'ils ont manqué à la grace, et non point que la grace leur ayt manqué; ce qu'ils cognoistront tres-clairement, et cette cognoissance accroistra de beaucoup leurs peines.

Or, si l'on voit en toutes sortes d'estats et de vocations un si grand nombre de reprouvez et si peu d'esleus, qui est-ce qui s'asseurera et ne craindra de descheoir, pour ne pas rendre à Dieu le service qu'on luy doit, et ne pas correspondre à ses graces, chascun selon sa condition, puisque nous voyons un mauvais riche et un Judas qui sont reprouvez, et un Lazare et un S. Mathias, qui sont du nombre des esleus? Mais quoy! le mauvais riche n'estoit-il pas appellé de Dieu en une mesme vocation que le Lazare? et Judas à la mesme vocation que S. Mathias? Ouy sans doute, cela est tout clair en l'Escriture Saincte; car le mauvais riche estoit Juif de nation aussi bien que Lazare, puisqu'il appelle Abraham son pere: *Pater Abraham, miserere mei;* Pere Abraham, dit-il, ayez pitié de moy: le priant de luy envoyer le Lazare. Il estoit circoncis, et Dieu luy avoit tesmoigné qu'il l'aymoit, luy donnant beaucoup de biens, de possessions et de richesses; d'autant qu'en la loy de Moyse, la pauvreté n'estoit pas si estimée ny recommandée comme elle est maintenant, et Nostre-Seigneur n'avoit pas encore dit: *Beati pauperes spiritu* (Matth. 5); Bienheureux sont les pauvres d'esprit: mais en ce temps-là Dieu favorisoit ses amis, en leur donnant beaucoup de richesses et commoditez temporelles, par lesquelles il les obligeoit à le servir. En quoy nous voyons que le mauvais riche es-

(1) Baïus avait attaqué cette doctrine et les Jansénistes devaient renouveler son erreur, justement condamnée eu lui et en eux Qu'est-ce que Dieu et qu'est-ce que l'homme, en dehors de l'enseignement catholique sur la grâce? (N. E.)

toit appellé de Dieu aussi bien que le Lazare, et avoit encore plus d'obligation de le servir, parce que Dieu luy avoit donné beaucoup de biens temporels, ce qu'il n'avoit pas fait au Lazare. Et neantmoins nous voyons en l'Evangile de ce jour, que de ces deux hommes, qui estoient en quelque façon egalement appellez de Dieu, celuy qui a le plus receu et qui est le plus obligé de le servir, ne le sert point, ains (1) vit et meurt miserablement; mais le Lazare le sert fidelement, et meurt heureusement : l'un est porté au sein d'Abraham, et l'autre au feu d'enfer.

Parlons maintenant de la vocation de Judas, et de celle de S. Mathias, et voyons combien l'eslection de Judas estoit avantageuse par dessus celle de S. Mathias. Car Judas fut appelé à l'apostolat de la propre bouche de Nostre-Seigneur, il fut instruit de luy comme les autres apostres, il l'appela mille fois par son nom, il entendoit souvent prescher ce divin Maistre et voyoit comme il confirmoit sa doctrine par les grands et continuels miracles qu'il operoit. Enfin, Judas receut beaucoup de tres-grandes et singulieres graces que ne receut pas S. Mathias, n'ayant point esté appellé ny receu à l'apostolat par Nostre-Seigneur mesme, ains par les apostres apres son ascension; et neantmoins il persevera fidelement, et mourut sainctement : au contraire, le miserable Judas, d'apostre qu'il estoit, devint apostat, commettant le plus grand peché et la plus grande perfidie qui ait jamais esté, en vendant son bon Maistre. Vous voyez donc comme celuy de ces deux apostres qui avoit esté le plus favorisé, a apostasié; et que celuy qui fut appellé à l'apostolat apres la mort de Nostre-Seigneur a perseveré. Grand subjet de craindre en toutes sortes d'estats et de vocations, puisque par tout il y a du peril.

Quand Dieu crea les anges dans le ciel, il les establit en sa grace, de laquelle il sembloit qu'ils ne devoient jamais descheoir, et neantmoins Lucifer se revolta contre sa divine Majesté, et luy et tous ses sectateurs refuserent de luy rendre la subjection (2) et l'obeyssance qu'ils lui devoient; ce qui fut cause de leur ruine. Par où nous voyons qu'il y a eu du peril dans le ciel, aussi bien que dans le paradis terrestre, où Dieu ayant creé l'homme en sa grace, il en descheut, et la perdit semblablement par sa desobeyssance. Mais n'est-ce pas une chose espouvantable que la cheute de Salomon à qui Dieu avoit donné tant d'esprit et une si profonde sapience (3), qu'il avoit la cognoissance de toutes choses, penetrant jusques au centre de la terre, et montant jus-

(1) Mais. — (2) Soumission. — (3) Sagesse.

ques aux plus hauts cedres du Liban : *Disputavit* (*Salomon*) *super lignis, a cedro quæ est in Libano, usque ad hyssopum quæ egreditur de pariete* (3. Reg. 4). Salomon qui parloit avec une sagesse si grande, non seulement des choses corporelles et materielles, mais encore des spirituelles, comme l'on voit dans cet admirable livre de l'Ecclesiaste, et és autres qu'il a composez, qui sont tous remplis de sentences, lesquelles contiennent une si profonde science, que l'on peut dire qu'il n'y a jamais eu personne avant luy, qui ait parlé si divinement ny avec plus d'eloquence, tant pour les choses naturelles que surnaturelles : et neantmoins il est descheu de la grace, comme nous dirons bientost, et est tombé dans l'iniquité, nonobstant toute la plenitude de l'Esprit divin qui residoit en luy.

Qui est-ce donc qui ne tremblera? y aura-t-il societé, religion, institut, congregation et maniere de vie, pour saincte qu'elle soit, qui se puisse asseurer et dire exempte de crainte et apprehension de tomber dans le precipice du peché? quelle compagnie, assemblée, ou vocation est-ce que l'on trouvera qui soit hors de peril? O Dieu! il est vray qu'il y a par tout à craindre, et grand subjet de se tenir en une extreme bassesse et profonde humilité. Tenons-nous donc bien à l'arbre de nostre profession, chascun selon nostre vocation; mais ne laissons pas de marcher en crainte et defiance tout le temps de nostre vie, de peur que voulant marcher avec trop d'asseurance, nous ne tombions dans le precipice du peché : *Cum metu et tremore vestram salutem operamini* (Philip. 2).

Job, dit S. Gregoire, avoit receu une grande grace de Dieu, de demeurer juste parmy les meschans : car, pour l'ordinaire, l'on est tel que sont ceux avec qui l'on converse, et partant il avoit grand subjet de loüer Dieu, de ce qu'il luy faisoit la grace de perseverer dans le bien parmy les impies; d'autant que c'est une chose fort perilleuse de demeurer dans le monde, et y avoir la conversation des meschans, sans contracter de mauvaises habitudes et commettre quelque peché. Certes, cela ne se peut sans une grace et faveur tres-speciale; et c'est pour ce subjet, dit S. Hierosme, que Dieu en retire plusieurs du monde pour les appeller dans les deserts. Donc, ceux que Dieu appelle en quelque bonne et saincte vocation, ont un grand subjet de loüer et remercier sa divine bonté de la grace qu'il leur a faite : mais sont-ils pour cela hors des dangers de se perdre? O non certes : car il ne suffit pas d'estre en quelque bonne et saincte congregation, associé avec les bons, si l'on ne persevere à vivre selon le devoir

de sa vocation ; et quand l'on vient à manquer à la grace en telles manieres de vie, les cheutes en sont beaucoup plus perilleuses, comme ont esté celles des anges dans le ciel, celle d'Adam dans le paradis terrestre, et celle de Judas au college des apostres. Chose epouvantable, que dans le ciel empyré (1), parmy des esprits si purs et doüez d'une si noble et excellente nature, comme estoient les anges establis en sa grace, et parmy une si saincte compagnie, où il n'y avoit aucune occasion de peril ny de tentation, il y en ayt eu un si grand nombre qui se sont perdus, et que Judas, qui avoit esté appelé de Dieu mesme à l'apostolat, ayt commis un si enorme peché, et une si execrable trahison que de vendre son bon Maistre, au temps mesme qu'il avoit le bon-heur d'estre en sa compagnie, qu'il entendoit ses divines parolles, et voyoit les merveilles qu'il operoit. Certes, voila des exemples qui doivent faire trembler toutes sortes de personnes, de quel estat, condition ou vocation qu'elles soyent.

Voyons maintenant, pour mon second poinct, la ressemblance qu'il y a eu du progrez de la vie du mauvais riche avec celle de Judas. *Homo quidam erat dives;* Il y avoit un homme riche, dit l'Evangeliste, mais avec ses richesses il estoit avaricieux. Pour bien entendre cecy, il faut sçavoir qu'il y a deux sortes d'avarice, dont l'une est naturelle, qui fait que l'on a une grande avidité d'acquerir des richesses; d'où vient que l'on void tant de personnes dans le monde, qui semblent n'avoir autre chose à faire qu'à amasser tresors sur tresors, et mettre possessions sur possessions. Or, c'est à ces personnes à qui le prophete dit ces parolles. O pauvres gens! pensez-vous que le monde ne soit fait que pour vous? comme s'il disoit : O miserables ! que faites-vous? croyez-vous tousjours demeurer en la terre, et n'y estre que pour amasser des biens temporels ? O certes ! vous n'estes pas creez pour cela, ains pour aymer et servir Dieu. Mais quoy, dit la prudence humaine, la terre, et par consequent tout ce qui est en icelle (2), n'est-il pas fait pour l'homme? Et Dieu ne veut-il pas que nous en usions ? Il est vray qu'il a creé le monde pour l'homme, avec intention qu'il usast et se servist des biens qu'il trouveroit en iceluy ; mais non point afin qu'il y mist son affection pour en jouyr, comme si c'estoit sa fin derniere.

Dieu crea le monde avant que de creer l'homme, pour luy servir de maison et de demeure, et le declara maistre absolu de tout ce qui est en la terre, voulant qu'il s'en servist et en eust l'usage; mais non point qu'il en jouyst ny y logeast son affection, luy

(1) Le ciel empyré, *le ciel le plus élevé,* le séjour où les saints jouissent de Dieu. — (2) Elle.

ayant donné l'estre pour une fin plus haute, qui est luy-mesme. Mais la cupidité et avarice a tellement renversé le cœur et l'esprit de l'homme, qu'il est venu à ce poinct de vouloir jouyr de ce dont il devroit user, et user de ce de quoy il devroit jouyr : et qui tasteroit le poulx de la plus grande partie des mondains, et regarderoit un peu de pres les mouvemens de leurs cœurs, l'on decouvriroit facilement qu'ils veulent jouyr du monde, et de ce qui se retreuve en iceluy ; mais quant à Dieu, ils se contentent d'en user, d'où vient que tout ce qu'ils font n'est que pour l'acquisition et conservation des choses temporelles, et ne font quasi rien pour acquerir la felicité eternelle. S'ils prient, s'ils gardent les divins commandemens, ou font quelques autres bonnes œuvres, c'est crainte que Dieu ne les chastie par quelques desastres et infortunes, ou afin qu'il conserve leurs biens, leurs femmes et enfants, se contentant d'user de luy pour ce subjet; ce qui est la cause de tous leurs maux.

Il y a une autre sorte d'avarice qui serre et ne veut point quitter ce qu'elle possede. Or cette avarice est grandement dangereuse, parce qu'elle se glisse partout, mesme dans les religions et dans les choses spirituelles. L'on se peut facilement garder de la premiere sorte d'avarice, dont nous venons de parler, et l'on trouvera plusieurs personnes qui n'ont pas cette avidité d'amasser et acquerir beaucoup de biens temporels, mais peu qui quittent franchement ce qu'ils possedent. L'on treuvera quelquesfois des hommes qui ne se soucient point d'acquerir des biens, quoy qu'ils ayent une famille à entretenir, pour laquelle ils auroient besoin d'avoir quelques commoditez, ains au contraire ils mangent et dissipent tout ce qu'ils ont, en sorte qu'ils se rendent pauvres et miserables pour toute leur vie; mais ils sont tellement avaricieux de leur liberté, qu'ils en font leur tresor, et la tiennent si ferme qu'ils ne la voudroient quitter ny assujettir pour chose aucune, ains en veulent jouyr pour suivre toutes leurs fantaisies. Certes, il est vray aussi que l'on treuve quelquesfois des personnes riches, qui ne se soucient plus d'acquerir des biens; mais ils ont leur cœur si attaché à ceux qu'ils possedent, qu'il est presque impossible de leur oster cette affection. L'on voit mesme des ames spirituelles qui possedent ce qu'elles ont avec tant d'attaches, et prennent tant de playsir à voir et regarder ce qu'elles font, qu'elles commettent une espece d'idolatrie, faisant autant d'idoles que d'actions, par la complaisance qu'elles y prennent.

Or, Judas et le mauvais riche estoient avaricieux de ces deux

sortes d'avarice que nous venons de dire, d'autant que non seulement ils desiroient de mettre argent sur argent, et d'amasser beaucoup de biens; mais encore ils les aymoient si demesurement, qu'ils en faisoient leur Dieu : c'est une façon de parler de l'Escriture saincte. L'avaricieux fait son dieu de son or et de son argent, et le voluptueux de son ventre : ***Quorum Deus venter est*** (Philip. 3), dit saint Paul. Certes, il y a bien de la difference entre boire du vin et s'enyvrer, et entre user des richesses ou les adorer. Celuy qui boit du vin ce qu'il faut seulement pour sa necessité, ne fait point de mal; mais celuy qui en prend avec un tel excez, qu'il vient à s'enyvrer, offense Dieu mortellement. De mesme, il y a aussi bien de la difference entre user des richesses, ou en faire son idole : car en user comme il faut selon son estat et condition, c'est une chose permise; mais d'y engager par trop son cœur et son affection, en sorte qu'on vienne à en abuser, c'est une chose digne de condamnation. En un mot, il y a bien de la difference entre voir et regarder les choses de ce monde, ou en vouloir jouyr comme si en icelles consistoit notre felicité : le premier est licite, mais le dernier est deffendu.

Le traistre Judas (pour ne parler que de luy, et laisser le mauvais riche) estoit grandement cupide d'amasser de l'argent; non seulement pour ce qui estoit requis à l'entretenement (1) de Nostre-Seigneur et de ses apostres; car pour cela il falloit peu de choses, d'autant que Nostre-Seigneur establissoit son apostolat sur la pauvreté, et devoit envoyer ses apostres prescher son Evangile, avec deffense de ne porter ny bourse, ny besace, ny baston, et qu'ils ne fissent aucune provision pour le lendemain, mais qu'ils se confiassent à leur Pere celeste, qui les nourriroit par sa providence, parce que le noviciat des apostres, et tout le reste de leur vie, devoit estre fondé sur cette beatitude : ***Beati pauperes spiritu*** (Matth. 5); Bienheureux sont les pauvres d'esprit. Mais comme les apostres ne devoient estre envoyez qu'apres qu'ils auroient receu le Sainct-Esprit, et qu'ils vivoient tous ensemble avec Nostre-Seigneur, il leur permettoit bien d'avoir quelque petite chose en commun, pour subvenir à la necessité journaliere, non point en particulier, et vouloit que l'un d'eux portast la bourse, et eust soin de la despence; car, luy qui estoit le parfait modelle de toute saincteté, ne se vouloit point mesler de cela. C'est ce que remarque fort bien S. Bernard, faisant un mot d'avertissement au pape Eugene. Nostre-Seigneur Souverain Pontife, et chef du college apostolique, luy dit-il, ne se

(1) L'entretien.

mesloit jamais des choses requises pour son entretien temporel, ny pour celuy de ses apostres, et partant il falloit qu'il eust quelqu'un qui prist ce soin : c'est pourquoy il choisit Judas; mais ce miserable ne s'y comporta pas en œconome fidel, ains en larron et avaricieux, ce qui fut cause que, d'apostre qu'il estoit, il devint apostat, vendant son divin Maistre pour amasser de l'argent.

Tous les SS. Peres condamnent grandement cette faute, quoy qu'il y en ait quelques-uns qui disent, que Judas ne pensoit point, en vendant Nostre-Seigneur, le livrer à la mort; car, bien que les Juifs l'achetassent pour le faire mourir, si est-ce(1), disent-ils, que ce miserable croyoit qu'il feroit un miracle pour se delivrer de leurs mains, et qu'il ne mourroit point. Mais il est neantmoins veritable que Judas est convaincu de la plus grande perfidie et trahison qui se puisse jamais imaginer, et il n'est nullement excusable, comme Nostre-Seigneur mesme le fit voir, parlant de luy en la cene, quoy que courtement : *Amen, dico vobis, quia unus ex vobis tradet me* (Marc. 14); En verité je vous dis, qu'un d'entre vous me trahira. Mais qui sera celuy d'entre les apostres qui trahira son Seigneur? C'est celuy qui garde la bourse, et qui pour la remplir d'argent par avarice le livrera à la mort. Or estre avaricieux en la vie religieuse et apostolique, c'est vendre Nostre-Seigneur, comme Judas, et l'avarice est la plus grande tare(2) et le plus grand vice qui puisse estre en un ecclesiastique, ou religieux, mais specialement en un religieux, d'autant qu'elle est entierement contraire à sa profession. Passons au troisiesme poinct.

Il y en a plusieurs qui demandent quelle a esté la cause de la cheute de Judas. Certes, c'est une chose tres-difficile à dire, que le commencement de la cheute des pecheurs : il est quasi impossible de sçavoir comment ils ont commencé à descheoir de la grace; mais c'est pourtant chose tres-asseurée, comme disent les theologiens, que ce n'est pas que la grace suffisante leur ayt jamais manqué, mais que c'est eux qui ont manqué à la grace : mais de sçavoir comme ils ont commencé de manquer à la grace, c'est une chose bien difficile.

Quelques-uns des anciens Peres disent, que cela peut arriver pour avoir rejeté un advertissement ou une inspiration; et quoy que ce rejet ne soit souvent qu'un peché veniel, qui ne nous oste pas la grace, neantmoins, par ce peché veniel, nous amoindrissons la ferveur de la charité, et empeschons le cours et progrez de la grace, en sorte que l'ame s'affoiblit contre les vices, et au-

(1) Encore est-il. — (2) Tare, déchet, défaut.

jourd'huy que nous avons manqué à la grace, luy refusant nostre consentement en commettant ce peché veniel, nous nous disposons pour en commettre bien-tost un autre; et ainsy, par la multitude des pechez veniels, nous venons peu à peu à commettre les mortels.

O Dieu! que c'est une chose redoutable que le peché, pour petit et leger qu'il soit! C'estoit ce qui faisoit dire au grand S. Bernard : Marchez tousjours, et gardez bien de vous arrester en vostre chemin, mais allez tousjours plus avant ; car il est impossible de demeurer en un mesme estat en cette vie, et celuy qui n'advance, il faut de necessité qu'il recule. Et le Sainct-Esprit, par l'Apostre, nous donne cet advertissement : *Qui se existimat stare, videat ne cadat* (I. Cor. 10); Que celuy qui pense estre debout, prenne garde de ne point tomber. *Tene quod habes, ut nemo accipiat coronam tuam* (Apoc. 3) ; Tenez bien ce que vous avez, de peur qu'un autre n'emporte vostre couronne. Ayez un grand soin, et travaillez incessamment, afin d'asseurer par bonnes œuvres vostre vocation : *Satagite, ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis* (II. Petr. 1), dit le chef des apostres. Advertissemens qui nous doivent faire vivre en grande crainte et humilité, en quelque lieu et estat que nous soyons, et eslever souvent nos cœurs vers la divine bonté, pour invoquer sa grace et son secours, faisant le plus d'eslans de nos esprits en Dieu que nous pourrons, souspirant apres luy par frequentes prieres et oraisons.

D'autres disent que nous tombons dans le precipice du peché, à cause des mauvaises inclinations qui sont en nous. Certes, il est vray que nous avons tous des inclinations au mal, les uns sont subjets à la colere, les autres à la tristesse, d'autres à l'envie, d'autres à l'ambition et vaine gloire, d'autres à l'avarice; et si nous vivons selon ces mauvaises inclinations, il n'y a point de doute que nous nous perdrons. Il y en a quelquefois qui s'excusent sur leur mauvais naturel, et qui disent qu'ils ne pourront jamais arriver à la perfection. O certes! cette excuse n'est pas bonne; car la grace, pourveu que vous luy soyez fideles, est plus forte que la nature. S. Paul avoit un naturel aspre, rude et revesche; mais la grace de Dieu, se saisissant de ce naturel, le rendit apres d'autant plus ferme au bien, et si constant à endurer toutes sortes de peines et de travaux, que rien ne pouvoit esbranler son courage; et d'un grand persecuteur des chrestiens qu'il estoit, il devint un grand apostre, tel que nous le voyons par apres se prevaloir de la grace, disant qu'il est ce

qu'il est par la grace de Dieu : *Gratia autem Dei sum id quod sum* (I. Cor. 15). En somme, jamais le mauvais naturel ny les mauvaises inclinations, quand on veut les mortifier et assujettir à la raison, ne nous peuvent empescher d'arriver à la perfection de la vie chrestienne; mais quand nous vivons selon nos mauvaises inclinations, et que nous les suivons, nous nous perdons, ainsi qu'il arriva à Judas, lequel, suivant l'inclination qu'il avoit à l'avarice, se perdit.

Plusieurs recherchent la cause de la cheute de Salomon, et il y a diverses opinions sur ce subjet; mais, entre toutes les raisons qu'on en rapporte, je me contenteray d'en marquer une qu'il dit luy-mesme : *Et omnia quæ desideraverunt oculi mei non negavi eis* (Eccl. 2); Je ne refusois jamais, dit-il, à mes yeux, de regarder tout ce qu'ils avoient desir de voir; comme s'il vouloit dire : J'estois un grand roy, tres-riche et puissant, de sorte que j'avois plusieurs choses propres à recreer ma veuë, et prenois grand playsir à regarder les magnifiques et somptueux palais qui m'appartenoient, les belles et riches tapisseries, et la varieté des vestemens precieux; bref, je ne refusois point à mes yeux de voir tout ce qu'ils desiroient. Et de là nous pouvons conclure que la mort entra par ses yeux, et que cela fut la cause de sa cheute; d'autant que par les yeux entre la convoitise, et avec icelle toute sorte de pechez.

Or quant à Judas, il est certain qu'il descheut de la grace par son avarice, ainsi que nous avons dit; et ayant finy malheureusement sa vie, les apostres, par inspiration divine, apres l'ascension de Nostre-Seigneur, s'assemblerent pour en eslire un autre en sa place. Et comme ils furent tous assemblez avec les disciples, S. Pierre, qui estoit le chef de l'Eglise, prenant la parolle, leur dit : *Fratres, oportet impleri scripturam, quam prædixit Spiritus Sanctus per os David, de Juda, qui fuit dux eorum qui comprehenderunt Jesum, qui connumeratus erat in nobis* (Act. 1); Mes freres, il nous faut choisir un d'entre nous (parlant des disciples de Nostre-Seigneur) pour le mettre en la place de Judas, qui s'est fait apostat; il en faut nommer un autre pour mettre en son apostolat, afin que la prophetie de David soit accomplie : *Et Episcopatum ejus accipiat alter* (Psal. 108). Ce qui nous enseigne qu'encore que Judas quittast l'apostolat, neantmoins son apostolat ne perit pas pour cela, ains demeura tousjours en estre; et non seulement le college des apostres dura pendant la vie de Nostre-Seigneur, qui les appella et receut à cette vocation, mais apres sa mort les apostres en mirent un autre en la place de

Judas. C'est ce qui confond les heretiques, qui disent que l'apostolat a manqué quand les apostres sont morts, ce qui est tres-faux : car, bien que les apostres soient morts, l'apostolat toutesfois ne l'est pas; d'autant que, comme S. Pierre et les apostres se furent assemblez, ils en mirent un autre en la place de Judas, et les mesmes apostres et leurs successeurs ont estably des hommes apostoliques pour gouverner l'Eglise les uns apres les autres : et ainsi consecutivement l'apostolat a passé jusques à nous, et durera jusques à la fin du monde. D'où nous devons tirer cet advertissement, de travailler soigneusement à bien garder nostre vocation, de peur que venant à descheoir, un autre ne soit mis en nostre place : car, si vous quittez la religion, la religion ne manquera pas pour cela, d'autant que la Providence divine y en envoyera d'autres; mais il y a grand danger que, quittant la place que vous y aviez, vous ne perdiez par consequent celle qui vous estoit preparée dans le ciel, et qu'apres, comme Judas, vous n'ayez vostre place dans les enfers. C'est pourquoy, tenez bien ce que vous avez, et gardez qu'un autre ne vous oste vostre couronne : *Tene quod habes, ut nemo accipiat coronam tuam.* Veillez continuellement sur vos exercices ; observez soigneusement tout ce qui depend de vostre maniere de vie : en somme, servez fidelement Dieu en vostre vocation, crainte qu'elle ne vous eschappe; car si vous la perdez, elle ne se perdra pas pour cela, mais un autre y succedera.

Or les apostres choisirent deux des disciples de Nostre-Seigneur, qui estoient d'une grande saincteté et pureté de vie, à sçavoir, Joseph surnommé Juste, et S. Mathias, pour en mettre un en la place de Judas; ce qui fut cause qu'il y eut un peu de difficulté, pour sçavoir lequel des deux seroit apostre, tellement que, pour cognoistre plus asseurement la volonté de Dieu, l'Escriture saincte dit qu'ils les mirent au sort : ***Et dederunt sortes eis, et cecidit sors super Mathiam, et annumeratus est cum undecim Apostolis*** (Act. 1); Et le sort estant jetté, il tomba sur S. Mathias, et par ce moyen il fut fait apostre. Et quoy que Joseph fust un homme de grande saincteté, neantmoins il ne fut pas esleu à l'apostolat; pour nous apprendre que Dieu ne choisit pas tousjours les plus saincts et les plus justes pour gouverner et avoir des charges en son Eglise, non plus que dans la religion, et partant, ceux qui y sont appelez ne s'en doivent pas glorifier ny presumer d'eux-mesmes, pensant estre meilleurs ou plus saincts que les autres Et ceux qui ne sont point receus à tels offices et charges ne se doivent point troubler, puisque cela ne



les empeschera pas d'estre justes et agreables à Dieu. Voilà donc comme S. Mathias succeda à Judas, et a esté un grand apostre; mais quelle fin fit Judas? il se desespera, puis se pendit miserablement.

Doncques, pour conclure ce discours, je dis de rechef que c'est une chose tres-dangereuse de se laisser emporter à la suite de ses mauvaises inclinations, et ne pas vivre selon le devoir de sa vocation; car il est certain que c'est ce qui a esté la cause de la perte du mauvais riche et de Judas. O Dieu! que c'est une chose redoutable, mes cheres âmes, que de descheoir de sa vocation, et que nous devons avoir un grand soin d'y correspondre fidellement, et de mortifier nos mauvaises inclinations, nous appliquant soigneusement aux choses de nostre devoir sans rien negliger, nous defiant tousjours de nous-mesmes pour nous confier en la bonté de Dieu, lequel sans doute ne manquera jamais de nous donner les graces qui nous seront necessaires pour perseverer à son sainct service. Marchons donc courageusement en la voye de nostre perfection, avec humilité et fidelité. Correspondons promptement aux divines inspirations : et par ce moyen nous eviterons de faire une mal-heureuse fin, comme le mauvais riche et Judas, qui furent ensevelis aux enfers; et parviendrons apres cette vie à la jouyssance de l'eternité bien-heureuse, avec le Lazare, qui fut porté dans le sein d'Abraham, et de là dans le ciel, pour y jouyr avec le grand S. Mathias, de la claire vision de Dieu, où nous conduise le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

SERMON

POUR LE TROISIESME DIMANCHE DE CARESME.

(RECUEILLI.)

Omne regnum in se ipsum divisum, desolabitur.

Tout royaume qui sera divisé et qui ne sera pas uni en soi-mesme sera desolé. (LUC. 2.)

TOUT royaume qui sera divisé, et qui ne sera pas uny en soy-mesme, sera desolé, dit Nostre-Seigneur en l'Evangile de ce jour : comme au contraire, tout royaume qui sera bien uny en soy-mesme par la concorde, ne donnant point d'entrée à la divi-

sion, sera indubitablement remply de consolation ; car les propositions estant contraires, les consequences doivent estre de mesme.

Ces parolles de l'Evangile sont des plus remarquables et considerables que Nostre-Seigneur ayt dites; c'est pourquoy les saincts Peres se sont beaucoup arrestez à en tirer l'interpretation, et la plus part disent qu'il y a trois sortes d'unions, desquelles Nostre-Sauveur et Maistre entendoit parler, et desquelles les divisions doivent enfin estre suivies de desolations. La premiere est, l'union et concorde que doivent avoir les subjets avec leur roy, demeurant soumis et obeyssans à ses loyx. La seconde est, l'union que nous devons avoir en nous-mesmes, au royaume de nostre interieur, où la raison doit estre la reyne, et à laquelle toutes les facultez de nostre esprit, et puissances de nostre ame, tous nos sens, et nostre corps mesme, doivent demeurer absolument soumis et obeyssans; et sans cette obeyssance et sousmission, nous ne pouvons nous empescher d'avoir de la desolation et du trouble, non plus que le royaume où les subjets ne sont pas obeyssans aux loyx du prince. Et la troisiesme est, l'union que nous devons avoir avec nostre prochain.

Mais d'autant qu'il faudroit trop de temps pour parler de toutes ces unions, je m'arresteray seulement à la troisiesme, qui est celle que nous devons avoir les uns avec les autres : union et concorde que Nostre-Seigneur nous a tant recommandée, et enseignée par ses exemples et par ses parolles; mais avec des termes si admirables, qu'il semble qu'il oubliast de nous recommander l'amour que nous luy devons porter, et à son Pere celeste, pour mieux inculquer dans nos esprits l'amour, la concorde et l'union qu'il vouloit que nous eussions les uns avec les autres, appelant le commandement de l'amour du prochain, son commandement : ***Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem sicut dilexi vos*** (Joan. 15), comme estant le sien plus chery, voulant dire, qu'il estoit venu en ce monde pour nous l'enseigner, comme un Maistre divin. C'est pourquoy il n'inculque rien tant ny avec des parolles si preignantes (1), comme l'observation de ce commandement, non sans grand subjet, puisque son bien-aymé disciple S. Jean asseure, que quiconque dit qu'il ayme Dieu, et n'ayme pas son prochain, il est menteur; car on ne peut aimer Dieu sans aimer le prochain, qui est creé à son image et semblance (2) : ***Si quis dixerit, quoniam diligo Deum, et fratrem suum odit, mendax est : qui enim non dili-***

(1) Preignantes, *empreignantes,* pressantes. — (2) Ressemblance.

git fratrem suum quem videt, Deum quem non videt quomodo potest diligere (I. Joan. 4)?

Or quelle est cette union et concorde que nous devons avoir par ensemble? O certes! elle doit estre telle, que si nostre divin Sauveur ne nous l'eust expliquée, nul n'eust jamais eu la hardiesse de le faire aux mesmes termes qu'il a fait. Voicy ses parolles : Mon Pere, dit-il, en sa derniere cene, lors qu'il eut rendu ce tesmoignage incomparable de son amour envers les hommes, en instituant le tres-sainct Sacrement de l'Eucharistie, je vous supplie que tous ceux que vous m'avez donnez soient unys ensemble comme vous, mon Pere, estes uny avec moy, et moy avec vous, et qu'ainsi eux soient un en nous : *Ut omnes unum sint, sicut tu, Pater, in me, et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint* (Joan. 17). Mais pour nous monstrer qu'il ne parloit pas seulement pour les apostres, ains (1) aussi pour tous les chrestiens, il adjouste : Je ne vous prie pas seulement pour ceux-cy; mais encore pour tous ceux qui croiront en moy par leur parolle : *Non pro eis autem rogo tantum, sed et pro eis qui credituri sunt per verbum eorum in me* (*Ibid.*). Nul, dis-je, mes cheres ames, n'eust jamais osé faire cette comparaison, ny demander que nous fussions unis avec Dieu, et les uns avec les autres, ainsi que le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit, sont unis par ensemble.

Cette comparaison certes semble estre du tout extreme, que nous soyons unis ensemble de cette union incomprehensible que nulle creature ne sçauroit imaginer, estant une chose du tout admirable; que cette unité si incomprehensible, simple des trois personnes divines, qui ne peut estre comprise de nos petits esprits, nous soit donnée pour modelle de l'union que nous devons avoir les uns avec les autres : aussi ne devons-nous pas pretendre de pouvoir parvenir à l'esgalité de cette union, car il ne se peut, ains il nous faut contenter d'en approcher le plus pres qu'il nous sera possible, selon nostre capacité; car Nostre-Seigneur ne nous oblige pas à l'esgalité de cette union, ains seulement à la qualité et ressemblance, c'est-à-dire, que nous devons aymer et estre unis par ensemble le plus parfaitement, et le plus purement qu'il se pourra.

Or j'ay pris d'autant plus playsir à traitter de ce subjet aujourd'huy, que je trouve que S. Paul nous recommande cet amour du prochain avec des termes admirables, dans l'Epistre que nous avons leuë en la saincte Messe, en laquelle il dit, es-

(1) Mais.

crivant aux Ephesiens : ***Estote imitatores Dei sicut filii charissimi, et ambulate in dilectione, sicut et Christus dilexit nos, et tradidit semetipsum pro nobis, oblationem et hostiam Deo in odorem suavitatis*** (Eph. 5); Soyez imitateurs de Dieu, comme enfans tres-chers, et marchez en la voye de dilection, et vous aymez les uns les autres, ainsi que le Christ nous a aymez, et s'est livré soy-mesme pour nous en oblation, et sacrifice à Dieu en odeur de suavité. O que ces parolles sont aymables et dignes d'estre considerées et pesées! Certes, ce grand apostre nous fait bien entendre, quelle doit estre nostre concorde et dilection des uns envers les autres : concorde et dilection qui ne sont qu'une mesme chose, car le mot de concorde veut dire union des cœurs, et dilection veut dire, eslection des affections, ou union des affections.

O Dieu, mes cheres ames, que la dilection que nous devons avoir pour le prochain, doit estre parfaite! Mon Pere, dit Nostre-Seigneur, je vous prie qu'ils soient un avec nous, comme vous et moy sommes un : ***Ut omnes unum sint, sicut tu, Pater, in me, et ego in te : ut et ipsi in nobis unum sint.*** Parolles par lesquelles il nous vouloit faire entendre comme quoy il desiroit que nous fussions tous unis ensemble, d'une saincte et tres-estroitte union, par le moyen d'une veritable dilection; c'est pourquoy son glorieux apostre nous l'a recommandé si particulierement en son Epistre, nous exhortant de marcher en la voye de la dilection, comme enfans tres-chers de Dieu, c'est-à-dire, que comme Dieu, qui est nostre Pere, nous a aimez si cherement qu'il nous a tous adoptez pour ses enfans, ainsi montrez que vous l'imitez en vous aymant cherement les uns les autres, en toute bonté de cœur. Et afin que nous marchions en cette saincte dilection, d'un pas de geant, et non pas d'enfant, ce sainct apostre adjouste : Aymez-vous tous les uns les autres, comme Jesus-Christ nous a aymez : or Nostre-Seigneur ne nous a point aymez pour aucun merite qui fust en nous, ains seulement à cause qu'il nous a tous creez à son image et semblance : ***Et creavit Deus hominem ad imaginem suam, ad imaginem Dei masculum, et fœminam creavit eos*** (Gen. 1). Image et semblance, que nous devons aimer, et honorer en tout homme, quel qu'il soit, et non autre chose qui soit en luy, d'autant que rien n'est aymable en luy que cela. Mais hélas! au lieu de conserver et embellir cette divine image et ressemblance comme il devroit, il l'enlaidit et soüille en sorte (1) par ses défauts, qu'elle n'est presque plus reconnoissable; et


(1) De telle sorte.



c'est ce qu'il ne faut nullement aymer au prochain, car Dieu ne le veut pas.

Mais pourquoy il a voulu que nous nous aymassions tous les uns les autres, comme il nous a aimez? et pourquoy, disent les Peres, il a pris tant de soin de nous inculquer ce precepte, et ce commandement de l'amour du prochain, comme estant semblable au commandement de l'amour de Dieu : *Secundum autem est simile illi* (Marc. 12)? Cela certes les fait grandement estonner, de voir qu'il dit, que ces deux commandemens sont semblables, veu que l'un tend à aymer Dieu qui est la bonté mesme et duquel tout bien nous arrive, et l'autre tend à aymer l'homme qui est si remply de malice, et par lequel tant de maux nous arrivent : car ce commandement de l'amour du prochain n'exclud personne; il contient mesme en soi l'amour des ennemis. Mon Dieu! quelle disproportion entre les deux objets de ces amours! et cependant ces deux commandemens sont semblables, en telle sorte, que l'un ne peut subsister sans l'autre, et faut necessairement que l'un perisse ou s'accroisse, en mesme temps que l'autre perit ou s'augmente, ainsi que l'asseure S. Jean.

Pline rapporte que Marc Antoine achepta un jour deux beaux jouvenceaux que luy presenta un certain maquignon; car en ce temps-là, comme l'on fait encore maintenant en quelques contrées, l'on vendoit des enfans, et il y avoit des hommes qui en faisoient trafic, comme l'on fait des chevaux en ces contrées deça (1). Or ces deux jouvenceaux se ressemblaient si parfaitement que le maquignon luy fit accroire qu'ils estoient jumeaux; et n'estoit quasi pas croyable qu'ils pussent avoir une si parfaite ressemblance autrement, car estant separez l'un de l'autre, l'on ne pouvoit nullement juger lequel c'estoit des deux, et pour cela Marc Antoine en fit un si grand estat, qu'il les achepta fort cherement : apres quoy les ayant fait conduire chez lui, il trouva qu'ils parloient un langage bien different l'un de l'autre, d'autant que Pline rapporte que l'un estoit du Dauphiné et l'autre estoit d'Asie, lieux extremement esloignez l'un de l'autre. Ce que Marc Antoine ayant sceu, et voyant que ces deux enfans non seulement n'estoient point jumeaux, mais de plus qu'ils n'estoient pas de mesme pays, et qu'ils n'estoient pas nez sous un mesme climat; il se mit grandement en colere contre celuy qui les luy avoit vendus. Mais un de ses courtisans lui ayant representé, que la ressemblance de ces deux esclaves estoit d'autant plus admirable, qu'ils estoient de diverse contrée, et qu'ils n'avoient point

(1) Deça les mers.

d'alliance ensemble, il demeura tout appaisé, et en fit tousjours du depuis un si grand estat, qu'il eust mieux aymé perdre tous ses biens que ces deux esclaves, à cause de la rareté de leur conformité et ressemblance. O que ces deux enfans qui estoient d'un pays si estremement esloigné l'un de l'autre, et qui avoient neantmoins une si parfaite ressemblance, nous representent merveilleusement bien ces deux commandemens de l'amour de Dieu et du prochain! car quel plus grand esloignement y peut-il avoir, que celuy qui se retreuve entre le Createur et la creature, l'infiny et le finy; entre l'amour qui regarde Dieu immortel, et l'amour du prochain qui regarde l'homme mortel; entre le premier de ces amours qui regarde le ciel, et l'autre qui regarde la terre? Certes, la ressemblance de ces deux amours est d'autant plus admirable, qu'ils sont plus eloignez l'un de l'autre.

C'est pourquoy nous devons faire comme Marc Antoine, acheptant bien cherement ces deux amours, comme jumeaux qui sont tous deux sortis des entrailles de la divine Misericorde, et ce en mesme temps; car, dés que Dieu crea l'homme à son image et semblance, il ordonna dés cet instant mesme, qu'il aymeroit Dieu de tout son cœur, et son prochain comme soy-mesme, et la loy de nature a tousjours appris ces deux preceptes, et les a comme gravez au fond du cœur de tous les hommes : de sorte qu'encore que Dieu ne les eust point donnez, tous les hommes neantmoins n'eussent pas laissé de sçavoir qu'ils sont obligez non seulement d'aymer Dieu, mais aussi d'aymer le prochain. Et cecy nous le voyons bien, en ce que Dieu trouva extremement mauvaise la responce que luy fit ce miserable Caïn, lequel eut bien la hardiesse, quand il luy demanda ce qu'il avoit fait de son frere Abel, de lui dire qu'il n'estoit pas obligé de le garder : *Num custos fratis mei sum ego* (Gen. 4)? Parce que nul ne se peut excuser, ny dire qu'il ne sçait pas qu'il faut que nous aymions nostre prochain comme nous-mesmes, Dieu ayant imprimé cet amour au fond de nostre cœur, en nous creant tous à l'image et semblance les uns des autres; car, portant tous l'image de Dieu en nous, nous sommes tous par consequent l'image les uns des autres, ne representant tous qu'un mesme portrait, qui est Dieu.

Cela estant donc ainsi, voyons un peu, je vous prie, mes cheres sœurs, les termes admirables par lesquels Nostre-Seigneur nous recommande l'amour du prochain : *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem sicut dilexi vos* (Joan.

13); Je vous donne, dit-il, parlant à ses apostres, un commandement nouveau, qui est, que vous vous aymiez les uns les autres, ainsi que je vous ay aymez. Mais pour quelle cause appelle-t-il ce commandement nouveau, puis qu'il avoit esté desja donné en la loy de Moyse, et qu'il n'avoit pas aussi esté ignoré en la loi de la nature, ayant esté cognu et mesme observé de quelques-uns dés le commencement du monde. En voicy les raisons.

Premierement, Nostre-Seigneur appelle ce commandement nouveau, parce qu'il le vouloit renouveler; et comme nous voyons que lors qu'on met du vin nouveau en quantité dans un tonneau où il y en avoit encore un peu de vieil, qui estoit resté, l'on ne dit pas que ce soit du vin vieil qu'il y a dans ce tonneau, ains du vin nouveau, à cause que la quantité du nouveau surpasse sans comparaison celle du vieil : de mesme Nostre-Seigneur appelle ce commandement nouveau, parce que, si bien il avoit esté donné auparavant en la loy de Moyse, il n'avoit pas neantmoins esté observé, que par un fort petit nombre de personnes. C'est pourquoy Nostre-Seigneur vouloit qu'il fust entierement renouvellé, et qu'il receust les derniers traits de sa perfection, et que nous nous aymassions les uns les autres, ainsi que faisoient les premiers chrestiens, lesquels, au rapport de S. Luc, pratiquoient si parfaitement ce commandement, qu'ils n'avoient tous qu'un cœur et qu'une ame, ayant une telle union par ensemble, que jamais on n'y voyoit nulle division : *Multitudinis credentium erat cor unum, et anima una, nec quisquam qui possidebat aliquid, suum esse dicebat* (Act. 4). Aussi jouyssoient-ils d'une consolation tres-grande, par le moyen de leur union, qui estoit telle, que tout ainsi que de plusieurs grains de froment estant moulus et pestris ensemble, l'on n'en fait qu'un seul pain, qui est composé de tous ces grains de bled, lesquels, bien qu'ils fussent auparavant separez et divisez l'un de l'autre, sont apres tellement joincts et unis ensemble, qu'ils ne peuvent plus estre separez, remarquez ny connus en particulier : de mesme les chrestiens avoient une si grande union, et un amour si fervent les uns pour les autres, que leurs cœurs et leurs volontez estoient tout pesle-mesle, et sainctement confus, sans que cette saincte confusion et meslange leur apportast aucun empeschement; ce qui faisoit que ce pain pestry de tous ces cœurs estoit extremement agreable à la divine Majesté. Et comme nous voyons encore que de plusieurs raisins ne se fait qu'un seul vin, estant pressurez les uns parmy les autres, n'estant plus possible par apres de remarquer quel est le vin qui a esté tiré de tels ou tels grains,

ou de tels ou tels raisins, ains, tout estant pesle-mesle, ce n'est plus qu'un vin composé de plusieurs raisins : de mesme, ces cœurs des premiers chrestiens, dans lesquels la tres-saincte charité et dilection regnoit, estoient tous comme un vin mystique composé de plusieurs cœurs, comme de plusieurs grains de raisins. Mais ce qui faisoit qu'il y avoit une si grande union entr'eux tous, n'estoit autre chose que la frequente communion, laquelle venant à cesser ou à se faire rarement, la saincte dilection est venuë par mesme moyen à se refroidir entre les chrestiens, et a beaucoup perdu de sa force et suavité.

Le commandement de l'amour du prochain est donc nouveau, pour la raison que nous venons de dire, qui est, parce que Nostre-Seigneur l'est venu renouveller, par le tesmoignage qu'il nous a rendu, que sa volonté estoit que ce commandement fust mieux observé qu'il n'estoit auparavant. Il est encore nouveau, parce qu'il semble que Nostre-Seigneur l'ait ressuscité. Et comme l'on appelleroit un homme nouveau, celuy qui estant mort, viendroit à ressusciter, autant en peut-on dire de ce commandement, d'autant qu'il estoit tellement negligé entre les hommes, qu'il sembloit estre comme mort et aneanti, si peu de personnes il y avoit qui s'en ressouvinssent, ou du moins qui l'observassent. C'est pourquoy Nostre-Seigneur le donne de rechef aux hommes, et veut que, comme un nouveau commandement, il soit prattiqué fidelement et fervemment. Il est aussi nouveau à cause de la nouvelle obligation que nous avons de l'observer. Ha! que nous nous devons rendre souples à l'observation de ce divin precepte, puisque Nostre-Seigneur est venu luy-mesme pour nous l'enseigner, non seulement de parolles, mais beaucoup plus par ses exemples! d'autant que ce Maistre divin et tres-aymable, ne nous a rien voulu enseigner qu'il n'ayt premierement prattiqué, et ne nous a donné nul precepte, qu'il ne l'ayt premierement observé devant que de nous le donner : car, avant que de renouveller ce commandement de l'amour du prochain il nous a aymez, et monstré par exemple comme nous devons prattiquer cet amour, et afin que nous ne l'accusassions point de nous avoir ordonné une chose impossible, il se donna premierement à nous au tres-sainct Sacrement, puis il nous dit : Aymez-vous les uns les autres, comme je vous ay aymez.

Il est certes tres-certain que les hommes qui ont precedé de la loy evangelique, seront damnez s'ils n'ont pas aymé leur prochain, puisque la loy de nature et la loy de Moyse les y obligeoient. Mais les chrestiens qui ne s'aymeront pas les uns les



autres, et qui n'auront pas observé ce divin precepte de l'amour du prochain, apres avoir eu l'exemple de Nostre-Seigneur, seront damnez d'une damnation incomparablement plus grande.

Les anciens, je veux dire ceux qui estoient devant l'Incarnation de nostre Sauveur et Maistre, peuvent avoir quelque excuse, s'ils n'ont pas bien observé ce commandement; car, si bien l'on sçavoit desja dés ce temps-là, que Nostre-Seigneur viendroit reparer l'image et ressemblance de Dieu qui est en nous, par l'union de sa nature divine avec la nature humaine, et par sa mort et passion, ce n'estoit que quelques-uns des plus saincts qui avoient cette cognoissance, comme les patriarches, et les prophetes; car, pour le reste des hommes, ils ignoroient quasi tous ces divins mysteres. Mais maintenant que nous sçavons, non qu'il viendra, ains qu'il est venu, et qu'il nous a recommandé tout de nouveau cette saincte dilection des uns envers les autres, combien serons-nous dignes de punition, si nous n'aymons nostre prochain?

Mais se faut-il estonner, mes cheres sœurs, si ce divin Sauveur de nos ames, veut que nous nous aymions les uns les autres, comme il nous a aymez, puisqu'il nous a tellement restablis à cette parfaite ressemblance que nous avions avec luy, en unissant nostre nature à la sienne, qu'il semble qu'il n'y ayt plus de difference? O certes! nul ne peut plus entrer en doute que l'image et ressemblance de Dieu, laquelle estoit en nous auparavant l'Incarnation de Nostre-Seigneur, ne fust grandement imparfaite, et grandement distante de la vraye ressemblance de celuy que nous representions, et duquel nous estions le portraict et l'image; car, quelle proportion y pouvoit-il avoir entre Dieu et la creature? La couleur de ce portraict estoit extremement blaffarde, ternie et decolorée, de maniere qu'il n'y restoit plus que quelques traicts et petits lineamens, ainsi que l'on void en un tableau qui est seulement esbauché, où les dernieres couleurs n'estant point encore appliquées, il n'y a seulement qu'un air bien petit et bien mince de celuy qu'il represente; mais Nostre-Seigneur, estant venu au monde, a tellement restably cette image, et relevé nostre nature au dessus de tous les anges, et au dessus de tout ce qui n'est point Dieu, et nous a tellement faits semblables à luy par son incarnation, que nous pouvons maintenant dire, et avec verité, que nous ressemblons en quelque sorte parfaitement à Dieu, lequel s'estant fait homme a pris nostre semblance, et nous a donné la sienne. O combien donc devons-nous relever nostre courage, pour vivre selon ce que

nous sommes, en imitant ce divin Maistre le plus parfaitement qu'il nous sera possible! puisqu'il est venu en ce monde, pour nous enseigner ce que nous devons faire pour conserver en nous cette beauté et divine ressemblance, qu'il a si parfaitement reparée et embellie par son incarnation.

Or dites-moi donc, l'amour cordial que nous nous devons porter les uns les autres, quel et combien parfait doit-il estre, puisque Nostre-Seigneur nous a egalement reparez, et faits semblables à luy, sans en exclure aucun? Mais il faut neantmoins entendre tousjours qu'il ne faut pas aymer ce qui est au prochain contraire à cette divine ressemblance, et qui peut ternir ce portrait sacré, c'est-à-dire, ses imperfections : mais hors de là, mes cheres sœurs, ne devons-nous pas aymer cherement celuy qui nous represente si au vif la personne sacrée de nostre Maistre? Hé! n'est-ce pas l'un des plus preignants motifs que nous puissions avoir, pour nous aymer tous d'un amour sincere et cordial? Ha! ne devrions-nous pas faire, quand nous voyons nostre prochain, comme fit le bon Raguel, quand il vit le jeune Tobie? Ce bon homme, dis-je, le voyant : Hé! dit-il à sa femme, mon Dieu, que cet enfant me represente bien nostre bon cousin Tobie : *Quam similis est juvenis iste consobrino meo* (Tob. 7)! Puis s'estant enquis de luy d'où il estoit, et s'il ne cognoissoit point Tobie, l'ange qui l'accompagnoit respondit, qu'ils le cognoissoient bien, et que celuy à qui il parloit estoit son fils. Lors le bon Raguel, tout transporté d'aise, l'embrassa, et le baisant et le caressant tendrement, luy dit ces parolles : O mon enfant! que tu es fils d'un bon pere, et que tu ressembles à un grand homme de bien ; *Benedictio sit tibi, fili mi, quia boni et optimi viri filius es*. Et apres luy avoir donné mille benedictions, et rendu plusieurs tesmoignages de bienveillance, il le receut en sa maison, et le traitta merveilleusement bien, selon l'affection qu'il portoit à son pere Tobie.

Hé donc! n'en devrions-nous pas faire de mesme, quand nous nous rencontrons les uns les autres, et que nous voyons nostre prochain? O! devrions-nous dire, que vous ressemblez à un grand homme de bien ; car vous me representez mon Sauveur et mon Maistre! et sur l'asseurance qu'il nous donneroit, ou que nous nous donnerions les uns les autres, que nous nous recognoissons bien, quelles caresses ne luy devrions-nous pas faire? Mais pour mieux dire, combien amoureusement et tendrement devrions-nous recevoir le prochain, honorant en luy cette divine ressemblance, renoüant tousjours ce doux lien de charité, que

S. Paul appelle lien de perfection : *Quod est vinculum perfectionis* (Coloss. 3), qui nous tient liez, serrez, et conjoincts les uns avec les autres?

Marchons donc en la voye de la dilection, comme enfans tres-chers de Dieu, ainsi que nous exhorte le grand Apostre en son Epistre : Mais marchez-y, dit-il, comme Nostre-Seigneur Jesus-Christ y a marché, lequel a donné sa vie pour nous, et s'est offert en holocauste et victime d'odeur et de suavité à son Pere. Parolles desquelles nous tirons la cognoissance du degré auquel doit parvenir l'amour que nous devons avoir les uns envers les autres, et à quelle perfection il doit monter, qui est de donner ame pour ame, vie pour vie, et enfin tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons, les uns pour les autres, excepté le salut; car Dieu veut que cela seul soit reservé. Nostre-Seigneur a donné sa vie pour un chascun de nous, il a donné son ame, il a donné son corps, et n'a rien reservé; et partant, il ne veut pas aussi que nous fassions aucune reserve pour nostre prochain, excepté le salut eternel.

Nostre-Seigneur nous a donné sa vie, non seulement en l'employant à nous enseigner ce que nous devons faire pour nous sauver, tant par ses exemples que par ses parolles, guerissant les malades, et faisant plusieurs miracles; mais il a encore donné sa vie en fabriquant sa croix tout le temps d'icelle (1), souffrant mille et mille persecutions de ceux-mesmes pour lesquels il la donnoit, et auxquels il faisoit tant de bien. Or c'est en cela, mes cheres sœurs, qu'il veut que nous l'imitions, et que nous fabriquions nostre croix, en souffrant les uns pour les autres, ainsi qu'il a fait, et que nous donnions nostre vie pour ceux-mesmes qui nous la voudroient oster, nous employant pour le prochain non seulement és choses agreables, mais encore és plus penibles et desagreables, comme de supporter amoureusement les persecutions qu'il nous fait, et tout ce qui pourroit en quelque façon refroidir nostre cœur envers luy.

Il y en a plusieurs qui disent : J'ayme grandement mon prochain, et voudrois bien luy rendre quelque service. Cela est bon, dit S. Bernard, mais cela n'est pas assez, il faut passer plus outre. Je l'ayme tellement, que je voudrois employer de bon cœur tous mes biens pour luy. Cela est d'avantage, et meilleur, mais ce n'est pas encore assez. Je l'ayme, je vous asseure, tellement que j'employerois volontiers ma personne pour luy. Voilà certes un tres-bon signe de vostre amour; mais il faut passer plus outre,

(1) D'elle.

car il y a encore un degré plus haut, ainsi que nous l'apprend S. Paul, lequel escrivant aux Corinthiens, leur disoit : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi* (1. Cor. 11) ; Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jesus-Christ; voulant dire : Je suis prest à donner ma vie pour vous comme il a fait, et à m'employer si absolument pour vostre salut, que je ne veux faire aucune reserve, pour vous temoigner combien je vous ayme cherement et tendrement; ouy mesme, je suis prest de laisser faire pour vous tout ce qu'on voudra de moy. En quoy il nous apprend, que de s'employer jusques à donner sa vie pour le prochain, n'est pas tant que de se laisser employer pour luy au gré des autres, ou par eux, ou pour eux; et c'est cela qu'il avoit appris de Nostre-Seigneur, lequel s'estant employé luy-mesme pour nostre salut et redemption, se laissa employer par apres pour faire cette mesme redemption, et nous acquerir le salut, se laissant attacher sur la croix par ceux-là mesmes pour qui il mourroit. Il (1) s'estoit employé luy-mesme toute sa vie, et en sa mort il se laissa employer, laissant faire de luy tout ce qu'on vouloit, non par ses amis, ains par ses ennemis, qui luy donnerent la mort avec une rage et furie insupportable, sans qu'il y resistast aucunement, ny s'escusast, se laissant conduire et tourner à toute main, tout ainsi que la cruauté de ces malicieux bourreaux leur suggeroit, regardant en cela la volonté de son Pere celeste, laquelle estoit qu'il mourust pour les hommes; à quoy il se sousmit avec un amour si grand, qu'il est plus digne d'estre admiré, que d'estre imaginé ny compris.

C'est à ce souverain degré de perfection de l'amour du prochain, que nous autres ecclesiastiques, religieux et religieuses, qui sommes consacrez au service de Dieu, sommes appellez, et auquel nous devons pretendre de toutes nos forces, ne nous employant pas seulement pour le bien du prochain, ains nous laissant encore employer pour luy, par la saincte obeyssance, à faire tout ce qu'on voudra de nous, sans que jamais nous y resistions. Car, quand nous nous employons nous-mesmes pour son service, ce que nous faisons par nostre eslection, et par le choix de nostre propre volonté apporte tousjours beaucoup de satisfaction à nostre amour propre; mais de nous laisser employer pour le prochain és choses qu'on veut, et que nous ne voulons pas, ou que nous ne choisissons pas, c'est là où gist le souverain degré de cet amour : comme quand nous voudrions prescher, on nous envoye servir les malades; et quand nous voudrions

(1) S. Paul.

prier pour le prochain, l'on nous fait faire autre chose pour le service du mesme prochain. Mieux vaut tousjours, sans comparaison, ce que l'on nous fait faire (j'excepte ce qui est contraire à Dieu, et qui l'offense), que ce que nous faisons ou choisissons de nous-mesmes.

Aymons-nous donc les uns les autres et marchons en la voye de la dilection, nous aymant comme Nostre-Seigneur Jesus-Christ nous a aymez. Il s'est offert en holocauste pour nous, lors qu'il mourut sur la croix, où il nous donna jusques à la dernière goutte de son sang, lequel il respandit sur la terre comme pour faire un ciment sacré, duquel il vouloit cimenter, unir, conjoindre, et attacher toutes les pierres vives de son Eglise, qui sont les fideles l'un à l'autre, afin qu'ils fussent tellement unis, serrez, et conjoincts par ensemble, que jamais il ne se trouvast nulle division entre-eux : tant il craignoit que cette division ne leur causast une desolation eternelle! O combien ce motif est preignant, pour nous inciter à garder et observer exactement ce commandement, de penser que nous avons tous esté esgalement arrosez de ce sang precieux!

Nostre-Seigneur donc, dit le sainct apostre, s'est offert à Dieu son Pere pour nous, en hostie d'odeur et de suavité. Hé! quelles divines odeurs ne respandit-il pas devant son Pere eternel, lors qu'il institua le tres-sainct Sacrement de l'autel, auquel il nous tesmoigna si admirablement la grandeur incomparable de son amour! O que ce fut un parfum infiniment suave, que cet acte de dilection si incomprehensible que Nostre-Seigneur fit, lors qu'il se donna à nous, qui estions ses ennemis, et qui luy causions la mort! Ce fut vrayement alors qu'il nous donna le moyen de parvenir à ce supreme degré d'union, qu'il nous desiroit, qui est d'estre faits un avec luy, comme luy et son Pere ne sont qu'un, ainsi qu'il luy avoit demandé, treuvant en mesme temps le moyen de faire cette saincte union, en instituant le tres-sainct Sacrement de l'Eucharistie, par la reception duquel nous sommes faits une mesme chose avec lui, ainsi que dit S. Paul : *Unus panis, et unum corpus multi sumus omnes, qui de uno pane et de uno calice participamus* (I. Cor. 10). O bonté incomparable! que vous estes digne d'estre aymée! jusques où s'est abaissée la grandeur de Dieu, pour un chascun de nous, et jusque où veut-il nous elever, de nous unir si parfaitement à soy, qu'il nous rende une mesme chose avec luy! Ce que Nostre-Seigneur a voulu faire, pour nous enseigner, que comme nous sommes tous aymez d'un mesme amour, par lequel il s'unit à nous en ce tres-saint

Sacrement ; ainsi veut-il que nous nous aymions tous de ce mesme amour qui tend à l'union, mais à une union plus grande et plus parfaite qu'il ne se peut dire.

Nous sommes tous nourris d'un mesme pain, qui est ce pain celeste du tres-sainct Sacrement, la manducation duquel s'appelle communion ; ce qui nous represente la commune union que nous devons avoir par ensemble, union sans laquelle nous ne meritons pas le nom d'enfans de Dieu, puisque nous ne luy obeyssons pas. Les enfans qui ont un bon pere, le doivent imiter, et suivre ses commandemens en toutes choses : ***Patrem sequitur sua proles.*** Mais quel meilleur pere, mes cheres ames, pourrions-nous avoir que Dieu, qui est la bonté mesme, et celui duquel toute bonté derive ? C'est pourquoy nous le devons imiter le plus parfaitement qu'il nous sera possible, et obeyr de mesme à ses divines ordonnances, lesquelles ne peuvent estre que tres-sainctes et salutaires.

Or, entre tous les preceptes qu'il nous a donnez, il n'en a point tant inculqué n'y tesmoigné desirer une observation si particuliere que de celuy de l'amour du prochain ; non pas que celuy de l'amour de Dieu ne le precede, mais d'autant qu'en celuy-cy la nature nous y aydant moins qu'en l'autre, il estoit besoin que nous y fussions excitez d'une maniere plus particuliere : c'est pourquoy l'Apostre dit, que qui ayme son prochain, il accomplit la loy : ***Qui diligit proximum, legem implevit*** (Rom. 14) ; qui est autant comme s'il disoit : Aymez le prochain, et cela suffit, la loy est accomplie.

Aymons-nous donc les uns les autres de toute l'estendue de nostre cœur, pour plaire à nostre Pere celeste ; mais aymons-nous raysonnablement, c'est-à-dire, que nous devons regir nostre amour par la raison, qui veut que nous aymions plus l'ame du prochain que son corps, puis apres que nous aymions un peu le corps, et puis tout ce qui appartient au prochain par ordre, chaque chose selon qu'elle le merite pour la conservation de cet amour. Que si nous faisons cela, mes cheres ames, nous pourrons bien chanter avec une extreme consolation de nos ames, ces parolles du psalme, la consideration duquel estoit si suave au grand S. Augustin : ***Ecce quàm bonum, et quàm jucundum habitare fratres in unum*** (Psal. 132) ! O voicy qu'il fait bon voir habiter les freres ensemble, avec union, concorde et paix ; car ils sont semblables à l'onguent precieux qu'on respandit sur le chef du grand prestre Aaron, et lequel par apres couloit le long de sa barbe, et sur ses vestemens.

Nostre-Seigneur et Souverain Maistre est ce grand Prestre eternel, sur lequel a esté respandu cet onguent precieux et incomparablement odoriferant de la dilection de Dieu, et du prochain; et nous autres, qui sommes comme ses cheveux, ou comme autant de poils de sa barbe, devons participer à cet onguent sacré. Ou bien nous pouvons dire que les apostres ont esté comme la barbe de Nostre-Seigneur, qui est nostre chef, et duquel nous sommes les membres, d'autant qu'ils furent comme attachez à luy, voyant ses exemples et ses œuvres, recevant ses divins enseignemens immediatement de sa bouche sacrée : mais nous autres n'avons pas eu cet honneur, ains, ce que nous savons, nous l'avons appris des apostres. C'est pourquoy l'on peut dire que nous sommes comme les vestemens de nostre grand Prestre, nostre Sauveur et Maistre, sur lesquels neantmoins découle encore cet onguent precieux de la tres-saincte dilection, qu'il nous a tant recommandée, et qu'il nous a encore particulierement exprimée par son sainct apostre, lequel ne veut pas que nous nous arrestions à imiter, ny les anges ny les cherubins, ny les seraphins, en cette vertu de la dilection, ains Nostre-Seigneur mesme, qui nous l'a enseignée beaucoup plus par pratique que par parolle, specialement lorsqu'il fut attaché à la croix. Croix au pied de laquelle nous devrions nous tenir continuellement, comme le lien auquel les fideles imitateurs de ce divin Sauveur font leur plus ordinaire demeure; car c'est de là d'où ils reçoivent cette liqueur celeste de la saincte dilection, qui sort à gros randons (1), comme d'une divine source, des entrailles de la divine misericorde de Nostre-Seigneur, qui nous a aimez d'un amour si fort, si solide, si ardent, et si constant, que la mort mesme ne l'a peu refroidir ni diminuer; ains au contraire, l'a tellement reschauffé et aggrandy, que les eaux des plus ameres afflictions ne l'ont peu esteindre, tant il estoit enflammé; ny les persecutions les plus envenimées de ses ennemis, n'ont pas eu assez de force pour vaincre la solidité et fermeté incomparable de son amour envers nous : pour nous monstrer que nostre amour envers le prochain doit estre fort, ardent, solide et perseverant, si nous desirons parvenir à la gloire eternelle, où nous conduise le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

(1) Abondamment.

SERMON

POUR LE JOUR DE L'ANNONCIATION.

(RECUEILLI.)

Osculetur me osculo oris sui : quia meliora sunt ubera tua vino, fragrantia ungentis optimis.

Que je reçoive un baiser de sa propre bouche : car vos mammelles sont meilleures que le vin, et respandent un plus doux parfum. (CANT. 1.)

LA divine amante, jettant un profond soupir, se prit à dire : Qu'il me baise, ce cher amant de mon ame, qu'il me baise d'un baiser de sa bouche ; car vos mammelles sont meilleures que le vin, et respandent des odeurs grandement agreables. *Oleum effusum nomen tuum;* et vostre nom est comme un huile respandu, lequel estant composé de tous les parfums les plus precieux, exhale des odeurs souverainement delectables. *Ideo adolescentulæ dilexerunt te;* c'est pourquoy les jeunes filles vous ont aymé et sont allées apres vous. *Trahe me post te, curremus in odorem unguentorum tuorum;* Tirez-moy apres vous, et nous courrons à l'odeur de vos unguents.

Les Peres, considerant ces parolles du Cantique, que l'espouse dit à son espoux : Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche, disent que ce baiser qu'elle desire si ardemment, n'est autre que l'execution du mystere de l'Incarnation de Nostre-Seigneur; baiser qui avoit esté si long-temps attendu et desiré par une si longue suitte d'années, de toutes les ames qui meritent le nom d'amantes. Mais enfin ce baiser, qui avoit esté si long-temps refusé et differé, fut accordé par le divin Espoux, en ce jour de l'Annonciation que nous celebrons aujourd'huy, à cette amante sacrée Nostre-Dame, laquelle seule merite le nom d'*espouse* et d'*unique* par excellence, au dessus de toutes les autres, au mesme temps qu'elle vint à lancer ce soupir amoureux : *Osculetur me osculo oris sui;* Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche : car ce fut alors que cette divine union du Verbe eternel avec nostre nature, representée par ce baiser, se fit dans les entrailles trespures de la glorieuse Vierge Nostre-Dame.

Mais voyez, de grace, comme cette divine amante exprime merveilleusement bien ses amours : Qu'il me baise, dit-elle, ce cher amant de mon ame, c'est-à-dire, que ce Verbe divin qui est la parolle du Pere eternel sortant de sa bouche, vienne en moy

s'unir à la nature humaine par l'entremise du Sainct-Esprit, qui est le soupir amoureux du Pere envers son Fils, et du Fils reciproquement envers son Pere. Mais quand fust-ce que ce divin baiser fut donné à ceste espouse incomparable? ce fust aussitost qu'elle eut dit à l'ange cette parolle tant desirée : *Fiat mihi secundum verbum tuum* (Luc. 1); Qu'il me soit fait selon vostre parolle. O consentement digne de grande resjouyssance pour les hommes, d'autant que c'est le commencement de leur bon-heur eternel! O alliance inoüie, ô grace incomparable! le Pere prend Nostre-Dame pour sa fille bien-aymée; le Sainct-Esprit, pour son espouse tres-chere; et le Fils, s'unissant personnellement à nostre humanité, l'a choisie pour sa Mere : qui sont les effets admirables que ce divin baiser opera en elle pour nostre salut, au moment de l'Incarnation. Cela estant donc ainsi presupposé, nous ferons une petite meditation sur la suitte des parolles que la divine amante dit à son bien-aymé, par lesquelles elle luy donne des louanges nompareilles.

Premierement, apres avoir demandé cet amoureux baiser, elle luy dit : *Meliora sunt ubera tua vino;* Vos mammelles sont meilleures que le vin, respandant des odeurs extremement suaves. Considerez, je vous prie, comme elle s'exprime merveilleusement bien. Les mammelles de Nostre-Seigneur sont ses amours : Vos amours, veut-elle dire, mon bien-aymé, sont incomparablement meilleures que le vin de toutes les consolations terrestres. Les mammelles representent les amours, d'autant qu'elles sont posées sur le cœur, et comme disent les medecins, le laict dont elles sont remplies est comme la moüelle de l'amour maternelle des meres envers leurs enfants; l'amour le produisant pour leur nourriture. C'est pourquoy, dit la chere amante, vos amours, qui sont vos mammelles, ô mon bien-aymé! produisent une certaine liqueur tres-odoriferante, qui recrée merveilleusement mon ame, si que (1) je n'estime nullement la bonté des vins les plus precieux et delicats; les playsirs de la terre ne sont rien en comparaison, ils sont plustost des ennuis que des contentemens. Le vin represente la joye et les playsirs de la terre, d'autant qu'il resjouït le cœur de l'homme, et le fortifie : *Vinum lætificat cor hominis,* dit le sainct prophete David (Psal. 102). Les amours de Nostre-Seigneur ont une force incomparable et une proprieté indicible au dessus des playsirs terrestres pour recreer le cœur humain, car rien n'est capable de luy donner un contentement parfait que le seul amour de Dieu. Regardez, si vous voulez,

(1) Tellement que.

tous les plus grands de la terre, considerez leurs conditions, les unes apres les autres, et vous verrez qu'ils n'ont jamais un parfaict contentement; car, s'ils sont riches et eslevez aux plus hautes dignitez du monde, ils en desirent tousjours davantage.

L'exemple d'Alexandre, que les mondains appellent *le Grand,* nous l'enseigne assez et fortifie mon dire, parce qu'ayant plus de biens que nul autre qui eust esté devant luy, possedant presque l'empire universel de toute la terre, en estant maistre et seigneur absolu, si que tout le monde observoit le silence en sa presence, les princes mesmes n'osoient dire mot, et trembloient sous son authorité, pour le grand respect qu'ils luy portoient. Neantmoins, un jour, entendant dire à un certain philosophe qu'il y avoit encore plusieurs autres mondes que celuy-cy, il se prit à pleurer comme un enfant, d'autant, disoit-il, qu'y ayant plusieurs mondes, il n'en avoit pas conquis encore un seul entierement, si qu'il desesperoit de ne les pouvoir pas avoir tous en sa domination. Folie certes tres-grande! l'homme se peine extremement à faire un grand trafic en cette vie pour trouver du contentement et du repos, et pour l'ordinaire son trafic est vain, et il n'en retire nulle utilité. N'estimeroit-on pas, je vous prie, un marchand bien fol et privé de jugement, lequel se travailleroit beaucoup à faire quelque trafic duquel il ne tireroit que de la peine?

Ceux donc qui sçavent asseurement, leur entendement estant esclairé de la lumiere celeste, qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse donner un vray et parfaict contentement à leur cœur, ne font-ils pas un trafic vain et inutile, logeant leur cœur et leurs affections aux creatures quelles qu'elles soyent? les biens de la terre, les maisons, l'or, l'argent, les richesses, mesme les dignitez et honneurs que nostre ambition nous fait poursuivre et rechercher si esperduëment, ne sont-ce pas des trafics bien vains, puisque tout cela est perissable? n'avons-nous pas grand tort d'y loger nostre cœur, puisque toutes ces choses, au lieu de luy donner du repos et de la quietude, ne luy fournissent que des subjets d'empressement et d'inquietude, soit pour les conserver ou accroistre si on les a, ou pour les acquerir si on ne les a pas?

Je veux que nous donnions nos affections et nostre amour aux hommes qui sont creatures animées et capables de raison, qu'est-ce qui nous en arrivera? nostre trafic ne sera-t-il pas vain, puis qu'estant hommes comme nous, esgaux en nature, ils ne peuvent que nous donner un contr'eschange d'amour, nous aymant parce

que nous les aymons? mais apres cela ce sera tout; car n'estant pas plus que nous, nous ne ferons nul gain en notre trafic, et ne recevrons pas plus que nous leur donnerons.

Je passe plus avant, et veux que nous aymions les anges : quel gain, parlant communement, en retirons-nous? ne sont-ils pas creatures comme nous, esgalement subjettes à Dieu, nostre commun et souverain Createur? nous peuvent-ils eslever de deux doigts, comme l'on dit? nullement; les cherubins ny les seraphins n'ont aucun pouvoir de nous agrandir, ny de nous donner un contentement parfaict, d'autant que Dieu s'est reservé cela à luy seul, tant il est jaloux de nostre amour, ne voulant pas que nous trouvions où loger nostre cœur et nos affections hors de luy.

Et pour vous monstrer cela, je vous donneray un exemple. Il arriva une fois qu'un pape avait un chantre qu'il aymoit extremement, d'autant qu'il chantoit merveilleusement bien; mais ce chantre estoit grandement bigearre (1) et fantasque, et bien qu'il fust tant aymé de Sa Saincteté, il luy prit un jour une fantaisie de s'en aller et sortir de la cour du pape : ce qu'il fit, laissant son maistre bien fasché de sa sortie, lequel, pensant en soy-mesme par quel moyen il le pourroit faire revenir en sa cour, il s'advisa d'un artifice, qui fut d'escrire à tous les princes et grands seigneurs, que si ce chantre s'alloit presenter à eux, qu'ils ne le receussent point à leurs services, jugeant que par ce moyen ce pauvre chantre serait enfin contraint de revenir à luy, ne trouvant point de meilleure retraite : ce qui arriva ainsi que le pape l'avoit desiré; car, estant rejeté par tout où il se presentoit, il s'en revint servir l'incomparable chapelle de Sa Saincteté.

Le cœur humain, mes cheres ames, est un chantre infiniment aymé de Dieu qui est la souveraine saincteté; mais ce chantre est plus bigearre et fantasque qu'il ne se peut dire : car, bien qu'il sçache que Dieu prend un grand contentement à ouyr les loüanges que le cœur qui l'ayme luy donne, et se playse extremement aux eslans de nos esprits et en l'harmonie de nostre musique interieure, il prend toutesfois souvent envie à ce cœur de s'aller promener, ne se contentant pas de contenter Dieu, s'il ne se contente encore soy-mesme. Folie et fantaisie certes insupportable : car quel bonheur, mais quel honneur, mais quelle grace, et quel subjet d'un veritable et parfait contentement pouvons-nous rechercher ou desirer, que d'estre aimez de Dieu, de

(1) Bizarre.

le servir et d'estre logez en la maison de sa divine Majesté, c'est-à-dire d'avoir logé en luy nostre amour et nostre cœur, n'ayant d'autre pretention que de luy estre agreable? Et cependant voila que ce cœur, se laissant emporter à ses fantaisies, il va de creature en creature, comme de maison en maison, pour voir s'il en pourra treuver quelqu'une qui le veüille recevoir, et qui luy donne un contentement parfait. Mais c'est en vain; car Dieu, qui s'est reservé ce chantre pour luy seul, a deffendu à toutes les creatures, de quelque nature ou condition qu'elles soient, de luy donner une veritable satisfaction, afin que par ce moyen il soit contraint de s'en retourner à son bon et incomparable Maistre : et si bien ce chantre revient plus par force que par amour, il ne laisse pas neantmoins de le recevoir en sa grace, et luy donner le mesme rang et le mesme office aupres de luy qu'auparavant; ouy mesme, il semble qu'il le caresse davantage, au lieu de le rabroüer (1).

O que la bonté de Dieu est grande envers les hommes, de les traitter ainsi! C'est pourquoy l'Espouse a tres-juste raison de s'escrier : *Meliora sunt ubera tua vino;* O mon bien-aymé, que meilleures sont sans comparaison vos mammelles que le vin! que mille fois sont plus agreables vos amours et vos delices, que toutes celles de la terre et des creatures, pour precieuses et relevées qu'elles puissent estre; fussent-elles des anges, car elles ne nous peuvent aucunement satisfaire, ny contenter. Hé! pourquoy donc, mes cheres sœurs, nous amuserons-nous autour d'elles, esperant quelque contentement au trafic que nous ferons à la recherche de leur amour? Taschons donc de n'aymer que Dieu, puis qu'il est en nostre pouvoir d'acquerir son tres-pur amour, qui seul nous peut contenter, et nous peut infiniment relever au dessus de nous-mesmes.

O que cette divine amante, Nostre-Dame, et tres-chere Maistresse, avoit bien gousté la bonté de ses divines mammelles, lors qu'en l'abondance des divines consolations, qu'elle recevoit en la contemplation de son bien-aymé, toute transportée d'aise et d'un contentement indicible, elle se prist à louer ces divines mammelles, pour nous inciter sans doute à faire le mesme, et quitter toutes les autres pretentions des consolations et contentemens de la terre, afin d'avoir l'honneur et la grace de les succer, et recevoir le laict de la divine misericorde qui en distille goutte à goutte sur ceux qui s'en approchent. Mais elle ne s'arreste pas là, car poursuivant : *Oleum effusum nomen tuum;* Vostre nom,

(1) Repousser.

ô mon bien-aymé, dit-elle, et comme un huile respandu qui est composé des plus excellentes et precieuses odeurs qui se puissent imaginer; voulant dire : Mon bien-aymé n'est pas seulement parfumé, ains il est le parfum mesme; c'est pourquoy, adjouste-t-elle : *Adolescentulæ dilexerunt te;* Les jeunes filles vous ont aymé.

Or qu'est-ce que cette amante veut que nous entendions par ces jeunes filles. Ces jeunes filles en ce subjet representent certaines ames. lesquelles n'ayant pas encore logé leur amour en aucune part, sont extremement propres pour aymer le divin amant de nos cœurs, qui est Nostre-Seigneur Jesus-Christ : non que je veuille dire que celles qui l'ayant desja donné à quelqu'un, venant par apres à le retirer pour le donner à ce celeste Espoux, il ne le reçoive de bon cœur, et n'agrée le don qu'elles lui font de leurs affections; mais pourtant il agrée grandement ces jeunes ames qui luy dedient tout à fait leurs cœurs, pour la seule pretention de son sainct amour.

Vostre nom, poursuit cette saincte Espouse, respand des odeurs si delectables, que les jeunes filles vous ont aymé, vous dediant tout leur amour et toutes leurs affections. O Dieu! quelle grace de donner tout son amour à celuy qui nous recompense si bien, en nous donnant le sien, qui est d'un prix inestimable. En donnant nostre amour aux creatures, comme j'ay dit, nous n'en recevons nul gain, d'autant qu'elles ne nous donnent pas plus que nous leur donnons; mais Dieu, ce divin Espoux de nos ames, nous donne le sien qui est comme un baume precieux, respandant des odeurs souverainement suaves en toutes les facultez de nostre esprit.

Or comme cette saincte amante Nostre-Dame ayma souverainement ce divin Espoux! aussi fut-elle souverainement aymée de luy; car, en mesme temps qu'elle se donna à luy et lui consacra tout son amour, qui fut lorsqu'elle prononça ces divines parolles : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundùm verbum tuum* (Luc. 1); Voicy la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon que vous me dites, et selon qu'il luy playra, voilà que soudain ce Verbe divin descendit dans ses entrailles sacrées, et se rendit fils de celle qui se dedioit pour estre sa servante.

Or, bien que nous sçachions que nul ne peut jamais parvenir à un si haut degré d'amour, n'y se dedier si parfaictement à Dieu, pour suivre sa divine volonté, comme fit Nostre-Dame, nous ne devons pas laisser pourtant de nous dedier et consacrer à son divin amour avec le plus de perfection qu'il nous sera pos-

sible, selon nostre capacité, quoy qu'incomparablement moindre que celle de cette saincte Vierge, qui est l'unique amante qui a le plus parfaictement aymé le divin Espoux, que jamais aucune creature n'a fait, ny fera; d'autant qu'elle commença à l'aymer dès l'instant de sa tres-saincte Conception, commençant de se dedier à Dieu et luy donner son amour, dès qu'elle commença à estre.

Mais cette Espouse sacrée, passant plus avant dans l'entretien qu'elle fait avec son divin Espoux : Tirez moy, luy dit-elle, et nous courrons : *Trahe me post te, curremus.* Les SS. Peres, considerant ces parolles, disent que c'est autant comme si elle disoit : Bien que vous ne tiriez que moy, nous courrons toutesfois plusieurs. Et quand elle dit à son bien-aymé qu'il la tire, elle proteste par là qu'elle a besoin d'estre prevenuë de sa grace, sans laquelle nous ne pouvons rien faire. Mais apres, quand elle adjouste : Nous courrons; elle veut dire : Vous et moy, mon bien-aymé, nous courrons par ensemble, vous m'ayderez à courir, et j'auray l'honneur d'estre vostre cooperatrice; ou bien, comme disent quelques docteurs, plusieurs courront avec moy, à ma suitte, et à mon imitation plusieurs ames vous suivront à l'odeur de vos unguents : *Curremus in odorem unguentorum tuorum.*

Nous voicy maintenant à la seconde partie de nostre exhortation, qui est, mes cheres filles, la profession et la dedicace que vous venez faire de vos cœurs au service de la divine Majesté, dedicace et offrande que vous n'eussiez jamais eu envie de faire, si le souverain Espoux de nos ames ne vous eust tirées et prevenuës de sa grace, ainsi que nous l'asseure cette divine amante, quand elle dit : *Trahe me post te, curremus;* Tirez-moi apres vous, et nous courrons.

La tres-saincte Vierge fut tirée seule et la premiere par le celeste Espoux, pour se consacrer et dedier totalement à son service; car elle fut la premiere qui consacra son corps et son ame à Dieu par le vœu de virginité; mais soudain (1) qu'elle eust esté tirée, elle attira apres elle quantité d'ames, qui lui ont fait offre d'ellesmesmes, pour marcher, sous ses auspices sacrées, en l'observance d'une parfaicte et inviolable virginité et chasteté : *Adducentur regi virgines post eam,* si que depuis qu'elle a tracé ce chemin, elle a tousjours esté suivie d'un grand nombre d'ames qui se sont venuës consacrer par vœu au service de la divine Majesté. Ames tres-cheres, et lesquelles la glorieuse Vierge regardoit, quand elle disoit : *Curremus,* nous courrons, asseurant

(1) Aussitôt.

son bien-aymé que plusieurs suivroient son estendard pour batailler soubs son authorité contre toutes sortes d'ennemis pour la gloire de son nom.

O quel honneur pour nous, de pouvoir batailler sous cette vaillante capitainesse? Mais le sexe feminin semble avoir une obligation particuliere à la suivre; car elle l'a infiniment relevé et honoré. O si la Mere de Dieu eust esté de la nature angelique, combien les cherubins et les seraphins s'en glorifieroient et s'en tiendroient-t-ils honorez! Nostre-Dame est bien aussi l'honneur, le prototype et le patron des hommes, des femmes et des veufves, qui vivent vertueusement; mais pourtant, nul ne peut nier que les filles, à cause de la virginité, n'ayent une certaine alliance avec elle plus particuliere que les autres, parce que cette ressemblance de la virginité leur donne une grande capacité, et un avantage tout particulier pour s'approcher de plus pres de cette Ste Vierge.

Et pour moy, je pense que ce qu'on a fait de tout temps une solemnité plus grande pour l'entrée et profession des filles en la religion, qu'on ne fait pas pour celles des hommes, n'est pour autre raison, sinon que ce sexe estant plus fragile, et faisant un acte de si grande generosité comme il faict alors, il requiert aussi plus d'honneur; et Dieu merite plus d'estre honoré et admiré en cette solennité, que non pas en la profession que les hommes font d'entrer en religion. Et pour dire la verité, les hommes ne font pas un si grand renoncement de leur liberté, comme font les filles, qui se tiennent resserrées dans les celestes prisons de Nostre-Seigneur, qui sont les religions, pour y passer le reste de leurs jours, sans en pouvoir jamais sortir, si ce n'est pour des occasions fort rares et signalées : comme d'aller establir et fonder des monasteres. Les hommes qui entrent en religion, y entrent pour y vivre en obeyssance, selon les regles et statuts d'icelle (1); mais si (2) faut-il confesser, que le renoncement qu'ils font de leur liberté n'est pas si extreme que celuy des filles; d'autant qu'ils ont encore la liberté de sortir, d'aller de couvent en couvent, de prescher, confesser, et faire ainsy plusieurs autres exercices qui leur servent de divertissement. Ils quittent voirement (3) bien le monde d'affection, car tous les religieux le doivent faire ; mais neantmoins on les void tousjours avoir quelque conversation avec les personnes du monde, ce qui soulage un peu la rigueur des loyx qui sont dans l'enclos du monastere. Or, les filles qui se viennent dedier à Dieu, re-

(1) D'elle. — (2) Encore. — (3) A la vérité.

jettent et abandonnent tout cela, renonçant à cette derniere piece que la nature veuile quitter, qui est la liberté; si que nous pouvons bien dire qu'elles font une chose au dessus de la nature, estant necessaire que Dieu leur donne une force surnaturelle pour faire cet acte si parfait, de se dedier à son divin service par un renoncement si grand, comme est celuy qu'elles font. Car on ne leur dit point, qu'estant religieuses, Nostre-Seigneur les conduira sur la montagne de Thabor, pour dire avec S. Pierre : *Bonum est nos hîc esse* (Matth. 17); Il fait bon icy; au contraire, on leur dit, soit qu'elles veulent faire profession, ou entrer au noviciat : Il vous faudra aller sur le mont de Calvaire pour vous y crucifier continuellement avec Nostre-Seigneur; il vous faudra crucifier vostre entendement afin de restraindre toutes vos pensées, pour n'en admettre volontairement aucunes, que celles qui vous seront marquées, selon la vocation que vous choisissez. Il faudra de mesme crucifier vostre memoire, pour n'admettre jamais aucun ressouvenir de ce que vous avez laissé au monde. Il faudra enfin que vous crucifiiez et attachiez à la croix de Nostre-Seigneur vostre volonté particuliere, pour ne vous en plus servir à vostre gré, ains (1) il vous faudra vivre en parfaicte sousmission et obeyssance tout le temps de vostre vie.

Dites-moy donc, s'il vous plaist, n'est-ce pas un acte de tres-grande generosité, et digne d'estre honoré, que celuy que vous faictes, mes cheres filles, en faisant vos vœux, bien qu'on ne vous represente que croix, qu'espines, que lances, que clouds, et enfin que mortifications en la religion? O ames grandement genereuses, que vous monstrez bien qu'en verité vous bataillez et marchez sous les auspices de nostre saincte et glorieuse Maistresse la tres-S[te] Vierge! O sans doute il faut bien que vous ayez consideré que c'est le propre de l'amour de rendre leger ce qui est pesant, doux ce qui est amer, et facile ce qui est insupportable sans amour! Vostre glorieux pere S. Augustin a grandement bien exprimé cette verité, disant que celuy qui ayme ne treuve rien de fascheux, de difficile ou de trop penible : Le travail, dit-il, ne se treuve point en l'amour, ou s'il s'y treuve, c'est un travail bien aymé : *Ubi amatur, non laboratur; aut si laboratur, labor amatur.*

Allez donc, mes cheres filles, ou plutost venez amoureusement vous dedier à Dieu, et au service de son tres-pur amour, et bien que vous rencontriez du travail, la peine vous en sera bien

(1) Mais.

douce en l'asseurence que vous contenterez Dieu, et vous rendrez agreables à vostre chere patronne, laquelle, bien qu'elle n'ayt pas eu le nom de *religieuse,* n'a pas laissé pourtant d'en prattiquer tres-parfaitement les exercices, et laquelle, bien qu'elle soit protectrice de tous les hommes, et de chaque vocation en general, s'est neantmoins rendue particuliere protectrice des vierges qui se sont dediées au service de son divin Fils en la religion ; d'autant qu'elle a esté comme une abbesse qui leur a monstré l'exemple de tout ce qu'elles devoient faire pour vivre religieusement. Et qu'ainsi ne soit (1), je vous presenteray seulement trois poincts à considerer, lesquels je ne feray que toucher en passant, que je treuve dans l'Evangile de ce jour, auquel il est dit que l'ange, s'adressant à cette S[te] Vierge pour luy annoncer le mystere incomparable de l'Incarnation du Verbe eternel, il la treuva en Galilée, et en la ville de Nazareth, retirée toute seule dans sa chambre.

Quant au premier poinct, qui est que Nostre-Dame estoit au pays de Galilée, Galilée est une diction hebraïque, qui vaut autant à dire que transmigration ou passage. Mais pour entendre cecy, il faut que vous sçachiez qu'il y a deux sortes d'oyseaux : les uns qui sont passagers, et les autres qui ne le sont pas. Ceux qui sont passagers font la transmigration, d'autant qu'ils passent d'un lieu à l'autre, comme font les arondelles (2) et les rossignols qui ne demeurent pas ordinairement en ces quartiers, ains ils n'y sont qu'au temps des chaleurs et du printemps, et l'hyver venant ils font la transmigration, se retirant aux autres pays, où le printemps et les chaleurs sont en mesme temps que nous avons icy les froidures de l'hyver : mais le printemps revenant, ils reviennent et font derechef la transmigration, c'est-à-dire le passage d'une contrée à l'autre, nous venant recreer par leur petit gazoüillement.

Les religieux et religieuses ne sont-ils pas au païs de transmigration, et ne font-ils pas le passage du monde en la religion, comme en un lieu de printemps, pour chanter les divines loüanges, et pour s'exempter de souffrir les froidures et les gelées du monde! Hé! n'est-ce pas pour cela qu'ils entrent en la religion, où il n'y a que printemps et que chaleur, le soleil de justice dardant fort ordinairement ses rayons sur les cœurs des religieux, lesquelles il n'eschauffe pas moins en les esclairant qu'il les esclaire en les eschauffant?

Or, qu'est-ce que le monde, sinon un hyver extremement

(1) Qu'ainsi ne soit, *pour qu'on n'en doute pas.* — (2) Hirondelles.

froid, où il n'y a que des ames gelées et froides comme glace? J'entends ceux qui estant du monde, vivent selon les loyx du monde : car je sçay bien qu'on peut vivre parfaictement en toute sorte de vocation, mesme dans le monde, aussi bien qu'en la religion; et pourveu qu'on veuille vivre vertueusement, l'on peut en tous lieux parvenir à un tres-haut degré de perfection. Mais, pour parler selon que nous voyons estre le plus ordinaire, l'on ne rencontre presque au monde que des cœurs de glace, tant ils sont froids, et peu eschauffez de ce feu supresme de l'amour de Dieu, dont tous les autres feux prennent leur origine et leur chaleur. Car, comme le soleil est celuy qui donne de la chaleur à toutes les choses de la terre, laquelle ne produiroit rien sans luy : ainsi l'amour de Dieu est ce divin soleil qui donne de la chaleur au cœur humain quand il est disposé pour la recevoir, et sans ce feu sacré il demeure plus froid qu'il ne se peut dire.

Nostre-Dame donc, comme les religieuses, estoit au pays de transmigration; mais, ô Dieu! qu'elle fit admirablement bien cette transmigration! passant d'un degré de perfection, en un autre plus relevé : bref, sa vie ne fut autre chose qu'un passage continuel de vertu en vertu; en quoy toutes les religieuses la doivent imiter le plus parfaictement qu'elles pourront, puis qu'elles sont celles qui l'approchent de plus prés que tout le reste des creatures : car sans doute, elles sont de ces vierges dont parle le psalmiste, quand il dit, qu'elles seront amenées au Roy, les plus proches d'elle : *Adducentur, Regi Virgines post eam, proximæ ejus* (Psal. 44). L'amour ne dit jamais *sufficit,* c'est assez; il veut qu'on ayt le courage de vouloir tousjours aller plus avant en la voye des volontés du bien-aymé.

La seconde remarque que je fais sur les parolles de l'Evangile, est que Nostre-Dame fut trouvée par l'ange en la cité de Nazareth : or Nazareth veut dire *fleurs;* elle fut donc trouvée en la cité des fleurs, ou en la cité fleurie. O que cette cité nous represente bien à propos la religion! car, qu'est-ce que la religion, sinon une maison, ou une cité fleurie et toute parsemée de fleurs, d'autant qu'on n'y fait chose quelconque (quand on y vit selon les regles et statuts d'icelle) que ce ne soit autant de fleurs : les mortifications, les humiliations, les oraisons; bref, tous les exercices qu'on y prattique, qu'est-ce autre chose que des actes de vertus, qui sont comme autant de belles fleurs, qui respandent une odeur extremement suave devant la divine Majesté? Donc l'on peut dire que la religion est un parterre tout



parsemé de fleurs, tres-agreables à la veuë, et d'odeur tres-salutaire à ceux qui les veulent odorer.

Il est donc dit de la tres-S[te] Vierge, qu'elle estoit en la cité fleurie : mais qu'estoit-elle elle-mesme, sinon une fleur choisie entre toutes les autres fleurs pour sa rare beauté, et son excellence? fleur qui, par son odeur incomparablement suave, a la proprieté d'engendrer et produire plusieurs autres fleurs : *Hortus conclusus soror mea sponsa;* Vous estes un jardin clos et fermé, dit l'espoux sacré du Cantique, à la tres-S[te] Vierge; jardin qui est tout emperlé et emaillé des plus belles fleurs qui se puissent trouver. Mais à qui appartiennent, je vous prie, tant de belles et odoriferantes fleurs dont l'Eglise a esté remplie et ornée, sinon à la tres-S[te] Vierge, l'exemple de laquelle les a toutes produites? Et n'est-ce pas par son moyen que l'Eglise a esté parsemée des roses des martyrs invincibles en leur constance, des soucis de tant de saincts confesseurs, et des violettes de tant de sainctes veufves qui sont petites, humbles et basses comme ces fleurs, mais qui respandent une tres-bonne et suave odeur? et enfin n'est-ce pas à elle à qui appartiennent plus particulierement tant de lys blancs de pureté et de virginité, toutes candides et innocentes; d'autant que ç'a esté à son exemple, que tant de vierges ont consacré leurs cœurs et leurs corps à la divine Majesté, par une resolution et un vœu tres-indissoluble de conserver leur virginité et pureté?

Il y a quelques docteurs qui tiennent qu'elle a institué des congregations de filles, et qu'estant allée à Ephese avec son bien-aymé fils adoptif S. Jean, elle en dressa une, ausquelles elle donna des regles et constitutions. O quelle divine abbesse! O que ces religieuses estoient heureuses d'avoir esté instituées par cette divine doctoresse, qui avoit puisé sa science dans le cœur mesme de son Fils, Nostre-Seigneur, qui est la Sapience(1) du Pere eternel!

La troisiesme remarque que je fais sur les parolles de l'Evangile est, qu'elle fut treuvée toute seule dans sa chambre, quand l'ange la vint salüer, et luy apporta cette tant gracieuse nouvelle de l'Incarnation du Fils de Dieu dans ses chastes entrailles : et les religieuses, que font-elles autre chose, sinon de se tenir retirées dans leurs cellules? Et non contentes de cela, elles se retirent encore en elles-mesmes pour estre plus seules, et par ce moyen se rendre plus capables de jouyr de l'entretien de leur bien-aymé, se retirant au fond de leur cœur, comme dans un

(1) Sagesse.

celeste cabinet où elles se tiennent en solitude : mais vous avez beau vous cacher, les anges vous sçauront bien trouver; car ne voyez-vous pas que Nostre-Dame estant retirée toute seule, elle fut bien treuvée par l'archange S. Gabriel?

Or les sainctes vierges, et les vrayes religieuses, ne sont jamais plus à leur contentement, que lors qu'elles sont toutes seules, afin de mieux contempler la beauté de leur celeste amant, et pour cela, elles se retirent encore en elles-mesmes : aussi est-il dit par le psalmiste, que toute la gloire et la beauté de la fille du roy est au dedans, c'est à dire en l'interieur : *Omnis gloria filiæ Regis ab intus* (Psal. 44). Et pour conserver et accroistre cette beauté interieure, elles sont tousjours attentives, afin de retrancher à tous propos ce qui la pourroit tant soit peu ternir, parce qu'elles sçavent bien que le divin Espoux regarde luy seul dedans, bien que les hommes ne voyent que le dehors. C'est pourquoy cette espouse bien-aymée, je veux dire l'ame qui s'est consacrée à la suite de ses divins amours, afin de ne plaire qu'à luy seul, se retire en elle-mesme pour luy preparer dans son cœur une demeure qui soit agreable à sa divine Majesté. C'est pour ce subjet qu'en la religion l'on recommande tant la solitude, et nous voyons son utilité, en ce que Nostre-Dame la prattiquant, et estant retirée, elle merita dans ce temps-là mesme d'estre choisie pour estre Mere du Fils de Dieu.

Considerons un peu, je vous prie, avant que finir, les vertus que cette sacrée Vierge prattiqua, et nous fit specialement paroistre au jour de l'Annonciation glorieuse. La premiere fut une virginité et pureté si parfaite, qu'elle n'a point de semblable entre les pures creatures. La seconde, fut une tres-saincte et tres-profonde humilité, qui fut joincte et unie inseparablement avec une tres-ardente charité.

La virginité et parfaicte chasteté est une vertu angelique : mais, bien qu'elle appartienne plus particulierement aux anges qu'aux hommes, si est-ce (1) pourtant que Nostre-Dame les surpasse infiniment en cette vertu; sa pureté et virginité ayant trois excellences tres-grandes au dessus de celle des anges : ce que je vous feray voir par trois raisons que je deduiray briefvement.

La premiere raison est, que la virginité de Nostre-Dame a cette excellence, ce privilege, et cette sureminence au dessus de celle des anges, qu'elle est feconde, et celle des anges est sterile, et ne peut avoir de fecondité. Celle de Nostre-Dame est

(1) Encore est-il vrai.



non seulement feconde, en ce qu'elle a produit et porté ce doux fruict de vie, Nostre-Seigneur et nostre Maistre; mais elle est encore feconde, d'autant qu'elle engendre plusieurs vierges, et que c'est à son imitation (ainsi que nous avons dit) que tant de filles consacrent, voüent et dedient à Dieu leur pureté. Or, non seulement cette glorieuse vierge a cette fecondité, mais elle a encore cette proprieté de pouvoir reparer et restablir la virginité et pureté de l'ame qui a esté soüillée et tachée; et du temps qu'elle vivoit, elle a appelé à sa suite plusieurs vierges, qui la suivoient et accompagnoient par tout, comme S[te] Marthe, S[te] Marcelle, et autres : mais en particulier, ne fut-ce pas par son moyen que S[te] Magdelene, qui estoit comme un chaudron noircy de mille immondicitez, fut apres sa conversion enrollée sous l'estendard de la pureté virginale? car estant convertie, elle devint comme une phiole ou un beau vase de christal tout resplendissant et transparant, capable de recevoir et retenir en soy les eaux les plus precieuses de la grace.

La virginité de Nostre-Dame n'est donc point sterile comme celle des anges, ains elle est tellement feconde que dés l'heure qu'elle l'eut voüée à Dieu jusqu'à maintenant, elle a toujours fait de nouvelles productions. Et non seulement elle produit des virginitez par elle-même; mais elle fait encore que les vierges qu'elle produit en produisent d'autres, parce qu'une ame qui se dedie parfaictement au service de Dieu ne sera jamais seule, ains elle en attirera plusieurs à son exemple et à la suite des parfums qui l'ont attirée elle-même; c'est pourquoi l'amante sacrée dit à son bien-aimé : *Trahe me post te, curremus;* Tirez-moi et nous courrons (Cant. 1).

La seconde raison pour laquelle la virginité de Nostre-Dame surpasse celle des anges, c'est parce que les anges sont vierges et chastes par nature. Or, l'on n'a pas accoustumé à proprement parler de loüer une personne de ce qu'elle a de nature, d'autant que ce qui est sans eslection ne merite point de louanges. L'on ne loüe pas le soleil de ce qu'il est lumineux, car, cela lui estant naturel, il ne peut estre autrement. Les anges ne sont pas non plus loüables de ce qu'ils sont vierges et chastes, d'autant que n'ayant point de corps, ils ne peuvent estre autrement. Mais la tres-S[te] Vierge a une virginité loüable, parce qu'elle l'a choisie, esleuë et voüée : et si bien elle a esté mariée, ce n'a point esté au prejudice de sa virginité, parce qu'elle fut mariée à un mary vierge, et qui avoit comme elle voué sa virginité. O que cette Dame ayma cherement cette vertu! C'est pourquoy elle en fit

vœu, et s'accompagna tousjours des vierges, et les favorisa tout particulièrement.

Pour troisiesme raison, la virginité de Nostre-Dame surpasse encore celle des anges, en ce qu'elle a esté combattuë et esprouvée, ce que celle des anges ne peut estre, d'autant qu'ils ne peuvent descheoir de leur pureté, ny recevoir aucune espreuve. Sur quoy le grand S. Augustin dit, parlant aux anges : Il ne vous est pas difficile, ô Esprits bien-heureux, d'estre purs et d'estre vierges, puisque vous n'estes point tentez, ny ne le pouvez estre.

L'on trouvera peut-estre estrange ce que je dy, que la pureté de Nostre-Dame a esté esprouvée et combattuë; mais cela est pourtant vray, et d'une espreuve tres-grande. Mais ja (1) à Dieu ne plaise, que nous pensions que ces espreuves ressemblent aux nostres; parce qu'estant toute pure et la pureté mesme, elle ne pouvoit recevoir les attaques que nous recevons en nostre pureté, car les tentations n'eussent nullement osé aborder ce mur inexpugnable de son integrité virginale, ainsi qu'elles nous importunent nous autres, qui portons la tentation en nous-mesmes : tentation si importune, que le glorieux apostre S. Paul dit, qu'il prioit plusieurs fois le jour Nostre-Seigneur de la luy vouloir oster, ou bien de la moderer en telle sorte qu'il y pust resister sans l'offenser (II. Cor. 12). Nostre-Dame ne receut-elle pas une espreuve bien grande, quand elle vit l'ange en forme humaine? Ha! ne le voyons-nous pas, en ce qu'elle commença à craindre et à se troubler, si que l'ange luy dit : *Ne timeas, Maria* (Luc. 1); Marie, ne craignez point : Car si bien vouloit-il dire, vous me voyez en la forme d'homme, je ne le suis pas neantmoins, ny ne veux point vous parler de la part des hommes; ce qu'il dit voyant que sa pudeur virginale commençoit à entrer en peine.

La pudeur, dit un sainct personnage, est comme la sacristine de la chasteté; et tout ainsi que le sacristain d'une eglise va tousjours regardant autour de l'autel, pour voir si l'on n'y a point pris quelque chose, et a un tres-grand soin de bien fermer les portes, crainte qu'on ne vienne desrober quelque chose sur l'autel : de mesme la pudeur des vierges est tousjours aux aguets, pour voir si quelque chose ne viendra point attaquer leur chasteté, de laquelle, ou pour la conservation de laquelle elles sont si jalouses que dés qu'elles voient quelque chose, mesme quand ce ne seroit que l'ombre du mal, elles s'esmeuvent et se troublent, ainsi que fit la tres-Sainte Vierge, qui ne

(1) Mais déjà.

fut pas seulement Vierge par excellence, audessus de toutes les creatures tant angeliques qu'humaines, mais encore la plus humble de toutes. Ce qu'elle fit excellemment bien paroistre en l'Annonciation, en faisant le plus excellent acte d'humilité qui jamais fut fait, n'y se fera par une pure creature : d'autant que se voyant loüée par l'ange qui la salüa, luy disant, qu'elle estoit pleine de graces, et qu'elle concevroit un fils qui seroit Dieu et homme tout ensemble, cela l'esmeut, et la fit craindre : car si bien elle traitoit familierement avec les anges, elle n'avoit neantmoins jamais esté loüée par eux jusques à cette heure-là, n'estant pas leur coustume de louer les hommes, si ce n'est quelquesfois pour les encourager à quelque grande entreprise.

Cette Saincte Vierge entendant donc que l'ange la loüoit d'une loüange si extraordinaire, elle se troubla; pour montrer aux filles qui prennent playsir d'estre loüées, qu'elles courent grande fortune de recevoir quelque tache en leur pureté, l'humilité estant compagne inseparable de la virginité, en telle sorte que la virginité ne subsistera jamais longuement en l'ame qui n'aura pas l'humilité : elles se peuvent bien trouver l'une sans l'autre, ainsi qu'on void communement dans le monde, y ayant plusieurs personnes mariées qui vivent humblement; mais pour les vierges, il faut neantmoins confesser que l'une de ces deux vertus sans l'autre ne sauroit subsister en elles.

Nostre-Dame estant rasseurée par l'ange, et ayant appris ce que Dieu vouloit faire d'elle, et en elle, fit incontinent cet acte souverain de tres-parfaicte humilité, disant : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundùm verbum tuum* (Luc. 1); Voicy la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon vostre parolle : et se voyant eslevée à la plus haute dignité qui ayt esté, ny qui sera jamais, (car quand Dieu viendroit derechef à creer plusieurs mondes, il ne pourroit jamais faire qu'une pure creature fust plus eslevé en dignité que d'estre Mere de Dieu) dignité certes incomparable, et de laquelle neantmoins elle ne s'enfle point; ains elle asseure l'ange qu'elle demeure tousjours servante : et quoy que Dieu l'esleve au dessus de toutes les creatures, elle proteste nonobstant cela, qu'elle est et sera tousjours servante de sa divine Majesté; et pour monstrer qu'elle l'estoit, et la vouloit tousjours estre : *Fiat mihi secundùm verbum tuum;* Il me soit fait, dit-elle à l'ange, selon vostre parole, s'abandonnant à la mercy de la divine volonté, protestant neantmoins que par son choix et par son eslection, elle se tiendra

tousjours en sa bassesse, et conservera l'humilité, comme compagne inseparable de la virginité.

Or, bien que ces deux vertus, à sçavoir l'humilité et la virginité, se puissent rencontrer l'une sans l'autre, toutesfois cette division et cette separation ne se peut aucunement treuver entre l'humilité et la charité, parce qu'elles sont indivisibles, estant tellement jointes et unies ensemble, que jamais l'une ne se peut treuver sans l'autre, pourveu qu'elles soient vrayes et parfaictes : car, dés que l'une de ces vertus cesse de faire son operation, l'autre la suit immediatement; dés que l'humilité s'est abbaissée, la charité se releve contre le ciel. D'autant que ces deux vertus sont comme l'eschelle de Jacob, par laquelle les anges montoient et descendoient : ce n'est pas à dire qu'ils pussent monter et descendre en mesme temps, ains quand ils estoient descendus, ils montoient derechef. L'humilité semble estre en quelque maniere une vertu qui nous esloigne de Dieu, lequel est appuyé sur le haut de cette mysterieuse eschelle, parce qu'elle nous fait tousjours descendre en bas pour nous avilir, abaisser et mespriser; et neantmoins, c'est tout au contraire : car, à mesure que nous nous abaissons, nous nous rendons plus capables de monter au plus haut de cette eschelle mystique de la perfection, où nous rencontrerons la poictrine du Pere celeste.

Nostre-Dame donc s'abaissant, et se recognoissant indigne d'estre eslevée à la tres-haute dignité de Mere de Dieu, fut par cela mesme renduë sa Mere : car elle n'eut pas si-tost fait la protestation de sa petitesse, que s'estant abandonnée par un acte de charité nompareille, elle fut faite Mere du Sauveur de nos ames.

Si donc nous faisons ainsi, mes cheres filles, et qu'à l'imitation de la S[te] Vierge nous joignions la virginité avec l'humilité, elle sera soudain accompagnée de la tres-saincte charité : charité qui nous eslevera au haut de l'eschelle mystique de Jacob, où nous serons indubitablement receus dans le sein du Pere eternel, qui nous comblera de mille sortes de consolations celestes; desquelles jouyssant, nous chanterons, avec nostre tres-saincte Maistresse, le cantique des divines loüanges, glorifiant eternellement Dieu, qui nous äura fait la grace de la suivre en ce monde, et batailler sous son estendard. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

SERMON

POUR LE QUATRIESME VENDREDY DE CARESME.

Venit hora et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate; nam et Pater tales quærit qui adorent eum.

L'heure est venuë que les vrais adorateurs adoreront mon Pere en esprit et verité; car il veut de tels adorateurs. (JOAN. 4.)

CETTE-CY est l'une des plus notables et signalées sentences de l'Evangile, en laquelle la maniere de bien et deüment servir Dieu, est exprimée et declarée par Dieu mesme. Au reste, elle est tres-difficile à entendre, et diversement expliquée par les adversaires de l'Eglise catholique, pour renverser la foy des anciens, et neantmoins en icelle (1) sont cachez plusieurs admirables secrets en confirmation de la creance de l'Eglise, et de la verité d'icelle. Secrets et mysteres, lesquels jamais nous ne descouvrirons, si celuy qui les y a mis pour nostre salut ne les nous fait voir par sa grace. Prions-le donc par le merite de son sang, qu'il nous en fasse participans à son honneur et gloire, et prenons pour advocate sa saincte Mere, à laquelle nous presenterons le salut angelique : *Ave, Maria.*

COMME le chasseur, ayant donné la chasse et le cours au cerf et à la biche, va l'attendre aupres de quelque fontaine où elle a accoustumé de s'abreuver (car cette sorte d'animal est extremement subjette à la soif) pour la prendre apres que la froideur de l'eau l'aura engourdie, suivant le dire du psalmiste : *Quemadmodum desirat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus* (Psal. 41); Comme le cerf alteré desire la fontaine, ainsi mon ame vous souhaite, ô mon Dieu! Tout de mesme Nostre-Seigneur, en l'histoire de l'Evangile du jour d'huy, s'en va aupres d'une fontaine attendre une pauvre pecheresse alterée par son iniquité, afin de la prendre par une tres-glorieuse chasse, apres qu'avec ses saincts discours, il l'a engourdie aux mouvemens de son peché et de sa concupiscence. Mais entendez briefvement l'histoire, puis nous nous arresterons sur nostre principal poinct quand nous l'aurons rencontré.

Les disciples de Nostre-Seigneur baptisoient une grande multitude de personnes en Judée, et beaucoup plus que S. Jean-Baptiste n'avoit fait; de quoy Nostre-Seigneur s'appercevant les

(1) Elle.

Scribes et les Pharisiens estre irritez, pour l'envie qu'ils avoient sur luy, et n'estant encore venu le temps de sa passion, voyant le peu de profit qu'ils faisoient en Judée, et pour donner commencement à sa saincte predication, il s'en alla en Galilée, et s'arresta en Capharnaüm, qui estoit sur les limites de Zabulon et Nephtali, suivant la prophetie d'Isaye : *Primo tempore alleviata est terra Zabulon, et terra Nephtali* (Isa. 9).

Or, entre la Judée et la Galilée estoit la Samarie, en laquelle il y avoit une ville qui s'appeloit Sichar, ville située sur le mont Garizin, illustre pour avoir esté le chef du royaume d'Israël, establi par cet obstiné Jeroboam, pource qu'Abraham sortant de Mesopotamie, y edifia un autel; y estant arrivé, cette terre lui fut promise. Jacob, revenant de Mesopotamie, y dressa sa tente, et y achepta une partie du champ d'Hemor. Là fut corrompuë Dina, et le fils du roi tué, et beaucoup d'hommes par les enfans de Jacob. Ce fut une cité de refuge; Joseph y fut ensevely, en un champ qui lui avoit esté donné en prerogative, et qui estoit celuy d'Hemor.

Là estoit une fontaine de Jacob, qu'il fit faire, où Nostre-Seigneur estant arrivé, lassé et recreu (1) du chemin qu'il avoit fait, il s'assit ainsi sur la fontaine : *Jesu autem fatigatus ex itinere sedit sic super fontem. Sic,* ainsi, comme il se trouva*; sic,* parce qu'il estoit las; *sic,* il estoit recreu; et par ainsi il s'assit; *sic,* comme un autre homme. Considerez-vous point la bonté de ce Seigneur, l'affection de ce chasseur qui court pour prendre la proie de l'ame, tant qu'il en est las, et contraint, par maniere de dire, de se reposer? Considerez-vous point nostre lascheté, qui nous faschons de la moindre peine du monde qu'il faut prendre pour nous sauver nous-mesmes? Or, Nostre-Seigneur n'estoit pas las sans cause, car il avoit cheminé bien tard, et à pied sans doute, dont l'Evangeliste dit : *Hora autem erat quasi sexta;* Il estoit desja quasi midy : car les Juifs partagent le jour en douze heures, et la nuict en douze. Et cependant (2) que ce celeste chasseur se repose, voicy venir la pauvre miserable biche; mais bientost heureuse, et trois fois heureuse Samaritaine, qui venoit à l'eau : *Venit autem mulier de Samaria haurire aquam.* O bienheureuse Samaritaine! tu viens puiser l'eau mortelle, et tu as trouvé l'eau immortelle de la grace du Sauveur. Heureuse Rebecca, qui venant à la fontaine y trouvas le valet d'Abraham qui te rendit espouse d'Isaac! mais plus heureuse Samaritaine, qui venant à l'eau, maintenant y treuves Nostre-Seigneur qui

(1) Epuisé. — (2) Pendant.

de pecheresse que tu estois, te rend sa fille et son espouse!

Voicy l'occasion que Nostre-Sauveur prend de sauver cette ame : car là prés de la fontaine il luy dit : *Da mihi bibere;* Donnez-moy à boire. Nostre-Seigneur, pour avoir occasion de nous faire du bien, nous demande les œuvres de misericorde. Il ne demande pas à boire pour boire, mais pour faire boire cette Samaritaine l'eau de grace. Or il entre en propos avec elle, parce que ses disciples estoient allez en la ville achepter des viandes : *Discipuli enim ejus abierant in civitatem ut cibos emerent.* Parlant aussi seul avec elle, il avoit plus de commodité de luy faire confesser son peché, dont la femme luy dit : *Dixit ergo ei mulier Samaritana;* parce qu'elle n'eust pas commencé. Bern. *l. de Grat. et lib. arb. : Conatus liberi nostri arbitrii cassi sunt si non adjuventur; et nulli, si non excitentur.*

Quomodo tu, Judæus cum sis, bibere à me poscis, quæ sum mulier Samaritana? Non enim coutuntur Judæi Samaritanis. Les Samaritains estoient en horreur aux Juifs, comme je diray cy-apres. Cette femme donc luy reproche cela, comme disant : Vous autres Juifs tenez les Samaritains pour excommuniez, et comme (1) donc me demandez-vous à boire? Elle sçait bien que ce n'est pas commerce que de demander un peu d'eau; mais elle luy dit cela par reproche.

Respondit Jesus, et dixit ei : Si scires donum Dei, et quis est qui dicit tibi : Da mihi bibere, tu forsitan petiisses ab eo, et dedisset tibi aquam vivam. Voicy où Nostre-Seigneur commence à lui tirer les sagettes (2) de son divin amour : il lui dit deux choses. Premierement : Si tu sçavois le don de Dieu que le Pere a donné au monde : *Sic Deus dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret, ut omnis qui credit, etc., habeat vitam æternam* (Joan. 3). Secondement : Et qui est celuy qui te demande à boire; car c'est celuy qui est venu abreuver toutes les ames, c'est celuy qui est venu respandre son sang pour arrouser l'Evangile, c'est celuy qui est venu, *non vocare justos, sed peccatores, ad pœnitentiam* (Luc. 5) : si tu eusses connu l'un et l'autre, le don du Pere eternel, et que c'est moy qui suis ce don-là.

1. Autres choses : *Tu forsitan petiisses ab eo :* 1° *Forsitan,* le libre arbitre; 2° *petiisses ab eo, non expectasses.*

2. Autres choses : 1° *Et dedisset tibi, non sicut tu, quæ recusas.* 2° *Aquam vivam multo excellentiorem ea quam à te peto.*

Dicit ei mulier : Domine, neque in quo haurias habes, et puteus altus est; unde ergo habes aquam vivam? 1° Comme elle

(1) Comment. — (2) Flèches.

s'esloigne de l'intelligence de Nostre-Seigneur qui parle d'un don de Dieu, et elle va parler de la terre! 2° Nostre-Seigneur parle de l'eau vive, et elle de la morte : *Unde ergo?... Quomodo hic carnem suam, etc.* (1).

Numquid tu major es patre nostro Jacob, qui dedit nobis puteum, et ipse ex eo bibit, et filii ejus, et pecora ejus? Voyez la ruse, elle est desja esclairée du Sauveur, elle n'ose dire : Non tu n'es pas; mais interroge: *Numquid tu?* Cependant elle monstre qu'il y a bien de la peine à croire : mais voyez quelle honorable memoire elle fait de Jacob, et comme elle s'apprivoise peu à peu, disant : *Patre nostro,* de nostre pere Jacob : nous sommes tous venus d'un mesme pere.

Respondit ei Jesus, et dixit: Omnis qui bibit ex aqua hac sitiet iterum, qui autem biberit ex aqua quam ego dabo, non sitiet in æternum. Considerez un peu la difference qu'il y a entre ces deux eaux, l'une appaise la soif, mais ce n'est pas pour long-temps; l'autre pour tousjours, *in æternum,* etc.

Il y a ici à considerer deux soifs, l'une du corps, l'autre de l'ame; car les desirs sont une soif à l'ame, dont Nostre-Seigneur dit : *Non sitiet,* et le psalme : *Sitivit anima mea ad Deum fontem vivum* (Psal. 41); mais le Sainct-Esprit, à qui le reçoit par grace, il esteint la soif du corps et de l'ame en ce monde et en l'autre. En ce monde, comme dit S. Paul : *Omnia arbitratrus sum ut stercora, ut Christum lucri facerem* (Philip. 3); mais imparfaitement, car il y a tousjours de l'homme : *Sentio in membris meis legem repugnantem legi mentis meæ* (Rom. 7). En l'autre parfaitement : *Satiabor cum apparuerit gloria tua* (Psal. 16). Les eaux du monde n'empeschent pas la soif eternelle, mais si (2) font les eaux du Sainct-Esprit. Exemple du Lazare et du mauvais riche.

Sed aqua quam ego dabo ei fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam. Autant monte l'eau qu'elle descend. *Suscitabit corpora vestra mortalia propter inhabitantem spiritum ejus in vobis, etc.* (Rom. 8).

Dicit ei mulier : Domine, da mihi hanc aquam, ut non sitiam, nec veniam huc haurire. Elle croit que Nostre-Seigneur est plus grand que Jacob, et donne une meilleure eau; mais elle la demande pour le temporel, n'estant pas encore esclairée.

Dicit ei Jesus: Voca virum tuum. Respondit : Non habeo virum. Dicit ei Jesus : Bene dixisti, quia virum non habeo,

(1) Sublime comparaison entre la Samaritaine qui ne comprend pas ce qu'est *l'eau vive*, et les Juifs qui ne comprendront point le grand don Eucharistique. (N. E.)

(2) Ainsi.

quinque enim viros habuisti, et nunc quem habes non est tuus vir, hoc verè dixisti. Dicit ei mulier : Domine, video quia propheta es tu.

Confessio peccatorum. Dixi : Confitebor adversum me injustitiam meam Domino, et tu remisisti iniquitatem peccati mei (Psal. 31).

SERMON

SUR LE MESME SUBJET (1).

Spiritus est Deus, et eos qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare.

Dieu est esprit · et ceux qui l'adorent, il faut qu'ils l'adorent en esprit et verité. (JOAN. 4.)

APRES qu'Helie eut fait cette grande vengeance et tuërie des prophetes de Baal vers le torrent de Cison, comme il est escrit au 3e des Roys (ch. 18), il predit à Achab une grande pluye, et commanda à son serviteur de regarder contre la mer de la montagne de Carmel sept fois; et la septiesme fois voicy venir une nuée petite comme le vestige d'un homme, et bientost apres vint une grosse nuée, un vent et une grande pluye. S'il vous plaist de regarder les sept parolles que Nostre-Seigneur dit à la Samaritaine, vous verrez en icelles (2) comme une petite nuée grosse d'une saincte penitence, qui puis apres grossira et fera venir une grande troupe de Samaritains. Vous estes desja à la cinquiesme, où Nostre-Seigneur fait confesser son peché à la Samaritaine.

Je crois que vous sçavez l'histoire de la resurrection de l'enfant de la devote Sunamite faite par Elisée, comme il est escrit au 4e livre des Roys. Elisée avoit logé chez elle, en contre eschange il luy obtint un enfant : mais il mourut jeune, elle s'en va au mont de Carmel au mesme prophete, afin qu'il obtint vie pour son enfant. Elisée vient luy-mesme chez la Sunamite, ferme l'huis (3) sur soy et sur le petit enfant : il prie Dieu, se couche sur le petit enfant par deux fois, enfin la petite creature bâilla sept fois, et ouvrit les yeux et ressuscita. Ainsi Nostre-Seigneur s'accommode tellement à la Samaritaine, estant seule avec elle, qu'icelle bâillant sept fois, resuscite de la mort du peché à la vie de la grace. Ce sont les sept parolles qu'elle dit : nous estions en

(1) Ce sermon est la suite du précédent. — (2) Elles. — (3) La porte.

la cinquiesme : ***Propheta es tu.*** Mais il vous faut ressouvenir de deux choses que je disois vendredy : 1° Que l'occasion fit recognoistre Nostre-Seigneur pour prophete à la Samaritaine ; 2° Que les Juifs tenoient les Samaritains pour heretiques et payens ; mais je ne vous dis pas au long les raisons.

L'origine des Samaritains est, qu'apres la division du royaume d'Israël faite par Jeroboam, comme Achias Silonite avoit predit (III. Reg. 11), qui seroit trop longue à raconter ; Jeroboam (III. Reg. 12) de peur que les dix tribus de son obeyssance ne reprissent l'affection de leur roy naturel Roboam, s'ils alloient recognoistre le temple et l'ordinaire succession des prestres en Hierusalem, il fit un temple des faux dieux en Samarie, et fit des prestres du vulgaire, qui n'estoient pas de la succession legitime de Levi. De ce schisme n'arriva que malheur en Israël. Enfin, sous Osée, Salmanazar roy d'Assyrie rendit captifs tous ces schismatiques, comme le Turc a fait nos schismatiques, et pour les garder de rebellion, les fit tous passer en Assyrie, et en leur place envoya des Scythiens et Babyloniens : c'estoient des meschans. Dieu envoya des lyons, pour remede dequoy on leur envoye un prestre de ceux qui estoient captifs, qui leur enseignoit la loy de Dieu ; mais ces gens ne se sçavoient resoudre à abandonner leur idolatrie, et partant adoroient Dieu et tenoient sa religion, et la religion des faux dieux. Or il est croyable que tous n'abandonnerent pas, mais en demeura quelques-uns, et autres retournerent, dont les Samaritains demeurerent ainsi. Puis il vint un seducteur, un apostat, qui leur mit en teste plusieurs heresies.

Or, cela presupposé, les Juifs haïssoient les Samaritains, 1° parce qu'ils tenoient leurs possessions, car Samarie appartenoit aux Hebreux ; 2° parce qu'ils estoient de la race des Assyriens qui avoient fort tourmenté les Juifs (I. Esd. 4 et 5) ; 3° parce que parmy eux regnoit le gentilisme avec la vraye religion, et chascun se gouvernoit comme bon luy sembloit. Les Samaritains empescherent les Juifs revenus de la captivité au temps d'Artaxerxes, de reedifier la ville et le temple (II. Esd. 2). C'estoient des gens neutres, ce dit Josèphe (L. XII, 6), parce qu'ils les scandalisoient et retiroient leurs criminels, dit le mesme autheur, mais sur tout, c'est parce qu'ils estoient schismatiques, et avoient dressé autel contre autel, ayant fait un temple au mont de Garizin, et des prestres autres que de la succession ordinaire, dont vint la dispute devant le roi d'Egypte, qui adjugea pour les Hebreux ; et qu'ils ne recevoient que les cinq livres de Moyse, le

Pentateuque : du reste ils s'en mocquoient. Voila la dispute principale.

Dont à nostre propos, Nostre-Seigneur avoit fait confesser à la Samaritaine son péché, et le luy avoit descouvert, en quoy elle cognut qu'il estoit prophete : *Domine, video quia propheta es tu;* mais parce qu'il luy faschoit de s'arrester sur ce discours, elle le destourne sur une dispute de la religion, car c'est l'ordinaire des religions vicieuses, que de mettre forces disputes en avant, et que les peuples s'en veulent aussi bien mesler que les autres. Voicy donc cette femme qui fait de la theologienne, et veut chercher son salut, et dit : *Patres nostri in monte hoc adoraverunt, et vos dicitis, quia Hierosolymis est locus ubi adorare oportet.* Jacob a adoré retournant de Mesopotamie en ce mont (Gen. 33), et Abraham (Genes. 12). Si donc nos peres y ont adoré, pourquoy dites-vous, etc.

Mais sçachez qu'adorer, est pris icy pour sacrifier : car quant à l'adoration privée, elle se pouvoit faire par tout ; mais sacrifier, non, sinon au lieu choisi par le Seigneur (Deut. 12).

Et c'estoit la question qui estoit entre les Juifs et les Samaritains que cette femme propose. Et me semble voir une femme dans Geneve, dire : Pourquoy ne mangez-vous pas de la chair? les apostres en ont bien mangé, etc.

SERMON

POUR LE QUATRIESME DIMANCHE DE CARESME.

(RECUEILLI.)

Accepit Jesus panes, et cum gratias egisset, distribuit discumbentibus : similiter et ex piscitus quantum volebant.

Jesus ayant pris les pains, apres qu'il eut rendu graces à son Pere, il les distribua à ceux qui estoient assis : et fit le semblable de deux poissons, en donnant à chascun autant qu'ils en vouloient.

(JOAN. 6.)

L'HISTOIRE que nous represente la saincte Eglise en l'Evangile de ce jour, est un tableau dans lequel sont depeints mille beaux subjets propres à nous faire admirer et loüer la divine Majesté : mais en particulier, ce tableau nous represente l'admirable Providence, tant generale que particuliere, que Dieu a pour tous les hommes; non seulement pour ceux qui l'ayment, et qui

vivent selon sa volonté dans le christianisme, mais aussi pour tous les autres, tant payens, heretiques, qu'autres quels qu'ils soient, car autrement ils periroient indubitablement.

Or, bien que Dien ayt une providence generale pour tous les hommes, si (1) faut-il pourtant que nous sçachions qu'il en a une beaucoup plus particuliere et speciale pour ses enfans, qui sont les chrestiens; entre lesquels il s'en treuve tousjours quelque troupe, comme nous voyons en l'Evangile de ce jour, qui meritent que Dieu ayt un soin plus special, et une providence plus particuliere pour eux. Or ceux-là sont les personnes qui pretendent de parvenir à la perfection, et lesquelles pour cela ne se contentent pas de suivre Nostre-Seigneur en la plaine des consolations, mais ont encore le courage de le suivre parmy les deserts, et de monter avec lui jusques sur la cime de cette haute montagne de la perfection.

Plusieurs virent Nostre-Seigneur, tandis qu'il alloit instruisant les hommes, et guerissant les malades, lesquels pourtant ne le suivirent pas : plusieurs aussi le voyant, le suivirent, mais seulement jusques au pied de la montagne, se contentant de le suivre en la plaine et és lieux agreables et faciles. Mais mille fois plus heureux furent ceux qui le virent et le suivirent, non seulement jusques au pied de la montagne; ains (2) transportez de l'amour qu'ils luy portoient, monterent avec luy, depourveus de tout autre soin que de luy plaire; car ils meriterent que ce divin Sauveur prist soin d'eux, et leur fist ce banquet miraculeux de la multiplication des cinq pains, et des deux poissons, de peur qu'ils ne vinssent à defaillir de faim, comme il sembloit que plusieurs deussent faire, l'ayant suivy longtemps sans boire ny manger, pour l'extreme suavité et consolation qu'ils recevoient d'entendre ses divines parolles, et de voir les miracles qu'il operoit; et bien que leur necessité fust tres-grande, si n'y pensoient-ils point, ainsi qu'ils le faysoient paroistre.

O! que ces troupes qui suivoient Nostre-Seigneur estoient aymables en cette prattique si parfaicte du delaissement total du soin d'eux-mesmes entre les bras de sa divine Providence! N'ayez pas peur que rien leur manque, car il en prendra soin, et en aura compassion, ainsi que nous verrons en la suite de ce discours, lequel je feray sur la confiance que ceux qui pretendent à la perfection doivent avoir en la divine Providence, specialement pour ce qui regarde les choses spirituelles, d'autant que j'ay parlé autresfois en ce mesme lieu de la providence generale

(1) Encore. — (2) Mais.

que Dieu a pour tous les hommes, et de la confiance que nous devons avoir en luy pour le regard des choses temporelles. Ce que nous dirons sera aussi plus utile pour ce lieu où nous sommes.

Je diviseray ce subjet en trois poincts, au premier desquels je vous feray voir la bonté de ce peuple qui suivoit Nostre-Seigneur, sans aucun soin ny pensée sur eux-mesmes, laissant leurs maisons, et tout ce qu'ils avoient, attirez de l'affection qu'ils luy portoient et du contentement qu'ils prenoient d'ouyr sa parolle. O que c'est une bonne marque en une ame, de se plaire à entendre la parolle de Dieu, et quitter toutes choses pour le suivre plus parfaitement! L'on peut sans doute pretendre à parvenir à la perfection en demeurant au monde, en prenant soin un chascun de ce qu'il a à faire selon sa vocation; mais pourtant c'est chose tres-certaine, que Nostre-Seigneur n'exerce pas envers ceux-là une si speciale providence, ny n'en prend pas un soin si particulier, comme il fait de ceux qui quittent toutes choses, et encore le soin d'eux-mesmes, pour le suivre plus parfaittement. Certes, ceux-cy ont beaucoup plus de capacité que les autres pour bien entendre la parolle de Dieu, et estre attirez à l'odeur de ses divines suavitez : car, tandis que nous avons tant de soin de nous-mesmes, je dis un soin plein de sollicitude, Nostre-Seigneur nous laisse faire; mais quand nous le luy laissons entierement, il le prend tout, et à mesure que nostre abandonnement est plus grand, sa providence l'est de mesme envers nous : ce que je ne dis pas tant pour ce qui est des choses temporelles, comme pour ce qui est des spirituelles.

Luy-mesme enseigna cette prattique à sa bien-aymée Ste Catherine de Sienne : Pense à moy, ma fille, luy dit-il, et je penseray et auray soin de toy. O! qu'heureuses sont les ames qui sont si amoureuses de Nostre-Seigneur, que de bien suivre cette regle, de penser à luy, en se tenant fidellement en sa presence, escoutant ce qu'il dit à leur cœur, obeyssant à ses divins traits et attraits, mouvemens et inspirations, respirant et aspirant continuellement au seul desir de luy plaire, et d'estre sousmises à sa tres-saincte volonté, pourveu toutesfois que cela soit accompagné de confiance en sa divine bonté et en sa providence, et qu'elles demeurent tousjours tranquilles, et non troublées, ny pleines d'anxiété apres la recherche de la perfection qu'elles ont entreprise.

Considerez, je vous prie, ces troupes qui suivirent Nostre-Seigneur jusques sur la montagne; avec quelle paix et tran-

quillité d'esprit ils alloient apres luy! on ne les entendoit point murmurer ny se plaindre, bien qu'il sembloit qu'ils deussent exhaler l'ame, à force de langueur et de faim. Ils souffroient beaucoup, mais ils n'y pensoient pas, tant ils estoient attentifs à la pretention qu'ils avoient de suivre Nostre-Seigneur par tout où il alloit. Ce que ceux qui pretendent à la perfection doivent soigneusement imiter, retranchant tant de soin et d'anxiété qu'ils ont pour ce qui regarde leur advancement spirituel, et tant de plaintes qu'ils font de se voir imparfaits. O mon Dieu! ils sont si tost lassez et recreus (1) dés qu'ils ont un peu cheminé, et leur semble tousjours qu'ils ne parviendront jamais assez tost à ce festin delicieux que Nostre-Seigneur doit faire là haut sur la cime de cette montagne celeste. Ayez patience, peut-on dire à ces personnes ainsi empressées à la poursuite de la perfection; quittez un peu le soin de vous-mesmes, et ne craignez pas que rien vous manque : car, si vous vous confiez en Dieu, il aura soin de vous, et de tout ce qui sera requis pour vostre advancement en la perfection; et sçachez que nul n'a jamais esté trompé qui se soit abandonné à sa saincte providence. Ne voyez-vous pas que les oyseaux de l'air, qui ne moissonnent ny ne recueillent, ne laissent pas pourtant d'estre nourris et substantez par la providence du Pere celeste, bien qu'ils ne servent qu'à recreer l'homme par leur chant? ***Respicite volatilia cœli, quoniam non serunt, neque metunt, neque congregant in horrea, et Pater vester cœlestis pascit illa*** (Matth. 6). Et comme vous voyez qu'on tient d'ordinaire de deux sortes d'oyseaux és maisons, comme des poules qu'on tient seulement pour l'utilité, et d'autres qu'on tient seulement pour donner du playsir et de la recreation, comme sont les rossignols, et autres tels petits oyseaux qu'on tient dans les cages seulement pour chanter; et que tous neantmoins sont nourris par le soin de leur maistre, mais non pas à mesme fin, d'autant que les uns le sont pour l'utilité, et les autres pour luy donner du playsir : c'en est de mesme de l'Eglise, qui est la maison de Dieu, de laquelle le pere de famille est Nostre-Seigneur, lequel a un soin tres-grand de pourvoir aux necessitez de tous les fidelles qui y sont associez, avec cette difference neantmoins qu'entre eux tous il en choisit tousjours quelques-uns pour estre entierement employez à chanter ses loüanges, et lesquels pour cela il veut qu'ils soient deschargez de tout autre soin; c'est pourquoy il a ordonné que les prestres fussent substantez et nourris des decimes qui se recueillent, sans sollicitude,

(1) Epuisés.

à cause qu'ils sont consacrez à son service, et qu'ils sont comme des oyseaux destinez pour recreer sa divine Majesté, et luy donner du playsir par leur chant, et les continuelles loüanges qu'ils luy donnent et doivent donner.

Et les religieux et religieuses, qu'est-ce autre chose, sinon des oyseaux qui se sont volontairement enfermez dans leurs monasteres, comme dans des cages, pour chanter sans cesse les louanges de Dieu?

Certes, nous pouvons bien dire en verité, que tous leurs exercices sont autant de cantiques nouveaux qui annoncent les divines misericordes, et qui provoquent continuellement les hommes à louër la divine Bonté, en recognoissance des graces qu'elle leur a faites, et de la speciale et toute particuliere providence qu'elle a euë pour eux, les ayant retirez du monde, afin que plus aisement et tranquillement ils le puissent suivre sur la montagne de la perfection, à laquelle tous sont appelez, puisque Nostre-Seigneur, parlant à tous, a dit : *Estote perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est* (Matth. 5); Soyez parfaits comme vostre Pere est parfait.

Mais en verité nous pouvons bien dire ce qui est dans le sainct Evangile, que plusieurs sont appelez, mais peu sont esleus : *Multi enim sunt vocati, pauci verò electi* (Matth. 20). Car il est vray que plusieurs aspirent à la perfection, mais peu y parviennent, parce qu'ils ne marchent pas comme il faudroit, ardemment et confidemment, c'est-à-dire : plus appuyés sur la bonté et providence de Dieu, que non pas sur eux-mesmes et sur leurs œuvres, marchent soigneusement, mais tranquillement, et avec une grande fidelité, mais sans anxieté ny empressement, se servant des moyens qui leur sont donnez selon leur vocation, pour tendre à la perfection, se tenant apres en repos pour tout le reste; puisqu'il est certain que Dieu, sous la providence duquel nous nous sommes embarquez, aura tousjours soin de nous pourvoir de tout ce qui nous sera necessaire : c'est pourquoy nous devons estre asseurez, que quand tout nous manquera, tout ne nous manquera pas, puisque nous aurons Dieu, qui est et qui doit estre nostre tout, lequel ne manquera jamais de nous aider. Hé! ne voyons-nous pas que les enfans d'Israël n'eurent point la manne, jusques à tant qu'ils n'eurent plus de la farine d'Egypte? apres quoy, sa divine providence les nourrit dans le desert par l'espace de quarante ans de cette viande celeste, jusques à ce qu'ils arriverent à la terre de promission, ainsi qu'il est rapporté en l'Exode : *Filii Israel comederunt*

Man quadraginta annis, donec venirent in terram habitabilem (Exod. 16).

Or, pour passer à mon second poinct, je dis que bien qu'il soit tres veritable que Dieu fera plustost des miracles, que de laisser sans secours, tant spirituel que temporel, ceux qui se confient pleinement en son soin et en sa divine providence, il veut neantmoins que nous fassions de nostre costé ce qui est en nous, c'est-à-dire, que sa volonté est, que nous nous servions des moyens ordinaires pour parvenir à la perfection, au defaut desquels il ne manquera jamais de nous secourir. Mais tandis que sa volonté nous est signifiée, et que nous avons des personnes qui nous disent ce qu'il faut que nous fassions, n'attendons pas que Dieu fasse des miracles pour nous enseigner, car il ne le fera pas. Tandis qu'Abraham sera dans sa famille, et Elie entre les prophétes, Dieu ne fera point de miracles pour les nourrir. Mais pourquoy cela? D'autant (1) qu'il veut qu'Abraham fasse recueillir son bled, le fasse battre, moudre, afin d'en faire du pain pour se substanter : il a des troupeaux, qu'il s'en nourrisse, ou bien, s'il veut, qu'il fasse tuer le veau gras, et qu'il en fasse festin aux anges. Mais au contraire, si Elie s'en va pres du torrent de Cedron, ou bien dans les deserts de Bersabée, vous verrez que Dieu le nourrira en un lieu par l'entremise d'un ange, qui luy apportera du pain cuit sous la cendre, et en l'autre par le moyen d'un corbeau, qui luy apportera tous les jours du pain et de la chair pour sa nourriture.

Quand le secours humain nous manque, tout ne nous manque pas; car Dieu succede, et prend soin de nous par sa speciale providence, ainsi que nous voyons en l'Evangile de ce jour. Car ces pauvres gens qui suivoient Nostre-Seigneur, ne furent secourus de luy qu'apres qu'ils furent tous alangouris (2) de faim : or Nostre-Seigneur ayant pitié d'eux, il en prit soin, à cause que pour son amour ils s'estoient tellement oubliez d'eux-mesmes, qu'ils ne portoient avec eux nulle provision, excepté le petit Martial (3), qui portoit cinq pains d'orge et deux petits poissons, mais tous les autres ne portoient rien. Ce qui pleut tellement à Nostre-Seigneur, qu'il semble que, tout amoureux des cœurs de ces bonnes gens, qui estoient plus de cinq mille, il disoit en luy-mesme : Vous n'avez nul soin de vous, mais ne craignez point, d'autant que je le prendray moy-mesme, et rien ne vous manquera; et appelant à soy S. Philippe, il luy dit : *Unde ememus panes, ut manducent hi? hoc autem dicebat tentans*

(1) C'est. — (2) Rendus langoureux. — (3) S. Martial, évêque de Limoges.

eum; Ces pauvres gens s'en vont defaillir de faim, si nous ne les secourons de quelques vivres; où pourrons-nous trouver de quoy les substanter? ce qu'il ne disoit pas, dit l'Evangeliste, par ignorance; car il est tres certain que Nostre-Seigneur sçavoit bien qu'il pouvoit remedier à la necessité de ce peuple, ains seulement pour tenter ce S. apostre, et faire espreuve de sa foy, et de sa confiance. Mais quand on dit que Dieu nous tente, il ne faut pas entendre que ce soit pour nous faire commettre le mal : *Deus enim intentator malorum est* (Jac. 1); car Dieu ne tente jamais les hommes pour les porter au peché, dit le grand S. Jacques, et ce seroit un blaspheme de croire le contraire ; mais c'est-à-dire, qu'il tente quelquesfois les hommes, et ses serviteurs mieux aymez, pour eprouver leur fidelité, et l'amour qu'ils luy portent, afin de leur faire faire quelques grandes et excellentes actions, comme il fit à Abraham lorsqu'il luy commanda de sacrifier son fils tant aymable Isaac. De mesme, Dieu tente quelquesfois ses serviteurs en la foy, et en la confiance qu'ils ont en sa divine providence, permettant qu'ils soient si alangouris, si secs et pleins d'ariditez en tous leurs exercices spirituels, qu'ils ne sçavent de quel costé se tourner, pour se soulager un peu de l'ennuy interieur qui les accable.

Nostre-Seigneur tenta donc S. Philippe, pour esprouver sa confiance, lequel n'estant pas encore confirmé en la foy, et doutant de la toute-puissance de son bon Maistre, luy respondit, comme en rejettant sa proposition : O vrayement, pour deux cens deniers de pain ne suffiroient pas pour en donner à chascun un morceau : *Ducentorum denariorum panes non sufficiunt eis, ut unusquisque modicum quid accipiat.* O que ce sainct nous represente merveilleusement bien certaines ames, lesquelles, manquant de confiance en Dieu, se plaignent tousjours; escoutez-les, je vous prie, il n'y a rien de si pauvre qu'elles sont, il n'y eut jamais personnes (disent-elles) si affligées qu'elles : les peines, les douleurs qu'un chascun a sont tousjours les plus grandes.

Ces pauvres femmes, qui ont perdu leurs maris, estiment tousjours leurs pertes plus grandes que celle des autres. De mesme en est-il des afflictions purement spirituelles, qui sont les desgouts, aridités, seicheresses et respugnances au bien, que les plus advancés au service de Dieu ressentent bien souvent. Mes passions m'inquietent grandement (disent-elles) : hélas! je ne puis rien souffrir; tout m'est grandement pesant : j'ai un extreme desir d'acquerir l'humilité, et cependant je sens une si grande repugnance à estre humiliée; je n'ay point cette humilité

intérieure qui est si aymable, d'autant que les distractions continuelles m'importunent grandement; enfin, l'exercice de la vertu m'est si difficile, que je ne sçay plus que faire; je suis affligée plus qu'il ne se peut dire, et n'ay point de parolles propres pour exprimer l'incomparable peine que je souffre.

En quoy, certes, elles ressemblent à S. André, lequel dit à Nostre-Seigneur : Il y a bien icy un jeune garçon qui porte cinq pains d'orge et deux poissons; mais qu'est-ce que cela pour tant de gens? *Est puer unus hic, qui habet quinque panes hordeaceos et duos pisces; sed hæc quid sunt inter tantos?* Helas! disent ces pauvres ames, ainsi affligées, et qui sont dans les seicheresses interieures, il est vray que nous avons de bons livres spirituels, des predications, et des temps pour vaquer à l'oraison, ouy mesme, il me vient souvent de bonnes affections, mais qu'est-ce que cela? Chose estrange de l'esprit humain! Hé! que voudriez-vous donc de plus? que Dieu vous envoyast un ange pour vous consoler? O certes! il ne le fera pas, car vous n'avez pas encore jeusné plusieurs jours pour le suivre au desert, et sur la montagne de la perfection, pour à laquelle parvenir, il faut que vous vous oubliiez vous-mesmes, vous laissant conduire à Dieu, ainsi que bon luy semblera, ne vous mettant en peine ny en soucy que de le suivre en escoutant sa parolle, ainsi que faisoient ces troupes, comme nous voyons en l'Evangile de ce jour.

Je remarque de plus que Nostre-Seigneur tenta S. Philippe pour le faire humilier, pour une parolle de si grande defiance, comme fut celle qu'il dit, respondant à son divin Maistre, que deux cens deniers de pain ne suffiroient pas pour en donner à chascun un morceau : *Ducentorum denariorum panes non sufficiunt.* C'est un grand cas, mes cheres sœurs, que Dieu ayme tant l'humilité, qu'il nous tente quelquesfois, non pour nous faire faire le mal; mais pour nous faire apprendre quels nous sommes par nostre propre experience, permettant que nous disions ou fassions quelque chose mal à propos, et où il y a du defaut, pour nous faire humilier. Ces plaintes, ces tendretez que nous avons sur nous-mêmes, ces difficultez à la poursuite du bien encommencé, qu'est-ce autre chose que des subjets vrayement dignes de nous humilier, et faire recognoistre pour foibles et enfans en ce qui est de la perfection et de la vertu? Or le remede à cela est qu'il ne faut pas tant se regarder soymesme, ains il faut penser à Dieu, et le laisser penser à nous. Nous nous devons bien tenir en humilité, à cause de nos imper-



fections; mais il faut que cette humilité soit accompagnée d'une grande generosité, parce que ces deux vertus doivent tousjours aller ensemble, et l'une sans l'autre degenere en imperfection : car l'humilité sans generosité, n'est que tromperie et lascheté de cœur, qui nous porte au decouragement, quand on nous veut employer à quelque chose; comme au contraire, la generosité sans humilité n'est que presomption.

Nostre-Seigneur donc, nonobstant que S. Philippe et S. André affirmassent, que ce n'estoit rien que cinq pains et deux petits poissons pour cette grande multitude de peuple, ne laissa pas de dire qu'on les luy apportast, et recommanda à ses apostres qu'ils fissent asseoir ce peuple; ce que ces bonnes gens firent fort simplement : en quoy certes ils furent admirables en leur sousmission, se mettant à table sans qu'ils vissent rien dessus, ny apparence qu'on leur pust rien donner; où estant, Nostre-Seigneur prenant les cinq pains, les benit, et les rompit, puis commanda à ses apostres qu'ils en fissent la distribution, laquelle estant faite, il y en eut encore douze corbeilles de reste que Nostre-Seigneur fit ramasser, tous en ayant eu à suffisance pour se rassasier selon leur necessité.

Il y auroit icy plusieurs belles questions à proposer; mais je n'en diray qu'une qui a esté emeuë entre plusieurs docteurs, à sçavoir : si tous mangerent des cinq pains d'orge, ou si Nostre-Seigneur en fit de nouveaux par sa toute-puissance pour distribuer au peuple. Mais l'Evangeliste dit expressement, tant en l'histoire qu'il rapporte de ce miracle, qu'en celle d'un autre presque semblable, n'estant pas toutesfois le mesme, comme il se peut voir dans le texte sacré des Evangiles, parce qu'en celuy-là il y avoit sept pains, et qu'il n'y en avoit que cinq en celuy-cy, selon que le rapporte S. Jean, lequel dit que tous mangerent des cinq pains d'orge, et des deux poissons. Sur quoy je diray ce mot en passant, puis qu'il vient à mon propos.

Comment se pourra-t-il faire qu'en la resurrection generale chascun resuscite en son mesme corps, les uns ayant esté mangez des vers, les autres devorez et consommez par les bestes farouches, ou par les oyseaux; d'autres auront esté bruslez, et les cendres jettées au vent : comment donc se pourra-t-il faire qu'au mesme temps que l'ange appellera tous les hommes pour venir au jugement, tous se relevent à l'instant sans aucun delay, ressuscitant en leur mesme chair? Ouy sans doute, ces mesmes corps que nous avons maintenant ressusciteront par la toute-puissance de Dieu qui les produira de nouveau, et auquel

n'ayant pas esté difficile de les produire du neant en la creation, il ne luy sera pas moins facile de les reproduire de rechef, et faire qu'ils soient les mesmes qu'ils sont à present : *Ut res substantialiter corrupta, eadem numero reparetur,* comme enseignent les theologiens, expliquant les mysteres de la foy. Ainsi Nostre-Seigneur fit que les cinq mille hommes mangerent tous des cinq pains d'orge, et des deux poissons, les reproduisant autant de fois qu'il fut necessaire pour faire qu'un chascun en eust selon sa necessité.

Tous donc mangerent des cinq pains, et des deux poissons, que Nostre-Seigneur multiplia miraculeusement, hormis le petit Martial, lequel, comme on tient, mangea luy seul de son pain, ne participant point à ce miracle, d'autant qu'il avoit porté ces pains et ces poissons pour sa provision. Pour nous monstrer que tandis que nous avons du pain, Dieu ne fait pas des miracles pour nous nourrir.

Je considere en troisiesme lieu que Nostre-Seigneur pouvant faire tomber la manne du ciel sur cette montagne, comme il fit autrefois au desert pour les enfans d'Israël, afin de substanter ce peuple qu'il aymoit tant, et lequel ne murmuroit point, ainsi que faisoient les Israëlites, et mesme sans subjet, puisque rien ne leur manquoit, la manne ayant le goust de tout ce qu'ils desiroient manger, il ne le fit pas neantmoins, ains fit son festin avec des pains d'orge. Mon Dieu! qu'est-ce que cela nous represente? Les Israëlites murmurateurs sont nourris du pain des anges, c'est-à-dire de la manne, qui estoit pestrie de la main des anges, et ces bonnes gens qui suivoient Nostre-Seigneur avec une affection nompareille, et un cœur tout vuide et depouillé du soin d'eux-mesmes, ne sont nourris que de pain d'orge.

Cela nous signifie que les mondains, qui sont representés par les Israëlites, recherchent tousjours des consolations nouvelles, et ne sont jamais contens de ce qu'ils ont, et quoy qu'ils pretendent de posseder un jour la terre de promission celeste, qui n'est autre que la gloire eternelle, ils ne sont toutesfois pas contens de cela, ains travaillent grandement afin de posseder tousjours davantage la terre de promission terrestre : car nous voyons que ceux qui vivent dans le monde, quoy qu'ils desirent le ciel, ils ne laissent pas neantmoins de s'agrandir en la terre, et de rechercher leurs aises et commoditez, passant au delà de la necessité. Mais ceux qui pretendent de suivre Nostre-Seigneur jusques sur la montagne de la perfection, se doivent contenter

de la seule necessité en toutes choses, tant spirituelles que temporelles, fuyant l'abondance et la superfluité, demeurant contens de la suffisance, ouy mesme de la necessité, quand il plaist à Dieu qu'elle leur arrive, c'est-à-dire, qu'ils se doivent nourrir de pain d'orge, laissant la manne aux mondains, laquelle represente les delices et consolations.

Quant à moy, je vous diray bien ma pensée sur la question que je m'en vay vous faire sur ce subjet, à sçavoir : lequel aimeriez-vous mieux, ou d'estre nourries avec le prophete Elie, dans le desert de Bersabée, par la main d'un ange, d'un peu de pain cuit sous la cendre, ou bien avec le mesme prophete pres du torrent de Cedron, avec du pain et de la chair qu'il recevoit du bec d'un corbeau? Je ne puis pas sçavoir vostre pensée; mais je vous diray, que j'aymerois bien mieux du pain cuit sous la cendre de la main d'un ange, que non pas de la chair, ny du pain, pour excellent qu'il fust, m'estant apporté par un corbeau, qui est un oyseau infect et puant. Mieux vaut, sans comparaison, un morceau de pain d'orge de la main de Nostre-Seigneur, que non pas de la manne de celle d'un ange. Plus honorées mille fois furent ces pauvres troupes, mangeant un morceau de pain d'orge à la table de Nostre-Seigneur, que de manger des viandes les plus esquises du monde, ouy mesme des perles à la table de cette miserable Cleopatre.

Les grands amis de Dieu, et ceux qui le suivent fidellement par tout où il va, poussez de l'amour qu'ils portent à sa divine Majesté, et, pour le dire en un mot, les religieux et religieuses, qui ont fait profession de l'accompagner par les chemins les plus difficiles jusques sur la montagne de la perfection, doivent, à l'imitation de ce peuple, n'avoir plus qu'un pied en la terre, tenant leur ame avec toutes ses puissances et ses facultez tousjours eslevée aux choses celestes, laissant tout le soin d'eux-mesmes à Nostre-Seigneur, au service duquel ils se sont dediez et consacrez, ne desirant ny recherchant autre chose que simplement ce qui est necessaire, mais specialement pour ce qui regarde les necessitez spirituelles : car quant aux temporelles, cela est tout clair, ayant abandonné le monde et toutes les commoditez qu'ils y avoient de vivre selon leur volonté.

Dieu ne commanda pas à Elie estant dans le desert, comme nous avons dit, de s'en retourner entre les prophetes pour y estre nourry et substanté, ains il luy envoya un ange, parce qu'il estoit allé en ce lieu par l'ordre de sa providence : de mesme, il ne veut pas que les religieux retournent dans le monde pour

rechercher la consolation que la nature leur fait desirer comme la nourriture propre à leur esprit, d'autant que c'est par son inspiration qu'ils sont venus en la religion; ains il les veut nourrir lui-mesme dans ce desert non de Bersabée, mais du monastere : non pas tousjours avec de la manne qui avoit le goust qu'un chacun eust peu desirer, mais avec un morceau de pain cuit sous la cendre, comme Elie, ou bien avec un morceau de pain d'orge, comme ces troupes qui suivoient Nostre-Seigneur, parce qu'il veut que ces ames choisies pour le service de sa divine Majesté, se nourrissent d'une resolution ferme et invariable de perseverer à le suivre parmy les difficultez, contradictions et respugnances de la vie spirituelle; et qu'elles se nourrissent, non de la manne qui represente les consolations, mais du pain cuit sous la cendre d'une tres profonde humilité, croyant de n'estre pas dignes d'autre chose, prenant amoureusement ce pain, non de la main d'un ange, ains de celle de Nostre-Seigneur, qui le leur donne conformément à leur necessité : car c'est chose certaine, que si bien il n'est pas beaucoup savoureux au goust, il est neantmoins grandement profitable à nostre santé spirituelle.

Je remarque de plus, que Nostre-Seigneur, pour faire ce miracle, ne voulut pas changer le pain d'orge que le petit Martial portait, afin de nous apprendre que, tandis que nous avons quelque chose, il veut que nous nous en servions, et que nous la luy presentions, et que s'il a à faire des miracles pour nous, ce soit en cela mesme que nous avons. Par exemple, si l'on nous donne de bons documens (1), ou que nous ayons de bons desirs, et que nous n'ayons pas assez de force pour les mettre en prattique, nous les luy devons presenter, esperant qu'il nous fortifiera pour les executer : car si nous mettons toute nostre confiance en sa bonté, il ne manquera jamais de nous donner ce qui nous sera necessaire pour perseverer à son service, et parvenir à la perfection.

Mais vous ne sçavez pas, direz-vous, si la bonne volonté que vous avez maintenant durera tout le temps de vostre vie. Certes, vous avez bien raison d'avoir ce doute, car il n'y a rien de si foible et changeant que nostre volonté; mais pourtant ne nous troublons pas, ains exposons souventesfois cette bonne volonté devant Nostre-Seigneur, remettons-la entre ses mains, et il la reproduira autant de fois qu'il sera requis pour nous faire perseverer en son sainct amour pendant cette vie mortelle, apres laquelle il n'y aura plus subjet de craindre, n'y d'avoir telle

(1) Enseignements.

apprehension : car, Dieu aydant, nous serons en lieu de seureté, où nous ne pourrons jamais manquer de glorifier sa divine Majesté, laquelle seule nous devons aimer et suivre au plus pres qu'il nous sera possible par les deserts de ce monde miserable, jusques au plus haut de la montagne de la perfection celeste, où nous devons tous esperer de parvenir par sa grace, pour l'honneur et gloire de son nom. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

SERMON

POUR LE CINQUIESME JEUDY DE CARESME.

(Recueilli.)

Cum autem appropinquaret Jesus portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur, filius unicus matris suæ et hæc vidua erat : et turba civitatis multa cum illa.

Nostre-Seigneur approchant la porte de la ville de Naïm, il trouva qu'on portoit en terre un mort, fils unique de sa mere, laquelle estoit veufve ; et une grande troupe du peuple estoit avec elle. (Luc. 7.)

Il y avoit en Galilée plusieurs belles montagnes, sur lesquelles Nostre-Seigneur se retiroit souvent pour prier et faire oraison, ainsi que nous apprennent les Evangelistes, sur lesquelles il operoit beaucoup de merveilles, dont l'une étoit la montagne de Tabor, au pied de laquelle estoit une petite ville nommée Naïm, et à deux lieues d'icelle (1), ou environ, estoit la ville de Capharnaüm, où Nostre-Seigneur, pendant les trois années de sa predication, faisoit sa principale demeure, et y operoit de tres grands miracles; ce qui fut cause que les Nazareens luy reprocherent, qu'il ne faisoit point tant de miracles en Nazareth qui estoit sa patrie, comme il faisoit en Capharnaüm. Mais Nostre-Seigneur ayant honoré cette ville par sa demeure, il voulut encore honorer par sa presence la petite ville de Naïm; et un jour y estant allé, comme il approchoit la porte, il trouva qu'on portoit en terre un mort suivy d'une grande troupe de peuple, et de sa pauvre mere, qui estoit grandement affligée, parce qu'elle estoit veufve et n'avoit que ce fils. Ce qui esmeut tellement Nostre-Seigneur à compassion, que s'estant approché

(1) D'elle.

de ceux qui portoient ce mort, il leur commanda d'arrester; puis touchant la biere avec ses mains, il prononça cette parolle toute puissante : ***Adolescens, tibi dico, surge;*** Adolescent, je te dis leve-toy; et à l'instant celuy qui estoit mort se leva, et commença à parler : ***Et resedit qui erat mortuus, et cœpit loqui.*** Et tout le peuple qui vid cette merveille, se prist à loüer et magnifier Dieu. Voilà le sommaire de l'Evangile de ce jour, sur lequel je diray trois ou quatre parolles pour l'esclaircissement du texte, puis nous passerons à des instructions plus utiles pour nostre edification.

Premierement, il faut sçavoir que la resurrection de ce jeune homme a esté l'un des plus grands et plus signalez miracles que Nostre-Seigneur ayt faits en Galilée, d'autant qu'il le fit de son propre mouvement, sans y estre excité que de sa seule bonté et misericorde.

La resurrection du Lazare fut bien, ce semble, un plus grand miracle quant à l'apparence exterieure, et se fit avec beaucoup plus de ceremonie (Joan. 11). Mais Nostre-Seigneur le ressuscita à la priere et requisition de ses sœurs.

La fille du prince de la Synagogue ne fut aussi ressuscitée qu'à la priere de son pere (Matth. 9). En somme, nous ne trouvons point dans l'Evangile que Nostre-Seigneur ayt fait aucune resurrection de son propre mouvement, que celle-cy, par laquelle il nous a voulu specialement monstrer comme il fait et opere toutes ses œuvres par sa seule bonté.

Or il faut sçavoir que cette bonté infinie de Nostre-Seigneur a deux mains, par lesquelles il fait et opere toutes choses, dont l'une est sa misericorde, et l'autre est sa justice; et tout ce que fait la misericorde et la justice procede egalement de la bonté de Nostre-Seigneur, duquel la justice est misericorde, et la misericorde est justice. Car ce divin Sauveur est tousjours souverainement bon en tout ce qu'il fait, autant quand il exerce sa justice, que quand il fait misericorde, d'autant qu'il n'y peut avoir de justice ny de misericorde où il n'y a point de bonté; et comme Dieu est tousjours en soy la mesme bonté, aussi est-il tousjours tres-juste et misericordieux, et prest à se communiquer, parce que la bonté a cela de propre, d'estre communicative de soy-mesme, comme dit le grand S. Denis en son livre des Noms divins : *Bonum est sui diffusum.* Mais, pour faire cette communication, il se sert tantost de sa misericorde et tantost de sa justice : car, pour nous faire du bien il employe sa misericorde et sa justice pour punir et arracher le mal qui nous empesche de res-

sentir les effets de sa bonté, usant de sa misericorde envers nous pour nous faire embrasser le bien, et de sa justice pour nous faire fuir et eviter le mal : et ainsi la bonté de Dieu se communique à ses creatures, et par sa justice, et par sa misericorde, demeurant egalement bon en se servant de l'une comme de l'autre. Il fut donc poussé de sa seule bonté, par laquelle il fait et opere toutes choses, quand il ressuscita ce jeune adolescent, d'autant qu'il le fit sans y estre meu, ny excité d'aucun autre motif, que de sa seule misericorde,

Secondement il toucha la biere et commanda qu'on arrestat ce corps, parce qu'il le vouloit ressusciter. Certes, il n'estoit pas necessaire pour faire ce miracle, non plus que pour aucun autre, que Nostre-Seigneur touchast la biere avec ses mains : car il pouvoit bien faire arrester ceux qui la portoient, et ressusciter ce mort par sa toute-puissance, sans aucune ceremonie; mais neantmoins il ne le voulut pas faire, ains (1) se servit de l'imposition de ses mains, pour monstrer qu'il faisoit ses œuvres par une vertu et puissance humaine, aux jours de sa chair : *In diebus carnis suæ* (Hebr. 5), c'est-à-dire, quand il conversoit en sa chair parmy les hommes. C'est ce que nous signifie S. Jean au 1er chap. de son Evangile, quand il dit, que le Verbe s'est fait chair, et a habité avec nous : *Verbum caro factum est et habitavit in nobis.*

Les Juifs, c'est-à-dire ceux de la Synagogue, disoient que Dieu habitoit avec eux, enseignant et instruisant son peuple à garder ses commandemens, mais, comme disent les Docteurs de l'Eglise, il n'y habitoit pas visiblement, ains invisiblement : mais depuis que ce Verbe divin s'est incarné, il a conversé et habité avec nous visiblement en sa chair; et pour preuve de cela, il s'est voulu servir de son humanité comme d'un outil ou instrument, pour faire les œuvres merveilleuses qui appartenoient à sa divinité.

En troisiesme lieu, quant à ce qui est dit, qu'il treuva ce mort à la porte de la ville, c'estoit qu'on le portoit enterrer hors d'icelle, à cause qu'en ce temps-là l'on n'enterroit personne dans les villes : car, comme dit S. Hierosme en ses Epistres, la coustume de pouvoir enterrer les corps des deffuncts dans les eglises n'a esté introduite, et ne s'est prattiquée qu'apres la passion de Nostre-Seigneur, par le moyen de laquelle la porte du ciel nous a esté ouverte, et semble qu'il n'eust pas esté raisonnable d'enterrer dans les temples ceux desquels les ames n'estoient pas dans le ciel, ains descendoient dans les enfers, ou dans les

(1) Mais.

lymbes ; mais depuis que, par la mort de Nostre-Seigneur, la porte du ciel a esté ouverte aux hommes, on a treuvé bon d'enterrer les chrestiens dans les eglises, ou dans des cimetieres faicts à l'entour des eglises pour ce subjet.

En quatriesme lieu, Nostre-Seigneur voulant ressusciter ce mort, il luy commanda de se lever, luy disant : ***Adolescens, tibi dico, surge;*** Adolescent, leve-toy. Cette parolle est un peu difficile à entendre ; car qui est-ce que Nostre-Seigneur appelle ***adolescent,*** veu que ce jeune homme ne l'estoit plus alors, ny quant au corps, ny quant à l'ame? car vous sçavez que l'ame n'est susceptible d'aucun temps, estant une substance spirituelle et immortelle, qui ne peut estre subjette à aucune vicissitude : et le corps estant separé de son ame, il n'est plus qu'une charogne puante, et ne peut plus estre appellé adolescent, puis qu'il est mort; à qui est-ce donc que Nostre-Seigneur parle, quand il dit : ***Adolescens, tibi dico, surge;*** Adolescent, leve-toy?

Voicy l'esclaircissement de cette difficulté. Il est bien vray que ce jeune homme mort n'estoit pas adolescent, ny quant au corps, ny quant à l'ame; aussi Nostre-Seigneur ne l'appelle-t-il pas comme s'il l'estoit, mais comme une chose à qui il veut donner l'estre, monstrant en cela la toute-puissance et efficace de sa parolle qui fait ce qu'elle dit; car celuy qui n'estoit pas adolescent, le fut aussi-tost qu'il eut prononcé cette parolle : ***Adolescens, tibi dico, surge;*** Adolescent, je te dis, leve-toy. Parolle puissante et efficace, et laquelle sans doute fut semblable à celle par laquelle il a fait le ciel et la terre du rien, tirant l'estre du non estre, d'autant que la parolle de Dieu est toute-puissante et operative, et fait ce qu'elle dit, et ce qui n'est pas, elle le fait ce qui est. Mais à qui parle Nostre-Seigneur? à un mort. Les morts n'entendent pas, qui est-ce donc qui lui respondra? Certes, Dieu parle aux morts tout ainsi que s'ils estoient vivans, pour monstrer que sa voix n'est pas seulement ouye de ceux qui ont des oreilles, c'est-à-dire, des choses qui ont l'estre, mais encore de celles qui ne l'ont pas, et qu'il a puissance sur les choses creées, et sur les increées, et que s'il adressoit sa voix aux choses non produites, elles luy respondroient, tant sa parolle est efficace et puissante.

Mais outre ce que j'ay dit, je remarque de plus, que Nostre-Seigneur voulut parler à ce mort, comme s'il eust esté en vie, pour nous faire entendre la façon avec laquelle nous ressusciterons; car au jour du jugement, selon que dit l'Escriture, un ange, par le commandement de Dieu, ira par toute la terre, disant

ces parolles : *Surgite, mortui, venite ad judicium;* Levez-vous, morts, et venez au jugement : à cette parolle, dis-je, tous les hommes ressusciteront pour estre jugez. Mais à qui parle cet ange? aux morts qui sont dans les tombeaux, à des charognes puantes; car les corps des hommes ne sont que pourriture, quand ils sont separez de leurs ames.

Et pourquoy donc cet ange adresse-t-il ses parolles à des charognes reduites en cendre et poussiere? Ne sçait-il pas que les morts n'entendent rien? S'il le sçait, pourquoy leur adresse-t-il ces parolles, disant : *Surgite, mortui;* Levez-vous, morts? Comment se leveront-ils, puis qu'ils n'ont point de vie? Neantmoins c'est à ces carcasses mortes et reduites en poudre à qui cet ange parle; et cette parolle estant dite par le commandement de Dieu, *Qui vocat ea quæ non sunt, tanquam ea quæ sunt* (Rom. 4); Qui parle aux choses qui ne sont pas, comme à celles qui sont, est tellement puissante et efficace, qu'elle donne la vie à ceux qui ne l'ont pas; et en disant elle fait ce qu'elle dit, et de ce qui n'estoit pas, elle en fait ce qui est : et ces corps qui estoient reduits en cendres se leveront vrayement vivans et reunis avec leurs ames, ressuscitant ainsi que Nostre-Seigneur ressuscita le troisiesme jour apres sa mort; mais avec cette difference neantmoins, que nous ressusciterons, non de nous-mesmes, ains par la vertu de cette parolle toute-puissante de Dieu. Et tout ainsi que nous voyons qu'elle produit tous les jours sur nos autels cet admirable effect de la transsubstantiation du pain et du vin au corps et au sang de Nostre-Seigneur : de mesme, par l'efficace de cette parolle toute-puissante, il se fera alors en la resurrection generale, comme une transsubstantiation des cendres qui estoient dans les tombeaux ou ailleurs en vrais corps vivans, qui se trouveront en un instant, comme dit l'Apostre, *in momento, in ictu oculi* (I. Cor. 15), au lieu destiné pour ce dernier jugement.

Donc si la parolle, non de plusieurs anges, ains d'un seul, dite par le commandement de Dieu, est si efficace et operative qu'elle fait ce qui n'est pas, pourquoy ne croirons-nous pas à toutes ses divines parolles? Et pourquoy aurons-nous de la difficulté de croire que Dieu, par sa parolle, soit qu'elle soit dite par luy-mesme, ou par ceux à qui il en a donné le commandement et la puissance, ne puisse faire ce qui est, de ce qui n'est pas, encore que nous ne le puissions comprendre? et quelle difficulté y a-t-il à ceux qui ont la foy de croire la resurrection des morts, puis qu'elle se fait par la toute-puissance de Dieu? Il n'y a donc point

de difficulté à concevoir comment ce mort qui estoit dans cette biere, et qui n'estoit plus adolescent, le fut lors que Nostre-Seigneur lui dit cette parolle : Adolescent, leve-toy ; ***Adolescens, tibi dico, surge,*** et ressuscita tel que Nostre-Seigneur l'avoit nommé. Or il estoit en quelque façon necessaire de dire ces choses pour l'esclaircissement du texte de l'Évangile, duquel je tireray quelques instructions particulieres sur le subjet de la mort.

La premiere est, sçavoir s'il faut craindre la mort, ou non. Il y a eu quelques philosophes anciens qui ont dit, qu'il ne la falloit pas craindre, et que ceux qui la craignoient manquoient d'esprit ou de courage (Senec. ***Epist. et alibi***). A quoy les Peres de l'Eglise ont respondu, que cela ne pouvoit estre ; car, quoy que les chrestiens ne doivent pas craindre la mort, parce qu'ils doivent tousjours estre disposez à bien mourir, neantmoins ils ne doivent pas pour cela estre exempts de cette crainte, car qui est-ce qui peut sçavoir s'il est en l'estat qu'il faut qu'il soit pour bien mourir? puisque, pour bien mourir, il faut estre en grace, c'est-à-dire qu'il faut avoir la charité, laquelle est absolument necessaire pour faire une bonne mort, et obtenir le salut : or il est certain que personne ne peut sçavoir s'il a la charité, sans une particuliere revelation de Dieu, et encore ceux à qui il donne ces revelations ne sont pas exempts de cette crainte.

S. Augustin a dit tres à propos sur ce subjet, que les stoyciens, qui disoient qu'ils ne craignoient point la mort, estoient des gens sans cœur, et lesquels n'avoient point d'ame à perdre, d'autant qu'ils l'avoient desja perduë ; mais moy, je crains la mort, dit ce Sainct, parce que j'ay une ame, et que je crains de la perdre. Mais comment osoient-ils dire qu'ils ne craignoient point la mort, et que cette crainte est une marque de defaut d'esprit et de courage, puisque les plus courageux et sçavans philosophes d'entr'eux, estant une fois dans un navire, demeurerent tous pasles et transis, voyant que les vagues et la tourmente de la mer les menaçoit d'une mort prochaine?

Or, pour vous faire entendre comment il faut craindre la mort sans la craindre, je me serviray d'une similitude. Si ceux qui veulent passer une riviere sur quelque planche, se servent de ces lunettes qui sont à deux usages, qui agrandissent les choses petites, et amoindrissent les grandes, ils se mettent egalement au hasard de se precipiter dans l'eau, et se noyer : car, s'ils regardent la planche par le costé qui fait les choses plus grandes qu'elles ne sont, elle leur representera la planche beaucoup plus large qu'elle n'est si bien que pensant mettre le pied sur icelle,

ils rencontreront le vuide, qui leur fera faire un faux pas, de sorte qu'ils seront en danger de se precipiter dans l'eau, et se noyer; mais si au contraire ils se servent du costé de la lunette qui fait les choses plus petites qu'elles ne sont, ils trouveront la planche si estroite, qu'ils n'oseront jamais entreprendre de passer sur icelle, ou s'ils y passent, ils seront saisis d'une si grande frayeur, qu'elle sera suffisante de les faire precipiter dans l'eau : ainsi l'une et l'autre de ces extremitez est tres-dangereuse.

Il y a deux sortes de personnes, les unes qui ont des craintes excessives de la mort, et les autres qui ne la craignent pas assez : or les extremitez, de quelque costé qu'on les prenne, sont tousjours dangereuses et perilleuses, specialement en ce subjet; d'autant que ceux qui se laissent emporter à ces grandes craintes de la mort, sont en danger de tomber dans le desespoir, et ceux qui ne la craignent pas, se laissent facilement emporter au peché : c'est pourquoy, disent les anciens Peres, pour eviter les inconveniens qui se retreuvent en ces deux extremitez, il faut craindre la mort, sans la craindre, nous confiant humblement en la bonté et aux merites de nostre divin Sauveur.

Mais qui ne craindroit de mourir, puisque tous les Saincts ont eu cette crainte, et mesme le Sainct des saincts Nostre-Seigneur, duquel les Evangelistes disent, qu'approchant l'heure de sa passion, il commença à craindre et s'attrister : *Cœpit pavere et tædere* (Matth. 14)? Or cette crainte de la mort procede, de ce qu'elle n'est pas naturelle à l'homme, car l'homme y a esté assujetty à cause de son peché.

Et d'autant que depuis la faute d'Adam, tous les hommes ont esté subjets au peché, et que le peché nous separe de Dieu, et fait mourir nostre ame, la privant de la vie de la grace, et que chascun sera jugé en l'estat auquel il mourra, cela fait que tres-justement on craint la mort; car nul ne sçait, dit l'Escriture, s'il est digne d'amour ou de haine : *Nescit homo, utrum amore, an odio dignus sit* (Eccl. 9), et si à l'heure de la mort, il sera du nombre des esleus ou des reprouvez.

Donc, celuy qui ne craint point la mort est en grand peril, puisque nous sçavons que l'arrest qui nous sera donné apres icelle sera eternel, et ne se pourra jamais revoquer : *Si ceciderit lignum ad austrum, aut ad aquilonem, in quocumque loco ceciderit, ibi erit* (Eccl. 11); en quelque lieu que l'arbre tombera, soit au midy, ou septentrion, il y demeurera, dit l'Ecclesiaste, et parce que personne ne peut sçavoir s'il sera

sauvé ou damné, c'est ce qui fait que les plus grands Saincts ont redouté ce passage, comme une chose à la verité tres-redoutable. Or neantmoins, direz-vous, il y a eu plusieurs Saincts qui n'ont point craint la mort, ains qui au contraire l'ont souhaittée et demandée à Dieu, et se sont rejouïs quand ils se sont veus proches d'icelle; c'est pourquoy, disent quelques-uns, il ne la faut point craindre, car cette crainte est pleine de frayeur.

Il est vray qu'il y a eu des Saincts qui semblent avoir desiré la mort : mais ce n'est pour cela qu'ils ne la redoutassent; et ne voyons-nous pas que souvent l'on desire ce que l'on craint, et l'on demande ce que l'on n'ayme point? Qui est le malade qui ne craigne et ne redoute le rasoir, quand il faut que le chirurgien s'en serve pour luy couper quelque membre pourry, de peur qu'il n'infecte et gaste les autres? Mais, quoy que le malade craigne le rasoir, il ne laisse pas neantmoins de le desirer, et mesme de le demander, crainte que si on ne met le rasoir à son membre pourry, la gangrene ne s'y mette, si bien que cette crainte luy fait demander le rasoir qu'il apprehende, et fait qu'il se resjouyt en quelque façon quand on le luy approche. Ainsi, quoy qu'il y ayt eu des Saincts qui ont desiré et demandé la mort, il ne faut pas pourtant penser qu'ils n'en ayent point eu de crainte : car il n'y a personne, pour sainct qu'il soit, qui n'ayt subjet de la craindre, si ce n'est ceux qui ont eu des asseurances toutes particulieres de leur salut par des revelations tres-speciales, mais cela est fort rare; et d'autant que tous les Saincts n'ont pas eu ces asseurances, ny ces revelations, tous aussi n'ont pas esté exempts de cette crainte.

Or, entre ceux qui ont eu cette grace, je vous propose le grand S. Paul, qui avoit des asseurances de la beatitude si certaines, qu'il sembloit n'avoir aucune crainte de la mort; car ce glorieux apostre, escrivant aux Philippiens, leur disoit : *Coarctor è duobus : desiderium habens dissolvi et esse cum Christo* (Philip. 1); Je me sens pressé de deux desirs du tout contraires, lesquels me travaillent extremement, et me donnent bien de la peine : l'un est de sortir de cette vie, pour m'en aller jouyr de la douce presence de mon cher maistre Jesus-Christ; ô quand sera-ce que je le verray face à face, et non plus au travers d'un miroir obscur? *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus* (Rom. 7)? Ha! moy miserable, qui delivrera mon ame de la prison de ce corps mortel, et plusieurs autres semblables parolles, par lesquelles ce grand apostre exprimoit le grand desir qu'il avoit d'estre dissous et separé de son corps, afin que son ame,

qui bruloist du desir de voir son Seigneur, ne fust pas davantage retenuë par sa chair; car estant bon et fidele serviteur, il luy tardoit infiniment d'aller voir son divin Maistre, et de jouyr de sa saincte presence, et semble que la vie de laquelle il jouyssoit lui estoit insupportable, puisqu'elle luy empeschoit l'accomplissement de ce desir.

Mais remarquez, je vous prie, mes cheres sœurs, comme ce sainct apostre parle avec asseurance de sa felicité : *Cupio dissolvi, et esse cum Christo;* Je desire, dit-il, de quitter ce corps mortel pour voir Dieu : Ha! qui me fera ce bien que je meure, afin que j'aille voir mon Seigneur Jesus-Christ? parolles par lesquelles il monstre bien que veritablement il n'avoit nulle apprehension que la mort le pust separer de son Dieu, mais qu'il avoit une certitude tres-grande de sa part, qu'en mourant il iroit jouyr de son amoureuse presence; et partant il la demandoit et desiroit, toutesfois avec cette condition, qu'on peut remarquer dans le premier chapitre de son Epistre aux Philippiens, à sçavoir, si c'estoit la volonté de Dieu. Car je suis retenu, mes tres-chers enfans, leur dit-il, d'un autre desir qui est de demeurer parmy vous, comme estant envoyé pour vous enseigner et instruire, de sorte que tant que ma presence vous sera tant soit peu necessaire, je suis pressé de ne me point separer de vous, et de me priver plustot du contentement incomparable que j'attends apres la mort, que de vous quitter, sçachant que ma presence vous est encore utile, et qu'il y a tant soit peu du bon playsir de mon divin Maistre que je demeure pour vostre service. Je ne desire point la mort pour estre delivré des travaux que j'endure. O non certes! ce n'est point pour cela, ny moins encore pour estre quitte de la peine que me cause le desir de voir mon Seigneur; mais seulement je desire de mourir pour le voir, car je sçay bien qu'après cette vie je le verray : neantmoins j'ay un autre desir, qui est de ne point mourir qu'il ne luy plaise, et par consequent de demeurer avec vous tant qu'il luy plaira, et qu'il cognoistra que ma presence vous sera necessaire : *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum : quod si vivere in carne, hic mihi fructus operis est, et quid eligam ignoro : coarctor autem è duobus : desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo, multò magis melius; permanere autem in carne necessarium propter vos.* Si donc ce grand sainct, comme nous voyons par ces parolles, desiroit la mort, c'estoit qu'il avoit asseurance de joüir de la felicité eternelle; que s'il la demandoit, c'estoit en tant que ce fust la volonté de Dieu.

L'on void souvent des personnes qui demandent la mort à Nostre-Seigneur, pour estre delivrez des miseres de cette vie, disent-ils; mais sçavez-vous bien, leur peut-on dire, qu'estant delivrez des miseres de cette vie, vous arriverez au repos de l'autre? En avez-vous autant d'asseurance que le grand S. Paul? Et ce desir que vous avez de mourir, procede-t-il de l'amour que vous portez à Nostre-Seigneur, ou non? Ne vient-il point d'un defaut de courage à supporter les afflictions qu'il nous envoye? Si cela est, ce n'est pas une bonne disposition pour aller jouyr de la felicité et du repos eternel : toutesfois, quand bien vous seriez asseurez d'aller en paradis, si (1) ne faudroit-il pas neantmoins demander la mort, ny la desirer pour estre delivrez des miseres de ce monde, sinon avec cette condition, si c'est la volonté de Dieu; mais neantmoins, le meilleur est de ne la point demander, ny refuser quand elle arrivera. Et en cette prattique de ne rien demander, ny rien refuser, consiste l'abregé de la perfection chretienne.

Or il est certain, ainsi que nous avons dit, que tous les hommes doivent craindre la mort, excepté ceux qui ont eu une speciale revelation de leur salut.

Les parolles que Dieu dit à nos premiers parens au paradis terrestre, nous monstrent bien que la mort est naturellement redoutée de l'homme; car, quand il fit commandement à Adam de ne point manger du fruict de l'arbre de science du bien et du mal, il luy dit : Je suis le Seigneur ton Dieu, je te fais un commandement qui est, que tu ne manges point du fruict de l'arbre de science du bien et du mal, car si tu en manges, tu mourras : *De ligno autem scientiæ boni et mali ne comedas; in quocumque enim die comederis ex eo, morte morieris* (Gen. 2). Monstrant par ces parolles, que la mort estoit le chastiment le plus rude et le plus contraire de tous à la nature de l'homme. Et c'est ce que voulut signifier Eve au serpent, lorsqu'il la tenta de manger de ce fruict, luy respondant : Dieu nous a dit que si nous en mangions nous mourrions; *Præcepit nobis Deus ne comederemus, et ne tangeremus illud, ne forte moriamur* (Gen. 3), faisant voir par cette response la crainte qu'elle avoit de la mort. Et que la prudence humaine des mondains ne dise pas, qu'il faut chasser le souvenir de la mort, pour vivre joyeusement, et que ce souvenir est plein de frayeur, et n'apporte que de la tristesse; car cette crainte n'est point mauvaise, ains bonne et utile, et nous nous en devons servir quelquefois pour espouvanter nostre

(1) Encore.

ame, afin de la retirer du peché et luy faire operer le bien; pourveu neantmoins que, comme nous avons dit, nous craignions la mort sans la craindre d'une crainte excessive, ains d'une crainte accompagnée de tranquillité, marchant avec confiance sous l'estendard de la Providence de Dieu, sans nous laisser emporter à des craintes qui nous troublent et nous causent du chagrin. Car il pourroit arriver à quelque bonne femme, que pour avoir pensé une matinée à la mort, elle brouïllera tout son mesnage ce jour-là, si (1) que personne ne sçaura avoir paix avec elle. Et pourquoy cela? parce qu'elle a pensé à la mort, et elle en est encore toute inquietée. Or ce n'est pas ainsy qu'il faut penser à la mort, car cette pensée nous seroit plus dommageable que profitable. Pensons-y avec paix et tranquillité d'esprit, nous reposant en la providence de Dieu, sans nous mettre en peine par sçavoir quand nous mourrons, ou en quel lieu, si ce sera d'accident ou non, subitement, ou avec prevoyance, et si nous serons assistez ou non, nous confiant en la bonté de Dieu, croyant asseurement que ce qu'il permettra nous arriver, sera tousjours pour nostre plus grand bien. Hé! ne voyons-nous pas qu'il a bien soin des oyseaux du ciel, et que pas une de leurs plumes ne tombe sans sa providence? Il a compté tous les cheveux de nostre teste, et pas un ne sera perdu : *Sed et capilli capitis vestri omnes numerati sunt* (Matth. 10, Luc. 12). Il me suffit, devons-nous dire, que je sois tout à Dieu, non seulement par devoir, mais encore par affection : et pourveu que nous accomplissions sa tres-saincte volonté, que nous doit-il importer du reste, sinon de nous abandonner aux effets d'une si douce providence, nous asseurant qu'elle aura soin de nous en la vie et en la mort? Il faut donc craindre la mort, mais sans anxieté ny inquietude, ains d'une crainte tranquille et pleine de confiance en Dieu, qui nous ayde à nous preparer et nous disposer à bien mourir.

S. Augustin dit que pour bien mourir il faut bien vivre, et que telle que sera nostre vie, telle sera nostre mort. Ces parolles sont communes et triviales, mais elles contiennent beaucoup d'instruction, parce qu'il est certain que la regle generale d'une bonne mort est de mener une bonne vie. Donc, mes cheres ames, vivez bien et vous ne craindrez point la mort, ou si vous la craignez, ce sera d'une crainte douce et tranquille, appuyée sur les merites de la passion de Nostre-Seigneur, sans laquelle certes la mort seroit effroyable et redoutable à tous les hommes,

(1) Tellement.

mais specialement aux grands pecheurs : car sans doute l'horreur de sa mort, et la multitude de leurs pechez les mettroient au desespoir, s'ils ne voyoient l'image du Crucifix qui les fait ressouvenir que Nostre-Seigneur a esté attaché à la croix pour eux : et si le merite de sa passion qui a satisfait à sa justice pour tous leurs mesfaits, ne leur ouvroit la porte de la confiance, ils seroient en danger de se perdre par le desespoir.

Il faut donc craindre la mort d'une crainte tranquille et pleine d'esperance, puisque Dieu nous a laissé tant de moyens pour bien mourir, comme est particulierement celuy de la contrition, qui est si general, et si efficace pour effacer toutes sortes de pechez, et encore celuy des sacremens qui sont en la saincte Eglise, par lesquels nous sommes remis en grace, et lavez de la coulpe du peché : car les sacremens sont comme des canaux par lesquels le merite de la passion de Nostre-Sauveur decoule en nos ames, et par iceux nous recouvrons la grace perduë.

Puis donc que Nostre-Seigneur nous a donné tant de moyens de nous sauver, et qu'il desire plus nostre salut que nous-mesmes, que nous reste-t-il plus à faire, sinon de nous abandonner aux evenements de sa divine providence, ne demandant rien, et ne refusant rien. O qu'heureux sont ceux qui en cette saincte indifference, et qui, attendant ce que Dieu ordonnera d'eux, se preparent à bien mourir, par une bonne vie! C'est ce qu'ont fait tous les saincts, et mesme il y en a eu quelques-uns qui ont pris pour prattique particuliere de prendre quelque temps de l'année, pour s'appliquer specialement à la consideration de la mort, les autres tous les mois, d'autres toutes les sepmaines, et quelques-uns mesme tous les jours, prenant une certaine heure du matin, ou du soir, pour y penser, et par ce frequent souvenir de la mort ils se preparoient à bien mourir. Pensée certes tres-utile, et laquelle nous devrions avoir toutesfois et quantes que nous nous mettons au lict, nous representant comme l'on nous mettra un jour dans le tombeau, considerant que le sommeil est l'image de la mort : *Quid est somnus gelidæ nisi mortis imago?* disait un ancien. Ha! devrions-nous dire ensuite de cette consideration, il est certain que je mourray, et que je seray un jour estendu dans le tombeau, où je seray couvert de terre, et reduit en cendre, et moy qui me couche ce soir dans ce lict, je ne sçay pas si demain je me leveray, et si cette nuict ne sera point la derniere de ma vie. O qu'il nous seroit utile et profitable de prendre tous les jours quelque heure pour nous occuper à telles ou semblables pensées, afin de nous preparer à

bien mourir, puisqu'il n'y a rien qui nous importe tant que de bien franchir ce passage, d'autant que tout nostre bonheur ou malheur eternel en depend! Certes, le meilleur moyen que nous puissions prendre pour asseurer nostre salut, est de nous tenir tousjours en la mesme disposition que nous desirons estre à l'heure de nostre mort, taschant d'employer chaque moment, comme si en iceluy nous devions sortir de cette vie. Et puis qu'il vient à mon subjet, je vous rapporteray deux petites histoires desquelles vous pourrez tirer quelque instruction.

La premiere, je l'ay prise d'un homme pieux, que j'ay connu, qui me dit qu'un roy envoya faire la visite des estats, en une province de son royaume dans laquelle tous les officiers de la police se trouverent coupables en quelque chose; ce qui obligea les visiteurs à se monstrer fort exacts, et severes à les chastier, tous, les uns par des amendes, les autres par la privation de leurs estats, et mesmes quelques-uns par la galere. Or, d'autant que dans ce grand nombre d'officiers il ne se treuva d'irreprehensible qu'un bon vieillard, les visiteurs le caresserent fort, et luy demanderent comment il avoit fait pour estre si fidelle à son prince qu'on ne trouvoit rien à redire à luy, veu que tous les autres s'estoient trouvez coupables. Il respondit qu'il n'avoit fait qu'une seule chose, qui estoit qu'il avoit tousjours pensé que le roy feroit faire la visite des estats en cette province, et qu'il y viendroit des visiteurs, lesquels, pour s'acquitter de leurs charges, puniroient severement les coupables, et que cela estoit cause qu'il s'estoit toujours comporté comme il desiroit d'estre treuvé quand on feroit la visite, et que la crainte d'estre treuvé coupable l'avoit fait vivre tous les jours comme si en chascun d'iceux il eust deu rendre compte de toutes ses actions.

O que nous serions heureux, si nous faisions ainsi pour nostre salut, et si, tous les jours de nostre vie, nous pensions tellement au compte qu'il nous faudra rendre, que nous nous tinssions tousjours au mesme estat que nous desirons d'estre trouvez à l'heure de la mort! ô que ce seroit un bon moyen pour nous ayder à bien vivre, et à si bien faire nos actions, qu'il n'y eust rien de reprehensible devant Dieu!

La seconde histoire, je l'ay apprise d'une grande dame, laquelle me parlant un jour, me dit qu'un conseiller clerc avoit quitté la cour, et s'estoit deschargé de toutes sortes d'affaires pour se preparer à la mort, et que l'estant allé trouver en sa maison pour luy parler d'un procez qu'elle avoit, il luy fit dire qu'il s'estoit deschargé de toutes sortes d'affaires, et avoit quitté

son office, afin de prendre du temps pour penser à sa conscience et dresser ses comptes : puis il luy renvoya les pieces de son procez qu'il avoit entre ses mains, luy mandant qu'il prioit Dieu pour luy en donner une bonne issuë. Or, quelque temps apres, cette dame l'estant retourné voir, elle le trouva tousjours dans la mesme occupation, attendant le jour que Dieu luy assigneroit pour luy rendre ses comptes : un an apres elle le visita derechef, et le trouva encore dans la mesme exercice; d'où je conclus, me dit-elle, qu'il feroit une heureuse fin, puisqu'il s'y preparoit avec tant de soin.

O qu'heureux serions-nous, mes cheres ames, si, desoccupez de toute autre affaire, nous pensions serieusement à preparer les comptes de nostre conscience, afin d'estre bien disposez à les rendre à Dieu, au jour que sa providence nous a assigné! car la mort a des pieds de cotton, c'est-à-dire qu'elle vient si doucement qu'on ne s'en apperçoit point, et ainsi elle nous surprend; c'est pourquoy Nostre-Seigneur, en plusieurs lieux de l'Evangile, nous advertit de veiller et nous tenir sur nos gardes, afin que, quand elle viendra, elle nous treuve preparez : *Et nos simus parati, quia quâ horâ non putamus, Filius hominis veniet. Vigilate itaque, quia nescitis diem, neque horam* (Matth. 25). Pensons donc souvent à la mort, mais que ce soit sans peur ny crainte demesurée ; resolvons-nous à mourir avec un cœur paisible et tranquille, et puis que c'est une chose qu'il faut faire, tenons-nous toujours au mesme estat que nous voulons estre treuvez à l'heure de nostre mort : car c'est le vray moyen de nous preparer à bien mourir; et soyons asseurez que si nous le faisons soigneusement, nous parviendrons à l'eternité bien-heureuse, et quittant ces jours mortels et perissables, nous arriverons aux eternels pour y loüer et benir sans cesse la divine Majesté. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA RESURRECTION DU LAZARE.

Où il est traité des fruicts de la tribulation, et des conditions de l'Oraison.

Domine, ecce quem amas infirmatur.
Seigneur, voicy que celuy que vous aymez est malade.
(JOAN. 11.)

L'ORAISON est briefve, mais tres-belle et bien dressée. Le subjet fut la maladie du Lazare : *Erat autem quidam languens Lazarus*. Celles qui la font, sont deux sainctes dames : *Miserunt ergo sorores ejus ad eum, dicentes*, etc.

Le motif ou raison qu'elles employent, c'est l'amour : *Ecce quem amas*. L'effet fut premierement la plus grande gloire de Dieu : *Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei*, etc. Or cette gloire de Dieu, vient de la resurrection du Lazare d'autant plus admirable :

1° Qu'elle fut faite en presence de plusieurs : *Multi ergo qui venerant ex Judæis*, etc.;

2° Qu'elle fut retardée : *Tunc quidem mansit in eodem loco duobus diebus*, etc.;

3° Qu'elle fut faite plus solemnellement : *Jesus autem, elevans sursum oculos, dixit*, etc.

Un autre effect de cette priere fut, que ces femmes receurent une plus grande faveur qu'elles ne demandoient : elles ne demandoient que la guerison du Lazare leur frere, et Nostre-Seigneur le ressuscita.

La cause donc pour laquelle ces deux sœurs envoyent à Nostre-Seigneur, c'est la maladie et langueur du Lazare : *Erat quidam languens Lazarus à Bethania, de castello Mariæ et Marthæ. Miserunt ergo*. Donc elles envoyerent, etc. Leur frere estoit malade, et partant elles envoyerent; elles estoient affligées, et partant elles eurent recours au Seigneur.

O saincte affliction, ô beniste tribulation qui nous fait recourir à ce celeste consolateur! Certes, entre tous les profits de la tribulation, qui ne sont pas petits, je trouve celuy-cy l'un des plus excellens, qui est qu'elle nous fait revenir à Nostre-Seigneur. Quand nous sommes en prosperité, bien souvent nous l'oublions; mais

en adversité nous recourons à lui comme à nostre singulier refuge.

Comme la liqueur de la vigne, si on la laisse dans la grape long-temps, se pourrit et se gaste : ainsi l'ame, si on la laisse en ses playsirs et voluptez, en ses desirs et souhaits, elle se corrompt; mais si on la presse par la tribulation, il en sort la douce liqueur de penitence et d'amour. Aussi le prophete royal atteste, que quand Nostre-Seigneur affligeoit les Hebreux, ils retournoient à luy : *Cum occideret eos, quærebant eum, et diluculo veniebant ad eum* (Psal. 77).

Sedit populus manducare et bibere, et surrexerunt ludere (Exod. 32).

Et timuerunt valde, clamaveruntque ad Dominum, estant persecutez (Exod. 14).

Quoniam gravata est super me manus tua, conversus sum in ærumna mea, dum configitur spina (Psal. 31).

Tribulationem et dolorem inveni, et nomen Domini invocavi (Psal. 114).

Imple facies eorum ignominia, et quærent nomen tuum, Domine (Psal. 82), est-il dit, *de impiis hostibus*.

Ainsi Valens empereur, ayant persecuté S. Basile, recourt à luy lorsqu'il voit son fils malade : et Modestus prefect, estant malade, recourt aussi au mesme Sainct, lequel il avoit menacé de mort (Nazianz., *in Monodia de S. Basil.*).

Jonas liber fugiebat à facie Domini : Jonas estant en sa liberté, s'enfuit devant la face de Dieu, mais estant dans le ventre de la baleine, il a recours à luy.

Exemple de la chair qui ne pourrit dans l'eau salée, mais dans la douce, etc.

Que dira-t-on de David, dit S. Augustin? en ses persecutions, il faisoit ses psalmes; en paix il peche, etc.

Ainsi l'arche de Noë : *Multiplicatæ sunt aquæ, et elevaverunt arcam in sublime* (Gen. 7).

Ezechias malade, se convertit à Dieu.

Domine, ecce quem amas, infirmatur. Sainct exemple de recourir à Dieu; mais il faut comme ces devotes dames recourir en confiance.

Nostre-Seigneur est loin, elles envoyent seulement dire : *Ecce quem amas, infirmatur;* Celuy que vous aymez est malade.

Conditions de la priere, etc.

Confiance en Dieu. *Renuit consolari anima mea* (Psal. 76).

Non enim in arcu meo sperabo, et gladius meus non salvabit

me, sed in nomine tuo spernemus insurgentes in nobis (Psal. 43). *Hi in curribus, et hi in equis; nos autem in nomine Domini Dei nostri invocabimus* (Psal. 19).

Quoniam in me speravit, libearbo eum (Psal. 90).

David persecuté de Saül, dit : *In Domino confido* (I. Reg. 19). *Bonum est confidere in Domino, quam confidere in homine* (Psal. 117).

Miserere meî, secundùm magnam misericordiam tuam (Psal. 50).

Quàm bonus, Israel Deus, his qui recto sunt corde (Psal. 72) !

Confitemini Domino quoniam bonus (Psal. 117).

C'est pourquoy il nous enseigne de dire : *Pater noster,* etc. Et comme le prodigue : *Pater, peccavi,* etc.

Et ces dames : *Ecce quem amas, infirmatur,* etc.

Qui filium dedit, quomodo non omnia dabit, etc.

Reconnoissance de nostre misere. *Quem amas, infirmatur,* etc.

Quid est homo, quod memor es ejus? etc. (Psal. 8).

In humilitate nostra, memor fuit nostri (Psal. 135).

Nostre-Seigneur nous l'enseigne, se prosternant sur sa face au jardin des Olives. Jacob : *Domine, minor sum omnibus miserationibus tuis,* etc. (Gen. 32).

VIVE JESUS !

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

(RECUEILLI.)

Qui ex Deo est, verba Dei audit : propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis.

Ceux qui sont de Dieu entendent la parolle de Dieu ; et partant vous ne l'entendez pas parce, vous n'estes point de Dieu, disoit nostre Sauveur aux Juifs. (JOAN. 8.)

UNE parolle peut estre recuë ou rejettée pour trois raisons. La premiere, pour la consideration de la personne qui la dit ; la seconde, pour la consideration de la parolle qui est dite ; et la troisiesme, pour les bonnes ou mauvaises dispositions des personnes qui l'entendent. Donc, pour faire qu'une parolle qui est dite soit estimée et bien receuë, il faut premierement que celuy

qui la dit soit vertueux et digne de croyance, autrement sa parolle sera rejettée et mesprisée. Secondement il faut que ce qui est dit soit bon, et veritable; et en troisiesme lieu, il faut que ceux qui entendent la parolle soient vertueux et bien disposez pour la recevoir : car autrement elle ne pourra estre receuë, estimée, ny gardée, ainsi que nous apprend l'Evangile que l'Eglise nous propose en ce jour, où il est fait mention d'un reproche, que Nostre-Seigneur faysoit aux Scribes et Pharisiens, dequoy ils ne recevoient pas ses divines parolles. Et pour leur faire voir que ce defaut procedoit de leurs mauvaises dispositions, il leur dit : Pourquoy ne croyez-vous pas à la verité que je vous enseigne? *Si veritatem dico, quare non creditis mihi?* Comme leur voulant dire : Vous n'avez nulle excuse de rejetter mes parolles, car qui est celuy d'entre vous qui me reprendra de peché? *Quis ex vobis arguet me de peccato?* Pourquoy donc ne me croyez-vous pas, puisque ce que je vous dy est la verité mesme? il faut indubitablement que vostre malice en soit la cause, d'autant que le defaut n'est point en moy, ny en la parolle que je vous enseigne.

Il est donc requis en premier lieu que la personne qui parle, et qui annonce la parolle de Dieu, soit irreprochable, et que sa vie soit conforme à ce qu'elle enseigne, ou bien sa parolle ne sera pas receuë et approuvée. C'est pourquoy Dieu defend au pecheur par son prophete d'annoncer sa parolle : *Peccatori autem dixit Deus : Quare tu enarras justitias meas, et assumis testamentum meum per os tuum* (Psal. 49)? Comment, miserable, luy dit-il, oserois-tu bien enseigner ma doctrine de parolle, et la deshonorer par ta mauvaise vie? Comment veux-tu que ma parolle soit bien receuë, ayant passé par une bouche si puante et si pleine d'infection et de meschanceté? jà n'advienne (1) que j'aye un tel proclamateur de ma doctrine, et de mes volontez. Il est donc deffendu au pecheur d'annoncer la parolle de Dieu, crainte qu'elle ne soit rejettée par ceux qui l'escouteront; mais cela ne se doit entendre que des grands et signalez pecheurs, car autrement qui annonceroit la parolle de Dieu? veu que tous les hommes sont pecheurs, et qui dira autrement sera menteur. Les apostres mesmes n'ont pas esté sans peché, et celuy qui diroit, qu'il n'est point pecheur, contreviendroit à l'Escriture, et feroit bien voir le contraire de son dire en mesme temps qu'il prononceroit cette parolle : *Si dixerimus, quoniam peccatum non habemus, ipsi non seducimus, et veritas in nobis non est* (I. Joan. 1);

(1) Jà n'advienne, *qu'il n'advienne plus*, tournure latine : *jà* est pour *déjà*.

Si nous disons que nous sommes sans peché, nous nous seduisons nous-mesmes, et la verité n'est point en nous, dit le bien-aymé disciple de Nostre-Seigneur.

Et S. Augustin dit clairement, que cette parolle du *Pater,* que nous disons tous les jours : *Pardonnez-nous nos pechez,* n'est pas une parolle d'humilité, ains (1) une parolle de verité; car il est certain que nous en commettons tous les jours frequemment, et quasi à tout moment, à cause de la grande fragilité de nostre nature.

Or, bien que tous les hommes soient pecheurs, tous pourtant ne se doivent pas taire, et ne point enseigner la parolle de Dieu; ains seulement ceux qui menent une vie du tout contraire à cette divine parolle. Que si neantmoins il arrive qu'elle nous soit dite et annoncée par de grands pecheurs, nous ne la devons pas pourtant rejetter; mais nous la devons recueillir, et faire comme les abeilles, lesquelles cueillent le miel de toutes les fleurs des prairies, et bien que quelques-unes soient mauvaises et ayent du venin en leur propre substance, elles ne laissent pas toutesfois d'en tirer dextrement (2) le miel, lequel estant une liqueur celeste, il n'est point meslé avec le venin.

Et pour confirmation de mon dire, je vous rapporteray un exemple, qui se trouve en la vie de S. Ephrem, recueillie par Metaphraste, lequel dit que ce glorieux sainct, qui a esté un grand docteur, ayant escrit des choses extremement belles, et qui causent une merveilleuse suavité à ceux qui les lisent; et qui avoit esté eslevé dés son enfance, et nourry presque dés ses premieres années en la vie heremitique, apres avoir desja longuement demeuré dans les deserts, il fut un jour inspiré de Dieu de venir en la ville d'Edesse, qui estoit le lieu de sa naissance : luy qui avoit disposé son cœur pour recevoir cette divine rosée des inspirations celestes, et qui avoit tousjours eu une fidelité tres-grande à leur obeyr et les mettre en effet, se rendit fort prompt à executer celle-cy; si bien qu'il s'en alla soudain vers cette ville, et la regardant, il lui vint une pensée que Dieu ne vouloit pas, sans quelque bonne raison, qu'il y allast, et abandonnast son hermitage, et se prosternant à genoux, il fit une priere fort fervente, afin qu'il plust à sa divine bonté luy faire la grace, qu'en entrant en cette ville il pust faire rencontre de quelqu'un qui luy servist de directeur, pour le conduire en la voye de ses sainctes volontez; ce qu'ayant fait, il se leve plein de confiance qu'il seroit exaucé.

(1) Mais. — (2) Adroitement.

Estant donc parvenu en la ville, la premiere rencontre qu'il fit, fut d'une femme desbauchée, ce qui luy causa une si grande fascherie, qu'il dit en soy-mesme : Mon Dieu, je vous avois prié de me faire rencontrer quelqu'un qui m'enseignast ce que vostre tres-saincte volonté requiert de moy, et cependant j'ay rencontré cette miserable. Sur laquelle jettant les yeux et la regardant fixement comme par desdain, il apperceut qu'elle le regardoit aussi fort attentivement. Alors tout outré de douleur de voir son effronterie, il luy dit : Pourquoy, miserable, me regardes-tu si attentivement? A quoy elle respondit aussi judicieusement que doctement : J'ay quelque raison de vous regarder : car ne sçavez-vous pas que la femme a esté tirée de l'homme, et formée d'une de ses costes, et partant en vous regardant je considere mon origine, et celuy duquel je suis sortie; mais vous n'avez nulle raison de me regarder, car l'homme a esté formé de la terre, et pourquoy donc ne regardez-vous pas tousjours la terre, puisque c'est d'elle d'où vous avez esté tiré? Lors ce grand sainct fit un tel cas du document que luy donnoit cette miserable femme, que non seulement il le receut tres-humblement; mais encore luy en tesmoigna beaucoup de gratitude, et l'en remercia de tout son cœur, et en fist apres une telle estime, qu'il porta tousjours non seulement les yeux du corps baissez en terre, mais beaucoup plus les yeux interieurs de l'esprit en la consideration de son neant, et de son abjection; et par cette prattique, il fit un continuel progrez en la vertu de la tres-saincte humilité tout le reste de ses jours. Ce qui nous fait voir que nous ne devons pas mesestimer la parolle de Dieu, ny les enseignements qui nous sont donnez, bien que ce soit par des personnes de mauvaise vie.

Dieu voulut bien que le prophete Balaam fust instruit par une asnesse; il permit bien aussi que Pilate, qui estoit si meschant, nous prononçast cette grande verité, escrivant que Nostre-Seigneur estoit Jesus, c'est-à-dire Sauveur, et qu'il estoit roy des Juifs, qui est le tiltre qu'il fit poser dessus la croix, disant aux Juifs : Il est ainsi qu'il est escrit. Et Cayphe, le plus miserable de tous les hommes, ne dit-il pas aussi cette parolle tant veritable, qu'il estoit requis qu'un homme mourust pour le salut de plusieurs? *Quia expedit vobis ut unus moriatur homo pro populo, et non tota gens pereat* (Joan. 11). Ce qui fait voir que combien que (1) nous ne devions pas estimer ny approuver la mauvaise vie des hommes meschans et pecheurs, neantmoins nous ne devons pas mespriser la parolle de Dieu qu'ils nous pro-

(1) Quoique.

posent, mais que nous devons en faire nostre profit, ainsi que fit S. Ephrem du document que lui donna cette mauvaise femme.

Que devons-nous nous soucier, dit un saint docteur, que celuy qui nous monstre le chemin de la vertu soit bon ou mauvais? pourveu que ce soit le vray chemin, nous y devons cheminer fidellement. Que nous doit-il importer que l'on nous donne du baume dans un pot de terre, ou dans un vase plus precieux? pourveu qu'il guerisse nos playes, cela nous doit suffire. *Omnia quæcumque dixerint vobis Scribæ et Pharisæi, facite; secundùm opera verò eorum, nolite facere* (Matth. 23); Faictes tout ce que les Scribes et les Pharisiens vous diront, mais ne faictes pas ce qu'ils font, disoit Nostre-Seigneur.

L'exemple que je vous ay rapporté du grand S. Ephrem, nous monstre assez que nous ne devons point regarder à la personne qui nous presche ou qui nous enseigne, ains seulement si ce qu'elle nous enseigne est bon ou mauvais; demeurant asseurés que la parolle de Dieu n'est ny bonne ny mauvaise à cause de celuy qui nous l'annonce ou explique, d'autant qu'elle porte sa bonté et saincteté avec elle, sans recevoir aucune tare (1) pour la mauvaise vie de celuy qui la prononce.

L'Escriture saincte semble nous vouloir monstrer cecy, nous renvoyant aux bestes les plus infirmes et les plus brutes pour estre instruicts et enseignez par elles de ce que nous devons faire : *Vade ad formicam, ô piger, et considera vias ejus, et disce sapientiam* (Prov. 6); O paresseux, dit-elle, va-t-en à la fourmy, pour apprendre d'elle le soin et la prevoyance que tu dois avoir, et considere comme elle amasse tandis que le temps est beau, pour se nourrir par apres au temps qui n'est pas propre à la cueillette. Et Nostre-Seigneur mesme ne dit-il pas en l'Evangile, que nous apprenions la prudence du serpent, et la simplicité de la colombe? *Estote prudentes sicut serpentes, et simplices sicut colombæ* (Matth. 10) : et ainsi en tant d'autres endroits de l'Escriture.

Mais neantmoins, pour parler communement, il faut que celuy qui annonce la parolle de Dieu soit bon, s'il veut que sa doctrine soit receuë et approuvée; sinon sa mauvaise vie fera rejetter et mespriser ce qu'il dira, comme mesprisable et mauvais. Et bien que nous devions tirer du fruict de la parolle de Dieu, par qui que ce soit qu'elle nous soit enseignée, il est pourtant certain que les pecheurs qui ne veulent pas s'amender, ains qui perseverent en leurs meschancetez, ne font pas bien de l'exposer, et proferer les loüanges de la divine Majesté, puis qu'ils mettent

(1) Tare, *déchet.*

cette divine parolle en danger d'estre mesprisée et rejettée à cause de leur mauvaise vie. C'est pourquoy Nostre-Seigneur, en l'Evangile de ce jour, dit aux Scribes et aux Juifs : Lequel d'entre vous me convaincra du peché? *Quis ex vobis arguet me de peccato?* Vous dites que je suis un Samaritain, que j'ay le diable au corps, que je mange avec les Publicains, que je defends de payer le tribut à Cesar, que je n'observe pas le sabath, et me chargez de plusieurs calomnies et impostures; mais ditez-moy, qui est-ce d'entre vous autres qui me reprendra de peché? *Quis ex vobis arguet me de peccato?* Et pourquoy donc ne croyez-vous pas mes parolles? il faut bien sans doute que le mal soit en vous, d'autant qu'il ne peut estre en moy. Ce qu'il disoit tres-justement, car il est impossible de pouvoir joindre ensemble deux choses tant esloignées l'une de l'autre, à sçavoir, Dieu et le peché. Certes, dés qu'on nomme Dieu, ce nom exclud tellement le peché, que jamais l'on ne doit estre en doute qu'il s'y puisse treuver. En tant donc que Nostre-Seigneur estoit Dieu, il estoit impossible qu'il pust pecher, ouy mesme en tant qu'homme, à cause de l'union hypostatique, en suite de laquelle sa tres-saincte ame fut parfaitement glorieuse en la partie superieure dés l'instant qu'il fut conceu au ventre sacré de Nostre-Dame, jouyssant de la claire vision de la divine essence, vision et jouyssance qui fait nostre beatitude, et de laquelle il resulte necessairement une impossibilité de pecher; car il est impossible de voir Dieu sans l'aymer souverainement : or, l'amour souverain ne peut souffrir le peché, qui est une chose qui deshonore sa divine Majesté et luy est infiniment desagreable.

Cela estant donc ainsi, Nostre-Seigneur disoit tres-justement aux Juifs : Lequel est-ce d'entre vous qui me reprendra du peché? *Quis ex vobis arguet me de peccato?* et sur cela il s'estonnoit pourquoy ils ne croyoient pas à ses parolles, et ne suivoient pas sa doctrine, veu que sa vie estoit irreprochable, et ses parolles veritables, leur disant : Si je vous presche la verité, pourquoy ne l'embrassez-vous pas? *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?* comme leur voulant dire : Puisque je suis sans peché, vous devez croire que j'enseigne la verité, et que je ne me puis tromper.

O combien cela est-il veritable, que Nostre-Seigneur ne se pouvoit tromper, puis qu'il est cette verité eternelle, à laquelle tous ceux qui ne croiront point periront indubitablement! D'autant que tout le bien de l'homme consiste à demeurer ferme en la verité, sans jamais s'en departir : et c'est chose certaine, que

le malheur des anges et des hommes ne provient d'autre cause, sinon de ce qu'ils sont descheus de la verité, et ne sont pas demeurez fermes en icelle (1).

Pour mon second poinct, je dy que si nous voulons que la parolle que nous disons soit bien receuë, il faut qu'elle soit accompagnée de verité. Mais qu'est-ce que verité? ce n'est autre chose, mes cheres ames, que la foy; et quand S. Jean dit au 1er chapitre de son Evangile, qu'on a veu Nostre-Seigneur plein de grace et de verité : *Plenum gratiæ et veritatis,* cela se doit entendre, qu'il estoit plein de foy et de charité, non qu'il eust la foy pour luy-mesme, car il ne la pouvoit avoir estant comprehenseur, et ayant la claire vision des choses qu'elle nous apprend : mais cela veut dire qu'il estoit plein de foy, pour la distribuer à ses enfans, qui sont les chrestiens.

L'espouse, au Cantique des cantiques, dit que son bien-aymé, qui est Nostre-Seigneur, a deux mammelles qui sont remplies de parfums tres-precieux, et qui repandent des odeurs grandement soüefves (2); parolles desquelles l'on a tiré diverses interpretations. Mais pour mon subjet, je dy que ces deux mammelles de Nostre-Seigneur sont pleines de grace et de verité, c'est-à-dire de foy et de charité, non qu'il eust besoin de ce laict tres-delicieux pour soy-mesme, non plus que les femmes n'ont point de necessité du laict qu'elles ont dans leurs mammelles, qui ne leur est donné de Dieu et de la nature que pour la nourriture de leurs enfans : ainsi pouvons-nous dire que la grace ne fut pas donnée à Nostre-Seigneur pour luy, parce qu'il n'en avoit que faire, estant luy-mesme la source de la grace, et celuy auquel il appartient de la donner; ny moins (3) la foy, car il ne la pouvoit avoir; mais cela veut dire, qu'il avoit receu ces dons du Pere eternel pour les distribuer aux hommes, et c'est pourquoy il se peinoit tant de faire recevoir sa doctrine aux Scribes et Pharisiens, se faschant dequoy ils ne vouloient pas croire à ses parolles, qui contiennent cette infaillible verité, en laquelle gist nostre salut, estant certain, ainsi que nous avons dit, que l'ange et l'homme faute de demeurer fermes en la verité, sont tombez en la vanité : car c'est une regle generale, que dés que nous quittons la verité, nous choisissons quant et quant (4) la vanité, la vanité n'estant autre chose qu'un deffaut de verité qui nous fait trebucher és enfers.

L'ange se destournant de la consideration de Dieu, qui est cette verité eternelle et immuable, et retirant les yeux de son entendement de dessus cet objet infiniment aymable, soudain il

(1) Elle. — (2) Suaves. — (3) Non plus. — (4) Quant et quant, *en même temps.*

les abaissa sur la consideration de sa beauté propre, qui estoit dependante de cette beauté supreme qu'il devoit continuellement regarder; mais il se regarda, et se regardant il s'admira et se mira, et en se mirant il se perdit, et fut condamné aux flammes eternelles, et ainsi, faute d'estre demeuré en la verité, il perit miserablement en la vanité. Car il est certain que la foy luy apprenoit, que tout ce qu'il avoit estoit de Dieu, et qu'à Dieu seul estoit le souverain honneur; mais il detourna son entendement de la consideration de cette verité, et soudain il commit cet acte de vanité insupportable, de dire : *Ascendam super altitudinem nubium, similis ero Altissimo* (Isa. 14) ; Je monteray par dessus les nuës, et seray semblable au Tres-Haut : detestable et mal-heureux propos, et dessein plein d'iniquité, qui le perdit pour jamais.

De mesme nos premiers parens, faute de demeurer fermes en la verité, c'est-à-dire attentifs à icelle, estoient perdus pour jamais, si Dieu, par le merite de son Fils, ne leur eust fait misericorde; car le malin esprit tenta Eve, parce qu'il la trouva hors d'attention de la verité des parolles de Dieu, en la deffense qu'il luy avoit faite de ne point manger du fruict de l'arbre de science du bien et du mal, et laquelle, au lieu de considerer les grandes graces qu'elle avoit receuës de sa divine Majesté dans le paradis terrestre, se promenoit et consideroit ce fruict, ne demeurant pas ferme en la meditation de la verité des parolles que Dieu luy avoit dites, que si elle en mangeoit elle mourroit : *De ligno autem scientiæ boni et mali, ne comedas : in quocumque enim die comederis ex eo, morte morieris* (Gen. 2). Or, quelle plus grande verité y pouvoit-il avoir, que cet arrest donné de la bouche de Dieu mesme? Mais ce malheureux esprit, la voulant seduire, commença à l'arraisonner (1) sur le commandement qui luy avoit esté fait. Il ne faut pas prendre les parolles de Dieu à la rigueur, luy dit-il; vous ne mourrez point, non; ne pensez pas tant à la mort; au contraire, si vous mangez de ce fruict, vous luy serez semblables : *Nequaquam morte moriemini, scit enim Deus, quod in quocumque dei comederitis ex eo, aperientur oculi vestri et eritis sicut Dii* (*Ibid.* 3). Et la pauvre Eve s'amusant à escouter ces tricheries, se laissa persuader en telle sorte, qu'elle attira aussi son mary à contrevenir au commandement de Dieu, luy faisant manger du fruict de l'arbre deffendu.

O qu'elle eust bien mieux fait de perseverer en la meditation de la verité de la parolle de Dieu! Certes, elle ne fust pas tombée

(1) Embrouiller de prétendues raisons.

de la verité en la vanité; car ce fut la vanité qui la fit pecher, comme l'Escriture nous monstre assez clairement : et depuis, tous ses enfans ont esté atteints de ce deffaut qui les rend si enclins à pourchasser les honneurs, les richesses et playsirs du monde, qui ne sont que vanité et folie; puisque toutes ces choses sont plus propres à les detourner de la verité, que non pas de les rendre capables de demeurer attentifs en icelle, ainsi que l'experience nous l'apprend tous les jours. Car ne voyons-nous pas, mes cheres sœurs, que ceux qui sont si affectionnez à des choses si vaines et si frivoles, ne pensent point, selon qu'on peut juger par leur mauvaise vie, à cette verité de la foy, qu'il y a un paradis remply de toutes sortes de consolations et de bonheur, pour ceux qui vivront selon les commandemens de Dieu, et qui marcheront apres luy à la suite de ses divines volontez? commandemens et volontez, qui sont tout-à-fait contraires à la vie qu'ils meinent : ne laissant point pour cela de s'addoner à la suitte des playsirs bas et caduques, quoy qu'ils voyent bien qu'ils les priveront pour jamais, s'ils ne s'amendent, de la jouyssance du bonheur eternel. Hé! ne voit-on pas combien la vanité les possede, puis qu'ils ne se tiennent pas attentifs à cette verité de la foy, qu'il y a un enfer où tous les tourmens et malheurs qui se peuvent imaginer, ouy mesme qui ne se peuvent imaginer, sont assemblez pour punir ceux qui ne craindront point Dieu en cette vie, et qui ne vivront pas en l'observance de ses commandemens. Consideration certes tres-necessaire pour nous maintenir en nostre devoir.

Dites-moy donc, si nous demeurions attentifs à la verité des choses que Dieu nous enseigne en l'oraison, ne serions-nous pas bien-heureux? Ah! quand nous voyons Nostre-Seigneur mourant sur la croix pour nous, quelle verité ne nous enseigne-t-il pas? Je suis mort pour toy, dit-il, ce souverain amant de nos ames, qu'est-ce que requiert ma mort, sinon que comme je suis mort pour toy, tu meures aussi pour moy, ou du moins que tu ne vives que pour moy? O combien cette verité devroit-elle exciter d'ardeurs en nostre volonté, pour aymer souverainement celui que nous cognoissons estre tant aymable et si digne d'estre aymé! car, soudain (1) que nostre entendement apprehende comme il faut cette verité, que Nostre-Seigneur est mort d'amour pour nous, voilà que nostre volonté s'esmeut et conçoit de grandes affections de contre-eschanger, autant qu'elle pourra, cet amour infiny : lors ces ardeurs font un brasier de

(1) Aussitôt.

desirs de plaire à cet amant sacré, si enflammé, qu'il luy semble qu'elle ne pourra jamais rien trouver à faire, ou à souffrir de trop difficile ; rien alors ne luy paroist impossible : les martyrs n'ont rien fait pour Dieu, ce luy semble, au prix de ce qu'elle voudroit faire.

Or cela est bon, mais demeurez fermes en cette verité, et tout ira bien. Et c'est ce que nous ne faisons pas ; car, pour l'ordinaire, de cette verité que nous aurons apprise à l'oraison, nous passons à la vanité en l'action : ce qui fait que nous sommes anges en l'oraison, et bien souvent demons en la conversation et en l'action, offensant le Dieu que nous avons recognu estre si aymable et si digne d'estre servy et obey. Ainsi, quand nous considerons que Nostre-Seigneur s'est aneanty et abaissé, mais d'un abaissement si extreme, que nul ne le peut comprendre, nous avons un grand desir de l'imiter ; et Dieu prononce cette verité au fond de nostre cœur, que si nostre doux Sauveur s'est tant humilié pour nous donner exemple, c'est une chose indubitable que nous devons aussi, à son imitation, nous humilier si profondement que nous demeurions tout abysmez en la cognoissance de nostre neant : et lors que nous voyons cette verité en nostre cœur, il ne nous semble pas que nous puissions avoir aucune respugnance d'estre humiliez. Mais quant ce vient à l'occasion, nous ne pensons plus à nos resolutions, ains nous nous laissons tellement emporter à la vanité, qu'une petite ombre d'abjection nous fait fremir, et nous nous armons à la deffense, afin de l'eviter.

Nostre-Seigneur ne nous enseigne-t-il pas encore ces veritez en l'Evangile : *Beati pauperes Spiritu* (Matth. 5) ; Bien-heureux sont les pauvres d'esprit : et cependant chascun rejette cette verité pour embrasser la vanité, tous desirent et pourchassent d'estre riches, et que rien ne leur manque. Il a dit de plus, ce souverain Maistre : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam ;* Que bien-heureux sont ceux qui souffrent persecution pour la justice ; et tous neantmoins se veulent venger, et ne veulent rien souffrir, crainte d'estre mesprisez et mesestimez. N'a-t-il pas encore dit : *Beati mites ;* Que bien-heureux sont les debonnaires ? Et nous voyons que presque tous les hommes se veulent faire craindre et redouter. Et quoy que Nostre-Seigneur qualifie bien-heureux ceux qui pleurent : *Beati qui lugent,* tous neantmoins se veulent resjouyr en cette vie mortelle et perissable, comme si c'estoit un lieu d'allegresse et de felicité, et font ainsi les autres beatitudes. C'est pourquoy Nostre-Seigneur nous pourroit bien dire ce qu'il dit aux Juifs : Je vous enseigne la verité,

et vous ne me croyez pas. Nous la croyons bien, pourrions-nous dire, mais nous ne la suivons pas, et c'est en quoy nous ne serons nullement excusables, non plus que les philosophes payens, qui ayant reconnu qu'il y avoit un Dieu, ne l'ont pas honoré comme tel, dit le grand Apostre : *Quia cum cognosvissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt* (Rom. 1).

Or c'est sans doute, mes cheres ames, que nous serons dignes d'une grande punition, d'avoir sceu que nous avons esté si cherement aymez de nostre doux Sauveur, si nous sommes si miserables que de ne le pas aymer de tout nostre cœur, et de ne pas suivre de toutes nos forces, et de tout nostre soin, les exemples qu'il nous a donnez en sa vie, mort et passion. Certes, il aura bien subjet de nous faire les mesmes reproches qu'il fait aux Juifs en l'Evangile de ce jour : Si je vous ay enseigné, moy qui suis sans peché, moy dont la vie est irreprochable, la verité que j'ay apprise de mon Pere celeste, pourquoy ne me croyez-vous pas? ou si vous croyez que mes parolles sont veritables, pourquoy ne les recevez-vous pas, et ne demeurez-vous pas en cette verité, sans vivre tout au contraire de ce qu'elle vous enseigne? Nous serons alors convaincus par sa divine Majesté, et faudra qu'à nostre confusion, nous confessions que le defaut vient de nostre costé, et que ça esté nostre malice qui en a esté la cause. Donc, pour remedier à cela, mes cheres ames, il nous faut sçavoir comment nous nous devons disposer pour ouyr et recevoir utilement la parolle de Dieu. Et pour cela passons au troisiesme point.

Premierement, il est certain que nous nous devons preparer pour entendre cette divine parolle, et ne la faut pas escouter avec negligence, comme nous ferions quelque discours indifferent. Car tout ainsi qu'une femme qui n'aymeroit pas davantage son mary que son laquais, ne luy rendroit pas son devoir et ne l'aymeroit pas comme il faut qu'elle l'ayme; et que l'enfant qui aymeroit son pere d'un amour egal à celuy qu'il porteroit à son valet, n'aymeroit pas suffisamment son pere : ainsi, celuy qui entendroit la parolle de Dieu et les predications avec le mesme esprit et la mesme attention qu'il feroit un conte de recreation, ou tel autre propos, ne l'entendroit certes pas comme il faut; et s'il avoit un playsir egal en l'un comme en l'autre, on pourroit dire asseurement, qu'il n'aymeroit ny estimeroit pas assez cette divine parolle.

Donc, pour nous bien disposer et nous rendre capables d'entendre cette divine parolle, selon que nous y sommes obligez,

nous devons espandre nos cœurs en la presence de la divine Majesté, pour recevoir cette rosée celeste, comme Gedeon espandit sa toison dans la prairie, afin qu'elle fust arrousée de la pluye et des eaux du ciel. Ainsi devons-nous espandre nos cœurs devant Dieu par de bonnes resolutions de tirer profit des choses qui nous seront dites de sa part, en nous tenant attentifs, que c'est sa divine Majesté qui nous parle et qui nous fait sçavoir sa volonté; escoutant les veritez que les predicateurs nous proposent avec esprit de devotion, reverence et attention; mettant cette divine parolle sur nos testes à l'imitation des Espagnols, lesquels, quand ils reçoivent une lettre de quelque grand, la mettent à l'instant mesme sur leur teste, tant pour faire voir l'honneur qu'ils portent à celuy qui leur a escrit, comme pour monstrer qu'ils se soumettent à l'obeyssance des commandemens qui leur sont faits par cette lettre. Faisons-en de mesme, mes cheres ames : quand nous entendons la parolle de Dieu en la predication, ou que nous la lisons dans quelques livres, mettons-la sur nos testes, je ne veux pas dire visiblement et reellement, ains spirituellement, sousmettant nos cœurs à l'obeyssance des choses qui nous sont enseignées, par lesquelles nous entendons quelles sont les volontés de Dieu pour ce qui regarde nostre perfection et advancement spirituel, l'escoutant et la lisant avec la résolution d'en faire nostre profit, ne regardant jamais à la qualité de celuy qui nous enseigne, s'il est bon ou mauvais, pourveu que ce qu'il dit soit utile et conforme à la foy; car Dieu ne nous demandera pas si ceux qui nous ont annoncé sa parolle ont esté saincts ou pecheurs, ains seulement si nous aurons fait profit de ce qu'ils nous auront dit de sa part, et si nous l'aurons receuë avec esprit d'humilité et de reverence.

L'exemple du grand S. Charles est grandement remarquable sur ce subjet, lequel ne lisoit jamais la saincte Bible qu'à genoux, la teste nuë, avec un grand respect, d'autant qu'il luy sembloit que c'estoit Dieu mesme qui lui parloit. C'est ainsi qu'il faut faire, lisant et entendant tousjours cette divine parolle avec une grande humilité et reverence, si nous voulons qu'elle nous profite : autrement nous aurons part aux reproches que Nostre-Seigneur fit aux Scribes, et il jettera toute la faute sur nous.

Mais avant que finir ce discours, il faut que je vous leve une petite espine, que vous pourriez ficher bien avant dans vostre pied, si vous vouliez vous mettre promptement à marcher dans l'observance des choses que je viens de dire qu'il faut faire pour bien recevoir la parolle de Dieu, afin qu'elle ne retourne pas à

nostre condamnation, au lieu d'en retirer de l'utilité, l'escoutant avec attention, esprit de docilité et reverence. Vous me direz peut-estre : Je ne l'ay point entendue jusques là de la sorte. — Eh bien, il se faut relever, et le bien faire desormais. — Mais, mon Dieu! direz-vous, comment pourray-je faire? car j'ai mon esprit si distraict, et si accablé de seicheresse, et suis dans une langueur interieure si grande que je ne prends goust à rien; et quand je suis à la predication, mon esprit est tellement agité de distractions, que je ne peux presque comprendre ce que le predicateur dit, et il me semble que je n'ai point de devotion, ni mesme de desir de mettre en prattique ce que j'y apprends. — Or donc, quand on dit qu'il faut entendre la parolle de Dieu avec attention, reverence et devotion, cela se doit entendre comme quand on parle de l'oraison, et de tout ce qui regarde la vie spirituelle; car l'on ne veut pas dire qu'il faille avoir les sentimens de devotion ou de reverence en la partie inferieure de nostre ame, qui est celle en laquelle resident ces degousts et difficultez, ains il suffit qu'en la partie superieure nous soyons en reverence, et que nous ayons l'intention de profiter de ce qui nous sera dit : et cela estant, nous ne nous devons pas troubler, comme n'estant pas bien disposez, pour recevoir et entendre la parolle de Dieu, d'autant que la preparation estant faite en la volonté et en la partie superieure de nostre esprit il suffit; Dieu se contente de cela, et n'a point d'esgard à tout ce qui se passe en la partie inferieure contre nostre volonté.

Enfin il faut conclure, disant que nous ne devons point rejetter cette saincte parolle, et les documens que Nostre-Seigneur nous a laissez, à cause des defauts des predicateurs qui nous les proposent, d'autant que Nostre-Seigneur les ayant premierement proferez par sa divine bouche, nous serons inexcusables de ne les pas recevoir : et si bien le beaume precieux de cette divine parolle nous est presenté dans des vases de terre, il ne laisse pas neantmoins d'estre infiniment propre à guerir nos playes, et ne perd pour cela rien de ses proprietez ny de sa force; et nous ne serons non plus excusables si nous doutons que ce qui nous est dit soit veritable, parce que Nostre-Seigneur, qui est la verité mesme, nous l'a enseignée, et s'est rendu nostre souverain Maistre : *Quia Magister noster unus est Christus* (Matth. 23). Il ne faut pas aussi nous mettre en danger de nous perdre, ne demeurant pas fermes en la verité, c'est-à-dire, ne vivant pas selon la verité, et ne nous rendant pas capables de la bien entendre, quand elle nous est proposée ou expliquée de la part de

Dieu. Il nous faut donc preparer pour entendre cette divine parolle, ainsi que nous avons dit; d'autant que ce sera un tres-bon moyen pour la bien garder : ***Beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud*** (Luc. 11); Et ceux qui la garderont seront bienheureux, car ils possederont la grace en ce monde, et parviendront à la gloire eternelle en l'autre, où nous conduise le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit. ***Amen.***

DIEU SOIT BENY.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

(RECUEILLI.)

Dixit, et facta sunt : ipse mandavit. et creata sunt.
Dieu a dit, et toutes choses ont esté faites : il a commandé, et elles ont esté creées du neant. (PSAL. 148.)

TOUTES les choses qui sont au monde ont deux visages, parce qu'elles ont deux extractions, ou deux principes, dont le premier est Dieu qui est la cause premiere et le principe de toutes choses; le second est le neant, duquel toutes creatures ont esté faites. Or, d'autant que Dieu est le premier principe de tout ce qui a estre, il ne se trouve aucunes creatures qui n'ayt quelque beauté ou bonté en soy; mais aussi en tant qu'elles tirent leur extraction du neant, il y a en toutes quelque defaut et imperfection. ***Creaturæ omnes mutabiles, et defectibiles, non quia à Deo, sed quia de nihilo factæ;*** Toutes les creatures, dit S. Augustin, ont des defauts et sont subjectes au changement, non parce qu'elles sont de Dieu, mais parce qu'elles sont faites du neant.

La creature raisonnable est vrayment creée à l'image et semblance (1) de Dieu, qui est sa premiere cause et son souverain principe; et comme telle, elle est non seulement toute aymable, mais de plus est tellement belle et parfaite, que qui verroit une ame en grace, et qui a conservé en soy l'image de Dieu, il seroit tout espris et ravi de sa beauté, ainsi que nous lisons de Ste Catherine de Sienne.

(1) Ressemblance.

Mais quant à la seconde extraction de la creature, l'on y void et descouvre tousjours du defaut et de l'imperfection, qui est comme la marque du neant, d'où elle a esté tirée; tellement qu'en toutes creatures raisonnables il se trouve tousjours de la perfection et de l'imperfection, comme marque des deux causes d'où elles tirent leur extraction : et d'autant que tout ce qui procede de Dieu est bon et aymable, aussi tout ce qui se retrouve de bon et d'aymable en la creature raisonnable procede de Dieu, comme de sa premiere cause; et de mesme l'imperfection qui s'y trouve procede du neant, duquel elle a esté tirée et extraite. Et ces deux visages ne se treuvent pas seulement és creatures raisonnables; mais encore en toutes les autres tant animales que vegetantes et insensibles.

Or, comme toutes les creatures ont en soy de la perfection et de l'imperfection, cela fait que la saincte Escriture s'en sert pour nous representer tantost le bien et tantost le mal; et n'y en a point desquelles elle ne se serve pour nous donner des similitudes propres pour nous representer tantost l'un et tantost l'autre : aussi toutes peuvent servir et estre accommodées en similitudes propres à nous representer, et le bien, et le mal.

La colombe est prise en plusieurs endroits de la saincte Escriture pour nous representer la vertu, et Nostre-Seigneur mesme s'en est servi pour cela, disant à ses apostres : *Estote simplices sicut columbæ* (Matth. 10); Soyez simples comme la colombe : nous monstrant par ces parolles qu'il vouloit que nous fussions simples pour l'attirer en nos cœurs. Mais quoy que la colombe soit prise pour l'ordinaire pour nous representer la vertu et la perfection, si est-ce (1) que je treuve que la mesme saincte Escriture s'en sert pour nous faire entendre la laideur du vice et du peché. Dieu, parlant au peuple d'Ephraïm par le prophete Osée, luy dit : Vous avez erré, et vous vous estes fourvoyé comme une colombe qui n'ayant point de cœur s'est laissé seduire : *Et factus est Ephraïm quasi columba seducta, non habens cor* (Os. 7). En quoy nous voyons que l'Escriture saincte nous represente la colombe sans courage et sans generosité. Et quoy que le serpent soit un animal immonde et meschant, et lequel semble n'estre propre à rien qu'à faire du mal; si est-ce pourtant que l'Escriture s'en sert pour nous representer le bien. Nostre-Seigneur a-t-il pas dit à ses apostres : *Estote prudentes sicut serpentes* (Matth. 10); Soyez prudens comme les serpens? Et en d'autres endroits elle compare l'iniquité au venin du serpent, et d'autres

(1) Encore est-il.

fois à la queüe d'iceluy (1). En somme, elle s'en sert pour representer, tantost le bien, tantost le mal.

La rose mesme n'est point si parfaicte qu'il ne se retreuve en elle de l'imperfection : car, quoy que le matin elle soit belle et incarnate, et jette une tres-suave odeur, si est-ce que le soir elle est toute fanée et flestrie : de sorte que l'Escriture s'en sert pour representer la volupté et les delices du monde. Car les voluptueux, vains et mondains, dit Salomon au livre de la Sapience, disent ces parolles : *Venite ergo, et fruamur bonis quæ sunt : coronemus nos rosis antequam marcescant* (Sap. 2) : Donnons-nous du bon temps, jouyssons des biens de ce monde, et nous couronnons de roses avant qu'elles se flestrissent. Ainsi elle s'en sert pour representer les delices et la mollesse de la vie mondaine, et compare souvent les choses belles et apparentes, qui sont passageres et de peu de durée, à la rose qui se flestrit et se fane sur le soir. Neantmoins Nostre-Seigneur, qui est la Sapience eternelle, s'est comparé à elle, car parlant de luy, il dit : *Ego quasi plantatio rosæ* (Eccli. 24) : Je suis comme une tige ou rejetton de rosier. Enfin, toutes les creatures ont en elles de la perfection et de l'imperfection, et sont propres à servir de similitudes, pour nous representer le mal et le bien.

Mais bien que cela soit tres-veritable, je n'ay pourtant jamais treuvé en la saincte Escriture, que l'on se soit servy de la palme pour representer autre chose que la perfection, et pour donner des similitudes des choses excellentes et relevées, et semble qu'il ne se peut rien treuver en icelle de vil et mesprisable : tout ainsi que le lys, entre les autres fleurs, semble n'avoir rien d'abject, et je n'ai jamais leu en l'Escriture, non plus que de la palme, qu'elle s'en soit servie pour representer autre chose que la perfection ; ce qui ne se treuve point de toutes les autres creatures irraisonnables et vegetantes, tellement que la palme et le lys sont uniques en cela, bien qu'ils tirent leur extraction du neant, aussi bien que les autres : car Dieu en a tiré toutes choses.

De mesme, entre toutes les creatures raisonnables, il n'y a que la Saincte Vierge qui ayt eu en elle toutes sortes de biens, sans aucun meslange de mal : elle seule a esté exempte de la tare (2) du peché et de l'imperfection ; elle seule a esté toute pure, toute belle, et sans macule (3), ainsi qu'il est dit au Cantique : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te* (Cant. 4). Elle a esté une fleur qui ne s'est jamais flestrie ny fanée. Mais je dy seule entre toutes les simples creatures ; car, quant à son Fils

(1) De lui. — (2) *Tare, déchet.* — (3) *Macule, souillure.*



Nostre-Seigneur, il n'estoit pas simple creature, ains (1) Dieu et homme tout ensemble : c'est pourquoy il ne se pouvoit trouver en luy aucune chose qui fust imparfaicte, parce qu'il estoit la source de toute perfection. Mais la tres-saincte Vierge, qui, comme les autres creatures, tient son extraction du neant, a esté seule en laquelle il ne s'est jamais treuvé d'imperfection, quoy que generalement en toutes les autres, quelles qu'elles soient, il se treuve tousjours de la perfection et de l'imperfection. Et celuy qui diroit à un homme qu'il n'a aucune imperfection, seroit aussi menteur que celuy qui luy diroit qu'il n'a point de perfection; car tout homme, pour sainct qu'il soit, a de l'imperfection; et tout homme, pour meschant qu'il soit, a quelque perfection, d'autant qu'il est creé à l'image de Dieu, et pour cette raison il a en luy quelque chose de bon; et parce qu'il est tiré du neant, pour sainct qu'il soit, il luy reste tousjours de l'imperfection.

Et cecy est si general, qu'il ne se treuve pas seulement aux creatures humaines, mais encore parmy les anges mesmes; car, avant qu'ils fussent confirmez en grace, leur perfection n'a pas esté exempte d'imperfection, l'iniquité s'est treuvée parmy eux : *Et in angelis suis reperit pravitatem* (Job 4). Et Dieu les a precipitez du ciel en enfer, parce qu'ils se sont revoltez contre luy. Or, non seulement l'imperfection s'est treuvée parmy les anges avant qu'ils fussent confirmez en grace ; mais encore depuis qu'ils ont esté confirmez en icelle : car, bien qu'ils n'ayent plus d'imperfection morale, neantmoins ils ne sont pas parfaits d'une perfection si entiere, qu'il ne leur soit encore resté une certaine imperfection negative, laquelle toutesfois ne les rend pas desagreables a Dieu, ny ne les peut faire descheoir de la beatitude, d'autant qu'ils ne peuvent commettre aucun peché. N'est-ce pas une imperfection aux anges, de ne pas cognoistre tousjours parfaictement ce qui est de la volonté de Dieu, quoy qu'ils soient jouïssans de la claire vision de sa divinité, et qu'ils le voyent face à face comme il est? Mais attendant qu'ils ayent une plus claire cognoissance de sa volonté, ils font au plus pres qu'ils peuvent ce qu'ils jugent estre plus conforme à son divin vouloir, combien (2) qu'ils soient quelquefois differens en cela les uns des autres : comme il advint aux anges gardiens des Perses, et des Juifs, qui debatoient l'un contre l'autre pour ce qui estoit de l'execution de la volonté de Dieu ; en quoy ils commirent une imperfection sans toutesfois pecher, car ils ne le pouvoient faire, et ressembloient

(1) Mais. — (2) Quoi.

à ceux qui contreviennent à la volonté de Dieu, sans qu'ils le sçachent ou cognoissent, et lesquels, s'ils sçavoient que ce qu'ils font ne fust pas selon sa volonté, ils mourroient plutost mille fois que de le faire. Or la divine Sapience a voulu laisser ce défaut aux anges, pour monstrer qu'il n'y avoit aucune creature qui n'eust en soy quelque imperfection, et qui ne portast la marque de son extraction, qui est le neant.

Tellement qu'on ne fait point de tort aux Saincts, quand on raconte leurs pechez et defauts, en escrivant leurs vertus. Mais au contraire, ceux qui escrivent leurs vies, semblent pour cette raison faire un grand tort à tous les hommes, de celer les pechez et imperfections des Saincts, sous pretexte de les honorer, ne rapportant pas le commencement de leur vie, crainte que cela ne diminuë ou amoindrisse l'estime qu'on a de leur saincteté. O non certes, cela n'est pas ; mais au contraire, ils font tort et aux saincts, et à toute la posterité. Tous les grands Saincts escrivant les vies des autres saincts, ont tousjours dit clairement et naïfvement leurs fautes et imperfections, et ont pensé, comme il est vray, faire en cela autant de service à Dieu et aux mesmes saincts, qu'en racontant leurs vertus. Le grand S. Hierosme escrivant l'epitaphe, les loüanges et les vertus de sa chere fille Ste Paule, dit clairement ses imperfections, condamnant luy-mesme avec une naïfveté tres grande quelques-unes de ses actions, faisant tousjours marcher la verité et la sincerité en escrivant ses vertus et ses defauts, sçachant bien que l'un seroit autant utile que l'autre : car voyant les defauts des saincts en lisant leurs vies, cela nous fait recognoistre la bonté de Dieu qui les leur a pardonnez, et nous apprend encore à les eviter et en faire penitence comme ils ont fait, de mesme que nous voyons leurs vertus pour les imiter.

Certes, tous les chrestiens, mais specialement les religieux, en considerant et lisant les vies des saincts, se devroient former sur leurs exemples, faisant comme les avettes (1) qui ne voltigent dessus les fleurs que pour y cueillir le miel et s'en nourrir, imitant le grand S. Antoine, lequel, apres qu'il se fust retiré du monde, il s'en alloit courant les deserts parmy les grottes des anachorettes, pour remarquer et recueillir, tout ainsi qu'une soigneuse avette, le miel de leurs vertus pour s'en nourrir. Ce qu'il faisoit encore pour recognoistre ce qu'il y avoit d'imparfait en eux, afin de l'eviter ; et par cette prattique il devint un grand sainct. Or, il se treuve souvent des ames qui font le contraire de cecy, et res-

(1) Abeilles.

semblent, non à des abeilles mais à des guespes, lesquelles à la verité vont bien volant sur les fleurs, mais c'est pour en tirer non le miel comme les abeilles, ains le venin; et si elles y recueillent le miel, elles le convertissent en fiel, regardant les actions du prochain, non pour en recueillir le miel d'une saincte edification par la consideration de leurs vertus, mais pour en tirer le venin, remarquant les fautes et imperfections de ceux avec lesquels ils conversent, ou mesme en lisant la vie des Saincts, afin de prendre de là occasion de commettre les mesmes pechez et imperfections plus librement.

D'où vient que, lors qu'on est repris de quelque defaut ou imperfection, l'on n'a point d'envie de s'en corriger, et l'on objecte promptement : Un tel sainct faisoit bien cela, je ne suis pas meilleur ny plus parfait que luy. Ha! pauvres et chetives creatures que nous sommes, n'avons-nous pas assez à travailler chez nous, pour nous defaire de nos imperfections et mauvaises habitudes, sans nous aller encore revestir de celles que nous voyons aux autres? Ne sommes-nous pas bien miserables, qu'au lieu d'eviter les defauts et imperfections que nous voyons en nostre prochain, nous nous en servons pour nous confirmer és nostres? Certes, c'est à tres-juste raison qu'on peut dire que les personnes qui ont cette imperfection tiennent de la nature des guespes, d'autant que si elles ne trouvent du venin dans les fleurs, et qu'elles y recueillent le miel, elles le convertissent en fiel.

Mais il y a des ames tellement malignes et malicieuses, que non contentes de remarquer les defauts d'autruy, pour se confirmer és leurs, elles passent encore jusques-là que de tirer de mauvaises interpretations et consequences des bonnes œuvres qu'elles voyent faire; et outre cela elles excitent et provoquent les autres à faire le mesme, faisant ainsi que les guespes, lesquelles, par leur bourdonnement, attirent les autres mouches à venir sur la fleur où elles ont trouvé du venin.

Et pour vous donner des exemples de cecy : Voilà un jeune homme qui entre en religion, ou une autre personne qui fait une bonne œuvre, il s'en treuvera qui censeureront cette retraite, ou cette bonne œuvre, et par leurs raisons et discours ils seront cause que plusieurs en feront de mesme. Certes, l'on peut fort à propos dire, qu'à telles personnes l'on peut tres-bien approprier ce que dit S. Gregoire des chiens, que si tost que l'un abboye tous les autres en font de mesme, sans regarder s'ils ont tort ou raison de le faire, le faisant par ce qu'ils y sont excitez et provoquez par les autres. Mais, dit ce grand sainct, ne laissez pas,

pour les aboyemens des chiens, de poursuivre vostre chemin. Que le monde crie tant qu'il voudra, que la prudence humaine censure et condamne nos actions tant qu'il lui plaira; il faut tout escouter et souffrir, et ne se pas effrayer ny desister de son entreprise, ains pour suivre son chemin fermement et fidellement. Vous voyez donc comme ceux qui regardent les actions du prochain des yeux de la prudence humaine, convertissent le miel en fiel, et tirent des mauvaises interpretations de tout.

Mais nous estonnerons-nous que le monde treuve à redire aux actions des Saincts, puisque nous voyons le Sainct des saincts Nostre-Seigneur (selon que le rapporte S. Matthieu au vingt et uniesme chapitre de son Evangile, parlant du mystere que nous celebrons aujourd'huy, de son entrée en Hierusalem) censeuré et calomnié des Scribes et Pharisiens, meschans et pleins d'envie, et cela à cause des merveilles qu'il operoit, et des louanges que le peuple luy donnoit; dequoy ils conceurent une telle hayne contre luy, qu'ils resolurent de le faire mourir : ***Indignati quærebant eum tenere.*** O que la malice et l'ingratitude des hommes est grande, de vouloir donner la mort à celuy qui leur vouloit donner la vie! Dans quel aveuglement estoient ces miserables Scribes et Pharisiens, de hayr celui qui leur faisoit tant de bien! Mais helas! toute leur haine ne procedoit d'autre cause, sinon de ce que cette grande lumiere de la vie tres-saincte de Nostre-Seigneur leur esblouyssoit les yeux, que ses vertus condamnoient leurs vices, et que son extreme pauvreté et humilité estoit contraire à leur avarice et à leur orgueil : voilà pourquoy ils prirent resolution de le faire mourir, et d'une mort tres-honteuse, suivant ce qui en avoit esté predit : ***Morte turpissima condemnemus eum*** (Sap. 2).

Mais Nostre-Seigneur, qui estoit venu au monde pour nous donner exemple de ce que nous devons faire, quoy qu'on ait murmuré de luy, a tousjours voulu perseverer en la prattique d'une tres-profonde humilité; c'est pourquoy, voulant aujourd'hui faire son entrée royale en la ville de Hierusalem, il choisit, selon que le rapportent les Evangelistes, une asnesse et un asnon.

Il y a plusieurs raisons pour lesquelles il fit choix de cet animal; mai je me contenteray de vous en dire trois : dont la premiere est, que cet animal est humble; la seconde, qu'il est patient; et la troisiesme, qu'il se laisse charger comme on veut. Or, avant que de passer outre, il me faut dire un mot du bon sens litteral.

Les anciens Peres disputent si Nostre-Seigneur monta dessus



l'asnesse ou dessus l'asnon, et sur cecy il y a une grande variété d'opinions; mais neantmoins la plus probable est qu'il monta dessus tous les deux, ce qui ne fut pas sans mystere; d'autant que l'asnesse, qui avoit desja porté le joug, representoit le peuple Juif, et l'asnon, qui ne l'avoit jamais porté, le peuple Gentil : car il est vray que Dieu avoit desjà chargé le peuple Juif du joug de sa saincte loy, mais les Gentils ne l'avoient pas encore reçeuë, et Nostre-Seigneur venoit pour leur imposer son joug, et leur donner sa loy; c'est pourquoy, disent quelques docteurs, il monta non seulement dessus l'asnesse, mais encore dessus l'asnon.

Voyons maintenant les raisons pour lesquelles Nostre-Seigneur choisit cet animal : la premiere donc, c'est parce qu'il est humble. Il est vrai qu'il est lourd, paresseux et pesant; mais aussi il n'a point d'orgueil ny de vanité, et ce n'est point comme le cheval, qui est fier et orgueilleux : et pour cela l'homme vain et superbe est comparé aux chevaux, qui sont fiers et morgans (1); car non seulement ils donnent des ruädes, mais encore ils mordent et il s'en treuve quelquesfois de si furieux qu'on ne les ose approcher. Et partant Nostre-Seigneur, qui vouloit destruire l'orgueil, ne se voulut pas servir du cheval pour faire son entrée, mais il voulut choisir entre les animaux le plus simple et le plus humble; car il ayme grandement l'humilité et la bassesse, et il n'habite, ny ne repose que dans le cœur humble et simple. Voulant donc nous donner des exemples de cette vertu, il a choisi cette monture si remplie d'abjection pour le jour de son triomphe. Il s'est humilié et aneanty soy-mesme : *Exinanivit semetipsum* (Philip. 2). On ne l'a point humilié ny mesprisé, c'est luy-mesme qui s'est abaissé, et qui a fait choix des abjections : car, luy qui estoit en tout et par tout egal à son Pere eternel, sans laisser d'estre ce qu'il estoit, a choisi d'estre le rebut et le rejet de tous les hommes. Et bien qu'il se fust humilié de la sorte, il pouvoit neantmoins dire qu'il estoit egal à son Pere, et au Sainct-Esprit, ayant la mesme substance, la mesme puissance et sapience que le Pere et le Sainct-Esprit, et cela sans leur faire aucun tort. O non certes, mes cheres ames, nostre divin Sauveur n'eust point fait de tort à son Pere eternel, quand, au plus fort de ses mespris et humiliations, il eust dit : Je suis aussi puissant que mon Pere, aussi bon que le Sainct-Esprit, d'autant qu'il estoit en tout et par tout egal à eux. Et en cette gloire, il s'est humilié et a fait son entrée en Hierusalem monté

(1) Morgant, qui a de la *morgue*.

dessus une asnesse et dessus un asnon couvert des pauvres manteaux des apostres. Et c'est ce triomphe d'humilité que chante ce divin poëte, le royal prophete David en ses psalmes (Psal. 7). Le Seigneur, dit-il, a bandé son arc, et a decoché ses flesches d'amour dans le cœur du peuple d'Israël, et tous ont esté esmeus de sa venuë, et ont chanté : ***Hosanna filio David;*** Beny soit le fils de David : ***Benedictus qui venit in nomine Domini*** (Psal. 117), Beny soit celuy qui vient au nom du Seigneur : car il a par sa douceur et par son humilité captivé tous les cœurs du peuple d'Israël, au lieu que s'il fust entré en quelque autre equipage il les eust tous effrayez. La premiere raison donc pour laquelle Nostre-Seigneur choisit cet animal pour faire son entrée en Hierusalem, c'est qu'il est humble.

La seconde raison, c'est parce qu'il est grandement patient, d'autant qu'il souffre qu'on le batte et qu'on le mal-traite, sans se plaindre ny sans que pour cela il en oublie jamais sa creiche : il ne se plaint point, il ne mord point, ny ne donne d'ordinaire des ruades, mais il endure tout avec une grande patience.

Nostre-Seigneur a tellement aymé cette vertu qu'il s'est voulu donner luy-mesme aux hommes pour miroir et exemple d'icelle, car il a souffert qu'on l'ayt battu et mal-traitté avec une patience invincible; il a enduré tant de blasphemes, tant d'injures et de calomnies sans jamais se plaindre.

Or, l'humilité a une si grande convenance et rapport avec la patience, qu'elles ne peuvent subsister l'une sans l'autre; et celuy qui veut estre humble, il faut qu'il soit patient pour supporter les mespris, censures et reprehensions que les personnes humbles doivent souffrir : de mesme, pour estre patient, il faut estre humble; car l'on ne sauroit supporter longuement les travaux et les adversitez de cette vie sans avoir l'humilité, laquelle nous rend doux et patiens. Nostre-Seigneur donc, voyant ces deux qualitez en cet animal, il le choisit plutost que nul autre pour faire son entrée en Hierusalem.

Le troisiesme motif qu'il eut encore de choisir cet animal, fut parce qu'il est obeyssant, et se laisse charger comme l'on veut, et autant que l'on veut, sans respugnance, et sans secoüer en aucune maniere le fardeau qu'on luy impose; mais porte le faix qu'on luy met sur le dos avec une sousmission et souplesse tres-grande. Certes, Nostre-Seigneur ayme tellement l'obeyssance et souplesse, qu'il a voulu luy-mesme nous en donner l'exemple; il a porté par obeyssance le pesant fardeau de nos iniquitez, dit le prophete Isaye : ***Verè languores nostros ipse tulit, et dolores***

nostros ipse portavit (Isa. 35); ayant voulu souffrir pour icelles tout ce que nous avons merité, pour satisfaire à la justice de son Pere eternel. O qu'heureuses sont les ames qui sont obeyssantes et sousmises, et qui se laissent charger comme on veut, se sousmettant à toutes sortes d'obeyssances, sans replique ny excuse, supportant de bon cœur le joug et le fardeau qu'on leur impose !

Certes, si nous voulons estre dignes de porter Nostre-Seigneur, il faut que nous soyons revestus de ces quatre qualitez : d'humilité, de patience, d'obeyssance et sousmission; et alors Nostre-Seigneur montera en nos cœurs, et comme un divin escuyer, il nous conduira selon sa tres-saincte volonté.

Nostre-Seigneur donc voulant choisir l'asnesse pour sa monture, il envoya deux de ses disciples en un petit village qui estoit proche, leur disant : *Ite in castellum, quod contra vos est; et statim invenietis asinam alligatam, et pullum cum ea : solvite, et adducite mihi; et si quis vobis aliquid dixerit, dicite, quia Dominus his opus habet* (Matth. 21); Allez en ce village prochain, et desliez l'asnesse et l'asnon que vous y treuverez, et me les amenez; et si quelqu'un y treuve à redire, dites-leur que le Seigneur en a besoin. Ce qu'entendant ils sortirent à l'instant, et allerent où leur bon Maistre les envoyoit, et ayant deslié ces animaux il les luy amenerent.

Les evangelistes ne disent pas les noms de ces deux disciples; c'est pourquoy on ne les sçait pas : mais je remarque sur ce subjet que ces deux apostres furent grandement simples et obeyssans à faire ce que Nostre-Seigneur leur disoit sans aucune replique. Ne luy pouvoient-ils pas bien dire : Vous nous dites que nous vous amenions ces deux bestes; mais comment cognoistrons-nous que ce sont celles que vous voulez? n'y a-t-il que celles-la dans ce village? Nous les laissera-t-on bien amener? et plusieurs autres semblables raisons que la prudence humaine leur pouvoit fournir en telle occasion. Certes, il y a des ames si refleschissantes, qu'elles treuvent tousjours mille repliques à faire sur toutes les choses qu'on leur donne : elles ont tant de regards, elles font tant d'interpretations, l'on ne void en elles aucune sousmission; et ce defaut est cause qu'elles vivent en de perpetuelles inquietudes. Mais ces apostres firent ce qui leur estoit commandé sans aucune replique, parce qu'ils estoient obeyssans, et qu'ils aymoient l'obeyssance; car c'est une marque qu'on n'ayme pas le commandement, quand on treuve sur iceluy tant de repliques à faire. Mais j'ay desjà parlé de cela, et je me sou-

viens fort bien de vous avoir donné l'exemple d'Eve, qui apporta tant de difficultés sur le commandement que Dieu leur avoit fait, de ne pas manger du fruit de l'arbre de science du bien et du mal, disant au serpent : Dieu nous a deffendu de ne point regarder ny toucher ce fruit; voulant par là faire entendre que le commandemant estoit hors de raison, rude et difficile à garder. Certes, une ame qui n'a point d'amour à l'obeyssance ne manque jamais de repliques et de raisons pour ne pas faire la chose commandée, ou bien pour y faire voir de grandes difficultez. Vous verrez par exemple une personne dans le monde à laquelle on ordonnera de frequenter les sacremens, et s'adonner aux exercices de devotion : O Dieu, dira-t-elle, que pensera-t-on, si l'on me void faire l'oraison, me confesser et communier souvent? Hé! de quoy vous mettez-vous en peine? allez simplement, et faites ce qu'on vous commande.

Nostre-Seigneur savoit bien qu'il se treuveroit des personnes qui demanderoient à ses disciples ce qu'ils vouloient faire de ces bestes, et où ils les vouloient mener; c'est pourquoy il leur dit : Si quelqu'un vous veut empescher de les amener, ditesleur : *Quia Dominus his opus habet;* Que le Seigneur en a besoin, et ils les laisseront aller. Ils s'en allerent donc avec ces parolles de leur bon Maistre, et firent ainsi qu'il leur avoit ordonné.

Mais remarquez, je vous prie, cette parolle, le Seigneur en a besoin; car c'est une parolle generale, laquelle on doit dire à tous ceux qui nous veulent empescher de faire ce qui est de la volonté de Dieu. Pourquoy jeusnez-vous, allez-vous à confesse, et communiez-vous si souvent? disent les sages du monde; ditesleur : Parce que le Seigneur en a besoin, c'est-à-dire, que le Seigneur le veut ainsi. Pourquoy entrez-vous en religion? à quel propos s'aller enfermer dans un cloistre comme dans une prison? Le Seigneur en a besoin. Pourquoy se faire pauvre et se reduire à la mendicité? Le Seigneur en a besoin. En somme, l'on se doit servir de cette parolle pour respondre à tous ceux qui nous voudroient empescher d'accomplir la volonté de Dieu.

Je considere de plus que Nostre-Seigneur commanda qu'on desliast ces bestes pour les luy amener; pour nous monstrer que si nous voulons aller à luy, il faut souffrir qu'on nous deslie des liens de nos pechez, de nos passions, inclinaisons, habitudes et affections depravées, qui nous empeschent de le servir et d'aller à luy.

Les apostres donc, ayant deslié l'asnesse et l'asnon, les couvri-

rent de leurs manteaux, puis Nostre-Seigneur monta dessus, et fit en cette abjection et humilité son entrée triomphante en Hierusalem; confondant ainsi le monde, qui renverse toutes ses maximes, et ne veut embrasser son humilité et mespris : car, bien que Nostre-Seigneur crie et recrie : *Beati pauperes spiritu, beati pacifici, beati mites, beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam* (Matth. 5); Bien-heureux sont les pauvres d'esprit, les pacifiques, les debonnaires, et ceux qui souffrent persecution pour la justice, le monde tient tout le contraire, et ne cesse de dire que mal-heureux sont les pauvres et ceux qui souffrent, et que ceux-là sont bien-heureux qui ont beaucoup de biens et de possessions; et ainsi du reste. Mais Nostre-Seigneur renverse aujourd'huy toutes ces malheureuses maximes, faisant son entrée royale à Hierusalem, non comme les princes du monde, qui voulant entrer en quelque ville, le font avec tant de pompe et d'appareil : il n'a autre monture qu'une asnesse, couverte des vils et pauvres manteaux de ses apostres. O qu'heureuses sont les ames que Nostre-Seigneur choisit pour sa monture, et lesquelles sont couvertes des habits des apostres, c'est-à-dire revestuës des vertus apostoliques; car elles seront capables de porter nostre divin Sauveur, et d'estre conduites par luy! Bienheureuses sont les ames qui en cette vie s'exercent en l'humilité; car elles seront exaltées là haut au ciel. Bien-heureuses sont celles qui s'exercent en la patience, car elles auront une paix qui sera perpetuelle; et pour leur obeyssance, elles recevront un comble de benedictions en cette vie, et beniront eternellement le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit en l'autre. Dieu nous en fasse la grace. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

AUTRE SERMON

POUR LE JOUR DES RAMEAUX.

Que la vie de l'homme sur la terre, est une guerre, et comme nous nous y devons comporter.

In crastinum autem, turba multa, quæ venerat ad diem festum, cum audissent quia venit Jesus Hierosolymam, acceperunt ramos palmarum, et processerunt obviam ei.

Le lendemain, une grande multitude de peuple qui estoit venuë pour celebrer la feste, ayant ouy que Jesus venoit en Hierusalem, ils prirent des rameaux de palmes, et allerent au devant de lui.

(JOAN. 12)

NOSTRE-SEIGNEUR avoit receu cette courtoise cene ou souper des Bethaniens, six jours avant sa Passion, auquel se trouva Marie et Marthe, et mesme le Lazare ressuscité, quand le cinquiesme jour avant sa glorieuse et douloureuse mort, comme vray agneau paschal, il se fait amener et l'asnon et l'asnesse pour se monstrer, afin de venir faire, en cet humble equipage, l'incomparable et glorieux triomphe en Hierusalem, duquel l'Eglise celebre aujourd'huy la bien-heureuse memoire, triomphant ainsi humblement pour la victoire, laquelle ne se devoit remporter qu'avec humilité. Le peuple ouyt dire la venuë de Nostre-Seigneur, et tout esmeu de joye et d'allegresse, luy vint au devant avec des branches de palmes, et des fleurs d'olives, en signe d'honneur et victoire, jettant mesme leurs robbes et vestemens au chemin, comme pour luy tapisser le passage, et luy faire une magnifique entrée pour le mettre en possession de son royaume, chantant : *Hosanna filio David,* comme un Vive le roy! beny soit celuy qui vient roy en Israël au nom du Seigneur!

Qui me donnera maintenant la grace de vous si bien dire et expliquer la douce nouvelle de la venuë que Nostre-Seigneur doit bien-tost faire en vos consciences par la saincte communion, que vous luy alliez au devant par desir et devotion, jettant les robbes de vos ames, et les rameaux de vos affections par mortification? O que ce seroit bien faire la memoire de ce glorieux triomphe! puisque nous triompherions nous-mesmes de nostre plus grand ennemy, qui est nostre chair, comme vrais enfans et heritiers de cette auguste et triomphante Majesté du Sauveur. Mes freres, c'est ce que je desire faire aujourd'huy, et que tou-

tesfois je ne puis, si Nostre-Seigneur mesme ne monte sur ma langue, comme sur l'asnesse, pour l'adresser et conduire dans la Hierusalem de vos consciences : dequoy afin d'obtenir la grace, employons-y la faveur de Nostre glorieuse Dame sa saincte Mere, disant : *Ave, Maria.*

Cet incomparable miroir de patience, que Dieu appelle par honneur son serviteur, Job, en son septiesme chapitre, dit une sentence digne d'eternelle memoire : *Militia est hominis vita super terram;* La vie de l'homme est une guerre continuelle sur la terre. Elle est une guerre pour les mal-heurs qui l'accompagnent; elle est une guerre pour le peu ou point de repos qu'il y a; elle est une guerre pour l'incertitude de l'evenement d'icelle (1).

Ce seroit quelque chose de plus doux, s'il eust dit : *Vita hominis est in militia super terram;* La vie de l'homme est en guerre sur la terre : car encores se trouve-t-il des gens qui ont le repos et leur aise en guerre, dequoy font foy ceux qui s'y enrichissent et engraissent, et, butinant ores (2) sur celuy-ci, ores sur celuy-là, ils ne pensent pas autre chose, sinon que cette horrible et affreuse megere, la guerre, cette ruine commune des respubliques, cette perte de l'estat, soit une favorable occasion de s'accommoder en vollant, pillant, saccageant, assassinant impunement, et s'y joüant aux depens du pauvre homme, comme l'on feroit au roy despouïllé, avec toute sorte de liberté, sans crainte de la justice, laquelle, se ressentant fort de sa vieillesse en notre miserable aage, est tres-foible en tout temps, mais principalement en temps de guerre.

Si donc Job eust dit : *In militia est vita hominis super terram;* La vie de l'homme est en guerre sur la terre, encore eust-on pensé d'y avoir quelque repos ; mais non, il dit que la mesme vie est une guerre ; c'est bien nous oster toute esperance de paix : *Militia est vita hominis super terram.*

S'il eust dit que nostre vie a la guerre continuelle sur la terre, encore eust-ce esté moins, car on peut bien avoir la guerre, et avoir son aise; on peut remporter tant de victoires, on peut estre si fort, qu'on n'ayt point subjet de craindre. Mais quand il dit : *Militia est vita hominis;* La vie de l'homme est une guerre, il veut dire, non seulement que nous sommes en guerre, mais que nous-mesmes nous sommes guerre, c'est-à-dire, que nous nous faisons la guerre à nous-mesmes : *Militia, etc.* Et de vray,

(1) D'elle. — (2) Tantôt.

qui regardera bien les diversitez de mouvemens, et les assauts que fait l'esprit contre la chair, je suis asseuré qu'il dira, que *Militia, etc.,* puis que tousjours et en tout temps, *caro concupiscit adversus spiritum* (Galat. 5), la chair convoite contre l'esprit. Et vrayment c'est grande pitié que de cette guerre : car estant entre de si grands amis, comme l'esprit et la chair, y a-t-il rien de plus deplorable? S. Paul, se lamentant de cette guerre, apres avoir descrit au long les assauts qu'il sentoit en soy-mesme, il s'ecrie : *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus* (Rom. 7)? Qui me delivrera de cette chair mortelle? car je ne m'en peux defaire. Que feray-je? dit l'ame combatante : cette chair est ma chere moitié, c'est ma sœur, c'est ma chere compagne née avec moy, nourrie avec moy; et toutesfois elle me fait une si cruelle guerre! comme ma sœur, je la devrois suivre; comme adversaire, je la dois fuir. Helas, mon Dieu! si je la caresse, elle me tuë; si je la tourmente, je me sens de l'affliction; si je ne l'ayme, je suis mal; si je l'ayme, je suis pis : *Quis me liberabit, etc.* Michée, parlant de ce combat, dit : *Ab ea quæ dormit in sinu tuo, custodi claustra oris tui* (Mich. 7); Garde-toy de celle qui dort en ton sein, c'est-à-dire ne te fie point en elle, pourquoy? *Inimici hominis domestici ejus* (Matth. 10); Les ennemis de l'homme sont avec luy.

Il est indubitable, que si l'esprit n'avoit affaire qu'avec la chair seulement, il en seroit bien-tost le vainqueur; car il est beaucoup plus fort et adroit : *Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma* (Matth. 14); L'esprit est prompt, et la chair est infirme. Mais quoy? cette chair est confederée avec deux autres puissans princes : le monde et le diable : *Mundus, caro, dæmon, diversa movent prælia;* Le monde, la chair et le diable, suscitent divers combats : si l'un de ces trois est si fort et puissant, que sera-ce des trois ensemble? *Funiculus triplex difficile rumpitur;* Le lien à trois cordons est difficile à rompre, dit l'Ecclesiaste (Cap. 4).

Mais encore seroit-ce peu si cette chair n'avoit point d'intelligence dans nostre ame; car c'est chose certaine que jamais nous ne serions vaincus : *Debilis est hostis qui non vincit nisi volentem;* L'ennemi est foible qui ne nous peut vaincre si nous ne voulons, dit un de nos Peres. Mais quoy? toute place, disoit un grand prince, où le soleil peut aller, n'est pas imprenable, et maintenant, par tout là où quelqu'un peut aller à double, on y peut aller armé.

Cette chair prattique, ores l'entendement, ores la volonté, ores

l'imagination, lesquels se bandant contre la raison, livrent bien souvent la place, et font division et mauvais offices à la raison. Mon Dieu, quels stratagemes font nos ennemis contre nous! *Domine, quid multiplicati sunt qui tribulant me? multi insurgunt adversum me* (Psal. 3); Seigneur, pourquoy se sont multipliez ceux qui m'affligent? Plusieurs s'eslevent contre moy. Cette chair alleche la volonté ores par des playsirs, ores par des richesses; ores elle nous met des imaginations de pretentions, ores en l'entendement une grande curiosité, et le tout sous pretexte de bien : comme dans un cheval troyen, elle y fourre le mal, et met la sedition en nostre pauvre ame, au moyen de quoy elle la suppedite (1). Sçavez-vous pas comme le diable tenta Eve, et comme il tenta Nostre-Seigneur, etc.

Ce mauvais enfant Absalon, se tenant à la porte du palais de son pere, là il flattoit et corrompoit le peuple, et enfin fit si bien par ses secretes menées, qu'il fit la guerre et chassa son pere de son siege : ainsi le corps demeure tousjours à la porte; car, *nihil est in intellectu quod prius non fuerit in sensu,* rien n'entre dans l'esprit, qu'il n'ayt premierement passé par les sens; et là corrompt les objets, prattique ores en cette façon, ores en l'autre, et ainsi se rend le plus fort. Que diray-je plus? cette chair a intelligence en nous-mesmes, que pourveu qu'elle cognoisse nos forces, incontinent elle nous ruine. Qui diroit jamais qu'elle nous ostast les sainctes vertus, et les nous rendit ennemies? mais que pensez-vous? si elle cognoist qu'il y en ayt en nous, elle sollicite tant que nous nous en vantons, et nous en prisons, et par ce moyen elles deviennent poison. Car estant comme le mouts et le bon vin doux, si elles sont esventées, elles s'aigrissent. Ainsi Dalila fit dire à Samson, quoy qu'il fist le fin, en quoy estoit sa force, et tout incontinent la luy enleva (Jud. 16). O mes freres, *Caro concupiscit adversus spiritum, etc.,* la chair convoite continuellement contre l'esprit; l'esprit engendre tant de bons desirs, la chair tant de mauvais, et les uns combattent si asprement les autres, que bien souvent, comme celuy qui a la collique, on crie : *Quis me liberabit à corpore mortis hujus?* Qui me delivrera du corps de cette mort? comme il est dit de Rebecca, etc. Voyez-vous la guerre dangereuse de nostre vie : *Militia est vita hominis super terram?*

Que si ainsi est, que ferons-nous, mes freres? d'appaiser l'ennemy, il n'est pas possible : il est inexorable, car qui plus le flatte, plus l'aigrit : *Qui amat animam suam, perdet eam* (Joan.

(1) Débilite, soumet.

19); Qui aime sa vie, la perdra. *Cùm loquebar illis, impugnabant me gratis* (Psal. 119); Quand je leur parlois, ils me contredisoient sans cause, et ne vouloient point entrer en raison. Qui veut fuyr, ne peut, car on ne se peut fuyr soy-mesme : que ferons-nous?

Courage, il faut combattre : *Accingere gladio tuo super femur tuum, potentissime* (Psal. 44); Prenons le glaive en la main. *Nemo coronabitur, nisi qui legitime certaverit* (2. Tim. 2); Nul ne sera couronné, qui n'ait vaillamment combattu. Que si nous nous trouvons foibles, à l'occasion de nos factions domestiques, il ne faut pas perdre courage pour cela, mais appeler quelque secours, et faire quelque alliance.

Or, je ne sçache que quatre potentats en tout l'univers : le monde avec toutes ses ambitions, honneurs, pompes et vanitez; l'enfer avec tous ses diables; la chair avec toutes ses voluptez, delices, playsirs et passe-temps; Nostre-Seigneur avec tous ses Anges et les Saincts. A qui nous addresserons-nous? le diable et le monde sont confederez à la chair, et voilà leur mot du guet : *Mundus clamat : Deficio; dæmon clamat : Decipio; caro clamat : Inficio; Christus clamat : Reficio;* Le monde crie : Je defauds; le diable crie : Je deçoy; la chair crie : Je corromps; et Jesus crie : Je fortifie. Il faut se ranger au party de Nostre-Seigneur, et ainsy nous aurons la victoire sur nous-mesmes; alors nous pourrons dire : *Dominus mihi adjutor; non timebo quid faciat mihi homo* (Psal. 117); Le Seigneur est mon secours, je ne craindray point ce que me fera l'homme.

Mais il faut avoir quatre conditions, et observer quatre choses. Premierement, il faut combattre nostre appetit sensuel, et nos affections : qui sent l'ennemy mettre l'escalade du costé de la luxure, il faut qu'il fuye les occasions et les compagnies, et qu'à la moindre pensée il donne l'alarme à la garnison; il faut recourir aux disciplines, jeusnes et haires. Qui sent l'assaut de l'avarice, il faut qu'il coure à l'aumosme, et à la consideration de la vanité des biens de ce monde. Qui se sent porté à la vengeance, il faut qu'il recoure à l'amitié et douceur. Enfin il faut faire la ronde cent fois le jour en cette petite citadelle, et la renforcer, ores deçà, ores de là, et mettre des sentinelles aux yeux et à la bouche, aux oreilles, aux mains, et à l'odorat, et ne laisser entrer aucune chose qui ne sçache prononcer Scibbolleth (1), et craindre tousjours, suivant le dire de Job : *Verebar omnia opera*

(1) Allusion à ce que les Ephraïmites, ennemis de Jephté, se firent connaître malgré eux des Galaadites, parce qu'ils ne purent prononcer *Scibboleth*, mais *Sibboleth* (Jud. 12).

mea, sciens quoniam non parceres delinquenti (Job. 9); Je craignois en toutes mes œuvres, parce que vous punissez les defaillans. *Vigilate,* veillez, dit Nostre-Seigneur. *Non coronabitur, nisi qui legitime certaverit;* Nul ne sera couronné, qu'il n'ait vaillament combattu.

Secondement, il faut avoir une grande defiance de soy-mesme, et dire souvent : *Miserere mei, quoniam infirmus sum* (Psal. 6); Ayez pitié de moy, car je suis infirme. *Non sumus sufficientes cogitare,* etc. (II. Cor. 3); Nous ne pouvons rien de nous-mesmes; pas seulement avoir une bonne pensée.

Tiercement, une grande confiance en Nostre-Seigneur : *Sed omnis sufficientia nostra ex Deo est* (*Ibid.*); Car toute nostre vertu et capacité est de luy. *Perditio tua ex te, Israël : tantummodo in me auxiliun tuum* (Os. 13); Ta perdition vient de toy, Israël; mais de moy seulement vient ton salut.

Quatriesmement, une grande diligence à nous servir des moyens que Nostre-Seigneur nous a mis en main, pour monstrer que nous nous fions en luy, non pas en nous. Or, il y en a deux principaux : le premier est l'oraison; avez-vous besoin de force? *petite, et accipietis,* demandez et vous recevrez; avez-vous besoin de refuge? *pulsate, et aperietur vobis; vigilate et orate,* heurtez, et l'on vous ouvrira, veillez et priez. Meditez la passion. Le second sont les sacremens : *A fructu frumenti, vini, et olei sui multiplicati sunt* (Psal. 4); Par le fruict du froment, du vin et de l'huile, ils ont esté multipliez. Ces moyens corroborent l'ame. Vous vous ressouvenez bien, mes venerables sœurs, de vostre glorieuse mere S[te] Claire : estant un jour sa ville d'Assise, ville illustre pour ses deux beaux fleurons, assiegée, elle se fit porter aux murs, y fit apporter le sainct Sacrement, et fist cette oraison à Dieu : *Ne tradas bestiis animas confitentium tibi, et custodi famulus tuas, quas pretioso tuo sanguine redemisti;* Seigneur, ne livrez point aux bestes les ames de celles qui vous servent, et gardez vos servantes que vous avez racheptées par votre sang precieux. Les Sarrasins s'enfuyrent, ceux qui escaladoient perdirent la veuë. Ha! la frequentation de ce sacrement, chasse les ennemys externes et internes. C'est chose honteuse de voir le peu d'estat qu'on en fait; il me semble que l'Eglise dit les parolles de Job : *Quis mihi tribuat, ut sim juxta menses pristinos, secundùm dies quibus Deus custodiebat me? Sicut fui in diebus adolescentiæ meæ, quoniam secreto Deus erat in tabernaculo meo* (Job. 29)? Qui me donnera que je sois semblable au temps passé de mes pre-

mieres années, et comme j'ai esté en mon commencement, et és jour de mon adolescence, esquels (1) Dieu me gardoit, lors que secretement il habitoit avec moy en mon tabernacle? Il faut que je vous die que *cum Sancto sanctus eris,* qu'avec le Sainct vous serez sainct. O certes! celuy qui se munit souventesfois de cette viande celeste, il peut bien dire : *Dominus illuminatio mea, quem timebo? Dominus protector vitæ meæ, a quo trepidabo* (Psal. 26)? Le Seigneur est ma lumiere, que craindray-je? Le Seigneur est le protecteur de ma vie, de qui auray-je peur? *Nam, et si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebit cor meum;* Parce que quand je cheminerois au milieu de l'ombre de la mort, mon cœur ne craindra point. Ainsi faut-il faire pour bien combattre, ainsi faut-il faire pour estre victorieux.

Nostre vie n'est pas seulement en guerre, ny n'a pas seulement la guerre, mais une guerre propre, *militia,* etc. Puis que la chere moitié de nostre vie nous fait la guerre par tant de menées, excitant sedition en nostre ame, ainsi qu'Absalon, et nous trompe comme Dalila, faire la paix, nous ne pouvons; reculer encore moins : il faut donc combattre; que si nous sommes foibles, regardons de prendre secours. Le mot du guet, et la devise de la banniere monstrent le peuple de Hierusalem; la cognée avec les cousteaux monstrent qu'on est en guerre; coupant les branches d'arbres, ils monstrent qu'il faut combattre la concupiscence; ce qu'ils jettent leurs vestemens aux pieds de Nostre-Seigneur, monstre qu'ils n'ont nulle confiance en eux-mêmes, comme s'ils vouloient dire : *Non nobis,* etc. (Psal. 115); ce qu'ils crient : *Hosanna,* monstre qu'ils se fient en la seule protection divine, et se veulent servir du premier moyen; ce qu'ils vont jusques au mont des Olives, et qu'ils le menent dans leur ville, monstre la reception que nous lui devons faire. En cette façon nous pourrons porter les palmes comme eux en signe de victoire, vainqueurs de nostre chair, que nous porterons comme trophées aux pieds de l'Agneau qui y regne, comme à celuy pour qui et en qui nous aurons triomphé, qui est Jesus-Christ, qui vit et regne és siecles des siecles, et vous benisse. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

VIVE JESUS!

(1) Dans lesquels.

SERMON

POUR LE JOUR DU VENDREDY-SAINCT.

(Recueilli.)

Jesus Nazarenus Rex Judæorum.
Jesus de Nazareth Roy des Juifs. (Joan. 19.)

D'autant que nous avons fort peu de temps pour parler de la Passion, par laquelle nous avons tous esté racheptez, je ne prendray maintenant pour subjet de ce que j'ay à vous dire, que les parolles du tiltre que Pilate fit escrire sur le haut de la croix : *Jesus Nazarenus Rex Judæorum;* Jesus de Nazareth Roy des Juifs; parolles esquelles (1) sont comprises toutes les causes de la passion de Nostre-Sauveur, qui sont specialement reduites à deux : car, bien qu'il y ayt quatre parolles, elles ne signifient pas toutesfois quatre causes de sa mort, ains (2) seulement deux, dont la premiere est comprise en ces deux parolles : *Jesus Nazarenus.* Jesus veut dire Sauveur, et pour nous sauver il falloit que Nostre-Seigneur mourust, et qu'il fust Nazareen, qui signifie *fleury,* c'est-à-dire qu'il fust fleurissant en toutes sortes de vertus et perfections, sainct, innocent et sans tache aucune de peché; car s'il eust esté pecheur, il ne nous eust peu sauver.

La seconde cause de la mort de Nostre-Seigneur est comprise en ces deux autres parolles : *Rex Judæorum,* Roy des Juifs : Juif signifie *confessant;* il est donc Roy des Juifs, c'est-à-dire, de ceux-là seulement qui le confesseront estre Fils de Dieu, et leur liberateur : et pour sauver ses confessans, c'est-à-dire ceux qui croiront en luy, il est mort; ouy, il est veritablement mort, et de la mort de la croix; il est mort, parce qu'il estoit Sauveur, Sainct, et Roy des Juifs, et pour le salut de ceux-là seulement qui le confesseront.

Or il faut sçavoir, que tout ce qui est arrivé en la mort de Nostre-Seigneur, nous a esté signifié en l'Ancien Testament par plusieurs figures et similitudes, et entre autres par le serpent d'airain que Moyse fit eslever dans le desert dessus une colomne, pour garentir les Israëlites de la morsure des serpens. Dieu ayant retiré les Israëlites de la servitude d'Egypte pour les conduire en la terre de promission, sous la conduite de ce grand capitaine Moyse, il survint un grand accident; car il se leva et

(1) Dans lesquelles. — (2) Mais

sortit de la terre plusieurs petits serpens dans le desert où ils estoient, qui les mordoient, non d'une morsure qui fust fort picquante ou douloureuse, mais certes qui estoit grandement dangereuse, parce qu'elle estoit si veneneuse qu'infailliblement tous les pauvres Israëlites en fussent morts, si Dieu, par sa bonté et providence infinie, n'y eust pourveu : car Moyse, voyant ce pitoyable accident, s'addressa à luy pour demander quelque remede à ce mal-heur, et il luy commanda de faire un serpent d'airain, et l'eslever dessus une haute colomne, luy promettant que tous ceux qui le regarderoient, estant mordus de serpens, seroient gueris. Ce que Moyse executa promptement, commandant aux Israëlites que tous ceux qui seroient mordus des serpens jettassent soudain les yeux sur cette colomne, ce que faisant ils estoient à l'instant gueris; mais ceux qui ne le vouloient pas regarder mouroient miserablement : car il n'y avoit point d'autre moyen pour guerir que celuy-là. O que bon et misericordieux fut le Dieu d'Israël (dit un grand sainct) d'avoir pourveu à Moyse d'un tel remede pour la guerison de son peuple! Mais remarquez, je vous prie, que cecy nous represente bien la cause de la mort de Nostre-Seigneur.

Lors que Dieu crea l'homme, nous estions comme les enfans d'Israël, qu'il retira de la servitude d'Egypte; car il nous avoit preservez du peché, ayant conduit nos premiers parens dans cette terre de promission du paradis terrestre, où il les avoit mis doüez de la justice originelle. Mais voicy arriver un estrange accident. c'est qu'il s'esleva en ce lieu des serpens qui les mordirent, et lesquels apres se sont tellement espanchez sur la terre, que nous en avons tous esté mordus; je dy tous, car il n'y a aucune creature qui se puisse dire exempte d'une telle morsure, c'est-à-dire du peché originel et actuel; et s'il y a quelqu'un qui se dise exempt de peché, il est menteur, dit le bien-aymé disciple de Nostre-Seigneur : *Si dixerimus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus, et veritas in nobis non est* (I. Joan. 1). Or neantmoins je sçay bien que la Saincte Vierge n'a point esté mordue de ce serpent infernal : c'est chose toute claire et manifeste qu'elle n'a jamais contracté aucun peché originel ny actuel, ayant esté privilegiée par dessus toutes les creatures humaines, d'un privilege si grand et si singulier, et lequel n'estoit deu qu'à celle qui estoit destinée de toute eternité pour estre Mere de Dieu. C'est pourquoy, puisqu'il n'y a eu qu'elle seule exempte du peché, nous pouvons bien dire, que tous ont esté mordus du serpent; mais d'une morsure si veneneuse, que nous

en fussions tous morts, et d'une mort eternelle, si Dieu, par son infinie bonté et misericorde, n'eust pourveu à un si grand inconvenient : ce qu'il a fait d'une façon tres-admirable, sans y estre esmu d'aucune autre cause que de son infinie bonté et misericorde : et pour cela, il ordonna que son Fils mourust, et qu'il fust comme un divin serpent eslevé dessus la colomne de la croix, pour estre regardé de tous ceux qui seroient mordus du serpent infernal, c'est-à-dire entachez du peché.

Jesus-Christ est mort, dit le grand Apostre escrivant aux Galates, et pour nous retirer de la malediction du peché, il a esté fait pour nous malediction : *Christus nos redemit de maledicto legis, factus pro nobis maledictum* (Galat. 3). Certes, je ne lis jamais ces parolles que je ne tremble et ne sois saisi d'une grande terreur, voyant que Nostre-Seigneur est mort pour nos pechez, luy qui n'en avoit aucun, et n'en pouvoit avoir; car il estoit en tout egal à son Pere eternel, ayant la mesme nature, substance et puissance que luy : il estoit donc impossible qu'il pechast; et quoy qu'il soit tout puissant, et que par consequent il puisse tout ce qu'il luy plaist, si est-ce (1) pourtant qu'il ne pouvoit pecher; d'autant que ce pouvoir n'est pas une puissance, ains une impuissance. Il est donc mort pour les pechez des hommes; sans avoir en luy aucune iniquité, car il estoit, comme dit le tiltre de la croix, *Nazareen,* c'est-à-dire fleurissant en toute saincteté. Il n'estoit point serpent, ny en verité, ny en figure; et toutesfois, pour nous guerir des morsures du vray serpent infernal, à cause de l'amour extreme qu'il nous portoit, il se chargea de nos iniquitez, c'est-à-dire de nos miseres et foiblesse, se revestant de nostre mortalité, pour estre eslevé dessus le bois de la croix comme le serpent sur la colomne, afin de donner la vie, et preserver de la mort tous ceux qui le regarderont. Il nous a apporté du ciel la redemption, et non seulement cela; ains il s'est fait lui-mesme nostre redemption : *Factus est nobis sapientia, et justitia, et sanctificatio, et redemptio* (I. Cor. 1).

O que le Dieu d'Israël est bon et misericordieux d'avoir fourny et pourveu à la nature humaine d'un si excellenl remede et d'une telle et si precieuse redemption! Car nous estions tous perdus sans icelle (2); s'il ne nous eust donné ce remede, nous fussions tous morts d'une mort eternelle, puisque nous avons tous peché.

Mais, direz-vous, Dieu ne pouvoit-il pas donner aux hommes pour leur salut un autre remede que celuy de la mort de son

(1) Encore est-il. — (2) Elle.

Fils ? Oüy certes, il le pouvoit: car n'estoit-il pas en son pouvoir de pardonner à la nature humaine d'un pouvoir absolu, et d'une pure misericorde, sans y faire intervenir la justice, et sans l'entremise d'aucune creature? et quand il l'eust fait, qui est-ce, je vous prie, qui eust osé y trouver à redire, puis qu'il est le souverain Monarque et Createur de toutes choses, et peut tout ce qu'il veut? Ou il se vouloit servir pour cette redemption de quelque creature, n'en pouvoit-il pas creer une d'une telle excellence et dignité, que par ce qu'elle eust fait et souffert, elle eust suffisamment satisfait pour tous les pechez des hommes? Il n'y a nul doute, mes cheres ames, qu'il le pouvoit faire, et que par mille autres moyens que celuy de la mort de son Fils il nous eust peu sauver; mais neantmoins il ne l'a pas voulu, d'autant que ce qui estoit suffisant à nostre salut, ne l'estoit pas pour assouvir l'amour qu'il nous portoit. Donc, pour nous monstrer combien il nous aimoit, il est mort, mais de la mort la plus dure et ignominieuse qui se puisse imaginer, qui est la mort de la croix.

Que nous reste-t-il donc maintenant à faire, et quelle consequence devons-nous tirer de cela, sinon que Nostre-Seigneur estant mort d'amour pour nous, nous mourrions aussi d'amour pour luy, ou si nous ne pouvons mourir d'amour pour luy, que du moins nous ne vivions plus que pour luy? Certes, si nous ne l'aymons et ne vivons pour luy seul, nous serons les plus ingrates et perfides creatures qui se puisse dire. Et c'estoit dequoy se plaignoit le grand S. Augustin : O Seigneur, disoit-il, est-il possible que l'homme sçache que vous estes mort pour luy, et qu'il ne vive pas pour vous? Et ce grand amoureux de la croix, S. François : Ah! Seigneur, disoit-il en sanglottant, vous estes mort d'amour pour nous, et personne ne vous ayme! Il est donc mort; mais bien qu'il soit mort, et qu'il soit eslevé dessus la croix pour nous donner à tous la vie, si est-ce pourtant que ceux qui ne le regarderont pas comme il faut mourront, d'autant qu'il n'y a point de redemption qu'en la croix.

O Dieu, que c'est une consideration de grande utilité et profit que celle de la passion! seroit-il bien possible, je vous prie, de regarder en la croix l'humilité de Nostre-Sauveur, sans devenir humble et avoir de l'affection aux humiliations? peut-on voir son obeyssance sans estre obeyssant? Non certes! personne n'a jamais regardé comme il faut Nostre-Seigneur crucifié qu'il n'ayt eu un grand desir d'imiter ses vertus, et n'ayt esté preservé de la mort du peché; et tous ceux qui sont morts, ç'a esté pour ne l'avoir pas voulu regarder, ainsi que ceux qui mouroient entre les en-

fans d'Israël, c'estoit pour n'avoir pas voulu regarder le serpent que Moyse avoit fait eslever dessus la colomne.

La chute de nos premiers parens au paradis terrestre, fut encore une figure de cecy; car Dieu leur avoit donné beaucoup de fruicts pour l'entretenement (1) de leur vie; mais il y en avoit un seul qui estoit le fruict de science du bien et du mal, duquel il leur avoit deffendu de manger, les menaçant de la mort s'ils en mangeoient : *Ex omni ligno Paradisi comede, de ligno autem scientiæ boni et mali ne comedas; in quocumque enim die comederis ex eo, morte morieris* (Gen. 2). Ils pouvoient donc mourir, ou ne mourir pas; ils pouvoient mourir en contrevenant au commandement de Dieu, et ne mourir pas en le gardant. Mais le serpent infernal, sçachant qu'il estoit en leur pouvoir de mourir, ou de ne mourir pas, se resolut de les tenter, afin de leur faire perdre la justice originelle, de laquelle Dieu les avoit doüez, les sollicitant de manger du fruict deffendu; et pour le faire plus subtilement, il prist les escailles et la forme d'un serpent, et en cette sorte il tenta Eve. Certes, encore que le cœur d'Eve eust esté chatouillé par les discours et les raysons de cet esprit ruzé, et qu'ensuite de cela elle n'eust rien fait que regarder le fruict ou de le toucher; encore qu'elle en eust cueilly, et mesme presenté à Adam son mary, ils ne fussent pas morts pour cela, parce que Dieu leur avoit seulement dit : *In quocumque enim die comederis...;* Si vous en mangez... Ce fut donc en mangeant du fruict deffendu qu'Adam et Eve devindrent mortels et perdirent la vie qu'ils pouvoient garder, s'ils n'eussent ny l'un ny l'autre mangé du fruict de l'arbre de la science du bien du mal.

Nostre-Seigneur ayant en luy deux natures, à sçavoir la nature divine et la nature humaine, en tant que Dieu, il ne pouvoit mourir ny souffrir; car il est immortel et impassible; et tout ainsi qu'il ne pouvoit pecher, aussi ne pouvoit-il mourir, par ce que pouvoir mourir est une impuissance aussi bien que pouvoir pecher. Mais en tant qu'homme, il pouvoit mourir, et ne pas mourir, bien que cette loy soit generale, et qu'il faut que tout homme meurre, suivant ce que dit l'Apostre : *Statutum est hominibus semel mori* (Heb. 9). Nostre-Seigneur neantmoins pouvoit estre exempt de cette loy, d'autant qu'il n'avoit point peché, parce que c'est le peché d'Adam qui a donné à la mort l'entrée dans le monde : *Per unum hominem peccatum in hunc mundum intravit, et per peccatum mors* (Rom. 5). Mais Nostre-Seigneur, quoy qu'il n'eust point peché, ne s'est point voulu servir de

(1) L'entretien.

ce privelege, ains a pris un corps passible et mortel, à cause qu'il s'est incarné pour estre Sauveur, et nous a voulu sauver en souffrant et mourant, prenant et recevant sur soy en sa sacrée humanité, en toute rigueur de justice, tout ce que nous avions merité pour nos pechez.

Et c'est chose admirable de voir qu'il a tellement uny la nature divine avec la nature humaine, qu'encore que ce fust seulement la nature humaine qui souffroit, et non la divine, neantmoins, quand l'on void la maniere avec laquelle Nostre-Seigneur a souffert, l'on ne sçait si c'estoit Dieu ou l'homme qui souffroit, tant sont admirables les vertus qu'il prattiquoit. Or, quoy qu'il ne souffrist rien en tant que Dieu, si est-ce que la divinité qui s'estoit unie avec l'humanité donnoit un tel prix, et un tel merite à tout ce qu'il souffroit et enduroit, qu'une petite larme, un petit mouvement de son corps, un petit souspir amoureux de son sacré cœur, estoit plus meritoire et agreable au Pere eternel, que n'eussent pas esté tous les plus grands tourmens qui se puissent imaginer, soufferts par une pure creature doüée de la plus grande perfection qui se puisse desirer; ouy mesme, quand elle viendroit à souffrir toutes les peines et tortures d'enfer. Et je diray bien davantage : quand outre tout cela, elle viendroit à souffrir toutes les peines qui se pourroient trouver dans un million d'enfers, et qu'elle les souffriroit avec la plus grande perfection qu'une creature humaine les puisse souffrir, tout cela neantmoins ne seroit rien en comparaison d'un petit souspir de Nostre-Seigneur, ou d'une petite goutte de sang qu'il a respandu pour l'amour de nous, par ce que c'est sa personne, qui est d'une excellence et dignité infinie, qui donne le prix et la valeur à telle action et souffrance; la divinité estant tellement conjointe avec l'humanité, que nous disons avec verité, que Dieu a souffert la mort, et la mort de la croix, pour nous rachepter et nous donner la vie.

Or quant à nous, Dieu nous a donné trois natures, ou pour mieux dire trois sortes de vies. Dont la premiere estoit negative, qui est celle que nous avons euë en la personne de nostre premier pere Adam en sa creation, en laquelle nous pouvions mourir, ou ne mourir pas; parce qu'estant au paradis terrestre, où estoit l'arbre de vie, nous pouvions nous empescher de mourir, non point en mangeant du fruict deffendu, ains en n'en mangeant pas, comme Dieu l'avoit ordonné : car en gardant son commandement, nous ne fussions pas morts, bien que nous n'eussions pas tousjours demeuré en cette vie; mais nous eussions passé d'icelle

à une autre meilleure, quand il eust pleu à Dieu de nous en retirer. Or je sçay bien qu'en nostre langage françois l'on appelle les morts *trepassez*, pour nous faire entendre que la mort n'est qu'un passage d'une vie à l'autre, et que mourir n'est autre chose qu'outrepasser les confins de cette vie mortelle, pour aller à l'immortelle : mais bien que cela soit ainsi, il est vray neantmoins que nous ne fussions pas morts de cette mort corporelle, de laquelle nous mourons maintenant, ains nous fussions tousjours acheminez à l'autre vie; et quand il eust pleu à la divine Majesté de nous oster de ce monde, il l'eust fait, ou dans un chariot de feu comme Elie (IV. Reg. 2), ou en quelqu'autre maniere selon qu'il luy eust pleu. Mais nous pouvions aussi mourir comme ont fait Adam et Eve en mangeant du fruict deffendu, en la seconde vie, qui est celle que nous avons depuis qu'ils eurent peché, et en laquelle nous venons au monde : où nous pouvons mourir, mais nous ne pouvons pas ne point mourir : car, depuis la cheute de nos premiers parens, que Dieu prononça la sentence de mort contre l'homme, il n'y a creature humaine, quelle qu'elle soit, qui puisse s'exempter de subir ce chastiment. Et d'autant que nous avons tous esté entachez du peché originel et actuel, aussi mourrons-nous tous. C'est pourquoy Nostre-Seigneur, quoy qu'il fust sans peché, toutesfois, parce qu'il s'estoit fait homme pour se charger de nos iniquitez, il est mort, afin que, comme dit son grand Apostre, il fust en tout semblable à ses freres : *Unde debuit per omnia fratribus similari* (Hebr. 2). La troisiesme vie que Dieu nous a donnée est celle que nous aurons au ciel, si Dieu nous fait la misericorde d'y parvenir, lieu auquel nous pourrons vivre et ne pourrons plus mourir; car alors nous jouyrons de la gloire, qui n'est autre que la vie eternelle, qui nous a esté acquise par la mort de Nostre-Sauveur, et la posséderons avec tant d'asseurance, que nous n'aurons jamais aucune crainte de perdre cette vie glorieuse, en laquelle nous ne pourrons plus mourir.

Ç'a donc esté par inspiration divine que Pilate a mis sur le tiltre de la croix : *Jesus Nazarenus Rex Judæorum* (Matth. 27); Jesus de Nazareth Roi des Juifs, parce que ç'a esté la vocation de Nostre-Seigneur que d'estre Sauveur, en donnant le salut et la vie aux hommes, que le Pere eternel leur avoit tant de fois promise, non seulement par la bouche des patriarches et des prophetes, mais encore par luy-mesme : et pour nous confirmer cette verité, il s'est aussi voulu servir de la bouche des hommes les plus mpies et scelerats, comme nous dirons bien-tost. Ce fut aussi

pour l'accomplissement de cette promesse, que l'ange S. Gabriel descendit du ciel pour annoncer à la tres-Ste Vierge le mystere de l'Incarnation, luy disant, que celuy qu'elle concevroit seroit Fils de Dieu, et se nommeroit Jesus : ***Et vocabis nomen ejus Jesum*** (Matth. 1). Et en donnant la rayson il dit : ***Ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum;*** Parce qu'il sauveroit les hommes de leurs pechez.

Lorsque Nostre-Seigneur receut le baptesme de S. Jean-Baptiste au fleuve du Jourdain, et qu'il se transfigura sur la montagne du Thabor, l'on entendit la voix du Pere eternel, disant : C'est icy mon Fils bien-aymé, auquel j'ay pris tout mon playsir; escoutez-le : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi complacui; ipsum audite* (Matth. 17); comme voulant dire aux Juifs : O pauvre peuple! vous m'aviez tellement fasché par vos vices et iniquitez, que j'avois resolu de vous perdre et abysmer; mais voicy que je vous ay envoyé mon Fils pour vous reconcilier avec moy : car tout mon playsir est à le regarder et considerer, et en ce regard j'ay tant de complaisance, que je m'oublie de tous les desplaysirs que je reçois de vos iniquitez; escoutez-le. Parolle par laquelle il leur monstroit qu'il l'avoit envoyé pour les enseigner à se sauver. Hé! leur vouloit-il dire, ne doutez point de sa doctrine; car elle est toute divine, c'est la verité mesme qu'il vous enseigne; et partant escoutez-la bien, car si vous la suivez et pratiquez, elle vous conduira en la vie eternelle (1). Vous demanderez peut-estre, qu'est-ce que Nostre-Seigneur nous dira sur la montagne de Thabor? O certes! mes cheres ames, il ne nous dira rien en ce lieu, car il parle à son Pere celeste, et avec Moyse ét Elie, de l'excez qu'il devoit souffrir en Hierusalem pour nostre salut. Et bien que vous voyiez sur cette montagne la gloire de sa Transfiguration, toutesfois il vous deffendra de dire ce que vous y aurez veu (Luc. 9). Mais en celle du Calvaire, vous y entendrez des plaintes, des souspirs et des prieres faites pour la remission de vos pechez; vous y entendrez encore des parolles d'une grande doctrine : mais l'on ne vous deffendra point de dire ce que vous y aurez veu, au contraire l'on vous commandera d'en parler, et de n'en perdre jamais la memoire.

Voyez donc combien le Pere eternel a donné de tesmoignages aux hommes pour monstrer la vocation de son Fils et qu'il estoit veritablement Sauveur. Et ne voyons-nous pas que Pilate dit tant et tant de fois qu'il estoit innocent, et qu'il ne trouvoit aucune chose en luy qui fust digne de mort, protestant que,

(1) Des éditions ajoutent ici quelques lignes qui ne sont qu'une pure redite. (N. E.)

quoy qu'il le condamnast à la mort, il cognoissoit bien neantmoins qu'il n'estoit aucunement coupable, et qu'il falloit bien qu'il y eust quelque cause à sa mort qu'il luy fust incognuë? Dieu ne fist-il pas dire encore cette grande verité par la bouche du miserable Caïphe, pour lors souverain prestre, quand il dit, qu'il estoit expedient qu'un homme mourust pour sauver tout le peuple : *Vos nescitis quidquam, nec cogitatis, quia expedit vobis ut unus moriatur homo pro populo, et non tota gens pereat* (Joan. 11). O admirables tesmoignages que le Pere eternel a donnez aux hommes, pour monstrer que veritablement son Fils estoit Sauveur, et qu'il falloit qu'il mourust pour nous sauver, puis que mesme il tira cette verité de la bouche du plus miserable et detestable homme qui ayt jamais esté! Il est bien vray qu'il ne l'entendoit pas ainsi qu'il le disoit; mais Dieu le voulut faire prophetiser en cela, à cause qu'il tenoit alors le siege du souverain pontife : *Hoc autem à semetipso non dixit, sed cum esset pontifex anni illius.* Et c'est une chose tres-certaine, que la plus grande partie du peuple cognoissoit bien que Nostre-Seigneur estoit innocent, et que ce qu'ils demandoient qu'il fust crucifié, n'estoit que pour complaire aux princes des prestres en se rangeant de leur party : car vous sçavez que quand il se fait une sedition en quelque ville, tout le menu peuple se range (que la chose soit juste ou non) du costé de ceux qui l'excitent, ce qui arriva ainsi en la mort de Nostre-Seigneur.

Mais, je vous prie, remarquez que Pilate, sans sçavoir ce qu'il faysoit, fit escrire sur la croix : *Jesus Nazarenus Rex Judæorum;* Jesus de Nazareth Roy des Juifs, et pour (1) chose qu'on luy dist, il ne voulut jamais oster ce tiltre, ny permettre qu'on l'escrivist d'une autre maniere, respondant à ceux qui vouloient qu'on le changeast : *Quod scripsi, scripsi,* ce qui est escrit est escrit; ce qu'il dit sans doute par une speciale providence de Dieu, qui vouloit qu'en ce tiltre fussent mises les deux principales causes de la mort de Nostre-Seigneur.

Que nous reste-t-il donc maintenant à faire, sinon de crucifier nostre chair, avec ses vices et concupiscences, pour l'amour de celuy qui a esté crucifié pour nous? et d'autant que l'amour ne se paye que par l'amour, taschons, mes cheres sœurs, de rendre à Dieu amour pour amour; rendons-luy les loüanges et benedictions que nous luy devons pour sa mort et passion, et par ce moyen nous le confesserons notre Liberateur et Sauveur.

Poursuivons, je vous prie, ce discours. Un jour que je devois

(1) Quelque.

prescher la Passion, cherchant une similitude pour monstrer comme quoy Nostre-Seigneur est mort pour nostre salut, j'ouvris un livre, où j'en rencontray une d'un oyseau, lequel semble avoir esté creé de Dieu pour servir de similitude sur le subjet de la Passion; car c'est une chose la plus admirable et la plus propre pour monstrer que Nostre-Seigneur est mort pour nos pechez, qu'on puisse jamais rencontrer. Or cet oyseau s'appelle en nostre langage françois *Oriol* (1), et en latin *Ictorus*. Il est jaune, et neantmoins il n'est point atteint de la jaunisse, et a cette proprieté, qu'estant attaché dessus le haut d'un arbre, il guerit ceux qui sont atteints de la haute jaunisse; et ce aux despens de sa vie: car, si celuy qui est atteint de ce mal regarde cet oyseau, il est pareillement regardé de luy, et par ce regard il vient, s'il faut ainsi dire, à estre tellement touché de voir l'homme, son grand amy, travaillé de ce mal, qu'il attire à luy par commiseration toute la jaunisse de celuy qui l'a regardé, et s'en charge de telle sorte, qu'apres cela on le void devenir beaucoup plus jaune qu'il n'estoit auparavant : ses aisles, son ventre, ses pieds, et enfin ses plumes, et tout son petit corps se jaunit grandement; et par ce moyen l'homme malade devient blanc et net, et tout à faict quitte de ce mal. Mais apres cela, ce pauvre oyseau s'estant retiré, va tousjours languissant, chantant un chant pitoyablement amoureux pour la complaisance qu'il a de mourir pour delivrer l'homme. Chose admirable! cet oyseau n'est jamais malade de la haute jaunisse, et neantmoins il en meurt, pour delivrer l'homme qui en estoit atteint, et ce avec complaisance de mourir pour luy donner la vie. N'est-ce donc pas tres à propos qu'il represente Nostre-Seigneur, divin oyseau du paradis, divin Oriol, qui est attaché sur l'arbre de la croix pour nous sauver et delivrer de la haute jaunisse du peché, sans qu'il ayt jamais esté atteint de ce mal. Mais si le pecheur en veut estre delivré, il faut qu'il regarde dessus la croix; car par ce regard il excitera à commiseration ce divin Sauveur, et par cette commiseration il attirera à soy toutes ses iniquitez, et mourra librement pour luy. Et tout ainsi qu'il faut que l'homme qui est atteint de la haute jaunisse, regarde cet oyseau pour guerir, ou autrement il demeurera tousjours malade : de mesme, si le pecheur ne regarde Nostre-Seigneur crucifié, il ne sera jamais delivré de ses pechez; que s'il le fait, Nostre-Seigneur s'en chargera, et, quoy qu'il soit innocent, mourra pour ses iniquitez, afin de l'en delivrer, et mourra avec une saincte com-

(1) Le *Loriot*, en latin *Icterus*, mot qui signifie également *Jaunisse*.

plaisance de luy donner la guerison aux despens de sa vie. Ce que nous cognoissons par les parolles qu'il dit sur la croix, et par les larmes et souspirs amoureux qu'il jette pour nostre salut.

Or, pour tirer quelque instruction de ces divines parolles, je considere que la premiere que Nostre-Seigneur dit sur la croix, fut de prier pour ceux qui le crucifioient : et ce fut alors qu'il fit ce que dit S. Paul au cinquiesme chapitre de l'Epistre aux Hebreux, qu'aux jours de sa chair il offroit des sacrifices à son Pere celeste, avec grands cris, larmes, prieres et supplications, et qu'il fut exaucé pour sa reverence : *Qui in diebus carnis suæ, preces, supplicationesque, cum clamore valido et lachrymis offerens, exauditus est pro sua reverentia.* Certes, non seulement ceux qui crucifioient Nostre-Seigneur ne le cognoissoient pas; car s'ils l'eussent cognu ils ne l'auroient pas crucifié : *Si enim cognovissent, nunquam Dominum gloriæ crucifixissent* (I. Cor. 1); mais encore la plus grande partie de ceux qui estoient autour de luy n'entendoient pas son langage, d'autant qu'il y avoit en ce temps-là de toutes sortes de nations en Hierusalem, lesquelles sembloient estre toutes congregées pour le tourmenter.

Nostre-Seigneur donc voyant l'ignorance de ceux qui le tourmentoient, commença à les excuser, et à offrir des sacrifices à son Pere celeste pour eux. Car il y a des sacrifices qui ne sont autres que les prieres, qui sont les sacrifices de nos levres et de nostre cœur, que nous presentons à Dieu, tant pour nous que pour le prochain; et Nostre-Seigneur s'en servit alors, disant : *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt* (Luc. 23); Mon Pere, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.

O combien grande estoit la flamme d'amour qui brusloit dans le cœur de nostre doux Sauveur! puis qu'au plus fort de ses douleurs, et au temps auquel la vehemence de ses tourmens lui ostoit mesme le pouvoir de prier pour soy, la force de son amour envers les hommes fait qu'il prie pour ses ennemis; et pour ce, avec voix forte et intelligible, il dit ces mots : *Pater, dimitte illis;* Mon Pere, pardonnez-leur. Ce qu'il fit pour nous monstrer que l'amour qu'il nous portoit estoit si grand, qu'il ne se pouvoit diminuer par aucune sorte de peine ou de tourment; et pour nous monstrer aussi quel doit estre nostre cœur à l'endroit de nostre prochain. Ah! Dieu, mes cheres sœurs, combien ardente estoit la charité de nostre divin Sauveur envers ses ennemis, et que puissante et efficace fust une telle priere!

Certes, les prieres de Nostre-Seigneur estoient si efficaces et si

meritoires, que rien ne luy pouvoit estre refusé: c'est pourquoy il fut exaucé, comme dit le grand Apostre, à cause de sa reverence : *Exauditus est pro sua reverentia :* car il est vray que le Pere celeste portoit une grande reverence à son Fils, lequel en tant que Dieu lui estoit egal, ayant avec luy une mesme substance, sapience, puissance, bonte, et infinie Majeste. C'est pourquoy, le regardant comme son Verbe, il lui portoit une grande reverence, et ne luy pouvoit rien refuser.

Doncques ce divin Sauveur s'estant employé à demander pardon pour les hommes, il est tout certain que sa demande luy fut accordée; car le Pere eternel l'honoroit trop pour lui refuser ce qu'il luy demandoit : si bien qu'il fut exauce, non seulement à cause de la reverence que le Pere eternel luy portoit: ains aussi a cause de celle qu'il portoit à son Pere, et avec laquelle il le prioit. Et tout ainsi que deux grands roys, tous deux egaux en grandeur et puissance, se rencontrant ensemble, se traittent et parlent l'un à l'autre avec beaucoup d'honneur et de respect, et si l'un prie l'autre de quelque chose, il luy accorde promptement ce qu'il luy demande; de mesme en est-il du Pere eternel, et de son fils Nostre-Seigneur : car tous deux sont egaux en dignité, excellence et perfection.

Il fit donc cette priere à son Pere eternel : mais, ô Dieu! avec quelle reverence! Certes, la sacrée Vierge, Nostre-Dame, a surpassé toutes les creatures en l'humilité et en la reverence avec laquelle elle a prié et traitté avec Dieu. Tous les Saincts l'ont prié avec un tres grand respect. Les colomnes du ciel tremblent devant luy, à cause de l'honneur et de la reverence qu'elles luy portent : *Columnæ cœli contremiscunt et pavent ad nutum ejus* (Job, 26). Les plus hauts seraphins fremissent, et se couvrent de leurs aisles pour l'honneur et le respect qu'ils portent à sa divine Majesté. Mais toutes ces humilitez, tous ces honneurs, toute la reverence que la Vierge et tous les saincts, tous les anges et seraphins portent à Dieu, ne sont rien en comparaison de celle que Nostre-Seigneur portoit à son Pere eternel. Donc il ne faut nullement douter que les prieres faites par une telle personne d'un merite et perfection infinie, avec tant de reverence, ne fussent tout aussi-tost exaucées. Et si tous ceux qui crucifierent Nostre-Seigneur ne receurent pas le pardon qu'il avoit demandé pour eux à son Pere eternel, ce ne fut que par leur faute, comme je diray ci-apres.

La seconde parolle de Nostre-Seigneur fut celle par laquelle il promit le paradis au bon larron (Luc. 23). Or en cette parolle



il commença à parler d'un autre air, d'autant qu'il prioit auparavant pour les pecheurs, et maintenant il monstre qu'il est leur Redempteur; et ayant pardonné les pechez au bon larron, il luy fit apres gouster les fruicts de sa redemption. Car il estoit crucifié au milieu de deux voleurs des plus meschans et scelerats qu'on eust peu treuver, l'un desquels le blasphemoit; l'autre recognoissant son innocence, luy dit ces parolles : Ha! Seigneur, je recognois bien que vous n'estes nullement coupable, mais ouy bien moy, qui merite pour mes crimes et pechez d'estre attaché à cette croix, et pour ce je vous prie d'avoir souvenance de moy quand vous serez en vostre royaume : *Domine, memento mei cum veneris in Regnum tuum* (Luc. 23).

Or, puisque je suis sur ce subjet, il faut pour nostre instruction que je fasse une remarque de deux sortes de pecheurs qui tourmenterent extremement Nostre-Seigneur en sa passion, à sçavoir, deux apostres et deux larrons. Certes, S. Pierre, qui estoit l'un de ces deux apostres, fit un grand tort à Nostre-Seigneur en sa passion; car il le renia et dit qu'il ne le cognoissoit point; et non content de cela, il jura et blasphema, asseurant qu'il ne sçavoit qui il estoit : *Ille autem cœpit anathematisare, et jurare, quia nescio hominem istum* (Marc. 14). Parolles lesquelles veritablement percerent tres-sensiblement le cœur de Nostre-Seigneur. O pauvre S. Pierre! que faites-vous? et que dites-vous, que vous ne sçavez quel est vostre Maistre, et que vous ne le cognoissez pas, vous qui avez esté appellé de sa propre bouche à l'apostolat, vous qui avez dit qu'il estoit fils de Dieu vivant! Ah! miserable, comment osez-vous dire que vous ne le cognoissez pas? N'est-ce pas celui qui estoit nagueres à vos pieds pour les laver, qui vous a repeu de son corps et de son sang? et cependant vous dites que vous ne le connoissez pas! Comment est-ce que la terre vous peut supporter? Comment ne s'ouvre-t-elle pas pour vous engloutir dans le profond des enfers?

Le deuxiesme apostre qui tourmenta grandement Nostre-Seigneur, fut Judas, qui le vendit miserablement, et à si vil prix. O Dieu! que terribles et espouvantables sont les cheutes des serviteurs de Dieu, mais principalement de ceux qui ont receu de grandes graces! Or, quelle plus grande grace se pouvoit-il recevoir que celle qu'avoient receue S. Pierre, et Judas? Judas qui avoit esté appellé à l'apostolat par Nostre-Seigneur, et qui avoit esté preferé à tant de millions d'autres qui eussent fait des merveilles en ce ministere. Considerez, je vous prie, toutes les graces que Nostre-Seigneur luy fit; car, outre qu'il luy donna le don de

faire des miracles, il lui predit encores ce qui luy devoit arriver touchant cette trahison, afin que, cognoissant le mal-heur où il se precipitoit, il eust moyen de l'eviter. De plus, pour gaigner entierement son cœur, et ne laisser aucune chose de ce qui le pouvoit rendre plus affectionné à sa divine Majesté, sçachant qu'il avoit une grande inclination à negotier et manier des affaires, il voulut pour cela le faire procureur de son college sacré; et neantmoins ce miserable Judas, abusant de toutes ces graces, vendit son bon Maistre pour trente deniers.

O que les cheutes de ceux qui sont sur la montagne sont effroyables et dangereuses! car, dés qu'ils sont tombez, ils roulent puis apres jusques à ce qu'ils soient au fond de quelque precipice : telles ont esté les cheutes de ceux lesquels, apres avoir receu de grandes graces, ont manqué de perseverance au service de Dieu. Chose estrange, qu'apres un si bon commencement, mesme apres avoir demeuré trente et quarante ans au service de sa divine Majesté, sur la vieillesse, lorsqu'on est sur le temps de recueillir le fruict de son labeur, l'on vienne à tout perdre, et à se precipiter dans l'abysme du peché, comme fit Salomon, du salut duquel tous les Peres de l'Eglise sont en doute, et de plusieurs autres, lesquels semblablement ont abandonné le bon chemin en leur vieillesse. O que c'est une chose espouvantable de tomber entre les mains de Dieu vivant! ***Horrendum est incidere in manus Dei viventis*** (Hebr. 10)! O que ses jugemens sont inscrutables! Que celui qui s'estime estre debout, craigne de tomber, dit l'Apostre, et que personne ne se glorifie pour se voir bien appelé de Dieu, ny pour estre en quelque saincte vocation où il semble n'avoir rien à craindre (Rom. 11). Que personne ne presume de soy, ny de ses bonnes œuvres, pensant n'avoir plus rien à redouter, puisque S. Pierre, qui avoit receu tant de graces de Nostre-Seigneur, et qui luy avoit promis de l'accompagner dans la prison, et mesme jusques à la mort, le renie au moindre sifflement d'une chambriere; et Judas, pour une si petite somme de deniers, le vendit.

Certes, ces deux cheutes furent tres-grandes; mais il y eut cette difference, que l'un se recognut, et l'autre se desespera, bien que Nostre-Seigneur eust inspiré dans le cœur de Judas le mesme *peccavi* que dans le cœur de S. Pierre : et le mesme *peccavi* qu'il inspira dans le cœur de David, il l'inspira dans le cœur de Judas et de S. Pierre, et neantmoins l'un le rejetta, et l'autre le receut; car S. Pierre entendant le chant du coq, il se ressouvint de ce qu'il avoit fait, et de ce que son Maistre luy avoit dit :

Et recordatus est Petrus verbi Jesu, quod dixerat (Matth. 26); et lors, recognoissant sa faute, il sortit dehors, et s'en alla pleurant amerement : ***Et egressus foras flevit amare;*** mais avec tant de contrition, qu'il receut indulgence pleniere et remission de tous ses pechez. O bienheureux S. Pierre, qui, par la contrition que vous avez de vos fautes, meritez de recevoir de la bonté de vostre Maistre un pardon si general d'une si grande desloyauté!

Faisons encore cette remarque, je vous prie, qui est que S. Pierre ne se fust point converty, s'il n'eust ouy le chant du coq, comme Nostre-Seigneur luy avoit predit : en quoy l'on void l'admirable sousmission de cet apostre à se servir du moyen que Nostre-Seigneur luy avoit donné pour sujet de sa conversion. Toutesfois, il est certain que ce furent les regards sacrez de Nostre-Sauveur qui luy navrerent le cœur, et luy ouvrirent les yeux pour luy faire recognoistre son peché, bien que l'Evangeliste remarque qu'il sortit pour pleurer, quand le coq chanta, et non point si-tost que Nostre-Seigneur le regarda. Et depuis ce temps-là il ne cessa jamais de pleurer, principalement quand il entendoit chanter le coq, et pleuroit de telle sorte, qu'on dit que ses larmes luy avoient creusé les joues, et luy avoient fait comme deux canaux, pour l'abondance qu'il en jettoit; et par ce moyen, d'un grand pecheur, il devint un grand sainct. O glorieux S. Pierre! que vous fustes heureux de faire une si grande penitence d'une si grande desloyauté, d'autant que par icelle vous fustes retably en la grace, et celui qui meritoit une mort eternelle, se rendit capable de la vie eternelle; et non seulement cela, alors il receut encore en cette vie de grandes graces et privileges de Nostre-Seigneur et fut comblé de beaucoup de benedictions : où au contraire le miserable Judas, au lieu de se convertir, il rejetta le *peccavi* que Nostre-Seigneur luy presentoit, et se desespera.

Je sçay bien qu'il y a de la difference entre la grace efficace et la grace suffisante, comme disent les theologiens; mais je ne veux pas m'arrester maintenant à prouver si cette inspiration du *peccavi,* que receut Judas, fut aussi efficace que celle qui fut donnée à David et à S. Pierre, ou si elle fut seulement suffisante. O certes! il n'y a nul doute qu'elle fut tres-suffisante : mais pourquoy donc ne se convertit-il pas? C'est que, voyant la grandeur de sa faute, il se desespera : et confessant l'enormité de son crime, il dit tout haut, en rapportant aux princes des prestres les deniers pour lesquels il avoit vendu son bon Maistre, qu'il avoit peché en livrant le sang de l'innocent : ***Peccavi tradens***

sanguinem justum (Matth. 27) ; mais les prestres ne luy donnerent point l'absolution. Et le pauvre miserable ne sçavoit-il pas bien que Nostre-Seigneur estoit celuy qui la luy pouvoit donner, qui estoit le Sauveur du monde, et qui tenoit la redemption entre ses mains ? Ne l'avoit-il pas bien peu voir en ceux auxquels il avoit remis les pechez ? Il le sçavoit bien, mais il ne voulut pas luy demander pardon, d'autant que le diable, pour le tirer au desespoir, luy fit voir son peché si horrible et espouvantable, qu'il eut crainte que s'il en demandoit pardon à Nostre-Seigneur, il ne luy donnast pour iceluy une trop grande penitence, et pour cela il ne luy voulut pas demander, ains se desespera et s'alla pendre miserablement, puis le ventre luy creva, les entrailles luy sortirent : ***Et suspensus crepuit medius, et diffusa sunt omnia viscera ejus*** (Act. 1), et fut ensevely au fond des enfers.

Les deux autres pecheurs qui tormenterent Nostre-Seigneur en sa passion, estoient deux larrons qui furent crucifiés avec luy, hommes meschans au possible, d'autant qu'ils avoient passé leur vie en mille meschancetez : aussi les avoit-on choisis comme tels pour les mettre aux costez de Nostre-Seigneur, afin de le declarer par ce moyen plus criminel que ces detestables voleurs, conformement à ce qui avait esté predit de luy par Isaye : ***Cum sceleratis reputatus est*** (Isa. 53), qu'il serait compté entre les scelerats. Mais voicy que l'un d'iceux, se tournant vers ce divin Sauveur, confessa qu'il estoit innocent, et qu'il souffroit injustement, mais quant à luy, qu'il estoit un grand pecheur, et que comme tel il meritoit d'estre mis en croix pour ses fautes, desquelles il demanda pardon à Nostre-Seigneur, lequel les luy pardonna si entierement, qu'à la mesme heure il luy promit qu'il seroit ce jour-là en paradis avec luy : ***Hodie mecum eris in paradiso*** (Luc. 23).

Chose estrange ! deux larrons furent crucifiez avec Nostre-Sauveur, et tous deux receurent l'inspiration du ***peccavi***, et neantmoins il n'y en eut qu'un qui se convertit. Certes, ny l'un ny l'autre n'avoient jamais fait aucun bien, et le bon larron estoit le plus scelerat voleur qui se pust treuver, et neantmoins, regardant la croix sur la fin de sa vie, il fut sauvé et trouva la redemption ; pour nous monstrer que les plus grands pecheurs ne doivent jamais desesperer du pardon de leurs fautes, pourveu qu'ils regardent la croix, et se mettent sous sa protection, quand bien ce ne seroit que sur le declin de leur vie, comme fit le bon larron. L'autre au contraire, encore qu'il fust au costé de Nostre-Seigneur, il y fut en vain, parce qu'il ne voulut jamais regarder

la croix; et quoy qu'il receut beaucoup d'inspirations, et que mesme il fust arrosé des gouttes du sang de Nostre-Seigneur qui rejaillissoient sur luy, et qu'il fust par luy souvent sollicité en son cœur, par de secrets et amoureux mouvemens, de regarder la croix, et ce serpent mystique qui estoit attaché, pour recevoir la guerison, c'est-à-dire, le pardon de ses pechez, il ne le voulut pas faire, et pour ce il se perdit et mourut en son endurcissement. Voila, mes cheres ames, deux sortes de pecheurs, qui nous doivent faire vivre en grande crainte et tremeur (1); mais aussi en grande esperance et confiance, puisque de ces deux sortes de pecheurs, il y en a deux sauvez et deux damnez.

Certes, il y a des ames lesquelles, apres avoir long-temps servy Dieu, estant parvenuës sur la montagne de la perfection, tombent apres en de lourdes fautes. Nous avons veu, dit un grand Sainct, tomber les estoilles du ciel, c'est-à-dire des ames fort parfaictes, lesquelles, apres estre deschuës de la grace, s'obstinent en leur peché, et meurent sans penitence; et d'autres qui font les mesmes cheutes apres avoir receu beaucoup de graces, lesquelles se convertissent enfin, et comme S. Pierre, viennent à faire penitence. Grand subjet certes de craindre et d'esperer! Il y en a d'autres qui n'ont jamais fait aucun bien, et neantmoins, à la fin de leur vie, ils treuvent le pardon et la misericorde : d'autres aussi qui perseverent en leurs pechez et meurent miserablement.

O Dieu! que grande est l'humilité et le rabaissement avec lequel nous devons vivre en cette vie? Mais aussi quel subjet n'avons-nous pas de bien appuyer nostre esperance et confiance en Nostre-Seigneur! Car, si apres avoir commis des pechez tels que de le renier, comme fit S. Pierre, et d'avoir perseveré toute sa vie en des horribles forfaits, comme le bon larron, l'on en treuve enfin la remission quand l'on se tourne du costé de la croix, où est attachée nostre redemption, que doit craindre le pecheur de l'une et de l'autre sorte, de retourner à Dieu en la vie et en la mort? Escoutera-t-il encore cet esprit malin, qui luy veut faire voir ses fautes si enormes qu'il n'en puisse recevoir le pardon, comme il fit à Judas? Donc, qu'il lui responde hardiment, que Nostre-Seigneur est mort pour tous les hommes, et que ceux qui regarderont comme il faut la Croix, pour grands pecheurs qu'ils soient, trouveront le salut et la redemption. O Dieu! mes cheres ames, que ne doit-on esperer de cette redemption, qui

(1) Tremeur, du latin *tremor, tremblement.*

[illegible] de nos [illegible] de [illegible] larron [illegible] et du mauvais larron! Quelle patience [illegible] à penitence? Hé! que ne fit le cœur sacré de ce Sauveur à l'endroit de celuy de Judas! Combien de bons mouvemens et d'inspirations secretes donna-t-il au cœur de ce malheureux, tant à la Cene, quand il se mit à genoux devant luy pour luy laver les pieds, luy donnant apres son sacré corps, qu'il luy ouvrit les levres, lorsqu'il l'embrassa et baisa, comme aussi le long du chemin, depuis sa prise jusques à la maison de Caïphe! Mais ce miserable, nonobstant tout cela, ne luy voulut point demander pardon de sa faute, ny esperer de le recevoir. Et que ne fit de mesme le cœur de nostre Sauveur à l'endroit de celuy du mauvais larron, tout le temps qu'il fut en la croix? Combien de fois le regarda-t-il, le provoquant à le regarder, permettant que son sacré sang vinst à tomber sur luy à dessein d'amollir et purifier son cœur? O certes, ce detestable refusant ainsi le salut ne meritoit-il pas que Dieu le precipitast à l'instant dans l'enfer? Neantmoins il ne le fit pas, ains l'attendit à penitence jusques à ce qu'il expirast.

Donc, si Nostre-Seigneur remet si librement et amoureusement des pechez si grands et si enormes, à ceux qui luy en demandent pardon; et s'il offre le mesme pardon aux obstinez, et les attend à penitence avec tant de bonté et de patience, que ne fera-t-il à celuy qui le luy demandera avec contrition? et combien amoureusement recevra-t-il le cœur du pecheur penitent?

La troisiesme parolle de Nostre-Seigneur fut une parolle de consolation qu'il dit à sa sacrée Mere, qui estoit au pied de la croix toute transpercée du glaive de douleur, quoy que non pasmée ny à cœur failly, comme quelques peintres la representent faussement: car l'Evangeliste dit clairement le contraire, asseurant qu'elle demeura debout au pied de la croix, avec une fermeté nompareille: *Stabat autem juxta Crucem Jesu mater ejus* Joan. 19. Ce qui neantmoins n'empeschoit pas sa douleur, qu'elle supporta avec un cœur tout genereux, magnanime et constant, bien que la douleur qu'elle ressentit alors soit inconcevable; car elle estoit crucifiée interieurement en son ame, avec les mesmes cloux dont Nostre-Seigneur l'estoit en son corps, considerant que par sa mort elle seroit desormais privée de ce cher Fils qu'elle aymoit si parfaitement: mais nostre divin Sauveur, la voyant en cette desolation, luy dit une parolle pour la consoler, laquelle toutesfois n'estoit pas une parolle de tendreté,



ny qui fust capable d'appaiser la douleur de son cœur dans une si grande affliction. O ! qu'il falloit bien que le cœur de cette Vierge fust grandement fort et genereux, puisque Nostre-Seigneur le traitoit de la sorte!

O ame parfaitement sousmise, et resignée au vouloir divin! *Mulier, ecce filius tuus;* Femme, luy dit Nostre-Seigneur, voila ton fils, luy monstrant S. Jean qui estoit le cher disciple de son cœur, et le luy donnant pour avoir soin d'elle; d'autant qu'ayant toutes ses pensées occupées aux douleurs de son fils, elle ne pensoit point à elle-mesme. Mais ce divin Enfant, qui s'en alloit mourir, voyant qu'elle demeuroit veufve et orpheline, et ne sçauroit apres sa mort où aller, il la voulut pourvoir en cette affliction, luy donnant pour fils le disciple qu'il aymoit, et auquel il donna un veritable amour de fils pour une telle Mere, afin que par ce moyen il eust plus de soin d'elle : comme aussi il fut bien aise de laisser en mourant pour gage de son amour à ce cher disciple la Vierge sacrée pour Mere. Tout ainsi que les hommes, voulant favoriser leurs enfants, ou leurs heritiers, leur disent en mourant : Allez-vous-en en un tel endroit, vous y treuverez tant de mille escus; et les meres se glorifient de dire en tel abois à leurs filles : Allez-vous-en à un tel coffre, vous treuverez mes bagues et joyaux, que je vous ay conservez, et telles autres bagatelles; et font gloire en mourant de laisser telles choses à leurs heritiers.

Nostre divin Sauveur ne laissoit rien de tout cela, ains il laissa un tresor beaucoup plus grand à S. Jean et à sa Mere. Il est vray neantmoins que Nostre-Dame ressentit alors une douleur telle que l'inesgalité de ces deux enfans luy pouvoit causer, n'y ayant aucune comparaison entre Nostre-Seigneur et S. Jean : toutesfois, comme tres-humble et tres-sousmise, elle l'accepta avec un cœur doux et tranquille, et dés-lors Nostre-Seigneur luy donna un amour de mere envers S. Jean, plus tendre que n'eurent ny n'auront jamais toutes les meres ensemble pour leurs enfans. Mais son amour passa plus outre, parce qu'elle vid bien, que Nostre-Seigneur luy donnant S. Jean pour fils, il luy donnoit par consequent tous les chretiens, desquels, comme enfans de grace, il vouloit qu'elle fust mere, d'autant que Jean signifie *grace;* et quoy qu'elle aymast S. Jean d'un si grand et parfaict amour, si ne faut-il pas croire neantmoins qu'elle l'aymast comme elle aymoit Nostre-Seigneur, non seulement en tant qu'il estoit son Dieu, ains encore en tant qu'il estoit son fils. O non certes! car l'amour que le tres-sainct cœur de la Vierge

[illegible]

[illegible] Nostre-Seigneur [illegible] sa [illegible] : *Tenebræ factæ sunt super universam terram* (Matth. 27), et les tenebres estoient si [illegible]. Les docteurs sont en toute [illegible] ou elles couvrirent toute la terre, ou bien seulement une partie [illegible] et si cette eclypse fut naturelle ou surnaturelle, et si [illegible] le soleil [illegible]. Pour moy, je suis de l'opinion de ceux qui tiennent que les tenebres couvrirent toute la terre, car l'Escriture dit expressement qu'à l'heure de sexte, les tenebres couvrirent toute la terre : *Et facta hora sexta, tenebræ factæ sunt per totam terram* (Marc. 15). Aussi plusieurs autres docteurs font foy de cette verite en leurs escrits. Il n'y a point de doute que cette eclypse ne fust universelle et surnaturelle, et qu'en icelle le soleil ne souffrist, parce qu'elle arriva a midy, et lors que la lune estoit en son plein : et S. Denis, qui pour lors vivoit dans le paganisme, et lequel apres avoir esté converty par les predications du grand apostre S. Paul, fut un de ses [illegible] et fut apostre de la France, voyant cette eclypse si extraordinaire, dit ces paroles si remarquables : Il faut de deux choses l'une, ou que le Dieu de la nature souffre en sa chair, ou que la fin du monde s'approche : *Aut Deus naturæ patitur, aut mundi machina dissolvetur*. Ce qu'il dit, parce qu'il cognut bien que cette eclypse estoit tout à fait surnaturelle, non seulement d'autant qu'elle arriva sur le midy et au plein de la lune, mais encore parce qu'elle surpassa le terme ordinaire des eclypses; car elle dura trois heures entieres. Certes, il disoit vray; car ces tenebres ne provenoient d'autre cause, sinon de ce que le Dieu de la nature en son humanité souffroit en Hierusalem. Mais que fit Nostre-Seigneur, mes cheres ames, pendant ces trois heures? il les employa à offrir des sacrifices de loüange à son Pere éternel; car ce fut alors particulierement qu'il fit ce que dit S. Paul, qu'il pria et gemit, se plaignant en criant tout haut, *in diebus carnis*, aux jours de sa chair, c'est-à-dire au temps de sa passion.

Nostre-Seigneur donc se plaignit à son Pere, il pria et gemit, afin d'exciter tout le monde à prier, et faire penitence. O Dieu!

combien de larmes amoureuses jetta-t-il pendant ces trois heures de meditation? Combien de souspirs et sanglots? Et combien grandes furent les douleurs qui transpercerent alors le sacré cœur de nostre tres-aymable et divin Sauveur! personne ne le sçayt que luy qui les souffroit, et la sacrée Vierge Nostre-Dame, qui estoit au pied de la croix, à laquelle sans doute il les communiquoit, et laquelle les ruminoit en soy-mesme. O certes! je pense que la plus grande douleur que souffrit alors le cœur sacré de Nostre-Seigneur, fut de voir l'ingratitude des chrestiens, prevoyant que plusieurs mespriseroient sa mort et passion; et lesquels, quoy qu'ils eussent cette redemption si efficace, ne laisseroient pas de se perdre eternellement pour ne s'en vouloir prevaloir.

Mais d'autant que, ses plus grandes douleurs estant interieures, elles n'estoient cognuës que de luy qui les souffroit, et de sa saincte Mere, laquelle y participoit, voulant faire cognoistre à tout le monde, qu'il n'estoit pas sur cette croix, sans souffrir extremement, il cria tout haut, se plaignant à son Pere eternel, en sorte qu'il fut entendu de tous les assistans : ***Eli, Eli, lamma sabacthani*** (Matth. 23)? qui veut dire : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'avez-vous delaissé? Et cette parolle fut la quatriesme que Nostre-Seigneur profera sur l'arbre de la croix. O Dieu! combien grandes estoient les douleurs de sa tres-saincte ame, estant delaissée non seulement de toutes les creatures, ains encore en quelque façon de son Pere eternel, lequel avoit pour un peu retiré sa face de dessus luy, non point quant à la partie superieure de son ame, laquelle fut tousjours jouissante de la claire vision de l'essence divine; vision par laquelle elle fut bien-heureuse dés l'instant de sa creation, et ne fut jamais sans cette beatitude à cause de l'union hypostatique, laquelle toutesfois n'empeschoit pas que sa partie inferieure ne fust alors tellement delaissée et abandonnée de tout secours divin et humain, qu'estant privée de toute consolation, il ressentit les douleurs du corps et de l'esprit avec toute l'aspreté et rigueur possible : ce que voulant faire cognoistre aux hommes pour le salut desquels il souffroit, il se plaint à son Pere eternel lui disant : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'avez-vous delaissé? ***Eli, Eli, lamma sabacthani?*** pour leur faire entendre les extremes douleurs qu'il enduroit.

Mais helas! combien est-ce que cette parolle, estant mal entenduë des assistans, causa de douleur à Nostre-Seigneur! car les uns disoient qu'il prioit Elie : ***Eliam vocat iste,*** et ceux-là estoient quasi chrestiens, et semble qu'ils avoient encore quelque

disposition pour recevoir la grace, croyant à l'invocation des Saincts, d'autant qu'Elie n'estoit plus en ce monde, ayant esté depuis plusieurs années emporté dans un chariot de feu par les anges; et partant ils croyoient qu'Elie le pouvant aider, il l'invoquoit à son secours parmy une si grande affliction.

Les autres, interpretant cette parolle d'une autre maniere, disoient: Il invoque Elie, mais que luy peut-il faire? Il ne le peut pas delivrer. Et ceux-cy, meschans qu'ils estoient, ne croyoient pas que les Saincts ayent aucun pouvoir de secourir ceux qui sont affligés et qui les invoquent; en quoy ils ressembloient aux Huguenots, qui nient le pouvoir que les Saincts ont envers la divine Majesté.

Les autres, en se riant et moquant de luy, disoient: Voila qu'il crie tout haut et qu'il appelle Elie pour luy demander du secours; attendons et voyons si Elie le viendra delivrer : *Ecce Eliam vocat; sinite, videamus si veniat Elias ad deponendum eum.*

Les autres disoient : S'il est si Sainct comme l'on dit, que ne se sauve-t-il soy-mesme? il en a tant sauvé d'autres; il est bien fol s'il ne fait pour luy ce qu'il a fait pour les autres : *Alios salvos fecit, seipsum non potest salvum facere* (Matth. 27). En somme, il souffrit pendant ces trois heures tous les mespris, injures, et calomnies qui se puissent excogiter (1).

Mais outre cela on luy fit en ce temps-là les plus belles offres, et les plus considerables semonces (2) que l'on se puisse imaginer; car les uns luy disoient : Toy qui te vantes d'estre Fils de Dieu, descends de la Croix : *Si Filius Dei es, descende de Cruce,* et nous t'adorerons et te recognoistrons pour tel. Tu as dit que tu destruirois le temple et le reedifierois en trois jours, or sus (3), fais maintenant voir quelque miracle pour ta delivrance : *Vah, qui destruis templum Dei, salva temetipsum; si filius Dei es, descende de Cruce* (*Ibid.*). Descends de cette Croix, de ta propre puissance, et nous croirons en toy et te recognoistrons pour le Messie; autrement nous te tiendrons pour un homme meschant et trompeur. O quelles offres que celles-cy au cœur de nostre Sauveur, qui estoit si amoureux du salut de nos ames!

D'autres, blasphemant encore contre luy, l'appelloient sorcier et enchanteur, reputant ces tenebres à quelque trait de magie; et plusieurs disoient que ce n'estoit pas de vrayes tenebres, ains qu'ils avoient les yeux sillez (4) et esblouis par ses enchantemens. Et par tels et semblables discours, le tres-sacré cœur de

(1) Excogiter, *imaginer*, mot latin. — (2) Réprimandes. — (3) Voyons donc. — (4) Sillés, opposé de *dessillés*.

Nostre-Seigneur souffroit des douleurs incomparables, voyant la multitude des ames qui se perdoient et ne vouloient pas se servir de la redemption de la Croix, c'est-à-dire, se sauver par le moyen de sa mort.

La cinquiesme parolle que dit Nostre-Seigneur fut : *Sitio* (Joan. 19); J'ai soif. Or celle-cy fut une parolle de plainte et de lamentation. Mais, bien que cette parolle se puisse entendre d'une soif corporelle causée par les extremes douleurs qu'il avoit souffertes toute la nuict, et qu'il eust une alteration si grande, qu'elle l'eust fait infailliblement mourir, si le Pere eternel ne l'eust reservé à de plus grandes souffrances, et que pour cela il dit avec tres juste raison : *Sitio;* toutesfois, cette soif corporelle n'estoit rien en comparaison de la soif spirituelle de laquelle son ame estoit alterée, car il desiroit avec une soif insatiable, qu'un chascun se convertist et profitast de sa Passion. C'est pourquoy il dit : *Sitio;* J'ai soif, et se plaint, voyant que tant d'ames en abuseroient, et que plusieurs demanderoient un autre moyen pour se sauver que celuy de sa Passion, comme faysoient les Juifs qui luy crioient qu'il descendist de la Croix, et qu'ils croiroient en luy ; comme luy voulant dire : Si vous avez si soif de nostre salut, descendez de la croix, et nous croirons en vous, et par ce moyen vous aurez le pouvoir de vous desalterer. Mais Nostre-Seigneur, quoy qu'infiniment desireux du salut de leurs ames, et quoy que pour leur acquerir ce salut il exposast sa vie, il ne voulut pas neantmoins descendre de la Croix, parce que la volonté de son Pere celeste n'estoit pas telle, ains au contraire c'estoit cette saincte volonté qui l'y tenoit attaché.

Mais helas! ô miserables Juifs, que dites-vous? que nostre cher Sauveur et Maistre descende de la Croix! O certes! il ne le fera pas, dit S. Paul, car il veut estre obeyssant jusques à la mort, et la mort de la Croix : ***Factus obediens usque ad mortem,*** *mortem autem Crucis* (Philip. 2). Il est monté à la Croix par obeyssance, et il mourra par obeyssance; et tous ceux qui voudront se sauver par la Croix, y treuveront le salut; mais ceux qui voudront se sauver sans la Croix, periront miserablement, parce qu'il n'y a point de salut sans la Croix. Ha! miserables, disoit nostre divin Sauveur, vous demandez que je descende de la Croix, pour croire en moy, vous voulez un autre moyen de redemption que celuy que mon Pere a ordonné, de toute eternité, et qui a esté predit par tant de prophetes, et annoncé par tant de figures; vous voulez donc estre sauvez comme il vous plaist, et non comme Dieu veut. O certes! cela n'est pas raison-

nable, et puisque vous ne cherchez pas le salut en la Croix, vous mourrez obstinez en vostre peché et ne treuverez point de pardon, puisque, la piscine du salut vous estant ouverte, vous ne voulez pas vous y jetter. Ha! ne voyez-vous pas que ses eaux sont si abondantes qu'elles regorgent de tous costez? et vous ne vous y voulez pas laver; vous perirez donc, mais ce sera par vostre faute.

Mais escoutons ce cher Sauveur, qui crie qu'il a soif de nostre salut, qui nous attend et invite : *Venite ad me, omnes* (Matth. 11); Venez à moy, dit-il à tous les hommes, car je suis attaché à cette Croix pour vous recevoir; vous ne treuverez point ailleurs de salut. O miserables Juifs, qui demandez une autre sorte de redemption que celle de la Croix, celle-là n'est-elle pas tres-suffisante? et mesme, ô Dieu, n'est-elle pas plus que tres-suffisante, puisqu'il est vray qu'une seule larme, un seul souspir amoureux sortant du sacré cœur de mon Sauveur, estoit suffisant de rachepter des millions de natures humaines et angeliques, s'il y en eust eu autant qui eussent peché? et toutesfois, à cause de l'amour qu'il nous portoit, il ne nous a pas voulu rachepter avec un souspir, ny avec une larme, ains avec tant et tant de travaux et de peines, ayant espuisé tout le sang de ses veines, afin de faire un bain sacré à nos ames pour les purifier et nettoyer de la tache du peché, et pour operer cette redemption, qui est si copieuse qu'elle ne sçauroit estre espuisée, non seulement par des millions d'années, mais par des millions de millions de siecles.

Donc, pour parfaire cette redemption, Nostre-Seigneur ne voulut point descendre de la Croix, ains, comme dit le grand Apostre, il voulut estre obeyssant jusques à la mort de la Croix : *Factus obediens usque ad mortem Crucis;* estant veritablement mort et de la mort de la Croix, pour obeyr à son Pere eternel.

O qu'heureux serons-nous, mes cheres ames, si nous imitons bien Nostre-Seigneur en son obeyssance, chascun selon nostre vocation!

Mais il faut que nous sçachions qu'il y a diverses manieres d'obeyr. Premierement, il s'en treuve plusieurs qui estiment grandement cette vertu. O qu'heureux sont les obeyssans! disent-ils. Ils lisent ce qu'on a escrit avec un grand goust, et parlent fort bien de tous les degrez d'obeyssance; mais ils ne font rien plus que les theologiens speculatifs, qui se contentent de parler de ses excellences. O certes, mes cheres ames, ce n'est pas tout d'en parler, il faut venir en la prattique d'icelle dans

les occasions petites et grandes qui se presentent. Ils s'en treuve d'autres qui veulent bien obeyr, mais avec cette condition qu'on ne leur commandera rien de difficile, et qu'on ne les contrariera point en leurs inclinations. D'autres voudront bien obeyr à quelques superieurs, mais non pas esgalement à tous. Or Nostre-Seigneur n'ayme point telle sorte d'obeyssance : car il veut que nous obeyssions indifferemment en toutes choses, et que nous demeurions fermes dans l'obeyssance, c'est-à-dire, attachez à la croix où l'obeyssance nous a mis, à l'exemple de Nostre-Seigneur, sans recevoir ny admettre aucune raison contraire, pour bonne apparence qu'elle ayt. Et partant, s'il vous vient des inspirations ou mouvements interieurs, qui vous portent à faire quelque chose hors de l'obeyssance et à descendre de la croix, rejettez-les hardiment, pour saincts qu'ils vous puissent sembler, et ne les suivez pas.

Donc, que ceux qui sont mariez demeurent en la croix de l'obeyssance, c'est à dire du mariage, humblement et avec sousmission, puisque Dieu les y a mis, s'asseurant que les meilleures croix ne sont pas celles qui sont les plus conformes à nos inclinations ou qui ont plus d'apparence, ains celles où les occasions de souffrir sont plus frequentes. Qu'ils ne desirent donc point de descendre de cette croix, pour quelque bon pretexte que ce soit, ains qu'ils y perseverent fidellement jusques à la fin.

Que le prelat, et celuy qui a charge d'ames, ne desire point, pour les tracas de mille soins qu'il rencontre, d'estre detaché de cette croix; mais qu'il fasse ce qui est de son devoir, ayant soin des ames que Dieu luy a commises, instruisant les uns, consolant les autres, tantost parlant, puis se taisant, donnant le temps à l'action, et puis, quand il le doit, à la priere; demeurant ferme en l'exercice de sa charge, car c'est la croix à laquelle Dieu l'a attaché, sans croire à ce qui le pourroit provoquer d'en descendre.

Que le religieux demeure constamment et fidellement attaché à la croix de sa vocation, sans jamais laisser entrer en son cœur la moindre pensée qui le puisse faire varier, ny divertir de l'entreprise qu'il a faite de servir Dieu parfaictement en cette maniere de vie; et qu'il n'escoute jamais les desirs qui le pourroient porter à faire des choses contraires à l'obeyssance, sous quelque bon pretexte que ce soit : car cela ne procede pour l'ordinaire que de l'amour-propre. En somme, obeyssez seulement, Dieu ne vous demande pas autre chose; et voyez que

Nostre-Seigneur, pour obeyr à son Pere eternel, ne voulut point descendre de la croix, ains ayant perseveré en l'obeyssance jusques à la fin, il dit : *Consummatum est* (Joan. 19); Tout est consommé.

Ce fut la sixiesme parolle qu'il prononça sur la croix en s'addressant au Pere eternel. O mon Pere, vouloit-il dire, j'ay accomply de poinct en poinct tout ce qui estoit de vostre volonté : il ne me reste plus rien à faire, voila l'œuvre de la redemption finie et parfaicte. O Dieu! mes cheres sœurs, il y auroit une infinité de considerations tres-belles et utiles à faire sur ces parolles; mais je vous en ay parlé autrefois, c'est pourquoy je passe outre, et je viens à la derniere parolle que dit Nostre-Seigneur en la croix.

Pater, in manus tuas commendo spiritum meum; Mon Pere, dit-il, je remets mon esprit entre vos mains. Il se presente encore sur ces parolles beaucoup de belles considerations à faire, parce que c'est en icelles que consiste l'abregé de toute la perfection chrestienne, de laquelle Nostre-Seigneur nous voulant donner l'exemple, il se remet par un parfaict abandonnement entre les mains de son Pere celeste sans reserve quelconque : Je remets, mon Pere, luy dit-il, mon esprit entre vos mains. En quoy nous voyons l'humilité, l'obeyssance et la parfaicte sousmission qu'il luy rend; comme luy voulant dire : Je vous ay tousjours abandonné et remis mon corps et mon ame pendant que j'ay vescu; c'est pourquoy il ne me reste plus rien à faire maintenant, apres avoir accompli tout ce que vous avez requis de moy, sinon de remettre mon esprit entre vos mains. Remarquez, je vous prie, cette parolle; car c'est l'abregé et la quintescence de la vie spirituelle que Nostre-Seigneur nous monstre par ce total abandonnement qu'il fait entre les mains de son Pere celeste. *Consummatum est;* Tout est consommé, luy dit-il, mais neantmoins, s'il vous plaist que mon esprit demeure encore dans mon corps pour souffrir davantage, je le remets entre vos mains; si vous voulez que je passe de cette vie en l'autre pour entrer en la gloire, je remets mon esprit entre vos mains. En somme, mon Pere, me voicy prest et resolu de faire tout ce qu'il vous playra.

O que nous serions heureux, si, quand nous nous consacrons au service de Dieu, nous commencions par cette prattique de remettre notre esprit absolument et sans reserve entre les mains de sa divine bonté! car tout le retardement de nostre perfection ne provient que du deffaut d'abandonnement. Et nous devons sçavoir que si nous voulons faire progrez en la perfection, il faut



commencer, poursuivre et finir la vie spirituelle par la prattique de cette vertu, à l'imitation de Nostre-Seigneur, qui l'a fait avec une si admirable perfection, au commencement, au progrez et à la fin de sa vie.

Il s'en treuve bien quelquesfois, lesquels venant au service de Dieu, luy disent : Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains; mais à condition que vous nourrirez tousjours mon cœur dans les douceurs et consolations, et que je ne souffriray point d'arriditez, ny de seicheresses d'esprit. Il s'en treuve d'autres qui disent à Nostre-Seigneur : Je remets mon esprit entre vos mains, mais à condition que l'on ne contrarie point ma volonté, et que vous me donniez un superieur qui soit selon mon cœur, ou plutost selon mon affection et inclination; et que vous ferez en sorte que je seray tousjours aymé de ceux qui me conduiront, et entre les mains desquels je remets mon esprit pour l'amour de vous, et qu'ils appreuveront et treuveront bon tout ce que je feray, du moins la plus grande partie : car, de n'estre pas aymé, et de ne sentir pas cet amour, cela ne se peut supporter.

Helas! que faites-vous? ne voyez-vous pas que ce n'est pas là remettre son esprit entre les mains de Dieu, comme fit Nostre-Seigneur? Ne sçavez-vous pas que c'est de ces reserves que nous faysons d'où naissent d'ordinaire tous nos maux, nos troubles, nos inquietudes, et autres telles imperfections? car, si tost que les choses n'arrivent pas selon que nous attendions, et que nous nous promettions, voila soudain la desolation qui saisit nos pauvres esprits : et d'où vient cela, sinon de ce que nous ne nous sommes pas remis avec indifference entre les mains de Dieu? O que nous serions heureux, si nous prattiquions fidellement cette vertu! sans doute nous arriverions par icelle à la treshaute perfection d'une S[te] Catherine de Sienne, d'une S[te] Françoise, de la bien-heureuse Angele de Foligny, et de plusieurs autres qui estoient, par cette saincte indifference, et ce parfaict abandonnement d'elles-mesmes, comme des boules de cire entre les mains de Nostre-Seigneur et de leurs superieurs, recevant toutes les impressions qu'on leur vouloit donner.

Soyez donc ainsi, mes cheres filles, et dites avec Nostre-Seigneur indifferemment en toutes choses : Mon Dieu, je remets mon esprit absolument et sans reserve entre vos mains; *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* Voulez-vous que je sois en seicheresse ou en consolation? que je sois contrariée? que j'aye des respugnances et difficultez? que je sois aymée ou non? que j'obeysse en cecy ou en cela? en chose

grande ou petite? facile ou difficile? je remets mon esprit entre vos mains. Voulez-vous que je m'employe aux actions de la vie active ou contemplative? je remets mon esprit entre vos mains. Que ceux donc qui sont employez aux actions de la vie active ne desirent point d'en sortir pour s'addonner à la contemplative, et que ceux qui contemplent ne quittent point la contemplation, jusques à ce que Dieu l'ordonne. Qu'on se taise quand il faut, et qu'on parle quand il est temps. Et si nous faysons ainsi, nous pourrons bien dire à l'heure de nostre mort, à l'imitation de nostre cher Maistre : *Consummatum est;* Mon Dieu, tout est consommé : j'ay accomply tout ce qui estoit de vos divines volontez en tous les evenemens qui me sont arrivez par vostre providence : que me reste-t-il donc à faire maintenant, sinon de remettre mon esprit entre vos mains à la fin et sur le declin de ma vie, comme je vous l'ay remis au commencement, et au progrés d'icelle?

Mais pour pouvoir bien faire cela, mes cheres sœurs, employons fidellement les trois heures des tenebres de cette vie mortelle comme Nostre-Seigneur les a employées; demeurons sur la croix où l'obeyssance nous a mis sans en vouloir jamais descendre; prions sur icelle, plaignons-nous à Dieu de nos afflictions et arriditez, mais d'une plainte filiale et amoureuse; disons quand il est requis des parolles de consolation au prochain : En somme, consommons-nous sur icelle pour accomplir tout ce qui est de ses divines volontez, et soyons asseurez que si nous faysons cela, nous aurons la grace de parvenir un jour à sa gloire, comme je l'en prie de tout mon cœur. Remettons donc bien nos esprits entre ses mains; il les recevra, comme il fit celuy de son tres-cher et unique Fils, pour les faire jouyr de la gloire qu'il nous a acquise par sa mort et sa passion, où nous le benirons eternellement. Dieu nous en fasse la gràce. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.



AUTRE SERMON

POUR LE JOUR DU VENDREDY-SAINCT.

(Recueilli.)

Viri Athenienses, per omnia quasi superstitiosiores vos video; prœteriens enim, et videns simulacra vestra, inveni et aram in qua scriptum erat : IGNOTO DEO.

Atheniens, je vous vois en tout presque trop superstitieux; car passant et voyant les statues de vos dieux, j'ai treuvé mesme un autel sur lequel est l'inscription : *Au Dieu inconnu.* (ACT. 17.)

LE grand apostre S. Paul, predicateur de la croix de Nostre-Seigneur Jesus-Christ, rapporte qu'un jour, estant allé à la ville d'Athenes, il rencontra devant ses yeux un autel, lequel avoit pour tiltre de sa dedicace ces paroles : *Ignoto Deo;* Au Dieu incognu. Sur quoy il prit subjet de prescher aux Atheniens, quel estoit le Dieu incognu qu'ils adoroient. O bien-aymez et treschers Atheniens (leur disoit ce grand predicateur de la Croix), le Dieu que vous adorez, et que vous ne cognoissez pas, n'est autre que Dieu le Pere tout-puissant qui a envoyé son Fils du ciel en terre, pour prendre nostre nature humaine, et lequel en icelle (1), bien qu'il fust Dieu comme son Pere, de mesme nature et essence que luy, a neantmoins voulu souffrir la mort, et la mort de la croix, pour satisfaire à la justice de Dieu son Pere, justement indigné contre les hommes, à cause du peché de nostre premier pere; peché qui sans doute nous eust à tous causé la mort eternelle, s'il ne nous eust rachептés, nous redonnant la vie par sa mort. Les Atheniens (comme la plus-part des hommes de ce temps-là) recognoissoient plusieurs dieux : mais enfin ils confessoient, qu'outre ceux-là il y en avoit un qu'ils ne cognoissoient point, duquel la grandeur estoit extremement relevée par dessus tous les autres. Ce grand apostre donc prit subjet de l'inscription de cet autel pour leur faire une excellente predication, leur faisant entendre avec des termes admirables, quel estoit ce Dieu qu'ils adoroient, mais qu'ils ne cognoissoient point encore.

Or ayant, mes cheres sœurs, à vous entretenir en ce jour quelque peu de temps, j'ay jetté les yeux de ma consideration sur le tiltre que j'ay veu, non au dessus de l'autel des Atheniens, ains (2) au dessus de cet autel incomparable, sur lequel nostre Sauveur et nostre Maistre s'est offert pour nous à Dieu son Pere,

(1) Elle. — (2) Mais.

en sacrifice tres-agreable et d'une suavité nompareille : autel qui n'est autre que la croix, croix laquelle depuis a tousjours esté honorée comme un autel tres-precieux et adorable. Ayant donc jetté mes yeux dessus le tiltre de la croix, j'ay pensé qu'à l'imitation du grand Apostre predicateur de la croix, je ne devois pas rechercher d'autre subjet pour fondement de mon discours que les parolles de ce tiltre sacré de cette croix, non que je vous veüille parler d'un Dieu incognu (car, puis qu'il plaist à sa bonté, nous le cognoissons par la lumiere de la foy); mais certes je pourray bien parler d'un Dieu mecognu. Nous ne le ferons donc pas cognoistre; mais nous tascherons seulement de faire recognoistre et aymer ce Dieu tant aymable qui est mort pour nous.

O Dieu! que c'est une chose utile que cette recognoissance! car veritablement, au dire de plusieurs SS. Peres, Abraham, Isaac, et Jacob, eussent eu quelque excuse, s'ils n'eussent pas servy sa divine Majesté, d'autant qu'ils ne l'ont pas cognuë si parfaitement que font les chrestiens, lesquels seront hors d'excuse, ayant appris ce qu'il est par la bouche de nostre divin Maistre, Nostre-Seigneur, qui est, comme nous l'avons dit, un mesme Dieu avec son Pere. Il est donc certain que les chrestiens seront inexcusables de ne l'avoir pas aymé et servy de tout leur cœur, puis qu'ils ont esté si bien instruits et enseignez par luy-mesme, combien il est aymable, et combien cherement il les ayme, puis qu'il a donné sa vie pour eux.

Or, je n'ay pas dessein, mes cheres sœurs, de vous dire maintenant avec combien d'ignominie, de douleurs, d'amertumes, d'angoisses, de vituperes (1), d'affronts, et de mespris, ce divin Sauveur a souffert la mort, ny de vous faire un narré de l'extreme cruauté envenimée avec laquelle les Juifs l'attacherent sur la croix : car vous sçavez que je vous ay tousjours fait entendre, que c'est la moindre consideration en la passion de nostre Sauveur, que celle-cy, et sur laquelle nous nous devons le moins arrester, puisque l'affection de compassion sur les souffrances de Nostre-Seigneur est la moins utile, ainsi que luy-mesme nous l'a enseigné, lors qu'il dit aux femmes qui le suivoient pleurant, au Calvaire, qu'elles ne pleurassent point sur luy, ains sur elles-mesmes : ***Filiæ Hierusalem, nolite flere super me, sed super vos ipsas flete*** (Luc. 23). Si nous avons des larmes pleurons tout simplement, car nous ne les sçaurions jetter pour un plus digne subjet; mais ne nous arrestons pas à cela, ains

(1) Blâmes, reproches.



passons à des affections plus utiles, selon que le requiert le subjet, c'est-à-dire à des affections d'imitation.

Je reprends donc mon propos, et considere ce mysterieux et divin tiltre, qui est posé dessus le haut de la croix. O qu'il est admirable! je suis presque ravi en le considerant : *Jesus Nazarenus Rex Judæorum* (Joan. 1); Jesus de Nazareth Roy des Juifs. Mais qui eust jamais pensé que des parolles si sainctes et si veritables fussent sorties, et eussent esté prononcées par la bouche miserable d'un si meschant homme, tel qu'estoit Pilate? Or ces parolles pourtant sont tres-veritables, et Nostre-Seigneur mesme les confirma pour telles en sa passion, ainsi que nous verrons en la suite de ce discours.

Certes, c'est une chose admirable, combien les Juifs dirent de belles parolles en la mort de Nostre-Seigneur, bien qu'ils ne les entendissent pas, et les dissent malicieusement et à mauvaise intention. Quelles parolles plus belles et plus veritables peuvent estre dites, que celles que prononça le plus meschant homme d'entre tous les hommes, ce miserable Caïphe, disant qu'il estoit requis et necessaire qu'un homme mourust, c'est-à-dire un homme le plus excellent de tous les hommes, afin que tous les autres ne perissent pas : *Vos nescitis quidquam, nec cogitatis, quia expedit vobis ut unus moriatur homo pro populo, et non tota gens pereat* (Joan. 11). Et les Juifs, poussez de rage et de felonnie, que disoient-ils? Que son sang soit sur nous et sur nos enfans : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros* (Matth. 27). Ce qui arriva, tant en la personne de plusieurs d'eux-mesmes, comme en la conversion des Apostres et des disciples de Nostre-Seigneur, qui estoient leurs enfans. Pilate donc ayant escrit le tiltre de la croix, et voyant que les Juifs y contredisoient, leur respondit : *Quod scripsi, scripsi;* Il est ainsi qu'il est escrit, reconfirmant derechef cette verité.

Voyons maintenant ce que veulent dire les parolles de ce tiltre sacré : *Jesus Nazarenus Rex Judæorum;* Jesus de Nazareth Roy des Juifs. Premierement, Jesus veut dire Sauveur; secondement, Nazareth veut dire, ville florie (1) ou florissante; et en troisiesme lieu, il est dit que Nostre-Seigneur estoit Roy : trois noms et qualitez, lesquelles luy sont extremement bien deuës, et qu'il porte avec tres-juste raison, ainsi que je vous feray voir. Quant à celuy de Sauveur, ô combien veritablement porte-t-il ce nom et celle qualité! puis qu'il est Sauveur, non seulement des hommes, ains aussi des anges, d'autant que tous tiennent le

(1) Fleürie.

salut de sa divine bonté, et l'ont en vertu et par le merite de sa mort et passion ; car de toute eternité il eut cette divine pensée, et projetta qu'il mourroit pour tous. Mais toutesfois, si (1) faut-il confesser que les hommes ont un subjet de consolation incomparablement plus grande en la mort et passion de Nostre-Sauveur, que non pas les anges, parce que, si bien il est leur Sauveur, il n'est pas pourtant leur Redempteur, mais ouy bien des hommes; car, dés que les anges eurent peché, ils furent en mesme temps tellement confirmez en leur malice par la volontaire eslection qu'ils firent du mal et de ce qui pouvoit estre desagreable à Dieu, que dés-lors il n'y eut plus d'esperance pour eux de s'en pouvoir jamais deprendre; d'autant que dés l'instant qu'ils eurent esleu le peché, ils furent rendus ses esclaves, et demeurerent cloüez et attachez de telle sorte à la perdition, que jamais il ne leur sera possible de s'en detacher. Ils voulurent se servir malicieusement de leur franc arbitre et abuser de leur liberté; c'est pourquoy ils furent faits serfs des peines eternelles, dans un abandon perpetuel de Dieu. Où au contraire l'homme, aussi-tost qu'il eut mangé du fruict de l'arbre deffendu, il ne demeura pas en son peché ; mais Nostre-Seigneur, c'est-à-dire la seconde personne de la tres-saincte Trinité, suivant la resolution qui en avoit esté prise de toute eternité, est venu au monde, se revestant de la nature humaine, qu'il unit inseparablement à sa personne divine, pour se rendre capable de pastir et mourir, ainsi qu'il a fait, pour le rachepter par le prix infiny de son sang.

O que cette pensée est douce et agreable! quelle joye, quelle douceur de cœur, et quelle delectation doit causer à l'homme cette verité tres aymable, que Nostre-Seigneur est son redempteur, et qu'il tient la vie de luy; le Pere eternel luy ayant donné une vie tres abondante, afin qu'il la communiquast à tous les hommes, et que tous la tinssent de luy, comme il la tenoit de son Pere celeste! Or, ce n'est pas de la vie corporelle dont nous parlons, ains de la vie spirituelle de la grace; et pour leur donner cette vie, il est descendu du ciel en terre, ainsi qu'il dit luy-mesme : *Veni ut vitam habeant, et abundantius habeant* (Joan. 10). Le Pere eternel donc a donné à Nostre-Seigneur une vie non commune, ains surabondante, afin que tous les hommes y participassent, et qu'ils vecussent de la mesme vie que luy, c'est-à-dire, d'une vie de grace toute parfaicte, toute saincte, et toute aymable; et pour nous acquerir cette vie, il a donné la

(1) Encore.

sienne, et nous l'a acheptée au prix de son sang. Donc nostre vie n'est pas nostre, ains sienne; nous ne sommes plus à nous, ains à luy. O que cette raison est preignante (1) pour faire que nous nous dediions totalement au service de cet amour du Sauveur, duquel nous avons esté si cherement favorisez, et si je l'ose dire, au dessus des anges mesmes! Voyons maintenant comme Nostre-Seigneur a monstré qu'il estoit veritablement le Sauveur et Redempteur des hommes en sa passion.

Les filous Juifs ayant presque assouvy leur barbare cruauté sur le tres-doux Jesus, l'ayant attaché à la croix, et vomy de leurs miserables bouches plusieurs execrables blasphemes contre sa divine Majesté, nostre Sauveur et nostre Maistre se prit à crier tout haut ces divines parolles comme en contre-quarrant leurs injustes blasphemes : Pere, pardonnez-leur, car ils ne sçavent ce qu'ils font; *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt* (Luc. 23). Mon Dieu, que ces parolles sont admirables! Considerez, je vous prie, la douceur du cœur de Nostre-Seigneur. Mon Pere, dit-il : mais voyez combien la charité cherche d'artifice pour parvenir au but de sa pretention, qui est la gloire de Dieu, et le salut du prochain. Il semble que ce doux Sauveur veüille amadoüer le cœur de son Pere celeste, par ce nom de Pere qui est si tendre et amoureux; comme s'il luy eust voulu dire : Je suis vostre Fils; hé! ressouvenez-vous donc que vous estes mon Pere, et partant, que vous ne me devez rien refuser. Mais qu'est-ce qu'il demande pour luy? rien du tout, car il s'est entierement oublié de soy-mesme, et quoy qu'il souffre beaucoup plus qu'il ne se peut jamais imaginer, il ne pense point à luy, ny à ce qu'il endure : en quoy il nous donne un rare exemple de patience, faisant tout au contraire de nous autres, qui ne pouvons penser qu'à nos douleurs quand nous en avons; de maniere que nous oublions presque toute autre chose : ouy mesme, un mal de dents nous oste le souvenir de tout ce qui est autour de nous, tant nous nous aymons nous-mesmes, et sommes attachez à cette miserable chair.

Or voicy le consommé, et l'abregé de toutes les merveilles d'amour que ce divin Sauveur a operées pour nostre salut.

Les hommes pensent presque toute leur vie à ce qu'ils ont à faire à leur mort, et comme quoy ils pourront bien establir leur derniere volonté, afin qu'elle soit bien entenduë de ceux qu'ils laissent apres eux, soit de leurs enfans ou autres qui doivent heriter de leurs biens; et pour cela plusieurs font leur testament

(1) Pressante.

estant encore en pleine santé, craignant que l'effort des douleurs mortelles ne leur oste le moyen de manifester à leur mort leur derniere volonté. Mais Nostre-Seigneur, lequel sçavoit bien qu'il mettroit sa vie et la garderoit, comme et quand il lui playroit, ainsi qu'il dit luy-mesme : ***Potestatem habeo ponendi animam, et potestatem habeo iterum sumendi eam*** (Joan. 10), remit à faire son testament à l'heure mesme de sa mort, testament lequel il scella et cacheta avant mesme qu'il fust escrit et prononcé. Les hommes, pour monstrer que ce qui est escrit est leur volonté, et qu'ils entendent qu'il soit ainsi fait, ils cachetent leur testament de leur sceau, mais ils ne l'appliquent qu'apres que tout est escrit. Nostre-Seigneur ne voulut prononcer son testament qu'en la croix, un peu auparavant sa mort; mais il y appliqua son divin sceau, et le cacheta avant toute autre chose. Certes, mes cheres ames, voici l'abregé de son amour envers nous. Or quel sceau, je vous prie, a-t-il appliqué à son testament? C'est luy-mesme, ainsi qu'il l'avoit fait dire à Salomon, parlant en sa personne au Cantique des cantiques : ***Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum*** (Cant. 8); Mets-moy comme un sceau sur ton cœur, et comme un cachet sur ton bras, dit-il à l'ame devote.

Quand appliqua-t-il ce sceau sacré? ce fut lors qu'il institua le tres-sainct et tres-adorable sacrement de l'autel, qu'il appela son Nouveau Testament en son sang : ***Novum Testamentum in suo sanguine :*** sacrement qui contient en soy la divinité et l'humanité, c'est-à-dire la personne tres-saincte de Nostre-Seigneur, Dieu et homme tout ensemble.

Il se posa donc, et appliqua sur nos cœurs, par le moyen de la tres-saincte communion, comme un sceau sacré et un cachet tres-aymable, puis il fit son testament, manifestant sur la croix, un peu avant que mourir, ses dernieres volontez, afin qu'un chascun des hommes qui doivent estre ses coheritiers au royaume de son Pere celeste, fussent bien instruits, tant de ce qu'il vouloit qu'ils fissent, comme de l'affection incomparable qu'il avoit pour eux : ce qu'il leur fait bien voir en ce qu'il s'oublie de soy-mesme pour penser premierement à eux, tant sa charité est grande. Puis apres il pense à soy-mesme, ainsi que nous verrons à la suite de ce discours.

Mais quel est donc le testament de Nostre-Seigneur? Son testament, mes tres-cheres sœurs, n'est autre que les divines parolles qu'il prononça sur la croix, où estant comme absorbé en cet amour qu'il portoit aux pecheurs, il se prist à amadoüer son

Pere celeste, l'appelant Pere : Mon Pere, dit-il, pardonnez-leur, car ils ne sçavent ce qu'ils font; *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt.*

O que voicy un document grandement remarquable, et d'une parfaicte charité! Aymez-vous les uns les autres, comme je vous ai aymez, disoit si souvent Nostre-Seigneur preschant à ses apostres ou au peuple, et ce avec des parolles si pressantes, qu'il sembloit n'avoir point de plus grande affection, que de leur bien inculquer cette tres saincte dilection du prochain. Mais maintenant il nous donne un exemple de cet amour du tout incomparable, d'autant qu'il excuse ceux mesmes qui le crucifient et l'injurient d'une rage toute barbare, et cherche des inventions pour faire que son Pere celeste leur pardonne, et cela en l'acte mesme du peché, et de l'injure qu'ils luy font.

O que nous sommes miserables nous autres! Certes, à peine pouvons-nous oublier une injure dix ans apres qu'elle nous a esté faite; ouy mesme, il s'en est treuvé qui à l'heure de la mort ne pouvoient ouyr parler de ceux de qui ils avoient receu quelque injure. O Dieu! que nostre misere est grande! à peine pouvons-nous pardonner à nos ennemis; et Nostre-Seigneur les ayme si cherement qu'il prie ardemment pour eux : priere qui porta un tel fruict, que plusieurs d'entre eux se convertirent, et quelques-uns mesme sur-le-champ, confessant, apres avoir oüy cette priere si admirable, que veritablement il falloit qu'il fust Fils de Dieu, cette priere estant une chose tout-à-fait au dessus de la nature humaine; les autres firent comme une biche, laquelle estant blessée, va rendre les derniers abois au lieu où elle a receu le coup de la mort. Nostre-Seigneur avoit demandé à son Pere celeste qu'il envoyast du ciel plusieurs traits et sagettes (1) dans le cœur de ceux pour qui il prioit : ce qu'il luy accorda ainsi qu'il avoit desiré; mais pourtant plusieurs ne rendirent pas la vie par leur conversion sur l'heure mesme, ains porteront le coup de ses divines sagettes par des remords interieurs jusques à la Pentecoste, qu'ils se convertirent à la premiere predication que fit S. Pierre, en laquelle bien trois mille personnes se convertirent, entre lesquels estoient indubitablement plusieurs de ceux qui s'estoient treuvez à la mort et passion de nostre doux Sauveur : conversion laquelle appartient au merite de cette admirable priere, qu'il avoit faite pour eux à son Pere celeste, en l'acte mesme des injures et des tourmens qu'ils lui faysoient souffrir. Chose admirable, certes, en mesme temps que ces hommes meschans et perfides

(1) Flèches.

vomissoient contre luy et contre son Pere eternel des blasphemes insupportables, disant : S'il est tout-puissant, comme il dit, et s'il se confie en son Pere qui l'a envoyé, qu'il l'appelle donc maintenant à son secours : il a sauvé les autres, qu'il se sauve à cette heure soy-mesme, et s'il est Roy d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix, et nous croirons en luy. *Alios salvos fecit, seipsum non potest salvum facere : Si Rex Israel est, descendat nunc de cruce et credemus ei* (Matth. 27). Parolles vrayement diaboliques; mais l'infinie bonté de Nostre-Seigneur en mesme temps eslançoit des soupirs de compassion, et des parolles plus douces que le miel à son Pere eternel, afin qu'il leur pardonnast et leur donnast sa grace. Vous voyez donc que tres justement Nostre-Seigneur est appelé Sauveur. Mon Pere, pardonnez-leur, car ils ne sçavent ce qu'ils font; *Pater, ignosce illis, non enim sciunt quid faciunt.* Je ne demande pas, vouloit-il dire, que vous me pardonniez, ains je me soumets de bon cœur à supporter les effects de vostre justice pour les hommes : prenez sur moy la vengeance de leur peché : *In me pro crimine converte iram, et sume vindictam.* Mais quant aux pecheurs, ah! je vous prie, pardonnez-leur, car tel est mon desir. Donc le premier legs que fit Nostre-Seigneur en son testament, fut de donner la grace aux pecheurs, par le moyen de laquelle ils peussent parvenir à la gloire eternelle, en laquelle nul ne peut entrer sans sa grace, et sans le merite de sa passion.

Or nostre Sauveur, ayant desja monstré que tres-veritablement il estoit appellé Sauveur, en meritant et donnant la grace aux pecheurs, il promet apres la gloire au bon larron qui estoit penitent. Où il faut remarquer en passant, que l'un des larrons se convertit, et l'autre non. *Et nos quidem juste, nam digna factis recipimus* (Luc. 23); Et quant à nous, dit le bon larron, nous sommes justement condamnez et punis de nos mesfaits, parce que nous avons tousjours esté meschans et malheureux, et avons fait de grands pechez pour lesquels nous meritons cette punition; confessant ainsi ses fautes en s'humiliant.

Le mesme devrions-nous faire, toutesfois et quantes que nous recevons quelque affliction, disant comme le bon larron : *Digna factis recipimus,* nous sommes tres justement punis pour nos pechez, confessant que c'est pour nos mesfaits que nous souffrons. Mais helas! nous demeurons souvent dans l'endurcissement, comme le mauvais larron qui blasphemoit encore en mourant : où au contraire, le bon larron, ayant fait la confession de ses fautes, soudain apres il en demanda l'absolution à Nostre-Sei-

gneur, disant : *Domine, memento mei, cum veneris in regnum tuum;* Seigneur, ressouvenez-vous de moy quand vous serez en vostre royaume; à quoy nostre doux Sauveur respondit gracieusement : En verité je te dis qu'aujourd'hui tu seras avec moy en paradis : *Amen dico tibi, hodie mecum eris in paradiso.* Ce fut la premiere fois (que l'on sçache) qu'il ayt fait cette promesse.

O quelle douce et gracieuse parolle fut celle-cy : Aujourd'hui tu seras avec moy! Grand certes, a tousjours esté l'amour de nostre Sauveur envers les penitens. Un peu auparavant il demandoit que la grace fust donnée aux pecheurs, et maintenant il donne sa gloire aux penitens, parce que la grace rend les pecheurs penitens, et les penitens sont rendus dignes de la gloire, le ciel n'estant presque remply que de penitens. Nostre-Dame, et, comme plusieurs tiennent, S. Jean-Baptiste, S. Joseph, et quelques autres n'on point eu besoin de penitence, d'autant qu'ils ont esté prevenus de la grace, laquelle les a empechez de tomber dans le mal-heureux precipice du peché mortel; mais specialement la tres-S[te] Vierge l'a esté d'une façon toute particuliere, ayant esté preservée du peché tant originel qu'actuel, et mesme de l'ombre du peché, et en une maniere si excellente, qu'elle n'a jamais commis aucune imperfection, pour petite qu'elle fust; mais pour le reste des hommes qui ont atteint l'aage de raison, il est certain qu'ils ne vont en paradis que par la penitence.

Les martyrs mesmes ont esté penitens, ayant respandu leur sang, dans lequel ils ont esté lavez, comme dans un bain de penitence : et tous les tourmens qu'ils ont soufferts n'ont esté que des actes de penitence.

Les confesseurs aussi ont esté penitens : bref, nul des hommes n'est entré au ciel sans penitence, et sans se recognoistre pecheur, excepté la tres-S[te] Vierge, ainsi que nous avons dit, et comme l'on peut croire, ceux dont nous avons parlé. Mais tous generalement sans exception, ouy mesme Nostre-Dame, ont eu besoin du merite du sang de Nostre-Seigneur; sans lequel respandit des odeurs et des parfums si excellens, tant devant la majesté du Pere eternel, que devant les hommes, qu'il estoit impossible qu'il ne fust recognu pour estre le sang, non d'un homme seulement, ains d'un homme qui estoit Dieu et homme tout ensemble : de sorte qu'on peut dire que ce sang tres sacré estoit comme l'encens, lequel estant jetté dans le feu, respand une fumée tres odoriferante de toutes parts; car le sang de Nostre-Seigneur distillant de son corps tres sacré en terre jusques

à la derniere goutte, jettoit des parfums si suaves, que cette odeur precieuse parvint jusques au bon larron, lequel en receut une si grande suavité, qu'à l'instant mesme il se convertit et merita d'ouyr cette tant gracieuse parolle : *Hodie mecum eris in paradiso;* Aujourd'huy tu seras en paradis avec moy; paradis duquel nostre doux Sauveur n'avoit pas voulu parler jusques à ce qu'il fust tout proche d'y entrer.

Hé! n'est-ce donc pas là une marque tres asseurée, mes cheres ames, qu'il estoit vrayement Sauveur, puisque si absolument il promet la gloire, et ne differe point de la donner, ains aujourd'huy, dit-il. O parolle digne d'une grande consolation pour les pecheurs! et ce que sa bonté a fait pour le bon larron, il le fera sans doute (1) pour tous les enfans de la croix, qui sont les vrais chrestiens. O heureux enfans de la croix, puisqu'en mesme temps que vous ferez penitence, et vous repentirez de vos pechez, vous serez asseurez que ce divin Jesus sera vostre Sauveur, et vous donnera sa gloire; outre la grace qu'il donne aux pecheurs, et qu'il demande pour eux à son Pere celeste, avec une charité si industrieuse, qu'il ne l'appelle point son Dieu et son Seigneur, comme nous verrons cy-apres qu'il fera en parlant pour soy; sçachant bien que cette parolle de Pere estant prononcée par l'amour cordial, est plus respectueuse que celle du Seigneur, et que partant il seroit plustost exaucé : et semble qu'il commence par là sa priere, pour charmer le cœur paternel de son Pere celeste, afin qu'il pardonne aux pauvres pecheurs, pour lesquels il se rendoit pleige (2) et caution devant sa divine Majesté, comme s'il eust voulu dire : Mon Pere, pardonnez aux pecheurs, et à ceux mesmes qui me crucifient, parce que je suis icy pour payer pour eux. Je ne demande pas que vous me pardonniez à moy, d'autant que je suis monté sur cette croix afin de satisfaire pour toutes les debtes, et pour cela je respandray jusques à la derniere goutte de mon sang, bien qu'une seule fust plus que suffisante pour faire que vostre bonté leur pardonne leurs pechez, et que vous ne leur demandiez jamais rien. O Dieu! quelle douceur de cœur nostre cher Sauveur fait paroistre envers les pecheurs!

Mais outre cela, il lui restoit encore quelques legs à faire en son divin testament. Hé quoy! me direz-vous, peut-il avoir encore quelque autre chose à donner? Ouy certes, mes cheres sœurs. Il y a une certaine delicatesse spirituelle dans l'amour, qui est un moyen tres singulier pour conserver la grace acquise, et par-

(1) Certainement. — (2) Gage.

venir à un plus haut degré de perfection, ainsi que nous dirons maintenant.

Nostre-Seigneur regardant sa tres beniste Mere de ses yeux pleins de compassion, laquelle, selon le rapport de l'Evangeliste, estoit debout au pied de la croix avec son bien-aymé disciple : *Stabat juxta crucem;* il ne lui voulut pas donner, ny demander la grace à son Pere eternel pour elle, d'autant qu'elle la possedoit d'une maniere tres-excellente; et moins luy promettre la gloire, parce qu'elle luy estoit desja toute asseurée : mais il luy donne une certaine union de cœur et amour tendre pour le prochain; car cet amour cordial des uns envers les autres, est un don des plus grands et excellens que sa divine bonté fasse aux hommes. Femme, luy dit-il, parlant de son bien-aymé disciple S. Jean, Voila ton fils : ***Mulier, ecce filius tuus.*** O Dieu! quel eschange du Fils au serviteur, de Dieu à la creature! Neantmoins elle ne le refusa point, sçachant bien qu'en la personne de S. Jean, elle acceptoit tous les enfans de la croix de Nostre-Seigneur pour siens, et qu'elle seroit desormais la chere Mere de tous les chrestiens : Nostre-Seigneur nous enseignant par là, qu'il vouloit que nous nous aimassions tous, si nous voulons avoir part à son divin testament, et aux merites de sa passion, d'un amour extremement tendre et cordial, ainsi qu'est l'amour d'un bon fils envers sa mere, et de la mere envers son fils, lequel est en quelque façon plus grand que n'est pas celuy des peres.

Mais remarquez que l'Evangeliste dit que Nostre-Dame estoit debout aupres de la croix : *Stabat autem juxta Crucem Jesu Mater ejus* (Joan. 19). En quoy certes ont grand tort ceux qui pensent qu'elle fut tellement outrée de douleur qu'elle en demeura pasmée, car il est vrai qu'elle demeura tousjours ferme et constante, bien que sa douleur fust incomparablement plus grande que jamais aucune mere ayt ressenty pour la mort de son enfant, à cause de l'extreme amour qu'elle avoit pour Nostre-Seigneur, non seulement parce qu'il estoit son Dieu, mais aussi parce qu'il estoit son Fils tres-cher et tres-aymable.

O que grande fut la constance de cette tres-Saincte Vierge, et du bien-aymé disciple S. Jean! C'est pourquoy Nostre-Seigneur le favorisa d'une grace si speciale, luy remettant sa tres-saincte Mere; Mere la plus aymable qu'il est possible d'imaginer. Cette vertu de constance et de generosité d'esprit a tousjours esté grandement cherie de Nostre-Seigneur au dessus de plusieurs autres. Or, bien que l'amour de Nostre-Dame fût vrayement plus fort et plus tendre qu'il ne se peut dire ny imaginer, et par con-

sequent sa douleur la plus vehemente que l'on puisse dire ny penser, en la mort et passion de son Fils Nostre-Sauveur; cet amour neantmoins estant selon l'esprit, conduit et gouverné par la raison, il ne produisit point de mouvemens desreglez en l'affliction qu'elle ressentit, se voyant privée de son Fils, qui luy causoit une consolation incomparable, ains elle demeura tousjours, cette glorieuse Mere, ferme et constante au pied de la croix, et parfaictement sousmise au bon playsir du Pere eternel, qui vouloit que son fils mourust pour le salut et la redemption des hommes.

Nostre-Seigneur fut donc appellé Sauveur à tres-juste raison, comme nous l'avons desja dit, puis qu'il le prouva luy-mesme et en fit l'office sacré estant sur la croix : car, si bien tout ce qu'il a fait durant le cours de sa vie mortelle a esté pour nous sauver, et en intention de satisfaire pour nous à son Pere celeste, neantmoins ce qu'il fit en sa mort et passion est appelé l'œuvre de nostre redemption par excellence, comme estant l'abregé et le consommé de tout ce qu'il estoit venu faire pour nous en ce monde; redemption en laquelle il ne se monstra pas seulement digne du nom de Jesus, mais encore de celuy de Nazareen, qui est la seconde parolle de ce tiltre sacré que j'ay dit avoir regardé et consideré sur l'autel de la croix, dedié non au Dieu incognu, *Ignoto Deo,* ains au Dieu mescognu.

Le doux Sauveur de nos ames voulut donc qu'on l'appelast Jesus de Nazareth, parce que Nazareth est interpreté ville fleurie, ou fleurissante : *Ego sum flos campi* (Cant. 2); Je suis la fleur des champs, dit-il au Cantique des cantiques. Et pour nous monstrer qu'il n'estoit pas seulement une fleur, ains qu'il estoit un boucquet composé de l'assemblage des plus belles et odoriferantes fleurs que l'on eust sceu rencontrer, il a voulu garder le nom de fleurissant sur l'arbre de la croix. Mais dites-moy, je vous prie, n'eust-on pas plustost dit que Nostre-Seigneur estoit une fleur flestrie, fanée et passée, estant sur la croix, que non pas fleurie? Regardez-le tout navré de playes, saly de crachats infects et puants, les yeux cavez et ternis, la face meurtrie de coups, pasle et decolorée à force de tourmens, ayant respandu tout son sang, les douleurs de la mort s'estant desja saisies de toutes les parties de son corps. O certes! ce fut veritablement alors qu'il se montra, non seulement fleury, ains fleurissant en toutes sortes de vertus : ô que grandes et belles, mes cheres ames, sont les fleurs que cette beniste plante de la mort et passion de Nostre-Seigneur fit esclore et espanouir, pendant qu'il fut sur la croix!

Mais il faudroit trop de temps pour vous les representer toutes :

c'est pourquoy je me contenteray d'en choisir seulement quatre des principales, que je ne feray que toucher en passant, les laissant par apres odorer le reste de cette journée à une chacune de vous autres en particulier, afin que leur odeur tres-agreable puisse parfumer toute vostre ame, et l'embausmer d'un sainct propos de les odorer souvent, pour vostre advancement en la perfection. Or ces quatre fleurs ne sont autres que quatre vertus des plus remarquables et necessaires qui soient en la vie spirituelle.

La premiere, est la tres-saincte humilité, laquelle comme une violette, respandit une odeur extremement suave en la mort et passion de Nostre-Sauveur. La seconde, est la patience; la troisiesme est la perseverance; et la quatriesme est une vertu grandement excellente, qui est la tres-saincte indifference.

Quant à la premiere, Nostre-Seigneur ne prattiqua-t-il pas au temps de sa passion l'humilité la plus profonde, la plus veritable et sincere qui se puisse imaginer, dans tous les tourmens, les mespris et abjections qu'il endura? ne prattiqua-t-il pas aussi cette vertu tout le temps de sa vie, en ce que se pouvant faire appeler Hierosolimitain, ou bien de Bethleem, qui estoit la ville où il estoit nay, et laquelle appartenoit à son grand-pere David, il ne le voulut neantmoins jamais prendre, pour monstrer qu'il choisissoit ce nom tout au contraire des grands du monde qui prennent tousjours les noms les plus honorables qu'ils peuvent : mais luy au contraire choisit le nom de la moindre ville qu'il peut, prenant tousjours pour son partage l'abjection, la pauvreté et la bassesse.

De plus les Evangelistes disent qu'apres que nostre doux Sauveur eut prononcé les trois premieres parolles dont nous avons parlé, les tenebres se firent sur toute la face de la terre par l'espace de trois heures, et que le soleil s'eclipsa et cacha sa lumiere : ***Erat autem fere hora sexta : et tenebræ factæ sunt super universam terram usque in horam nonam; et obscuratus est sol*** (Luc. 23). En quoy certes je m'imagine qu'il fit un extreme playsir à la lune et aux estoiles, afin qu'elles eussent l'honneur de venir respandre leur lumiere en la presence de ce vray Soleil de justice, lequel sembloit estre entierement eclipsé, tant sa couleur estoit ternie, et cette divine fleur flestrie, à cause des douleurs mortelles dont il estoit desjà environné, de sorte qu'il sembloit qu'il eust expiré; car durant tout ce temps il ne dit pas un seul mot, ains observa un tres profond silence l'espace de trois heures que ces tenebres durerent. Et de là vient

qu'on a tousjours ordonné quelques heures le silence en tous les monasteres bien reformez, pour imiter celuy que Nostre-Seigneur garda sur la croix.

Mais que pensez-vous qu'il faysoit, ce divin Sauveur de nos ames, durant ce silence? Il rentroit en soy-mesme, et consideroit sa misere et son abjection; car c'est le propre de l'humilité de nous faire rentrer en nous-mesmes pour nous considerer plus attentivement. Et que (1) cela ne soit ainsy, il nous le fait entendre par cette parolle qu'il dit ensuite : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'avez-vous delaissé? *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me* (Matth. 27)? Car ayant consideré sa pauvreté, non tant exterieure qu'interieure, il eslança cette parolle de parfaicte humilité, faysant cognoistre sa pauvreté, son abjection, et le delaissement interieur où il estoit. Or il ne faut pas entendre que le Pere celeste l'eust abandonné d'un abandon tel qu'il eust entierement retiré sa protection paternelle pour un Fils tant aymable : ô non certes, cela ne se pouvoit faire, estant joinct et uny à sa Divinité. Mais quant au sentiment du secours de cette tres-saincte protection, il estoit tout retiré en la pointe de son esprit, le reste de l'ame et du corps estant entierement delaissé à la mercy de toutes sortes de peines, de mespris, d'afflictions et de souffrances; de sorte que, plongé qu'il estoit dans l'ocean des tribulations, il s'ecrie : *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'avez-vous delaissé? Durant le cours de sa vie mortelle, il avoit quelquefois receu de la consolation, comme il tesmoignoit à ses Apostres, en la conversion des pescheurs; mais en sa mort il n'en receut aucune, au contraire tout luy servoit d'affliction, de tourment et d'amertume. O que grandes furent les souffrances qu'il endura alors! Et que grande fut sa pauvreté interieure, et que grand fut l'acte d'humilité qu'il prattiqua en la nous faisant cognoistre!

Mais encore que pensons-nous que fist nostre doux Sauveur, durant ce long silence qu'il garda sur la croix, outre ce que nous venons de dire? Pour moy, je croy qu'il regardoit tous les enfans de la croix l'un apres l'autre, et tous les hommes en general; mais plus specialement ceux qui tireroient du fruict de sa mort et passion. Il nous consideroit tous les uns apres les autres, regardant tous les moyens qu'il nous devoit donner pour nous appliquer le merite de ses souffrances. O Dieu! quelle douceur du cœur de ce divin Sauveur qui nous aymoit si chere-

(1) Et pour que nous ne doutions pas.



ment? nous, dis-je, chetives creatures, et ceux mesmes qui estoient en l'acte du peché le plus enorme que jamais homme puisse faire; car il n'y a point de plus grand peché que de hayr Dieu, qui n'est en quelque façon capable d'estre hay en soy-mesme, ains au contraire est digne d'un amour souverain. Non, cette hayne ne se peut treuver qu'aux cœurs des hommes qui sont forcenez de desespoir et de rage, à cause des vehementes douleurs qu'ils souffrent, et cela fait qu'ils laissent Dieu et sont tout à fait incapables de l'aymer. Mais pour le regard des Juifs, lesquels crucifierent Nostre-Seigneur, le peché qu'ils commirent fut le plus grand et le plus horrible qu'on se puisse imaginer; car ce fut un monstre de malice : et neantmoins nostre doux Sauveur avoit des pensées d'amour pour eux, prevoyant les moyens qu'il leur devoit donner pour leur faire tirer du fruict de sa passion. Et cecy appartient à la seconde fleur que nous avons prise à odorer, qui est la patience; patience qu'il prattiqua en un degré si eminent que cela ne se peut dire; car jamais l'on n'entendit aucune parolles de plainte sortir de sa divine bouche, ny ne rendit aucun tesmoignage (comme nous faisons nous autres dans nos peines) de la grandeur de ses souffrances, afin d'esmouvoir ceux qui estoient presens à compassion sur luy, quoy que ses douleurs fussent extremes et insupportables, estant attaché avec des clouds sur la croix, navré dés la teste jusques aux pieds, en telle sorte qu'il n'avoit qu'une seule playe qui tenoit tout le long de son sacré corps, ses os estant tous disloquez. Et quant aux douleurs interieures, elles estoient encore sans comparaison bien plus grandes. Et cette parolle qu'il dit à son Pere eternel, dont nous parlons maintenant, ne fut nullement dite pour se plaindre; ains seulement pour nous enseigner, comme au plus fort de nos peines interieures, delaissemens et abandonnemens spirituels, nous nous devons adresser à Dieu; et ne nous plaindre qu'à luy, qui seul doit voir nostre affliction, ne souffrant pas que les hommes s'en apperçoivent que le moins qu'il se peut.

Mais quelle fut la douleur de nostre divin Sauveur, et combien grande fut sa patience, oyant ces detestables blasphesmes que ses ennemis vomissoient contre luy et contre son Pere celeste, voyant que la rage de leur cœur ne se pouvoit assouvir à force de le tourmenter? sans doute que cela luy outreperçoit le cœur plus sensiblement que les clouds ne perçoient ses pieds et ses mains tres benistes. Mais encore quel devoit estre l'attendrissement que luy causoit la douleur de sa tres-beniste

Mere qui l'aymoit si cherement? Les cœurs du Fils et de la Mere s'entreregardoient non seulement avec une compassion nompareille, mais aussi avec une generosité et constance admirable, car ils ne se plaignoient point, ny ne destournoient point leur veuë l'un de dessus l'autre, pour rendre leur douleur moins sensible; ains ils se regardoient fixement.

Bref, il n'est pas en nostre pouvoir de dire, ny mesme penser quelles furent les peines que Nostre-Seigneur souffrit en sa passion, et cependant il ne se plaignoit jamais : il dit bien vrayement qu'il avoit soif, *sitio;* mais, bien qu'il fust tres-vray qu'il avoit soif, il ne demanda toutesfois pas à boire, car c'estoit du salut des ames qu'il avoit soif. Il manifesta neantmoins sa necessité tout simplement, si vous le voulez prendre en ce sens, pour nostre instruction, apres quoy il fit un acte de tres-grande sousmission, d'autant que, quelqu'un des assistans luy ayant tendu au bout d'une lance un morceau d'eponge trempée dans du vinaigre, pour le desalterer, il la succa avec ses sacrées levres. Chose estrange! il n'ignoroit pas que c'estoit un breuvage qui augmenteroit sa peine; neantmoins il le prit tout simplement, sans rendre aucun tesmoignage qu'il ne l'eust pas trouvé bon, pour enseigner avec quelle sousmission nous devons prendre ce qui nous est donné quand nous sommes malades, mesme quand nous serions en doute que cela pourroit accroistre nostre mal, prenant les viandes qui nous sont presentees, sans rendre tant de tesmoignages que nous sommes degoustez et ennuyez.

Helas! si nous avons tant soit peu de mal, nous faisons tout au contraire de ce que nostre tres doux Maistre nous a enseigné : car nous ne cessons de nous lamenter et nous plaindre, ne trouvant pas assez de personnes pour leur raconter toutes nos douleurs par le menu; et nostre mal, pour petit qu'il soit, nous semble incomparable, et celuy que les autres souffrent n'est rien en comparaison : nous sommes plus chagrins et impatiens qu'il ne se peut dire; nous ne trouvons rien qui aille comme il faut pour nous contenter. Enfin, c'est une chose digne de grande compassion, de voir combien nous sommes peu imitateurs de la patience de nostre Sauveur, lequel s'oublioit de ses souffrances, et ne taschoit point de les faire remarquer par les hommes ; se contentant que son Pere celeste, par l'obeyssance duquel il les enduroit, les considerast, afin qu'il appaisast son courroux envers la nature humaine pour laquelle il souffroit.

La troisiesme vertu que Nostre-Seigneur nous presenta sur la

croix, comme une fleur tres agreable et suave à odorer, est la tres-saincte perseverance, vertu sans laquelle nous ne sçaurions estre dignes du fruict de sa mort et passion; car ce n'est pas tout de bien commencer, si l'on ne persevere jusques à la fin, estant chose asseurée que l'estat auquel nous serons à la fin de nos jours, lors que Dieu coupera le fil de nostre vie, sera celuy dans lequel nous demeurerons dans toute l'eternité. Bienheureuse donc sera l'ame qui perseverera à bien vivre, et faire ce à quoy elle est obligée, en imitant Nostre-Seigneur, lequel ayant perseveré en la prattique de toutes les vertus, a esté (comme dit S. Paul) obeyssant jusques à la mort de la croix : *Factus est obediens usque ad mortem, mortem autem Crucis* (Philip. 2) : c'est pourquoy il dit enfin tres veritablement : *Consummatum est;* Tout est consommé.

O que ce fut une parolle admirable que celle-cy! Tout est consommé, c'est-à-dire il ne reste plus rien à faire de ce qui m'a esté commandé. O que les ames religieuses seront heureuses, si à la fin de leur vie elles peuvent dire veritablement, à l'exemple de Nostre-Seigneur : *Consummatum est;* Tout est consommé; il ne me reste plus rien à faire, j'ay accomply tout ce qui m'a esté commandé, soit par les regles et constitutions, ou par les ordonnances des superieurs; j'ay perseveré fidellement en tous mes exercices!

La quatriesme vertu que Nostre-Seigneur nous presenta à odorer en sa passion, comme une fleur tres aymable, est la saincte indifference qui est la plus excellente de toutes, car elle est la cresme de la charité, l'odeur de l'humilité, le merite se semble de la patience, et le fruict de la perseverance : grande certes est cette vertu, et seule digne d'estre fidellement prattiquée des plus chers enfans de Dieu.

Mon Pere, dit nostre divin Sauveur, apres avoir dit la sixiesme parolle : Je remets mon esprit entre vos mains : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum* (Luc. 23 et Psal. 30). Il est vray, vouloit-il dire, que tout est consommé, et que j'ay accompli tout ce que vous m'aviez commandé; mais pourtant, si c'est vostre volonté que je demeure encore sur cette croix pour souffrir plus longtemps, j'en suis content; je remets mon esprit entre vos mains, vous en pouvez faire tout ainsi qu'il vous playra. Ainsi devons-nous faire, mes cheres sœurs, en toutes sortes d'occasions, soit quand nous souffrons, ou quand nous jouyssons. Mon Pere, devons-nous dire, je remets mon esprit entre vos mains, faites de moy tout ce qu'il vous playra, nous laissant conduire à

la volonté divine, sans jamais nous laisser preoccuper de nostre volonté particuliere.

O certes! il est vray que Nostre-Seigneur ayme d'un amour extremement tendre, ceux qui sont si heureux que de s'abandonner totalement à son soin paternel, se laissant gouverner par sa divine providence tout ainsi qu'il luy plaist, sans s'amuser à considerer si les effects de cette providence leur sont utiles, profitables ou dommageables, se tenant tres asseurez que rien ne nous sçauroit estre envoyé de ce cœur paternel et tres aymable, ou qu'il ne sçauroit permettre que rien nous arrive de quoy il ne nous fasse tirer du bien et de l'utilité, pourveu que nous ayons mis toute nostre confiance en luy, et que de bon cœur nous disions à son imitation au Pere eternel : Je remets mon esprit entre vos mains; *In manus tuas commendo spiritum meum;* et non seulement mon esprit, mais encore mon ame, mon corps, et tout ce que j'ay, afin que vous en disposiez comme il vous playra : et si nous faisons cela, nous verifierons que tres veritablement Nostre-Seigneur est nostre roy, qui est la troisiesme qualité que Pilate luy donna. Mais il veut, ce divin roy de nos cœurs, que nous demeurions sousmis, absolument et sans reserve, à ses sainctes volontez.

Or, pour nous monstrer qu'il est veritablement nostre roy, il expose son ame, c'est-à-dire sa vie, à la cruauté des hommes ses ennemis, pour nous deffendre de tous malheurs, et nous donner la paix que nous avions perduë pour jamais par le peché, ayant pris sur soy tous les coups de la justice divine, afin de nous restablir en sa grace, et nous rendre dignes de sa misericorde : justice qui se devoit exercer sur nous, qui estions ceux contre qui elle estoit justement irritée, et non sur luy qui estoit innocent.

Considerons donc si tres justement il ne doit pas estre appellé nostre roy, ayant eu un tel soin de garantir son pauvre peuple de tous malheurs, l'ayant deffendu et delivré des mains de ses ennemis, au peril de sa propre vie. Or, puis qu'il est nostre roy, il nous faut sousmettre tout ce que nous avons pour son service, luy donnant nos corps, nos cœurs et nos esprits, afin qu'il en fasse comme de chose sienne, et que jamais nous ne nous en servions que pour son honneur, et non pour contrevenir à ses sainctes loix.

Mais quelles sont-elles, me direz-vous, les loix de nostre divin roy? ce sont, mes cheres cœurs, toutes les vertus que je viens de dire, qu'il a prattiquées en operant nostre salut, par



lesquelles il nous a donné l'exemple de ce qu'il veut que nous fassions pour son sainct amour.

Exerçons-nous donc en la prattique de la saincte humilité, generosité, patience, constance, perseverance, et enfin en la tres aymable et excellente vertu d'indifference : vertus lesquelles il veut particulierement que nous apprenions de luy en la consideration de sa mort et passion, et en la prattique desquelles il veut que nous luy tesmoignions nostre fidelité et nostre amour, puis que ç'a esté en les prattiquant qu'il nous a tesmoigné l'excellence et l'ardeur du sien envers nous qui en estions tres indignes : amour qui luy a fait donner sa vie pour nous acquerir la grace et la gloire, où nous conduise le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

SERMON

POUR LE MARDY DE PASQUES.

Pax vobis.
Paix vous soit. (Luc. 24.)

La joie fut sans doute bien grande en l'arche de Noé, quand la colombe peu auparavant sortie, comme pour espier l'estat auquel estoit le monde, revint enfin portant en son bec le rameau d'olive, signal bien asseuré de la cessation des eaux, et que Dieu avoit redonné au monde le bonheur de sa paix.

Mais, ô Dieu! de quelle joye, de quelle feste, de quelle allegresse fut saisie la troupe des Apostres, quand ils virent revenir entre eux la saincte humanité de nostre Redempteur, apres la resurrection, portant en sa bouche l'olive d'une saincte et agreable paix, leur disant : *Pax vobis;* Paix vous soit, et leur monstrant les marques et signes indubitables de la reconciliation des hommes avec Dieu : *Et ostendit eis et manus et pedes* (*Ibid.*). Sans doute que leurs ames furent alors pleinement penetrées de consolation : *Gravisi sunt discipuli, viso Domino;* mais cette joye ne fut pas le principal fruict de cette saincte venuë, car leur foy vacillante fut affermie; leur esperance espouvantée fut rasseurée, et leur charité presque esteinte fut rallumée. C'est

le discours que j'ay entrepris; mais que je ne puis bien fayre, ny vous bien escouter, si le Sainct-Esprit ne nous assiste. Invoquons-le donc, et pour mieux l'invoquer, employons-y l'entremise de la Saincte Vierge. *Ave, Maria.*

Nunc autem manent fides, spes, charitas, tria hæc : major autem horum est charitas; Maintenant demeurent ces trois choses : foy, esperance et charité, mais la plus grande d'icelles (1) est la charité (I. Cor. 13), etc.

La foy pour l'entendement, l'esperance pour la memoire, la charité pour la volonté. La foy honore le Pere : car elle s'appuye sur la toute-puissance; l'esperance honore le Fils : car elle est fondée sur sa redemption; la charité honore le Sainct-Esprit : car elle embrasse et cherit la bonté.

La foy nous montre la felicité, l'esperance nous y fait aspirer, la charité nous en met en possession. Elles sont toutes trois necessaires, mais maintenant, car au ciel il ne demeure que la charité : la foy ny entre point, car on y void tout; l'esperance encore moins, car on y possede tout; mais la seule charité y a lieu pour aymer en tout, par tout, et du tout nostre Dieu. Elie laisse tomber son manteau (IV. Reg. 2); le manteau de la foy, et le voile de l'esperance ne montent point au ciel, mais ils demeurent en terre, où ils sont necessaires. Nostre-Seigneur ne fait autre chose que nous bien enseigner ces trois leçons, comme il faut croire, esperer et aymer; mais sur tout en ces quarante jours esquels (2) il conversa apres sa resurrection avec ses Apostres, et plus particulierement en l'apparition rapportée aujourd'huy. Et pour commencer, les disciples estoient assemblez en un cenacle, et avoient fermé les portes sur eux, *Propter metum Judæorum,* pour la crainte qu'ils avoient des Juifs; le Sauveur entre, les saluë, et leur monstre ses pieds.

Pourquoy cela? 1° pour establir leur foy. Helas! que leur foy estoit esbranlée! la pauvre S[te] Magdelene le va cherchant parmy les morts pour l'embausmer, et craint qu'on l'ayt desrobé : les apostres sont tels que, *Visa sunt illis deliramenta Verba illa, et non crediderunt illis* (Luc. 24), c'est-à-dire, aux dames qui l'avoient appris des anges. Les deux pelerins disent : *Sperabamus;* le grand S. Thomas crie : *Non credam.* Pour donc estayer cette foy, laquelle menaçoit sa ruine, il vient, et leur dit : *Pax vobis,* et leur monstre son corps. Mais comme (3) se peut-il faire qu'ils croient, puisqu'ils ont veu et touché? Le sens a fait comme

(1) D'elles. — (2) Dans lesquels. — (3) Comment.

le fourier qui loge un autre en un lieu et n'y demeure pas; car il a logé la foy dans le cœur des apostres et dans les nostres; et neantmoins n'y demeure plus en credit : car la foy estant arrivée, le sens cesse, comme l'esguille introduit la soye, etc.

Mais quels articles sont establis?

1. De l'identité des corps en la resurrection : *Et rursum circumdabor pelle mea, et in carne mea videbo Deum meum* (Job. 19). *Quia ego ipse sum.....* (Luc. 24). O article admirable! et lequel estant bien creu, nous sommes bons chrestiens, car nous en tirerons aisement ces consequences : Donc je ne profaneray pas ce corps; donc, *in ictu oculi, in novissima tuba resurgemus* (I. Cor. 15). Pourquoy, *in prima tuba,* ne comparoistra le mesme corps? etc. *Si Christus non resurrexit, inanis est fides nostra,* etc.

2. De la qualité des corps qui suivront les mouvemens de l'ame; comme les vestemens : le corps aggrave l'ame; l'ame rendra l'esprit leger. Le bon David ne savoit se remuer dans les armes de Saül. Pendant que nostre ame est chargée du corps mondain, elle ne se peut bien mouvoir. Voyez : *Existimabant se spiritum videre,* etc. Il se fait tout à tous : avec la Magdelene, jardinier; avec les pelerins, pelerin; avec les pecheurs, pecheur. Tantost il est veu, tantost il entre les portes fermées, etc.

Seminatur corpus animale, resurget spirituale (I. Cor. 15), etc. Comme l'aigle, *quæ volare non potest, sed ubi renovavit juventutem suam,* etc.

Les rabbins, Genebrard, *ad eum locum : Quid facient qui baptisantur pro mortuis, ut quid baptisantur pro illis, ut quid et nos periclitamur omni hora? quotidie morior per vestram gloriam, quam habeo in Christo Jesu domino nostro. Si ad bestias pugnavi Ephesi, quid mihi prodest, si mortui non resurgunt? manducemus, bibamus, cras moriemur* (I. Cor. 15).

2° Pour affermir leur esperance : helas! leur esperance estoit foible, *sperabamus.* Ils craignoient : l'esperance est contraire à la crainte : *Lugentibus et flentibus,* dit S. Marc. C'est un grand cas que d'estre separé de Dieu; on est timide, on perd la force : tels estoient les apostres, telle la Magdelene.

Comme un navire emmy (1) l'orage et la tempeste, sans nocher ny pilote, s'en va au bris (2) où le vent le porte, telle estoit cette pauvre barque sans esperance : *Factus est Ephraim velut columba seducta non habens cor* (Os. 7). O! je ne voudrois pas

(1) Emmy, *au sein de.* — (2) Au bris, *sans direction.*

que nous fussions sans esperance, mais je voudrois bien que nous pleurassions quand nous perdons Dieu! Le cerf, etc.

Mais Nostre-Seigneur vient apporter le secours en cette place assiegée de crainte : *Videte manus meas et latus meum.* Avez-vous besoin de force? voici mes mains; avez-vous besoin de cœur? voici le mien; estes-vous colombelle (1)? voicy des trous; estes-vous malade? voicy la medecine : *Et absorpta est mors in victoria* (I. Cor. 15). *Estis captivi? en redemptio;* Estes-vous captifs? voici le rachapt.

Ah! comme pourrions-nous craindre? *Ecce iste venit, prospiciens per cancellos, respiciens per fenestras* (Cant. 2).

3° Pour perfectionner leur charité : *Si mulier oblivisci potest filii ventris sui, sed etsi oblita fuerit, non obliviscar tui : ecce enim in manibus meis descripsi te* (Isa. 49). *Fert nostras miserias, et eas nobilitat, apponit miseriam cordi suo, ostendit latus.*

Sed eum redamemus; alioquin, qui præ amore ostendit vulnera, semel ostendet præ ira et indignatione, ut imagines quæ ad dextram fæminam, ad lævam mortem, ad dextram agnum, ad lævam leonem; ut apes quæ mel faciunt, et acriter pungunt. En videte, illusores, moqueurs, gausseurs, impudens, *videte manus,* etc. *Videbunt... et qui eum pupugerunt, et plangent super eum tribus* (Apoc. 1), etc.

Fac, ô bone Jesu! ut pacem quam offers accipiamus, videamusque vulnera tua, ut quandoquidem manent fides, spes, charitas, fide radicati, spe gaudentes, et charitate ferventes, expectemus beatam spem et adventum tuum, ita ut in illo te agnum ad dextram, non leonem ad sinistram videamus, ac pro fide visionem, pro spe possessionem, et pro charitate imperfecta perfectam habeamus, in qua gaudebimus in sæcula sæculorum. Amen.

(1) Colombelle, *jeune colombe.*

SERMON

POUR LE TROISIESME JOUR DE PASQUES.

(RECUEILLI.)

Pax vobis : ego sum, nolite timere.
La paix soit avec vous; ne craignez point, c'est moy. (LUC. 24.)

LES apostres de Nostre-Seigneur, comme des enfans sans pere, et des soldats sans capitaine, s'estant retirez dans une maison tout craintifs qu'ils estoient, Nostre-Seigneur s'apparut à eux pour les consoler en leur affliction, et leur dit : *Pax vobis;* Paix vous soit, comme leur voulant dire : Qu'y a-t-il, mes chers apostres, que vous estes si craintifs et affligez? si c'est le doute que vous avez de ma resurrection : *Pax vobis,* demeurez en paix, la paix soit faite en vous, car je suis ressuscité; voyez mes mains et mes pieds, touchez mes playes : *Pax vobis, ego sum, nolite timere;* La paix soit en vous, c'est moy, ne craignez point. Parolles sur lesquelles je traitteray de trois sortes de paix desquelles Nostre-Seigneur a fait present à ses apostres.

La premiere est la paix du sainct Evangile, et de la saincte Eglise; car l'Evangile et la Ste Eglise ne sont que paix, que douceur et tranquillité; hors de l'observance du sainct Evangile, et de l'obeyssance à la saincte Eglise, il n'y a que trouble et inquietude, ainsi que nous dirons bien-tost.

La seconde sorte de paix est distinguée par les SS. Peres en trois parties, à sçavoir : la paix avec Dieu, la paix les uns avec les autres, et la paix avec nous-mesmes.

La troisiesme sorte de paix est celle que nous possederons en la vie eternelle. Si j'ay du temps, je traitteray de toutes ces diverses sortes de paix, mais du moins parleray-je des deux premieres.

Les Israëlites ayant quitté l'observance des commandemens de Dieu, et s'estant departis de sa loy, Dieu, justement indigné contre eux, les laissa, en punition de leurs pechez, tomber entre les mains des Madianistes, leurs ennemys jurez, et ainsi il leur osta sa paix, en laquelle il les avoit tousjours maintenus, tandis qu'ils luy avoient esté fidelles. Grande, certes, est la punition que Dieu tire de nous, lors qu'il nous laisse et abandonne entre les mains de nos ennemys et ne nous tient plus en sa tres-saincte protection; car, quand il nous laisse à l'abandon, c'est un tres-

grand indice de nostre perte, parce qu'indubitablement les Madianistes, c'est-à-dire nos ennemys spirituels, auront prise sur nous, et nous demeurerons vaincus. Les Madianistes donc, ayant resolu de brusler les Israëlites à petit feu, comme l'on dit, venoient troupes à troupes dans leurs villages, au temps de la cueillette et de la moisson, et leur emportoient et ravissoient tous leurs bleds, de sorte qu'ils ne leur laissoient rien pour vivre.

Or la bonté de Dieu, qui est incomparable envers les hommes, les ayant laissez ainsi en la puissance de leurs ennemys, par l'espace de sept ans, se resolut enfin d'avoir pitié d'eux, et envoya un ange annoncer à Gedeon, qu'il vouloit que les Israëlites fussent restablis en leur premiere paix et liberté, et que ce fust par son moyen; si (1) que l'ange l'ayant treuvé dans un lieu où il battoit du bled, il le salüa en cette sorte : O homme tres-fort entre les hommes, le Seigneur est avec toy; *Dominus tecum, virorum fortissime* (Jud. 6), lüy faisant entendre que Dieu vouloit qu'il quittast son occupation, et qu'il prist les armes contre les Madianistes, et que sans faute il remporteroit la victoire, et terrasseroit ses ennemys : *Vade in hac fortitudine tua, et liberabis Israel de manu Madian* (*Ibid.*); Va, luy dit-il, en ta force, et tu delivreras Israël de la puissance de Madian. Parolles desquelles Gedeon demeura bien estonné. Hé! ce dit-il à l'ange, comment est-il possible que ce que vous dites soit vray? Vous dites que le Seigneur est avec moy; si cela estoit; comment se pourroit-il faire que je fusse saisi et environné de tant d'afflictions? Le Seigneur est le Dieu de paix, et jè suis tousjours en guerre et en trouble.

Grand cas de la tromperie et de l'abus des hommes, qui croyent que là où est Nostre-Seigneur, l'affliction ny la peine n'y peut estre, ains (2) que la consolation y abonde tousjours : ô certes! cela n'est pas; au contraire, lors que nous sommes dans l'affliction et dans les tribulations, Nostre-Seigneur se tient plus pres de nous, d'autant qu'alors nous avons plus besoin de sa protection et de son secours : *Dominus tecum, virorum fortissime;* Le Seigneur est avec toy, ô homme tres-fort, dit l'ange à Gedeon, nonobstant que tu sois si affligé. Hélas! luy respondit-il, comment osez-vous m'appeller fort, veu que je suis si foible?

Remarquez, je vous prie, que c'est le propre de l'ennemy de nous faire sembler foibles, nous faysant croire que nous n'avons nulle force, afin de nous descourager. Vous me dites, poursuit-il, que je prenne les armes, et que je demeureray victorieux.

(1) Tellement. — (2) Mais.

Hé ne sçavez-vous pas que je suis le moindre de tous les hommes? C'est tout un, dit l'ange, Dieu veut que ce soit toy qui delivre les Israëlites de l'affliction en laquelle ils sont. Bien, dit Gedeon; je croy ce que vous me dites; mais afin d'en estre plus certain, je desirerois qu'il vous pleust me donner quelque signe par lequel je puisse cognoistre que veritablement il arrivera ainsi que vous me dites : *Si inveni gratiam coram te, da mihi signum quod tu sis qui loqueris ad me* (*Ibid.*). Lors l'ange condescendant à son desir, luy dit : Va, prends un chevreau et dresse un sacrifice, et l'ayant preparé presente-le au Seigneur. Ce que Gedeon fit promptement; et ayant apresté le chevreau, et fait des tourtes cuites sous la cendre, il revint et dressa le sacrifice, lequel estant preparé, l'ange le toucha du bout d'une baguette : *Summitate virgæ. Ascendit ignis de petra*, et soudain le feu du ciel monta de la pierre, qui le consomma, puis l'ange disparut; ce que voyant Gedeon : Ha, dit-il, je suis mort, car j'ay veu l'ange du Seigneur face à face; *Heu mihi! Domine Deus, quia vidi Angelum Domini, facie ad faciem.*

C'estoit l'opinion commune du vulgaire, qu'un homme vivant ne pouvoit voir un ange sans mourir; mais cette opinion estoit fausse, car l'experience avoit desja fait voir le contraire en plusieurs à qui ils estoient apparus. Mais Gedeon s'estant un peu rasseuré, il reprit cœur et fit ce qui luy estoit commandé par l'ange, lequel jusques alors il avoit tenu pour quelque prophete passager; et depuis il fit eslever un autel au lieu où l'ange luy avoit parlé, qu'il nomma *Domini pax,* la paix du Seigneur, parce que la paix luy avoit esté annoncée de la part du Seigneur en ce lieu-là.

Or il n'y a point de doute, mes cheres ames, que la croix nous represente merveilleusement bien cet autel sur lequel fut fait ce sacrifice de la paix, et qui fut nommé *Domini pax,* la paix du Seigneur; ou que plustost le sacrifice de Gedeon et son autel ne fust la figure du sacrifice qu'offrit Nostre-Seigneur sur l'autel de la croix, puis que ce sacrifice a esté appelle le sacrifice d'accoisement (1) et de pacification : les hommes ayant esté pacifiez avec Dieu, et receu la paix en eux-mesmes, par le moyen de la grace que Nostre-Seigneur leur a acquise par sa mort et passion, en laquelle il fut pour nous fait peché, ainsi que dit S. Paul, c'est-à-dire qu'il fut fait, luy qui estoit impeccable, comme pecheur devant la face de Dieu son Pere, ayant, par une bonté inouye, pris tous nos pechez sur luy, afin de satisfaire pour nous à

(1) Accoisement, *apaisement.*

la justice divine : en quoy il fut offert comme un chevreau rosti.

En l'ancienne loy il n'estoit pas si expressement commandé qu'on celebrast la pasque en mangeant un aigneau, qu'on ne pust prendre un chevreau au lieu d'un aigneau, si que l'on se pouvoit servir de l'un ou de l'autre : de mesme en cette pasque ou en ce sacrifice que celebra Nostre-Seigneur au jour de sa passion, il s'offrit luy-mesme en sacrifice, non seulement comme un aigneau innocent, tout doux, tout benin, tout gracieux et plein de pureté, ains aussi comme un chevreau qui represente le pecheur, parce qu'alors il fut fait peché pour nous.

Le sacrifice de Gedeon estant dressé, l'ange le toucha d'une baguette, par le moyen de laquelle le feu monta de la pierre, ou plustost descendit du ciel et le consomma : de mesme le sacrifice de la croix estant dressé, le Pere eternel, et non un ange, le toucha de la baguette de son amour infiny, et soudain le feu de sa tres-saincte charité survint qui consomma le sacrifice. Et tout ainsi que par ce signe Gedeon demeura confirmé en l'esperance de l'evenement de la paix, et de la victoire qu'il devoit remporter sur les Madianistes, selon que l'ange luy avoit dit : de mesme, le sacrifice de la croix estant consommé, et Nostre-Seigneur ayant dit : Mon Pere, je recommande mon esprit entre vos mains; *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum :* Tout est consommé, *Consummatum est,* soudain les hommes furent confirmez en l'esperance que les prophetes leur avoient par tant de siecles donnée, qu'un jour ils possederoient la vraye paix, et que l'ire (1) de Dieu estant appaisée par le moyen de ce sacrifice de pacification, ils seroient rendus victorieux et triomphans de tous leurs ennemys.

Et c'est ce que vouloit dire Nostre-Seigneur à ses apostres, quand se monstrant à eux, apres sa resurrection, il leur dit : *Pax vobis,* la paix soit avec vous. Voyez mes pieds et mes mains : *Videte manus meas, et pedes, quia ego ipse sum;* leur monstrant un signe certain que la paix leur estoit donnée par le moyen de ses playes, comme s'il eust voulust dire : Qu'avez-vous, mes apostres? Je vois bien que vous estes tous craintifs et paoureux; mais desormais vous n'aurez plus aucun subjet de craindre, car je vous ay acquis la paix que je vous donne; non seulement mon Pere celeste me la doit comme à son Fils bien-aymé, ains il me la doit encore, parce que je l'ay acquise au prix de mon sang et de ces playes que je vous monstre. Ne soyez donc plus desormais couards (2) et paoureux, car la guerre est finie; vous avez eu quel-

(1) La colère. — (2) Lâches, *poltrons.*

que raison de craindre ces jours passez, quand vous m'avez veu foüetté, ou du moins vous l'avez ouy dire, car tous m'ont abandonné, excepté l'un d'entre vous qui m'a esté fidelle : vous avez donc sceu que j'ay esté battu, couronné d'espines, navré depuis la teste jusqu'aux pieds, attaché à la croix, et souffert toutes sortes de tourmens, d'opprobres, de derisions et d'ignominies; et qu'enfin tous mes ennemys s'estant bandez contre moy, ils m'ont fait mourir d'une mort tres cruelle; mais maintenant ne craignez plus, la paix soit en vos cœurs, car je suis tousjours demeuré victorieux, j'ay terrassé vos ennemys, j'ay vaincu le diable, le monde et la chair. N'ayez donc plus de crainte, car j'ay fait la paix entre mon Pere celeste et les hommes, et les ay reconciliez avec luy par ce sacrifice que je luy ay offert en mourant sur l'arbre de la croix. Jusques à cette heure je vous ay, en diverses fois, donné la paix; mais maintenant je vous monstre comme je vous l'ay acquise au prix de mon sang. Je suis pauvre de biens temporels, car je n'ay rien possedé et vous n'ignorez pas que ma grandeur ne consiste point en la possession des biens de la terre, d'autant que je n'en ay point eu tout le temps de ma vie, vous le sçavez; mais pour toute richesse j'ay la paix, laquelle est le legs que je vous fis en me separant de vous, et lequel je vous reconfirme de rechef, d'autant que tout ce que je donne à mes plus chers est la paix; donc : *Pax vobis,* paix vous soit et à tous ceux qui croiront en moy.

Allez, leur avoit-il dit auparavant, et annoncez aux hommes les choses que je vous ay apprises, et entrant és maisons dites : La paix soit ceans (1); *Pax huic domui;* comme s'il eust voulu dire : Annoncez d'abord en entrant és maisons, que vous n'y allez point pour y mettre la guerre, ains pour y annoncer la paix de ma part, et quiconque vous recevra demeurera en paix : où, au contraire, quiconque vous rejettera aura indubitablement la guerre, ainsy que je diray bientost.

Vous voyez donc comme le sainct Evangile et comme la saincte Eglise ne sont que paix. L'Evangile a esté commencé par la paix, et par apres il ne presche que la paix. Voyons-nous pas qu'en l'Evangile qui se dit en la Nativité de Nostre-Seigneur, les anges nous annonçant la paix chantoient : Gloire à Dieu és lieux tres hauts, et paix en terre aux hommes de bonne volonté : *Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis* (Luc. 2). Je vous laisse ma paix, dit Nostre-Seigneur à ses apostres avant sa passion, et en leur personne à tous les enfans

(1) Ici.

de son Eglise; je vous donne ma paix, mais je ne vous la donne point comme le monde la donne, ains comme mon Pere l'a donnée : ***Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis; non quomodo mundus dat, ego do vobis*** (Joan. 14); comme leur voulant dire : Le monde ne donne point ce qu'il n'a pas, quoy qu'il promette, car c'est un trompeur : il amadouë les hommes, leur promettant beaucoup, et puis enfin il ne leur donne rien, se mocquant d'eux après qu'il les a ainsi trompez; mais moy je ne vous promets pas seulement la paix, ains je vous la donne, et non pas une paix telle qu'elle, mais telle que je l'ay receuë de mon Pere, par laquelle vous surmonterez vos ennemys et en demeurerez victorieux. Il est vray qu'ils vous feront tousjours la guerre; mais, nonobstant leurs assauts, vous conserverez la tranquillité et le repos en vos ames. En somme, le sainct Evangile ne traitte presque partout que de la paix, et comme il commence par la paix, de mesme il finit par la paix, pour nous enseigner que c'est l'heritage que nostre divin Maistre a laissé à ses enfans, qui sont en la subjection de la saincte Eglise nostre mere, et son Espouse tres-chere.

Mais comme cette paix est un peu bien generale, il nous faut traitter de la seconde, qui est celle qui nous pacifie avec Dieu, le prochain et nous-mesmes.

Quant au premier poinct, nous avons desja dit, que c'est par le moyen de la mort et passion de Nostre-Seigneur que nous avons esté pacifiez et reconciliez avec Dieu le Pere. Mais comme depuis nous nous sommes rendus tant de fois rebelles et desobeyssans à ses divins commandemens, ayant perdu cette paix que Nostre-Seigneur nous avoit acquise, autant de fois que nous sommes tombez dans le peché mortel, nous avions besoin d'un nouveau moyen de reconciliation. Or c'est à cette fin que nostre divin Sauveur a estably le tres sainct et tres auguste Sacrement de l'autel, afin que, comme nostre paix avoit esté faite avec son Pere celeste, par le sacrifice qu'il luy offrit de luy-mesme sur la croix, il fust semblablement appaisé par ce divin sacrifice de l'Eucharistie, autant de fois qu'il nous arriveroit d'irriter sa divine justice : moyen que personne ne peut avoir, sinon les enfans de l'Eglise, pour se reconcilier avec Dieu, à faute duquel ils demeurent tousjours enfans d'ire et de perdition. Nostre-Seigneur disoit donc tres-justement à ses apostres : *Pacem meam do vobis;* Je vous donne ma paix, puis qu'il se donnoit luy-mesme qui est nostre vraye paix, dit l'Apostre, *Ipse enim est pax nostra* (Eph. 2).



La paix n'appartient qu'aux enfans de l'Eglise, il est vray; car tous les autres n'ont pas les moyens efficaces de reconciliation que Nostre-Seigneur nous a donnez pour nous remettre en la grace de Dieu, son Pere, et en la sienne, autant de fois qu'il nous arriveroit de la perdre, bien que veritablement nous la perdions par nostre faute, les chrestiens n'estant en guerre, sinon en tant qu'ils ne sont pas en grace; car estant en grace, le diable, le monde et la chair, n'ont nul pouvoir sur eux. Hé! ne le voyons-nous pas, puisque Nostre-Seigneur asseure ses apostres qu'il vient en paix, ayant terrassé par le moyen de ses playes et de ses tourmens tous leurs ennemis, et abattu toutes leurs forces?

Imaginez-vous un prince qui revient de la guerre en laquelle il a battu à dos et à ventre ses ennemys et les a fait passer par le fil de l'espée, n'en ayant laissé aucun en vie, sinon quelques fugitifs ausquels il a, par compassion, donné la vie; et considerez comme, apres cette victoire, il s'en revient tout triomphant dans la principale ville de son royaume, tout chargé neantmoins de playes, et rencontrant ses subjets, leur dit : Courage, mes amis, voila les playes avec lesquelles je vous ay acquis la paix; demeurez en repos, ne craignez plus rien, j'ay terrassé vos ennemys : il est vray que j'ay donné la vie à quelques goujats, lesquels vous pourront bien donner quelque importunité, mais ne craignez rien, car ils n'auront nul pouvoir sur vous, et ne vous pourront nuire, bien qu'ils vous ennuyent. Ainsi Nostre-Seigneur et nostre Maistre, qui est appellé par Isaye, Prince de paix, *Princeps pacis* (Isa. 9), revenant de la guerre en laquelle il avoit receu veritablement quantité de playes, mais playes non point dignes de mespris, ains dignes d'un honneur incomparable, et desquelles il fait trophée, et en merite une eternelle loüange, il s'adresse premierement à ses apostres, comme à son peuple bien aymé, et les leur monstre. Touchez, dira-t-il dimanche prochain à S. Thomas : *Infer digitum tuum huc, et vide manus meas; et affer manum tuam, et mitte in latus meum, et noli esse incredulus, sed fidelis* (Joan. 20); Voyez les playes de mes pieds et de mes mains, et mettez, si bon vous semble, vostre main dans mon costé, et voyez que c'est moy-mesme; ce qu'ayant fait, ne soyez plus incredule, ains fidelle, et sçachez que je les ay receues en terrassant vos ennemys, lesquels j'ay desconfits et exterminez. Il en est bien resté encore quelques-uns en vie; mais ne craignez point, car ils ne vous sçauroient nuire, si vous ne voulez; au contraire, vous

aurez pleine authorité sur eux, et partant, demeurez en paix.

Passons outre, et disons quelque chose de la paix que nous devons avoir les uns avec les autres, d'autant que le deffaut de cette paix est la source d'où procedent la plus part des malheurs, afflictions et miseres qu'on voit en ce monde parmy les hommes. Et d'où pensez-vous, mes cheres ames, que provienne tant de pauvreté que plusieurs souffrent, sinon des malheureuses pretentions que quelques-uns ont d'accroistre leurs biens et richesses aux depens du prochain? Qu'est-ce qui ruine la paix, sinon les procez et les ambitions que les uns ont sur les autres, et les desirs des honneurs, dignitez et preeminences? Certes, si la paix estoit entre les hommes, l'on n'y verroit point tous ces malheurs. Bref, rien ne fait tant la guerre à l'homme que l'homme mesme. Il n'y a rien qui ne puisse estre dompté et gouverné par l'homme, que le seul homme; car, si bien le pouvoir absolu que Dieu avoit donné à Adam au paradis terrestre sur tous les animaux a receu quelque dechet par le peché, si est-ce (1) pourtant que l'homme peut dompter les bestes les plus farouches par l'entremise de la raison que Dieu luy a donnée, ainsi que l'experience nous fait voir tous les jours; et si les hommes vivoient en paix les uns avec les autres, rien ne les pourroit troubler. Que craindroient-ils, je vous prie? de quoy auroient-ils peur? des lyons? nullement; car ils auroient assez d'industrie pour eviter leurs rages, et celles de tous les autres animaux, pour cruels qu'ils puissent estre.

C'est pourquoy, Nostre-Seigneur sçachant bien la grande necessité que les hommes avoient de cette paix, il n'a rien tant presché, et ne nous a rien tant recommandé que de nous aymer les uns les autres; et nous voyons qu'il n'inculque rien tant en l'Evangile que le commandement de l'amour du prochain : et pour nous monstrer combien il ayme l'union, il ne visite ses apostres que quand ils sont tous ensemble, vivant les uns avec les autres en une saincte concorde et union. Et si bien il s'apparut aux deux disciples qui alloient en Emaüs, et qui estoient sortis de la ville de Hierusalem, qui represente la paix, estant appelée maison ou vision de paix, nous ne devons pourtant pas croire que ce qu'il a fait pour ces deux disciples, il le veüille fayre pour plusieurs autres, car nous voyons que S. Thomas ne receut cette grace qu'apres qu'il fut retourné en l'assemblée des apostres : de mesme, si nous ne vivons en paix et union les uns avec

(1) Encore est-il.

les autres, nous ne devons pas attendre la grace de voir Nostre-Seigneur ressuscité.

Parlons maintenant de la paix que nous devons avoir avec nous-mesmes. Et pour mieux entendre cecy, il faut que nous sçachions ce que dit le grand Apostre, que nous avons deux parties en nous, lesquelles se font une guerre perpetuelle, à sçavoir, l'esprit et la chair; car la chair convoite contre l'esprit, et l'esprit a ses loix tout-à-fait contraires à celles de la chair : *Caro concupiscit adversus spiritum, spiritus autem adversus carnem: hæc enim sibi invicem adversantur, ut non quæcumque vultis, illa faciatis* (Galat. 5). Et chascune de ces parties a ses adherans, c'est-à-dire des inclinations contraires l'une à l'autre, ainsi que l'experience nous l'apprend tous les jours, et que le mesme Apostre l'a experimenté : *Video autem aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ* (Rom. 7). La chair a la partie concupiscible et certaines facultez et sens communs de l'ame qui combattent en sa faveur contre l'esprit, lequel n'a pour toutes ses forces que trois soldats qui combattent pour luy, et lesquels encores font à tous propos des faux-bons et des cheutes en la fidelité qu'ils luy doivent, se rangeant du costé de la chair, afin de combattre pour elle contre luy. Or, si ces soldats estoient fidelles, l'esprit n'auroit nulle crainte, ains il se mocqueroit de tous ses ennemys, ainsi que font ceux qui se treuvent au donjon d'une forteresse qui est imprenable, ayant des munitions suffisantes pour vivre, bien que les ennemys soient jusques aux faux-bourgs, ou mesme que la ville fust prise.

Que nous represente ce donjon? Rien autre, certes, que la partie superieure de nostre ame, et pourveu qu'elle soit accompagnée de ses trois soldats, qui sont l'entendement, la memoire et la volonté, elle ne craint rien ; car l'esprit aura tousjours le dessus, et quoy que le diable, le monde et la chair ayent bandé toutes leurs forces contre luy, ils ne seront pas capables de le troubler ny espouvanter. Ils broüilleront bien quelque chose, se servant des sens et facultez inferieures de l'ame; mais pourtant ils ne sçauroient luy nuire en la vertu de la paix que Nostre-Seigneur nous a acquise; et si l'esprit demeure fermement attaché aux veritez de la foy, et qu'il soit de bonne intelligence avec ses trois soldats, il se mocquera de tous ses ennemys, et en demeurera vainqueur.

Les plus puissantes armes que les chrestiens puissent avoir pour resister à leurs ennemis, c'est la paix de l'esprit; et s'ils taschent de la conserver, indubitablement ils demeureront tous-

jours victorieux dans les combats : mais si la paix leur manque, et que cette intelligence entre l'esprit, l'entendement, la memoire et la volonté, vienne à defaillir, tout est perdu, l'homme perira.

Lors que l'entendement se tient ferme en la croyance des veritez que Nostre-Seigneur nous a apprises, et que la foy nous enseigne, il a une force incomparable au-dessus de la chair; mais quand il vient a escouter les raisons et les harangues qu'elle luy represente pour le detourner de l'attention de ces divines veritez, incontinent il tombe dans le peché, ainsi que l'experience nous le fait voir tous les jours en la pluspart des hommes.

Nul ne peut douter que Nostre-Seigneur n'ayt dit, que les pauvres d'esprit et ceux qui souffrent persecution sont bienheureux : et l'entendement, au lieu de demeurer fermement attentif a cette verité, va recevoir les suggestions de la chair, laquelle lui represente qu'il faut avoir des biens, et beaucoup, afin de luy donner toutes ses ayses et commoditez, et voila quant et quant (1) la guerre. La chair dicte miserablement à l'entendement, que ceux qui sont pauvres ne sont pas estimez ; il escoute cette proposition, et le voila troublé. En somme, tout ce que la chair desire est tout-à-fait contraire à l'esprit, lequel estant esclairé de la lumiere celeste, ne se peut empescher de voir que tous ses desirs sensuels et mondains sont tout-à-fait contraires à la raison; de sorte que n'osant les approuver, il souffre une guerre tres grande, voyant l'un de ses soldats presque gaigné, et lequel veut quitter son party, ce qu'il ne fait que trop souvent.

Or, si nous disons que nous avons la foy, nous la devons monstrer par les œuvres; et si nous voulons avoir la paix de l'esprit parmy la guerre de la chair, il faut tenir l'entendement fermement attaché aux veritez que Nostre-Seigneur nous a apprises et enseignées, et l'empescher de recevoir toutes les raisons contraires que l'amour-propre nous suggere, ne donnant jamais la liberté à nostre esprit d'escouter les malheureuses suggestions qu'il nous propose; car de cela a procedé la perte des anges et des hommes.

Les anges apostats, pour avoir escouté cette fausse opinion qu'ils devoient estre comme Dieu, se perdirent en leurs pensées; mais S. Michel ayant entrepris de resister à leur temerité : Miserables, leur dit-il, *Quis ut Deus?* Qui est comme Dieu? Et au son de cette parolle, ils furent tous miserablement precipitez

(1) Quant et quant, *En même temps.*

dans le profond des enfers et malheureux pour jamais. Mais soudain, que le diable vit que son orgueil et son ambition outrecuidée (1) l'avoit perdu, il le fut presenter à nostre pauvre mere Eve, luy disant qu'elle ne mourroit point, bien que Dieu l'eust dit, ains qu'elle luy seroit semblable en mangeant du fruict deffendu : *Nequaquam morte moriemini : scit enim Deus, quod in quocunque die comederitis ex eo, aperientur oculi vestri, et eritis sicut dii, scientes bonum et malum* (Gen. 3). Mais au lieu de se tenir ferme en la parolle que Dieu luy avoit dite, elle escouta ce malheureux esprit, et consentit à cette perverse et detestable proposition, qui fut cause qu'elle se perdit et son mary avec elle. O qu'elle eust bien mieux fait de respondre à l'ennemy : Miserable ! laisse-nous demeurer en la bassesse et humilité en laquelle nous avons esté creez, et en la sousmission et obeyssance que nous devons à Dieu, plustost que de nous proposer un eslevement duquel tu as esté precipité par ton orgueil.

O que le pauvre Adam eust esté heureux de demeurer seul sans estre marié, d'autant qu'il n'eust pas encourru l'indignation de Dieu en contrevenant à son commandement !

Nos entendemens sont ordinairement si pleins de raisons, d'opinions et de considerations, que l'amour propre nous suggere, que cela cause une grande guerre en l'ame ; car, au lieu de nous arrester et attacher fermement aux parolles de Nostre-Seigneur, nous nous servons des raisons que la prudence humaine nous fournit, disant qu'il faut bien estre discret et moderer un peu les choses, afin que tout aille bien ; cependant c'est tout au contraire, car c'est afin que tout aille mal. Et certes, pour l'ordinaire, l'on ne sçait de quel biais prendre ces personnes qui se servent de cette fausse prudence, parce que, faute de simplifier leur entendement, ils ne veulent pas recevoir les advis qu'on leur donne, apportant tousjours des raisons contraires pour soustenir leur opinion, quoy que mauvaise, de maniere que lorsqu'ils s'y sont une fois attachez, on ne sçait plus que fayre avec eux. *Estote prudentes* (Matth. 10) ; Soyez prudens, dit Nostre-Seigneur en l'Evangile ; servez-vous de la prudence, car elle est bonne, mais servez-vous-en rarement et seulement pour la gloire de Dieu, et en sorte que vous la rendiez sousmise à la simplicité.

Nostre-Seigneur donc, voyant ses apostres entortillez en diverses considerations et doutes de l'accomplissement de sa promesse, n'ayant pas la patience que le jour fust venu, se monstre à eux, et

(1) Outrecuidante.

leur donne sa paix : *Pax vobis,* leur dit-il; que vos entendemens soyent pacifiez par le rejet de tant de considerations de la prudence humaine qui vous causent de la deffiance : voyez mes playes, et ne soyez pas mescroyans. O que la foiblesse de l'esprit humain est grande! Nostre-Seigneur a dit : Tout ce que vous demanderez au Pere en mon nom, il vous sera donné : *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis* (Joan. 10). Mais d'autant qu'il ne nous donne pas tousjours ce que nous demandons, ou que nous ne le recevons pas sitost que nous voudrions, incontinent nous sommes chancelans en la foy de cette promesse. J'ay desja tant demandé à Dieu une telle vertu (dira quelqu'un), et cependant je ne l'ay pas encore. O patience! le jour n'est pas passé, vous n'estes qu'au matin, et vous doutez? attendez au soir de cette vie mortelle, car indubitablement, si vous perseverez à la demander, vous l'obtiendrez.

Les apostres donc n'estant pas encore confirmez en la foy, et ne voyant pas Nostre-Seigneur ressuscité si promptement qu'ils desiroient, ils en entrerent en perplexité, et commencerent à douter, disant en eux-mesmes : O que nous eussions esté heureux si nous eussions eu un maistre qui eust esté immortel! et plusieurs autres et semblables pensées qu'ils avoient, par lesquelles ils monstroient bien qu'ils estoient en doute de l'effect de la promesse de Nostre-Seigneur; et partant, il leur dit, pour les accoiser : *Pax vobis,* la paix soit avec vous. C'est assez parlé sur ce subjet, car vous voyez bien maintenant que ce qui cause la guerre en nos ames et qui en chasse la paix, ne provient, sinon de ce que nous manquons de foy et d'asseurance és (1) parolles de Nostre-Seigneur, et que nous escoutons les raisons de la prudence humaine.

Le second soldat de nostre esprit est la memoire, la fidelité duquel venant à faillir, le trouble se fait grand en l'ame; d'autant que la memoire est le siege de l'esperance et de la crainte. Or je sçay bien que l'esperance est en la volonté; mais pour m'expliquer, je veux dire ainsi maintenant. Nous devons doncques sçavoir que la pluspart des troubles que nous avons, viennent dequoy l'imagination des sens et de la chair represente frequemment des ressouvenirs mondains et terrestres à l'imagination de l'esprit, lesquels estant receus par la memoire, elle commence soudain d'entrer en deffiance, et au lieu de s'occuper à se ressouvenir des promesses de Nostre-Seigneur, en faysant des actes d'esperance, et demeurant ferme en la confiance que nous

(1) Dans les.




devons avoir en luy, que tout perira plustost que ses promesses viennent jamais à manquer, il arrive que nous nous laissons aller à des vaines craintes de n'avoir pas assez de cecy ou de cela, et partant les inquietudes arrivent, la chair employe toutes ses forces contre l'esprit, attirant de son costé l'entendement et la memoire pour combattre pour elle. Et puis c'est grand pitié du degast que ce manquement de paix fait en l'ame.

Au lieu que si, la memoire demeuroit ferme aux promesses de Dieu, sans varier, s'asseurant sur la verité de ses parolles, se confiant en sa bonté, qui est si grande, que non seulement il se rend fidelle aux ames qui se confient en luy, ains encore il en prend un soin tendre et amoureux : O qu'heureuses seroient celles qui auroient logé en Dieu toutes leurs esperances! ô que nous serions heureux, mes cheres ames, si nous occupions bien nostre memoire à nous ressouvenir des promesses que nous avons faites au baptesme, par lesquelles nous avons renoncé au diable, au monde et à la chair ; promesses que les religieux et religieuses reconfirment par le moyen de leurs vœux, par lesquels ils s'obligent, non seulement de garder les commandemens de Dieu, ains encore de suivre ses conseils, afin de se rendre tousjours plus agreables aux yeux de sa divine Majesté. O que nous serions heureux si nous nous ressouvenions bien de ces sainctes promesses, et que nous fussions fidelles à les garder! car sans doute Nostre-Seigneur viendroit à nous, et nous diroit : ***Pax vobis,*** paix vous soit, comme il fit à ses apostres.

Le troisiesme soldat de nostre esprit, et le plus fort de tous, est la volonté ; d'autant que nul ne peut surmonter la liberté de la volonté de l'homme ; Dieu mesme qui l'a creée ne veut en façon quelconque la forcer ny violenter : et neantmoins elle est si lasche que bien souvent elle se laisse gaigner aux persuasions de la chair, se rendant à ses suggestions, bien qu'elle sçache qu'elle est le plus grand ennemy que l'homme ayt et qu'elle ressemble à cette felonne Dalila, qui trompa meschamment ce pauvre Samson duquel elle estoit si cherement aimée (Jud. 16). La chair a des ruses nompareilles pour vaincre l'esprit, et l'attirer à ses brutales inclinations. Mais nostre volonté a encore un autre ennemy qui luy cause beaucoup de peines, et luy fait souvent quitter le party de l'esprit, qui est comme son tres cher espoux : et cet ennemy n'est autre que la multitude des desirs que nous avons de cecy et de cela, car nostre volonté est d'ordinaire si pleine de pretentions et de desseins, que bien souvent elle ne fait rien que

s'amuser à les regarder l'un apres l'autre, au lieu de s'occuper à en faire reüssir quelques-uns des plus profitables.

Combien avez-vous de desirs en vostre volonté, dira-t-on à quelqu'un? — Je n'en ay que deux. — C'est trop, car il n'en faut qu'un; Nostre-Seigneur nous l'a luy-mesme enseigné : *Porro unum est necessarium, Maria optimam partem elegit* (Luc. 10); Une seule chose est necessaire, dit-il; Marie a choisi la meilleure part, c'est-à-dire qu'elle a choisi cet *un* necessaire tout seul : mais quel est-il, cet *un* necessaire? c'est Dieu, mes cheres sœurs, qu'il faut aymer, et rien autre; certes, qui ne se contente pas de Dieu, qui est tout, merite de n'avoir rien.

Mais (direz-vous) ne faut-il pas aymer le prochain, ny les exercices spirituels? puis que vous dites qu'il ne faut aymer que Dieu, et ne vouloir que luy seul, pourquoy donc tant de livres, de predications, et choses semblables? Un exemple vous fera entendre cecy. Vous regardez cette muraille qui est blanche, et je vous demande qu'est-ce que voyez? Je voy, direz-vous, cette muraille; mais ne voyez-vous point l'air qui est entre vous et elle? Non, parce que je ne regarde que la muraille, et bien que ma veuë traverse et passe parmy l'air qui est d'icy là, neantmoins je ne le void pas, d'autant que je n'y arreste pas ma veuë. De mesme pourriez-vous dire : En aymant Dieu, je rencontre plusieurs autres choses, comme sont le prochain, les livres, les predications, l'oraison, le prochain que j'ayme vrayement bien; mais mon dessein principal estant de n'aymer que Dieu seul, cela fait que j'ayme toutes ces choses et que je m'en sers, mais ce n'est qu'en passant, pour m'exciter davantage à l'aymer plus parfaictement car tel est mon vouloir.

En fin finale, si nous voulons avoir la paix en nous-mesmes, il ne faut avoir qu'une seule volonté, et qu'un seul desir, imitant le grand S. Paul, qui ne vouloit sçavoir ni prescher qu'une seule chose, à sçavoir, Nostre-Seigneur Jesus-Christ, et iceluy crucifié : *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum* (I. Cor. 2). C'estoit toute sa doctrine, en cela consistoit toute sa science; c'estoit en cette mort precieuse de nostre divin Sauveur, qu'il occupoit tout son entendement et sa memoire; c'estoit en ce seul amour du crucifix qu'il avoit arresté tous ses desirs et toutes ses volontez. Ainsi puissions-nous faire, mes cheres ames, car nous possederons comme luy la vraye paix, si nous ramassons bien toutes nos puissances et facultez interieures, afin de les occuper toutes en l'amour de nostre doux Sauveur, lequel sans doute ne manquera

pas de nous visiter, afin de nous donner cette saincte paix qu'il donna aujourd'huy à ses apostres bien-aymez. Ah! mon Dieu, que cette paix est differente de celle que le monde donne à ses favoris! les mondains se vantent quelquesfois qu'ils possedent la paix; mais pour l'ordinaire c'est une paix fausse, et laquelle est enfin suivie d'une tres grande guerre.

Imaginez-vous, je vous prie, de voir deux navires ou barques qui voguent sur la mer, dont l'une soit celle de Nostre-Seigneur et nostre Maistre avec ses apostres, en laquelle il dort doucement; et voyez que pendant son sommeil les vents s'eslevent, la tourmente devient si grande, et les vagues si impetueuses qu'elles semblent devoir à tout moment faire perir le navire : et considerez comme les apostres, esmeus du present danger, courent de proüe en poupe et de poupe en proüe; enfin voyant qu'ils ne peuvent resister à cet orage, ils reveillent Nostre-Seigneur, lui disant : *Domine, salva nos, perimus* (Matth. 8); Maistre, nous perissons, si vous ne nous secourez. O pauvres gens! dequoy vous troublez-vous? n'avez-vous pas avec vous celuy qui pacifie toutes choses? *Quid timidi estis, modicæ fidei?* que craignez-vous, gens de petite foy, dit Nostre-Seigneur : *Tunc surgens imperavit ventis, et mari, et facta est tranquillitas magna;* Et incontinent se levant, il commanda aux vents et à la mer de s'accoiser, et le calme se fit soudainement à sa parolle, apres quoy il persevera de dormir en paix : paix qui procedoit de la pureté et candeur de son ame; en quoy il fut apres suivy de son grand apostre S. Pierre, lequel dormoit fort tranquillement, quand l'ange le vint tirer de la prison, la nuict mesme du jour qu'on le devoit faire mourir. Car c'est chose certaine que les vrais amis de Dieu sont tousjours tranquilles et conservent tousjours la paix que Nostre-Seigneur leur a acquise par sa mort, dans les tribulations et afflictions, pour grandes qu'elles puissent estre.

L'autre barque de laquelle je veux parler, et qui represente bien naïfvement la paix des enfans du monde, est celle dans laquelle Jonas estoit; car les vents s'estant eslevez exciterent en la mer une si grande tourmente, que les matelots, ne sçachant plus que faire pour eviter le peril imminent de la mort, où ils se voyoient presque reduits, le patron s'en va au fonds du navire, *ad interiora navis,* où trouvant le pauvre Jonas, *qui dormiebat sopore gravi,* qui dormoit, non d'un sommeil de paix, ains d'un sommeil de detresse, il l'aborda, et luy dit : Quoy, miserable, tu dors en l'extreme affliction où nous sommes; leve-toy, et invoque ton Dieu : *Et accessit ad eum gubernator, et dixit ei :*

Quid tu sopore deprimeris? surge, et invoca Deum tuum (Jon. 1). Lors quelques-uns de ceux qui estoient dans le navire s'estant enquis de Jonas d'où il estoit, et où il alloit : Helas! dit-il, je suis un pauvre homme hebrieu, qui fuy de devant la face de Dieu justement irrité contre moy; ce qu'ayant entendu, ils le jetterent dans la mer.

O que cet exemple nous represente merveilleusement bien les pecheurs, lesquels, pensant fuyr l'ire de Dieu, se vantent de dormir d'un doux repos, comme s'ils possedoient la paix : mais enfin ils sont bien trompez à leur reveil, c'est-à-dire, à l'heure de la mort, où ils se trouvent environnez de mille troubles qui sont prests de les precipiter dans la mer des tourmens eternels, s'ils ne se repentent, et ne se retournent du costé de la divine Bonté, pour implorer sa misericorde sur eux, afin qu'ils puissent, par le moyen de leur contrition, recouvrer la grace qu'ils ont perduë dans leur fausse paix, qui doit estre appellée plustost trouble que tranquillité, puisqu'elle se termine enfin en une inquietude insupportable.

Vous voyez doncques bien maintenant que la vraye paix ne se treuve que parmy les enfans de Dieu qui sont dans la saincte Eglise, et qui vivent selon sa volonté en l'observance de ses saincts commandemens : mais que beaucoup plus grande est celle que possedent ceux qui ne vivent pas seulement en l'observance des divins commandemens, ains encore des conseils evangeliques! d'autant qu'en la parfaitte mortification de soy-mesme, se trouve la vraye paix : c'est pourquoy les enfans de la paix font une continuelle guerre à leur chair, resistant si fidellement à toutes ses attaques, sans jamais se lasser, pour violentes qu'elles soient, qu'elle n'a nul pouvoir de troubler leur repos, non plus que le diable et le monde, ainsy que nous avons dit. Neantmoins, il faut qu'un chascun de nous sçache qu'il ne doit pas demeurer en une paix accompagnée de faineantyse; car il faut tousjours combattre. Nous pouvons bien affayblir cet ennemy; mais pourtant nous ne le pouvons pas abattre ny precipiter tout à fait, parce que c'est l'un de ces goujats que Dieu a laissez en vie pour nous exercer, bien qu'il ne nous puisse nuire, si nous ne le voulons.

La chair fait sa demeure dans nostre sein, cela veut dire que nous la portons avec nous; c'est pourquoy elle inquiete quelquesfois nos cœurs, ayant des ruses estranges pour dresser des embusches à l'esprit : mais toutesfois, si nous nous tenons fermes dans le donjon de nostre ame, accompagnez des trois soldats

que nous avons dit, nous serons les plus forts, et possederons la vraye paix, laquelle nous rendra tousjours contens dans les persecutions, parmy les injures, mespris, afflictions et contradictions, et enfin en tout ce qui nous arrivera contraire a la nature.

Et puis qu'il vient à mon propos, je vous rapporteray sur ce subjet une histoire que je lisois il y a quelque temps, dans la vie des Peres du desert, d'un jeune homme, lequel estant touché de l'esprit de Dieu, et desirant d'entrer en religion, il s'en alla treuver un bon Pere qui estoit dans l'un des monasteres de la Thebaïde, auquel il raconta son dessein, le suppliant avec beaucoup d'humilité, en luy faisant une harangue digne de sa ferveur, de le vouloir recevoir pour son disciple : Mon Pere, luy dit-il, je viens à vous, afin qu'il vous playse m'enseigner comment je pourray faire pour estre bientost parfaict. Car absolument il le vouloit estre, et encore que ce fust bientost. Ce bon Pere l'entendant ainsi parler, loüa fort son dessein, et luy respondit : Mon fils : quant à vous enseigner la voye de vous perfectionner, je le feray de bon cœur : mais que vous soyez si tost parfaict que vous le desirez, je ne vous le puis pas promettre, d'autant qu'en cette mayson, pas plus qu'ailleurs, nous n'avons point de la perfection toute faite, ains il faut que chascun fasse la sienne. Ce pauvre jeune homme, qui pensoit que la perfection luy seroit donnée comme l'on donne l'habit de religion, fut bien estonné; car ce bon Pere, poursuyvant son propos, luy dit : Mon fils, la perfection ne s'acquiert pas comme vous pensez, tout d'un coup : l'on n'y sçauroit parvenir si promptement; il faut passer tous les degrez, commençant par les plus bas pour monter jusques aux plus hauts. Ne voyez-vous pas qu'en l'eschelle de Jacob il y avoit des eschellons qu'il falloit monter l'un apres l'autre pour parvenir jusques au sommet d'icelle, ce qui ne se pouvoit faire qu'avec beaucoup de peine et de travail? de mesme, mon fils, l'on ne sçauroit parvenir à la perfection qu'avec de grandes difficultez; et partant si vous la voulez avoir, je vous enseigneray bien comment elle s'acquiert, pourveu que vous ayez bon courage, et que vous fassiez fidellement ce que je vous diray.

Ce jeune homme, qui avoit un grand desir de se perfectionner, promit qu'il feroit fidellement tout ce qu'il luy diroit; lors le bon Pere luy dit : Mon fils, il faut que trois ans durant, outre la generale prattique de toutes les vertus, vous entrepreniez encore de soulager tous les freres du monastere, de sorte que si vous rencontrez le cuisinier qui va puiser de l'eau, ou qui va

querir ou fendre du bois, vous y alliez pour luy; puis en rencontrant d'autres chargez, vous preniez leurs charges et les souslagiez en les portant pour eux : bref, que vous vous rendiez le valet de tous en les servant generalement en toutes choses, sans vous espargner en rien. Aurez-vous bien le courage de faire cela? Ce bon novice, ayant entendu cette proposition, s'y sousmit humblement, demandant si au bout de ces trois ans il seroit parfaict. De cela, dit le Pere, je ne le puis pas sçavoir, faites bien seulement cette prattique, et puis nous verrons ce qui en sera. Or, les trois ans estant expirez, il s'en revint treuver son maistre pour sçavoir s'il estoit parfaict : Mon Pere, luy dit-il, me voicy au bout de mon terme. Ce n'est pas tout, mon fils, dit le bon Pere, il ne faut pas s'arrester là, mais il faut encore entreprendre un autre exercice pour trois ans, si vous voulez acquerir la perfection. Vous avez bien et fidellement fait ce que je vous avois recommandé ces trois années, il est vray, mais il ne faut pas s'arrester-là. O Dieu! dit le pauvre novice, quoy! n'est-ce pas encore fait? faut-il derechef recommencer? est-il requis de faire si souvent des noviciaux? trois ans ne suffisent-ils pas? Helas! je pensois que je serois parfaict en le voulant estre, et cependant il y a encore tant à faire! Apres qu'il eut bien fait toutes ses plaintes, son bon maistre ne s'en estonnant pas beaucoup, commença à l'encourager, luy disant, que puisqu'il avoit desjà tant fait, il falloit poursuyvre; que la perfection estoit une chose d'un si grand prix, et laquelle apportoit tant de bien aux ames qui la possedoient qu'il ne falloit pas plaindre sa peine, ny le temps qu'on employe à l'acquerir. Enfin le pauvre novice fut si bien persuadé, qu'il promit de faire encore ces trois années ce qu'il luy diroit.

Or, la prattique que ce bon Pere luy recommanda fut de recevoir si bien les mortifications, mespris, corrections et humiliations, que jamais il ne manquast de faire quelque service, ou quelque present à ceux qui les luy feroient, et le plus promptement qu'il pourroit, et s'il n'avoit autre chose à donner, qu'il fist des boucquets pour leur presenter, ou des nattes, ou telles semblables choses : ce qu'il promit d'accomplir, et le fit fort fidellement, bien qu'il ne manquast pas d'exercice; d'autant que le bon Pere ayant donné le mot du guet aux religieux, ils l'esprouverent comme il falloit, si qu'à tous propos il estoit en peine de faire des presens, car les mespris, humiliations, mortifications et espreuves, ne luy manquoient point.

Or, ce second noviciat estant derechef parachevé, il vint rendre

compte à son maistre, plein de desir de sçavoir s'il avoit acquis la perfection. Mais le Pere luy dit : Mon fils, il n'appartient qu'à Dieu seul de juger si vous estes parfaict ou non; si vous voulez neantmoins, nous en ferons bien encore une petite espreuve. Le Pere donc le fit tout barboüiller, et le mena ainsi dans une ville qui estoit toute proche de là, à la porte de laquelle il y avoit des soldats qui n'avoient autre chose à faire qu'à regarder les passans, afin de treuver en eux quelque subjet de rire; de maniere qu'aussi-tost qu'ils virent ce pauvre jeune homme ainsi fait, ils commencerent à se mettre apres luy : qui le broquardoit de parolle, qui venoit jusques aux coups, les autres l'injurioient; bref, ils s'en joüoient tout ainsi que d'un fol, et ce qui leur faysoit croire qu'il le fust, c'estoit que, tandis qu'ils le traittoient de la sorte, il avoit une telle joye dans son cœur, qu'elle paroissoit mesme sur sa face; car, à mesure qu'on luy disoit plus d'injures, il paroissoit plus content et joyeux, ce qui satisfaisoit grandement le bon Pere, qui le regardoit pendant cette espreuve. Mais d'un autre costé cela estonnoit merveilleusement les assistans; de maniere que l'un des soldats, retournant enfin son esprit sur la contenance de ce pauvre novice, plein d'estonnement il commença à l'interroger, et luy demander comment il pouvoit rire, ne pouvant comprendre comme un homme pouvoit estre si insensible aux injures qu'il paroissoit. Surquoy vous remarquerez en passant, que Nostre-Seigneur permet tousjours que les vertus de ses vrays serviteurs soient recognües par quelqu'un. Lors ce bon novice luy respondit : O certes, il me semble que j'ay bien subjet de rire et d'estre content, d'autant que je possede la paix en mon ame parmy toutes les mocqueries et les attaques que vous me faites; mais de plus n'ay-je pas un grand subjet d'estre content? car en verité vous m'estes bien plus doux que ne m'a pas esté mon maistre que vous voyez là, et lequel m'a icy amené, d'autant qu'il m'a tenu trois ans en telle subjection, qu'il falloit tousjours que je fisse quelque present à ceux qui me mal-traittoient, pour recompense de l'offense qu'ils m'avoient faite; et cependant vous autres, qui taschez de me tourmenter et affliger, ne m'obligez point à vous en recompenser.

Considerez un peu, mes cheres filles, combien grande estoit la paix que ce jeune homme possedoit en son ame, puisque les injures, les mespris et risées d'une troupe de desbauchez ne l'esmouvoient aucunement. Or, c'est cette vraye paix que je vous desire, paix laquelle se conserve et s'accroist emmy (1) la guerre,

(1) Parmi.

et les tourbillons des vents, des persecutions, humiliations, mortifications et contradictions que nous rencontrons en cette vie mortelle; afflictions et peines qui seront enfin suivies d'un repos eternel, et de tres-douces consolations, pourveu que nous les ayons souffertes, à l'imitation de ce bon religieux, avec la paix interieure de l'esprit; paix laquelle ne s'acquiert en cette vie que par l'union de l'entendement, de la memoire et de la volonté avec l'esprit, et de l'esprit avec Dieu, ainsi que nous vous avons monstré; paix laquelle ne se peut treuver hors la saincte Eglise, ainsi que l'experience nous l'enseigne tous les jours; paix enfin finale, qui ne se rencontrera jamais qu'en l'obeyssance du sainct Evangile, puisqu'il n'y a point de salut hors de là. C'est pourquoy je vous exhorte, mes cheres ames, de vous attacher fidellement à cette saincte doctrine, afin que vous puissiez recevoir la benediction eternelle du Pere, du Fils, et du Sainct-Esprit. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

SERMON

POUR LE JOUR DE L'INVENTION DE LA SAINCTE CROIX.

Absit mihi gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi, per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.

Jà (1) n'advienne que je me glorifie, sinon en la croix de Jesus-Christ, par lequel le monde m'est crucifié, et je suis crucifié au monde.

(Gal. 6.)

Si le prophete Jonas se consola tant au lierre que Nostre-Seigneur luy avoit preparé, que l'Escriture dit : *Et lætatus est Jonas super hedera, lætitia magna* (Jon. 4); Que Jonas fut grandement joyeux de ce lierre, quelle doit estre l'allegresse des chrestiens en la saincte Croix de Nostre-Seigneur, sous laquelle ils sont bien plus à l'ombre que Jonas n'estoit sous le lierre? Ils sont bien mieux deffendus et contre-gardez par ce bois sacré que Jonas ne fut par le lierre, *Absit mihi, etc.* Donc jà n'advienne que nous nous glorifiions sinon en la Croix. Or disons donc : Que Jonas se rejouisse au lierre; qu'Abraham fasse festin aux anges sous l'arbre (Gen. 18); qu'Ismaël soit exaucé sous l'ardre

(1) Déjà plus.

au desert (Gen. 21); qu'Helie sait nourry sous le genievre en la solitude (III. Reg. 19), quant à nous, nous ne voulons point d'autre ombre que celle de la croix, n'y d'autre festin que celuy qui nous y est preparé; nous y voulons addresser nos pleurs et nos cris, nous ne voulons d'autre nourriture que les fruicts de la Croix : *Absit mihi gloriari, etc.* Jà n'advienne donc que nous nous glorifiions en aucune autre chose. Et de vray, qu'est-ce, se glorifier en une chose? C'est se priser, estimer, tenir heureux et grand en icelle (1) : *In iis,* dit doctement le docteur angelique S. Thomas, *unusquisque gloriatur in quibus se magnum existimat;* Chacun se glorifie en ce en quoy il s'estime grand.

Or les biens esquels (2) nous nous estimons grands sont de trois sortes : de l'ame, du corps et de fortune. Qui se glorifie en son sçavoir; qui en sa santé, force et beauté; qui en sa qualité, degré et richesse. Mais quoy! *Vanitas vanitatum et omnia vanitas* (Eccl. 1); Vanitez des vanitez, toutes ces choses sont vanitez. *In imagine pertransit homo* (Psal. 38); L'homme passe comme une ombre. Quant au sçavoir : *Comparatus est jumentis insipientibus* (Psal. 48); Il est comparé au cheval qui est sans entendement. Quant au corps : *Pulvis est;* Il n'est que poudre. Quant aux richesses et aux biens de fortune : *Mundus transit et concupiscentia ejus* (I. Joan. 2); Le monde et sa convoitise passe. Jà n'advienne donc qu'on s'y glorifie, et qu'on s'estime grand pour si peu de chose. Mais en la Croix de Nostre-Seigneur, ô quelle gloire! si celuy-là qui estoit si grand qu'il estoit Dieu, y constitue son exaltation, sa clarification, s'il l'appelle la *porte* de sa gloire, que vous reste-t-il à faire, et que me reste-t-il à dire, sinon que vous ayez le mesme sentiment en vous par imitation, qui a esté en Jesus-Christ? lequel, combien qu'il fust Dieu, et qu'il n'ayt point estimé fayre tort à son Pere eternel de s'esgaler à luy, il s'est neantmoins aneanty luy-mesme, et pour ce, Dieu l'a exalté, etc. : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu, qui cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est se esse æqualem Deo, sed semetipsum exinanivit, propter quod, etc.* (Philip. 2).

Mais voyons un peu quelle sorte de gloire Nostre-Seigneur a prise par la Croix. Lisez de grace en cette Croix, et vous y apprendrez la gloire que Nostre-Seigneur a prise en icelle, et ne treuvez pas estrange que je vous renvoye à ce livre pour y apprendre vostre leçon, car c'est le plus excellent livre de tous ceux qui jamais furent composez : et partant, qui desire la

(1) Elle. — (2) Dans lesquels.

gloire de la science, qu'il s'approche avec une saincte pensée, et qu'il lise ce sainct livre, il y apprendra la plus profonde doctrine qui fut oncques (1) : car que diray-je jamais de plus admirable que ce que je vay dire, que Nostre-Seigneur mesme a appris en ce livre une chose qu'il n'avoit jamais sceu par experience, une leçon qu'il n'avoit jamais apprise en toute son eternité? et c'est cette leçon dont parle l'apostre S. Paul aux Hebreux : *Didicit ex iis quæ passus est, obedientiam* (Heb. 5) ; Qu'il a appris l'obeyssance par les tourmens qu'il a endurez. Si donc on se veut glorifier en sçavoir, que ce soit en la science de ce livre du Nouveau Testament. S. Paul racontant aux Hebreux comme l'Ancien Testament fut dedié, il dit que Moyse ayant leu tous les commandemens de la loy, prenant le sang des veaux et des boucs, avec l'eau et de la laine pourprine, et l'hysope : *Ipsum quoque librum et omnem populum aspersit* (Heb. 9) ; Il aspergea le livre et tout le peuple; mais toutes ces choses ne contenoient que la figure de ce qui se devoit faire au Nouveau Testament : *Omnia in figuris contingebant illis* (I. Cor. 10). Or, où est le livre que Nostre-Seigneur a aspergé de son sang au Nouveau Testament? sinon la Croix en laquelle ayant leu tous les commandemens de la loi, qui n'est autre sinon : *Diliges Dominum, etc.;* Tu aymeras le Seigneur ton Dieu, etc. *Mandatum novum do vobis, ut diligatis vos invicem* (Joan. 23) : Je vous donne un nouveau commandement, qui est que vous vous aymiez les uns les autres; il crie à haute voix : *Pater ignosce illis;* Mon Pere, pardonnez-leur. *In manus tuas, etc.;* Je remets mon esprit entre vos mains. Enfin il asperge tout le monde de son sang par l'institution des saincts sacremens, particulierement de celuy de l'autel.

La Croix est le vray livre du chrestien, et je vous prends à tesmoin, ô glorieux S. Bernard, tres doux et devost docteur; car où avez-vous repeu vostre entendement de la tres-douce et tres-souëfe (2) doctrine, dont vous nous avez laissé les sainctes instructions? sinon en ce livre, quand vous disiez : *Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi;* Mon bien-aymé m'est un faisceau de myrrhe? Je vous appelle à garant, ô grand S. Augustin, qui, constitué entre les deux mysteres de la Nativité et de la Passion, pouvez dire : D'un costé le sein de la mere m'offre son laict pour m'abreuver; de l'autre des playes salutaires m'offrent du sang pour me nourrir : *Hinc lactor ab ubere, hinc pascor à vulnere.* Je vous prends à garant, ô seraphique S. François, si jamais

(1) Jamais. — (2) Suave.

vous avez appris les saincts et admirables traicts de vos sermons et conversations, sinon en ce sainct livre. Je m'en remets à vostre tesmoignage, ô angelique S. Thomas, qui n'escrivites jamais qu'apres avoir eu recours au crucifix; et vous, ô mon tres-sainct et seraphique docteur Bonaventure, qui me semblez n'avoir eu autre papier que la Croix, autre plume que la lance, autre encre que le sang de mon Sauveur Jesus-Christ, quand vous avez escrit vos divins opuscules. O quel traict d'amour est le vostre quand vous vous escriez : O qu'il fait bon avec le crucifix, j'y veux faire trois tabernacles, l'un en ses mains, l'autre en ses pieds, et le troisiesme en la playe de son costé; là je veux reposer, je veux veiller, je veux lire, je veux parler. Là a appris ses sainctes leçons la devoste S[te] Magdelene, qui puis apres les annonça aux Provençaux. Là a esté instruite la devoste S[te] Catherine Siennoise, qui puis apres nous en a laissé ses devots memoires.

Mais que nous sert-il de produire tant de tesmoins en une chose si claire? Nostre-Seigneur ne veut pas que nous apprenions aucune chose plus particulierement que la debonnaireté et l'humilité; où voulez-vous donc aller, sinon à la Croix, pour l'apprendre? Dont S. Paul, un des plus savans hommes qui furent oncques, s'escrie : Qu'il a estimé n'avoir point d'autre science que Jesus-Christ crucifié : *Arbitratus sum me nihil scire nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum* (I. Cor. 2). Je me suis un peu estendu sur cette premiere glorification que nous devons avoir en la Croix, pour vous conjurer d'y penser et repenser tous les jours, le plus souvent que vous pourrez, et parmy la nuict toutes les fois que vous vous esveillerez. Lisez donc ce livre divin qui vous enseigne la science de salut, et où Jesus-Christ luy-mesme a appris l'obeyssance qui est deuë à Dieu. C'est là le premier subjet que nous avons de nous glorifier en la Croix.

Voici maintenant la seconde glorification; c'est que nostre salut y est attaché. C'est là où Nostre-Seigneur nous a sauvez; car combien que (1) toutes les actions de sa vie, jusques aux plus petites, ayent esté infiniment suffisantes pour operer nostre salut, neantmoins la volonté de Dieu son Pere et la sienne a esté de ne l'accomplir qu'en la croix. O quel subjet à nous de nous y glorifier : *Absit mihi gloriari, etc.* Là encore nous avons esté rendus grands en la santé, force et beauté de l'ame et du corps; car nostre mortalité et resurrection en despendent.

Derechef donc lisez ce livre, et vous y treuverez le nom de

(1) Quoique.

Jesus, qui veut dire Sauveur, et Sauveur *qui salvat populum suum à peccatis eorum; Nazarenus,* Nazareen, qui signifie *floridus,* fleury, qui est encore un autre tres-grand subjet de glorification; car par la Croix nostre ame a esté parée des belles et sainctes fleurs de tant de vertus, de tant d'aureoles si odoriferantes. C'est là où Nostre-Seigneur s'est rendu rose de martyre, violette de mortification, lys de pureté, estant non-seulement pur luy-mesme, mais encore purifiant. Nostre lict est tout jonché et parsemé de fleurs, dit l'ame devoste : *Lectulus noster floridus* (Cant. 1). O bel aubespin (1)! sur vos branches se perchent les oiseaux du ciel (ecclesiastique), par meditation, et là ils gazoüillent doucement en sainctes loüanges : *Absit mihi, etc.;* Jà n'advienne que je me glorifie, sinon en la Croix de Jesus-Christ; car, si on se peut glorifier en la beauté, ô quelle beauté m'est acquise par la Croix! ô certes! j'y ai treuvé une eau qui me rend non seulement blanc et net, mais encore qui m'esclaire : *In quo est vita, salus, et resurrectio nostra;* Et en qui est notre vie, nostre salut et nostre resurrection.

Enfin vous y lirez : *Rex Judeorum;* Roi des Juifs. Tous les chrestiens sont Juifs et enfans d'Abraham selon l'esprit : *Qui filii sunt promissionis, æstimantur in semine* (Rom. 9). Or ce royaume luy est acquis naturellement et par merite sur l'arbre de la Croix : *Propter quòd et Deus exaltavit illum, etc.;* Et parce qu'il est mort en icelle, Dieu l'a exalté. *Ut in nomine Jesus omne genu flectatur* (Philip. 2); Afin qu'au nom de Jesus tout genoüil fleschisse au ciel, en la terre et aux enfers, etc. A cause de quoy, à sa mort, tout l'univers se revest de deüil, et proteste que son roy est mort. Ce qui fut predict par David, quand il dit : *Commoveatur a facie ejus universa terra* (Psal. 95); Que toute la terre seroit esmeuë à sa presence. Et ailleurs il adjouste : *Dicite in gentibus quia Dominus regnavit à ligno* (*Ibid*).; Dites aux nations que Dieu a regné par le bois. O sainct royaume! *Ego si exaltatus fuero à terra, omnia traham ad me ipsum* (Joan. 12); Si je suis eslevé de la terre, j'attireray tout à moy, dit Nostre-Seigneur. *Nunc Princeps mundi hujus ejicietur foras;* Maintenant le prince du monde sera chassé dehors, dit-il en un autre lieu de l'Evangile (*Ibid.*). Et aux Actes des Apostres, il est dit, qu'il s'est acquis l'Eglise par le sang qu'il a respandu sur la Croix : *Ecclesiam quam acquisivit sanguine suo* (Act. 20).

Quelle gloire donc pour nous, mes chers auditeurs, que par

(1) Aube épine.

la Croix nous ayons esté transferez du royaume d'enfer en celuy du ciel; que Nostre-Seigneur, le meilleur roy du monde, nous ayt esté donné! mais quelle gloire que nous-mesmes soyons faits roys et heritiers du royaume celeste! luy est le Christ, mais nous sommes les chrestiens, qui devons estre heritiers de Dieu, et coheritiers de Jesus-Christ; *Hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi* (Rom. 8). O chrestiens, si je vous avois jamais deffendu de vous glorifier, je m'en desdis; soyez desormais glorieux d'estre appellés à cet heritage. Vous sentez-vous point adoucir le cœur, quand on vous dit que vous estes roys? S'il vous plaist, dites donc : O! toutes les richesses du monde ne sont rien, comparables à cette royauté : car elles perissent, et on n'en peut jouyr longuement; mais celles-là sont purement nostres. Jà n'advienne donc que je me glorifie, sinon en la Croix de Jesus-Christ. Cette grande gloire de la Croix l'a rendeüe honorable à un chacun; et partant, Dieu la fit chercher par Helene, mere du grand Constantin, qui alla expres en Hierusalem pour la treuver, et l'ayant treuvée, elle fut incontinent mise en grand honneur parmy toute l'Eglise; et de fait, qui n'honoreroit un si grand reliquaire, une si signalée marque de la charité du Fils de Dieu envers nous?

Je vous proposerois volontiers une belle doctrine de S. Bonaventure, touchant cette veneration de la Croix : mais je veux finir. Il suffit de sçavoir que nous n'adorons pas la Croix pour l'amour d'elle, mais pour l'amour de celuy à qui elle appartient. Cette estime qu'on fait de la Croix plaist infiniment au Crucifix; et jamais nous ne l'honorerons qu'en intention d'honorer le Crucifix, et je vous conseille pour vostre consolation, que quand vous verrez la croix, vous regardiez toujours le Crucifix en icelle. Ainsi cet arbre vous sera bien plus venerable, quand vous y considererez son excellent fruict pendu; ainsi ces espines vous seront plus precieuses, quand vous y verrez cette belle rose; ainsi cet aubespin vous paroistra plus beau, quand vous y verrez ce celeste rossignol qui y habite. Au reste, laissez dire les adversaires : *Multi ambulant, quos sæpè dicebam vobis, inimicos crucis Christi* (Philip. 3); Plusieurs cheminent parmy nous, lesquels, comme j'ay dit souvent, sont ennemys de la Croix de Jesus-Christ. Tout ce qui me met en memoire de Nostre-Seigneur, je l'honore, tout signe de croix se doit tenir en reverence.

Disons donc que ce sainct bois de la Croix est singulierement venerable; car s'il est escrit és psalmes : *Adorabo in loco ubi*

steterunt podes ejus (Psal. 131); J'adoreray le lieu où ses pieds se sont arrestez, comment n'honorerons-nous pas la croix où tout son corps s'est reposé : *Ubi stetit totum corpus?* Et partant il s'ensuit : *Surge, Domine, in requiem, etc.* (*Ibid.*); Levez-vous, Seigneur, pour entrer en vostre repos. Et si on faysoit, dit S. Hierosme, tant d'honneur au tabernacle où reposoit l'arche, combien plus au bois de la Croix, sur lequel a esté estendu le corps de Dieu incarné, qui a esté arrousé, teint et penetré de son sang precieux? Saincte donc est la coustume des chrestiens d'honorer la Croix, et S. Chrysostome, en une homelie, dit ces parolles : *Tanta veneratione lignum illud habetur, quod Christus sit Deus, ut qui partem ex illo habere possunt, auro includant et cervicibus imponant;* Ce bois sacré est en si grande veneration, à cause que Jesus-Christ, lequel y a reposé, est Dieu, que ceux qui en peuvent avoir quelque petite parcelle l'enchassent dans l'or, et la posent sur leur teste par honneur.

Je reviens à Helene, l'honneur des princesses, qui a cherché et treuvé ce sainct bois avec tant de soin, de travaux et de peine. Elle vint au mont Calvaire, où les Gentils avoient mis la statuë de Venus. Regardez la contrarieté : au lieu de la cresche, ils y avoient mis Adonis; et au sepulchre, Jupiter : mais Helene renversa tout cela, et remit en honneur ces saincts lieux. Regardons si en nostre mont de Calvaire, c'est-à-dire en nostre entendement, nous y avons laissé la foy fervente de la Croix qui nous y fut mise au baptesme, ou si nous n'avons point eslevé une idole de Venus en nostre imagination; si en nostre memoire, où la saincte esperance fut mise, nous n'y avons point remis Adonis; et si en nostre volonté, où Dieu avoit mis la charité, nous n'y avons point mis la vanité et l'amour des choses de la terre. Et à l'imitation de cette saincte princesse, ostons, ostons ces figures maudites du monde, ces impressions vaines, et y relevons la Croix, disant, avec le grand Apostre : *Absit mihi gloriari, etc.;* Jà n'advienne que jamais je me glorifie, sinon en la Croix de Jesus-Christ; car c'est là nostre secours. Quand Constantin alla à la guerre, il ouyt une voix qui luy disoit : Tu vaincras en ce signe : *In hoc signo vinces.* Ainsi Dieu veut que nous vainquions par ce signe : *Filii tui armis triumphare jussisti;* Vous nous avez ordonné, ô mon Dieu, que si nous voulons triompher de nos ennemis, que nous nous servions des armes de vostre Fils bien-aymé. Le jour nous y invite, le lieu nous y appelle, la saison nous y porte, nos afflictions ne sont pas encore finies;



donc : *Absit mihi gloriari, etc.;* Donc jà n'advienne que nous nous glorifiions, sinon en la Croix de Nostre-Seigneur Jesus-Christ, en laquelle est nostre vie, nostre salut et nostre resurrection.

DIEU SOIT BENY.

VIVE JESUS!

SERMON

POUR LA FESTE DE SAINCT JEAN PORTE-LATINE.

In illo tempore, accessit ad Jesum mater filiorum Zebedæi cum filiis suis, adorans et petens aliquid ab eo. Qui dixit ei : Qui vis? Ait illi : Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram in regno tuo.

En ce temps-là, la mere des enfants de Zebedée s'en vint treuver Jesus avec ses deux fils, et se prosternant, et l'adorant, luy demanda quelque chose. Jesus luy dit : Que demandez-vous? Ordonnez, lui dit-elle, que mes deux fils, qui sont icy, soient assis l'un à vostre dextre (1), et l'autre à vostre senestre, en vostre royaume. (MATTH. 20.)

LA saincte Eglise celebre aujourd'huy l'une des festes du bien-aymé disciple de Nostre-Seigneur, le glorieux S. Jean, en laquelle je remarque que l'Evangile semble raconter l'une de ses plus grandes tares (2) et imperfections, qui est son ambition, au lieu de raconter ses perfections, graces, vertus et excellences; en quoy j'admire la simplicité des evangelistes qui l'ont escrit, et ce qui nous fait voir que l'Esprit de Dieu est bien contraire à celuy du monde, comme je vous ferai voir maintenant.

Lorsque les personnes du monde veulent loüer ceux qu'elles ayment, elles racontent tousjours leurs graces, vertus, perfections et excellences, leur donnant tous les tiltres et qualitez qui les peuvent rendre plus honorables, et taschent de cacher et couvrir leurs pechez et imperfections, mettant en oubly tout ce qui les pourroit rendre abjects et mesprisables. Mais nostre mere la saincte Eglise fait tout au contraire; car, bien qu'elle ayme uniquement ses enfans, neantmoins, lorsqu'elle les veut loüer et exalter, elle raconte exactement les pechez qu'ils ont commis avant leur conversion, afin de rendre plus d'honneur et de gloire à la majesté de celuy qui les a sanctifiez, en faysant reluire sur eux son infinie misericorde, par laquelle il les a relevez

(1) Dextre, senestre, *droite, gauche.* — (2) Tare, *déchet.*

de leurs miseres et de leurs pechez, les comblant par apres de ses graces, et leur donnant son sainct amour, par le moyen duquel ils sont arrivez à la saincteté.

Certes, nostre bonne mere l'Eglise, en racontant ou escrivant les pechez des saincts, n'a eu autre intention, sinon de nous monstrer qu'elle ne veut pas que nous nous estonnions, ou mettions en peine de ce que nous avons esté, ny des pechez que nous avons commis autresfois, ny de nos miseres presentes, pourveu que nous ayons une ferme et inviolable resolution d'estre tout à Dieu, et d'embrasser genereusement la perfection, et tous les moyens qui nous peuvent faire avancer en l'amour sacré, faysant en sorte que cette resolution soit efficace et produise des œuvres. Certes, nos miseres et foiblesses, pour grandes qu'elles soient, ne nous doivent pas descourager, mais nous doivent plutost faire humilier, et jetter entre les bras de la divine Misericorde, laquelle sera d'autant plus glorifiée en nous, que plus nos miseres seront grandes, si nous venons à nous en relever; ce que nous devons esperer de fayre, moyennant la grace de Nostre-Seigneur.

Le grand S. Chrysostome, parlant de S. Paul, le loüe le plus pertinemment qu'il se peut, et en parle avec tant d'honneur et d'estime, que c'est chose admirable de voir comme il raconte les vertus, perfections, excellences, prerogratives et graces, desquelles Dieu avoit orné et enrichy l'ame de ce sainct apostre; mais apres cela, ce mesme docteur, pour faire voir que tous ces dons et toutes ces graces ne venoient pas de luy, ains (1) de la bonté infinie de Dieu, il parle par apres de ses deffauts, et raconte fort exactement ses pechez et imperfections. Voyez, dit-il, ce cruel persecuteur de l'Eglise, comme Dieu en a fait un vaisseau d'eslection, et comme il a changé ce grand pecheur, en ayant fait d'un loup un agneau! voyez de combien de graces il a remply cet opiniastre et ambitieux, le rendant si sousmis qu'il dit cette parollè : Seigneur, que vous plaist-il que je fasse? et si humble qu'il dit de soy : *Ego sum minimus Apostolorum* (I. Cor. 15); Qu'il est le moindre des apostres et le plus grand des pecheurs; et si charitable qu'il s'est fait tout à tous pour les gagner tous : *Omnibus omnia factus sum ut omnes facerem salvos* (I. Cor. 9). Qui est malade (dit ce grand apostre) avec lequel je ne sois malade? qui est triste, avec lequel je ne sois triste? qui est joyeux, avec lequel je ne me rejouysse? qui est scandalizé, avec lequel je ne sois scandalizé? Certes, les anciens Peres qui escrivoient la vie des Saincts, estoient grandement

(1) Mais.

exacts à raconter leurs deffauts et pechez, afin d'exalter et magnifier d'autant plus la bonté de Nostre-Seigneur qui s'est voulu glorifier en eux, faisant voir l'efficace de sa grace, par le moyen de laquelle ils se sont convertis.

Or, quant à nostre glorieux et tout aimable S. Jean, il avoit certes fort peu de tares et d'imperfections, estant extremement innocent, pur et chaste, et il estoit encore fort jeune, lorsqu'ils furent preoccupez, son frere S. Jacques et luy, de cette ambition de vouloir estre assis, l'un à la dextre, et l'autre à la senestre de Nostre-Seigneur. Il est à croire qu'ils consulterent ensemble comme ils feroient pour parvenir à cette dignité; car ils ne la vouloient pas demander ouvertement, d'autant que ce n'est pas la coustume des ambitieux de demander ouvertement eux-mesmes l'honneur qu'ils recherchent, de peur d'estres estimez tels. Ils treuverent donc un expedient qui fut de s'addresser à leur bonne mere, pour fayre fayre par icelle (1) leur demande à Nostre-Seigneur, s'asseurant que, pour l'affection qu'il leur portoit, il leur accorderoit cette faveur. Il est vray que Nostre-Seigneur les aymoit grandement, specialement S. Jean, lequel, pour sa grande pureté et douceur, estoit extremement aymable. Donc, pour obtenir plus facilement ce qu'ils desiroient, ils s'addresserent à leur bonne mere, laquelle, toute desireuse du bien et de l'honneur de ses enfans, s'en alla treuver Nostre-Seigneur leur bon maistre : *Adorans et petens aliquid ab eo;* Se prosternant à ses pieds avec de grandes humiliations pour gaigner ses bonnes graces, afin qu'il luy octroyast ce qu'elle luy vouloit demander. Mais ce divin Sauveur la voyant : *Quid vis?* Que demandez-vous? luy dit-il. Une chose ay-je à vous demander, Seigneur, luy respondit-elle.

Voyez un peu je vous prie, combien cette bonne femme faysoit de tours et retours. O Dieu! elle n'alloit pas simplement, c'estoit l'amour-propre qui luy faysoit faire tout cela; elle n'avoit garde de luy dire ouvertement : Seigneur, je veux une telle chose, octroyez-moi cette grace. O non, certes! l'amour-propre est plus subtil et discret que cela; il fait fayre des preambules et harangues bien composées, avec une humilité feinte et fausse, afin que l'on pense que nous sommes bien sages et prudens.

O que c'est une chose dangereuse et qui nous porte de dommage, que l'amour-propre, d'autant qu'il nous empesche d'aller simplement et rondement en toutes nos actions, nous faysant rechercher nostre propre interest et satisfaction en toutes choses!

(1) Elle.

Certes, il se treuve fort peu de personnes, voir mesme entre les plus spirituels, qui regardent purement Dieu, sans se rechercher eux-mesmes, qui marchent en simplicité de cœur, quoy que Nostre-Seigneur ayt tant recommandé cette vertu : ***Estote simplices sicut columbæ*** (Matth. 10); Soyez simples comme des colombes, disoit-il à ses Apostres. Or il n'y a point de vertu que Dieu ayme tant, ny qui ayt plus de pouvoir pour l'attirer dans une ame que la simplicité.

Mais pour entendre ce que c'est que simplicité, il faut sçavoir qu'il y a trois vertus qui ont une telle ressemblance l'une à l'autre, qu'il semble qu'il n'y ayt point de difference, à sçavoir, la verité, la pureté et la simplicité. La verité nous fait monstrer tels à l'exterieur que nous sommes en l'interieur, comme au contraire le mensonge est de dire ou faire quelque chose contraire à nostre sentiment interieur. La pureté a un grand rapport avec la verité, d'autant qu'elle ne peut souffrir dans nos cœurs aucun peché, pour petit qu'il soit, ny aucune intention soüillée ou impure, qui ne tendent pas à glorifier Dieu. Mais la simplicité surpasse ces deux vertus, en ce quelle n'a qu'un seul regard, qui va droict à Dieu. Ce que l'Espouse des Cantiques nous fait entendre par ces parolles : ***Vulnerasti cor meum, Soror mea sponsa, vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum, et in uno crine colli tui*** (Cant. 4). Ma sœur et mon espouse, dit ce divin amant à sa bien-aymée, tu as blessé mon cœur par l'un de tes yeux et par l'un de tes cheveux. Il est vray, veut-il dire, que tu m'as autresfois regardé avec deux yeux, meslant ton interest propre avec ma gloire; mais maintenant que, plus sçavante en l'amour, tu as fermé l'œil gauche, avec lequel tu regardois les recompenses eternelles, pour ne plus regarder que moy, par cette unité de regard et de pensées tu as navré mon cœur.

Or, pour reprendre l'histoire de l'Evangile, Nostre-Seigneur qui ayme uniquement la simplicité, et qui n'agreoit pas tant de detours : *Quid vis?* Qu'est-ce que vous demandez? dit-il à cette femme. *Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram in regno tuo;* Seigneur, dit-elle, je vous demande que l'un de mes enfants soit assis à vostre dextre, et l'autre à vostre senestre en vostre royaume. A quoy ses enfans, qui estoient avec elle, adjousterent (ainsi que rapporte un autre evangeliste) : Seigneur, nous desirons que tout ce que nous vous demanderons, vous nous l'accordiez. Voyez, je vous prie, que nostre misere est grande! nous desirons que Dieu fasse nostre volonté, et nous ne voulons pas faire la sienne, sinon

lorsqu'elle se treuve conforme à la nostre. Certes, si nous nous examinons bien, nous treuverons que la pluspart de nos demandes sont grandement impures et imparfaictes et ne tendent qu'à nostre propre satisfaction. Par exemple, si nous sommes à l'oraison, nous voulons tout aussi-tost que Nostre-Seigneur nous parle, qu'il nous vienne visiter et consoler; nous luy disons qu'il fasse cecy, et qu'il nous donne cela, et s'il ne le fait pas, quoy que pour nostre plus grand bien, nous nous en inquietons et troublons.

Mais cela provient de ce que nostre ame a deux enfans, l'un desquels est le propre jugement, et l'autre la propre volonté, lesquels veulent tous deux estre assis, le jugement à dextre et la volonté à la senestre; car nostre jugement veut tousjours gaigner et tenir le dessus, ne se voulant point sousmettre aux autres, et nostre propre volonté ne veut point obeyr. Il est vray qu'il se treuve plusieurs personnes qui obeyssent exterieurement, mais extremement peu qui sousmettent leur jugement. Il s'en treuve beaucoup qui s'humilient en apparence, se mortifient, portent la haire, font de grandes penitences et austeritez, et qui prient et font oraison, mais d'en treuver qui sousmettent entierement leur propre jugement et renoncent parfaictement à leur propre volonté, cela est fort rare.

O si la saincte volonté de Dieu regnoit en nous, que nous serions heureux! nous ne commettrions jamais aucun peché, et n'aurions garde de vivre selon nos humeurs et inclinations desordonnées; parce qu'elle est la regle de toute bonté et saincteté. Enfin, c'est cette propre volonté, comme dit S. Bernard, qui bruslera eternellement dans les enfers, et il est vray que c'est elle qui ruine et gaste tout où elle se treuve. Si elle est au ciel, on l'en met dehors; car les anges n'en furent chassez que parce qu'ils avoient une propre volonté et vouloient estre semblables à Dieu; et pour cela ils furent precipitez aux enfers. Si elle est au monde, elle fait perdre la grace à l'homme, et l'assujettit à la mort, comme elle a fait nos premiers parents au paradis terrestre. Bref, elle n'apporte que du malheur; et partant, lorsque nous treuvons quelque chose en nous qui n'est pas conforme à la volonté de Dieu, nous nous devons prosterner devant luy, et luy dire que nous detestons et desavouons nostre volonté propre, et tout ce qui est en nous qui luy peut desplayre et qui est contraire à son sainct amour, luy promettant de ne jamais rien vouloir que ce qui sera conforme à son bon playsir.

Respondens autem Jesus dixit : Nescitis quid petatis; Vous ne sçavez ce que vous demandez, dit Nostre-Seigneur à cette femme et à ses deux enfans. O Dieu, il est vray qu'ils ne sçavoient ce qu'ils demandoient, puisqu'au ciel il n'y a point de senestre, d'autant que la senestre est le lieu que l'Escriture saincte destine pour les damnez qui seront à jamais privez de la presence de Dieu, et que la dextre est pour les bienheureux qui jouyront eternellement de la claire vision de l'essence divine, qui les comblera de toutes sortes de contentement et de felicité. Ah! nous ne sçavons ce que nous demandons, lorsque nous disons à Nostre-Seigneur qu'il fasse nostre volonté, et qu'il nous donne ce que nous desirons : ô non certes, mes cheres ames; car tout nostre bonheur consiste et despend d'estre entierement abandonnez à sa divine providence, ne recherchant que son bon playsir, par une parfaicte sousmission à sa tres-saincte volonté, nous resjouyssant de la voir accomplir en nous et en toutes creatures, quoy que ce soit parmy les afflictions, souffrances et humiliations. Nous avons quelquesfois affection à la prattique des vertus qui sont selon nostre volonté : par exemple, une personne qui sera malade, si on luy represente que les peines et souffrances, prises avec patience et sousmission au bon playsir de Dieu, sont uniquement agreables à sa divine majesté : Il est vray, respondra-t-elle; mais je voudrois bien aller au chœur pour prier Dieu, et avoir des forces pour pouvoir faire des penitences et mortifications, et prattiquer les actions de vertu que font les autres. Voyez-vous pas comme elle voudroit servir Dieu en l'action? et cependant il veut qu'elle le serve en pastissant et souffrant pour son sainct amour.

Or ce divin Sauveur dit à ses Apostres, sur le subjet de la demande de ces deux Saincts : Ne pensez pas que, pour avoir des preeminences et dignitez en mon royaume, vous ayez pour cela plus de gloire et d'amour, vous autres que j'ay choisis, afin que vous fussiez assis sur des trosnes pour juger le monde au jour du jugement avec moy; vous n'en serez pas plus eslevez, et n'aurez pas plus de gloire pour cela, ains seulement si vous beuvez mon calice, et participez à mes souffrances. Ma Mere n'a jamais esté eslevée dans les dignitez de la terre, et neantmoins elle ne laissera pas d'avoir infiniment plus de gloire et d'amour au ciel que vous, ny qu'aucune autre creature, parce qu'il n'y en a eu et n'y en aura jamais qui participe tant à mes souffrances qu'elle. Et comme il y a deux sortes de martyres, l'un affectif, et l'autre effectif : de mesme le calice de Nostre-Seigneur se



peut boire en deux manieres. Et quant à S. Jean, il fut martyr affectif; car Dieu ne permit pas qu'il souffrist effectivement le martyre, ains seulement de volonté et d'affection, faisant que l'huyle boüillante qu'on avoit preparée pour le mettre, et dedans laquelle on le mit, ne luy fist aucun mal, ains luy fust aussi douce que si c'eust esté un bain tres-agreable. Mais S. Jacques fut martyr, non seulement affectif, ains encore effectif, parce que Dieu luy fit la grace de mourir pour son amonr et pour la gloire de son nom, quoy que S. Jean ne laissast pas d'avoir la recompense et la couronne du martyre effectif.

Nostre-Seigneur donc dit à ces deux Saincts : *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum?* Pouvez-vous boire le calice qui m'est preparé, et que je boiray? *Quia descendit de cœlo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus, qui misit me, ut opus ejus perficiam* (Joan. 6)*;* Car je suis descendu du ciel, non point pour faire ma volonté, mais pour accomplir celle de celuy qui m'a envoyé, afin de parachever son œuvre. — *Possumus;* Nous le pouvons, respondirent-ils. — Mais sçavez-vous bien ce que c'est que boire mon calice? dit Nostre-Seigneur, ne pensez pas que ce soit d'avoir des dignitez, honneurs, preeminences et consolations. O non certes! ce n'est point cela; mais, boire mon calice, c'est participer à ma passion, à mes peines, à mes souffrances, à mes clous et à mes espines; c'est boire du fiel et du vinaigre, et enfin mourir sur une croix avec moi. O que c'est une grande faveur! et que nous devons estimer à grand bon-heur de porter la croix, et estre crucifiez avec nostre doux Sauveur!

Les martyrs beuvoient ce calice sacré en peu de temps; car quelques-uns le beuvoient tout d'un coup, d'autres le beuvoient en une heure, les autres en deux ou trois jours, et d'autres en un mois : mais nous autres pouvons estre martyrs et boire ce calice, non en deux ou trois jours, ains durant tout le cours de nostre vie mortelle, nous mortifiant continuellement, comme font et doivent faire tous les religieux et religieuses, que Dieu a specialement appelez en la religion pour porter sa croix et estre crucifiez avec luy. Hé ! n'est-ce pas un grand martyre de ne faire jamais sa propre volonté, de sousmettre continuellement son jugement, escorcher son cœur et le vuider de toutes sortes d'affections impures, et de tout ce qui n'est point Dieu, pour ne plus vivre selon les inclinations et humeurs, mais selon la raison et selon la volonté divine? Certes, c'est là un martyre d'autant plus excellent, qu'il est fort long, et qu'il doit durer toute nostre vie; mais si nous perseverons avec fidelité, nous obtien-

drons à la fin d'icelle une grande couronne, apres nous estre crucifiez avec Nostre-Seigneur en retranchant fidellement tout ce qui est en nous qui luy peust desplayre; et pour nous y exciter et encourager, il veut que nous voyions qu'il est mort d'amour pour nous.

Lorsqu'il meurt quelque prince ou grand seigneur d'une mort inopinée, l'on a accoustumé d'ouvrir promptement son corps pour sçavoir de quelle maladie il est mort. Nostre-Seigneur estant mort, mais d'une mort d'amour sur l'arbre de la croix, il voulust que son costé fust ouvert, pour nous faire voir qu'il estoit veritablement mort et que sa mort ne provenoit point d'autre maladie que du grand amour qu'il avoit pour nous, afin que par cette cognoissance nous fussions excitez à l'aimer. Et pour nous monstrer que c'estoit l'amour qui luy ostoit la vie, et non les tourmens, voulant expirer, il dit, mais d'une voix si haute, si esclatante et si ferme : ***Pater, in manus tuas commendo spiritum meum*** (Luc. 23); Mon Pere, je recommande mon esprit entre vos mains, qu'il ne sembloit pas qu'il deust si-tost mourir : de sorte que, pour sçavoir s'il estoit vrayement mort, l'un des soldats luy donna un coup de lance, et luy ouvrit le costé à l'endroict de son cœur, et son costé estant ouvert, l'on vid qu'il estoit vrayement mort, mais de la maladie de son cœur, c'est-à-dire de l'amour de son cœur.

Il y a plusieurs raisons pour lesquelles Nostre-Seigneur voulut et permit que son costé fust ouvert apres sa mort, mais je n'en diray que deux. La premiere est afin que nous vissions les pensées de son cœur, qui ne sont que des pensées d'amour et de dilection pour tous les hommes : *Ego cogito cogitationes pacis et non afflictionis* (Jer. 29). Mes pensées, dit-il par son prophete, sont des pensées de paix, et non d'affliction. Il voulut donc que son costé fust ouvert, afin que nous cognussions le grand desir qu'il a de nous donner les graces et benedictions de son divin cœur, et son cœur mesme, comme il fit à S[te] Catherine de Sienne, luy faisant cette grace incomparable de changer de cœur avec elle; de sorte que cette saincte, laquelle auparavant d'avoir receu cette faveur luy disoit : Seigneur, je vous recommande mon cœur; luy disoit depuis : Seigneur, je vous recommande vostre cœur. O quel bon-heur pour cette saincte d'avoir ainsi changé son cœur avec celuy de son divin Sauveur! Certes, elle pouvoit bien dire comme le grand Apostre : ***Vigo ego, jàm non ego; vivit vero in me Christus*** (Gal. 2); Je vis, mais non pas moy, ains c'est mon Jesus qui vit en moy, puisque le cœur de Nostre-Sei-

gneur estoit le sien. O certes! les ames devotes ne doivent point avoir d'autre cœur que celuy de Dieu, point d'autre esprit que le sien, point d'autre volonté que la sienne, point d'autres affections que les siennes, ny d'autres desirs que les siens; en somme, elles doivent estre toutes à luy sans reserve quelconque.

La seconde raison pour laquelle Nostre-Seigneur voulut qu'on lui ouvrist le costé nous est signifiée par ces parolles du Cantique des cantiques, qu'il dit à l'ame devote : *Veni, columba mea, in foraminibus petræ, in caverna maceriæ* (Cant. 1); Venez, ma toute belle, venez, ma bien-aymée, vous retirer comme une chaste colombe dans les trous de la mazure et dans les pertuis (1) de la pierre : parolles par lesquelles il nous convie d'aller à luy avec toute confiance, pour nous cacher et reposer dans son divin costé, c'est-à-dire dans son cœur, qui est ouvert pour nous y recevoir avec un amour et une benignité non pareille, afin de nous servir de refuge et de retraite asseurée en toutes nos tribulations, pourveu que nous nous donnions tout à luy, et que nous nous abandonnions entierement à sa saincte providence.

Vous me demanderez peut-estre pourquoy les cœurs des hommes sont si cachez qu'on ne les peut voir. Je vous diray que pour deux raisons il est expedient qu'il soit ainsi. La premiere est, à cause des meschans et grands pecheurs, d'autant que si leur cœur estoit ouvert on y verroit des choses si sales et si abominables, qu'on en auroit horreur, ainsi que nous lisons de S[te] Catherine de Sienne, laquelle avoit receu ce don de Dieu de voir les consciences et cognoistre les pechez les plus secrets des personnes, de quoy elle avoit tant d'horreur qu'il falloit qu'elle se detournast pour s'empescher de les voir. Le bien-heureux S. Philippe de Nery avoit aussi receu cette mesme grace de Dieu; ce qui faysoit que lorsqu'il alloit par les ruës, et qu'il rencontroit des personnes en peché mortel, il se bouchoit le nez, ne pouvant supporter la grande puanteur qui sortoit de leur conscience.

La seconde raison pour laquelle il n'est pas à propos qu'on voye les cœurs des hommes est, crainte que les bons ne tombent en vanité et complaysance d'eux-mesmes, et que cela ne donne de l'envie et de la jalousie aux autres. Mais pour Nostre-Seigneur, il n'y avoit rien à craindre que l'on vist son cœur, parce qu'il n'y avoit rien en luy qui pust donner de l'horreur, puisqu'il estoit la pureté et la saincteté mesme : il ne pouvoit aussi tomber en vanité, luy qui estoit autheur de la gloire. Il

(1) Trous, ouverture.

voulut donc que son cœur fust ouvert, afin que nous vissions en iceluy l'amour qu'il nous porte, et que par cette cognoissance nous fussions excitez à l'aimer et à boire son calice avec luy.

Potestis bibere calicem, quem ego bibiturus sum? Pouvez-vous boire le calice que je boiray? dit Nostre-Seigneur à ces deux apostres. — *Possumus;* Nous le pouvons, respondirent-ils, poussez d'un sentiment de ferveur dans lequel ils estoient. Lorsque nous avons de la ferveur et de bons sentimens en l'oraison, il nous semble que nous ferons des merveilles; mais aux plus petites occasions nous chopons (1) et donnons du nez en terre, et si l'on nous touche tant soit peu, nous nous retirons aussitost, et ne pouvons souffrir qu'on nous dise une petite parolle qui ne soit pas à nostre gré, que soudain nous nous en offensons; et faysons comme les soldats d'Ephrem, lesquels pensoient faire de grands exploits de guerre, et avoient tant de courage en imagination, qu'ils croyoient massacrer tous leurs ennemis : mais, comme remarque l'Escriture saincte, quand ce vint à donner la bataille, ils furent si lasches qu'ils perdirent courage, et tournerent le dos par une fuite honteuse : *Filii Ephrem intendentes et mittentes arcum, conversi sunt in die belli* (Psal. 77). Le mesme nous arrive souvent : car nous faysons de beaux exploits et de belles resolutions en pensées, nous imaginant que nous ferons des merveilles pour Dieu, tandis que la ferveur nous dure; mais quand ce vient aux occasions, nous tournons le dos, et manquons de courage et de fidelité, et ressemblons à S. Pierre qui faysoit tant le courageux, entendant parler Nostre-Seigneur de sa passion, et qui luy disoit : *Domine, tecum paratus sum, et in carcerem, et in mortem ire* (Luc. 22); Seigneur, je suis prest de vous suivre en la prison et de mourir avec vous plutost que de vous abandonner, et qui apres cela ne laissa pas neantmoins, à la seule voix d'une servante, de le renier par trois fois. O certes ! lorsque nous sentons des desirs de faire de grandes choses pour Dieu, nous devons alors plus que jamais nous approfondir en l'humilité et defiance de nous-mesmes, nous confiant en Dieu, et nous jettant entre ses bras, recognoissant que sans luy nous n'avons nul pouvoir d'effectuer nos resolutions et bons desirs, ny de faire chose quelconque qui luy soit agreable; mais qu'en luy et avec sa grace toutes choses nous seront possibles, disant avec S. Paul : *Omnia possum in eo qui me confortat* (Philip. 4); Je puis toutes choses en celui qui me fortifie.

Celuy-là seroit estimé despourveu d'esprit et de jugement,

(1) Trébuchons.

qui voulant faire quelque grand bastiment et edifice, ne considereroit pas auparavant s'il a de quoy pour payer et satisfaire à cela : de mesme, nous qui voulons achepter le ciel, et eslever ce grand edifice de la perfection chrestienne, manquons d'esprit et de jugement, lorsque nous ne considerons pas si nous avons de quoy payer ce qu'il faut pour venir à chef (1) de nostre entreprise, et faute de cette consideration nous demeurons courts en chemin. Or, la monnoye qu'il faut avoir pour eslever nostre bastiment spirituel, et achepter cette perle precieuse de la perfection, n'est autre que nous-mesmes, et nostre propre volonté, qu'il faut quitter entierement, et nous defaire de nos mauvaises inclinations, humeurs et adversions, estant certains que nous ne l'acquerrons jamais par autre voye que par le renoncement entier de nous-mesmes. Il faut donc nous resoudre, à l'imitation de ce marchand dont il est parlé dans l'Evangile, de vendre tout pour avoir cette precieuse perle de l'amour sacré, que Dieu nous veut donner, si nous nous rendons fidelles à travailler pour l'acquerir.

O qu'heureuses sont les ames qui, pour l'acquerir, boivent courageusement le calice des souffrances avec Nostre-Seigneur, qui se mortifient, portent leur croix, et qui souffrent et reçoivent amoureusement de sa divine main toutes sortes d'evenemens avec sousmission à son bon playsir! Mais, mon Dieu, qu'il s'en treuve peu qui fassent ces choses comme il faut! L'on rencontre assez souvent des ames qui desirent de souffrir et porter la croix, et je sçay qu'il y en a plusieurs qui demandent à Dieu des afflictions ; mais c'est avec cette condition qu'il les visite et console souvent en leurs peines et souffrances, et qu'il leur tesmoigne qu'il a agreable, et se plaist de les voir souffrir pour son amour, et qu'il les recompensera d'une gloire immortelle. Il y en a aussi plusieurs qui desirent, comme ces deux disciples, de sçavoir le degré de gloire qu'ils auront au ciel : certes! ce desir est impertinent; car nous ne devons jamais en façon quelconque nous enquerir de cela, ains nous occuper tousjours à servir sa divine Majesté, le plus fidellement que nous pourrons, observant ses divins commandemens, ses conseils et ses volontez le plus exactement, et avec le plus de perfection, de pureté et d'amour qu'il nous sera possible, laissant le soin du reste à son infinie bonté, qui ne manquera pas, si nous faysons nostre devoir, de nous recompenser d'une gloire immortelle et incomprehensible, en se donnant soy-mesme à nous, tant il fait

(1) Venir à bout.

d'estat de ce que nous faisons pour luy. En somme, c'est un bon maistre; il nous faut seulement tascher de luy estre serviteurs et servantes bien fidelles, et il ne manquera pas de nous estre fidelle remunerateur. O si nous sçavions quel bon-heur c'est de servir fidellement ce divin Sauveur de nos ames, et boire avec luy son calice, ô que nous embrasserions de bon cœur les peines et souffrances, à l'exemple de la grande Ste Catherine de Sienne, qui prefera la couronne d'espines à celle d'or! Ainsi devons-nous faire, mes cheres sœurs; car enfin, le chemin de la croix et des afflictions est un chemin asseuré, et qui nous conduit droict à Dieu et à la perfection de son amour. Donc, si nous sommes fidelles à boire courageusement dans son calice, nous crucifiant avec luy en cette vie, sa divine bonté ne manquera pas de nous glorifier eternellement en l'autre, où nous conduise le Pere, le Fils, et le Sainct-Esprit. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

SERMON

DES TRADITIONS

POUR LE QUATRIESME DIMANCHE D'APRÈS PASQUES.

Adhuc multa habeo vobis dicere, sed non potestis portare modo : cum autem venerit Spiritus ille veritatis, docebit vos omnem veritatem, etc.

J'ay encore plusieurs choses à vous dire, mais vous n'estes pas capables de les comprendre maintenant; quand le Sainct-Esprit sera venu, il vous enseignera toute verité. (JOAN. 16.)

C'EST un vieil axiome entre les philosophes, que tout homme desire de sçavoir : *Omnis homo natura scire desiderat,* dit Aristote. En quoy l'esprit humain est si ardent, que l'ennemy ne sceut trouver tentation plus grande pour decevoir nos premiers parens, que de leur proposer : *Eritis sicut Dii, scientes bonum et malum* (Gen. 3); Vous serez comme des Dieux, sçachant le bien et le mal. C'est ce grand desir qui apprivoisa l'homme avec son ennemy capital par les arts divinatoires, et qui baille (1) credit à tant de pronostiqueurs. Ce fut ce desir qui fit sortir d'Athenes, et tant courir ce grand Platon, comme

(1) Donne.

dit S. Hierosme (*Epist. ad Paulin. Presb.*); qui fit aller dés le bout de France et d'Espagne à Rome vers Tite-Live. Ce fut ce desir qui fit renoncer ces anciens philosophes à leurs commoditez corporelles, etc. Et c'est à ce desir naturel de l'homme, auquel Nostre-Seigneur a egard aujourd'huy, quand, pour consoler ses apostres de son absence, il leur promet le Sainct-Esprit, pour leur apprendre toute verité; et afin de leur aiguiser ce desir, il leur dit : *Adhuc multa,* etc.; puis, pour les combler d'une certaine et magnifique esperance et consolation, il leur dit : *Cum autem venerit ille Spiritus veritatis,* etc. Et parce que la science peut nuire à celui qui la possede, s'il ne la rapporte à bonne fin, il adjouste : *Ille me clarificabit, quia de meo accipiet.* Mais cependant Nostre-Seigneur monstre par ces parolles que personne ne peut estre capable de la celeste doctrine, sinon par la faveur du Sainct-Esprit. Ainsi le faut-il croire sans doute; et partant, voulant aujourd'huy vous monstrer, avec ces parolles, un des premiers et plus importans fondemens de la doctrine chrestienne, je vous supplie, demandons à ce celeste Consolateur son ayde, laquelle pour mieux obtenir, il nous y faut employer l'intercession de tous les Saincts, particulierement de la glorieuse Vierge, à laquelle pour ce subjet nous presenterons l'*Ave, Maria.*

L'HISTOIRE escrite au sixiesme chapitre du troisiesme livre des Rois, de l'admirable fabrique du temple de Salomon, raconte qu'il n'y avoit qu'une entrée en l'oracle qui estoit dans iceluy (1) : mais cette entrée avoit deux huis (2) de bois d'olive, il y avoit cinq posteaux, et sur les huis estoient peints des cherubins, des palmes, entaillez et relevez d'ouvrages; au parsus (3) tout y estoit doré : certes, c'estoit une riche et magnifique entrée. Ainsi le second peuple, ou la seconde maison, qui est l'Eglise evangelique, n'a qu'une entrée en son oracle, mais cette entrée a deux portes, non moins riches que ces anciennes. J'appelleray pour ce coup icy l'oracle du christianisme la saincte doctrine evangelique, ou l'Evangile : car de fait l'oracle n'estoit autre, sinon le lieu d'où Dieu monstroit ses volontez au peuple. Et comme (4) sommes-nous enseignez? sinon par la foy, laquelle peut estre appellée oracle, parce qu'en icelle on entend Dieu : *Fides ex auditu,* etc. (Rom. 10). Mais l'unique entrée de cet oracle, c'est la parolle de Dieu, car nous ne pouvons pas entrer en cet auditoire de Dieu, que ce ne soit *per verbum Dei.* Mais

(1) Lui. — (2) Portes. — (3) Au surplus. — (4) Comment.

cette entrée a deux portes, à sçavoir, l'Escriture et la Tradition: elles sont encores de bois d'olive, parce qu'elles portent la grace de Dieu. En icelle sont les cherubins, c'est-à-dire, la plenitude de sçavoir, les palmes, la victoire, et la force contre les tentations : *Assumite gladium spiritus, quod est verbum; Virtus enim Dei est ad salutem omni credenti* Ephes. 16; Rom. 1). Prenez le glaive de l'esprit, qui est la parolle: car elle est la vertu de Dieu pour le salut à tous ceux qui croyent. Il y a de beaux ouvrages qui s'advancent, parce que cette parolle tend aux sainctes œuvres : tout y est couvert d'or; cette couverture sont les œuvres de charité, parce que la foy sans la charité est morte : *Si linguis hominum loquar, charitatem autem non habuero, nihil sum*, etc. (I. Cor. 13). Voilà doncques le moyen d'entrer en l'oracle de la foy chrestienne; c'est d'entendre la parolle escrite et la tradition, et c'est ce que Nostre-Seigneur vouloit dire en ces parolles que j'ay prises à interpreter; car il dit : *Adhuc habeo :* c'est signe qu'il avoit beaucoup dit de choses, quand il dit qu'il en a encores beaucoup à leur dire; et puis que nous n'avons point ces choses-là en escrit, c'est signe qu'il y a beaucoup plus de parolles dites, que d'escrites.

Mais parce qu'en cette doctrine nous ne sommes pas d'accord avec les adversaires, j'en diray sommairement quelque chose, qui confirmera l'interpretation et la foy catholique, en cet ordre. 1° Qu'il y a des sainctes traditions en l'Eglise. 2° Qu'elles y sont necessaires. 3° L'authorité qu'elles ont sur les chrestiens. 4° Comme il les faut cognoistre. 5° Une brieve resolution contre toutes les objections des adversaires.

Quant au premier poinct, j'auray bien-tost fait ; car, comme les traditions donnent authorité à l'Escriture, ainsi que je monstreray bien-tost, de mesme les Escritures donnent authorité aux traditions, comme deux huis qui s'entrejoignent, comme les deux cherubins qui s'entreregardoient au propitiatoire.

1° *Multa habeo vobis dicere,* etc. Or, de cela nous n'avons que bien peu (Joan. ult). Tout le monde ne pourroit comprendre ce que Nostre-Seigneur a fait, Act. 1 : *Per dies quadraginta apparens eis, et loquens de regno Dei.* On me dira qu'il n'est pas necessaire : il suffit qu'il soit utile comme l'epistre *ad Philemonem.* Puis, ou Nostre-Seigneur le leur devoit dire pour eux ; ou pour l'Eglise : si pour l'Eglise, donc nous l'avons encore; si pour eux seulement, donc en l'Evangile n'y est pas tout ce qui est necessaire à un chascun.

I. Cor. 11 : *Laudo autem vos, fratres, quod per omnia mei me-*

mores estis; et sicut tradidi vobis, præcepta mea tenetis — De moro orandi, etc. — *Si quis autem videtur contentiosus esse, nos talem consuetudinem non habemus, nec Ecclesia Dei.* Puis : *Ego enim accepi a Domino... Cætera cum venero disponam.* II. Thess. 2 : *Itaque, fratres, tenete traditiones quas accepistis, sive per sermonem, sive per Epistolam nostram;* autant l'un que l'autre. II. Tim. 1 : *Formam habe sanorum verborum quæ a me audisti, in fide et in dilectione in Christo Jesu. Bonum depositum custodi, per Spiritum sanctum qui habitat in nobis.* Cap. 2 : *Tu ergo, fili mi, confortare in gratia, quæ est in Christo Jesu, et quæ audisti à me per multos testes, hæc commenda fidelibus hominibus, qui idonei erunt et alios docere.* II. Joan. 1 : *Plura habens vobis scribere, nolui per chartam et atramentum; spero enim me futurum apud vos, et os ad os loqui.*

EUSEB., *Hist. lib.* 3, c. 36; DIONYS. AREOP., *Eccles. hier.* c. 1. HEGESIP., *lib.* 4, c. 8; EUSEB., 5 libris, *comprehendit traditiones Apostolicas : Lib.* 5, c. 20, *Polycarpus referebat verba Domini, quæ ab Apostolis audierat; Irenæus, ea scribebat in corde.* Idem, lib. 5, c. 1; il parle de la commixtion de l'eau avec le vin.

Mais, lib. 3, cap. 2, 3 et 4, il en parle tout au long. Entre autres choses, il dit qu'en l'Eglise, comme en un riche depositaire, les apostres ont conferé tout ce qui est de la verité : *Ut omnis quicumque velit, sumat ex ea aquam vitæ : hæc est vitæ introitus, omnes autem reliqui fures sunt et latrones : quæ autem sunt Ecclesiæ cum magna diligentia diligere.* Et post : *Quid autem si neque Apostoli scripta quidem reliquissent? nonne oportebat sequi ordinem traditionis quem tradiderunt iis, quibus committebant Ecclesias? cui,* etc. Il dit que plusieurs nations, sans escrit, gardent l'ancienne tradition escrite dans leur cœur.

TERTUL., *lib. de Corona militis, etc.* Il parle des ceremonies du baptesme, du signe de la croix, du sacrifice anniversel *pro defunctis,* et dit : *Si legem expostules scripturarum, nullam invenies; traditio tibi prætenditur auctrix, consuetudo confirmatrix, fides observatrix.*

CYPRIAN., *lib.* 2, *Epist.* 3 : *Admonitos nos scio, ut in calice offerendo Dominica traditio servetur, nec aliud fiat à nobis, quam quod pro nobis Dominus prior fecit, ut calix qui in ejus commemorationem offertur, mixtus vino offeratur.* S. Augustin ne dispute quasi autrement, *contra Donatistas de Baptismo.*

Que diray-je des adversaires, combien ont-ils de traditions?

Le dimanche, par tout l'observation d'iceluy ; Pasques, l'Ascension en quelques lieux, le baptesme des petits enfans, les parains, l'imposition des noms, donner la cene le matin, se marier devant le ministre. Voila quant au premier poinct.

Quant au 2ᵉ, je dis les traditions estre necessaires, 1° pour authentiquer l'Escriture; car, qui nous a dit qu'il y a des livres canoniques? L'Alcoran dit bien qu'il a esté envoyé du ciel; mais qui le croit? Qui nous a dit l'Evangile de S. Marc, etc., plustost que celuy de S. Thomas et de S. Barthelemy? Pourquoy ne reçoit-on l'Epistre qui porte le tiltre *ad Laodicenses,* puis que S. Paul aux Colossiens, *cap. ult,* atteste leur avoir escrit, plustost que celle aux Hebreux? Pourquoy croiray-je que l'Evangile de S. Marc, est de S. Marc, celuy qu'on monstre maintenant?

Calvin, livre I de son *Institution,* chap. 7 dit que le Sainct-Esprit, etc. Mais quelle folie! C'est pourquoy S. Basile a eu raison de dire (*lib. de Spirit. sanct.*, cap., 27) : *Si traditiones negligantur, fore ut Evangelium detrimentum patiatur.* Et S. Augustin, *contra epistolam fundamenti, dicit se Evangelio non crediturum, nisi Ecclesia præciperet.*

2° Pour le sens de l'Escriture : *Putasne intelligis quæ legis?* (Act. 8.) On peut s'opiniastrer par tout, etc.

3° Pour le nombre des sacremens; car, qui m'a dit que le lavement des pieds que fit Nostre-Seigneur ne fust pas sacrement, et le Baptesme le fust? et qui m'a dit qu'il falloit mettre du vin au calice? etc.

4° Nous avons plusieurs articles de foy par là, comme que : 1° le baptesme des heretiques est bon; 2° la descente de Nostre-Seigneur aux enfers; 3° la virginité de Nostre-Dame. Ce n'est donc pas merveille si Irenée a dit : *Qui successionem habent ab apostolis, cum Episcopatus successione, charisma veritatis certum secundum placitum patet accepisse* (lib. 4, cap. 43).

Et Nostre-Seigneur : *Cum autem venerit Spiritus sanctus, docebit vos omnem veritatem,* dequoy l'Eglise a besoin, *contra novas hæreses exorientes; in Græco,* il y a *deducet in omnem.*

Quant au troisiesme point, *Auctoritatem habent à Christo, et ab Ecclesia,* bon gré mal gré tous les adversaires. *In omni scripto, ut recipiatur, debet constare de veritate testificantis et testificationis. A Christo immediate, ut sacrementorum forma, et quod vino aqua sit admiscenda, ut Justinus testatur* (Apol. 2). *Mediate per Spiritum sanctum in Ecclesia præsidentem per Apostolos, ut jejunium Quadragesimæ, et alia multa. Vel per Ecclesiam,* comme il y en a beaucoup, et ont la mesme

authorité que les loyx escrites (*Diuturnæ ff. de n. e. consuetudo D. l.*).

Quant au quatriesme : 1° *Modus cognoscendi petendus est ab Ecclesia generaliter; quæ, quoniam decrevit aliqua quæ in scripturis explicite non sunt, signum est esse tradita. Sic Mariæ Virginitas, numerus libror. Canonic.*

2° *Quando Ecclesia universa aliquid agit, quod non posset agere nisi mandato Christi, ut baptizare parvulos : et non rebaptizare hæreticos.* Dont S. Augustin a bien dit (Epist. 118) : *Affirmare non recte fieri quod universa Ecclesia facit, insolentissimæ est insaniæ.*

3° *Quando Ecclesia aliquid semper egit, et si ipsa potuerit instituere, ut quadragesima, quæ usque ad tempus Ignatii ad Philipp.* (1) *producitur. Sic minores Ordines, in Epistola ad Antiochenses.*

4° *Quando in Concilio, vel seorsim omnes Doctores id dicunt, ut in concil. Nicæn. 2, act. ultima* (2), *Imagines venerari. Sic ceremoniæ in baptismo* (Basil., Tertul., Dionys.).

En cinquiesme lieu. Pour resoudre briefvement tous les argumens, voicy les regles : 1° Se souvenir que les traditions sont parolles de Dieu comme l'Evangile, et non jamais contraires à l'Escriture, et par ce moyen s'en vont à neant tous ces passages que nos adversaires ont accoustumé de nous objecter : *Non addetis ad verbum, quod ego præcipio vobis* (Deut. 4 et 12). *Sed licet nos, aut Angelus de cœlo evangelizet vobis, præter quàm quod evangelizavimus vobis,* etc. (Gal. 1).

2° Que tout ce qui est necessaire à l'Eglise, est contenu en l'Escriture, *non explicite,* mais bien *radicaliter*. Ce qui est *explicite,* est suffisant pour sauver les particuliers, mais non pour l'instruction de tout le corps : ainsi est refuté ce passage qu'on objecte : *Hæc scripta sunt ut credatis,* etc., *et ut credentes vitam habeatis* (Joan. 20).

3° Que nos traditions ne sont pas humaines, mais divines; ainsi est refuté ce passage (Isa. 29) : *In vanum colunt me docentes mandata, et doctrinas hominum,* et tous les livres qu'on a faits, *adversus humanas traditiones.*

Quant aux Peres, il y a deux regles. L'une, qu'on se garde de la fallace : *A particulari affirmativa ad negativam simpliciter,* et qu'on se souvienne de la regle : *Ex puris particularibus nihil sequitur, sicut Ireneus ait. Evangelium prædicaverunt, postea*

(1) *Ad Philip. scribentis.*
(2) *Actione* (sessione) *ultima.* On pourrait dire *2 ac ultimo*, c'est-à-dire le dernier de ce nom.

scripserunt : ergo nihil de Evangelio prædicaverunt, quod non scripserint; ainsi : *scriptura est fundementum, et columna fidei,* doncques, etc. (1).

La seconde, c'est de les lire.

SERMON

POUR LE CINQUIESME DIMANCHE APRES PASQUES (2).

DE L'ORAISON.

(RECUEILLI.)

Oratio est mentis ad Deum ascensus.
L'oraison est une eslevation de nostre ame à Dieu.
(JOAN. DAMAS., *De fide orth.*, *l.* III, 14.)

SAINCT BERNARD, duquel la memoire est douce à ceux qui ont à parler de l'oraison, escrivant à un evesque, luy mandoit que deux choses luy estoient necessaires, dont la premiere estoit de bien dire, s'entend d'enseigner la parolle de Dieu, et la deuxiesme de bien faire et donner bon exemple. Et moy, addressant cecy à tous les chrestiens, j'adjousteray qu'il est encore nécessaire de bien faire l'oraison, et diray, contre l'opinion de certains heretiques de nostre temps, qui tiennent que l'oraison est inutile, qu'elle est tellement nutile et necessaire, que sans icelle (3) nous ne saurions parvenir à aucun bien. Ce que je ne dy pas pour suivre l'advis de quelques-uns, qui ont voulu dire que l'oraison seule estoit suffisante pour nostre justification : mais, suivant la doctrine des SS. Peres, je dy que, par le moyen de l'oraison, nous sommes enseignez à bien faire nos actions, et mieux disposez pour recevoir la grace. J'ai donc approuvé le desir qui m'est venu de parler de l'Oraison, quoy que ce ne soit pas mon dessein d'expliquer le nom de chascune, parce qu'on en sçayt plus par experience qu'il ne s'en peut dire. Aussi importe-t-il peu d'en sçavoir les noms, et voudrois que jamais on

(1) On voit l'absurdité de ce raisonnement : c'est pourtant là le Protestantisme !
(2) Du moins pouvant s'y rapporter : ce sermon a été prêché le Dimanche de la Passion.
(3) Elle.

ne les demandast, ny quelle oraison l'on a : car il est vray, comme dit S. Antoine, que l'oraison en laquelle on s'apperçoit qu'on prie, est imparfaicte; et aussi celle qu'on fait sans refleschir sur soy-mesme, pour voir ce que l'on fait, monstre que l'ame est fort occupée en Dieu, et par consequent est fort bonne.

Nous traiterons donc aujourd'huy, et dimanche prochain, de la cause finale de l'oraison, et de la cause efficiente de son objet, et des conditions requises pour la bien faire, et enfin des diverses sortes d'oraisons. Mais avant que d'entrer plus avant en discours, il faut que je dise trois ou quatre choses, qu'il est bon de sçavoir, pour mieux entendre ce que je diray cy-apres, qui est qu'à nostre entendement appartiennent quatre actes, à sçavoir, la simple pensée, l'estude, la meditation, et la contemplation.

Or la simple pensée est, lorsque nous allons courant sur une grande diversité de choses, sans aucune fin, comme font les mouches qui se vont posant sur les fleurs, sans pretendre d'en tirer le suc, ains (1) elles s'y posent seulement parce qu'elles s'y rencontrent : ainsi nostre entendement passant d'une pensée à l'autre, bien que ses pensées soient de Dieu, si elles n'ont une bonne fin, tant s'en faut qu'elles soient bonnes, qu'au contraire elles sont nuisibles et apportent un grand empeschement à l'oraison.

Le deuxiesme acte de nostre entendement est l'estude, et cecy se fait lorsque nous considerons quelque chose pour la sçavoir et bien entendre, ou pour en pouvoir parler, sans avoir autre fin que de remplir nostre memoire; en quoy nous ressemblons aux hanetons qui se vont posant sur les roses, non pour autre fin que pour se saouler et remplir le ventre. Or, de ces deux actes de nostre entendement, nous n'en dirons pas davantage, parce qu'ils sont plus nuisibles que profitables pour l'oraison.

Venons au troisiesme acte, qui est la meditation. Pour sçavoir ce que c'est que meditation, il faut entendre les parolles du roy Ezechias, lorsque la sentence de mort luy fut prononcée par le prophete Isaye, laquelle apres fut revoquée par sa penitence. Je crieray, dit-il, comme le poussin de l'arondelle (2), et mediteray comme la colombe au plus fort de ma douleur : *Sicut pullus hirundinis, sic clamabo; meditabor ut columba* (Isa. 38). Il vouloit dire, qu'alors que le petit de l'arondelle est tout seul, et que sa mere est allée querir l'herbe chelidoine pour luy faire recouvrer la veuë, il ne cesse de crier, d'autant qu'il ne sent plus sa mere proche de luy, et qu'il ne void goutte. Ainsi moy,

(1) Mais. — (2) Hirondelle.

estant privé de lumiere, ayant perdu ma mere, qui est la grace, et ne voyant venir personne à mon secours, je crieray et mediteray comme la colombe.

Et pour comprendre cecy, il faut sçavoir que tous les oyseaux ont accoustumé, lorsqu'ils chantent ou gasoüillent, d'ouvrir tous le bec, hormis la colombe, laquelle fait son petit chant ou gemissement retenant sa respiration au dedans d'elle, et par le groulement et retour qu'elle fait de son haleine dans son gosier sans la laisser sortir, en reussit son chant. Ainsi la meditation se fàit lorsque nous arrestons nostre entendement sur la consideration d'un mystere, duquel nous pretendons tirer de bonnes affections; car, si nous n'avions cette intention, ce ne seroit plus meditation, ains estude, parce que la meditation se fait pour esmouvoir les affections, et particulierement celles de l'amour de Dieu : asssi la meditation est-elle appelée mere de l'amour de Dieu, et la contemplation fille de l'amour de Dieu.

Outre ce que j'ay dit, il faut encore sçavoir, qu'entre la meditation et la contemplation, il y a une petition, laquelle se fait apres que nous avons medité la bonté de Nostre-Seigneur, son amour infiny, et sa toute-puissance; car alors nous entrons en confiance de luy demander, et le prier de nous donner les choses necessaires pour nostre salut. Il y a trois sortes de demandes, lesquelles se font differemment : la premiere se fait par devoir, la seconde par authorité, et la troisiesme par grace.

La demande qui se fait par devoir ne se peut pas appeller *priere*. Aussi voit-on que si quelques personnes qui ont de l'authorité sur nous, comme sont les peres, seigneurs, ou maistres, usent du mot de *priere*, nous leur disons incontinent : Vous pouvez commander, et vos prieres me servent de commandement. Mais la priere qui se fait par grace, c'est lorsque nous demandons une chose qui ne nous est pas deuë, et que nous la demandons à un qui est sureminent par dessus nous, comme est Dieu.

Le quatriesme acte de nostre entendement est la contemplation, laquelle n'est autre chose que se complaire au bien de celuy que nous avons cognu en la meditation, et que nous avons aymé par le moyen de cette cognoissance; et en cette complaysance sera nostre felicité là haut au ciel. Parlons maintenant de la cause finale de l'oraison.

Premierement nous devons sçavoir que toutes les creatures raisonnables sont creées pour l'oraison, et lorsque Dieu crea l'ange et l'homme, il les crea afin qu'ils le loüassent eternellement là haut au ciel; et ce sera la dernière chose que nous fe-



rons, si derniere se peut appeller celle qui sera eternelle. Nous voyons d'ordinaire que quand on veut faire quelque chose, on regarde tousjours à la fin, premier (1) qu'à l'œuvre. Par exemple, si nous faysons bastir une Eglise, et qu'on nous demande pourquoy nous la faysons bastir? nous respondons, que c'est pour nous y retirer quand elle sera faite, afin d'y chanter les loüanges de Dieu; et neantmoins ce sera la derniere chose que nous y ferons.

Une autre similitude vous fera mieux entendre cecy. Si vous entrez dans le palais d'un prince, vous y verrez une voliere bien colorée, remplie de divers petits oyseaux qui sont enfermés dedans; si vous voulez sçavoir la fin pour laquelle on les a mis là, c'est pour donner du plaisir à ce prince et le recreer par leur chant. Et si apres vous allez regarder en un autre lieu, vous y verrez des esperviers et des faulcons qui sont chaperonnez, et ceux là sont pour prendre la perdrix, et autres oyseaux de proye pour nourrir delicatement le prince. Mais Dieu, qui n'est point carnassier, ne tient point de ces oyseaux de proye, ains seulement de petits oyselets, qui sont enfermez dans des volieres pour luy donner du plaisir : et par ces petits oyseaux sont specialement entendus les religieux et religieuses, qui se sont volontairement renfermez dans des monasteres pour chanter les loüanges de sa divine Majesté; aussi leur principal exercice doit estre l'oraison, et d'obeyr à cette parolle de Nostre-Seigneur, qui nous recommande en l'Evangile de prier sans cesse : *Oportet semper orare, et non deficere* (Luc. 18). Les premiers chrestiens, dont parle S. Luc aux Actes des Apostres, estoient si assidus à l'oraison, que pour cela plusieurs des anciens Peres les surnommoient *les supplians;* d'autres les appelloient *medecins,* d'autant que par le moyen de l'oraison ils trouvoient remede à tous leurs maux, et les appelloit-on encores *moynes,* parce qu'ils estoient fort unis ensemble, et que ce nom de moyne signifie *unique.*

Or les anciens philosophes parlant de l'homme, on dit qu'il estoit un arbre renversé, qui a ses racines en haut et ses branches en bas; et comme nous voyons que si l'arbre ne tire continuellement les influences du ciel pour le moyen de ses racines pour se nourrir, il ne peut subsister longuement en vie, de mesme en est-il de l'homme, lequel ne peut semblablement subsister longuement en la vie de la grace, s'il ne fait une speciale et particuliere attention aux choses celestes, par le moyen de l'oraison, puisqu'elle est, apres les sacremens, un des plus effi-

(1) Avant.

caces et puissans moyens qu'il y ayt, non seulement pour conserver la grace, mais encores pour l'acquerir. Aussi l'oraison, comme disent la pluspart des Peres, n'est autre qu'une eslevation, et attention d'esprit aux choses celestes et divines, ou bien une demande, selon l'opinion de plusieurs; ce qui ne se contrarie point, d'autant qu'en eslevant nostre esprit à Dieu, nous luy pouvons demander ce que nous croyons nous estre necessaire pour nostre salut. Or, la principale demande que nous devons faire à Dieu, c'est l'union de nostre volonté à la sienne, et en cela consiste nostre perfection. Certes, la cause finale de l'oraison doit estre de ne vouloir que Dieu, et d'estre tout à luy; aussi est-ce la perfection de la vie chrestienne, dit le bienheureux P. Gilles, compagnon de S. François, à un certain personnage qui luy demandoit qu'est-ce qu'il pourroit faire pour estre bientost parfait : Donne, dit-il, l'une à l'un, c'est-à-dire, tu n'as qu'une ame, et il n'y a qu'un Dieu, donne-luy toute ton ame, et il se donnera tout à toy.

La cause finale de l'oraison ne doit donc pas estre, comme vous voyez, de vouloir les tendretez et consolations que Nostre-Seigneur y donne quelquefois, puisque l'union ne consiste pas en cela, ains à avoir nostre volonté unie et conforme à la sienne.

Et pour parler de la cause efficiente de l'oraison, il faut sçavoir ce que c'est, et qui doit prier. La question serait bien-tost resoluë, si nous disions que tous les hommes peuvent prier, et que tous doivent le faire; mais afin de mieux satisfaire les esprits, nous traiterons cette matiere plus au long.

Premierement, il faut que nous sçachions que Dieu ne peut prier, puisque la priere est une demande qui se fait par grace : or, Dieu ne peut rien demander par grace, ains tout d'authorité. C'est donc une chose tres-asseurée, que Dieu ne peut et ne doit prier, parce que la priere exige de nous une recognoissance que nous avons besoin de quelque chose, car l'on n'a pas accoustumé de demander ce que l'on possede desjà : Dieu ne peut avoir aucun besoin, d'autant qu'il possede toutes choses, et que tout luy appartient.

Il y a plusieurs des anciens Peres, et mesme S. Gregoire Nazianzene, qui semblent dire, que Nostre-Seigneur ne peut non plus prier, en tant qu'homme, parce qu'il est un mesme Dieu avec son Pere, et peut-estre fondent-ils leur opinion sur les parolles qu'il dit à ses apostres avant sa passion : Je ne vous dy point que je prieray mon Pere pour vous, ***Et non dico vobis quia ego rogabo Patrem de vobis*** (Joan. 16); et puisqu'il a dit qu'il



ne priera pas son Pere, pourquoy nous autres le dirons-nous, disent-ils? Mais l'autre partie des Peres asseurent, que Nostre-Seigneur prie, se fondant sur ce que son bien-aymé disciple S. Jean dit de luy, que nous avons un advocat aupres du Pere eternel : *Advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum justum* (I. Joan. 2).

Mais les uns et les autres ne se contrarient pas, bien que leur opinion soit diverse; car il est certain que Nostre-Seigneur Jesus-Christ ne doit point prier, ains peut demander à son Pere eternel tout ce qu'il veut par justice, comme font les advocats lorsqu'ils demandent quelque chose, car ils n'ont pas accoustumé de la demander par grace, ains selon la justice des droicts, desquels ils traittent: de mesme fait Nostre-Seigneur, et pour cela il montre ses playes à son Pere, quand il luy veut faire quelque demande. C'est pourtant une chose tres asseurée, que combien (1) que Nostre-Seigneur demande à son Pere eternel ce qu'il veut par justice, il ne laisse pas neantmoins, comme homme, de s'abaisser grandement en sa presence, en luy parlant avec une extreme reverence, et avec des actes d'une plus profonde humilité, que jamais aucune autre creature n'a fait ny fera, si (2) que sa demande se peut appeller priere.

Mais outre ce que j'ay dit, que Nostre-Seigneur prie, nous trouverons aussi, en quelques endroits de l'Escriture, que le Sainct-Esprit prie, et qu'il fait oraison; et S. Paul, en l'Epistre aux Romains, dit qu'il fait des demandes pour nous avec des souspirs qui ne se peuvent exprimer : *Sed ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus* (Rom. 8). Ce qui toutesfois ne se doit pas entendre que le Sainct-Esprit prie, ou ayt prié; car il ne le peut faire, ayant la mesme divinité que le Pere et le Fils, et leur estant en tout esgal : mais cela veut dire, qu'il a inspiré aux hommes de faire telle ou telle priere, et que c'est par son inspiration que nous prions.

Or, quant aux pures creatures, il est certain que les anges prient, et cela nous est monstré en plusieurs endroits de l'Escriture saincte : mais des hommes qui sont au ciel, nous n'en avons pas tant de tesmoignages, d'autant que devant que Nostre-Seigneur fust mort, ressuscité, et monté au ciel, il n'y en avoit point encore dans le paradis, ains ils estoient au sein d'Abraham dans les limbes. C'est pourtant une chose tres asseurée, que les saincts, je veux dire les hommes qui sont dans le paradis, et

(1) Quoi. — (2) Tellement.

les anges avec lesquels ils sont, prient; car ils ont tous esté creez pour louer Dieu, ainsi que nous avons dit.

Voyons maintenant si tous les hommes doivent prier et faire oraison. Cette difficulté sera bien-tost resoluë; car je dy en un mot, que tous le doivent faire, et que pas un ne s'en peut excuser, non pas mesme les heretiques. L'exemple du centenier Corneille, rapporté par S. Luc, aux Actes des apostres, nous donne un suffisant tesmoignage de cela; car estant encore dans le paganisme, il fit une oraison si efficace, qu'elle merita d'estre presentée devant le throsne de la divine Majesté, qui luy fit la grace de luy envoyer le grand S. Pierre, afin de l'instruire en la foy, et depuis, il fut un grand sainct entre les chrestiens. Il est vray, neantmoins, que les grands pecheurs ont beaucoup de difficulté à prier et faire oraison. Certes, on peut dire qu'ils ressemblent à ces petits oyseaux, lesquels d'eux-mesmes, dès qu'ils ont un peu de plumage se guindent (1) en l'air pour voler; mais n'ayant pas assez de force pour continuer leur vol, ils tombent soudain à terre, et se viennent poser sur la glu qu'on leur a preparée pour les prendre, de sorte que cette humeur visqueuse leur serre si fort les aisles, qu'apres ils ne peuvent plus voler. De mesme en arrive-t-il au pecheur, lequel, quoy qu'il ayt quelque desir de s'eslever à Dieu par le moyen de la priere et de l'oraison, il se laisse neantmoins tellement emporter à ses mauvaises habitudes, que n'ayant pas assez de resolution pour se retirer du vice, il vient incontinent à se poser sur cette humeur visqueuse du peché, par laquelle il se laisse tellement serrer, qu'il ne peut apres se guinder au ciel par l'oraison, qu'avec une tres grande difficulté. Mais neantmoins, en tant qu'il est capable de la grace, il peut et doit prier, et faire oraison, et n'y a que le diable seul qui ne la puisse faire, d'autant qu'il n'y a que luy seul qui soit incapable d'amour.

Il nous reste maintenant à déclarer quelles sont les conditions qu'il faut avoir pour bien faire l'oraison. Je sçay que les anciens Peres qui traittent de cette matiere, en rapportent plusieurs, que quelques-uns en comptent jusques à quinze et d'autres huict; mais puisque le nombre de trois est si reveré par tout, je m'y arresteray.

La premiere condition qu'il faut avoir pour bien faire l'oraison est, qu'il faut estre petit en humilité; la seconde, qu'il faut estre grand en esperance; et la troisiesme, qu'il faut estre appuyé sur Jesus-Christ crucifié.

(1) Se soulèvent.



L'humilité n'est autre chose qu'une mendicité spirituelle, de laquelle parlant Nostre-Seigneur à ses apostres, il dit : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum* (Matth. 5); Bien-heureux sont les mendians d'esprit, car à eux appartient le royaume des cieux. Je sçay bien que la pluspart des Peres qui interpretent ces parolles, disent : Bienheureux sont les pauvres d'esprit; mais ces deux interpretations ne sont pas contraires, car tous les pauvres sont mendians, s'ils ne sont glorieux, et tous les mendians sont pauvres, s'ils ne sont avaritieux.

Il faut donc, pour bien faire l'oraison, que nous recognoissions que nous sommes pauvres et que nous nous humilions grandement : et comme nous voyons qu'un tireur d'arbaleste, quand il veut decocher un grand traict, plus il veut tirer haut, et plus il tire la corde de son arc en bas, ainsi faut-il que nous fassions; si nous voulons que nostre priere aille jusques au ciel, il faut que nous nous approfondissions grandement par la cognoissance de nostre neant. David nous advertit de le faire par ces parolles. Quand tu voudras faire oraison, dit-il, approfondis-toy tellement dans l'abysme de ton neant, que tu puisses par apres, sans difficulté, decocher ton oraison comme une sagette (1) jusques dans les cieux (Psal. 129). Et ne voyons-nous pas que les grands princes, lorsqu'ils veulent faire monter une fontaine au plus haut de leur chasteau, vont prendre la source de l'eau en quelque lieu fort eslevé, puis la conduisent par des tuyaux, la faysant descendre aussi bas qu'ils la veulent par apres faire monter; car autrement l'eau ne monteroit jamais : et si vous leur demandez comment ils l'ont fait monter, ils vous diront que ç'a esté en la faysant descendre. Tout de mesme en est-il de l'oraison; car, si on demande comment elle peut monter au ciel, on doit respondre, qu'elle y monte par la descente de l'humilité.

L'Espouse, au Cantique des cantiques, fait esmerveiller les anges, et leur fait dire par estonnement : *Quæ est ista quæ ascendit per desertum, sicut virgulta fumi, ex aromatibus myrrhæ, et thuris, et universi pulveris pigmentarii* (Cant. 3); Qui est celle-cy qui vient du desert et qui monte comme une petite verge de fumée odoriferante, composée de myrrhe, d'encens, et de toute sorte de bonnes odeurs du parfumeur, et qui est appuyée sur son bien-aymé? *Innixa super dilectum suum* (Cant. 8). Parolles qui se peuvent tres bien appliquer à l'ame humble, et qui s'exerce en la vertu d'humilité; car, bien qu'elle soit grandement fructueuse

1) Flèche.

en bonnes œuvres, toutesfois, le bas sentiment qu'elle a d'elle-mesme fait qu'elle ne void nul bien en soy, ains croit tousjours de ne rien faire, et luy semble qu'elle est comme un desert sterile, ou n'habitent les oyseaux ny mesme les bestes sauvages, et qui n'a point d'arbres fruitiers, parce qu'elle ne void en elle aucune vertu; et d'autant que par cette humilité l'ame s'esleve à Dieu, cela fait dire aux anges : Qui est celle qui monte du desert?

Passons maintenant à l'esperance, qui est la seconde condition qu'il faut avoir pour bien faire l'oraison. L'Espouse venant du desert monte comme un rejetton ou verge de fumée odoriferante, composée de la myrrhe. Cecy nous represente l'esperance, car, bien que la myrrhe jette une odeur fort suave, elle est pourtant tres amere à gouster. Ainsi, quoy que l'esperance soit suave, parce qu'elle nous promet de joüir un jour du bien que nous desirons, elle est aussi amere, d'autant que nous ne sommes pas encores en la possession de ce que nous aymons. L'encens est bien plus proprement le symbole de l'esperance; car comme l'encens ne peut, s'il n'est mis sur le feu, jetter sa fumée en haut, ainsi faut-il que l'esperance, pour monter au ciel, soit mise sur le feu de la charité et bonté de Dieu, et qu'elle soit encore appuyée sur les merites de Jesus-Christ, qui est la troisiesme condition necessaire pour bien faire l'oraison; car autrement ce ne seroit pas esperance, ains presomption.

Or, quoy que l'esperance monte jusques à la porte du ciel, elle n'y peut neantmoins entrer, d'autant qu'elle est une vertu toute de la terre. Et comme l'Espouse montant du desert est appuyée sur son bien-aymé, aussi avons-nous dit que la troisiesme condition necessaire pour bien faire l'oraison est, qu'il nous faut estre appuyez sur Nostre-Seigneur Jesus-Christ crucifié, puisque c'est par sa mort que nous avons accez au Pere eternel, que nous avons esté reconciliez avec luy, et que nous obtenons ce que nous demandons à sa divine Majesté.

L'Espoux, voulant loüer son Espouse, luy dit, qu'elle est comme un beau lys entre les espines : *Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias* (Cant. 2). Et elle, par contr'eschange de loüange, le compare à un pommier : *Sicut malus inter ligna sylvarum, sic dilectus meus inter filios;* Mon bien-aymé, dit-elle, est entre les enfans des hommes comme un pommier entre les haliers et les arbres des forêts : il est tout chargé de feüilles, de fleurs, et de fruicts. Je me reposeray à son ombre, et recevray les fruicts qui tomberont sur mon giron; je les mangeray,



et les ayant maschez, je les gousteray en mon gosier, où je les trouveray tres doux et tres suaves : *Sub umbra illius quem desideraveram sedi, et fructus ejus dulcis gutturi meo* (*Ibid.* 5). Mais quel est ce pommier dont parle l'Espouse, sinon la croix du Sauveur; et en quel verger le trouverons-nous? c'est sans doute sur le mont de Calvaire où cette Espouse l'appelle, quand elle dit : Que mon bien-aymé vienne en son jardin; *Veniat dilectus meus in hortum suum* (Cant. 5); car c'est en ce lieu où cet arbre divin a este planté, et où nous le devons chercher, pour nous nourrir de ses fruicts, et nous tenir sous son ombre. Mais quelles sont les feüilles de cet arbre? c'est l'esperance que nous avons de nostre salut; par le moyen de la mort du Sauveur; ses fleurs sont les prieres qu'il faysoit pour nous à son Pere eternel, et ses fruicts sont les merites de sa mort et passion. Demeurons donc à l'ombre et au pied de cet arbre, je veux dire de cette croix : rassasions-nous de ses fruicts, et n'en partons point que nous ne soyons tous detrempez du sang qui en decoule.

Sainte Catherine de Sienne eut une fois un excez ou vision en meditant la mort et passion de Nostre-Seigneur, où il luy fut advis qu'elle estoit dedans un bain, qui estoit de son precieux sang; et quand elle fut revenüe à elle, il luy sembloit que sa robe en estoit toute teinte. Or, rapportant cecy à mon subjet, je dis que nous ne devons point aller à l'oraison, que ce ne soit pour nous arrouser de ce precieux sang, au moins s'en faut-il arrouser le matin à la premiere priere que nous faysons.

S. Paul, en l'epistre aux Romains, escrivant à ses enfans spirituels, leur enjoignoit, qu'ils se revestissent de Nostre-Seigneur Jesus-Christ, c'est-à-dire de son sang, *Induimini Dominum Jesum Christum* (Rom. 13). Mais qu'est-ce qu'estre revestu de ce sang? Pour vous faire mieux entendre cecy, il faut que je me serve d'une comparaison. Vous verrez un homme revestu d'un habit d'escarlate; l'habit est fait de laine, mais ce qui luy donne sa valeur, c'est qu'il est teint du sang d'un poisson appellé Escarlate. Or, maintenant appliquant cela à nous, je dy qu'encores que nous soyons revestus de laine, c'est-à-dire, que nous fassions de bonnes œuvres, en tant qu'elles sont de nous, elles n'ont aucun prix ny valeur, si elles ne sont teintes dedans le sang de nostre Sauveur Jesus-Christ, le merite duquel les rend agreables au Pere eternel.

Nous lisons en la Genese, que lorsque Jacob voulut avoir la benediction de son pere Isaac, sa mere luy fit apprester un chevreau à la saulce de la venaison, selon qu'Isaac l'aymoit, et luy

fit mettre dans ses mains des gands de poil, à cause qu'Esaü, à qui appartenoit la benediction, estoit tout velu; mais outre cela, elle luy fit encore mettre la robbe parfumée destinée pour l'aisné de la maison, puis le mena ainsi à son mary, qui estoit aveugle, et Jacob demandant la benediction à son pere, Isaac, luy touchant les mains, s'escria : Ah! que je suis en peine, la voix que j'entends est la voix de mon fils Jacob, mais les mains que je touche sont les mains d'Esaü; ***Vox quidem, vox Jacob est, sed manus, manus sunt Esaü*** (Gen. 27). Neantmoins, ayant senti la suave odeur qui provenoit de sa robbe parfumée, il en receut tant de complaysance, qu'il dit ces parolles : La bonne odeur que je sens donne tant de suavité à mon odorat, qu'elle me contraint de donner la benediction à mon fils. Ainsi nous autres, ayant apresté cet agneau sans macule (1), nostre divin Sauveur, et l'ayant presenté au Pere eternel comme un mets tres delicieux pour rassasier son goust, en luy demandant sa benediction, il nous dira semblablement, s'il nous treuve revestus de sa robbe, c'est-à-dire de son sang : La voix que j'entends est la voix de Jacob, mais les mains (qui signifient nos œuvres) sont les mains d'Esaü; toutesfois, à cause de la suavité que j'ay à sentir la bonne odeur qui provient de la robbe parfumée de mon fils, je vous donne ma benediction, benediction qui nous comblera de grace en ce monde, et nous fera parvenir à la gloire eternelle en l'autre. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

(1) Souillure

SERMON

POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION.

DE L'ORAISON.

(RECUEILLI.)

Orate sine intermissione.
Priez sans cesse. (I. THESSAL. 5.)

NOUS avons monstré, en l'exhortation precedente, comme la fin de l'oraison doit estre l'union de nostre ame avec Dieu, et comme tous les hommes qui sont en la voye de salut peuvent et doivent prier : mais il nous est demeuré une difficulté, qui est de sçavoir si les prieres des pecheurs sont exaucées; car nous voyons que l'aveugle-né, duquel parle S. Jean en son Evangile, que Nostre-Seigneur illumina, dit à ceux qui l'interrogeaient, que Dieu n'exauce point les pecheurs : *Scimus, quia peccatores Deus non audit* (Joan. 9); mais laissons-le dire, car il parle encores comme aveugle (1).

Il nous faut premierement entendre qu'il y a trois sortes de pecheurs, à sçavoir, les pecheurs impenitens, les pecheurs penitens, et les pecheurs justifiez. Or, c'est une chose tres asseurée que les pecheurs impenitens ne sont point exaucez, d'autant qu'ils veulent croupir et perseverer en leur peché, et leurs oraisons sont en abomination devant Dieu, ainsi qu'il le fait entendre par le prophete Isaye, respondant à ceux qui luy disoient : Nous avons jeusné et affligé nos ames, et vous ne nous avez point regardez : *Jejunavimus, et non aspexisti; humiliavimus animas nostras, et nescisti* (Isa. 58). Dieu respond et leur dit : Vos jeusnes, vos prieres, vos afflictions, et vos festes me sont en abomination, d'autant qu'avez vos mains pleines de sang, c'est-à-dire l'ame pleine de pechez : *Calendas vestras, et solemnitates vestras odivit anima mea, et cum multiplicaveritis orationem; non exaudiam, manus vestræ plenæ sanguine sunt* (Isa. 1). C'est donc une chose certaine, que les prieres du pecheur impenitent ne peuvent estre exaucées, et nul ne peut dire *Jesus*, sinon en la vertu du Sainct-Esprit, ny appeller Dieu *Pere,* qu'il

(1) L'aveugle-né parle beaucoup moins de la prière que du don extraordinaire des miracles. (N. E.)

ne soit adopté pour son Fils. Or, le pecheur qui veut perseverer en son peché ne peut appeller Dieu *Pere,* ny prononcer le nom souverain de Nostre-Seigneur, puisqu'il n'a pas le Sainct-Esprit en luy, car il n'habite point au cœur souillé de peché; nul ne peut aussi avoir accez vers le Pere eternel, ny estre exaucé de luy que par la vertu et au nom de son Fils, ainsi qu'il dit luy-mesme en l'Evangile : *Nemo venit ad Patrem, nisi per me* (Joan. 14). Il est donc certain que les prieres du pecheur impenitent ne sont point agreables à Dieu, et ne peuvent estre exaucées, puisqu'il veut perseverer en son peché.

Venons au pecheur penitent. Certes, on luy fait tort de l'appeller pecheur, car il ne l'est plus, puisqu'il deteste desjà son peché, et bien que le Sainct-Esprit ne soit pas encore en son cœur par residence, il y est neantmoins par assistance. Hé! qui est-ce, à vostre advis, qui luy donne ce repentir d'avoir offensé Dieu, sinon le Sainct-Esprit? puisque nous ne sçaurions avoir une bonne pensée pour nostre salut, s'il ne nous la donne : mais ce pauvre homme n'a-t-il rien fait de son costé? si a (1) certes. Considerez David, quand Dieu luy eust fait recognoistre son iniquité, ô qu'il pouvoit bien dire : Vous m'avez regardé, Seigneur, lorsque j'estois dans la fondriere de mon peché; vous m'avez ouvert le cœur, et je ne l'ay pas refermé; vous m'avez tiré, et je me suis laissé aller; vous m'avez poussé, et je n'ay pas reculé; vous m'avez fait voir la grandeur de mon crime, et je l'ai detesté. Je pourrois prouver par plusieurs exemples de l'Escriture, que les prieres des pecheurs penitens sont agreables à Dieu, et qu'il les exauce; mais je me contenteray maintenant de vous rapporter celle du publicain, lequel monta au temple pecheur, et en sortit justifié, par le merite de l'humble priere qu'il fit : ce qui nous fait voir que les prieres des pecheurs penitens sont exaucées de Dieu.

Parlons maintenant de la matiere de l'oraison et de son object. Il faut premierement sçavoir que la matiere de l'oraison est de demander à Dieu les biens qui nous sont necessaires : or ces biens sont de deux sortes, à sçavoir, les biens spirituels et les biens temporels.

L'Espouse, au Cantique des cantiques, voulant loüer son bien-aymé, luy dit qu'il a les levres blanches comme un lys qui distille la myrrhe : *Labia ejus lilia distillantia myrrham primam* (Cant. 5); et son Espoux luy dit, en contr'eschange, que ses levres sont comme des rais (2) de miel distillant, et qu'elle a le miel et le laict dessous sa langue : *Favus distillans labia tua sponsa,*

(1) Si a, *Oui il a fait.* — (2) Rayons.



mel et lac sub lingua tua (Cant. 4). Je sçay bien que l'on interprete ces parolles en ce sens, sçavoir est, que les predicateurs preschant au peuple la parolle de Dieu, ont le miel dessus la langue, et parlant à Dieu par les prieres qu'ils luy font pour le peuple, ils ont le laict dessous la langue : et encore en cette façon, que les predicateurs parlant de l'humanité de Nostre-Seigneur unie à la divinité, ils ont le miel dessous la langue.

Plusieurs se trompent grandement, en ce qu'ils pensent que le miel soit fait seulement du suc des fleurs; le miel est une liqueur qui descend du ciel parmy la rosée, laquelle tombant dessus les fleurs, prend le goust d'icelles (1), comme font tous les vaisseaux dans lesquels on met quelque liqueur, qui en prennent tousjours quelque goust. C'est donc tres à propos que le miel, comme une liqueur celeste, represente les perfections divines, ou la divinité de Nostre-Seigneur, qui est descendüe du ciel; et le laict, qui vient de la terre, represente sa tres saincte humanité. Ou bien on peut encore dire, que les predicateurs ont le laict dessous la langue, lorsqu'ils preschent les vertus de douceur, de mansuetude, et de misericorde de Nostre-Seigneur, en tant qu'homme.

Or appliquant ces parolles de l'Espoux à nostre oraison, suivant ce que nous avons dit, qu'il y a deux sortes de biens que nous pouvons demander à Dieu, je diray que les biens spirituels sont signifiez par le miel, et les biens temporels par le laict. Mais il faut encore sçavoir, qu'entre les biens spirituels, il y en a de deux sortes, dont les uns sont necessaires pour nostre salut, et les autres ne le sont pas. Quant à ceux qui sont necessaires pour nostre salut, nous les devons demander à Dieu absolument, et sans condition, d'autant qu'il nous les veut donner. Mais les autres biens, quoy que spirituels, qui ne sont pas necessaires pour nostre salut, nous ne les devons jamais demander que sous les mesmes conditions que les biens temporels, sçavoir est, si c'est la volonté de Dieu, et si c'est pour sa plus grande gloire; et sans ces conditions, nostre oraison est imparfaicte.

Or, ces biens spirituels necessaires pour nostre salut, signifiez par le miel, que l'Epouse a dessous la langue, sont la foy, l'esperance, et la charité, et les autres vertus qui accompagnent celles-là. Les autres biens spirituels, qui ne sont point necessaires à nostre salut, sont les lumieres, douceurs, consolations, et semblables biens que Dieu donne quelquesfois à ceux qui le servent, lesquels nous ne lui devons jamais demander que sous

(1) D'elles.

les conditions que j'ay dites, parce qu'ils ne sont aucunement necessaires pour nostre salut.

Il s'en treuve quelquesfois qui pensent que s'ils avoient le don de sapience (1), ils seroient bien plus capables d'aymer Dieu; en quoy certes ils se trompent, et cela n'est pas, comme vous pourrez voir par ce qui arriva à un religieux de S. François, qui s'en alla un jour treuver S. Bonaventure, et luy dit : O que vous estes heureux, mon Pere, d'estre si sçavant, d'autant que vous pouvez beaucoup plus aymer Dieu, que nous autres qui sommes ignorans. A quoy S. Bonaventure respondit, que la science n'estoit point requise pour aymer Dieu, et qu'une simple femme le pouvoit autant ou plus aymer que luy et que les plus grands docteurs du monde, et que la science n'estoit point necessaire pour avoir l'amour. Mais qui ne void encore la tromperie de ceux qui sont tousjours apres leurs Peres spirituels, pour se plaindre de quoy ils n'ont de consolations en leurs oraisons? Hé! ne voyez-vous pas que si vous en aviez, vous ne pourriez eschapper la vaine gloire, et ne pourriez empescher que vostre amour-propre ne s'y complust, en sorte que vous vous amuseriez plus aux dons qu'au donateur? C'est donc une grande misericorde que Dieu vous fait, de ne vous en point donner, et ne faut pas perdre courage pour cela, puisque la perfection ne consiste pas à avoir des consolations en l'oraison, ains (2) à avoir nostre volonté unie à celle de Dieu, et c'est ce que nous luy devons demander sans condition.

Tobie estant desjà vieil, et voulant donner ordre à ses affaires, commanda à son fils de s'en aller en Ragès, pour retirer quelque argent qui luy estoit deu; et pour ce faire plus facilement, il luy bailla une cedule, par laquelle on ne luy pouvoit refuser son argent. Ainsi faut-il que nous fassions, quand nous voulons demander au Pere eternel son paradis, l'augmentation de nostre foy, et son amour. Toutes lesquelles choses il nous veut donner, pourveu que nous portions une cedule de la part de son Fils, c'est-à-dire, que nous luy demandions au nom et par les merites de Nostre-Seigneur, lequel nous a bien monstré l'ordre que nous devons tenir en nos demandes, nous ordonnant de dire le *Pater,* où elles sont toutes comprises en ces parolles : *Sanctificetur nomen tuum : adveniat regnum tuum : fiat voluntas tua* (Matth. 6); Que vostre nom soit sanctifié, que vostre royaume nous advienne, et que vostre volonté soit faite.

Mais remarquez qu'il nous ordonne de demander premiere-

(1) Sagesse. — (2) Mais.

ment que son nom soit sanctifié, c'est-à-dire, qu'il soit recognu et adoré par tous les hommes. Apres quoy, nous demandons ce qui nous est le plus necessaire, à sçavoir, que son royaume nous advienne, et qu'apres cette vie nous puissions estre des habitans du ciel, et que sa volonté soit faite. Et apres ces trois demandes, nous adjoustons : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie;* Donnez-nous aujourd'huy nostre pain quotidien. Il dit : Donnez-nous nostre pain, parce que dessous ce nom de pain sont compris tous les biens temporels : or pour cela, nous devons estre grandement sobres à les demander, et devrions beaucoup craindre en les demandant, d'autant que nous ne sçavons pas si Nostre-Seigneur ne nous les donnera point en son ire (1) et en son courroux. C'est pourquoy, ceux qui prient avec perfection demandent fort peu de ces biens, ains demeurent devant Dieu avec confiance, comme des enfans devant leur pere, ou bien comme des serviteurs fideles qui servent bien leur maistre; car ils ne vont pas demandant tous les jours leur nourriture, mais leurs services demandent assez pour eux. Voila pour ce qui est de la matiere de l'oraison.

Les anciens Peres qui ont traitté de l'oraison disent qu'il y en a de trois sortes, a sçavoir : l'oraison vitale, l'oraison mentale, et l'oraison vocale. Parlons premierement de la vitale, puis nous dirons quelque chose de la vocale et mentale.

Toutes les actions de ceux qui vivent en la crainte de Dieu sont de continuelles prieres, et tout ce qu'ils font se peut appeller oraison vitale. Mais pour mieux entendre cecy, je me veux servir d'une similitude : les Evangelistes disent, que le grand S. Jean-Baptiste estant dans le desert, il ne mangeoit que des locustes (2) et sauterelles, ou des cigales, et qu'il ne mangeoit point de raisins, ni ne beuvoit point de cervoise, ni chose aucune qui pust enyvrer. Or, mon dessein n'est pas de m'arrester sur tout cela, ains seulement sur ce qu'il est dit qu'il ne mangeoit que des locustes ou cigales. L'on ne sçait si les cigales sont celestes ou terrestres, d'autant qu'elles vont continuellement s'eslançant du costé du ciel, ne touchant la terre que fort peu, et ne se nourrissent que de la rosée qui tombe du ciel, et vont tousjours chantant, et leur chant n'est autre chose qu'un retentissement ou petit gazoüillement qui se fait dans leurs intestins. C'est donc tres-à-propos qu'il est dit, que le bienheureux S. Jean se nourrissoit de cigales, puisqu'il estoit luy-mesme une cigale mystique, son oraison estant si continuelle,

(1) Colère. — (2) Sauterelles : le second mot explique ainsi le premier.

qu'on ne sçavoit s'il estoit celeste ou terrestre : car si bien aucunes fois il touchoit la terre pour prendre ses necessitez, soudain il se relançoit du costé du ciel, où il avoit logé son cœur et toutes ses affections, se nourrissant plus de viandes celestes que terrestres. Il chantoit aussi presque continuellement les loüanges de Dieu ; ce qu'il tesmoigne luy-mesme, disant, qu'il n'estoit qu'une voix : bref, sa vie et toutes ses actions estoient une continuelle priere. De mesme peut-on dire, que ceux qui ont tousjours leur intention dressée à Dieu, qui donnent l'aumosne, qui visitent les prisonniers ou les malades, et qui s'exercent en telles et semblables bonnes œuvres, font oraison, et ces bonnes actions demandent à Dieu recompense, et se peuvent appeler oraison vitale.

Or, pour parler maintenant de l'oraison vocale, je dy que ce n'est pas faire oraison, que de dire seulement quelques prieres entre ses levres, si l'attention du cœur n'y est joincte ; car, pour parler à Dieu, il faut premierement avoir conceu en son intention ce qu'on luy veut dire. Il y a deux sortes de parolles, la vocale, et l'interieure : or c'est la vocale qui fait entendre ce que l'interieure a premierement conceu. Et puisque la priere n'est autre chose que parler à Dieu, il est certain que de le faire sans estre attentif à luy, et à ce qu'on luy dit, est une chose qui luy est fort desagreable ; et quand nous le faysons, nous commettons une grande incivilité, et ressemblons en cela aux perroquets, qui parlent sans sçavoir ce qu'ils disent.

Un sainct personnage raconte qu'une fois l'on avoit appris à l'un de ces oyseaux à dire l'*Ave, Maria,* lequel apres s'estant eschappé, et pris le vol, il y eut un espervier qui vint fondre sur luy, et le perroquet se prenant à dire l'*Ave, Maria,* l'espervier le laissa aller. Or ce n'est pas à dire que Dieu exauça le perroquet, non, car il est incapable de le prier : c'est un oyseau immonde, aussi n'estoit-il pas bon pour les sacrifices, mais il permit peut-estre que cela arrivast de la sorte, pour monstrer combien cette oraison luy estoit agreable. Quoy qu'il en soit, c'est neantmoins chose certaine, que les prieres de ceux qui, comme des perroquets, prient sans attention ou intention, sont en abomination devant Dieu, qui regarde plus au cœur et à l'intention de celuy qui prie, que non pas aux parolles qu'il dit.

Mais avant que passer outre, il est bon que nous sçachions que les oraisons vocales sont de trois sortes, dont les unes sont commandées, les autres recommandées, et les autres de bonne volonté. Celles qui sont commandées, et qu'il ne faut jamais ob-



mettre, sont le *Pater* et le *Credo,* que nous devons dire tous les jours; ce que Nostre-Seigneur mesme nous fait entendre, quand il nous fait dire en l'Oraison dominicale : Donnez-nous aujourd'huy nostre pain quotidien; car cela nous monstre qu'il le faut demander tous les jours, c'est-à-dire, qu'il faut prier tous les jours : et si vous me dites que vous n'avez pas prié aujourd'huy, je vous diray que vous n'estes pas chrestien, et vous n'avez pas fait vostre devoir. Les prieres qui sont encore commandées sont les offices à nous autres, qui sommes d'eglise, et si nous en laissons à dire quelque notable partie, nous pechons. Celles qui sont seulement recommandées sont les *Pater* du Rosaire, et semblables prieres qui sont ordonnées pour gaigner les indulgences, et laissant à les dire, nous ne pechons pas : mais nostre bonne mere l'Eglise, pour monstrer qu'elle desire que nous les disions, donne les indulgences à ceux qui les recitent.

Les prieres qui sont de bonne volonté sont toutes celles qu'on fait outre celles que nous venons de dire, et quoy qu'elles soient bonnes, celles qui sont recommandées sont beaucoup meilleures, parce que la saincte vertu de la sousmission y intervient; car c'est comme si nous disions : Nostre bonne mere l'Eglise recommande ces prieres, et bien qu'elle ne les commande pas, je suis neantmoins bien aise de les dire pour luy playre, et cela est tres bon.

Mais les prieres qui sont de commandement sont d'un prix tout autre, à cause de l'obeyssance qui y est attachée, et c'est sans doute qu'il y a aussi plus de charité. Or, entre ces prieres, les unes sont communes, et les autres particulieres : les communes sont les messes, offices et prieres qui se font en temps de calamité. O que nous devrions venir avec une grande reverence à ces prieres communes, et tout autrement preparez que pour les prieres particulieres! parce qu'és (1) prieres particulieres nous ne traittons avec Dieu que de nos affaires, ou si nous prions pour l'Eglise, nous le faysons par charité; mais en ces prieres communes, nous parlons à Dieu au nom de toute l'Eglise, et prions pour tous en general. S. Augustin raconte, qu'estant encore Manicheen, il entra un jour dans une eglise, où S. Ambroise faysoit chanter l'office alternativement de chœur en chœur, comme l'on fait maintenant, de quoy il fut tellement ravy et hors de soy, de voir le bel ordre et la reverence qu'on y gardoit, qu'il pensoit estre en paradis; et plusieurs saincts assu-

(1) Dans les.

sent, que souventes fois ils ont veu venir les anges en grande troupe, pour assister à ces divins offices. Avec quelle attention et reverence y devrons-nous assister, puisque les anges y sont presens, et repetent là haut en l'Eglise triomphante ce que nous disons ça bas (1) en la militante! Mais peut-estre dirons-nous que si nous avions veu une fois les anges assister à nos offices, nous y assisterions apres avec plus d'attention et reverence. O certes! pardonnez-moi, il n'en seroit rien, quand mesme nous aurions esté ravis avec S. Paul jusques au troisiesme ciel, voire (2) si nous avions demeuré trente ans en paradis, si la foy ne nous le fait faire, cela y serviroit fort peu. Et pour preuve de cette verité, je vous diray une chose que j'ay souvent considerée, qui est que S. Jacques et S. Pierre, apres avoir demeuré trois ans avec Nostre-Seigneur, ayant veu la gloire de sa transfiguration sur la montagne de Thabor, ne laisserent pas pourtant de le quitter et abandonner en sa mort et passion. Certes, il est vray que nous ne devons jamais assister, ny venir aux offices communs, principalement nous autres qui les disons au chœur, que nous ne fassions des actes de contrition, en demandant l'assistance du Sainct-Esprit avant que de les commencer, nous estimant bienheureux de faire ça bas en terre ce que nous ferons eternellement au ciel.

Il me faut maintenant declarer la division qu'il y a en l'oraison mentale et vocale, et monstrer comme nous allons à Dieu en deux façons pour le prier, suivant ce que nous enseigne et ordonne nostre saincte mere l'Eglise; car elle nous fait quelquefois prier Dieu immediatement, et d'autres fois mediatement, comme quand nous disons les antiennes de Nostre-Dame, le *Salve Regina,* et les autres antiennes qui s'adressent aux saincts. Or, quand nous prions Dieu immediatement, nous exerçons la saincte confiance qui est fondée sur la foi, l'esperance et la charité; mais quand nous prions Dieu mediatement, et par l'entremise de quelque autre, nous prattiquons la saincte humilité, qui provient de la cognoissance de nous-mesmes.

Quand nous allons immediatement à Dieu, nous protestons de sa bonté et misericorde, en laquelle nous mettons toute confiance; mais quand nous prions mediatement, et que nous implorons l'assistance de Nostre-Dame et des saincts, afin d'estre mieux receus de sa divine Majesté, alors nous protestons que nous recognoissons sa grandeur infinie, sa toute-puissance, et la reverence que nous luy devons porter : et c'est le subjet pour

(1) Ici-bas. — (2) Même.

lequel nostre bonne mere l'Eglise nous marque toutes les postures qu'elle veut que nous tenions en disant office; car tantost elle nous veut debout, et puis assis, ou à genoux, tantost couverts, puis descouverts, et toutes ces postures ne sont autre chose que des prieres. Toutes les ceremonies de la saincte Eglise sont pleines de tres grands mysteres, et les ames qui sont humbles, simples et devotes, ont une grande consolation à les voir.

Mais que pensez-vous, mes cheres sœurs, je vous prie, que signifie le rameau (1) que nous portons aujourd'huy en nos mains? certes rien autre, sinon que nous demandons à Dieu qu'il nous rende victorieux de nos ennemis, par le merite et en vertu de la victoire que Nostre-Seigneur remporta par sa mort sur l'arbre de la Croix. Mais pour ne pas sortir de mon subjet, je dy que quand nous sommes aux offices, il faut que nous observions de nous tenir en la posture qui nous est marquée, et cela avec le plus de soin qu'il nous sera possible.

Mais en ces oraisons et prieres particulieres, quelle reverence y devons-nous garder? O certes! elle doit estre tres grande, puisque nous sommes tousjours devant Dieu, bien qu'aux communes nous y devions avoir un soin plus special, à cause de l'edification du prochain; et il est certain que la reverence exterieure ayde beaucoup à l'interieure. Nous avons plusieurs exemples des Saincts sur ce subjet. Escoutez S. Paul en l'Epistre aux Ephesiens : *Flecto genua ad Patrem Domini nostri Jesu Christi* (Ephes. 3) : Je fleschy, dit-il, les genoux vers le Pere de Nostre-Seigneur Jesus-Christ. Et ne voyez-vous pas que Nostre-Seigneur mesme, priant son Pere eternel, se prosternoit la face en terre, nous monstrant avec quelle reverence nous devons nous tenir devant Dieu.

Le grand S. Paul, premier hermite, demeura plusieurs dixaines d'années dans le desert, et S. Antoine l'estant une fois allé visiter, il le treuva à genoux, les yeux eslevez au ciel, qui faysoit oraison, apres laquelle luy ayant parlé, il se retira; et quelque temps apres l'estant venu de rechef visiter, il le treuva encore en la mesme posture qu'il avoit fait la premiere, la teste levée, les yeux bandez (2) contre le ciel, les mains jointes, et planté sur ses deux genoux. S. Antoine croyant qu'il fust en oraison, apres avoir long-temps attendu, voyant qu'il ne l'entendoit point souspirer comme il avoit accoustumé, il leva les yeux, et le regar-

(1) On voit encore ici que les deux exhortations sur l'oraison ont été prêchées aux dimanches de la Passion et des Rameaux; mais le sujet les fait convenir au quatrième et cinquième dimanche après Pâques. (N. E.)

(2) Levés.

dant à la face, il treuva qu'il estoit mort, et sembloit que son corps, qui avoit tant prié pendant sa vie, prioit encore apres sa mort. Ezechias, parlant de l'attention qu'il faysoit à la priere, dit que toute sa face prioit, que ses yeux estoient tellement attentifs à regarder Dieu, qu'il en avoit la veuë toute attenuée, et sa bouche baillante comme un oyselet qui attend que sa mere le vienne rassasier : *Attenuati sunt oculi mei, suspicientes in excelsum* (Isa. 38). Mais en tous cas, la posture qui nous apporte plus d'attention est la meilleure, ouy mesme, celle d'estre gisant est bonne, et semble que d'elle-mesme elle prie; et ne voyez-vous pas le sainct homme Job, couché sur son fumier, faire une priere si excellente, qu'il merite que Dieu l'escoute?

Parlons maintenant de l'oraison mentale, et pour l'expliquer, je vous monstreray comme en l'ame il y a quatre estages (1), par la comparaison du temple de Salomon. En ce temple, il y avoit premierement un porche, lequel estoit destiné pour les gentils, afin que personne ne pust excuser d'y venir adorer Dieu; et c'est en quoy ce temple estoit plus agreable à sa divine Majesté, d'autant qu'il n'y avoit nulle sorte de nations qui ne pust venir l'adorer en ce lieu. Le second estage estoit destiné pour les Juifs, tant hommes que femmes, bien que par apres on fit une separation pour les femmes, afin d'eviter les scandales qui pouvoient arriver. Apres quoy allant tousjours en remontant, il y avoit une autre place destinée pour les prestres : et puis en fin finale, il y avoit l'estage destiné pour les cherubins, où reposoit l'arche d'alliance, et où Dieu manifestoit ses volontez, qui s'appeloit le *Sancta Sanctorum* (2). Or, appliquant cela à nous, je dy qu'en nostre ame il y a aussi quatre estages, dont le premier est une cognoissance grossiere que nous avons par le moyen des sens, comme par nos yeux nous cognoissons que cela est noir, rouge ou jaune. Mais apres il y a un autre degré ou estage qui est un peu plus relevé, qui est une cognoissance plus parfaicte que nous avons par le moyen de la raison, et de la consideration que nous faysons sur les choses : comme par exemple, un homme qui aura esté maltraité en un lieu, cherchera par le moyen de la consideration comment il poura faire pour n'y pas retourner. Le troisiesme estage, beaucoup plus relevé que les deux autres, est celuy où reside la cognoissance que nous avons de la foy par une lumiere surnaturelle. Et le quatriesme, representé par le *Sancta Sanctorum*, est la fine pointe de l'ame que nous appellons esprit, où se font les acquiescemens, et pourveu que cette

(1) Le mot *étage* n'indique pas ici superposition, mais gradation. — (2) Le Saint des Saints.

fine pointe de l'esprit regarde tousjours à Dieu, nous ne nous devons pas troubler, ny mettre en peine.

Les navires qui sont sur la mer ont tous une esguille marine (1), laquelle estant touchée de l'aymant regarde tousjours l'estoile polaire, et encore que la barque s'en aille du costé du midi, l'esguille marine ne laisse pas pourtant de regarder tousjours son nord. Ainsi il semble quelquesfois que l'ame s'en aille du costé du midy, tant elle est agitée de distractions, que neantmoins la fine pointe de l'esprit regarde tousjours à Dieu, qui est son nord. Les ames qui sont plus advancées en la perfection experimentent quelquesfois de si grandes tentations, mesme sur la foy, qu'il leur semble que toute l'ame y consente, tant elle est troublée, n'y ayant que cette fine pointe de l'esprit qui resiste, et c'est cette partie de l'ame qui fait l'oraison mentale; car, bien que toutes les autres puissances et facultez de l'ame soient remplies de distractions, si elles ne sont volontaires, cette fine pointe de l'esprit ne laisse d'estre unie à Dieu.

Or, en l'oraison mentale, il y a quatre parties, dont la premiere est la meditation; la seconde, la contemplation; la troisiesme, les eslancemens; et la quatriesme, la simple presence de Dieu.

Quant à la premiere, qui se fait par voye de meditation, elle se fait de cette sorte. Nous prenons un mystere, par exemple Nostre-Seigneur crucifié, puis nous l'estant ainsi representé, nous considerons les vertus qu'il a prattiquées, et comme l'amour qu'il nous a porté, et l'obeyssance qu'il a renduë à son Pere eternel, lui a fait souffrir la mort de la croix, plutost que de luy deplayre, ou pour mieux dire, afin de luy complayre : puis nous considerons, par le menu, sa grande douceur, son humilité, et la patience avec laquelle il souffrit tant et tant d'injures, de tourmens et d'ignominies; et enfin sa grande charité à l'endroit de ceux qui le mirent à mort, priant pour eux parmy ses plus grandes douleurs. Et par la consideration de toutes ces choses, nous venons à avoir nostre affection emuë d'un ardent desir de l'imiter en ses vertus, puis nous passons à prier le Pere eternel qu'il nous rende conformes à son Fils.

Mais pour mieux entendre cecy, l'on peut dire que la meditation se fait comme les abeilles font et cueillent le miel; car elles le vont cueillant de la rosée qui descend du ciel dessus les fleurs, tirant un peu de suc des mesmes fleurs qu'elles convertissent en miel, puis le portent dans leurs ruches. Ainsi nous allons picorant (2) par la meditation sur les actions de Nostre-Seigneur, les

(1) Boussole. — (2) Butinant.

considerant l'une apres l'autre, pour en composer le miel des sainctes vertus, et en tirer l'affection d'une saincte imitation.

Dieu, en la creation du monde, medita; car ne voyez-vous pas qu'apres qu'il eut creé le ciel, il dit qu'il estoit bon? et fit le mesme apres avoir creé la terre, les animaux, et puis enfin, ayant creé l'homme, il treuva tout bon, les regardant piece à piece : mais apres voyant tout ce qu'il avoit fait en general, il dit que tout estoit tres bon : *Et erant valde bona* (Gen. 1).

L'Espouse, au Cantique des Cantiques (Cant. 4), apres avoir loüé le chef, les yeux, les levres de son bien-aymé, bref tous ses membres l'un apres l'autre, dit enfin, par une saincte complaisance : O que mon bien-aymé est beau, ò que je l'ayme! il est mon tres cher; ce qui nous fait voir qu'elle avoit passé de la meditation à la contemplation. Ainsi voyons-nous souvent qu'à force de considerer combien Dieu est bon, mystere apres mystere, nous venons à faire comme les cordons des bateaux, lesquels, quand on rame fortement, s'eschauffent tellement, que si on ne les mouilloit, le feu s'y prendroit. De mesme nos ames viennent quelquesfois tellement à s'eschauffer et embraser par la meditation, en l'amour de celuy qu'elles recognoissent estre tant aymable, que pour recevoir quelque rafraischissement en l'ardeur des affections que la meditation allume en leur volonté et dans leur cœur, elles viennent apres à le regarder en la contemplation, et à se complayre de voir, en celuy qu'elles ont consideré, tant de beauté et de bonté.

L'Espoux, au mesme lieu du Cantique, dit ces parolles, qui nous representent merveilleusement bien la difference qu'il y a entre la meditation et la contemplation : J'ay cueilly ma myrrhe avec mes parfums, j'ay mangé mon miel avec mon bornal (1), et j'ay beu mon vin avec mon laict; mangez, mes amis, beuvez et enyvrez-vous, mes tres chers : *Messui myrrham meam cum aromatibus meis, comedi favum cum melle meo, bibi vinum cum lacte meo; comedite, amici, et bibite, et inebriamini, charissimi* (Cant. 5). Ces parolles nous representent tres bien les mysteres que nous allons celebrer ces jours suivans de la Passion, resurrection et Ascension de Nostre-Seigneur. Lorsqu'il dit : J'ay cueilly ma myrrhe avec mes parfums; *Messui myrrham cum aromatibus meis;* ce fut en sa mort et passion, lorsqu'il offrit ce sacrifice sanglant de luy-mesme à son Pere eternel en odeur de suavité. Et quand il dit : J'ay mangé mon miel avec mon bornal; *Comedi favum cum melle meo,* ce fut lorsqu'il

(1) Rayon.

reünit sa tres saincte ame avec son corps en sa glorieuse resurrection. Et quand il dit : J'ay beu mon vin avec mon laict; *Bibi vinum cum lacte meo,* par le vin il nous represente la joye de sa triomphante ascension, et par le laict, la douceur de sa tres saincte conversation pendant les quarante jours qu'il demeura sur la terre apres sa resurrection, visitant ses apostres, leur faysant toucher ses playes, et mangeant avec eux. Mais quand il dit : Mangez, mes amis; *Comedite, amici,* il veut dire : Meditez et considerez ces mysteres. Vous sçavez que pour rendre la viande capable d'estre avalée, il la faut premierement mascher et amenuiser (1) avec les dents, et la jetter tantost d'un costé de la bouche, et tantost de l'autre : ainsi faut-il que nous fassions des mysteres de la foy pour les comprendre; car il faut que nous les maschions et roullions plusieurs fois dans nostre entendement par la meditation, afin d'eschauffer nostre volonté en l'amour de Dieu, avant que de passer à la contemplation. C'est pourquoy, apres ces parolles : Mangez, mes amis; *Comedite, amici,* il dit ensuite : Beuvez et enyvrez-vous, mes tres-chers : *Et bibite, et inebriamini, charissimi.* Or vous n'ignorez pas qu'on n'a pas accoustumé de mascher le vin, ains l'on ne fait que l'avaler sans peine ny difficulté; ce qui nous represente la contemplation, laquelle se fait non avec peine, comme la meditation, ains avec playsir, facilité et suavité.

Voicy donc ce que le divin Espoux veut dire à son Espouse, c'est-à-dire à l'ame devote : vous avez assez medité, et consideré que je suis bon; regardez-moy maintenant, et vous delectez à voir que je le suis veritablement. L'on rapporte en la vie de S. François, qu'il passa une fois toute une nuit à dire ces parolles : Vous estes mon tout; ce qu'il disoit en contemplation, comme voulant dire : Je vous ay consideré piece à piece, mon Dieu, et j'ay treuvé que vous estiez tres aymable; maintenant donc je vous regarde avec complaysance, et voy que vous estes mon tout. S. Bruno se contentoit de dire à Nostre-Seigneur : O bonté! Et S. Augustin disoit : O beauté ancienne et nouvelle! vous estes ancienne, parce que vous estes eternelle; mais vous estes nouvelle, parce que vous apportez tousjours une nouvelle suavité à mon cœur. Et toutes ces parolles estoient des paroles de contemplation.

Venons à la troisiesme partie de l'oraison mentale, qui se fait par des eslancemens d'esprit en Dieu. Certes, pour celle-cy, personne ne s'en peut excuser, d'autant qu'elle se peut faire

(1) Rendre menue.

allant et venant, et vacquant à ses occupations. Vous direz peut-estre que vous n'avez pas le temps de faire deux ou trois heures d'oraison; qui vous en parle? recommandez-vous à Dieu le matin, offrez-luy tout vostre estre, protestez que vous ne voulez point l'offenser, et puis vous en allez où vostre devoir vous appelle; mais resolvez-vous pourtant de faire le long de la journée plusieurs eslevations d'esprit vers sa divine bonté, voire mesme parmy les compagnies. Et qui vous empeschera de parler à Dieu au fond de vostre cœur, puisqu'il n'importe pas de luy parler mentalement ou vocalement? Dites-luy donc des parolles courtes, mais ferventes. Celle que disoit S. François est excellente, bien que ce soit une parolle de contemplation. Il est vray que de dire à Dieu : Vous estes mon tout, et vouloir quelque autre chose que luy, cela ne seroit pas bien, parce qu'il faut que les parolles soient conformes au sentiment du cœur; mais de dire à Dieu : Je vous ayme de tout mon cœur, encore que nous n'ayons pas un grand sentiment d'amour en la partie inferieure, nous ne devons pas laisser neantmoins de le dire, puisque nous voulons et avons un grand desir de l'aymer en la partie superieure de nostre ame.

Or, un bon moyen pour nous accoustumer à faire ces eslancemens, est de prendre le *Pater* de suite, en prenant une petition à chaque fois. Par exemple, si vous avez pris au commencement de vostre journée ces parolles : *Pater noster qui es in cœlis,* vous direz la premiere fois : Mon Pere qui estes au ciel, si vous estes mon Pere, quand serai-je parfaictement vostre fille? et dans un quart-d'heure apres, vous direz : O mon Dieu! que vostre nom soit sanctifié par toutes les creatures. Quelque temps apres: Que vostre volonté soit faite en la terre comme au ciel; faites moy la grace, ô mon Dieu! que je l'accomplisse tousjours en toutes choses. Et ainsi vous irez continuant de quart-d'heure à autre vostre oraison, poursuivant le *Pater,* ou repetant, si vous voulez, les mesmes parolles. Ces SS. Peres qui vivoient au desert, ces anciens et parfaicts religieux, estoient si soigneux de faire ces oraisons et eslancemens d'esprit en Dieu, que S. Hierosme raconte que, quand on alloit au desert pour les visiter, l'on entendoit l'un qui disoit : Vous estes, ô mon Dieu! tout ce que je desire; l'autre disoit : Quand seray-je tout vostre, ô mon Dieu? et l'autre disoit : *Deus, in adjutorium meum intende* (Psal. 69); O Dieu, soyez à mon ayde. Enfin l'on entendoit une saincte harmonie de la diversité de leurs voix fort agreable.

Mais, me direz-vous, si l'on dit ces parolles vocalement, pour-

quoy l'appellez-vous oraison mentale? parce qu'elle se fait aussi mentalement, et qu'elle part premierement du cœur. Et c'est ce que nous veut faire entendre l'Espoux sacré au Cantique des cantiques, lorsqu'il dit, que sa bien-aymée luy a ravy le cœur par un de ses yeux, et par un des cheveux qui pend dessus son col: *Vulnerasti cor meum, soror mea sponsa, vulnerasti cor meum in uno oculorum, et in uno crine colli tui* (Cant. 4). L'on pourroit tirer de ces belles parolles plusieurs tres belles et agreables interpretations : mais d'autant qu'il faut finir, je n'en diray qu'une. Vous verrez un mary et une femme qui ont des affaires en leur mesnage qui les font separer; quand il arrive par hazard qu'ils se rencontrent, ils se regardent un peu en passant, mais ce n'est que d'un œil, parce que ne se voyant que de costé, ils ne le peuvent bonnement faire des deux. Ainsy cet Espoux veut dire : Quoy que ma bien-aymée soit fort occupée, si (1) ne laisse-t-elle pas pourtant de me regarder d'un œil, me protestant par ce regard qu'elle est toute mienne; elle m'a ravy le cœur par un des cheveux qui pend dessus son col, c'est-à-dire, par une pensée qui provient du costé de son cœur. Concluons ce discours. Nous ne parlerons pas maintenant de la derniere partie de l'oraison mentale, qui est la simple presence de Dieu.

O que nous serons heureux, si nous parvenons un jour au ciel; car nous y mediterons eternellement, et regardant et considerant les œuvres de Dieu, nous les treuverons toutes tres bonnes, et par cette bonté que nous y decouvrirons, nous nous eslancerons continuellement en luy par une saincte complaysance, pour l'aymer, l'adorer, le loüer et benir eternellement. Dieu nous fasse la grace d'y parvenir. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

(1) Encore.

PREMIER SERMON

POUR LE JOUR DE LA PENTECOSTE (1).

Je viens et me presente icy avec l'esprit de sousmission et d'obeyssance, selon lequel je desire marcher tout le temps de ma vie, lequel, encore qu'il soit favorable à toutes sortes d'entreprises, si est-ce (2) neantmoins que j'ay subjet de craindre que quelqu'un ne dise de moy ce que les Juifs ont dit des apostres, à sçavoir : ***Musto plenus est iste;*** Il faut bien dire que celuy-cy soit enyvré de quelque temerité, qui en tel temps, en tel lieu, et en son noviciat ecclesiastique, ose monter en cette chaire apres de si grands personnages. Mais je dy au contraire que le temps m'invite à prescher, puisque je voy que tous annoncent les merveilles de Dieu : ***Omnes cœperunt loqui magnalia Dei;*** et que ce jourd'hui est le commencement de toute predication. Le lieu me donne courage, puisque j'y vois mon reverendissime prelat avec la fleur de son clergé, mon vray Pere spirituel ; j'y voy le meilleur de la ville, en laquelle ayant esté nourry et eslevé en ma plus tendre jeunesse, je l'honnore et m'en pense prevaloir comme d'une bonne mere. Que si les peres et meres, quoy qu'ils prisent plus les aisnés, caressent neantmoins et cherissent plus tendrement les plus petits, je vous accorde, mes bien-aymés auditeurs, que, comme la rayson le veut bien, vous prisiez plus tous les autres predicateurs ; mais je demande, par droit de petitesse et de minorité, d'estre chery, et qu'on prenne en bonne part mes affections, au lieu auquel j'ay jetté les premieres semences du fruict duquel maintenant je vous offre les premices. Au reste, c'est aujourd'huy que non seulement les vieux, mais aussi les jeunes doivent prescher, puisqu'il a esté prophetisé de ce jour, qu'en iceluy (3) les fils et les filles prophetiseraient, et les jeunes auroient des visions. ***Prophetabunt filii vestri, et filiæ vestræ, et juvenes vestri visiones videbunt*** (Joel, 2; Act. 2). On me dira que cela s'entend de ceux qui avoient receu le Sainct-Esprit; eh bien, pourquoy ne le recevray-je pas avec vous? Si (4) feray certes, si comme les apostres et disciples, nous nous mettons tous unanimement avec devotion à prier Dieu : *Cum Maria Matre Jesu,* avec Marie, mere de

(1) Premier sermon de l'auteur, qu'il composa avant que d'être prêtre, pris sur l'original écrit de sa main.
(2) Encore est-il. — (3) Lui. — (4) Oui, je le ferai.

Jesus, laquelle afin qu'elle nous assiste de son intercession à ce mien commencement, jettons-nous plus fervemment que jamais à ses pieds, et la salüons, et puis..... *in nomine Domini laxabo rete. Ave, Maria.*

En l'incomprehensible et beaucoup plus indicible abysme de cette eternité, en laquelle regne glorieusement la Majesté divine, le Pere eternel, regardant sa propre substance, conceut en son entendement, et produisit, parla, et dit une Parolle, ou un Verbe, representant et exprimant si parfaictement sa substance, essence et divinité, qu'à ce Verbe il communiqua sa propre essence, engendrant en cette maniere son Fils aussi vrayement Dieu que le Pere, et par la mesme divinité que le Pere, si (1) que le Fils est vrayement Dieu de Dieu, lumiere de lumiere : il est Dieu, puisqu'il a l'infinie divinité pour son essence et substance; il est Dieu de Dieu, pource que cette essence divine, il l'a receuë par la feconde communication que son Pere eternel luy en fait et a fait eternellement, l'engendrant et enfantant de son sein, devant qu'il y eust aucun Lucifer entre les anges au ciel spirituel et invisible, ni aucune belle estoile, ou Diane entre les estoiles du ciel corporel et visible : *Ex utero ante Luciferum genui te* (Psal. 109).

Adam, ainsi qu'il est escrit au commencement de la Genese, fut doüé d'une telle sagesse, que donnant les noms à chaque chose, il exprimoit fort vivement sa proprieté. Mais Dieu le Pere, voulant exprimer et dire ce qu'il entendoit, consideroit et pensoit de soy-mesme, comme s'il se fust voulu donner un nom propre, et se nommer soy-mesme, il dit un mot, une parolle, un Verbe qui le representa si naïfvement, et exprima si vivement ce qui estoit en luy, que ce Verbe fut un autre luy-mesme, et fut vray Dieu de vray Dieu, non pas qu'il y eust deux dieux, mais parce qu'il y eut deux personnes participantes d'une seule, simple, indivisible et totale divine essence.

Or le Pere, voyant l'unique et souverain bien de son essence, tant en soy qu'en son Fils, et le Fils voyant le mesme unique et souverain bien, tant en soy qu'en son Pere, ne pouvant estre un souverain bien sans un souverain amour, saisis en cette eternité d'une pure et souveraine amitié, d'une seule et mesme volonté, ils produisirent un amour tellement parfaict, qu'à cet amour ils communiquerent la mesme divinité et essence, laquelle estoit commune au Pere et au Fils. O sainct amour ! ô

(1) Tellement.

amour eternel et infiny! Donc, mes chers auditeurs, dés-lors, c'est-à-dire dés l'eternité, avant les siecles, en l'infinité, en l'abysme de la perpetuité, ce Pere et ce Fils eternels, jettant à force d'une mesme et seule volonté, d'une mesme et seule amitié, d'un mesme et seul courage; jettant, dis-je, par une mesme et seule bouche, un souspir, une respiration, un esprit d'amour, ils produisirent, ils expirerent un souffle qui est le Sainct-Esprit, tierce personne de la Trinité, Dieu de Dieu, lumiere de lumiere, Dieu vray de Dieu vray, Dieu le Pere, Dieu le Fils, Dieu le Sainct-Esprit, trois personnes qni ne sont qu'un seul Dieu, une seule tres saincte et tres adorable Trinité.

Grand à la verité, et parfaict fut l'amour que l'Espouse portoit à l'Espoux au Cantique des cantiques, puisqu'à sa parolle son ame sembloit se fondre et dissoudre comme fait la cire aux rayons du soleil : *Anima mea liquefacta est, cum dilectus meus loquutus est* (Cant. 5); Mon ame s'est liquifiée quand mon bien-aymé a parlé. Mais tout autre est cet amour infiny, par lequel le Pere et le Fils s'entre-ayment; car en cet amour ils ne se fondent pas, ils ne se dissolvent pas, ce qui seroit imperfection : mais, sans alteration de leur nature, ils produisent un Sainct-Esprit, Dieu parfaict de Dieu parfaict, possedant pleinement une mesme divine essence avec eux; et sans se deffaire de l'essence divine, ils la communiquent toute entierement et parfaictement à ce Sainct-Esprit d'amour. De quoy si je voulois parler davantage, on pourroit bien dire à bon droict de moy ce qu'aujourd'huy les Juifs disoient sans raison des apostres : *Musto plenus est iste;* Celuy-cy est remply de vin, c'est-à-dire, il faut bien que celuy-cy soit enyvré d'une grande presomption de vouloir expliquer les interieures operations de Dieu, qui sont si relevées par leur infinité, que l'esprit de l'homme n'y peut approcher que de bien loin. Je m'arreste donc, mes chers auditeurs, et ce que j'en ay voulu dire, ç'a esté pour monstrer en quelle façon qui est celuy duquel nous celebrons aujourd'huy la feste, qui est le Sainct-Esprit, et Amour procedant eternellement du Pere et du Fils, vray Dieu avec le Pere et le Fils, et encore pour vous donner à entendre que de toute eternité ce Sainct-Esprit venoit par cette incomprehensible procession, et respiration du cœur du Pere et du Fils, combien (1) qu'il ne soit pas venu, ou, par maniere de dire, arrivé, et que cette mission n'ayt esté bien accomplie qu'à tel jour qu'aujourd'huy, il y a environ 1559 ans. Maintenant je parle des choses claires et fort intelligibles aux fidelles.

(1) Quoi.

Que si l'obscurité de ce que j'ay dit avoit destourné vostre attention, revenez et escoutez devotement tout ce que la saincte Trinité opere, et fait hors d'elle-mesme en realité; car toutes les trois personnes y communiquent et operent sans division ou distinction quelconque. Ce que nous voulant enseigner, lorsqu'elle parle de la creation des choses en leur estre naturel, parlant de celle de l'homme, elle introduit la Majesté divine en ses trois personnes, disant: Faysons un homme à nostre semblance (1); car si une seule personne eust creé l'homme, elle eust dit : Je fais, et non pas faysons, comme nous treuvons escrit : ***Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram*** (Gen. 1); et David chante : ***Benedicat nos Deus, Deus noster, benedicat nos Deus*** (Psal. 66); Dieu nous benisse, Dieu nostre, Dieu nous benisse, ne reprenant par trois fois ce nom de Dieu, sinon pour nous monstrer que non seulement le Pere benit, non seulement le Fils benit, mais encore le Sainct-Esprit; et tous trois ensemble sont celuy qui benit : ainsi faut-il conclure de tout le reste qu'une personne ne fait rien sans les autres quand à ce qui est produit hors de la divinité. Neantmoins, par une certaine appropriation de langage, les œuvres qui ressentent plus le pouvoir ont accoustumé d'estre appropriées au Pere, comme la creation et semblables, parce qu'il est source et origine de toute puissance et divinité; les œuvres qui ont plus d'apparence de sagesse au Fils, digne generation de l'entendement paternel; celles de bonté au Sainct-Esprit, amour et charité unique du Pere et du Fils.

Donc, encore que l'operation tres merveilleuse et puissante, qui a esté faite és cœurs de l'Eglise naissante à tel jour qu'aujourd'huy, ayt esté faite esgalement par le Pere, le Fils et le Sainct-Esprit; neantmoins, parcequ'en icelle reluit principalement la bonté, misericorde et magnifique liberalité, on ne dit pas que toute la Trinité soit venuë sur les apostres, mais on dit et on celebre la descente du glorieux Sainct-Esprit : à condition que vous ne vous imaginerez pas que pour cela il ayt changé de lieu pour descendre du ciel; car estant Dieu, il est tellement par tout par essence, presence et puissance, qu'il est dans le monde sans y estre renfermé, il est hors du monde sans en estre exclu : ***Est in mundo non inclusus, extra mundum non exclusus.*** Il remplit le ciel et la terre par son immensité : ***Cœlum et terram ego impleo*** (Jer. 23). — ***Spiritus Domini replevit orbem terrarum, et hoc quod continet omnia scientiam habet vocis*** (Sap. 1).

(1) Ressemblance.

— *Jovis omnia plena, Spiritus intus alit, totamque infusa per artus Mens agitat molem, et magno se corpore miscet* (Virg., *Æneid.* VI).

Vous sçavez bien que nostre ame est par tout le corps, et tout en toutes les parties d'iceluy, autrement elle ne seroit point spirituelle, ou nostre corps seroit mort en la partie en laquelle l'ame ne seroit pas : tout de mesme donc Dieu est partout le monde, vivifiant tout; et comme nous disons l'ame estre en la teste pour les principales operations qu'elle y fait, aussi disons-nous que Dieu est au ciel pour les principales operations qu'il y fait, y monstrant sa gloire ouvertement. Et comme parlant de certaine nation nous disons qu'elle a l'ame au bout des doigts, pource que ne monstrant d'ailleurs gueres d'entendement, elle en fait plus paroistre és ouvrages manuels : ainsi nous disons que le Sainct-Esprit descend là où il fait quelque particuliere operation et participation de ses graces, ou pour le moins quelque demonstration, comme quand il descendit sur Nostre-Seigneur en son baptesme; car il ne luy communiqua pas nouvelle grace, Jesus en ayant la plenitude dés sa conception, mais il donna seulement l'attestation de sa grandeur.

Vous sçavez donc maintenant ce que c'est à dire, quand on dit que le Sainct-Esprit est descendu sur les apostres, et que cela n'est autre, sinon qu'il y a fait quelques signalées et grandes operations. Or ces operations sont de deux sortes, les unes exterieures, comme les signes qui apparurent en ce sainct jour, qui furent le feu, et le son vehement; les autres furent interieures, à sçavoir l'onction de la grace, et l'illumination invisible és cœurs et esprits apostoliques, et celles-cy estant signifiées, figurées et representées par celles-là, en considerant les premieres nous apprendrons aisement les secondes; c'est-à-dire, par les signes exterieurs, nous apprehendons les effects interieurs, qui sont comme le principal de ce mystere, le reste n'estant qu'accessoire, puisque toute la gloire de la fille du roy est au dedans : *Omnis gloria filiæ regis ab intus* (Psal. 44).

Je treuve donc, pour ne m'arrester pas sur chaque parolle, deux signes avoir esté faits, l'un qu'il se fit soudainement un grand son, un bruit, un tonnerre du ciel porté par un vent vehement, qui remplit toute la maison où estoit la beniste troupe de ces premiers Peres du christianisme.

C'est la coustume de Dieu d'imprimer sa saincte crainte és courages de ceux esquels il veut communiquer ses graces, afin qu'apres la crainte vienne l'amour. Aussi est-elle le commence-

ment de la sagesse, comme l'esguille, par le moyen de laquelle on couvre avec la soye cramoisie de charité le vil reseüil (1) de nos consciences.

Ne sçavez-vous pas que le plus souvent, l'esté principalement, avant que pleuvoir, il tonne et fait vent? ainsi aujourd'hui il tonne et fait un vent vehement, pour monstrer qu'il veut pleuvoir les douces pluyes des consolations du Sainct-Esprit, ainsi qu'il est escrit : Son Esprit soufflera, et les eaux decouleront; *Flabit Spiritus ejus, et fluent aquæ* (Psal. 147).

Quand nostre premier pere eut peché, l'Escriture dit que lorsqu'il entendit la voix de Dieu qui se promenoit dans le jardin, il se cacha avec sa femme : *Cum audissent vocem Domini deambulantis in paradiso ad auram, post meridiem, abscondit se Adam et uxor ejus* (Gen. 3). Mais maintenant Dieu se faysant ouyr par le bruit d'un grand vent, il remet la force és courages apostoliques, et la contenance que le peché leur avoit ostée. Hé! ne vous est-il jamais advenu, en une seiche et alterée saison d'esté, de voir vos jardins à gueule beante, l'ouvrant, par maniere de dire, pour recevoir la pluye, et ne venant point de secours du ciel à leur soif, et enfin les herbes paslir et seicher, les fleurs se ternir et faner, les arbrisseaux sembler comme morts? Les païsans alors s'assemblent, font des prieres et processions pour impetrer (2) l'amollissement du ciel, et la desirée liqueur pour les champs. Mais apres, voicy un vent impetueux et chaud, lequel ramassant toutes les exhalaisons jà (3) relevées, trame une grosse et noire nuée qui semble voiler tout le ciel, dedans laquelle s'engendrant le tonnerre et brillant les esclairs, semble que bientost, au lieu d'apporter soulagement aux fruicts de la terre, elle fracassera par la foudre, la gresle et la tempeste, ce peu de biens que la seicheresse a laissé sur la terre, et semble menacer les hommes d'une totale ruïne. Alors ces pauvres laboureurs, en plus grand soucy, avec plus de souspirs et d'affections, eslevant les mains au ciel, prient le Createur de destourner son ire (4), representant la misere de leur pauvre famille, si cette nuée vient à l'effect dont elle menace ; quand voicy que goutte à goutte cette nuée descend toute en pure eau, et abreuve ces alterées campagnes à souhait, ressemblant plutost à une grosse rosée qu'à une impetueuse pluye. Et lors l'on a bien de quoy loüer Dieu de voir les jardins et les campagnes reverdir plus que jamais, les fleurs se redresser, et tous les fruicts, par maniere de dire, reprendre l'haleine que la chaleur leur avoit

(1) Réseau. — (2) Obtenir. — (3) Déjà. — (4) Colère.

ostée, et representer aux pauvres semeurs le banquet pretendu d'une abondante cueillette.

O! qu'il me semble maintenant vous avoir bien donné à entendre le mystere de cette grande journée. Le jardin de l'Eglise naissante estoit demeuré desjà quelque temps privé de l'eau vive : *Quæ est veluti fons aquæ salientis in vitam æternam* (Joan. 4), c'est-à-dire de la douce presence de son bon Seigneur et Maistre; la peur et la crainte de la persecution judaïque avoit terny les sainctes fleurs, fané et mis en friche toutes ces pauvres plantes, qu'elles pouvoient bien dire : *Expandi manus meas ad te; anima mea sicut terra sine aqua tibi* (Psal. 142); J'ay eslevé mes mains à vous pour demander vostre assistance, parce que mon ame sans vostre grace est comme la terre seiche et sterile qui ne peut rien produire : excepté le lys beny de la sacrée Vierge, sur laquelle, par une particuliere influence du divin amour, la rosée celeste tomboit tousjours sur-abondamment. Tous ensemble donc faysoient priere pour impetrer la saincte rosée de l'Esprict consolateur, quand voicy ce vent impetueux et ce bruit du ciel qui vient remplir de frayeur leurs courages, et leur faire jetter de plus en plus des souspirs et prieres à la divine Majesté : mais ce bruit, ce vent, cette impetuosité, au lieu de frayeur, se changea en une douce pluye des graces celestes, qui abreuva si à souhait leurs courages, que dés-lors il ne se parla plus de seicheresse ny d'aridité; car il leur arriva ce qui est dit de l'homme de bien par le sainct roy David, qu'il sera comme l'arbre planté le long des eaux, qui est tousjours verdoyant, qui donnera son fruict en son temps, et tout ce qu'il fera lui prosperera : *Tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo, et folium ejus non defluet; et omnia quæcumque faciet prosperabuntur* (Psal. 1).

Mais c'est assez parlé de ce premier signe pour le peu de temps que nous avons; venons à parler du second, qui fut des langues de feu, ou comme du feu. Si ces langues furent de vray feu ou non, je n'en diray rien, il suffit qu'elles avoient representation et figure de feu. O sainct feu! qui consume toutes superfluitez, feu qui chasse toute froideur, feu qui consume parfaictement l'holocauste de nos ames, sur l'autel sacré de l'obeyssance!

Au commencement du monde, je treuve que *Spiritus Domini ferebatur super aquas* (Gen. 1); L'Esprit du Seigneur estoit porté sur les eaux, en la premiere formation du monde : c'est-à-dire, le chaos, ou monde elementaire, ou bien le globe des

eaux, qui couvroit toute la face de la terre, estant creé, le Sainct-Esprit de Dieu estoit porté par dessus, pour donner à ce chaos informe, à cet element infecond, telle fecondité, que sans l'eau, desormais, ny plante, ny animal ne pust estre engendré; de maniere qu'il veut quasi dire qu'il couvoit et fecondoit les eaux, afin qu'elles produisent les animaux aquatiques et servent à la production de toutes choses animées. Ainsi ce mesme Esprict aujourd'huy est porté par dessus le feu, non pour creer ou former le monde, mais pour le recreer et reformer : *Et apparuerunt illis dispertitæ linguæ tanquam ignis, seditque supra singulos eorum* (Act. 2); Il apparut aux Apostres des langues departies (1) comme de feu, qui se poserent sur chacun d'eux. Et comme pour le creer il fecondoit les eaux, aussi, pour le recreer et renouveller, il semble qu'il fecondast le feu : *Emitte Spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ* (Psal. 103); Envoyez vostre Esprit, et ils seront creez, et vous renouvellerez la face de la terre. Et d'autant que le feu est plus actif que l'eau, et plus puissant, reduisant en feu quasi tout ce qui luy est presenté en un moment, ce que l'eau ne fait pas; aussy a-t-il plus de puissance et de majesté à reformer le monde qu'à le former, à le renouveller qu'à le creer. Pour le former, vous treuverez par tout simplement : *Fiat lux, appareat arida, faciamus;* Que la lumiere soit faite, que la terre apparoisse, faysons; mais pour le reformer, le Verbe s'est fait chair : *Verbum caro factum est;* et devant que l'œuvre de la reparation ayt esté faite, combien a-t-il cousté de sang à Jesus-Christ mesme vray Dieu, vray homme, devant qu'oser dire et s'asseurer de cette grande parolle : *Consummatum est!* Tout est consommé! combien de peines a-t-il endurées! ains (2) quelles peines n'a-t-il pas endurées et souffertes?

Or les theologiens, non contens de sçavoir que plus admirable a esté la Majesté divine en la reformation, qu'en la formation du monde, ainsi que plus est admirable la justification du pecheur, laquelle neantmoins se fait tous les jours en cent mille lieux du christianisme ; non contens, dis-je, de le sçavoir, ils demandent entre eux pourquoy? afin par apres d'en pouvoir rendre compte aux curieux, et de faire mieux cognoistre aux hommes la grace que Dieu leur fait quand il les appelle à penitence. Et respondent tous qu'en la formation du monde les choses furent faites de rien, et ne falloit faire autre que destruire le rien pour donner estre aux choses, lequel rien ne faysoit point de resistance à la volonté

(1) Séparées. — (2) Mais plutôt.

de Dieu, mais luy obeyssoit, se changeant en estre à la simple parolle du Createur : *Ipse dixit et facta sunt, mandavit et creata sunt* (Psal. 32); Il a parlé, et toutes choses ont esté faites; il a commandé, et elles ont esté creées. Et quoy que le rien fust infiniment opposé à Dieu, estant tout-à-fait de party contraire le neant et le souverain estre; si est-ce neantmoins que ce neant n'ayant aucune puissance, et ne pouvant rien faire, le tout qui estoit Dieu, au simple projet de sa volonté, mettoit en fuite le neant en donnant l'estre aux creatures. Ainsi donc Dieu, en la creation, n'avoit point de resistance, mais bien tout au contraire en la recreation et reformation du monde, c'est-à-dire en la justification du pecheur. O combien de resistance treuve Dieu en cette besogne! que si vous me demandez : Qui est si osé et si temeraire que de faire resistance à Dieu, et qui le peut faire? S. Paul ne dit-il pas en ce chapitre scabreux, et qui ne devroit estre leu que des doctes, c'est aux Rom. 9 : *Voluntati ejus quis resistit?* Qui est-ce qui resistera à sa volonté? et au psalme 113 : *Deus autem noster in cœlo; omnia quæcumque voluit fecit;* Que Dieu qui est au ciel fait tout ce qu'il veut. Je sçay bien, ô doctes! la vraye et recevable distinction que font les Peres et les theologiens, S. Chrysostome et S. Bonaventure, de la volonté de Dieu, *in voluntatem signi, voluntatem bene placiti, antecedentem et consequentem, efficacem et inefficacem* (en volonté de signe et volonté de bon playsir, antecedente et consequente, efficace et inefficace). Mais je veux estre entendu de tous mes auditeurs.

Des choses que Dieu veut estre faites, il veut les unes estre faites sans nostre consentement, et en celles-cy tousjours il est obey; telle est la production des choses inanimées, la pluye, la neige, la tempeste, les maladies et les afflictions. Les autres, il ne veut pas qu'elles soient faites sans nostre consentement et sans nostre concours. Et quant à celles-cy, il est tousjours obey au ciel, et partant il y fait tout ce qu'il veut : *Deus autem noster in cœlo omnia quæcumque voluit fecit.* Mais en terre il n'y est pas tousjours obey; autrement, dites-moy, qu'aurions-nous besoin de demander que sa volonté soit faite en la terre comme au ciel : *Fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra?* Et d'où vient, me direz-vous, cette difference entre les volontez des bien-heureux qui sont au ciel, et celles de nous autres qui sommes en la terre? C'est que les volontez des bien-heureux sont tellement appuyées sur la volonté de Dieu, que les unes ne se peuvent mouvoir sans l'autre, et n'ont pas la liberté de contrarieté, c'est-à-dire de mal faire, ains seulement de bien faire, grace et gloire

tout ensemble. C'est la perfection du franc arbitre que, ne pouvant mal faire, il suive volontairement le bien, et d'estre tellement appuyé qu'il ne puisse jamais descheoir. Mais nous autres, pendant que nous sommes en ce miserable monde, nous ne sommes pas ainsi appuyez; mais, afin que nous puissions plus meriter selon la suavité de la divine disposition, nous sommes tellement appuyez de la grace de Dieu, que neantmoins nous pouvons descheoir : la grace nous fait vaincre nostre infirmité, et nous fortifie dans l'amour et la prattique du bien, nous laissant neantmoins tousjours en danger de tomber. Que si quelques-uns en ce monde, comme la Saincte Vierge, ont esté tousjours sans descheoir par une speciale grace de Dieu, encore ne sont-ils pas semblables aux bien-heureux, n'estant pas necessitez à bien faire tousjours et en toutes choses, comme les bien-heureux; et, pour nous conduire en paradis, Dieu se sert de remedes tels qu'ils ne puissent pas lever la liberté qu'il nous a donnée.

Un seigneur a juré que si vous prenez la peine de ramer sur un batteau jusques à un certain lieu, de là il vous conduira en un autre lieu plein de toute amenité (1) pour y jouyr le reste de vostre vie de toutes sortes de playsirs : il desire infiniment que vous le fassiez, il vous le commande, il vous y excite, il vous menace, il fait tous ses efforts pour vous faire prendre l'aviron en main et voguer. Cependant pour ce qu'il a juré de ne vous pas faire ce bien que vous ne ramiez, si vous ne ramez pas, quoy qu'il le desire, il ne fera rien pour vous. Ainsi Dieu, en la constitution et reformation des choses, jura, par maniere de dire, sur son immutabilité, que si nous voulons voguer sur la nacelle de l'Eglise parmi l'eau amere de ce monde, il nous conduiroit en paradis : il le desire, il le commande, il nous exhorte, il nous menace; mais de nous y conduire sans que nous nous aydions, il ne le peut pas faire, puisqu'il a juré le contraire. Dieu pourroit bien nous creer en paradis, nous y mettre dés l'enfance, et en tout temps; mais nostre nature requiert qu'il nous fasse ses cooperateurs, et que celuy qui nous a fait sans nous ne nous sauve pas sans nous. C'est icy où je respondray à vostre demande : Qui peut resister, qui veut resister à Dieu? Je le veux demander à mon ame, luy proposant les doutes que j'ay en cecy, et si vous faites mes demandes chacun à la vostre, vous entendrez de belles responses en vous-mesmes.

O mon ame, ma chere moitié, n'as-tu jamais ouy en toy-mesme le Seigneur ton Dieu te commander, et te dire comme à Abraham :

(1) Douceur, agrément.

Ambula coram me, et esto perfectus (Gen. 17); Marche devant moy, et sois parfait? oui sans doute, et tu luy a respondu : *Recede à nobis, viam mandatorum tuorum nolumus* (Isa. 36); Je ne veux point marcher en la voye de vos commandemens, retirez-vous de moy. O combien de fois, avec tant de pechez, as-tu rejetté les inspirations de Dieu! combien de fois luy as-tu fait resistance ! Ah ! la lamentable voix que Dieu rend par Isaye, se plaignant de nous autres : Tout le jour, dit-il, j'ay tendu mes mains à un peuple mescroyant, et qui me contredisoit : *Tota die expandi manus meas ad populum non credentem, et contradicentem mihi* (Isa. 65; Rom. 10). Et cette autre parolle qu'il dit dans la Genese : *Pœnitet me fecisse hominem* (Gen. 6); Il me deplaist d'avoir fait l'homme. Ah! bon Dieu, cette plainte seroit suffisante de nous fendre les cœurs, s'ils estoient de chair! Nostre Dieu ne se plaint point d'avoir fait l'homme pour la creation; car quand il l'eut creé : *Vidit cuncta quæ fecerat, et erant valde bona;* Il vit que toutes les choses qu'il avoit faites estoient grandement bonnes, et s'y compleut; mais pour la peine que devoit avoir son Fils fait homme à le reformer, dont il dit qu'il fut touché d'un regret interieur en son cœur : *Tactus dolore cordis intrinsecus.*

Ce n'est donc pas merveille, si le Sainct-Esprit ayant fecondé les eaux pour l'institution du monde, il a voulu feconder le feu pour la restitution d'iceluy; car il estoit besoin de plus d'efficace pour le reformer que pour le faire. J'eusse peu aller recherchant en plusieurs endroits de l'Escriture ce que ce son fait au ciel et ce feu signifie; mais je l'ai treuvé tout en un psalme si gravement descrit, que ce seroit peine inutile de le rechercher ailleurs : c'est le psalme 28.

Et premierement le tiltre d'iceluy est : *Psalmus David in consummatione Tabernaculi;* Le psalme de David en la consommation du Tabernacle. Qu'est-ce que la consommation du Tabernacle, sinon la mission du Sainct-Esprit, qui consomma et perfectionna le tabernacle de l'Eglise chrestienne? Donc est-il dit en ce psalme que la voix du Seigneur est sur les eaux : *Vox Domini super aquas, Deus majestatis intonuit, vox Domini super aquas multas.* Il appelle icy les nuées eaux, à cause que des nuées se fait la pluye et les eaux, comme s'il vouloit dire : *Factus est repentè de cœlo sonus tanquam advenientis spiritus vehementis* (Act. 2); Que soudainement il fut fait du ciel un son impetueux, comme un grand vent qui s'esleve d'un nuage; car le tonnerre ne se fait pas sans nuages. Il dit donc que le Dieu de majesté, le



mesme Dieu qui se monstra tant terrible sur la montagne de Sinay, a fait un son vehement sur les eaux et nuages en l'air : *Vox Domini, dit-il, in virtute, vox Domini in magnificentia;* Ce son, cette voix du Seigneur, elle fut *in virtute,* en grande vertu et puissance, pour montrer qu'elle ravigora (1), elle donna force et vertu, elle communiqua une grande constance et magnanimité aux apostres. Si que, les apostres estant comme les cieux de l'Eglise, on peut bien dire d'eux : *Verbo Domini cœli firmati sunt, et spiritu oris ejus omnis virtus eorum* (Psal. 32); Les cieux apostoliques, par l'influence desquels Jesus-Christ, comme premier mouvant, nous communique sa foy et ses graces, ont esté confirmez par la parolle de ce Verbe de Dieu, lorsqu'il les laissa pour monter au ciel, leur faysant ces beaux advertissemens. *Et Spiritu oris ejus;* Et par le Sainct-Esprit, qui est respiré par la bouche et sapience du Pere comme un souspir d'amour, toute leur vertu a esté perfectionnée et tellement establie, que dés-lors, selon la plus probable opinion, non-seulement quant à la foy, qui est chose certaine, mais mesme quant aux mœurs, les Apostres ne firent aucune faute; donc pour monstrer cette force il dit : *Vox Domini in virtute;* La voix du Seigneur est en vertu. Et pour monstrer combien de dons celestes il departit lors à ses Apostres, et par consequent à son Eglise, il adjouste : *Vox Domini in magnificentia;* La voix du Seigneur est en magnificence. Et puis, pour monstrer l'operation de ce son n'estre pas seulement pour ses Apostres, mais aussi pour l'extirpation de toute la puissance mondaine, il dit : *Vox Domini confringentis cedros, confringet Deus cedros Libani;* Que la voix du Seigneur brisera les cedres du Liban.

Il va poursuivant, que les Apostres, fortifiez par cet Esprit, deracinerent la gloire et vanité mondaine : *Et comminuet eas tanquam vitulum Libani,* c'est-à-dire, que le Seigneur ayant consolé, conforté et corroboré avec ce son, ce vent et ce feu, les cœurs des Apostres, par leur ministere, il fracassera, il fera sauter, il dissipera les cedres du Liban, *Cedros Libani,* c'est-à-dire, les plus hauts eslevez des mescreans et infidelles : et ainsi il est advenu, mes chers auditeurs ; car, où sont maintenant ces glorieux Cesars, où sont tant de grands personnages en guerre qui estoient du temps des apostres? ou eux, ou leur posterité, ne se sont-ils pas mis à genoux aux pieds des Apostres ou de leurs successeurs? Dites-moy maintenant un peu où est la memoire de Neron? il ne s'en parle plus qu'en mal. O quelle, et combien

(1) Rendit vigueur.

saincte et venerable est la memoire du glorieux apostre S. Pierre, pauvre pecheur, deschaussé, desnué et simple! grand est le palais, la basillique, le monument de S. Pierre; celle de Neron n'est plus rien. Ainsi les petits pescheurs ont surmonté les grands pescheurs; donc cette voix, ce son, estoit signe que, par la parolle de Dieu portée par la voix des Apostres, l'idolastrie, avec ses adherens, seroit bouleversée comme les veaux qui paissent au Liban, et que le son de leur voix seroit entendu par toute la terre : ***In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum*** (Psal. 18), et que, ***Portæ inferi non prævalebunt adversus eam*** (Matth. 16), et que, ***Reges erunt nutritii Ecclesiæ, et principes pulverem ejus lingent*** (Isa. 49).

Et comme il s'ensuit au mesme psalme : ***Vox Domini intercidentis flammam ignis,*** c'est-à-dire ce son, ***qui replevit totam domum Dei, est intercidentis flammam ignis.*** Je dy que ce son dispersa une flamme de feu en plusieurs parties, selon qu'il est dit : ***Sedit supra singulos eorum;*** Qu'il s'assit sur chacun d'eux, pour monstrer que la parolle evangelique, portée par les Apostres, devoit faire part à un chacun du sainct feu duquel Nostre-Seigneur disoit : ***Ignem veni mittere in terram;*** Je suis venu mettre le feu en terre, c'est-à-dire le feu de la charité ou de la foi vive. O que ce n'est pas sans cause que le prophete royal dit que la parolle de Dieu est un feu : ***Ignitum eloquium tuum, Domine, et servus tuus dilexit illud*** (Psal. 118); car, par la parolle de Dieu, nos ames sont du tout enflammées en son amour, et à l'extirpation de toutes nos imperfections. ***Vox Domini concutientis desertum,*** etc. Or le prophete appelle desert, le lieu où estoient les Apostres ou les Apostres mesmes; et parlant peut-estre du St.-Esprit, il veut dire qu'il descendit alors en une terre deserte sans chemin et sans eau : ***In terra deserta, invia et inaquosa*** (Psal. 62) : c'estoit un grand desert, puisqu'il n'y avoit aucune herbe verte de sainctes resolutions, ny aucun chemin pour aller à la predication, ny aucune eau de consolation; et partant il l'appelle le desert de Cades : ***Desertum Cades,*** qui estoit une grande et vaste solitude vers l'Arabie.

Apres poursuit le prophete : ***Vox Domini præparantis cervos, revelabit condensa, et in templo ejus omnes dicent gloriam.*** On dit que les biches ont une si grande difficulté de faonner ou faire leurs petits, que jamais elles n'en viendroient à bout, si les tonnerres ne les faysoient faonner de frayeur, ou qu'elles n'usassent d'une herbe appelée ***siselle,*** et au lieu que nous avons dans le prophete : ***Præparantis cervos;*** Preparant les cerfs; il



y a dans l'hebreu : *Parturire facientis;* Les faysant enfanter. Ainsi semble-t-il que par ce son vehement Nostre-Seigneur ayt voulu faire enfanter les sainctes predications à ses Apostres, et par le moyen de ses Apostres à tout le monde, lesquels estoient comme engrossez de la cognoissance d'un vray Dieu et Sauveur par plusieurs conjectures naturelles et du paganisme; de quoy je me rapporte à Eusebe, *De Præpar. Evang.* Mais de nous-mesmes nous ne pouvions enfanter qu'apres cette saincte venue du Sainct-Esprit, qu'apres ce feu, ce vent, ce tonnerre, quand la promulgation de l'Evangile commença.

Or ce n'est pas sans cause que vous voyez les Apostres comparez aux biches, car les biches ne sont point armées de cornes et de branches comme les cerfs; aussi les Apostres estoient nuds d'armes corporelles, ne combattant le monde qu'avec la faim, la soif et la tribulation : et d'ailleurs ces animaux courent d'une extresme vitesse; et tels ont esté les Apostres desquels la voix a couru tout le monde : *In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum;* et à raison d'eux il fut dit : *Spiritus Domini replevit orbem terrarum, et hoc quod continet omnia scientiam habet vocis.* Aussi estoient-ils ambassadeurs vers tout le monde, et portoient la parolle pour un monarque qui est extremement prompt, parceque : *Nescit tarda molimina Spiritus sancti gratias;* La grace du Sainct-Esprit ne scayt ce que c'est que de retarder. *Lingua mea calamus scribæ velociter scribentis* (Psal. 44); Ma langue est comme la plume d'un escrivain prompt à escrire. Et de cet enfantement des Apostres que s'ensuit-il? *Deus revelabit condensa;* il s'ensuit que le sombre et touffu bois de l'ignorance et aveuglement du monde a esté eclaircy et descouvert, les arbres en ont esté abattus et jettez par terre, si qu'apres cette descouverte il n'y a personne qui puisse plus dire : *Quis ostendit nobis bona* (Psal. 4)? Qui est-ce qui nous monstre le bien? car par tout le son de la trompette evangelique a esté ouy, pour nous advertir de quel costé nous nous devons jetter à la retraitte, et par tout il y a des autels dressez à sa divine Majesté et des temples, si que : *In templo ejus omnes dicent gloriam;* Tous en son temple diront et raconteront sa gloire : et quelle gloire, quelle loüange pourront-ils dire? ils diront : *Deus diluvium inhabitare facit, et sedebit Dominus Rex in æternum.* Qu'autresfois il fit un deluge pour repurger le monde avec l'eau; mais maintenant il se fait un deluge avec la parolle de Dieu, laquelle purifie et illumine les ames, et ce deluge durera tousjours : *Verbum Dei manet in*

æternum : si que, comme ce premier deluge nettoya, reforma et renouvella la terre, aussi cestuy-cy la remet, la reforme et la renouvelle; dont nous chantons : *Emitte Spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ;* Envoyez votre Esprit et ils seront creez, et vous renouvellerez la face de la terre; et desormais : *Sedebit Rex Dominus in æternum;* Le Seigneur estant Roy, il s'assiera eternellement, c'est-à-dire Jesus-Christ : *Qui regnabit in domo Jacob, et regni ejus non erit finis* (Luc. 1); Lequel regnera en la maison de Jacob, et son regne sera eternel. *Dominus virtutem populo suo dabit; Dominus benedicet populo suo in pace.* O Seigneur Dieu, ô doux Jesus! que dis-je? *Dominus virtutem,* etc. Le Seigneur Dieu donnera vertu et force à son peuple, le Seigneur benira son peuple en paix. En paix, mon Dieu! et que ferez-vous de nous, Seigneur, qui sommes en guerre?

Maintenant, mes chers auditeurs, que vous avez ouy quelque chose de l'infinité des graces que le Sainct-Esprit communique à sa venuë, et quoy que ce que j'en ay dit soit peu en comparaison de ce qui en est : si est-ce que je ne croy pas que vous ne desirassiez extremement une venuë du Sainct-Esprit sur vous autres; ou si vous estes si durs que de ne la pas desirer, je vous oseray bien dire, à l'imitation de S. Paul, pour la premiere fois que j'ay eu cet honneur que de vous parler de la part de Dieu : *O insensati Allobroges, quis vos fascinavit?* O insensez Allobroges, qui est-ce qui vous a ainsi seduits et troublé l'esprit? Mais je ne le dy pas, ne pouvant croire tant de mal de ceux auxquels je desire tant de bien. Je ne m'arresteray donc pas à vous persuader de desirer le Sainct-Esprit, mais plutost je vous mettray en avant ce qu'il faut faire de nostre costé, comme il se faut disposer à le recevoir; car disposez que nous serons, infailliblement, selon son infinie bonté, il arrivera en nous avec toutes ses benedictions.

Regardons un peu comme les Apostres estoient disposez quand ils le receurent : au chapitre premier des Actes, il est rapporté qu'ils perseveroient unanimement en oraison avec les femmes, et Marie mere de Jesus, et ses freres : *Erant perseverantes unanimiter in oratione cum mulieribus, et Maria Matre Jesu, et fratribus ejus;* un peu apres : *Erat autem turba centum et viginti.* Je trouve quatre conditions. La premiere : *Erat turba centum et viginti;* La troupe estoit de six vingts. La seconde : *Erant omnes unanimiter;* Ils estoient tous unis ensemble. La troisiesme : *Perseverantes in oratione;* Ils perseveroient en orai-



son. La quatriesme : *Cum Maria Matre Jesu et mulieribus, et fratribus ejus;* Avec Marie mere de Jesus, les femmes, et ses freres. Ils estoient au nombre de six vingts; c'est un mystere, mes chers auditeurs : douze estoient les Apostres au commencement, et maintenant ce nombre de douze a esté multiplié par dix.

Il faut apprendre de cela que si nous voulons recevoir le Sainct-Esprit, il nous faut multiplier et enrichir les douze articles de la foy par l'observation et execution des dix commandements de la loy. Nous croyons tous, mais fort peu font ce que la foy leur apprend. Ne sçavez-vous pas le dire de l'Apostre : *Justus ex fide vivit* (Rom. 1); Que le juste vit de la foy, c'est-à-dire que le juste vit à la forme de sa foy, il vit selon la regle de la foy? ne dit-on pas : *Æger ex dieta vivit, et regula medici;* Que le malade vit de la diette, il vit de la regle et de la maniere que le medecin luy a baillée (1)? ne dit-on pas aussi que les avocats vivent de leurs livres et de leur estude? Ainsi voulons-nous dire que le juste vit selon la foy, c'est-à-dire selon qu'elle enseigne : *Ex præscripto fidei,* et aussi qu'il vit du gain qu'il fait en la foy, c'est-à-dire des bonnes œuvres, qui sont selon la foy.

La seconde : *Erant omnes unanimiter;* Ils estoient tous d'un mesme accord. Que ferons-nous, mes chers auditeurs, nous autres qui vivons dans une continuelle guerre? La guerre est un fleau de Dieu, et pendant que nous en sommes chastiez, il nous faut croire que c'est pour nos pechés ; car si : *In terra pax est hominibus bonæ voluntatis;* En la terre la paix est pour les hommes de bonne volonté; donc : *Bellum hominibus malæ voluntati;* La guerre est pour les hommes de mauvaise volonté; car, comme entre la bonne et la mauvaise volonté, *Bonæ voluntatis et malæ voluntatis,* il n'y a point d'entre-deux, il n'y en a point aussi entre la guerre et la paix, *Bellum et pax.* Pendant que la guerre dure, il ne faut pas attendre le Sainct-Esprit; car c'est signe que nos pechés durent : *Et factus est in pace locus ejus* (Psal. 75); Et sa demeure est en paix. Mais quel peché peut estre cause d'un si grand desastre? toute sorte de peché. Jeremie dit : *Peccatum peccavit Hierusalem;* Hierusalem a grandement peché. Je ne veux pas m'arrester beaucoup icy; car, s'il plaist à Dieu de se servir de moy en ce ministere, je vous en parleray plus d'une fois. Je vous diray seulement : Le peché fondamental qui nous entretient en guerre, c'est l'impenitence; et jamais Dieu ne cessera de nous chastier, jusques à ce que nous cessions

(1) Donnée.

de pecher, dit l'apostre S. Paul : *Tu autem secundum impœnitens cor tuum, etc.* (Rom. 2); Mais toy, selon l'impenitence de ton cœur, tu te prepares un tresor d'ire. Et cette impenitence vient d'une certaine courtoisie que chacun a envers soy-mesme, que chacun se flatte, chacun est prest de chercher des excuses pour couvrir ses pechez : *Ad excusandas excusationes in peccatis* (Psal. 40) : chacun rejette la cause de nos maux sur le peché d'autruy, et non sur les siens propres, comme on devroit; et me semble, à ouyr les discours que vont faysant les mondains qu'il faut chasser les pechez des autres, que je voy jouer au change.

Mais je vous prie, mes chers auditeurs, que chacun dise comme moy, et parle à sa conscience propre, et non pas à celle des autres. O' mon ame, n'est-ce pas toy qui es cause de ce mal? qui as fait tant de pechez, tant d'offenses, tant de laschetez, que justement l'ire de Dieu est tombée sur tout un peuple? ne sçais-tu pas qu'autrefois, s'il se fust treuvé dix hommes de bien, Dieu est si bon que, pour leur respect, il eust gardé toute une ville de ruine (Gen. 18)? Ah! peut-estre ne manquoit-il que le dixiesme en ce pays, et si tu te fusses reformée, peut-estre eusses-tu accomply le nombre; ô quel grand bien! Disons donc tous, et que chacun parle pour soy, en nous eslevant à Dieu : Mon Pere, j'ay peché contre le ciel et devant vous, j'ay fait le mal devant vous, j'ay peché contre vous; *Pater, peccavi in cœlum et coram te, tibi soli peccavi, et malum coram te feci* (Luc. 15, Psal. 50). Confessons nos fautes propres, et laissons les autres confesser les leurs; sçachons qu'il n'est pas temps de dire : Ce sont nos peres qui ont peché, etc., *Patres nostri comederunt uvam acerbam, et dentes nostri obstupuerunt* (Jer. 31); car Nostre-Seigneur nous respondra : L'ame qui pechera, icelle mesme mourra : *Anima quæ peccaverit, ipsa morietur* (Ezech. 18). Donc, puisque tous ont peché, que personne ne s'excuse d'estre cause des malheurs de nostre aage; nous avons tous part à la peine et à la coulpe. Jonas, estant commandé d'aller à Ninive prescher, fut desobeyssant, et s'en alloit ailleurs par mer; la tempeste s'esleva tellement que le patron du navire resolut d'en jetter un dans la mer : le sort tomba sur Jonas, et quoy que ce fust un sort, si est-ce qu'il fut à propos, car apres : *Stetit mare à fervore suo;* La tempeste cessa. Je ne parleray qu'à moi-mesme : je suis un petit Jonas commandé de Dieu de le loüer par bonne conversation, j'ay esté desobeyssant, allant et marchant à rebours du commandement de Dieu. La tempeste et la bourrasque de ce temps calamiteux est grande, et semble qu'il faille jeter



quelqu'un dans la mer : *Domine, si propter me tempestas orta est, projice me in mare.* O grand patron du navire Ecclesiastique, Jesus-Christ, si c'est faute de ma penitence que cet orage s'est eslevé, et que la nef va se rompant, jettez-moy, Seigneur, dans la mer; la mer est la penitence amere dans laquelle, estant jetté, faites que je sois receu dans le ventre de la baleine, c'est-à-dire, de l'esperance, sans laquelle le repentir n'est qu'une bourrasque de desespoir : en cette esperance j'y demeureray les trois jours de contrition, confession et satisfaction; et alors, Seigneur, la mer s'accoisera (1) : *Cessabit mare à fervore suo.* Que si non seulement cette tempeste s'est eslevée pour moy, mais encore pour tout ce peuple, *Propter me tempestas hæc orta est, sed propter hunc totum populum,* changez nos volontez mauvaises en bonnes, et nos courages en bons : *Cor mundum crea in me, Deus*, et que de nous ne soit fait qu'un cœur et qu'une ame, *Sit cor unum et anima una;* car alors il y aura une grande tranquillité, *Erit tranquillitas magna.* Mes chers auditeurs, je vous exhorte à l'amitié et à la bienveillance entre vous, et à la paix entre tous; car, si nous avions la charité entre nous, nous aurions la paix, nous aurions le Sainct-Esprit.

Il faut se rendre devot et prier Dieu, et c'est la troisiesme disposition; car les Apostres estoient perseverans en oraison : nostre necessité et la liberalité de Dieu nous y invitent : *Ad Dominum cum tribularer clamavi, et exaudivit me* (Psal. 119); Si nous nous mettons à faire de ferventes oraisons, le Sainct-Esprit viendra en nous, et dira : *Pax vobis, ego sum, nolite timere;* La paix soit avec vous, ne craignez point : c'est le vray temps de demander et d'obtenir, maintenant que tout le monde est reduit à la pauvreté; car il est escrit au psalme 9 (2) : *Desiderium pauperum exaudivit Dominus;* Que Dieu exauce le desir des pauvres.

L'oraison parfaite doit avoir trois parties : la 1ere est la demande, la 2e l'obsecration, et par maniere de dire l'adjuration, qui est comme la raison de nostre demande; la 3e l'action de graces. Que devons-nous demander à Dieu, mes freres? tout ce qui est pour son honneur et le salut de nos ames, et en un mot l'assistance du Sainct-Esprit : *Emitte Spiritum tuum et creabuntur,* et en ce temps icy la paix et la tranquillité : *Fiat pax in virtute tua. Rogate quæ ad pacem sunt Jerusalem* (Psal. 121). Mais gardez bien de faire comme plusieurs, lesquels sont accoustumés de dire : O! s'il playsoit à Dieu nous donner la paix,

(1) S'apaisera. — (2) Ce psaume est le 10e chez les Hébreux.

nous triompherions, nous ferions si bonne chere! Prenons garde, mes chers auditeurs; car c'est offenser Dieu de demander la paix pour faire des superfluitez, pour des passetems; il la faut demander pour plus commodement le servir, comme faysoit ce prophete : *Ut sine timore, de manu inimicorum nostrorum liberati, serviamus illi* (Luc. 1); et comme fait l'Eglise : *Ut e corda nostra mandatis tuis dedita, et hostium sublata formidine, tempora sint tua protectione tranquilla* (Orat. *pro pace*). Il faut demander la paix, *ut spiritus pacis veniat super nos,* afin que l'esprit de paix vienne sur nous.

Il nous faut aussi rendre graces à sa divine Majesté de tous ses bienfaits, si nous voulons qu'il nous donne des victoires qui sont commencement de paix; et pour obtenir le Sainct-Esprit, il faut remercier Dieu le Pere qui l'envoye, de ce qu'il l'a envoyé sur nostre chef Jesus-Christ Nostre-Seigneur son fils, en tant qu'homme : *Ut ex plenitudine ejus omnes accipiamus;* de ce qu'il l'a envoyé sur ses apostres pour nous le communiquer par leurs mains. Il nous faut aussi remercier le Fils, lequel en tant que Dieu l'envoye pareillement sur ceux qui s'y disposent. Mais sur tout, il le faut remercier de ce qu'en tant qu'homme il nous a merité la grace de recevoir ce divin Esprit, puisque sans ses merites nous ne pourrions jamais le recevoir; car Dieu, voyant devant le deluge les grands pechez qui se commettoient, ne dit-il pas ces parolles : Mon esprit ne demeurera pas avec l'homme, parce qu'il est chair; *Non permanebit Spiritus meus in homine, quoniam caro est* (Gen. 6)? O sentence terrible, ô decret effroyable! mais Nostre-Seigneur, lorsqu'on dechiroit sa beniste peau sur l'arbre de la croix, et en la colomne, il rompoit par ses merites et effaçoit par son sang precieux *decretum chirographi,* le decret et la cedulle qui nous tenoient obligez au pouvoir des enfers. Or, comment Jesus-Christ merita la venuë du Sainct-Esprit! ce fut lorsqu'il rendit l'esprit en inclinant son chef adorable : *Et inclinato capite, emisit spiritum;* car donnant son dernier souspir et esprit au Pere, il merita que le Pere envoyast son Sainct-Esprit sur son corps mystique de l'Eglise : et de fait ce sont les prieres que Nostre-Seigneur fit en la croix, desquelles parle S. Paul, qu'és jours de sa chair, ayant prié avec grands cris, larmes et supplications, il fut exaucé pour sa reverence : *In diebus carnis suæ, preces supplicationesque cum clamore valido et lachrymis offerens, exauditus est pro sua reverentia* (Heb. 5).

Quant à la demande que l'on fait à Dieu, il faut y adjouster

l'obsecration, c'est-à-dire, l'adjurer en vertu de quelque chose qui luy playse, et premierement par sa mesme bonté, motif esgal à luy-mesme; secondement par son Fils Nostre-Seigneur, vray mediateur entre Dieu et les hommes, et unique quant à la mediation principale, essentielle et naturelle, ainsi que fait tousjours l'Eglise, quoy que les heretiques la calomnient; troisiesmement par ses Saincts, qui sont mediateurs par intercession et dependance : vous autres particulierement par le glorieux S. Pierre, S. François, S. Dominique, S. Jacques, S. Maurice, et surtout par le merite et par l'amour qu'il porte à sa saincte Mere la glorieuse Vierge Marie; et cecy ce sera accomplir la quatriesme condition requise pour recevoir le Sainct-Esprit : car ce sera estre avec Marie mere de Jesus, *Cum Maria Matre Jesu.* Vous ne sçauriez dire combien cette condition est preignante (1). Regardez un peu Ste Elisabeth, incontinent qu'elle fut en conversation avec la tres-Ste Vierge : l'evangeliste S. Luc dit que si-tost qu'elle eut entendu sa salutation, l'enfant qu'elle portoit en son ventre se resjouyt, et cette saincte fut remplie du Sainct-Esprit : *Ut audivit salutationem Mariæ Elisabeth, exultavit infans in utero, et repleta est Spiritu sancto Elisabeth.* Et ce n'est pas merveille; car elle est l'Espouse du Sainct-Esprit, la Fille du Pere eternel, et la Mere du Fils. L'Evangeliste dit bien qu'il y avoit des hommes et des femmes dans le cenacle, afin de nous monstrer que nous devons tous attendre le Sainct-Esprit : mais il nomme specialement Marie mere de Jesus, pour monstrer qu'elle estoit comme la dame et maistresse des Apostres; et partant il ne dit pas qu'elle fut avec les Apostres, mais qu'ils estoient avec elle, et à sa suitte. Donc, quand il dit : *Cum mulieribus et Maria matre Jesu,* c'est autant à dire comme qui diroit : Il est avec le Roy, à la suitte du Roy; car il ne nomme particulierement cette saincte dame, sinon *honoris causa,* par respect.

Que ces suffisans donc se retirent, qui ont peur que nous ne fassions trop d'honneur à la Ste Vierge; car elle est digne de tout l'honneur qui appartient à une pure creature, tant spirituelle que corporelle. Et ceux qui ne sont pas avortons du christianisme aiment cette dame, l'honorent, la loüent en tout et partout : *Beatam me dicent ommes generationes.* Et nul n'aura Jesus-Christ pour frere, qui n'aura eu Marie pour mere; et qui ne sera point frere de Jesus-Christ, il n'heritera point avec luy : *Non habebit Christum in fratrem, qui Mariam noluerit habere in*

(1) Pressante.

matrem, et qui non erit frater Christi, sane nec cohæres. Mais qu'est-ce que receut en ce jour cette Ste Vierge, puisqu'elle avoit desjà reçu le Sainct-Esprit en l'Annonciation? Il est vray, mais neantmoins elle receut derechef une sur-abondance de graces, avec une telle plenitude, qu'elles s'espanchoient de toutes parts : ***Mensuram confertam, coagitatam, et super-effluentem*** (Luc. 6); car il est dit que celuy qui est juste se justifiera tousjours : *Qui justus est justificetur adhuc* (Apoc. 22). O qu'il faut bien croire qu'elle meditoit dans le cenacle en la Passion et és angoisses d'icelle, et le prioit d'envoyer son divin Esprit! car, si l'absence de trois jours la rendit si triste autresfois, qu'est-ce que fit l'absence de dix jours? Enfin, je croy qu'elle disoit devotement à son Fils : ***Fili, quid fecistis nobis sic? tu præcepisti nobis ab Hierosolimis ne discederemus;*** Mon Fils, pourquoy nous avez-vous fait cela? vous nous avez commandé de demeurer en la ville de Hierusalem. Quant à mon corps, ô mon Fils, il sera où il vous playra; mais quant à mon cœur, il est où est mon thresor : ***Ubi thesaurus meus, ibi est cor meum.*** Et si Ezechias a dit : ***In dimidio dierum meorum vadam ad portas inferi*** (Isa. 38); Au milieu de mes jours j'iray aux portes d'enfer; je diray quant à moy : ***Paradisi,*** J'iray en paradis, et en cette meditation s'allumera le feu du Sainct-Esprit : ***In meditatione mea exardescet ignis*** (Psal. 38).

Donc, qui veut avoir le Sainct-Esprit, qu'il se joigne avec Marie : *Quia qui cum ea non colligit, spargit;* car qui ne s'assemble avec elle, il fait plus de perte que de gain. Mais de cecy j'en parleray une autre fois plus amplement; cependant servez-la, honorez-la, afin que celuy qui vient à nous par elle nous reçoive aussi par elle : ***Per te nos suscipiat, qui per te ad nos venit.*** C'est Jesus-Christ tres-glorieux, qui vit et regne avec le Pere et le Sainct-Esprit, du quel la benediction descende sur nous. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

IIᴱ SERMON

POUR LE JOUR DE LA PENTECOSTE.

(RECUEILLI.)

Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris, per Spiritum Sanctum, qui datus est nobis.
La charité de Dieu est respanduë dans nos cœurs par le Sainct-Esprit, qui nous est donné. (ROM. 5.)

TOUTES les œuvres de Dieu, qui regardent le salut des hommes et des anges, sont attribuées d'une façon particuliere au Sainct-Esprit, d'autant que le Sainct-Esprit est l'amour du Pere et du Fils. Dieu n'est qu'un en essence, toutesfois la divinité est en trois personnes, Pere, Fils et Sainct-Esprit, qui ne sont qu'un seul vray Dieu, et par consequent il est impossible que ce que fait l'une des personnes divines, les autres deux ne le fassent semblablement; et comme dit le symbole de S. Athanase, le Pere est Createur, le Fils est Createur, et le Sainct-Esprit est Createur, et toutes les œuvres de la Creation ont esté et sont esgalement faites par les trois personnes divines. Neantmoins, parce que le Sainct-Esprit est l'amour du Pere et du Fils, on luy attribuë les œuvres qui procedent de la bonté de Dieu, comme sont la justification et sanctification des ames, ainsi que les œuvres qui procedent immediatement de la toute-puissance, comme celles de la creation sont attribuées au Pere; c'est pourquoy nous disons : *Credo in Deum Patrem omnipotentem, creatorem cœli et terræ;* Je croy en Dieu le Pere tout-puissant, createur du ciel et de la terre. Mais les œuvres de la sagesse sont attribuées au Fils, parcequ'il est *Verbum Patris,* la parolle du Pere; c'est pourquoy l'œuvre de la redemption luy appartient, d'autant que, comme un tres-sage medecin, il a sceu guerir la nature humaine, et luy appliquer la medecine propre à tous ses maux.

Les œuvres donc qui procedent de la bonté de Dieu sont attribuées au Sainct-Esprit, parce qu'il est l'amour, c'est-à-dire le souspir amoureux du Pere et du Fils. Or, en cette feste, ayant à considerer les œuvres du Sainct-Esprit, les uns les regardent comme fruicts, ainsi qu'ils sont descrits par l'apostre S. Paul en l'epistre aux Galates : *Fructus autem Spiritus est charitas, gaudium, pax, patientia, langanimitas, bonitas, benignitas, mansuetudo, fides, modestia, continentia, castitas* (Gal. 5);

Les fruicts de l'Esprit, dit-il, sont charité, joye, paix, patience, longanimité, bonté, benignité, mansuetude, foy, modestie, continence et chasteté. Les autres les considerent et partagent en don de science, d'interpretation, et autres, que rapporte le mesme Apostre en son epistre 1. aux Corinthiens. Mais pour les ramasser, je suis content de les considérer sous les sept dons desquels il est parlé en Isaye.

Il est dit au livre des *Nombres* (Num. 8) que Dieu commanda à Moyse de mettre un grand chandelier d'or aupres du tabernacle, lequel portoit sept lampes pour ardre (1) perpetuellement. S. Isidore, et devant luy S. Cyrille Hierosolimitain, ont dit que ce chandelier d'or et ses sept lampes representoient le Sainct-Esprit et ses sept dons : et il est vray que grace, lumiere, chaleur, clarté et benediction procedent du Sainct-Esprit, c'est-à-dire de Dieu, en tant qu'il est amour; mais ces graces et ces clartez, lumieres et benedictions, sont partagez en sept dons du Sainct-Esprit.

Une verge sortira de la racine de Jessé, dit le prophete Isaye (Isa. 11), c'est-à-dire la Vierge; et de la Vierge une fleur, c'est-à-dire son Fils Nostre-Seigneur Jésus-Christ, et sur cette fleur le Sainct-Esprit reposera et luy communiquera l'Esprit de sapience (2) et d'intellect, l'Esprit de conseil et de force, l'Esprit de science et de piété, et il sera remply de la crainte du Seigneur : *Egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet, et requiescet super eum Spiritus Domini, Spiritus sapientiæ et intellectus, Spiritus consilii et fortitudinis, Spiritus scientiæ et pietatis, et replebit eum Spiritus timoris Domini.* De sorte que l'humanité sacrée de nostre Sauveur a esté comme une divine fleur sur laquelle le Sainct-Esprit s'est reposé pour luy communiquer ses sept dons. Ce qui nous est tres-bien representé par ce chandelier d'or avec ses sept lampes, qui estoit devant le tabernacle en l'ancienne loy, et lequel pouvoit estre appelé une fleur, parce que ses vases estoient disposez en guise de fleurs de lys.

Voyons maintenant quels sont ces sept dons. Le prophete les rapporte selon l'ordre de leur dignité; et d'autant que le don de sapience est le plus excellent et relevé, il le met le premier, et les moins excellens il les met les derniers. Mais nous, qui en devons parler pour nous instruire, il nous faut commencer par les plus bas pour monter par apres aux plus hauts; et puisque nous sommes en terre, commençons par le premier degré, et

(1) Brûler. — (2) Sagesse.

quand nous serons parvenus en haut, je veux dire au ciel, là nous pourrons puiser les thresors de la sapience infinie dans le sein du Pere eternel.

Voicy donc, pour commencer à monter cette divine eschelle, que le premier don du Sainct-Esprit est le don de crainte de Dieu : mais quelle crainte, me direz-vous? car il y a deux sortes de crainte de Dieu, à sçavoir, crainte inferieure, et crainte superieure : *Initium sapientiæ timor Domini* (Psal. 110; Eccli. 1); Le commencement de la sapience, c'est la crainte de Dieu, dit le Psalmiste; et en un autre lieu : *Timete Dominum, omnes sancti ejus* (Psal. 33); Craignez Dieu, ô vous tous ses saincts et esleus. Et le Sage dit : On escrit tant de livres qu'on veut; mais l'abregé de tous, c'est la crainte de Dieu (Eccl. 12). Mais qu'appelez-vous crainte inferieure et crainte superieure, dira quelqu'un? expliquez-nous en quoy elle consiste.

La premiere sorte de crainte, que j'appelle *inferieure,* nous fait craindre Dieu en tant qu'il chastie le mal-faicteurs : mais cette crainte est servile, et semblable à celle des forçats de galere, qui ne voguent que par force, et ne vogueroient jamais s'ils ne craignoient qu'on les accablast à coups de nerfs de bœuf. De mesme il y a plusieurs personnes, lesquelles ne quitteroient jamais leur mauvaise vie, s'ils ne craignoient la mort, le jugement et les peines d'enfer : et cette crainte est la plus generale entre les hommes, ainsi que l'experience le fait voir tous les jours; car, de dix mille penitens, il n'y en a peut-estre pas un qui ne commence son salut par cette crainte de la mort, du jugement et de l'enfer. C'est pourquoy le sainct prophete David, parlant à Dieu, luy dit : Vous assujettirez sous vostre empire les roys et les grands, et les emprisonnerez avec des menottes et des chaisnes de fer : *Ad alligandos reges eorum in compedibus, et nobiles eorum id manicis ferreis* (Psal. 149).

Ces menottes et chaisnes de fer (dit S. Augustin), c'est la crainte d'estre damné, et cette crainte est bonne pour commencer son salut, parce que, les hommes recognoissant qu'il est impossible que Dieu ne se venge des pecheurs qui l'ont offensé, ils craignent et redoutent ses chastimens; et cette apprehension est naturelle : car, comme la nature nous enseigne qu'il y a un Dieu, aussi, dit S. Chrysostome, il est impossible de penser qu'il y a un monde regi et gouverné par sa providence; que sa justice ne soit exercée sur les hommes pour punir leurs pechez. C'est pourquoy les philosophes payens, comme Platon,

Aristote, et les autres, ont craint et ont pensé que Dieu, apres cette vie, chastieroit les offenses.

Et ne lisons-nous pas és Actes des Apostres, que Felix, president de Judée, trembla et fut saisi d'une grande crainte, nonobstant qu'il fust payen, entendant parler S. Paul du jugement dernier, et toutesfois il ne se convertit pas? Ainsi plusieurs craignent les divins jugemens; mais leur cœur n'est pas transpercé de cette crainte. Il leur vient bien une certaine crainte, laquelle n'estant que dans la partie inferieure, et dans les sens, elle n'opere rien dans leurs ames; où au contraire la crainte qui nous est donnée du Sainct-Esprit entre et penetre le cœur, et opere des fruicts dignes de penitence. C'est pourquoy vous voyez d'ordinaire que ceux qui n'ont cette crainte que dans la partie inferieure s'en retournent d'ordinaire de la predication melancoliques, en leur maison, comme au contraire ceux qui ont la crainte du Sainct-Esprit s'en retournent convertis et penitens.

C'est le subjet pour lequel David faysoit cette priere à Dieu : *Confige timore tuo carnes meas, à judiciis enim tuis timui* (Psal. 118); Je demande, ô Seigneur, disoit-il, que vous lanciez dans mon cœur la sagette (1) de vostre crainte, afin qu'elle le transperce ; car je me suis espouvanté à la veuë de vos jugemens. Et S. Hierosme disoit que la crainte des jugemens de Dieu transperçoit si fort son ame, qu'il luy sembloit tousjours d'entendre retentir à ses oreilles cette voix espouvantable des anges : *Surgite, mortui, venite ad judicium;* Levez-vous, morts, et venez au jugement. Mon Dieu! combien de personnes ont quitté le peché par cette crainte du jugement! C'est donc à tres-juste raison qu'elle est dite le commencement de la sapience, et l'amour la consommation, qui nous fait monter au ciel pour nous joindre à Dieu : mais pour arriver à ce bon-heur, il faut quitter le peché, et pour le quitter il le faut craindre. Et voilà ce que fait cette crainte inferieure.

La deuxiesme sorte de crainte, que j'appelle *superieure,* est celle qu'on a de perdre le ciel; ce que je dy d'autant qu'il y a des personnes si charnelles et attachées aux choses de la terre, lesquelles, comme s'il n'y avoit point de paradis, ains seulement des peines d'enfer, ne se soucient point de le perdre, estant trescontentes de la possession de ce paradis mondain, terrestre, mal-heureux et infortuné, n'ayant point de pretention au paradis celeste. Or la crainte de Dieu ne comprend pas seulement l'apprehension des peines d'enfer; ains elle a encore celle de perdre

(1) Flèche.

le paradis. La generosité relevant donc nostre cœur apres ces biens eternels, nous fait dire avec le Psalmiste : *Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas in æternum, propter retributionem* (Psal. 118); Ah Seigneur, j'ay incliné mon cœur à garder vos commandemens, à cause des grandes recompenses que vous donnez à ceux qui les observent. Mais que veut dire le Psalmiste par ces parolles, sinon que la crainte nous fait cesser de mal faire, d'autant que voilà le paradis, qui doit estre la recompense du travail de l'ouvrier? c'est pourquoy les ames genereuses, pour s'encourager à travailler à l'exemple de David, se proposent la gloire eternelle. Pourquoy ne travailleray-je pas, disent-elles, pour entrer en possession de cet heritage celeste? ô Seigneur, j'ay incliné mon cœur à garder vos commandemens, à cause des recompenses. Hé quoy! seroit-il bien possible que je voulusse perdre le paradis? serois-je bien si lasche que de perdre le partage qui m'est promis en cette patrie celeste?

Vous voyez donc bien maintenant que cette crainte est divisée en deux parties, estant appellée *inferieure* et *superieure,* parce qu'elle comprend la crainte des peines d'enfer, et la crainte de perdre le paradis; cette deuxiesme crainte estant appellée *superieure,* d'autant qu'elle est plus noble et excellente que la premiere, bien que neantmoins elle soit imparfaite, à cause qu'elle regarde nostre interest.

Or la crainte qui nous fait quitter le peché est un don du Sainct-Esprit, et luy seul la peut donner; c'est pourquoy elle est appellée le commencement de la sapience, parce qu'elle est d'ordinaire le commencement de nostre salut. Et quoy que les heretiques disent qu'elle est mauvaise, ils se trompent fort, et les parolles de Jesus-Christ les condamnent absolument. Ne craignez point (dit-il en S. Matthieu) ceux qui peuvent seulement tuer le corps, mais craignez celuy qui peut condamner l'ame et le corps à la gehenne eternelle : *Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere; sed potius eum timete, qui potest, et animam, et corpus perdere id gehennam* (Matth. 10). Ce qui nous fait voir que cette crainte de l'enfer est bonne, et que c'est Dieu qui en est l'autheur, et la met dans nos cœurs, pour commencer par icelle nostre salut.

Le deuxiesme don du Sainct-Esprit est le don de pieté. Le don de pieté est une vertu particuliere, laquelle depend de la justice, qui n'est autre que l'honneur, le respect et l'amour que nous rendons non seulement à Dieu, comme à nostre souverain Createur, et nostre Pere tres-aymable; mais encore à ceux que nous

tenons pour superieurs, soit spirituels ou temporels, comme les peres, meres, prelats et magistrats. Le Sainct-Esprit donc venant au cœur, luy communique le don de pieté, par lequel l'ame porte un tres-grand honneur et respect à Dieu, accompagné d'une crainte amoureuse et filiale, et encore à ceux qui luy sont donnez pour superieurs de sa part.

Ne voyons-nous pas que sa divine Majesté se plaint de ce deffaut de crainte, d'amour, d'honneur et de respect, par son prophete Malachie, disant : *Si ergo Pater ego sum, ubi est honor meus? et si Dominus ego sum, ubi est timor meus* (Mal. 1)? Si je suis vostre Pere, où est l'honneur que vous me rendez? si je suis vostre Seigneur, où est la crainte que vous devez avoir de m'offenser? Le fils sert comme fils, et non point comme serviteur, crainte d'estre battu, ny pour la recompense, comme mercenaire, mais seulement afin de playre à son pere, et lui tesmoigner son amour, d'autant que cet amour est imprimé au cœur filial. D'où vient que quand l'ame a eu la crainte de perdre le paradis (dont je vous ay parlé), elle passe outre, et dit : Quand il n'y auroit point de paradis, Dieu est mon Pere, il m'a creé, me conserve, me nourrit, et me donne toutes choses ; et partant je le veux aymer, honorer et servir parfaictement?

O don de pieté, riche present que Dieu fait de cœur! bienheureux est celuy lequel a cette correspondance au cœur filial envers le cœur paternel du Pere celeste : et c'est à cela que Dieu nous veut faire tendre, en l'Oraison dominicale, quand il veut que nous le nommions nostre Pere qui estes és cieux, nom de respect, d'amour et de crainte.

Et pour vous monstrer que ce don de pieté, c'est-à-dire cette crainte filiale, nous est donnée du Sainct-Esprit, l'apostre S. Paul, escrivant aux Romains, leur dit : *Non accepistis Spiritum servitutis iterum in timore, sed accepistis Spiritum adoptionis filiorum Dei, in quo clamamus : Abba, Pater* (Rom. 8) ; Nous n'avons point receu l'esprit de crainte et de servitude, mais l'esprit d'adoption des enfans de Dieu, par lequel nous l'appellons nostre Pere, comme voulant dire que nous devenons ainsi que des petits enfans auprès de Nostre-Seigneur. Les petits enfans vivent en une grande confiance, ils ne pensent point que leur pere les veuille battre, ny qu'il leur prepare un heritage, ains seulement s'occupent à l'aymer sans penser à autre chose, parce qu'ils sont portés entre ses bras, qu'ils sont nourris, dorlottez, et enfin entretenus par le soin de leur bon pere. Ainsi devons-nous faire, mes cheres sœurs, envers Dieu, l'honorant comme nostre Pere



tres-aymable, le servant avec amour, sans apprehension des supplices, ny pretention des recompenses, nous laissant porter entre les bras de sa saincte providence, tout ainsi qu'il luy playra.

Le troisiesme don du Sainct-Esprit en remontant, est le don de science, qui nous est communiqué, non pour sçavoir les choses humaines, comme Aristote, Platon, Homere, Virgile, et les autres philosophes qui ont eu cette science, qui ne leur a de rien servy, mais pour avoir la science des choses requises à nostre salut. Or il est necessaire, pour bien exercer les deux premiers dons, que le Sainct-Esprit nous communique encore celuy de science, pour sçavoir comment nous nous comporterons envers celui que nous voulons craindre et aymer, et pour descouvrir et sçavoir discerner le mal qu'il faut fuyr, et le bien qu'il faut suivre : *Declina à malo et fac bonum* (Psal. 36); Detournez-vous du mal, et faites le bien, dit le prophete; car, c'est la science des sciences, et celle qui nous est donnée du Sainct-Esprit, laquelle les enfans du monde n'ont point euë; car, bien qu'ils fussent grands philosophes, si n'ont-ils point pourtant appris à glorifier Dieu, ny à suivre la justice, parce qu'ils ont tenu la verité captive et prisonniere en l'injustice, dit l'Apostre : *Veritatem Dei in injustitia detinent* (Rom. 1). Ils avoient bien la verité dans l'intellect (1), mais non pas en la prattique, d'autant qu'ils n'avoient pas l'humilité chrestienne, qui nous fait prosterner devant le Sainct-Esprit pour recevoir ce don de science si necessaire pour operer nostre salut.

La science du bien et du mal est naturellement desirée de tous, c'est pourquoy Eve curieuse la desira. Dieu sçayt le mal, mais pour le detester, et le bien pour le prattiquer : *Eritis sicut dii, scientes bonum et malum* (Gen. 3); Vous serez comme des dieux, dit le serpent à nos premiers parens pour les tromper miserablement, en leur faysant prattiquer le mal. S. Augustin, en une homelie de ce jour, dit que les philosophes ont parlé des vertus magnifiquement, mais pour les mespriser, et des vices pour les prattiquer, parce qu'ils estoient aveugles; d'autant qu'il n'y a point de vraye science que celle du Sainct-Esprit, laquelle il ne depart qu'aux ames humbles. N'avons-nous pas aussi veu plusieurs grands theologiens qui ont dit merveille des vertus, non pour les exercer? Comme au contraire il y a eu tant de sainctes femmes qui ne sçavoient pas parler des vertus, lesquelles neantmoins en sçavoient tres-bien l'exercice; car on a veu les unes avoir un soin

(1) L'intelligence.

extresme de conserver leur virginité, les autres avoir un cœur pur et net en leur viduité, les autres vivre en la chasteté conjugale : et qui leur avoit donné ce don de science, pour discerner le bien et le mal, le vice et la vertu, sinon le Sainct-Esprit? Mais, direz-vous, je ne sçay point comme il faut prattiquer les vertus : mettez-vous en la presence du Sainct-Esprit, humiliez-vous, et il vous l'enseignera et vous rendra sçavantes.

Certes, on a veu des sainctes admirablement sçavantes en leur ignorance, et admirablement ignorantes en leur science. La peste de la science c'est la presomption, laquelle rend les esprits enflez et hydropiques, ainsi que sont d'ordinaire les sçavans du monde. O quelle ignorance en cette science! S[te] Catherine martyre fut fort sçavante; mais sa science estoit humble au pied de la Croix. D'autres sainctes ont esté ignorantes, et en leur ignorance elles ont esté admirablement sçavantes, comme S[te] Catherine de Gesnes : mais c'estoit le Sainct-Esprit qui les rendoit sçavantes ; et parce qu'elles avoient la crainte, la pieté et l'humilité, Dieu leur fit ce riche present du don de science qu'Eve a tant desiré, mais par orgueil pour estre semblable à Dieu.

Apres le don de science s'ensuit le quatriesme, qui est celuy de force, lequel nous est absolument necessaire, parce qu'il ne suffit pas de sçavoir discerner le bien et le mal, si nous n'avons la force pour eviter l'un et prattiquer l'autre. Combien a-t-on veu de personnes qui ont sceu le bien, et n'ont pas eu le courage de le prattiquer, ainsi que nous voyons encore aujourd'huy en la plupart des chrestiens!

Mais, me direz-vous, puisque nous recevons le Sainct-Esprit, et avec luy tous ses dons, lorsque nous recevons les sacremens avec les dispositions requises, d'où vient que nous retombons si souvent au peché? C'est par lascheté, d'autant que nous n'osons pas entreprendre la guerre contre le vice avec la fermeté et le courage necessaires pour surmonter nos ennemys. Par exemple, l'on vient à la confession, où l'on reçoit le Sainct-Esprit avec la remission des pechez; et neantmoins combien y en a-t-il qui recidivent aux mesmes pechez apres la confession! et d'où vient cela, sinon faute de courage? On pense : Qu'est-ce qu'on dira de moy, si je deviens devote, si je fais penitence, si je quitte les conversations mondaines? On craint une parolle dite en l'air, et n'est-ce pas tout-à-fait manquer de force que cela?

Or il faut remarquer, qu'encore que nous ayons receu les dons du Sainct-Esprit, si nous ne sommes grandement sur nos

gardes, nous les pouvons perdre à toute heure, quoy que nous nous puissions servir des uns sans les autres; parce qu'ils ne sont en nous que par maniere d'habitude, ce qui fait que nous ne nous en servons que quand nous voulons : car il n'est pas du cœur spirituel comme du cœur charnel, lequel combien que (1) nous dormions, il ne cesse jamais d'agir, de veiller, et d'envoyer ses esprits vitaux au cerveau; où au contraire au cœur sprirituel, la volonté, le courage et la generosité sont absolument necessaire, pour luy faire faire ses operations. Et c'est pourquoy le Sainct-Esprit nous communique le don de force par lequel tant de martyrs ont vaincu les tyrans, et surmonté les tourmens avec tant de constance que rien ne les a peu espouvanter, ny faire deprendre de leurs resolutions, ainsi qu'on peut voir en lisant les histoires de leur martyre, comme d'une Ste Agnès, d'une Ste Agathe, et d'une infinité d'autres.

Le don qui suit en remontant, est le don de conseil sans lequel la force seroit temerité. Et comme vous voyez qu'en une armée ordonnée encore que les soldats ayent de la force, il est neantmoins requis qu'ils ayent un capitaine pour les conduire, et leur ordonner conseil afin de sçavoir comment ils se doivent comporter : de mesme, je dy, qu'encore que le Sainct-Esprit nous ayt communiqué le don de force, cela neantmoins ne seroit pas suffisant pour nous faire entreprendre la prattique des vertus, s'il ne nous donnoit aussi celuy de conseil. La crainte nous fait quitter le peché, la science nous le fait discerner; mais outre cela nous avons besoin de conseil pour venir à l'execution de ce que la science nous fait cognoistre. Il reste donc la maniere pour executer ce que le Sainct-Esprit nous enseigne : par exemple, vous verrez une personne qui voudra suivre la devotion, qui dira en elle-mesme : Quel conseil suivray-je pour prattiquer le bien que Dieu m'a inspiré, et pour eviter le mal qu'il m'a fait recognoistre? quel chemin tiendray-je? quel conseil observeray-je? sera-ce celuy de la chasteté ou de la pauvreté? sera-ce l'obeyssance simple et aveugle? suivray-je la viduité ou le mariage? feray-je l'aumosne ou donneray-je tout mon bien aux pauvres? Le Sainct-Esprit, residant dans nostre cœur, nous conseille et nous incite, par son inspiration, à faire ce qui est plus pour la gloire de Dieu et nostre salut. Jusques à present j'ay esté avare, sensuel et subjet aux plaisirs de la bouche; je vois que cela est mal, j'ay desir de m'en retirer : que feray-je donc pour me defaire petit à petit de ces meschantes habitudes et me fortifier? Le Sainct-Es-

(1) Quoique.

prit conseille les moyens qu'on doit tenir pour surmonter le mal et prattiquer le bien.

Vous verrez des personnes dans le monde subjettes à la colere, lesquelles s'adonneront au jeu, où ils se laissent emporter pour l'ordinaire à dire quantité de blasphesmes et d'injures; que faire là? c'est qu'il faut quitter le jeu, leur dit le Sainct-Esprit interieurement. D'autres aymeront les conversations où la medisance regne, à laquelle ils se laissent facilement emporter; ils font resolution de ne plus mesdire, mais la conversation les emporte insensiblement à la medisance ; que faire là? Le Sainct-Esprit leur dit à l'oreille du cœur qu'il faut quitter ces conversations. Combien y en a-t-il au monde qui sçavent bien qu'on s'y perd, à cause que son air est si infecté qu'il donne la mort eternelle aux ames dans lesquelles il entre, ou leur cause de grandes maladies; quel remede à cela? Sortez, leur dit le Sainct-Esprit interieurement, puisque vous cognoissez que vous n'y pouvez pas faire vostre salut. Il nous conseille donc ainsi immediatement par ses inspirations, ou bien il nous conseille de nous conseiller à nos superieurs et à ceux qui ont la lumiere qu'il leur a communiquée.

Le don suivant est le don d'entendement, entendement spirituel que le Sainct-Esprit enchasse dans nostre entendement humain, lequel n'est autre qu'une certaine clarté par laquelle nous voyons et penetrons la beauté et bonté des mysteres de la foy; et sans cette clarté il arrive souvent que l'on entend les predications, on lit beaucoup, et toutesfois on demeure toujours dans l'ignorance de ces saincts mysteres, parce qu'on n'a pas ce don d'entendement. Une ame simple prosternée devant Dieu entendra le mystere de la tres-saincte Trinité, non pour le dire ou expliquer, ains pour en tirer des maximes pour son salut, parce que le Sainct-Esprit luy a communiqué le don d'entendement. J'ay accoustumé de dire que presque tous perissent, faute de suivre les maximes du christianisme comme sont celles-cy : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum* (Matth. 5); Bienheureux sont les pauvres d'esprit, car à eux appartient le royaume des cieux : *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram,* Bien-heureux sont les debonnaires, car ils possederont la terre. Mais qui est-ce qui void la beauté de ces maximes, sinon ceux à qui le Sainct-Esprit les fait voir?

Lorsque nous voyons les beaux palais dorez, les perles et joyaux : Ah! disons-nous, que ces choses sont belles! mais à qui? aux yeux des mondains. Le monde le dit; et Nostre-Seigneur

au contraire dit : Voyez cette perle de la pauvreté evangelique, et à travers d'icelle, voyez le ciel et la felicité eternelle qui y est attachée : mais faute d'avoir fortement estably ces maximes dans nostre cœur, nous nous perdons miserablement, et le monde triomphe de nous, et nous seduit malheureusement par ses fausses maximes. Ah! pauvres abusez que nous sommes, nous sçavons bien que le monde, avec toutes ses richesses et ses vaines grandeurs, ne vaut rien, et neantmoins nous y mettons nostre affection, et suivons ses maximes. Soyez faits comme petits enfans, dit Nostre-Seigneur, soyez simples comme colombes : *Estote simplices sicut columbæ* (Matth. 18); et cependant l'on n'a point de candeur ny de simplicité. L'on veut estre prudent, mais d'une prudence charnelle, laquelle, comme dit le grand Apostre, donne la mort à l'ame : *Prudentia carnis mors est* (Rom. 8). Et d'ou vient cela? c'est que nous n'avons pas le don d'entendement pour voir et penetrer la beauté et bonté des maximes de Nostre-Seigneur. O certes! si nous les penetrions bien, et si nous voyions leur beauté, nous quitterions, et renoncerions pour jamais aux malheureuses maximes du monde, qui ne valent rien, pour suivre celles de nostre divin Maistre; mais particulierement les ames religieuses doivent bastir et fonder toute leur perfection sur ses sainctes maximes, et les establir fortement en leur cœur, afin de n'y laisser jamais entrer des maximes contraires, suivant l'exemple de tant de saincts et sainctes, lesquels on a veu aymer plus les larmes que la joye, la tribulation que la prosperité, la pauvreté que les richesses.

Or, apres que le Sainct-Esprit nous a donné le don d'entendement, s'ensuit le don de sapience, lequel comble l'ame de tout bien. Plusieurs sçavans sont fols en leur vaine science, ainsi qu'ont esté les philosophes payens; mais la sapience est une science par laquelle on savoure, on gouste et penetre la bonté de la loy de Dieu, et les choses les plus relevées des mysteres de la foy et des maximes evangeliques, non pour en parler, ou prescher, ains pour les prattiquer : et l'ame va dessus les fleurs de la loy evangelique, comme une abeille mystique, afin d'y succer le miel de la bonté de Dieu : *Quàm dulcia faucibus meis eloquia tua, super mel ori meo* (Psal. 118)! O Seigneur! combien vos parolles sont douces à mon gosier, dit le Psalmiste; elles surpassent la douceur du miel quand je les savoure en la bouche de mon cœur, lorsque vous me donnez à gouster vos divines maximes contre celles du monde. O que l'ame qui est parvenuë à ce degré est heureuse! car c'est une marque qu'elle est

remplie du Sainct-Esprit, et qu'il luy a communiqué ses precieux dons.

Il reste maintenant à dire comment nous pourrons savourer ces sacrez dons. Je le dy en un mot, il ne faut sinon estre en santé. Les malades d'ordinaire ne savourent pas les viandes, à cause du catarrhe qui occupe les parties destinées au goust, ce qui fait qu'ils desirent souvent des choses contraires à leur santé. De mesme les malades spirituels veulent tout à rebours de bien; ils n'ont ny crainte, ny force, ny pieté, ny science. Qui veut recevoir les dons du Sainct-Esprit, il luy faut se purger des humeurs peccantes : nous avons la langue, c'est-à-dire l'ame, chargée de catarrhe, il faut quitter les dons du monde pour recevoir ceux du Sainct-Esprit. L'esprit du monde a ses dons : il a la science pour parvenir aux honneurs, aux grandeurs et richesses; la force pour aller en duel; la crainte de devenir pauvre, et de perdre le paradis du monde et ses faveurs. Il faut quitter tous ces malheureux dons, car ils sont imcompatibles avec ceux du Sainct-Esprit; puis il luy faut abandonner nostre cœur, et le prier de nous departir ses precieux dons, et les conserver en nos ames au peril de toutes nos affections; et de nous donner le don d'une crainte filiale et amoureuse pour operer nostre salut, et d'oster de nos cœurs les autres craintes contraires que le diable nous suggere. Que tout le reste se perde, pourveu que nous ne perdions point Dieu, qu'importe? Que peut faire le monde? nous oster deux ou trois jours de vie temporelle? Hé! que nous doit-il importer, pourveu que nous ne perdions pas la vie eternelle?

Playse donc à la divine Majesté de nous donner le don d'une crainte filiale, afin que nous le servions amoureusement; le don de pieté, pour le reverer comme nostre Pere tres-aymable; le don de science, pour cognoistre le bien que nous devons faire, et le mal que nous devons fuyr; le don de force, pour surmonter courageusement toutes les difficultez que nous rencontrerons en la prattique de la vertu; le don de conseil, pour discerner et choisir les moyens propres à nous perfectionner; le don d'entendement, pour penetrer la beauté, la bonté et l'utilité des mysteres de la foy et des maximes evangeliques; et enfin le don de sapience, pour gouster combien Dieu est aymable, et pour savourer et experimenter les douceurs de son incomprehensible bonté. O que nous serons heureux, si nous recevons ces precieux dons! car sans doute (1) ils nous conduiront au sommet de cette

(1) Certainement.

eschelle mystique, où nous serons receus de nostre divin Sauveur, qui nous y attend les bras ouverts, pour nous rendre participans de sa gloire et felicité eternelle. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

IIIE SERMON

POUR LE JOUR DE LA PENTECOSTE.

(RECUEILLI.)

Et apparuerunt illis dispertitæ linguæ tanquam ignis, seditque supra singulos eorum; et repleti sunt omnes Spiritu Sancto, et cœperunt loqui variis linguis, prout Spiritus Sanctus dabat eloqui illis.

Des langues comme de feu apparurent à tous ceux qui estoient dans le cenacle, et s'estant departies elles se poserent sur chacun d'eux, et ils furent tous remplis du Sainct-Esprit, et parloient selon qu'il leur donnoit.

(ACT. 2.)

Nous celebrons aujourd'huy la feste des divins presens, et du don des dons, qui est le Sainct-Esprit, lequel fut envoyé du Pere et du Fils sous la forme et figure de langues de feu sur les Apostres, et sur tous ceux qui estoient assemblez dans le cenacle. Mais en ce don incomparable sont enclos sept autres dons, que nous nommons dons du Sainct-Esprit. Ce fut certes un tres-grand don que celuy que le Pere eternel fit au monde, lorsqu'il luy donna son propre Fils, comme Nostre-Seigneur dit luy-mesme : *Sic enim Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret* (Joan. 3); Dieu a tant aymé le monde, qu'il luy a donné son Fils unique. Hé ! pourquoy donc (dit son grand apostre S. Paul) ne luy donnera-t-il pas tout autre don avec celuy-là ? *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit* (Rom. 8)?

Vous vous ressouvenez bien, je m'asseure, de cette belle histoire qui a desjà tant de fois esté dite, mais qui ne peut estre assez considerée, du sainct patriarche Joseph, lequel estant viceroy d'Egypte, ses frères qui estoient en la Mesopotamie le vinrent visiter plusieurs fois, pour estre secourus de luy en l'extreme necessité où leur bon pere Jacob et eux estoient reduits, à cause de la famine qui estoit en leur pays (Gen. 43 et 45) : vous sçavez aussi comme il les renvoya tousjours à leur pere chargez de bled. Mais lorsqu'on lui amena le petit Benjamin, il

les renvoya non comme les autres fois chargez de grain et de vivres donnez seulement par mesure, ains (1) encore accompagnez de tres-riches dons, et avec des chariots remplis de tout ce qu'ils pouvoient desirer. De mesme voyons-nous que le Pere eternel fait en ce jour : car, bien qu'en l'ancienne loy il eust fait de tres-grands presens à son peuple, toutesfois ce n'estoit que par mesure; où au contraire en la nouvelle loy, dés-lors qu'il vid son cher Benjamin, c'est-à-dire dés-lors que Nostre-Seigneur fut rentré en sa gloire, il ouvrit sa main liberale pour respandre tres-abondamment ses dons et ses graces dessus tous les fidelles, ainsi qu'il avoit dit par le prophete Joël, qu'il respandroit son Sainct-Esprit dessus toute chair : *Effundam Spiritum meum super omnem carnem* (Joël. 2), c'est-à-dire sur tous les hommes, et non seulement sur les Apostres.

Or vous sçavez ce qu'Isaye dit de Nostre-Seigneur, qu'il receut des graces infinies, et que les dons du Sainct-Esprit reposerent sur son chef : *Et requiescet super eum Spiritus Domini, Spiritus sapientiæ et intellectus, Spiritus consilii et fortitudinis, Spiritus scientiæ et pietatis, et replevit eum Spiritus timoris Domini* (Isa. 11); Et l'Esprit du Seigneur, dit-il, reposera dessus luy, l'Esprit de sapience et d'intellect, l'Esprit de conseil et de force, l'Esprit de science et de pieté, et il sera remply de la crainte du Seigneur. Mais pourquoy est-ce que le prophete dit que tous ces dons se reposeroient dessus Nostre-Seigneur, puisqu'il n'en avoit ny pouvoit avoir aucune necessité pour luy, comme estant la grace mesme? Ce ne fut donc sinon pour nous faire entendre que toutes les graces et benedictions celestes nous doivent estre distribuées par luy qui est nostre chef, en les faysant decouler sur nous qui sommes ses membres, je veux dire, enfans de la saincte Eglise de laquelle il est le chef.

Et pour preuve de cette verité, escoutez ce qu'il dit, au Cantique des cantiques, à sa bien-aymée : *Aperi mihi, soror mea, amica mea, quia caput meum plenum est rore, et cincinni mei guttis noctium* (Cant. 5); Ouvre-moy, mon espouse, ma sœur..... Il l'appelle espouse, à cause de la grandeur de son amour, et sa sœur, pour tesmoignage de la pureté et candeur de cet amour. Ouvre-moy, luy dit-il, mais ouvre-moy promptement; car j'ay mes cheveux et les flocons de ma cheveleure tout pleins de la rosée et des gouttes de la nuict. Or la rosée et les gouttes de la nuict ne sont qu'une mesme chose. Que pensez-vous donc que veuille dire ce bien-aymé de nos ames, par ces parolles, sinon

(1) Mais.

qu'il desire ardemment que sa bien-aymée luy ouvre promptement la porte de son cœur, afin qu'il puisse respandre ses sacrez dons, et les graces qu'il a receuës tres-abondamment de son Pere eternel, comme une rosée et liqueur tres-precieuse, de laquelle il luy veut faire present?

Voyons maintenant comment Dieu envoya son Sainct-Esprit dessus les Apostres et dessus tous les autres qui se treuverent assemblez au cenacle, et ce qu'il opera en eux, et ce que veut dire cette parolle de S. Luc, qu'ils parloient tous selon que le Sainct-Esprit leur donnoit. Mais, me direz-vous, les Apostres ne l'avoient-ils pas desjà receu, lorsque Nostre-Seigneur soufflant sur eux apres sa resurrection, il leur dit : Recevez le Sainct-Esprit : *Accipite Spiritum sanctum, quorum remiseritis peccata, remittuntur eis, et quorum retinueritis, retenta sunt* (Joan. 20), les constituant prelats de son Eglise, et leur donnant pouvoir de remettre les pechez, de lier et deslier les ames? Il est vray qu'ils le receurent alors, mais ce ne fut pas toutesfois avec tant de plenitude, ny avec tant de gloire et de magnificence qu'ils le receurent aujourd'hui, ny ne leur laissa pas de tels effects. De mesme le Pere eternel fit un tres-grand don au monde, lorsqu'il donna son propre Fils; mais ce fut un present couvert, restreint et resserré dans la bourse vile et abjecte de nostre humanité et mortalité. Ce qui n'est pas ainsi du present qu'il fait, ou qu'il envoye aujourd'huy à son Eglise, lequel doit estre estimé le plus excellent don qui ayt jamais esté fait aux hommes, d'autant que c'est le Pere et le Fils qui l'envoyent; et l'on sçayt assez que les presens sont estimez grands, selon l'amour avec lequel ils sont faits : c'est pourquoy nous pouvons conjecturer de l'excellence de cettuy-cy, puisqu'il n'est pas seulement fait avec un grand amour, ains que c'est l'amour mesme qui se donne et qui est donné; car chacun doit sçavoir que le Sainct-Esprit est l'amour du Pere et du Fils; et ce que nous disons que le Sainct-Esprit nous a esté donné par le Pere et par le Fils ne se doit pas entendre qu'il soit separé de l'un ny de l'autre, car cela ne peut estre, n'estant qu'un seul vray Dieu invisible avec le Pere et le Fils. Mais nous voulons dire que Dieu nous a donné sa divinité, bien que ce soit en la personne de son Sainct-Esprit; et de cecy il en faut peu parler et beaucoup croire.

Or nous pouvons considerer la grandeur du don du Sainct-Esprit avec tous ses effects, en tant qu'il est envoyé par le Pere eternel et par Nostre-Seigneur Jesus-Christ à son Eglise, ou bien en tant qu'il est envoyé à un chacun de nous en particulier;

et il est vray que nous ne sçaurions assez remercier Dieu de ce qu'il a fait ce singulier present à son Eglise, à cause des biens qui nous en resultent. Certes, ce fut tres-convenablement que le Sainct-Esprit fut envoyé sous la forme et figure de langues de feu, puisque c'est en la langue que l'Eglise a toute sa force. Eh! qui ne sçait qu'elle opere tous ses plus grands mysteres par la langue? la predication se fait par la langue; le saint baptesme, sans lequel nul ne peut estre sauvé, il est aussi necessaire que la langue y intervienne, pour donner la force à l'eau de nous laver de nos pechez et iniquitez, par les parolles sacrées qu'on prononce dessus : de mesme le tres-sainct sacrifice de la messe ne se peut celebrer que par le ministere de la langue; et ainsi des autres mysteres.

Mais considerons, je vous prie, ce don sacré et precieux du Sainct-Esprit, en tant qu'il est fait à un chacun de nous en particulier. Nous avons desjà dit qu'il y a sept autres dons enclos dedans cettuy-cy, que le prophete Isaye appelle : *Spiritus sapientiæ et intellectus, Spiritus consilii et fortitudinis, Spiritus scientiæ et pietatis, et Spiritus timoris Domini;* l'Eprit de sapience, d'entendement, de conseil, de force, de science, de pieté et de crainte : et par la suite que nous ferons de ces sept dons, en remontant comme par une eschelle mystique, nous cognoistrons si nous avons receu le Sainct-Esprit ou non, puisqu'il a accoustumé de les communiquer aux ames dans lesquelles il descend, et qu'il treuve preparées pour le recevoir.

Commençons premierement par le don de la crainte, quoique le prophete le nomme le dernier. Le don de crainte est le don le plus universel de tous; car nous voyons que les meschans mesmes ont de la crainte et frayeur, entendant parler de la mort, du jugement et des peines eternelles de l'enfer : mais pourtant cette crainte ne leur a point fait eviter le peché et l'iniquité, parce qu'ils n'avoient pas receu le Sainct-Esprit; car la crainte qui s'appelle don du Sainct-Esprit ne nous fait pas seulement redouter les divins jugemens, la mort et les peines d'enfer, mais elle nous fait craindre Dieu, comme estant nostre souverain juge; et partant, cette crainte nous fait eviter le peché, et tout ce que nous sçavons luy estre desagreable.

Remarquez, je vous prie, ce que dit Isaye, que tous les dons du Sainct-Esprit, qu'il rapporte de suite, ainsi que nous avons dit, reposerent sur le chef de nostre divin Sauveur, concluant apres qu'il fut remply de la crainte du Seigneur. Mais qu'est-ce que veulent signifier ces parolles? car il est certain que Nostre-

Seigneur n'avoit point besoin de crainte, veu qu'il estoit impeccable par l'union hypostatique de son ame et de son humanité avec la divinité. Nous devons donc sçavoir que Nostre-Seigneur fut remply de crainte, non tant pour luy que pour la respandre sur tous les hommes, tant parfaicts qu'imparfaicts, parce que tous ont besoin de crainte : ceux qui sont parfaicts doivent craindre de descheoir de leur perfection, et les imparfaicts doivent craindre, à cause de leurs deffauts, de ne pouvoir acquerir la perfection. Et comme nous voyons qu'une fiole est remplie d'eau, sans qu'elle en ayt necessité, veu qu'elle est si dure que mesme elle n'en est pas humectée; ainsi nostre beny Sauveur fut remply de crainte, non point pour luy, d'autant qu'il ne s'en pouvoit servir, ains il la receut pour la respandre sur ses freres, c'est-à-dire sur les hommes.

Passons aux autres dons; car il ne faut pas beaucoup parler de la crainte, principalement au lieu où je suis, puisque l'on ne s'en doit servir que pour venir au secours de l'amour, quand il le requiert : et ne se faut pas tenir dans la crainte, pour se gesner, ou mettre en peine, parce que cette crainte est servile et nuisible ; mais nous devons avoir celle qui est filiale, et la tenir dans nos cœurs, afin qu'elle soit preste pour secourir l'amour, quand il en aura besoin, ainsi que j'ay dit.

Venons maintenant au don de piété, qui est le second. La piété n'est autre chose qu'une crainte non servile, comme est celle qu'ont plusieurs personnes, ains filiale et amoureuse, laquelle ne nous fait regarder Dieu comme nostre juge, ains nous le fait regarder comme nostre Pere tres-aymable, auquel nous ne redoutons pas seulement de desplayre, ains auquel nous desirons de playre et d'agreer.

Mais il nous serviroit fort peu d'avoir le desir de playre à Dieu, et la crainte de luy desplayre, si le Sainct-Esprit ne nous donnoit le troisiesme don qui est celuy de science, par lequel nous apprenons à cognoistre et distinguer la vertu d'avec le vice, ce qui est agreable à Dieu d'avec ce qui lui est desagreable. Plusieurs des anciens philosophes ont bien sceu faire cette distinction. Aristote a traitté admirablement bien des Vertus, lequel, nonobstant cela, ne laisse pas de tenir tous les docteurs en doute de son salut, parce qu'ayant recognu le chemin de la vertu, il ne l'a pas voulu suivre. Mais le don de science qui nous est donné du Sainct-Esprit, nous fait embrasser la prattique des vertus recognuës, et nous fait eviter le vice.

Apres ces trois premiers dons, il est tres-necessaire que le

Sainct-Esprit nous donne le quatriesme qui est celuy de force; car autrement il semble que ces dons precedens ne nous serviroient de rien, puisqu'il ne suffit pas de craindre Dieu, et d'avoir la volonté d'éviter le mal et de faire le bien, et encore moins de cognoistre l'un et l'autre, si nous ne venions à la prattique, et ne mettions la main à l'œuvre; et pour cela nous avons une grande necessité du don de force. Mais il faut que nous scachions en quoy il consiste.

Le don de force ne gist pas à faire comme Alexandre, que les mondains appellent *le Grand,* lequel conquit presque toute la terre par ses armes; car pour cela il n'avoit pas le don de force, combien qu'on luy attribuë vainement par la conqueste qu'il fit du monde, d'autant que sa force ne consistoit qu'au grand nombre de soldats qu'il avoit, et aux instrumens de guerre esquels (1) il se servoit, et avec lesquels il fracassoit les murailles des villes, et abattoit les chasteaux, pour assujettir tous les peuples sous son empire : de sorte qu'il ne doit point estre loué pour sa force, et moins encore pour son courage, puisqu'au rapport de ceux-mesmes qui ont escrit de luy, et qui en font mention en leurs histoires, il n'avoit pas le pouvoir sur soy de s'abstenir de boire un verre de vin, et s'enyvroit bien souvent. Et pour marque de sa foiblesse, voyez-le pleurer comme un enfant, lorsqu'un certain philosophe flatteur luy vint dire qu'il y avoit encore plusieurs autres mondes, outre celuy qu'il avoit subjugué et assujetty sous sa domination : il eut un tel regret de ne les pouvoir tous conquerir, qu'on ne le pouvoit consoler, tant son ambition estoit grande.

Or faysons un peu, je vous prie, comparaison du courage et de la vaillance d'un S. Paul, premier hermite, ou plutost du grand apostre S. Paul, avec cet Alexandre, et vous verrez que cettuy-cy, apres avoir ruiné les villes, abattu les chasteaux, et s'estre assujetty tout le monde à force d'armes, il se laisse enfin vaincre par soy-mesme. Où au contraire nostre grand Apostre, remply de la force du Sainct-Esprit, semble vouloir subjuguer et parcourir toute la terre pour renverser, non les murailles des villes, mais les cœurs des hommes, afin de les assujettir par sa predication au service de son divin Maistre : et non content de cela, voyez, je vous prie, le pouvoir qu'il a sur soy-mesme, faysant une continuelle guerre à sa chair, assujettissant toutes ses affections, mouvemens, passions et inclinations à la regle de la raison, et le tout à la tres-saincte volonté de la divine Ma-


(1) Desquels.



jesté. Et c'est en quoy consiste le don de force et la grandeur de courage, de se surmonter soy-mesme, pour s'assujettir à Dieu, en mortifiant et retranchant de nostre esprit toutes les superfluitez et imperfections que produit nostre amour-propre, sans aucune reserve, pour petites qu'elles soient, entreprenant courageusement de parvenir à la plus haute perfection, sans craindre les difficultez qu'il y a de l'acquerir.

Mais estant ainsi bien resolus et fortifiez pour entreprendre la vraye prattique des vertus, il est tres-necessaire que nous ayons le don de conseil, pour choisir celles qui nous sont les plus necessaires, selon nostre vocation; car, bien qu'il soit tousjours tres-bon de prattiquer toutes les vertus (1), faut-il pourtant les sçavoir prattiquer par ordre et avec discretion. Que sçay-je, moy, dira quelqu'un, si en telle occasion il ne sera point plus utile, ou plus expedient pour moy ou pour les autres, que je ne prattique la vertu de patience, sinon interieurement, et non pas exterieurement, ou bien si je dois joindre l'une avec l'autre? Pour cognoistre cela, il faut avoir le don de conseil, afin de poursuivre l'exercice que le don de force nous a fait entreprendre, afin que nous ne nous trompions point nous-mesmes en choisissant l'exercice des vertus selon nos inclinations, et non selon nostre necessité, regardant seulement à l'escorce des choses, et non à la vraye essence des vertus.

Or, apres le don de conseil, vient celuy d'entendement, lequel nous fait penetrer la bonté et la beauté des mysteres de nostre foy par le moyen de la meditation, nous faysant choisir les maximes de la perfection interieure dans le fond desdits mysteres. Mais remarquez, je vous prie, mes cheres ames, que je dy par la meditation et oraison, et non par le discours et simple speculation de l'entendement, comme font les theologiens dans les escholes; car cela ne seroit pas meditation ny oraison, ains estude, d'autant qu'il faut que la meditation ayt pour fin l'amour de Dieu, et pour cela la science naturelle ou acquise n'est nullement requise : car une pauvre et simple femme, pourveu qu'elle soit humble et qu'elle ayt la foy, sera plus capable de faire la meditation que les plus grands docteurs qui auront moins de pieté; de façon que sans science, ny doctrine, elle s'en ira promptement remarquer, en regardant la croix du Sauveur, cette maxime de la perfection chrestienne : Bienheureux sont les pauvres d'esprit. Ouy mesme, jusques dedans le cœur de Dieu, et au mystere de l'Incarnation; elle y remarquera encore la mesme

(1) Encore.

maxime, et de plus celle de l'humilité et amour de l'abjection.

Vous voyez donc bien maintenant quels sont les effects du don d'entendement, lequel, outre ce que nous avons dit, nous fait encore penetrer et comprendre la verité des mysteres de nostre foy; et combien il nous est necessaire de regarder à la vraye essence des vertus, et non à l'apparence exterieure seulement; et comme il nous est utile de suivre les veritez cognuës, lesquelles nous discernons par le don de conseil.

Mais le Sainct-Esprit n'a pas accoustumé de laisser l'ame, à laquelle il a bien voulu donner ces six dons que nous venons de dire, sans y adjouster le septiesme, qui est celuy de sapience, c'est-à-dire de la savoureuse science des choses de Dieu, luy donnant un goust, une saveur, une estime et un contentement indicible en la prattique des maximes de la perfection chrestienne, lesquelles elle a recognuës par le don d'entendement, qui la porte tout au contraire des personnes du monde, qui n'estiment bienheureux que les riches, et ceux qui sont honorez ou qui vivent delicieusement, contre les maximes du Sauveur, lesquelles ayant recognuës par le don d'entendement, elle n'estime bienheureux que les humbles de cœur, et ceux qui portent et font paroistre en leur exterieur la mortification procedante de l'interieure renonciation, et mespris d'eux-mesmes et de tout ce que le monde estime. D'autant qu'elle puise ces maximes dans le cœur mesme de Nostre-Seigneur, car en verité la sapience n'est autre que l'amour, lequel nous fait savourer, gouster et experimenter combien Dieu est doux et suave : *Gustate, et videte, quoniam suavis est Dominus* (Psal. 33); Goustez, et voyez que le Seigneur est doux, dit le Prophete.

Or ce dernier don du Sainct-Esprit nous represente le dernier eschelon de cette mysterieuse eschelle que vid Jacob, au sommet de laquelle Dieu estant penché devers nous, il donnera le baiser de paix à nos ames, leur faysant gouster la suavité de ses sacrées mammelles, meilleures mille fois que le vin des delices mondaines.

Je finis par cette consideration que je fais pour nostre instruction, sur ce que S. Luc dit aux Actes des Apostres, que tous ceux qui estoient dans le cenacle receurent le Sainct-Esprit, et parloient tous diverses langues selon que le mesme Sainct-Esprit leur donnoit : *Prout Spiritus Sanctus dabat eloqui illis* (Act. 2); mais non pas tous d'une mesme façon, parce que tous ne furent pas commis pour prescher l'Evangile, comme S. Pierre et les autres Apostres : car nous ne pouvons pas nier qu'il n'y eust des



femmes, puisque S. Luc dit qu'ils estoient environ six vingts assemblez dans le cenacle, et que là estoit Marie Mere de Jesus avec les autres femmes en oraison; et neantmoins ils parloient tous selon que le Sainct-Esprit leur donnoit, c'est-à-dire que ceux qui ne preschoient pas publiquement s'encourageoient les uns les autres à louër et magnifier Dieu. Mais outre cela, il faut que nous sçachions qu'il y a une certaine maniere de parler, d'une grande efficace, qui se fait sans dire mot, qui n'est autre que le bon exemple que nous donnons à nostre prochain.

David dit que les cieux annoncent la gloire de Dieu : *Cœli enarrunt gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum* (Psal. 18). Et comment cela? car les cieux ne parlent point. C'est-à-dire, que la beauté des cieux et du firmament invite les hommes à admirer la grandeur de Dieu, et prescher ses merveilles. Ce qu'il nous veut encore faire entendre, quand il dit au mesme psalme, que les jours et les nuicts se laissent la charge l'un à l'autre d'annoncer la gloire de Dieu : *Dies diei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam,* car qui ne sçayt que lorsque nous regardons la beauté du ciel en une nuict bien sereine, nous ne sommes pas moins excitez à admirer et adorer la toute-puissance et sapience de celuy qui l'a parsemé de tant de belles estoiles, que lorsque nous voyons un beau jour bien esclairé de la lumiere du soleil, ouy mesme quand Nostre-Seigneur nous envoye la pluye, attendu qu'elle sert à feconder la terre pour produire les plantes?

Mais quelle consequence devons-nous tirer de cela, mes cheres ames, sinon que nous, qui sommes beaucoup plus que les cieux, et que tout ce qui est creé, puisque le tout a esté fait pour nous et non pour eux, sommes bien plus capables, par le bon exemple que nous donnons à nostre prochain, d'annoncer la gloire de Dieu, que les cieux et les astres, le bon exemple estant une predication muette de tres-grande efficace? Et si bien tous n'ont pas receu le don des langues pour prescher, tous neantmoins le peuvent tousjours faire tres-utilement en cette sorte; car n'est-ce pas une plus grande merveille de voir une ame ornée de plusieurs grandes vertus, que de voir le ciel decoré de tant de belles étoiles?

Les jours se donnent charge l'un à l'autre d'annoncer la gloire de Dieu, dit le prophete; et qui ne sçayt que les saincts en ont fait de mesme, se resignant cette charge les uns aux autres? Hé! ne voyons-nous pas qu'à S. Antoine succeda S. Hilarion, et à S. Hilarion un autre? Et ainsi consecutivement ils iront tous-

jours perseverant de siecle en siecle, à benir, aymer, loüer et magnifier cette infinie bonté de Nostre-Seigneur, lequel je supplie, avec le Pere, vous donner abondamment les graces de son Sainct-Esprit en cette vie, et la jouyssance de la felicité eternelle en l'autre. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA SAINCTE TRINITÉ.

Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto. Sicut erat in principio, et nunc et semper, et in sæcula sæculorum. Amen.
Gloire soit au Pere, au Fils, et au Sainct-Esprit, etc.

ENTRE les signalées faveurs que la bonté de Dieu fit à son bon serviteur Abraham, l'une des plus grandes, à mon advis, fut lorsqu'en la vallée de Mambré, sa divine Majesté le vint visiter en son tabernacle visiblement, ainsi que raconte la Genese; car quel homme estoit-ce qu'Abraham, afin que Dieu le visitast? *Apparuit ei Dominus in convalle Mambre* (Gen. 18); Le Seigneur lui apparut en la vallée de Mambré. Ce fut le Sainct des saincts, ce fut Dieu mesme qui lui apparut; mais en quelle forme? *Cumque levasset oculos, apparuerunt ei tres viri;* Comme il eslevoit ses yeux, il luy apparut trois hommes, et sous l'apparence de trois, celuy qui est unique Seigneur vint visiter son serviteur. O mystere des mysteres! le Seigneur unique apparoist en trois personnes à Abraham. Il est rapporté au commencement de la Genese que Dieu dit : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram* (Gen. 1); Faisons l'homme à nostre image et semblance(1) : par lesquelles parolles la Trinité de ce facteur estoit monstrée; mais jamais l'apparition n'en avoit esté faite auparavant à Abraham, dont, avec merite, on a appelé justement Abraham pere des croyans, comme ayant eu une si signalée revelation de ce mystere fondamental de nostre foy : *Apparuit ei Dominus, tres vidit, et unum adoravit;* Le Seigneur luy apparut, il en vit trois, et en adora un. Et afin que nous n'ignorions pas que ce fut une apparence

(1) Ressemblance.

d'un Dieu en trinité, apres qu'Abraham eut veu ces trois, il en adora l'unité : *Tres vidit, et unum adoravit;* Il en vit trois, et en adora un; et Abraham leur parlant dit : *Domine, si inveni gratiam in occulis tuis, ne transeas servum tuum, sed afferam pauxillum aquæ, et lavate pedes vestros, et requiescite sub arbore;* Seigneur, si j'ai treuvé grace en vostre presence, ne vous retirez pas de vostre serviteur, mais que j'apporte un peu d'eau, et lavez vos pieds, et vous reposez sous cet arbre. Tantost à tous trois il parle en singulier, et tantost en pluriel, pour monstrer l'unité en la trinité. Voilà l'histoire et le mystere. Maintenant, chers auditeurs, le mesme Seigneur se presente à nous pour nous visiter, un par essence, en trinité de personnes, non plus par une extérieure apparition, mais par une interne illumination de la foy en cette bonne vallée de l'Eglise, puisqu'aujourd'huy l'Eglise celebre une grande solemnité à la gloire de la toute puissante, toute bonne et infinie Trinité, Pere, Fils et Sainct-Esprit, afin de graver en nostre cœur l'honneur et l'hommage supreme que nous luy devons : *Gloria Patri,* etc. Nous luy rendons la gloire, si nous croyons, esperons, et aymons cette supreme essence en sa tres-glorieuse trinité, si nous prions les trois personnes de demeurer avec nous, si nous lavons leurs pieds, si nous les invitons sous l'arbre : je pretends vous le monstrer briefvement, comme on le doit faire; mais pour cet effect il nous faut faire tous ensemble comme Abraham, lequel leva les yeux en haut, et autrement n'eust pas eu cet honneur. Ainsi, levons les yeux vers cette lumiere eternelle, à celle (1) fin qu'elle daigne nous illuminer de son Sainct-Esprit, et qu'en sa clarté nous puissions voir de ce sainct mystere ce que nous en devons cognoistre, et ce qu'il luy playra nous en faire voir, afin de le croire, le croyant y esperer, y esperant l'aymer, et qu'ainsi vrayment gloire soit au Pere, au Fils, et au Sainct-Esprit. Ce que pour obtenir avec plus d'abondance, employons-y le credit de la Fille du Pere, de la Mere du Fils, et de l'Espouse du Sainct-Esprit, luy disant : *Ave, Maria.*

C'EST l'article fondamental de nostre foy chrestienne et catholique que celuy pour la celebration duquel l'Eglise solemnise cette journée, à sçavoir, la saincte Trinité des personnes divines, car, encore qu'il semble que cette saincte Trinité se doive reduire à l'unité de l'essence, d'autant que selon nostre façon d'entendre l'un soit premier que l'autre, si est-ce que l'article de l'unité

(1) Cette.

d'un Dieu n'est pas si propre aux chrestiens, que celuy de la Trinité; d'autant que plusieurs ont cognu Dieu et son unité, qui n'estoient pas chrestiens, sur quoy se fondant S. Paul, il dit âux Romains, chapitre premier : *Invisibilia Dei per ea quæ facta sunt à creatura mundi intellecta conspiciuntur, sempiterna quoque ejus virtus et divinitas, ita ut sint inexcusabiles, quia cùm Deum cognovissent, non tanquam Deum glorificaverunt;* Que les choses invisibles de Dieu, mesme sa puissance eternelle et sa divinité, se voyent et se cognoissent par les creatures; et partant ils sont sans excuse, parce qu'ayant cognu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme tel. Mais quant à l'article de la tres-saincte Trinité, il est tellement particulier aux chrestiens, que mesme le peuple hebreu n'en avoit pas pour la pluspart cognoissance expresse, non que jamais les payens y soient arrivés, ce qui a occasionné S. Hierosme à s'escrier en l'espitre *ad Paulinum : Hoc doctus Plato nescivit, hoc eloquens Demosthenes ignoravit;* Le docte Platon ne l'a point sceu, et l'eloquent Desmosthenes l'a ignoré. Sur cet article de la Trinité est fondée l'Incarnation, et sur l'Incarnation toute notre salvation; sur cet article est fondée la mission du Sainct-Esprit, et sur icelle (1) toute nostre justification. Voicy donc l'article des articles, de croire un Dieu en unité d'essence, et trinité de personnes : *Fides ergo catholica, hæc est, ut unum, Deum, etc.* (Symb. Athanas.).

A cette occasion, Nostre-Seigneur, premierement, puis son Eglise, en l'administration du sacrement fondamental, qui est le baptesme, nous met en avant ce sainct mystere par ces parolles : *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti.* C'est pourquoy l'Eglise, sous le pape Damase, par l'exhortation de S. Hierosme, institua qu'à la fin de chaque pseaume on chantast *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto, etc.* Et c'est pourquoy aussi du temps de Charlemagne, s'eslevant plusieurs heresies contre la saincte Trinité, on institua cette saincte feste particuliere pour la protestation de nostre foy. O comme nous devrions donc encore en ce temps miserable celebrer cette saincte feste, et dire : *Gloria Patri, etc.!* Pensez-vous que nos adversaires se soientcontentez de troubler l'Eglise? *Superbia eorum qui te oderunt ascendit semper* (Ps. 73); La superbe de ceux qui hayssent la verité va tousjours s'augmentant. *Sund gradus ad impietatem et nemo repente sit pessimus;* il y a des degrez pour arriver au comble de l'impieté, et on n'y va pas tout d'un coup. Les tri-

(1) Elle.

nitaires sortis de l'eschole calvinienne sont-ils pas encore en la Transylvanie, n'ont-ils pas escrit, les uns avec Arius, les autres avec Sabellius? Un Valentin gentil, un Servet, un Faret, un Viret, ont du tout infecté cette saincte doctrine, là où Calvin et Beze, faysant les fins, s'entremettent parmy. Si donc cette feste a esté instituée pour tant et de si justes raisons, avec combien de devotion la devons-nous celebrer, maintenant que les causes de son institution sont renouvelées!

Gloria Patri, etc. Je treuve que nous pouvons souhaiter la gloire au Pere, au Fils et au Sainct-Esprit, en deux façons, ou la gloire qui leur est naturelle et essentielle, ou l'exterieure et dominative. Premierement, Dieu le Pere, en l'abysme inexcogitable (1) de toute son eternité, plein de son infinie essence, bonté, beauté et perfection, se regardant soy-mesme avec son entendement tres-fecond, entendit et comprit si bien sa nature, qu'en une seule conception et apprehension il exprima toute sa grandeur, et cette conception, cette parolle, ce Verbe, cette diction de son cœur fut un autre luy-mesme. Desjà de soy il estoit glorieux, il estoit toute la perfection divine : mais quoy! voicy sa gloire, c'est qu'il se voit, il prend cognoissance de soy-mesme, et s'entendant, engendre son Fils tout esgal à luy-mesme : *Ex utero ante Luciferum genui te* (Psal. 109). *Hebraïce : Ex utero ante Auroram tibi ros nativitatis tuæ.* Isa. ult. : *Numquid ego qui facio parere alios, non pariam? et qui generationem exteris tribuo, sterilis ero?* Ce Fils est la gloire du Pere, dont (2) il est appelé par S. Paul la splendeur de sa gloire, et la figure de sa substance : *Splendor gloriæ, et figura substantiæ ejus* (Hebr. 1).

O quelle gloire au Pere d'avoir un tel Fils, ô quel gloire au Fils d'avoir un tel Pere! Le Fils a toute la mesme substance du Pere, le Pere luy communique toutes ses perfections. Pensez quelle gloire a un tres-bon Pere d'avoir un Fils qui luy ressemble parfaictement : mais s'il le ressembloit tant que ce fust un autre luy-mesme, ah! quelle consolation! J'ay veu des peres qui avoient quelque vertu; ô combien ils estoient consolez d'avoir des enfans vertueux! etc.

C'est cette gloire qui merite d'estre celebrée à jamais : *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto, etc.* Mais outre cela, le Pere voyant son Fils, et le Fils voyant par soy-mesme son Pere, quelle exuberance de joye? Le Pere et le Fils voyent qu'ils sont reciproquement dignes d'un amour infiny, ils voyent qu'ils ont

(1) Qu'on ne peut imaginer. — (2) D'où.

la volonté proportionnée à l'objet, ils s'ayment l'un l'autre autant qu'ils le meritent, ils s'ayment souverainement, infiniment et divinement, et cet amour supreme qui les lie ainsi l'un à l'autre, procedant du regard qu'ils ont l'un à l'autre, est une troisiesme personne divine esgale à eux, consubstantielle à eux, infinie, eternelle et independante comme eux, qui est le Sainct-Esprit, l'amour et l'unité du Pere et du Fils, et le terme sans terme de leur mutuelle complaysance et des emanations eternelles.

Chantons donc : *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto, etc.* Je sçay bien que vous n'entendez pas ce mystere, ny moy aussi; mais il me suffit que nous le croyions d'autant mieux, et ce que j'en ay dit n'est pour autre fin que pour vous le representer davantage, et vous ayder à le croire plus distinctement. Il y a certains exemples qui nous pourroient ayder à en concevoir quelque chose, mais il y a tant à redire que, sans nous amuser à autre chose, nous nous contenterons de sçavoir que c'est la foy catholique : *Ut unum Deum in Trinitate, et Trinitatem in unitate veneremur* (Symb. Athanas.); Que nous venerions et adorions Dieu en Trinité, et une Trinité en unité. Nous chanterons tousjours : *Gloria Patri,* d'autant plus encore que Calvin et Beze, et leurs heresies, veulent que toutes les trois personnes ayent leur divinité de soy, et non par communication, qui est un blasphesme estrange; car ainsi il n'y auroit ny Fils ni Sainct-Esprit. *Superbia eorum qui te oderunt ascendit semper;* La superbe de ceux qui vous hayssent monte tousjours. Au contraire les catholiques persistent à dire : *Deum de Deo, lumen de lumine;* Dieu de Dieu, lumiere de lumiere, et : *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto. Gloria,* en singulier, en parlant des trois, pour ce que ces trois personnes ont la mesme gloire; *Patri, et Filio,* pour ce que combien (1) qu'en ces deux personnes soient un seul et mesme Dieu, et que le Pere regarde son Fils comme un autre luy-mesme, il y a neantmoins cette distinction que le Pere a la divinité par luy-mesme, et le Fils par la communication du Pere, et sans cela, ny l'un ne seroit Pere, ny l'autre ne seroit Fils, ains (2) ces deux noms seroient des noms feints et sans fondement; et tout de mesme, *Spiritui Sancto,* qui signifie un respir d'amour reciproque et mutuel, pour signifier que le Pere et le Fils, se regardant et s'aymant mutuellement, produisent cette troisiesme personne par ce regard et cet amour reciproque.

L'autre blasphesme, c'est qu'ils ne veulent recevoir le nom de Trinité, et leur raison est, d'autant que Trinité ne veut dire que

(1) Quoi — (2) Mais.

les personnes, la personne ne veut dire que residence et proprieté, residence et proprieté n'est pas Dieu. Outre plus, disent-ils, ce n'est pas bien parler latin. O mal-heur de nostre aage! ô vanité! ô arrogance de l'esprit humain, qui entreprend de disputer des veritez si relevées par de si foibles raisons! Ce mot de *personnes,* ô calvinistes, signifie bien plus que vous ne dites, et les docteurs sçavent que personne est le suppost d'une nature intelligente, que c'en est le proprietaire et le possesseur : tellement qu'une personne divine, c'est celuy qui possede, et a en propre la nature divine. Et quant à cette belle objection, que ce mot n'est pas latin, ignorez-vous encore que quand il a pleu à Dieu, en l'excès de son amour, nous descouvrir de nouvelles veritez, il a fallu chercher de nouveaux mots pour les exprimer? ignorez-vous que les mots sont faits pour les choses, et non les choses pour les mots, et qu'il se faut bien garder d'assujettir les choses aux parolles, et beaucoup plus de renoncer aux choses les plus sainctes et les plus divines, pour ne pas rencontrer dans le langage usité parmy les Romains des dictions qui les signifient? Suivant cette maxime de vostre eschole, il faudroit encore rejetter le mystere fondamental de nostre salut, l'Incarnation du Verbe eternel, pource que ce mot d'*incarnation* ne se treuve point dans le pur latin. O malheureux et infortunez docteurs, qui aiment mieux estre latins que chrestiens! C'est une des ruses du diable, qui, sous couleur de quelque plus grande pureté de latin, tend à nous enlever la creance des premiers et plus importants mysteres de nostre saincte religion. Les Ariens firent semblable traict, au rapport d'Epiphane, en leurs heresies, dont les uns ne demandoient qu'un *iota,* les autres, comme l'evesque Ancyritin, demandoient qu'on rayast tous les mots qui n'estoient de l'Escriture; c'est chose digne d'estre deplorée de voir leurs blasphesmes : *Vana loquuti sunt unusquisque ad proximum suum....., linguis suis dolose agebant, judica illos Deus* (Psal. 11 et 5).

S. Jean Damascene, en son livre troisiesme de la *Theologie,* raconte une histoire pour authoriser l'invocation de la Saincte-Trinité : il dit qu'à Constantinople, sous Proclus, archevesque, advinrent plusieurs signes de la juste colere de Dieu, et comme le peuple estoit en priere, un enfant fut ravy, et dans son ravissement les anges luy enseignerent ce cantique : *Sanctus Deus, sanctus fortis, sanctus immortalis, miserere nobis;* Dieu sainct, sainct fort, sainct immortel, ayez pitié de nous. Cet enfant revenu à soy, et ayant raconté ce qu'il venoit d'apprendre, tout le

peuple se prit à chanter ce mesme cantique, et par ce moyen apaisa l'ire (1) de Dieu, et destourna les mal-heurs dont il estoit menacé. Ne laissons pas donc de chanter : *Pater de cœlis Deus, miserere nobis;* ne laissons pas de dire que les trois personnes sont adorables et sur-adorables pour la gloire essentielle et interieure, et pour la gloire exterieure et attribuée.

On appelle la gloire appropriée celle qui vient à Dieu, non de ses ouvrages interieurs, mais exterieurs, ainsi que David dit : *Cœli enarrant gloriam Dei, etc.* (Psal. 18); Les cieux racontent la gloire de Dieu..., et comme dit S. Paul : Faites tout pour la gloire de Dieu; *Omnia in gloriam Dei facite* (I. Cor. 10). C'est lorsque nous procurons que Dieu soit glorifié : *Ut videant opera vestra bona et glorificent Patrem vestrum* (Matth. 5).

Quant à la gloire essentielle, il n'y a personne qui la puisse alterer, pource que Dieu dit : *Ego sum qui sum, gloriam meam alteri non dabo* (Exod. 3 et Isa. 42); Je suis celuy qui suis, je ne donneray point ma gloire à un autre : et c'est principalement de cette gloire que nous entendons : *Gloria Patri, etc.,* non la luy desirant comme chose absente, mais nous resjouyssant en icelle.

Mais quant à l'exterieure, elle peut estre augmentée par nos bonnes actions : *Glorificate et portate Deum in corpore vestro,* dit S. Paul (I. Cor. 6); Glorifiez et portez Dieu en vostre corps, et en cette façon, lorsque nous disons : *Gloria Patri, etc.,* nous disons tout autant comme : *Fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terra;* Vostre volonté soit faite en la terre comme au ciel. *Afferte Domino gloriam et honorem, afferte Domino gloriam nomini ejus, adorate Dominum in atrio sancto ejus* (Psal. 28); Rendez gloire et honneur à Dieu, rendez gloire à son nom, adorez-le en son sainct temple. S. Paul se plaint des philosophes gentils, lesquels, ayant cognu Dieu, ne l'ont pas glorifié comme tel, et ne luy ont pas rendu graces, mais se sont evanoüis en leurs pensées, et leur entendement, destitué de la vraye cognoissance, a esté remply de tenebres : car se disant estre sages, ils sont devenus fols, et ont changé la gloire de Dieu incorruptible en la ressemblance de l'homme corruptible : *Quia, cùm Deum cognovissent, non tanquam Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt, sed evanuerunt in cogitationibus suis, et obscuratum est insipiens cor eorum; dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt, et mutaverunt gloriam incorruptibilis Dei in similitudinem imaginis corruptibilis hominis* (Rom. 1). Helas! il y

(1) La colère.

en a plusieurs parmy les chrestiens qui ressemblent à ces philosophes; qui sont froids, lasches, et n'affectionnent point l'honneur deu à Dieu et à ses serviteurs. Or, celuy qui est ainsi disposé ne peut dire comme il faut : *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto, etc.*

Cette gloire est exterieure, et se peut entendre de deux sortes; car, pour tous les biens, nous devons rendre gloire au Pere, au Fils, et au Sainct-Esprit, mais particulièrement pour la mort de Nostre-Seigneur, et le benefice de la Redemption, pource que : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret* (Joan. 3); Dieu a tant aymé le monde, qu'il luy a donné son Fils unique. *Sic Deus,* Dieu, voilà le Pere; *Dilexit,* A tant aimé, voilà le Sainct Esprit; *Ut Filium suum unigenitum,* Qu'il a donné son Fils unique, voilà le Fils. Donc : *Gloria Patri qui dedit, et Filio, qui datus est, et Spiritui Sancto, per quem datus est;* Gloire soit au Pere qui a donné, et au Fils qui a été donné, et au Sainct-Esprit par qui il a esté donné.

Nous devons glorifier toutes les trois personnes, et nous les devons glorifier par la personne du Verbe incarné, et particulierement par sa passion, laquelle il appelle sa gloire en S. Jean 7 : *Nondum enim erat Spiritus datus, quia nondum erat Jesus glorificatus;* Le Sainct-Esprit n'avoit pas encore esté donné, parce que Jesus-Christ n'estoit pas encore glorifié; car ainsi l'interpretent S. Jean Chrysostome et Euthymius, et formellement S. Hierosme en l'epistre *Ad Hedibiam,* q. 9, là où il monstre pourquoy il l'appelle sa glorification, et enfin il conclud : *Gloria Salvatoris est patibulum triumphantis;* Le gibet de la croix est la gloire du Sauveur, où il s'est rendu triomphateur. *Qui gloriatur, in Domino glorietur* (Galat. 6; I. Cor. 1); Que celuy qui se veut glorifier se glorifie au Seigneur. Il explique aux Galates : *Absit mihi gloriari, nisi in cruce Domini Jesu Christi* (Galat. 6); Jà n'advienne que je me glorifie, sinon en la croix de Jesus-Christ.

Maintenant permettez-moy que j'use familierement de vostre auditoire. Nous devons glorifier Dieu par la passion de son Fils; or cette passion n'est plus presente pour rendre gloire à Dieu par icelle, il faut donc recourir à sa memoire.

Nous treuvons deux sortes de memoire de la passion de Jesus-Christ en l'Église, l'une vivante, l'autre morte. La memoire vivante de la passion de Jesus-Christ est l'Eucharistie : *Glorificate, et portate Deum in corpore vestro* (I. Cor. 6); Glorifiez, et portez Dieu en vostre corps. *Manducaverunt et adoraverunt*

(Psal. 21); Ils ont mangé et adoré, etc. La memoire morte est le sacré signe de la croix : ce sont encore les precieuse reliques des saincts qui ont souffert en leurs corps, comme dit l'apostre S. Paul, ce qui reste des souffrances de Jesus-Christ, etc.

DIEU SOIT BENY.

VIVE JESUS!

PREMIER SERMON

POUR LA VERITÉ DU SAINCT SACREMENT DE L'AUTEL.

Caro mea verè est cibus.
Ma chair est vrayment viande. (JOAN. 6.)

LA verité est si belle et si excellente en elle-mesme, qu'estant clairement et naïfvement mise à la veuë de nostre entendement, il n'est pas possible qu'il ne l'embrasse avec un amour et playsir extresme. C'est son objet, disent les peripateticiens; c'est sa viande (1), disent les platoniciens; c'est sa perfection, disent-ils tous ensemble avec nos sacrez theologiens. Toute la terre invoque et souhaite la verité, le ciel la benit; toutes choses sont esbranlées par sa force, disoit le sage Zorobabel, qui, pour cet apophtegme, fut reputé le plus judicieux de tous les Persans et Medois; Que si cela se peut dire de toute sorte de verité, combien plus, je vous supplie, mes chers freres, de la verité qui est la premiere et la plus excellente de toutes; je dy de la verité chrestienne, au prix de laquelle toutes les autres veritez ne sont presque pas tant veritez que vanitez : verité plus belle que ne fut oncques (2) cette fameuse Helene, pour la beauté de laquelle moururent tant de Grecs et de Troyens, dit S. Augustin, puisque pour l'amour d'icelle (3) sont morts infiniment plus de gens d'honneur et de martyrs tres-saincts ? Elle est plus desirable que l'or et la topaze, plus douce que le sucre et le miel; elle resjouyt l'esprit, et esclaire les yeux, comme chante David (Psal. 18). C'est pour cette raison que desirant, en ces sermons suivans, preuver la verité du tres-saint Sacrement de l'autel, j'ay creu que je ne pouvois mieux commencer, mes tres-chers freres, que vous fay-

(1) *Viande*, ce dont on vit. — (2) Jamais. — (3) D'elle.



sant voir clairement et distinctement la veritable doctrine de l'Eglise, doctrine si claire et si soüefve (1), que vos entendemens, au premier regard de sa beauté, la recevront, je m'asseure, avec un amour et playsir incroyable, et la recognoistront assez à son propre maintien et à sa grace, pour estre fille de Dieu, sortie de sa bouche, et conceuë au sein de son infinie sagesse. Mais aussi, si aupres d'icelle je vous fais voir la face du mensonge contraire, je ne doute nullement que la laideur incroyable de celuy-cy ne vous fasse beaucoup plus admirer et cherir la beauté de celle-là. C'est en somme ce que je pretens faire en ce premier sermon : proposer la verité fort clairement, et pour la mieux faire paroistre, poser aupres d'elle les mensonges qui luy sont opposez. Tenez vos yeux ouverts, ô chrestiens, voyez cette belle verité autant desirable que nulle autre qui soit en l'Evangile, mais si grande et relevée, que ny vous ny moy n'en sçaurions soustenir l'esclat, si celuy qui l'a revelée ne nous est propice. Implorons donc premierement son assistance par l'entremise de sa tres-saincte Mere, que nous saluërons à l'accoustumée, disant : *Ave.*

Un corps (2) ne peut-estre mangé, s'il n'est en quelque façon present à celuy qui le mange, et ne peut estre mangé, sinon en la façon de laquelle il est present à celuy qui le mange. Nul, comme je pense, ne peut nier cette verité, puisque la manducation est une application et union de la viande à celuy qui la mange extremement intime et tres-estroite, jusques à faire qu'enfin la viande se convertit en celuy qui la mange, ou la convertit en soy. Il faut bien donc qu'elle luy soit presente, et ne se peut entendre qu'une viande soit mangée qu'autant qu'elle entre et s'unit à celuy qui la mange. Or je treuve que, parlant generalement, un corps ne peut estre present, ny estre appliqué ou conjoinct à un autre, ny par consequent estre mangé qu'en trois sortes : reellement et non spirituellement; spirituellement et non reellement; reellement et spirituellement tout ensemble. La premiere sorte est reelle, mais grossiere, naturelle et charnelle. La seconde est spirituelle, metaphorique et peu veritable. La troisiesme est autant reelle que la premiere, autant spirituelle que la seconde; elle est plus admirable que la premiere et que la seconde. Considerons cecy plus particulierement, et voyons quelle des trois façons est plus convenable à la presence et manducation du corps de Nostre-Seigneur au tres-sainct Sacrement.

Je dy donc premierement qu'un corps peut estre present à un

(1) Suave. — (2) On verra par le sermon suivant que celui-ci est incomplet.

autre, et par consequent estre mangé reellement et non spirituellement; mais naturellement et charnellement. Cecy est sans difficulté : ainsi mon corps est present à cette chaire, et les vostres à vos sieges. Mes freres, c'est reellement, car c'est la propre essence et substance de nos corps qui y est; mais c'est charnellement, car c'est avec toutes les qualitez naturelles de nostre chair, la pesanteur, espaisseur, mortalité, obscurité, et semblables manques de nostre misere et propre nature : c'est la façon ordinaire et naturelle de la presence de nos corps, et de tous les corps de ce bas monde, selon laquelle aussi peuvent-ils estre mangez. Ainsi le fut le corps de Jezabel par les chiens; car ils le mangerent reellement et de fait, et charnellement aussi; car ils le deschirerent comme estant corruptible; ils le traisnerent çà et là comme estant pesant; ils le mordirent comme estant espais, et enfin ne plus ne moins qu'une chair de cheval ou de bœuf. Ainsi furent mangez par les lyons reellement et charnellement les gens que le roy d'Assyrie avoit amenez pour peupler la Samarie, et les enfans qui injurierent Helisée par les ours. Ainsi les antropophages des Indes s'entre-mangent les uns les autres reellement et de fait, et quant et quant (1) charnellement, comme s'ils mangeoient la chair des moutons et des veaux. Et de mesme les deux femmes samaritaines, pressées de la famine par le siege, mangerent reellement et charnellement l'un de leurs enfans, le deschirant à belles dents, et remplissant leur estomach et leur ventre de la chair qui en estoit sortie. C'est bien assez pour ce point : je crois que vous m'avez entendu, puisque je ne vous parle que d'une façon de presence et de manducation ordinaire, naturelle et charnelle.

Maintenant, mes freres, il faut que je vous dise que les Capharnaïtes (Cypr. *de Cæna;* Aug. tr. 27 *in Joan., et lib.* 10, *de Civ.,* 24) ayant ouï que nostre Redempteur avoit si souvent inculqué et repliqué en un sermon qu'il leur faysoit, qu'il falloit manger sa chair et boire son sang, que sa chair estoit vrayement viande, que le pain qu'il donneroit estoit sa chair pour la vie du monde, ils creurent qu'il voulust donner sa chair en cette premiere sorte; c'est-à-dire, reellement, car ces parolles estoient si preignantes (2) qu'ils n'en pouvoient douter; mais charnellement, car ils pensoient qu'il la voulust donner morte par pieces et morceaux, grossiere, obscure, espaisse, corruptible, pesante, palpable, visible, et que par consequent il falloit qu'ils la deschirassent et maschassent comme les antropophages ou

(1) En même temps. — (2) Pressantes.

mange-gens, cannibales et margajas, qui s'entre-mangent les uns les autres, comme l'on mange la chair des moutons et brebis. Et partant tout etonnez de cette promesse, ils disoient entre eux : Comme (1) peut celuy-cy nous donner sa chair à manger? et voyant qu'il persistoit à les en asseurer mesme avec son plus grand serment, ils adjousterent : Ce propos est dur, et qui le peut ouyr? Ils appellent les parolles de Nostre-Seigneur dures, c'est-à-dire aspres, rudes, estranges, cruës, parce qu'entendant que Nostre-Seigneur leur voulust faire manger sa chair et boire son sang charnellement, et selon l'estre naturel et ordinaire de la chair et du sang, à la verité, cela leur sembloit fort crud, barbare et extravagant. Et à qui est-ce que les cheveux ne dresseroient d'horreur, et que la chair ne frissonneroit, s'il luy falloit manger un corps humain, et boire le sang d'un homme? Mais d'autant plus, cela pouvoit sembler fort cruel aux auditeurs de Nostre-Seigneur, que luy et eux aussi estoient Juifs de nation et de religion.

Or entre les Juifs, la chair humaine estoit tellement hors d'usage, que mesme en touchant un corps mort, on estoit contaminé (2) et souillé devant le monde; et quant au sang, il estoit tellement prohibé, que mesme il n'estoit pas loisible, selon la loy, de manger de celuy des bestes. Quelle merveille donc, si ces pauvres gens oyant que Nostre-Seigneur vouloit donner sa chair et son sang pour viande et breuvage, s'en estonnerent si fort, estimant qu'il la voulust donner toute morte, et en sa propre forme et condition naturelle et charnelle. Intelligence trop grossiere à la verité, et qui procedoit d'une grande lourdise (3).

De cette mesme sorte de manducation grossiere et charnelle furent accusez les anciens chrestiens par les payens atheïstes, et je vous supplie, mes cheres freres, de remarquer cecy. La primitive Eglise, esparse sur toute la face de la terre, faysoit une profession si ouverte parmy ses enfans, de manger reellement le corps du Fils de Dieu, et de boire son sang, que les parolles avec lesquelles elle le declaroit estant venuës aux oreilles des payens, et autres ennemis du Sauveur, ils en prenoient occasion de calomnier les chrestiens, et les accuser de l'antropophagie, c'est-à-dire, de manger les petits enfans, les esgorger et deschirer à belles dents; et disoient qu'en leur sacrement et mysteres ils faysoient leur festin de chair humaine à la cyclopique : *Dicimur*, dit Tertullien en son Apologetique, *sceleratissimi de sacramento infanticidii, et pabulo inde;* On nous ap-

(1) Comment. — (2) Entaché. — (3) Lourdeur d'esprit.

pelle tres-criminels, dit-il, du sacrement de l'homicide des enfans et du repas qui s'en fait. Et de fait Pline second, en l'espitre qu'il escrit à Trajan, et qui est citée par Tertullien, monstre bien que les chrestiens avoient esté accusez de ce crime, car il les en descharge, s'il est bien consideré. Cette calomnie dura jusqu'au temps de Minutius Felix, qui recite les parolles d'un certain Cecilius, lequel en accusoit encore les chrestiens : accusation fort estrange à la verité, mais de laquelle la fausseté est aucunement excusable en ses anciens ennemis de l'Eglise; car nos anciens Peres confessoient ouvertement qu'ils mangeoient le corps de Nostre-Seigneur, et les sacrez Escritures le declarent si ouvertement, que les payens, ou entre-escoutant les chrestiens parler, ou entre-voyant les Escritures, ne pouvoient ignorer que l'Eglise n'eust cette croyance. Mais d'ailleurs, d'atteindre à la cognoissance de cette manducation réelle, cela estoit hors de leur pouvoir; car c'est la seule foy qui l'enseigne : et outre cela nos chrestiens se tenoient si serrez et couverts en la celebration de ce mystere, que mesme ils ne permettoient pas aux catechumenes de le voir, si (1) que les payens oyant dire absolument que les chrestiens mangeoient la chair du Fils de Dieu, et ne sçachant ny pouvant deviner que ce fust autrement qu'avec une façon charnelle, ils accusoient les chrestiens d'un crime d'antropophagie (2).

Mais qui peut treuver cette accusation en ce tems, auquel l'impudence a bien osé passer si avant que de reprendre cette mesme calomnie pour en deshonorer les catholiques. Et qui ont esté ces impudens? me direz-vous. O peuple! des personnes baptisées, nourries et instruites en l'Eglise de Dieu, qui ont mille fois oüy et veu la celebration de la saincte Eucharistie, et cent fois peut-estre y ont participé, et apres tout cela, s'estant separez de la saincte compagnie des fidelles pour faire des sectes à part, ne laissent pas de nous faire des argumens sur cette calomnie, aussi asseurement comme s'il estoient tout-à-fait ignorans de nostre creance. Combien de fois nous objectent-ils que si nous mangeons reellement le corps de Nostre Seigneur, donc il faut que nous deschirions, maschions et rongions, et de là ils passent à des argumens si insolens et extravagans, qu'il n'est pas possible de plus. Mais y a-t-il jamais eu en l'heresie effronterie plus arrogante que celle-là?

(1) Tellement.

(2) L'Eglise, comme on le voit en lisant les Peres, s'abstint pendant plusieurs siècles d'expliquer publiquement la manducation Eucharistique, mystere trop extraordinaire, nous dirions *trop divin*, pour les esprits grossiers du paganisme : *Non potestis portare modo*.

Or enfin, tout cela n'est que calomnie; vous le savez bien, mes tres-chers freres. Non, jamais cela ne fut dit ny pensé par Nostre-Seigneur, que l'on mangeroit sa chair charnellement, grossierement, et comme l'on mange les chairs mortes et perissables. Et les Capharnaïtes, qui l'entendirent comme cela, estoient des pauvres gens, et qui n'avoient pas bien consideré les parolles de Nostre-Seigneur, lesquelles ne peuvent nullement estre tirées à ce sens. Car oyez Nostre-Seigneur; il dit : Ma chair est vrayement viande, mais qui mange ma chair, il a la vie eternelle; que s'il n'avoit dit que cela, l'interpretation des Capharnaïtes eust eu quelque apparence, puisqu'il ne parloit que de la chair simplement. Mais quoy! n'exprime-t-il pas assez son intention, quand il dit en ce mesme discours : Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel? Voyez-vous pas qu'il ne parle pas d'une viande morte, mais vivante! or elle ne seroit pas vivante si elle estoit deschirée, rompuë et mise en morceaux. Qui me mange, dit-il, vivra pour l'amour de moy. Il ne veut donc pas donner sa chair morte, ny seule; mais se veut donner tout entierement. Or il ne se donneroit pas soy-mesme tout entierement, s'il ne donnoit que sa chair seule et morte. Mais surtout, Nostre-Seigneur avoit rejetté disertement cette intelligence grossiere et toute charnelle par ces parolles : *Spiritus est qui vivificat, caro non prodest quidquam; verba quæ loquutus sum vobis spiritus et vita sunt;* C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne profite de rien, les parolles que je vous ay dites sont esprit et vie. Parolles sainctes, parolles divines, parolles infiniment excellentes et propres à deraciner cette lourde et grossiere intelligence de la manducation charnelle du corps de Nostre-Seigneur, et ce par deux beaux moyens que nos anciens Peres en ont doctement tirez et deduits. Et comment donc, dit S. Chrysostome : la chair ne profite de rien? ne parle-t-il pas de sa chair mesme? Jà n'advienne (1); mais il parle des personnes qui entendent charnellement. En ces pensées, dit S. Cyprien, la chair et le sang ne profitent de rien, ny le sens charnel ne peut penetrer l'intelligence d'une si grande profondité, si la foy n'y survient : *Nec carnalis sensus ad intellectum tantæ profunditatis penetrat, nisi fides accedat, etc.*

DIEU SOIT BENY.

VIVE JESUS!

(1) Loin de là.

AUTRE SERMON

POUR LA VERITÉ DU SAINCT SACREMENT DE L'AUTEL.

Je vous disois dimanche, mes tres-chers auditeurs, que toutes les difficultez que nos adversaires mettent en la creance de la realité du corps et sang de Nostre-Seigneur au tres-sainct Sacrement, se peuvent reduire à ces deux doutes, que firent les Juifs et les disciples à Jesus-Christ Nostre-Seigneur, quand il leur enseignoit la verité de cet article, en S. Jean 6. L'un estoit : *Quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum?* Comment se peut-il faire qu'il nous donne sa chair à manger? l'autre estoit : *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire?* Cette parolle est bien rude, qui est-ce qui la peut entendre ? Car toutes les oppositions qu'on nous fait tendent là, ou que cette realité n'a pu estre instituée et faite, ou qu'il n'a pas esté convenable. Et semble que tous les lieux qu'ils sont allez recherchant en l'Escriture ne leur servent que d'une confirmation pour ces deux doutes. Or je commençay à preuver que Dieu le pouvoit, tant par la commune regle de sa toute-puissance, que par des preuves particulieres touchant la pluralité des lieux d'un mesme corps. Puis je commençay à vous monstrer que la façon en laquelle Nostre-Seigneur estoit en ce sacrement, n'estoit aucunement dure ny horrible, ains (1) tres-suave et gracieuse.

Maintenant, en la poursuite de ce mesme discours, je monstreray 1° qu'il n'y a nulle impossibilité en ce sainct Sacrement, qu'un corps soit en un lieu sans y occuper place, et garder cette extension exterieure que nous voyons estre naturellement és (2) autres corps. 2° Que la transsubstantiation n'est aucunement impossible, ains tres-veritable en ce sacrement. 3° Je deduiray de tout ce que j'ay dit l'adoration de ce sainct Sacrement. O Seigneur je louëray de tout mon cœur vostre toute-puissance, pourveu que vous ouvriez mes levres à vos loüanges ; j'adoreray vostre Majesté au sainct Sacrement, pourveu que vous teniez tousjours vos parolles en mon cœur : car vos parolles m'instruiront que vous y estes homme-Dieu rellement et veritablement, et que cette vostre presence n'est non plus impossible à vostre volonté, quoy qu'incomprehensible à nos foibles entendemens, que le reste de vos œuvres admirables. Afin que cette priere soit recuë

(1) Mais. — (2) Dans les.

de sa divine bonté, joignons-y l'intercession de Nostre-Dame : *Ave, Maria.*

Nous demeurasmes donc bien asseurez qu'un corps peut estre en plusieurs lieux par l'obeysance qu'il fait au commandement de son Dieu tout-puissant, auquel il n'y a rien d'impossible. Je dy maintenant qu'un corps peut estre en un lieu sans y occuper aucune place, sans y estre veu, sans y estre touché ny aperceu. Vous avez peut-estre besoin d'entendre pour la pluspart le fond de cette difficulté. Escoutez un peu attentivement, et je me declareray bien ouvertement.

Quand une chose est en un lieu, nous avons accoustumé de concevoir en icelle (1) deux choses, deux qualitez, deux appartenances.

L'une c'est la presence, c'est-à-dire, que la chose estant en un lieu y soit presente, et cette qualité n'est autre qu'estre en un lieu, de façon qu'estre present en un lieu n'est autre, sinon y estre; estre absent, c'est n'y estre pas.

L'autre qualité que nous concevons estre en la chose qui est en quelque lieu, c'est qu'elle y occupe une place, c'est-à-dire qu'elle y soit tellement que là où elle est nulle autre chose y puisse estre avec elle. Elle remplit tellement le lieu où elle est, qu'autre chose n'y puisse avoir lieu.

Ces deux conditions, à nostre grossiere façon de penser, nous semblent estre tellement liées l'une avec l'autre qu'elles ne peuvent estre aucunement separées. Et nous est bien advis que quand une chose est en un lieu, elle y occupe place, et partant qu'une autre chose n'y peut estre avec elle.

Or neantmoins la chose n'est pas ainsi; car il y a grande difference entre estre present et occuper, de façon que l'un peut bien estre sans l'autre : je veux dire qu'une chose peut estre tres-parfaictement presente en un lieu sans y occuper lieu; ains les choses, d'autant que plus parfaictement elles sont presentes à quelque lieu, moins elles y occupent de place, de quoy les exemples vous feront foy.

La majesté de Dieu est tellement par tout, que S. Paul a dit : *Non longe est ab unoquoque nostrum : in ipso enim vivimus, movemur et sumus* (Act. 17). Ce qu'il disoit aux Atheniens au propos du Dieu incognu.

Et comme je vous disois dernierement de David : *Si ascendero in cœlum, tu illic es; si descendero in infernum, ades* (Psal.

(1) Elle.

138. Or, quoy qu'il soit present à toutes choses, si est-ce (1) qu'il n'occupe aucun lieu ou place : ainsi les anges n'occupent aucune place en eux, de façon que des legions entieres de diables se sont treuvées en un corps. La presence donc peut estre sans l'occupation de lieu, et l'est ordinairement és esprits.

Mais és choses corporelles, ordinairement la presence d'une chose n'est pas sans occupation de place.

Et voicy maintenant la difficulté ouverte entre nous et nos adversaires : car nous disons que comme la presence est ordinairement separée de l'occupation de lieu és choses spirituelles, aussi le peut-elle estre és choses corporelles par la toute-puissance de Dieu. Ils le nient, et nous le preuvons, et nostre premiere preuve se prend de ce que nous disions dimanche, comme reciproquement ce que nous preuvions dimanche se peut preuver par ce que nous dirons maintenant, estant la nature des veritez de s'entre-aider l'une l'autre.

1° Nous disions dimanche, et le preuvasmes suffisamment (2), qu'un seul corps peut estre en deux lieux; donc deux corps peuvent estre en un lieu, n'y ayant non plus de difficulté que deux corps n'ayent qu'un lieu, que de dire que deux lieux n'ayent qu'un mesme corps. ***Facilius est camelum per foramen acus transire, quam divitem intrare in regnum cœlorum. His auditis discipuli mirabantur valde, dicentes : Quis ergo poterit salvus esse? Et eos respiciens Jesus, dixit eis : Hoc apud homines impossibile est, apud Deum omnia possibilia sunt*** (Matth. 19; Marc. 10; Luc. 18). Comment se pourroit-il faire qu'un chameau entrast par le trou d'une aiguille, sinon qu'il n'y occupast point de place? un si grand animal estre compris en un si petit lieu, n'est-ce pas un bel exemple à nostre propos? Je sçay bien qu'il y en a eu qu'ils l'ont entendu d'une corde de chanvre, qu'on appelle cable; mais tous les Peres l'entendent de cet animal. Voyez-vous? il dit que tout cela est impossible aux hommes : mais ny cela ny autre chose n'est impossible à Dieu. Et s'il n'est impossible de mettre un si grand corps en un si petit lieu, pourquoy sera-t-il impossible qu'il mette un corps humain glorifié en l'hostie et en la moindre partie d'icelle?

En S. Jean 20, Nostre-Seigneur, le jour de sa resurrection, vint les portes fermées au milieu des disciples, et fut là au milieu d'eux, et leur dit : *Pax vobis.* Œcolampade dit qu'il entra par les fenestres; Calvin, qu'il ouvrit et resera (3), ou qu'il aneantit

(1) Encore est-il.
(2) C'est cette preuve qui manque dans le sermon précédent : elle en faisait la première partie.
(3) Referma.

les portes, et tout à coup les recrea. Pierre Martyr (1) dit qu'il entra par quelque ouverture, ou qu'il rendit rares les portes, ou qu'il les fit ceder. Je proteste, mes freres, que ces gloses et interpretations ne sont point en l'Escriture. Ah! mon Dieu, que ce que l'esprit humain hayt est bien hay! qu'est-ce qu'il ne va pas rechercher pour s'excuser? Voyez en S. Luc 24, comme ses disciples s'esmerveillerent de cette soudaine apparition, et voyant les portes bien fermées, ils pensoient voir un esprit, comme nos adversaires, lesquels quand on leur dit que Nostre-Seigneur n'occupe point de lieu, ils pensent que ce ne soit pas son corps. Non, non, c'est son corps, ce n'est pas une contenance spirituelle; c'est son vray corps, mais spiritualisé.

Si les bons anciens eussent pensé que ces eschappatoires eussent esté solides, ils s'en fussent servis contre les Marcionites, qui objectoient ce passage de S. Jean, pour preuver que le corps de Nostre-Seigneur estoit fantastique, comme le tesmoigne S. Cyrille sur ce lieu; mais jamais aucune attaque ne leur fit reculer d'un pas : ils voulurent maintenir en tout et par tout le sens naïf et simple de l'Escriture.

Mais quoy, ô mon Dieu, ô mon Sauveur, ô mon Maistre! permettez-moy que je parle de la premiere entrée que vous fistes en ce monde, en laquelle non vous, mais les anges pour vous, vous voyant parmy les hommes petit enfant, pauvret, nud et pleurant, chanterent : *Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis* (Luc. 2). En cette entrée, Seigneur, comment comparustes-vous au milieu des hommes? sans doute que vous y entrastes, la porte virginale de Nostre-Dame vostre saincte Mere estant tres-bien fermée; car elle fut Vierge en l'enfantement et apres : jamais il n'y eut aucune corruption ny en sa tres-saincte ame, ny en son corps. Voyez-vous, mes freres? Nostre-Seigneur, avec son vray corps, sort hors du ventre de sa mere sans aucune fraction ny corruption de sa virginité; ne falloit-il pas donc que ce fust sans occuper place, et qu'il passast par ce corps virginal par penetration de dimension? A Dieu ne playse que je die ce que nos adversaires repondent en cet endroict. C'est chose hors de respect : à quelque prix que ce soit ils veulent que ce qu'ils ont dit une fois soit vray; ils ayment mieux blesser la virginité de la Mere de Dieu, que confesser leur faute. Certes, Jovinien a esté tenu pour heretique, entr'autres, pour avoir dit que Nostre-Dame avoit perdu sa virginité en enfantant son Fils. Isaye, au 7e chapitre, dit et proteste que la Mere de Dieu se-

(1) Pierre Vermigly, dit Martyr.

roit Vierge, non seulement concevant, mais enfantant : ***Ecce Virgo concipiet et pariet;*** et en nostre symblole : ***Natus ex Maria Virgine.***

Quoy! Nostre-Seigneur ne sort-il pas du sepulcre fermé? sans doute (Matth. 28, Marc. 16) l'ange leva la pierre apres que Nostre-Seigneur fut ressuscité; donc il sortit à travers la pierre sans y occuper aucune place.

Voudriez-vous bien, messieurs, que je me servisse du tesmoignage de S. Augustin au vingt-deuxiesme livre de la *Cité de Dieu,* chapitre 18? Là il est dit que Petronie eut un anneau d'un certain Juif ou il y avoit une pierre pour la guerir de certaine maladie qu'elle avoit : l'anneau estoit tres-bien lié et attaché à un lien bien fort et ferme; elle s'en va au sepulchre de S. Estienne afin que la guerison ne fust attribuée à l'anneau du Juif; incontinent l'anneau tombe aux pieds de cette femme sans estre rompu, ny le lien desnoüé ou rompu : ainsi, dit S. Augustin, on doit croire Nostre-Seigneur estre sorty du ventre virginal sans aucune rupture. Vous voyez donc comme un corps peut estre en un lieu sans y occuper place.

Nos adversaires ne sçavent que dire; ils voient nos raisons bien establies sur l'Escriture, dans laquelle ils sont allez recherchant s'il y avoit rien qui pust servir à leur negation, et voyant qu'il n'y avoit rien, ils se sont jettez sur la philosophie, et ont voulu monstrer que cela estoit impossible. Si je voulois rapporter les raisons, qu'alleguent Pierre Martyr et Calvin, je n'aurois jamais fait, quoy qu'il me seroit tres-aisé de leur repondre en philosophie, et à la scholastique; mais je n'ay que faire de me mettre sur la philosophie, quand j'ay la parolle de Dieu pour moy. Nostre-Seigneur respond assez à tous ces argumens, quand il dit en S. Matth. 19 : ***Hoc apud homines impossibile est; apud Deum omnia possibilia sunt.*** Vous n'entendez pas! O! il ne faut pas laisser de croire pour cela. Mais puisque vous voulez laisser l'Escriture pour la philosophie, je vous prie, dites-moi comme vous pouvez voir? car ou c'est par emission, ou par immission : si c'est le premier, comme vostre œil peut-il contenir tant de choses, estant si petit? comme peut-il avoir tant de rayons qu'il en faut pour couvrir toute une montagne qu'il voit tout à coup, et occuper l'espace de cinquante lieuës de loin? le fil le plus delié du monde, en si grand espace, feroit un tres-gros peloton : si c'est le second, comme peut recevoir vostre œil qui est si petit, une representation de si grandes choses et si diverses?

Qu'ils me disent comme la lumiere corporelle penetre ainsi en un instant les cieux, l'air et l'eau ; car, encore qu'elle n'ayt pas de substance, si est-ce qu'elle est corporelle.

Voilà, mes freres, la verité du fait. Nostre-Seigneur est en l'Eucharistie sans y occuper place. Il y est les parties bien proportionnées ensemble, mais sans aucune proportion de place, parce qu'elles n'en occupent point.

On me dira : Comme se peut-il faire qu'il y soit invisible et impalpable ? Cela est aisé ; car, quand on voulut jetter Nostre-Seigneur du sommet de la montagne, il passa à travers des Juifs sans estre ny veu ny aperceu : quand, apres la resurrection, il laissa ses disciples en Emaüs, il disparut devant eux, et ne le virent plus, encore qu'auparavant ils le vissent et que leurs yeux fussent ouverts.

Il n'y a donc plus de difficultés de tous ces costez-là : un corps peut estre en deux lieux, ainsi qu'il appert par l'histoire de la Conversion de S. Paul (1). Un corps peut estre en un lieu, sans y occuper place, ainsi qu'il appert par l'entrée de Nostre-Seigneur les portes fermées, et par sa Nativité. Un corps peut estre en un lieu, sans qu'on le puisse voir et cognoistre qu'il y soit, comme il appert par les exemples que je viens d'apporter.

Mais il y a encore une difficulté ; car nos adversaires, ne voulant pas abandonner leur *quomodo,* demandent : Comme se peut-il faire qu'une chose qui estoit nagueres pain, soit maintenant la chair de Nostre-Seigneur ? Il se peut faire par un changement total de substance en substance, que l'on appelle fort proprement du mot *transsubstantiation.* Ceux qui ont suivy le party de Luther, pour combattre l'Eglise, ont opinion qu'en ce sacrement il n'y ayt point de changement au pain, ains que le pain y demeure, et neantmoins confessent que le vray corps de Nostre-Seigneur y est (2). Ceux qui suivent Calvin nient le changement au pain, et quant et quant (3) la realité du corps. Or l'Eglise, confessant la realité, dit le corps de Nostre-Seigneur y estre reellement sans aucune substance du pain, laquelle a esté changée en la chair, etc. Pierre martyr, au livre contre Gardinerus, dispute fort et ferme contre cette transsubstantiation, comme contre une chose impossible : mais je ne sçay en quoy ils treuvent cette impossibilité ; car, n'a-t-on pas veu la substance de l'eau

(1) Ce passage donne une idée de ce qui manque dans le sermon précédent.
(2) C'est l'*Impanation*, système absurde mais qui conserve l'Eucharistie.
(3) En même temps.

changée en la substance du vin és nopces de Cana en Galilée? elle fut faite vin, en S. Jean 2, et la femme de Loth en une statuë de sel (Genes. 29). Mais voyez comme le diable mesme recognoist la transsubstantiation estre possible : *Si Filius Dei es, dic ut lapides isti panes fiant* (Matth. 4). Mais quelle difficulté, *qui convertit petram in stagna aquarum, et rupem in fontes aquarum* (Psal. 113)! La verge d'Aaron n'est-elle pas veritablement convertie en couleuvre? car l'Escriture dit que ce que les autres firent, fut par sorcellerie, mais que ce que fit Aaron fut veritable (Exod. 7). Nostre Sauveur n'a-t-il pas converti le rien en tout (Gen. 1)? Ne convertira-t-il pas nostre pourriture en un beau corps, en la resurrection (I. Cor. 15)? Ne convertit-il pas la poudre en chair (Genes. 3)? Il n'y a donc plus de doute qu'elle se puisse faire. Or je preuve maintenant qu'elle s'est faite en l'institution du tres-sainct Sacrement.

Nostre-Seigneur prit du pain, et dit : Cecy est mon corps : donc ce n'est plus pain, si c'est le corps de Nostre-Seigueur; car, si ce qu'il prit en ses benistes mains n'estoit pas changé, il ne falloit pas dire que ce fust autre chose que ce qui estoit auparavant : auparavant c'estoit pain, maintenant c'est son corps; donc il est changé de pain en corps. Il ne faut pas dire que son corps y soit, et le pain aussi; car qui vendroit un sac, moitié froment moitié avoine, et diroit : Acheptez cecy, car c'est froment; sans doute qu'il tromperoit le monde, et seroit reputé pour avoir dit un mensonge. Ainsi, qui diroit d'un tonneau plein d'eau et d'huile : Cecy est huile; on le tiendroit pour menteur : il ne faut donc pas dire que, Nostre-Seigneur disant : Cecy est mon corps, le pain y soit encore. Quand donc il dit : *Hoc est corpus meum*, il monstre clairement que le pain avoit esté changé.

Secondement, en S. Jean 6, quand Nostre-Seigneur dit : *Panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita;* si ce qu'il disoit n'eust deu estre fait par changement, il eust esté faux; car le pain, s'il demeure pain, ne peut estre chair. Il faut donc qu'il entendit un pain changé, et tel qu'il descrit au mesme lieu : *Ego sum panis vivus, qui de cœlo descendi.*

Mais voudriez-vous bien, messieurs, qu'en ce sacrement on repeut le ventre et l'esprit tout ensemble? non; cela n'estoit pas convenable. Je sçay bien qu'il y a de la difficulté en cecy, mais il y en auroit encore davantage autrement. Et quant à l'Escriture, tout ce qu'ils nous sçavent objecter, c'est premierement que ce nom de transsubstantiation n'est point en l'Escriture : à quoy je respons que ny le mot de Trinité, ny *Omooúsios*, ny *Theotó-*

cos (1), il suffit que la chose est en l'Escriture, encore que le mot n'y soit pas. Secondement, ils disent que ce sacrement est appellé *pain :* mais je respons que ce n'est pas parce qu'il y ayt du pain, mais parce qu'il y a apparence de pain exterieur, ou bien parce qu'il a esté fait du pain, ou parce qu'il a les effects et proprietez du pain, ou parce que, selon la coustume des Hebreux, toute sorte de viande (2) a esté appellée pain, comme on void de la manne qui a esté appellée pain (Exod. 16). Donc Nostre-Seigneur n'a pas dit : *Caro mea verè est panis* (3), mais *verè est cibus* (4), qui est le mesme que quand il dit : *Ego sum panis vivus* (5) ; et que l'Escriture a accoustumé d'appeler les choses du nom de celles-là desquelles elles ont esté faites, ainsi qu'il est aisé à voir (Exod. 7), où la verge d'Aaron estant convertie en serpent, ne laisse d'estre appellée *verge :* à la Genese 3, où l'homme fait et tiré de poudre, ne laisse d'estre appellé *poudre.* Tiercement, ils disent que cette opinion de transsubstantiation est nouvelle : mais ils ont tres-grand tort ; car à la verité elle a de tout temps esté en l'Eglise. Il seroit aisé de recueillir ce qu'en ont dit les anciens. Oyez-en quelques-uns. S. Cyprien, qui vivoit il y a plus de treize cents ans (*Serm. de Cœna Domini*) : *Panis iste quem Dominus discipulis porrigebat, non effigie, sed natura mutatus, omnipotentia verbi factus est caro.* S. Cyrille Hieros. (*Cathec.* 4): *Aquam aliquando mutavit in vinum, et non erit dignus cui credamus quod vinum in sanguinem transmutarit?* Nyssenus (*Orat magna,* c. 37) : *Recte Dei verbo sanctificatum panem in Dei verbi corpus credimus immutari.* Augustin. (*ut citat Beda,* c. 10, I. *ad Cor.*) : *Non omnis panis, sed accipiens Christi benedictionem, fit corpus Christi.*

Enfin, il y a cinq cents ans passez qu'en un concile general, celebré sous le pape Nicolas II, qui estoit de ce pays de Savoye, et d'une tres-noble maison, Berengarius (6) fut contraint d'abjurer cette erreur.

Voulons-nous abandonner toute l'antiquité si bien fondée en l'Escriture, pour eviter un peu de difficulté et flatter les consequences de nostre entendement propre?

Concluons donc qu'apres la consecration le vray corps de Nostre-Seigneur y est, et n'y a point d'autre substance, quelle qu'elle soit ; il y est, dis-je, reellement et tres-veritablement.

D'où s'ensuit la troisiesme proposition que j'avois avancée, que

(1) Ομοούσιος, consubstantiel ; Θεοτόκος, Mère de de Dieu. Ces deux mots résument les définitions des Conciles de Nicée et d'Ephèse. (N. E.)

(2) Viande, ce dont on vit. — (3) Ma chair est vraiment un pain. — (4) Est vraiment nourriture. — (5) Je suis le pain vivant. — (6) Bérenger.

ce sacrement, en tant qu'il contient Nostre-Seigneur, est adorable, et que l'on le doit adorer.

Car à la verité, puisque c'est Jesus-Christ, et que Jesus-Christ est Dieu, qui ne l'adorera, je vous prie, aussi bien là qu'au ciel, puisqu'il est escrit en S. Matthieu 4 : *Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies?* car Nostre-Seigneur, où qu'il soit, il y veut estre adoré. Ainsi fut-il adoré en croix par le larron, et, marchant parmy Hierusalem, par les troupes qui crioient : *Hosanna;* en la cresche par les roys. Il est voilé en l'Eucharistie, mais cela ne doit pas empescher qu'il n'y soit adoré; car ainsi fut-il adoré des roys, voilé des langes et emmaillotté. Or, afin que tout d'un coup je preuve que Nostre-Seigneur est reellement selon sa chair en ce tres-sainct Sacrement, et tout ensemble qu'il l'y faut adorer, l'un ne pouvant estre sans l'autre, ny qu'il y soit adoré s'il n'y est pas, ny qu'il y soit sans y estre adoré par l'Eglise, qui est jalouse de rendre à son Espoux tout honneur; je vous prie de regarder combien cette affaire est convenable, puisque, cette adoration ayant esté preveuë par David, il en tressaute de consolation et chante : *Manducaverunt et adoraverunt omnes pingues terræ* (Psal. 21). *Manducaverunt,* ait Augustinus, *corpus humilitatis Domini sui divites terræ; nec sicut pauperes saturati sunt usque ad imitationem, sed tamen adoraverunt.* Arnobius, Basil., Theodor., *Sic explicatur locus Psalmi* 98 : *Adorate scabellum pedum ejus, quoniam sanctum est,* ab Augustino.

Mais S. Paul 1. aux Corinth. 11, qu'est-ce qu'il dit? *Qui manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit*, *non dijudicans corpus Domini.*

Ponenda est ergo differentia quam par est adhibere, et venerari corpus Domini, etc.

Et afin qu'il ne semble pas que ce soit une nouveauté, ains qu'on cognoisse que l'adoration de l'Eucharistie a tousjours esté en l'Eglise, et par consequent qu'on a tousjours creu fermement qu'en icelle est le vray corps de Nostre-Seigneur, oyez un peu le tesmoignage de quelques grands Peres.

Et premierement, je produiray S. Chrysostome, qui vivoit il y a plus de douze cents ans, et lequel pour son excellence a esté loüé et appellé Bouche d'or (*Homil.* 6 *ad pop. Antioch.*) : *Considera, quæso : mensa regalis est, angeli ministrantes, ipse rex adest, tu adstas oscitans?.... igitur adora, et communica; cum vela videris retrahi, tunc superne cœlum aperiri cogita, et angelos descendere.* Idem, *lib.* 6 *de Sacerdotio,* il raconte une

vision d'un vieillard qu'il appelle *admirable*, lequel pendant la messe avoit veu une troupe d'anges resplendissans entourer l'autel, inclinez comme soldats devant leur roy. Notez cette comparaison, notez le mot d'autel. Puis là mesme il raconte d'un autre qu'il avoit appris par vision, que ceux qui prenoient ce sainct sacrement deuëment, à la fin de leur vie, avoient des anges autour de leurs corps qui les accompagnoient jusques au ciel. C'est une chose belle que de voir ce qu'il dit, *Homil.* 3 *et* 4, *contra Anomæos.*

S. Ambroise, en son oraison preparatoire, invoque ce Sainct-Sacrement, et l'appelle pain sainct, vivant, pur, beau, tres-doux, et luy demande grace de pouvoir aller à son royaume.

S. Gregoire Nazianzene, *Oratione in laudem sororis suæ Gregoriæ,* raconte que sa sœur estant malade d'une maladie prodigieuse, vint de nuict à l'autel se prosternant, et priant celuy qui est adoré sur iceluy : *Omnibusque nominibus appellans, atque omnium rerum quas fecerat commonefaciens, quid fecerit audite : caput cum clamore et lacrymis admovens, se non nisi reddita sanitate discessuram minitans, etc.* Ainsi elle fut guerie.

Et Origene, plus ancien encore, *Homil.* 5, *in diversa,* dit qu'en ce sacrement nous recevons en nous comme en nostre maison le corps de Nostre-Seigneur : dis donc, dit-il : *Domine, non sum dignus, etc.*

Cyprian., *Sermone de laïcis : Mulier quædam cùm arcam haberet in qua sanctum Domini corpus posuerat, et indignis manibus tentasset aperire, igne inde surgente deterrita est, etc.*

VIVE JESUS!

AUTRE SERMON

SUR LE SAINCT SACREMENT DE L'AUTEL.

Panis quem frangimus, nonne participatio corporis Domini est?
Le pain que nous rompons, n'est-ce pas la participation du corps de Jesus-Christ? (I. Cor. 10.)

Les adversaires de l'Église catholique respondent à cette interrogation que non, parce que Jesus-Christ leur a dit : *Caro non prodest quicquan* (Joan. 6); La chair ne profite de rien. Les catholiques respondent qu'ouy, parce, disent-ils, que : *Accepimus à Domino, quoniam Dominus Jesus, in qua nocte tradebatur, accepit panem, et gratias agens, fregit et dixit : Accipite et manducate, hoc est corpus meum* (I. Cor. 11). Nous avons appris du Seigneur, que le Seigneur Jesus, la nuict en laquelle il fut livré, prit du pain, et rendant graces, il le rompit, et dit : Prenez et mangez, cecy et mon corps. C'est en cet article, auditeurs, où je vous desire attentifs, si jamais vous le fustes pour entendre nos raisons, vous conjurant de laisser toute passion pour bien juger en une cause si importante, et je suis asseuré que, le tout meurement consideré, vous ferez jugement en faveur des catholiques, tant leurs raisons devancent en fermeté, en saincteté, en solidité et en bonté, celles des adversaires. Je prie maintenant, si jamais j'ai prié humblement et d'affection, que celuy qui fait la bouche ces enfants diserte, daigne par sa bonté me donner l'entendement de bien sonder ses tesmoignages : *Da mihi intellectum, et scrutabor legem tuam, et custodiam illam in toto corde meo* (Psal. 118); et à vous, mes tres-chers auditeurs, qu'il incline vos cœurs és (1) tesmoignages de sa parolle; car en cette difficulté je voy les ennemis qui m'attendent avec une troupe de doutes et questions humaines : *Me expectaverunt peccatores, ut perderent me; testimonia tua intellexi* (Ibid.). Pendant que l'un me veut tirer par la voye des figures, l'autre de l'ubiquité, l'autre des effects, faites, Seigneur, que j'aye pour mon guide vostre seule parolle, et qu'elle me soit un phare en cette navigation : *Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis* (Ibid.). A celle (2) fin qu'ainsi soit, invoquons l'ayde du Sainct-Esprit, disant : *Ave, Maria.*

De peur que, par un préjugé et supposition fausse, vos enten-

(1) Vers les. — (2) Cette.



demens ne soient atteints de quelque passion contre nous, chers auditeurs, pendant qu'on vous pourroit avoir fait accroire que le differend qui est entre nous et nos adversaires ne gist en autre, sinon en ce qu'ils ne veulent rien croire en ce qui est és (1) Escritures, et que nous voulions fonder nostre doctrine ailleurs que sur icelle (2); je vous supplie de croire, qu'en ce particulier differend (ny en pas un autre aussi, non plus qu'eux) nous ne leur voulons ceder en l'honneur que nous avons juré aux sainctes Escritures : mais que tout au contraire, nous protestons ne le vouloir desmeler que par la seule pure et expresse parolle de Dieu, ainsi que nous fismes dimanche.

Si donc on vous a dit que l'Eglise n'alleguoit que l'authorité des hommes, si on vous a dit qu'elle laissoit en arriere l'Escriture, je vous prie de vous en desabuser, et croire que l'Escriture a tousjours esté en nos mains, et que ce riche thresor n'a esté gardé que par l'Eglise; et que nos adversaires ne l'ont eu que de nous : nous ne voulons ici que l'Escriture.

Nous sommes donc desjà d'accord en ce poinct, qui est que ce differend ne se decide que par l'Escriture, mais c'est en l'interpretation que gist notre controverse et dispute; car nous apportons de beaux et bons passages de l'Escriture, et eux en apportent de ceux qu'ils peuvent penser estre tels. Tout est de l'Escriture; mais quoy? ils veulent interpreter les nostres, et les leurs contre nous, et nous, quasi comme estant sur la deffensive, sans interpreter les nostres, car ils sont clairs, voulons seulement rejetter leurs interpretations afin qu'elles ne nous offensent.

Entrons, je vous prie, en matiere, et vous verrez clairement la verité de ce que je dis.

Quand Berengarius (3) comparut, l'Eglise tenoit qu'au sainct sacrement de l'Eucharistie estoit reellement, substantiellement et veritablement le corps et le sang de Jesus-Christ; depuis elle le soustint paisiblement jusqu'au temps de Jean Hus, Wiclef; puis vindrent OEcolampadius, Carolostadius, Zuingle et Calvin, lesquels dirent qu'elle se trompoit, et parloit sans fondement. Mais, au contraire, voicy ses deffenses.

Premierement, le sixiesme chapitre de S. Jean, sur lequel je discourus dimanche. Secondement elle apporte les parolles de l'institution; *S. Matthieu* 26, *S. Marc* 14, *S. Luc* 22, *premiere aux Corinth., ch.* 11, en tous lesquels lieux Nostre-Seigneur, parlant de la viande qu'il donnoit, instituant la manducation de

(1) Dans les. — (2) Elle. — (3) Bérenger.

la cene, ils rapportent qu'il dit que c'estoit son corps par des parolles si expresses, qu'elles ne le sçauroient estre davantage, dont l'Eglise tire cette claire raison : Dieu l'a dit, Dieu ne peut mentir, donc il y est.

L'adversaire respond que Dieu ne l'a pas dit : nous monstrons ses propres mots. Il dit qu'ils ne se doivent ainsi entendre comme nous pensons : nous disons que si. Voilà nostre differend. Qui entend mieux les Escritures? Si je puis monstrer clairement que nous sommes bien fondés, il s'en suivra que les adversaires le seront d'autant moins qu'ils viennent combattre le possesseur de bonne foy.

Raison premiere des catholiques. Icy Nostre-Seigneur instituë un sacrement : or les sacremens doivent estre instituez en parolles claires; donc, etc., la mineure preuve par raison, parce que l'usage du sacrement nous doit estre aisé et commun à tous; donc chacun doit entendre ce qui en est. Voyez en S. Marc dernier, en S. Jean 3, comme Nostre-Seigneur se declare instituant le baptesme.

Deuxiesme raison. C'est un testament; S. Matthieu 26 : *Hic est sanguis novi testamenti*. S. Luc. 22 : *Hic est calix novum testamentum in sanguine meo qui pro vobis fundetur*. Or les testamens doivent estre en termes clairs. Hebr. 9 : *Lecto omni mandato legis à Moyse universo populo, accipiens sanguinem vitulorum et hircorum cum aqua et lana coccinea et hyssopo, ipsum quoque librum et omnem populum aspersit, dicens : Hic est sanguis testamenti, quod mandavit ad vos Deus*. Ad Gal. 3 : *Hominis confirmatum testamentum nemo spernit, aut superordinat. Abrahamo hæ factæ sunt promissiones, et semini ejus, non dicit et seminibus*. Pourquoy voulez-vous, ô messieurs, adjouster vos interpretations sur le testament de Nostre-Seigneur? Si S. Paul fait consideration sur un singulier et pluriel, tant il veut prendre rigoureusement la proprieté des parolles, pourquoy voulons-nous prendre la licence de renoncer à la proprieté des parolles du Fils de Dieu en ce sien testament?

De plus, l'intention de Nostre-Seigneur en sa saincte cene, faysant son testament, estoit de laisser un gage à son Espouse de l'amour qu'il luy portoit, amour si grand que de vouloir mourir pour elle. Voudriez-vous bien, chers auditeurs, qu'un morceau de pain, un legs si petit, fust le gage d'un tel et si grand amour? Non, c'estoit luy-mesme en une autre forme impassible qu'il donnoit comme un juste et asseuré tesmoignage de l'excès de son amour.



En outre, Notre-Seigneur n'avoit que son corps et son sang à donner; car il disoit luy-mesme : ***Filius hominis non habet ubi caput suum reclinet*** (Matth. 8). Donc faysant son testament, et laissant des legs à ses amis, il ne pouvoit laisser que son corps et son sang.

Enfin, vous semble-t-il qu'un morceau de pain soit un present digne d'un tel Seigneur, et voulez-vous que nous soyons tousjours serviteurs, n'ayant pour heritage qu'une figure, comme les mosaïques?

Troisiesme raison. *Est lex et dogma, atqui leges et dogmata nunquam tradi debent obscurè,* ainsi que dit S. Augustin, *lib.* 2, *de doctr. Christ. cap.* 6 *et* 9 : *Nihil est dictum obscurè, nec scriptum quod spectet ad fidem et mores, quod non plenissime dictum sit in aliis locis.*

Quatriesme raison. Il n'y a aucune marque de figure comme és autres lieux où il parle figurativement.

Cinquiesme raison. Tous les escrivains s'accordent.

Sixiesme raison. Tous les expositeurs anciens s'accordent.

Septiesme raison. *Numquam dimittendus sensus litteralis; alioquin, omnia exposita sunt interpretationibus spontaneis.*

Voilà les raisons generales par lesquelles il appert que nous sommes bien fondez à les interpreter en leur sens exprez et formel, non figuré et metamorphosé.

Maintenant monstrons-le un peu plus particulierement contre les argumens de nos adversaires.

Premiere interpretation d'André Carlostade : *Hoc, id est, Hic,* et dit que le Pere celeste le luy a revelé, dont Luther a intitulé un livre : *Contra cœlestes Prophetas.* J'ay veu une Bible imprimée en françois, depuis que je suis en ce pays, où il y a : *Cy est mon corps,* mais le grec y repugne tout ouvertement, τοῦτο, et le sens; car quelle raison, *mangez, car cy est mon corps!*

Une autre est de Zuingle, qui allegue une vision d'un je ne sçay qui, blanc ou noir, qui luy dit que *est* vouloit dire *significat.* Œcolampade dit : *Corpus, id est, Signum corporis.* Et tout de mesme Calvin, hormis qu'il adjouste l'apprehension par la foy.

Mais Luther, pour monstrer qu'il avoit autant d'esprit que les autres, pour se mocquer des sacremens en son livre : *Quod verba Domini firmiter stent,* dit : *Meum, quia omnia mea sunt.* Par où il appert que l'institution de ce grand mystere consistant en quatre parolles, il n'y en a aucune qui n'ayt esté atta-

quée avec grande audace et sacrilege par les superbes ennemys de la foy, trop attachez à leur sens et propre raison, etc.

DIEU SOIT BENY.

VIVE JESUS!

SERMON

POUR LE IIIe DIMANCHE D'APRES LA PENTECOSTE.

De l'accez que les pecheurs ont à Jesus-Christ.

Erant appropinquantes ad Jesum publicani et peccatores, ut audirent illum, et murmurabant Scribæ et Pharisæi dicentes, quia hic peccatores recipit et manducat cum illis.

Les Publicains s'approchoient de Jesus pour ouyr sa parolle, et les Scribes et les Pharisiens murmuroient contre luy de ce qu'il recevoit les pecheurs et mangeoit avec eux. (Luc. 15.)

On void souventesfois ės bonnes et grandes villes, et peut-estre l'aurez-vous bien remarqué, qu'arrivant quelque signalé operateur, il fait incontinent publier son arrivée, et les maladies desquelles il fait profession de guerir plus particulierement, afin que ceux qui en sont travaillez viennent au secours vers luy.

Nostre-Seigneur, grand et excellent medecin de toutes nos infirmitez, avant qu'arriver en ce monde, fait entendre partout, et son arrivée, et les maladies desquelles il guerit, tantost par ses prophetes : *Quod confractum fuerit, alligabo, et quod infirmum fuerit, consolidabo* (Ezech. 35); Je relieray ce qui est rompu, et conforteray ce qui est foible. *Spiritus Domini super me, propter quod unxit me, ad annuntiandum pauperibus misit me, ut mederer contritis corde* (Isa. 61); L'Esprit du Seigneur est sur moy, il m'a envoyé pour enseigner les pauvres et guerir ceux qui ont le cœur contrit. *Mundabit eos ab omnibus inquinamentis suis* (Ezech. 36); Ils seront nettoyez de toutes leurs iniquitez. *Tu populum humilem salvum facies* (Psal. 17); Et vous sauverez ceux qui sont humbles; tantost par sa propre bouche : *Venite ad me, omnes qui laboratis, etc.* (Joan. 7);

Venez à moy, vous tous qui estes travaillez. Mais sur tout lorsqu'il se fait appeller Jesus; car les medecins ne guerissent pas tousjours, et partant il ne le faut pas seulement qualifier medecin, mais Sauveur, d'autant que ses receptes sont infaillibles. Quelle merveille donc, si en l'Evangile de ce jour nous le voyons environné de malades, pecheurs et publicains? O vaine et sotte murmuration des Juifs, quand ils disent : *Hic peccatores recipit;* Celuy-cy reçoit les pecheurs! Hé! qui voudriez-vous donc qui les receust? n'est-ce pas l'honneur du medecin d'estre recherché des malades, et d'autant plus que leurs maladies sont incurables? Nostre-Seigneur, non tant pour repousser la temerité de ces pharisiens, que pour nous donner courage de nous approcher de luy, rejette bien loing par similitudes cette consideration pharisaïque. Concluons donc pertinemment, par tout son discours, que son playsir est de ramener les pecheurs à sa misericorde. Les pecheurs sont donc esloignez de Nostre-Seigneur, ouy infiniment : mais pensons-y premierement un peu de pres, afin que le desir de nous approcher de Nostre-Seigneur nous vienne d'autant plus grand; et puis nous verrons les moyens de nous en approcher, et les consolations que nous aurons en ce sainct rapprochement, afin que, recognoissant le bannissement auquel les pechez constituent l'ame, nous nous en retirions au plutost si nous y sommes, nous nous gardions de jamais y retourner, et nous nous approchions tousjours de plus pres de Nostre-Seigneur. Mais ces graces sont les effects propres et particuliers du Sainct-Esprit. Il nous faut donc demander sa divine assistance, et pour plus aysement l'obtenir, employons-y la faveur de sa tres-glorieuse Espouse, la saluant : *Ave, Maria.*

Je treuve admirable et profonde la description que le sainct personnage et langoureux prophete Job fait des pecheurs, quand il les qualifie en cette façon : *Qui dixerunt Deo : Recede à nobis, scientiam viarum tuarum nolumus* (Job, 21); Ceux qui ont dit à Dieu : Retirez-vous de nous, nous ne voulons point sçavoir vos chemins. O excellente façon de parler! ô description pleine d'une admirable doctrine! pour dire les pecheurs, il dit ceux qui ont dit à Dieu : Retirez-vous de nous.

C'est vrayement la proprieté des pecheurs que de s'esloigner de Dieu tant qu'il est possible; mais ceux qui s'esloignent de lui periront : *Qui elongant se à te peribunt* (Psal. 72), comme la brebiette (1) qui s'esgare parmy les haliers, és montagnes et forests,

(1) Brebis.

court grand hasard. Dieu s'en plaint par un de ses prophetes : *Quid invenerunt in me patres vestri iniquitatis, quia elongaverunt à me, et ambulaverunt post vanitatem suam, et vani facti sunt* (Jer. 2)? Quelle iniquité ont treuvée vos peres en moy, qu'ils m'ont abandonné, et ont cheminé apres choses vaines, et sont devenus vains? Et le Prophete qui avoit dit : *Dominus illuminatio mea et salus mea* (Psal. 26); Le Seigneur est ma lumiere et mon salut, parlant du mesme salut : *Longè*, dit-il, *à peccatoribus salus* (Psal. 118); Le salut est loing des pecheurs. *Mitto ego te ad filios Israël, ad gentes apostatrices quæ recesserunt à me* (Ezech. 2); Je t'envoye, dit Dieu au prophete Ezechiel, aux enfans d'Israël, et aux gens qui se sont retirez de moy, comme apostats. *Longè est Dominus ab impiis* (Prov. 15); Le Seigneur est loing des impies. *Obstupescite, cœli, super hoc, et portæ ejus desolamini vehementer, dicit Dominus : duo mala fecit populus meus; dereliquerunt me fontem aquæ vivæ, et foderunt sibi cisternas dissipatas, quæ continere non valent aquas* (Jer. 2); O cieux, estonnez-vous de cette chose, et que vos portes soient grandement desolées, dit le Seigneur; car mon peuple a fait deux maux : ils m'ont quitté, moy, qui suis la fontaine d'eau vive, et se sont fouy (1) des cisternes rompuës, qui ne peuvent contenir les eaux. Ce sont les deux maux du peché, que disent les theologiens : *Aversio à Deo, et conversio ad creaturam;* Se séparer, se retirer, s'esgarer, s'esloigner et fourvoyer de Dieu, et se joindre, s'accointer, s'allier et unir à la creature. Ne voyez-vous pas le prodigue comme il s'en va, *in regionem longinquam* (Luc. 13), en une region lointaine? C'est en cet esloignement que consiste le grand mal du peché, c'est-à-dire, qu'il nous separe de Dieu, de manière qu'en l'escholle l'on est d'accord que *Ite,* Allez, est le mot principal de la sentence de Nostre-Seigneur, et S. Luc parlant des pecheurs obstinez, il dit qu'il leur sera dit : *Discedite à me, omnes operarii iniquitatis* (Luc. 13); Retirez-vous de moy, ouvriers d'iniquité; et tesmoigne que : *Ibi erit fletus et stridor dentium;* Dans le lieu où ils iront, il y aura pleurs et grincemens de dents.

Mais voicy le nœud de la difficulté : comme se peut-il faire que nous soyons esloignez de Dieu, veu qu'il est partout, et ne sçaurions treuver un recoin, pour caché qu'il soit, que sa Majesté ne s'y retreuve? S. Paul, parlant aux Atheniens, disoit : *Non longè est ab unoquoque nostrum, in ipso enim vivimus, movemur et sumus* (Act. 17); Il n'est point loing d'un chacun

(1) Creusé.





de nous; car en luy nous vivons, nous nous mouvons et subsistons.

L'ame se peut retirer et esloigner de Dieu en deux façons. Premierement, par affection et desir : *Non loco sed affectu,* dit S. Chrysostome. *Anima enim non passibus, sed passionibus ambulat;* Les pieds dont l'ame se sert pour cheminer sont ses passions. Les pecheurs voudroient que jamais Dieu ne les vist, qu'il ne pensast point à eux, qu'il ne fust point parmy eux : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus* (Psal. 17); Le fol a dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu. Et si cela n'est, il ne tient pas à eux, et en cette façon ils disent à Dieu : *Recede à nobis, viam mandatorum tuorum nolumus;* Retirez-vous de nous, nous ne voulons point marcher dans la voye de vos commandemens. Là où remarquez la façon : l'immobilité est propre à Dieu, et la mobilité aux pecheurs, et ils la veulent renverser : *Recede à nobis, etc.*

Secondement, l'ame s'esloigne de Dieu, fuyant ses graces et les moyens qu'il nous propose pour nostre salut, comme l'on dit qu'un tel fuit les medecins, non pas pource qu'il laisse la personne des medecins, mais les remedes : *Scientiam viarum tuarum nolumus.*

Ainsi sont loing de Dieu les pecheurs; ainsi sont-ils esloignez de ses misericordes. Quelles douleurs, quels regrets! car ce que dit le grand S. Augustin est tres-vray : *Fecisti nos, Domine, ad te, et inquietum est cor nostrum, donec resquiescat in te;* Seigneur, vous nous avez faits pour vous, et nostre cœur sera tousjours en inquietude jusqu'à ce qu'il se repose en vous. O quelle division de l'homme au regard de son Dieu et au regard de soy-mesme! Mais il y a cette consolation parmy cette grande desolation, c'est qu'encore que le pecheur soit loing de Dieu, il peut revenir à luy et estre bien receu : *Derelinquat impius viam suam, et vir uniquus cogitationes suas, et revertatur ad Dominum, et miserebitur ejus, et ad Deum nostrum, quoniam multus est ad ignoscendum* (Isa. 55); Que l'impie quitte sa voye, et l'homme inique ses pensées, et qu'il retourne au Seigneur, et il aura pitié de luy; car il est abondant en misericorde pour pardonner. Ainsi le chetif prodigue, et l'infortuné Absalon, comme sont-ils receus de leur peres! et sans cela, que deviendrions-nous? car tous ont peché : *Omnes declinaverunt* (Psal. 13). Tout homme est menteur, c'est-à-dire, pecheur : *Omnis homo mendax* (Psal. 115). *Si dixerimus quoniam peccatum, etc.* (I. Joan. 1); Si nous disons que nous sommes sans peché, nous nous sedui-

sons nous-mesmes. ***Revertere ad Dominum, et avertere ab injustitia tua : quam magna misericordia Domini, et propitiatio illius convertendibus ad se*** (Eccli. 17)! Retournez au Seigneur, et quittez vostre injustice; car sa misericorde est grande à ceux qui se convertissent à luy. Pourquoy s'appelle-t-il Sauveur, sinon pour sauver? ***Erant appropinquantes peccatores, et publicani ad Jesum, ut audirent illum;*** Les pecheurs et les publicains s'approchoient de luy pour ouyr sa parolle.

Il est raconté de David, au chap. 22 du Ier des Roys, qu'estant dans la caverne de Odolla, les necessiteux et affligez s'en vinrent à luy, et il se rendit leur roy; c'estoit pour figurer que ce second et veritable David devoit laisser approcher de luy les pauvres et necessiteux, les affligez et les miserables, ceux qui gemissent sous le pesant fardeau des infirmitez corporelles, et beaucoup plus ceux qui sont accablez sous l'espouvantable fardeau du peché.

Les Pharisiens murmurent parce qu'il reçoit les pecheurs, *Quia hic peccatores recipit :* mais voyons un peu par le progrez comme il les reçoit, et nous verrons de grandes choses. Le pecheur se peut bien esloigner de Dieu et de soy-mesme, c'est chose certaine. *Spiritus vadens et non rediens* (Psal. 77); l'Esprit s'en va et ne revient point. *Perditio tua ex te, Israël;* Ta perdition vient de toy, Israël, mais de moy seul vient ton secours : *Tantum ex me auxilium tuum* (Os. 13). Et S. Paul : *Non sumus sufficientes cogitare aliquid ex nobis tanquam ex nobis, sed sufficientia nostra ex Deo est* (II. Cor. 3); Nous ne sommes pas suffisans de nous, comme de nous-mesmes, d'avoir quelque bonne pensée, mais notre suffisance est de Dieu. Nous pouvons bien gaster, mais non pas refaire. Nostre-Seigneur previent le pecheur et le va rechercher, l'appelle et l'invite à revenir, autrement il n'y penseroit jamais. *Fortitudinem meam ad te custodiam, quia Deus susceptor meus es* (Psal. 58); Je recognois que ma force vient de vous, mon Dieu, parce que vous estes mon secours. *Deus meus, misericordia ejus præveniet me* (*Ibid.*); La misericorde de mon Dieu me previendra. *Operatur in nobis velle et perficere* (Philip. 2); C'est Dieu qui produit en nous les bons desirs et les bonnes volontez, et c'est luy qui les perfectionne et conduit à l'execution. *Trahe me post te, curremus* (Cant. 1); Tirez-moi apres vous, et nous courrons. Qui va par vent en un pays, ne revient que par vent contraire. Jamais Absalon ne fust revenu à son pere David, si la femme Thecuite ne l'eust obtenu : jamais le pecheur ne reviendroit, si

la misericorde ne le prevenoit. O bonté infinie! Nostre-Seigneur va recherchant la brebis egarée, autrement elle ne reviendroit jamais; cette misericorde va cherchant la dragme perduë : ah! donc, si ceux-cy murmurent, loüons-le, nous autres : *Quia peccatores recipit, quia quærit;* Parce qu'il reçoit les pecheurs et les cherche. *Stabat Jesus in die magno solemnitatis, et clamabat, dicens : Si quis sitit, veniat ad me, et bibat* (Joan. 7); Jesus estant dans le temple au jour de la grande solemnité, crioit, disant : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moy et boive : *Venite ad me, omnes, etc.* (Matth. 11); Venez à moy, vous tous, etc. *Venit Filius hominis quærere, et salvum facere quod perierat* (Luc. 19); Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui estoit pery. *Quoties volui vos congregare, sicut gallina congregat pullos suos* (Luc. 10)? Combien de fois vous ay-je voulu assembler comme la poule fait ses poussins? En quoy les predicateurs sont advertis de faire ce que dit S. Paul de luy-mesme : *Omnibus omnia factus sum.* Je me suis fait tout à tous. O difficile condition des predicateurs!

Mais, ô miserables que nous sommes! bien souvent nous sommes appelez, et nous faysons la sourde oreille. *Vocavi, et renuistis* (Prov. 1); J'ay appelé, et vous n'avez pas escouté, dit Dieu : nous sommes attirez, et nous nous opiniastrons contre luy. Il s'en plaint, disant : Tout le jour, j'ay tendu mes mains à un peuple mescroyant et rebelle : *Tota die expandi manus meas ad populum non credentem, et contradicentem mihi* (Rom. 10).

O saincte, ô fortunée, et heureuse la troupe de ces pecheurs et publicains, lesquels aujourd'hui s'approchent de Nostre-Seigneur! ils ne font pas comme les conviez à ce grand festin qui s'excusent; ceux-cy viennent, et sont les biens-venus. O mon Sauveur! comment sont venus à vous ces pecheurs, puisque vous estes justes? car David dit si absolument du juste que le mal ne l'approchera point : *Non accedet ad te malum* (Psal. 90); *Declinate à me, maligni* (Psal. 118); Retirez-vous de moy, meschans. *Nemo potest venire ad me, nisi Pater meus traxerit eum* (Joan. 6); Personne ne peut venir à moy, si mon Pere ne l'attire. *Et eum qui venit ad me, non ejiciam foras;* Et celuy qui vient à moy ne sera point rejetté. Puisqu'ainsi est donc, ô Sauveur, ô Redempteur, ô bon Dieu! je peux bien dire à ce peuple de vostre part : *Accedite ad Dominum, et illuminamini, et facies vestræ non confundentur* (Psal. 33), *quia hic peccatores recipit;* Approchez-vous de Dieu, et vous serez illu-

minez, et vos faces ne seront point confonduës; car il reçoit les pecheurs.

Mais voyez la maniere de s'approcher de Dieu : c'est qu'il faut abandonner le peché. *Recede à malo;* Retirez-vous du mal. *Egredimini à Babylone, fugite à Chaldæis, non est pax impiis, dicit Dominus* (Isa. 48); Sortez de Babylone, fuyez les Chaldeens, la paix n'est pas avec les impies, dit le Seigneur. Vous avez esté en peché de cœur, de bouche, et d'œuvres, il faut aussi employer trois choses contraires, sçavoir : contrition, confession et satisfaction.

Nostre-Seigneur est comme le soleil qui va partout : *A summo cœlo egressio ejus* (Psal. 18); Sa course est du haut du ciel. Il va dardant ses rayons sur les justes et injustes, et des plus fangeux bourbiers il tire les vapeurs en haut, lesquelles, arrivées à certaine distance, sont converties en une douce pluye, laquelle descendant donne vie, et fait germer les fruicts : il tire des plus grands pecheurs les exhalaisons sainctes, qui sont les considerations de leurs fautes, jusques à un certain degré de crainte et d'apprehension, jusques à la moyenne region de l'air, considerant qu'ils sont entre le paradis et l'enfer, entre la damnation et salvation : *Flabit spiritus ejus et fluent aquæ* (Psal. 45); Son esprit soufflera, et les eaux couleront. Ce sont les eaux de contrition qui font germer cette terre, et produire les fruicts du salut. Il faut donc nous laisser tirer, il faut ressentir nostre miserable estat : *Hic locus est, partes ubi se via findit in ambas.* Sortons, sortons de cette Egypte, approchons-nous de Nostre-Seigneur, faysons provision de bonnes œuvres; que les pieds de nos affections soient nuds : revestons-nous d'innocence, ne nous contentons pas de crier misericorde, sortons de l'Egypte : *Egredimini de Babylone, fugite à Chaldæis... Quid est Israël, quod in terra inimicorum inveterasti, in terra aliena* (Baruch. 3). Voulons-nous estre ensevelis en Egypte? *Egredere, egredere in fortitudine tua, Sion.* N'attendons plus, *hora est jam nos de somno surgere;* L'heure est venuë de nous lever du sommeil, puisque nous sçavons qu'il reçoit les pecheurs. Les anges attendent nostre penitence, les saincts prient pour icelle, etc.

VIVE JESUS !

SERMON

POUR LE JOUR DE SAINCT PIERRE.

Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.
Tu es Pierre, et dessus cette pierre j'edifieray mon Eglise.
(MATTH. 16.)

IL pourroit sembler estrange à quelqu'un, mes chers auditeurs, que vous ayant apporté du pain la semaine passée en cette chaire, vous disant : *Hic est panis qui de cœlo descendit* (Joan 6); C'est icy le pain qui est descendu du ciel, maintenant je ne vous y apporte qu'une pierre, disant : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam;* Tu es Pierre, et sur cette pierre j'edifieray mon Eglise : et neantmoins, quand je vous invitay à cette exhortation, je vous promis une semblable refection spirituelle que celle que je vous presentay alors. Non, je ne m'abuse point; car je vous apporte cette pierre, sur la parolle toute puissante de Nostre-Seigneur laquelle nous asseure que cette pierre nous doit tous repaistre : *Petre, amas me? Tu scis, Domine, quia amo te. Pasce ove meas* (Joan. 21), Pierre, m'aymes-tu? Vous sçavez, Seigneur, que je vous ayme. Pais mes brebis.

Adressons-nous à nostre tres-glorieuse Dame la Ste Vierge, et la prions qu'elle dise à son divin Fils, non pour le tenter, mais pour le glorifier : *Dic ut petra hæc panis fiat;* Dites que cette pierre se convertisse en pain ; et soyez asseurez que la semaine passée Nostre-Seigneur vous a repeu de son celeste froment. *Cibavit vos ex adipe frumenti* (Psal. 80); maintenant il vous rassasiera du miel par la pierre. *De petra melle saturabit vos,* et pour cela implorons l'assistance de cette Ste Vierge, en disant : *Ave, Maria, etc.*

AMEN, amen, dico tibi, cum esses junior, cingebas te, et ambulabas ubi volebas; cum autem senueris, extendes manus tuas, et alius te cinget, et ducet quò non vis (Joan. 21); En verité, en verité, je te dis que quand tu estois jeune, tu te ceignois et allois où tu voulois; mais quand tu seras vieil, tu estendras tes mains, et un autre te ceindra et te menera où tu ne voudras pas, dit Nostre-Seigneur à S. Pierre. *Omnia tempus habent, tempus nascendi, et tempus moriendi* (Eccl. 3). Toutes choses ont leur temps ; il y a temps de mourir, il y a temps de naistre, dit l'Escri-

ture saincte : dont (1) je prends occasion d'admirer que l'Eglise catholique, nostre mere, ayt commandé, et non sans raison, que dedans l'octave d'une si grande resjouyssance, comme est celle de la Nativité de S. Jean, on celebrast la glorieuse memoire du martyre de S. Pierre, grand gouverneur de l'Eglise militante; car si (comme dit l'Escriture) ***Musica in luctu importuna narratio est*** (Eccli. 22); La musique est un entretien ennuyeux en un deüil : s'il y a temps de mourir et temps de naistre, pourquoy donc a-t-on meslé en une mesme octave la mort de S. Pierre avec le naissance de S. Jean? Certes, mes chers auditeurs, il sera bien aisé de respondre à ce doute, et satisfaire à cette admiration. Mais peut-estre, me direz-vous, que l'Eglise ne tient pas que ceux qui meurent martyrs soient morts, mais vivans, et estime que passant à une meilleure vie, on a grande occasion de se resjouyr en leur mort, et pource que leur nativité estant accompagnée de peché, elle les amena aux miseres, et leur mort les mene à la gloire, on celebre leur nativité le jour qu'ils meurent. Mais si la nativité des Saincts est si miserable et leur mort glorieuse, pourquoy à une chose glorieuse, comme est la mort, donne-t-on le nom miserable de la nativité?

Je treuve qu'il y a tant de similitude entre la nativité de S. Jean et la mort de S. Pierre, que toutes deux se doivent appeller *mort*, ou toutes deux *nativité;* car il n'y a nulle apparence que deux choses si semblables doivent avoir diversité de nom.

Quand je regarde la ressemblance et belle convenance qu'il y a entre la creation du monde, et la creation et reformation d'iceluy (2), j'admire extremement ce grand Createur, lequel a si bien sceu, par un si beau moyen et divin artifice, en la creation et reformation, monstrer l'unité du Createur et Reformateur. Mais aujourd'huy je ne veux pas m'arrester sur ces choses, ains (3) seulement sur ce qui fait à mon propos pour la solemnité de ce jour.

Quand je considere que l'Eglise nostre mere nous propose, en la joyeuse octave de la nativité de S. Jean, la solemnité de la mort douloureuse de S. Pierre, sçachant qu'elle est conduite du Sainct-Esprit, je croy qu'elle le fait pour quelque similitude et rapport qu'il y a entre la mort de l'un et la nativité de l'autre; pensée en laquelle je suis d'autant plus confirmé, que je vois que la mesme Eglise appelle aussi bien naissance la mort de S. Pierre que la nativité de S. Jean; voyant que non seulement en leur mort, mais encore en leur vie mesme, j'y treuve certaine

(1) D'où — (2) De luy. — (3) Mais.

alliance et grande ressemblance, quoy qu'en certains points il y ayt de la dissimilitude, comme il y en a toujours entre les choses du vieil et nouveau Testament.

Certes, quand j'ay leu à la Genese, que Dieu fit deux grands luminaires au ciel, l'un pour presider et esclairer le jour, et l'autre pour presider à la nuict, incontinent j'ay pensé que c'estoient ces deux grands saincts, S. Jean et S. Pierre; car ne vous semble-t-il pas que S. Jean soit le grand luminaire de la loy mosayque, laquelle n'estoit qu'une ombre, ou comme une nuict au regard de la clarté de la loy de grace, puisqu'il estoit plus que prophete? Encore qu'il ne fust pas lumiere, toutesfois il portoit tesmoignage de la lumiere, par quelque participation de la lumiere, laquelle luisoit és (1) tenebres : ***Et lux in tenebris lucet.*** Et vous semble-t-il pas que S. Pierre soit ***Evangelii luminare majus;*** Le grand luminaire de l'Evangile, puisque c'est luy ***qui præest diei Evangelii,*** qui preside au jour de la loy evangelique? lesquels deux luminaires ont esté mis au ciel ecclesiastique par celuy qui l'a fait et formé, qui est Jesus-Christ Nostre-Seigneur.

Nous lisons qu'il y avoit autour du Propitiatoire deux cherubins, lesquels s'entre-regardoient. Le Propitiatoire, mes chers auditeurs, c'est Nostre-Seigneur, lequel le Pere eternel nous a donné pour estre la propitiation de nos pechez : ***Ipse propitiatio est pro peccatis nostris, et ipsum proposuit Deus propitiationem*** (I. Joan. 2 et Rom. 3). Ces deux cherubins sont, comme j'estime, S. Jean et S. Pierre, lesquels s'entre-regardoient, l'un comme prophete, et l'autre comme apostre. Hé! ne pensez-vous pas qu'ils s'entre-regardoient quand l'un disoit : ***Ecce Agnus Dei,*** Voicy l'Agneau de Dieu, et que l'autre disoit : ***Tu es Christus Filius Dei vivi,*** Tu es le Christ Fils du Dieu vivant? Il est vray que la confession de S. Jean ressent encore quelque chose de la nuict de l'ancienne loy, quand il appelle Nostre-Seigneur agneau; car il parle de la figure : mais celle de S. Pierre ne ressent rien que le jour : ***Quia Joannes præerat nocti, et Petrus diei,*** Parce que S. Jean estoit le luminaire de la nuict, et S. Pierre celuy du jour. Ce que je ne dy pas pour vous faire entendre que S. Jean ne sceut bien la verité, mais afin que vous sçachiez que comme S. Pierre, qui estoit le luminaire qui presidoit au jour, parle ouvertement; aussi S. Jean, pour s'accommoder au temps auquel il presidoit, qui estoit le temps des ombres et des figures, parle plus couvertement.

(1) Dans les.

Au commencement du monde, on treuve que l'Esprit de Dieu estoit porté sur les eaux : *Spiritus Dei ferebatur super aquas* (Gen. 1). La naïveté du texte en sa source veut dire, *fecundabat, vegetabat;* qu'il fecondoit les eaux. Ainsi me semble-t-il qu'en la reformation du monde Nostre-Seigneur fecondoit les eaux, lorsqu'il cheminoit sur le bord de la mer de Galilée, *Ambulabat juxta mare Galilææ* (Matth. 4), et avec la parolle qu'il dit à S. Pierre et à S. André : *Venite post me,* Venez apres moy, il fit esclore parmy les coquilles maritimes S. Pierre et S. André : en quoy S. Jean a encore quelque similitude avec S. Pierre, puisque ce fut au bord de l'eau où S. Jean eut la premiere fois l'honneur de voir celuy qu'il annonçoit, comme S. Pierre aupres de l'eau recognut son divin Maistre et le suivit. Mais puisque nous sommes sur le mystere de la vocation de S. Pierre, je veux vous descouvrir à ce propos une consideration plus profonde.

Pharaon avoit commandé aux sages-femmes des Hebreux qu'elles tuassent tous les enfans masles d'Israël (Exod. 1 et 2); la mere de Moyse l'ayant enfanté, et gardé trois mois, enfin ne le pouvant plus cacher, elle le mit en un panier de joncs qu'elle accommoda le mieux qu'elle peut, puis l'exposa parmy certaines herbes aquatiques au bord de l'eau; et la fille de Pharaon y venant pour se baigner, l'apercevant, le fit prendre, et voyant que ce petit enfant estoit fort beau, par bonheur, elle le fit nourrir par sa mere propre, et parce qu'elle l'avoit retiré des eaux, elle l'appella Moyse, c'est-à-dire *retiré.* Vous apercevez-vous point du mystere que contient cette histoire? Moyse estoit chef de la Synagogue, et fut à cet effect sauvé et retiré des eaux par la providence de Dieu. Et voicy que Nostre-Seigneur, l'unique sapience (1) du Pere eternel, retire le grand chef de l'Eglise militante, S. Pierre, des eaux aupres de la mer de Cesarée, lequel on pourroit bien appeller Moyse, puisqu'il a esté retiré des eaux comme Moyse : et de vray, Simon, l'un des noms de S. Pierre, veut quasi signifier cela; car Simon veut dire, *obediens,* obeyssant, et Moyse signifie *extractus,* c'est-à-dire retiré simplement d'autant qu'il n'avoit pas encore l'usage de raison quand on le retira. S. Pierre est appellé obeyssant, pource qu'ayant esté retiré dans l'usage de raison, il fut retiré par obeyssance : *Venite post me; et continuo sequuti sunt eum* (Matth. 4); Venez apres moy, leur dit Nostre-Seigneur, et tout soudain ils le suivirent. S. Pierre donc fut semblable et à Moyse et à S. Jean.

(1) Sagesse.

Mais considerons maintenant la ressemblance de ces deux nativitez de S. Jean et de S. Pierre, à condition toutesfois que nous ne ferons que toucher ce qui sera de S. Jean, pour nous arrester davantage en ce qui est de S. Pierre, puisque c'est en ce jour que nous celebrons sa feste. Je treuve premierement que la nativité de S. Jean a esté predicte par l'ange : *Et multi in nativitate ejus gaudebunt* (Luc. 1); Plusieurs, dit-il à Zacharie, se resjouyront en sa nativité. Celle de S. Pierre a esté pareillement predicte : mais il y a cette grande difference, que l'ange predict celle de S. Jean, et celle de S. Pierre fut predicte par Nostre-Seigneur. S. Jean nasquit pour finir la loy mosayque; S. Pierre mourut pour commencer l'Eglise catholique; non que S. Pierre fust le commencement fondamental de l'Eglise, ny S. Jean la fin de la Synagogue, car c'est Nostre-Seigneur, lequel mit fin à la loy de Moyse, disant sur la croix : *Consummatum est* (Joan. 19); Tout est consommé : et ressuscitant, il commença l'Eglise nouvelle. Car, comme il se renouvella luy-mesme, aussi renouvella-t-il son Eglise; il se renouvella, dis-je, ressuscitant revestu d'immortalité, luy qui s'estoit auparavant revestu de nostre mortalité : *Et habitu inventus ut homo, etc.* (Phillip. 2).

Le rabbin Saadias dit que l'aigle voletant parmy le feu, et puis se rejettant dans la mer, renouvelle ses aisles et sa jeunesse : ainsi Nostre-Seigneur se bruslant au feu de sa tres-grande charité, et puis se jettant dans les eaux de la mer rouge de sa passion, renouvella sa jeunesse, et comparut sortant d'icelle, en ressuscitant glorieux, renouvellé comme l'aigle, suivant ce qui est és Psalmes : *Renovabitur ut aquilæ juventus tua* (Psal. 102).

La nativité de S. Jean fut predicte à Zacharie, comme il offroit de l'encens au Seigneur, ainsi qu'il est dit en S. Luc : *Cum Zacharias poneret incensum Domino* (Luc. 1). Mais quel encens pensez-vous que S. Pierre offroit au Seigneur, quand il luy respondit : *Domine, tu scis quia amo te* (Joan. 21); Seigneur, vous sçavez que je vous aime, odeur qui seule est agreable à sa divine Majesté? S. Jean fut sanctifié par Nostre-Seigneur au ventre de sa mere, en la présence de la Ste Vierge; et de mesme S. Pierre fut sanctifié au ventre de l'Eglise militante par ce mesme Seigneur, en la presence de la tres-Ste Vierge, dans le cenacle.

Mais sçachez que les saincts sont sanctifiez en cinq diverses manieres. La premiere par necessité de consequence : c'est ainsi que fut sanctifié Nostre-Seigneur, lequel estant Fils naturel de Dieu ne pouvoit qu'il ne fust sainct, et parce qu'il estoit sainct par nature, il s'appelle sainct par excellence : *Sanctus vocabitur*

Filius Dei (Luc. 1), estant l'un des trois *Sanctus, Sanctus, Sanctus,* que les seraphins que vit Isaye (cap. 6), repetent sans cesse dans le ciel en l'honneur de la tres-saincte Trinité.

La seconde est de ceux qui ne sont pas saincts, sinon contingemment, et sans aucune necessité que par la volonté de Dieu; neantmoins ils le sont tousjours, et de cette seconde sorte nous n'avons que la Vierge sacrée, de laquelle David dit : *Benedixisti, Domine, terram tuam, avertisti captivitatem Jacob* (Psal. 84); Seigneur, vous avez beny vostre terre, et avez destourné de dessus elle la captivité de Jacob.

La troisiesme sorte de sanctification est de ceux qui ne sont pas tousjours saincts, mais seulement sont sanctifiez au ventre de leur mere : tels furent S. Jean, Hieremie, et selon l'opinion de quelques-uns, S. Joseph, auxquels on attribuë ces parolles : *Antequam progredereris ex utero, sanctificavi te* (Jer. 1); Avant que tu sortisses du ventre de ta mere, je t'ay sanctifié.

La quatriesme sorte est de ceux qui sont sanctifiez d'une sanctification commune à tous les justes avant que de mourir, desquels il est dit : *Justorum animæ in manu Dei sunt* (Sap. 3); Les ames des justes sont en la main de Dieu.

Mais les derniers sont sanctifiez, non seulement d'une sanctification commune, qu'on appelle justification, ains d'une sanctification singuliere, de laquelle ils ne peuvent plus descheoir : ainsi furent sanctifiez les Apostres au jour de la Pentecoste, de quoy nous avons ce tesmoignage en S. Paul, quand il dit qu'il est asseuré qu'aucune chose, non pas mesme la mort, ne le pourra separer de la charité de Jesus-Christ : *Scio quia neque mors nos separabit à charitate Christi* (Rom. 8).

Or, pour vous monstrer le rapport qu'il y a entre S. Jean et S. Pierre, je treuve que la Saincte Vierge fut presente à leur sanctification : quant à celle de S. Jean, il est dit qu'à son arrivée chez S[te] Elisabeth il tressaillit de joye : *Et exultavit infans in gaudio* (Luc. 1). Le mesme peut-on dire de la sanctification de S. Pierre, qui se fit dans le cenacle, où la Saincte Vierge estoit aussi presente à la descente du Sainct-Esprit; tellement que l'on peut dire de luy comme de S. Jean : *Exultavit infans,* puisque S. Pierre auparavant, comme enfant, n'avoit quasi jamais parlé (1), et tout aussi-tost : *Aperiens os suum Petrus,* Ouvrant sa bouche, il commença à prescher et convertir les ames à milliers. S. Jean fut le dernier predicateur de la loy mosayque ; S. Pierre fut le premier de l'Evangile. O deux luminaires ardens de predication!

(1) *Infant*, qui ne parle pas, enfant.



favorisez de vos sainctes intercessions mon enfance, afin qu'il playse à Dieu se servir de moy en ce ministere, pour enseigner la science du salut à son peuple pour la remission de leurs pechez : *Ad dandam scientiam salutis plebi ejus, in remissionem peccatorum eorum,* et que je puisse tellement avoir les levres ouvertes de la part de Nostre-Seigneur, que ma bouche annonce sa loüange : *Et os meum annuntiet laudem ejus,* et que j'enseigne la vraye doctrine, et que j'accomplisse moy-mesme ce que j'enseigne, crainte qu'ayant enseigné les autres, je ne sois reprouvé : *Recte docere, et quæ doceo opere complere, ne cum aliis prædicaverim ipse reprobus efficiar.*

Vous avez veu jusques icy, mes cheres ames, quelle convenance il y a entre la nativité de S. Jean et la mort de S. Pierre. Maintenant vous voudriez peut-estre sçavoir, *quis major est in regno cœlorum?* lequel est le plus grand dans le royaume des cieux ? C'est une chose à quoy je ne puis bonnement respondre; seulement je vous diray que vous imitiez la sainceté de l'un et de l'autre, et puis vous le sçaurez quand vous serez dans le ciel. Les philosophes ayant recherché, il y a plus de deux mille ans, les causes du flux et du reflux de la mer, ne l'ont jamais sceu comprendre; mais je ne vous donne pas ce terme pour sçavoir la solution de cette question : estudiez seulement par imitation la saincteté de ces deux grands Saincts, et la pluspart de ceux qui sont icy le sçauront dans peu de temps.

Au reste, l'Eglise appelle *nativité* la mort de S. Pierre, pour ce que dans la mort il a treuvé la vie; mais la mort de S. Jean ne se pourroit pas appeller *nativité,* d'autant qu'il luy fallut aller aux limbes, le ciel n'estant pas encore ouvert pour lors : or depuis l'ascension de Nostre-Seigneur, ceux qui ont mesprisé cette mortalité se sont fait par la mort une nativité. Mais je ferois tort au passage de la saincte Escriture que j'ay cité au commencement de ce sermon, si je m'arrestois davantage à poursuivre les ressemblances qui sont entre la nativité de S. Jean et la mort de S. Pierre, puisque j'ay tant d'occasion de faire une comparaison plus haute, c'est à sçavoir entre la mort de S. Pierre et celle de nostre divin Sauveur. Et que personne ne vienne dire que toutes comparaisons sont odieuses, et qu'il n'y a point de rapport entre le maistre et le serviteur, puisque Nostre-Seigneur ne fait point de difficulté de se mettre en comparaison avec les bergers, avec les moutons, avec les vignes, avec les pierres, et que S. Paul dit : *Quos præscivit, et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* (Rom. 8); Que ceux que Dieu a preveu

devoir estre saincts, il les a predestinez pour estre conformes à l'image de son Fils. Il s'appelle nostre frere, il nous appelle ses amis et ses coheritiers, et davantage il nous communique un nom duquel la chose est proprement incommunicable : *Ego dixi* : *Dii estis, et filii Excelsi omnes* (Psal. 81) ; J'ay dit que vous estes tous des dieux, et les enfans du Tres-Haut. Mais remarquez cecy ; car Dieu mesme nous appelle dieux : le diable nous appelle dieux, quoy que non pas absolument, disant : *Eritis sicut dii, scientes bonum et malum* (Gen. 3). Vous serez comme des dieux, sçachant le bien et le mal. Dieu nous attribuë ces noms pour nous humilier, et nous monstrer sa charité ; le diable nous les attribuë pour nous faire tomber dans la superbe, et par ce moyen nous separer de la charité ; enfin ces noms donnez aux hommes monstrent plustot la gloire de Dieu que celle des hommes : il a tant de bonté que de nous vouloir rendre semblables à luy, autant que nostre bassesse le peut porter. Il ne faut donc pas (mes chers auditeurs) avec nostre petit entendement, controller et syndiquer, quand nous voyons que l'Eglise donne à certains saincts notamment à nostre glorieuse Maistresse, des tiltres excellens ; car il y a plusieurs noms qu'elle n'a pas seulement en apparence et simultitude, mais en verité, comme Mere de grace, Mere de Dieu, et par consequent Reyne des anges, et Imperatrice du ciel et de la terre, Advocate des pecheurs, Mere de misericorde : car celle qui est vrayment Mere de Dieu a tous ces tiltres avec plus de raison, ce semble, qu'un roy ne porte le nom de son royaume. Les autres noms de cette Ste Vierge s'entendent par proportion et participation, comme quand nous l'appellons nostre Refuge, nostre Esperance, parce qu'elle l'est en effect, bien que ce ne soit que par participation et par le moyen de son credit.

Nostre-Seigneur ayant dit à S. Pierre que quand il seroit vieil il estendroit ses mains, et seroit lié et mené là ou il ne voudroit pas, il luy dit : *Sequere me ;* Suis-moy. S. Augustin demande pourquoy Nostre-Seigneur dit à S. Pierre : *Sequere me ;* Suis-moy ; il respond que c'est comme s'il luy eust voulu dire : Quant à toi, Pierre, tu me suivras non seulement à la mort, mais encore quant à la façon de la mort : en quoy Euthimius s'accorde, quoy que Theophilacte entende par ces parolles, que Nostre-Seigneur luy vouloit dire : *Sis vicarius meus ;* Tu seras mon vicaire. L'une et l'autre exposition est bonne ; car Nostre-Seigneur luy dit : *Sequere me ;* Suy-moy, ensuite de ce qu'il luy avoit dit auparavant : or il luy avoit dit deux choses, premierement : *Pasce oves meas ;* Pais mes brebis ; secondement : *Cum autem senueris*

extendes manus tuas, etc.; Et quand tu seras vieil tu estendras tes mains. Et partant, il dit apres par deux fois : *Sequere me;* Suis-moy, la premiere apres qu'il luy eut predict sa mort : *Cum hæc dixisset, dixit ei : Sequere me;* comme s'il eust voulu dire : Tu seras crucifié, pour te monstrer que tu ne repaistras pas seulement mes brebis de ma parolle, mais encore de mon exemple; sois donc pasteur de mes brebis, mon vicaire et mon lieutenant. L'autre fois il luy dit : *Sequere me;* Suis-moy; quand il se fust informé que deviendroit S. Jean : S. Jean demeurera comme il me playra; quant à toy, luy dit Nostre-Seigneur, il faut que tu me suives, non seulement au vicariat et gouvernement de mon Eglise, mais encore en mourant sur une croix comme moy.

Le lieu où S. Pierre a esté crucifié, c'est Rome sans doute; car ainsi le rapporte toute l'antiquité, de quoy nos adversaires sont bien marris, et veulent non seulement nier qu'il soit mort à Rome, mais encore qu'il y ayt résidé, avec des raisons les plus impertinentes et frivolles qui se puissent imaginer; et neantmoins Papias, au recit d'Eusebe, disciple des Apostres, nous l'asseure, apportant pour tesmoignage que S. Pierre date sa premiere epistre de Babylone, c'est-à-dire de Rome; interpretation laquelle est suivie du grand S. Hierosme, au traitté qu'il a fait des hommes illustres. Mais quelque esprit peu versé et mal affectionné aux choses de la foy me dira : Donc Rome s'appelle Babylone, *Salutat vos, inquit, Ecclesia in Babylone collecta* (I. Petr. 5)! Ouy vrayement; car l'idolastrie regnant en ce temps-là à Rome, qui estoit baignée du sang des martyrs par la tyrannie de Neron, cette ville devoit estre appelée Neronienne ou Babylone, et non pas Chrestienne : et pour cela remarquez que S. Pierre ne dit pas : L'Eglise de Babylone vous saluë, mais : l'Eglise assemblée en Babylone, *Salutat vos Ecclesia in Babylone collecta.* L'Eglise romaine estoit *in Babylone, sed non de Babylone,* comme : *Anti-Christi multi ex nobis prodierunt, sed non erant ex nobis* (I. Joan. 2) : ainsi se doit entendre cet autre passage : *Babylon sedebat supra septem montes* (Apoc. 16).

S. Pierre donc estant à Rome, et disputant contre Simon, magicien, apres avoir gouverné l'Eglise environ vingt-cinq ans, Neron le voulut faire mourir; mais estant prié par les chrestiens qu'il se conservast, comme tres-necessaire à l'Eglise, laquelle ne peut perdre son chef sans recevoir quelque grand desarroi, il s'en alloit hors de Rome. Et comme il fut hors de la porte,

Nostre-Seigneur luy apparut; lors ce grand sainct, avec son ordinaire simplicité, luy demanda où il alloit : *Domine, quo vadis?* auquel Nostre-Seigneur respondit : Je m'en vais à Rome pour y estre crucifié derechef; *Vado Romam iterum crucifigi.* S. Pierre, par ces parolles, cognut que Nostre-Seigneur vouloit estre crucifié en sa personne, puisqu'il a dit que ce que l'on feroit à l'un des plus petits de ceux qui sont à luy, il le tiendroit comme fait à luy-mesme : *Quod uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis* (Matth. 25). Et rentrant soudain dans la ville, il fut incontinent saisi et condamné à estre crucifié; mais par humilité il demanda d'estre crucifié la teste en bas, et les pieds en haut, ne voulant pas par respect estre du tout semblable à son divin Maistre. Ainsi le grand S. Pierre estant vieil glorifia Dieu estendant ses mains, comme il lui avoit esté predit.

Or, tout ce que je vous ay dit est rapporté par des autheurs irreprochables, à l'opinion desquels il n'y a homme de bon jugement qui ose s'opposer. C'est S. Ambroise en son oraison contre Auxence, S. Athanase en son apologie pour sa fuite, S. Hierosme sur S. Pierre, outre les mémoires qui sont encore à present à Rome. Ainsi donc le glorieux S. Pierre alla apres Nostre-Seigneur, et le suivit, non-seulement en ce qu'il fut son lieutenant en ce monde, mais encore en ce qu'il mourut en croix comme luy.

Quand Dieu crea cet univers, voulant faire l'homme, il dit : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram, ut præsit piscibus maris, volatilibus cœli et bestiis terræ* (Gen. 1); Faysons l'homme à nostre image et semblance, afin qu'il preside et ayt domination sur les poissons de la mer, sur les oyseaux du ciel et sur les bestes de la terre. Ainsi me semble-t-il qu'il ayt fait en sa reformation; car voulant que S. Pierre fust le président et gouverneur universel de son Eglise, et qu'il commandast tant à ceux qui sont dans les eaux de ce monde, comme à ceux qui se retirent en la religion pour voler en l'air de la perfection, il le voulut rendre semblable à luy, et me semble qu'il dit : *Faciamus eum ad imaginem nostram,* Faysons-le à nostre image, c'est-à-dire semblable à Jesus crucifié; c'est pourquoy il luy dit : *Sequere me,* Suis-moy.

Narcisse, disent les profanes, estoit un enfant si dedaigneux, qu'il ne voulut jamais donner son amour à personne; mais enfin, se regardant dans une claire fontaine, il fut extremement espris de sa beauté. Quand nous nous regardons dans une fontaine, nous semblons y estre representez antipodalement, la teste en



bas et les pieds en haut. Ne pensez-vous pas que Nostre-Seigneur regardast S. Pierre en son martyre, puisque ses yeux regardent les pauvres : *Oculi ejus in pauperem respiciunt* (Psal. 10)? Il le voyoit comme dans les eaux d'amertume et de tribulation, crucifié les pieds en haut, en sorte qu'il estoit comme son vray portraict. Et si Narcisse, qui n'ayma jamais aucune personne, fut si espris voyant sa propre ressemblance, combien plus Nostre-Seigneur, qui ne fit jamais qu'aymer? Aussi son cher disciple disoit de luy, qu'ayant tousjours aymé les siens, il les ayma jusques à la fin : *Cum dilexisset suos, in finem dilexit eos* (Joan. 13). Et en un autre lieu, il est dit qu'il nous a aymés d'une charité perpetuelle : *In charitate perpetua dilexi te* (Jerem. 31). Combien plus, dis-je, pensez-vous que ce divin Sauveur fut espris de l'amour de S. Pierre, qui estoit comme son image plongée dans les eaux de la tribulation du martyre? *Nonne oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam* (Luc. 24)? Ne falloit-il pas, dit-il aux disciples d'Emaüs, que le Christ souffrist pour entrer en sa gloire? de mesme je diray : *Nonne oportuit Petrum pati, et ita intrare in gloriam Domini sui?* N'estoit-il pas necessaire que S. Pierre pastist pour entrer en la gloire de son Seigneur? Ouy sans doute, car Nostre-Seigneur luy avoit dit : *Sequere me;* Viens à la gloire, mais comme moy.

Regardez en la passion, vous treuverez que Nostre-Seigneur ne pouvant porter sa croix, tant il estoit accablé de tourmens, on fit venir un certain homme pour luy ayder, lequel alloit suivant portant la croix sur ses espaules. L'evangeliste ne nomme pas la pluspart des personnes qui se treuverent en la passion; mais cettuy-cy, il le nomme, non sans mystere, et l'appelle Simon. Simon porte la croix apres Nostre-Seigneur, la croix est le sceptre royal de Nostre-Seigneur : *Et principatus ejus super humerum ejus* (Isa. 9), comme S. Hierosme l'interprete; ce signe estoit comme un presage pour S. Pierre, qu'il porteroit un jour la croix et le sceptre de Nostre-Seigneur, *Non solum patiendo, sed etiam regendo,* Non seulement en souffrant, mais encore en gouvernant. Simon Cyreneen porte la croix, pour monstrer que nostre Simon auroit en main la croix de Nostre-Seigneur, comme un sceptre pour commander en l'Eglise militante, et pour endurer. D'icy, je vous puis conduire à l'intelligence d'une autre difficulté, que je vous veux esclaircir : c'est que, Nostre-Seigneur voulant donner le gouvernement de la bergerie à S. Pierre, il l'appelle tousjours Simon Joannis, non pas Pierre, encore que luy-mesme luy eust changé de nom. D'où

vient cela? un excellent docteur de nostre temps croit que c'estoit afin que S. Pierre fust adverty de ne point s'enorgueillir, et qu'il se souvinst de ce qu'il estoit devant que Nostre-Seigneur l'appellast Pierre; mais il y a, comme j'estime, un plus profond mystere. Quand Nostre-Seigneur voulut monstrer à S. Pierre qu'il le vouloit faire chef de l'Eglise, il luy dit : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam* (Matth. 16); Tu es Pierre, et sur cette pierre j'edifieray mon Eglise. En quoy, comme il lui communiquoit la charge de son troupeau, aussi luy donnoit-il l'un de ses noms, qui signifie puissance; car le nom de Pierre est un des noms que l'Escriture attribuë à Nostre-Seigneur : *Petra autem erat Christus..... Lapis quem reprobaverunt ædificantes hic factus est in caput anguli* (I. Cor. 10, I. Petr. 2). Donc, luy promettant qu'il le feroit son lieutenant au gouvernement de son Eglise, il luy donne encore un de ses noms qui signifie puissance : mais d'autant qu'il ne le vouloit pas seulement faire son lieutenant, ains encore luy predire qu'il endureroit la mort de la croix, il luy donne encore un nom de passion, de croix et de martyre; nom lequel estoit propre à Nostre-Seigneur. Et quel nom de martyre, de passion et de souffrance avoit Nostre-Seigneur? le nom que nous devrions tous avoir au cœur pour nous encourager à l'observation des commandemens divins. C'est le nom d'obeyssant. Escoutez ce que dit l'Apostre : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis* (Philip. 2); Il a esté faict obeyssant jusques à la mort de la croix. Le nom de Simon en hebreu veut dire obeyssant; donc Nostre-Seigneur, qui luy communiqua le nom de puissance, quand il luy promit la puissance, luy communique maintenant son nom de passion et de souffrances, quand il luy predit sa mort : si bien que l'on peut dire que, *Petrus factus est Simon usque ad mortem;* Pierre a esté fait obeyssant jusques à la mort. S. Pierre une fois fit le courageux, disant à Nostre-Seigneur : *Etiam si opportuerit me mori tecum, non te negabo* (Matth. 26); Encore qu'il me faille mourir avec vous, je ne vous renieray point; puis, à la voix d'une chambriere, il le renia trois fois, et ayant recognu son peché, tout incontinent il se retira pour le pleurer amerement, et non seulement alors, mais il le pleura toute sa vie (ainsi que dit S. Clement), de sorte qu'il pouvoit bien dire : Seigneur, vous m'arrouserez de l'hysoppe de la contrition, et je seray nettoyé de mon peché; vous me laverez dans l'eau de mes larmes, et je seray plus blanc que la neige. Mais neantmoins les centuriateurs de Magdebourg



ne laissent pas de reprocher ce peché à S. Pierre, et l'appeller horrible et execrable : de vray, c'estoit un peché que la crainte de la mort lui fit commettre; mais ils feroient mieux de se garder de pecher que d'exagerer ainsi la faute de S. Pierre. Or il me semble que ce grand Sainct estant sur la croix, disoit à telles gens ces parolles que S. Paul disoit aux Galates : *De cætero nemo mihi molestus sit, ego enim stigmata Domini mei in corpore meo porto* (Cal. 6); Que personne ne m'importune plus; car je porte en mon corps les stigmates de mon Seigneur; comme s'il vouloit dire : Que personne ne me vienne plus reprocher mon peché; car, outre que je m'en suis lavé dans mes larmes, maintenant je fais preuve de ma fidelité, reparant par ma mort la faute que j'avois commise par la crainte de la mort.

Mais avant que de finir, je veux satisfaire à la curiosité de ceux qui pourroient demander pourquoy S. Pierre voulut mourir la teste en bas. La premiere cause fut par humilité; la seconde pource que Nostre-Seigneur avoit les pieds contre la terre, pour monstrer qu'il estoit venu du ciel en terre. S. Pierre a les pieds contre le ciel pour monstrer qu'il alloit de la terre au ciel. De plus, Nostre-Seigneur quand il mourut, avoit tousjours la face et les yeux tournez contre la terre, pour monstrer qu'il n'auroit pas moins de soins de son Eglise apres sa mort qu'avant icelle, et qu'il vouloit tousjours en estre le pasteur. S. Pierre renversa la teste contre la terre, et les yeux contre le ciel, pour monstrer qu'en mourant il quittoit sa charge à son successeur. Ainsi Nostre-Seigneur est toujours chef de l'Église, mais non pas S. Pierre. Nostre-Seigneur a son vicaire, et S. Pierre a son successeur. S. Pierre en outre renversa la teste contre terre, pour monstrer que, s'en allant au ciel, il laissoit neantmoins sa succession en terre, de laquelle Nostre-Seigneur luy dit : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam;* Tu es Pierre, et dessus cette pierre je bastiray mon Eglise. Imaginez-vous que S. Pierre est le premier fondement apres Jesus-Christ; puis ses successeurs se sont fondez successivement sur luy, comme pierres angulaires qui tiennent ensemble le bastiment de l'Eglise. C'est la pierre de touche avec laquelle l'on cognoist toujours le faux or de l'heresie; c'est la pierre quarrée du temple de Salomon. Il est dit que ce roy fit chercher des pierres pour fonder son temple, et qu'on les fit esquarrer. Nostre-Seigneur ayant choisi nostre sainct apostre pour estre apres luy, la premiere pierre du fondement de son Eglise, il la

fit esquarrer en croix : et de mesme que dessus une pierre fut escrite la loy mosayque, aussi sur cette pierre vivante fut escrite la loy evangelique. Si vous estes en doute comme il faut entendre cette loy evangelique, allez à cette pierre pour apprendre comme il faut croire : sur quoy je ne m'arresteray pas beaucoup pour le preuver amplement, ne m'estant proposé pour subjet de cette exhortation que la mort de S. Pierre, me contentant de vous apporter pour le present une seule raison, mais qui est fondamentale.

L'Église est une monarchie, et partant il luy faut un chef visible, qui la gouverne comme le souverain lieutenant de Nostre-Seigneur; car autrement, quand Nostre-Seigneur dit : *Dic Ecclesiæ,* Dites-le à l'Église, à qui parlerions-nous, ou comment conserverions-nous l'unité de la foy? Et quand une personne se voudroit emanciper, qui la pourroit reduire au bercail? Comment pourroit-on empescher qu'il n'y eust de la division dans l'Église? autrement lorsque (comme dit S. Hierosme) *Totus orbis se Arianum esse miratus est;* Tout le monde s'estonna de se voir dans l'heresie des Ariens, comment se fust-il converty? tout royaume divisé sera desolé : *Omne regnum in se divisum desolabitur* (Luc. 11). C'est donc chose certaine que l'Eglise doit avoir un lieutenant general : or, voyons maintenant quel il peut estre. Non autre, certes, que S. Pierre et ses successeurs; et laissant à part le consentement universel de tous les siecles, notamment des huict premiers, ainsi qu'il se voit clairement dans la visible monarchie de Scander, voicy une raison bien puissante; pource que jamais il n'y a eu evesque qui ayt pensé d'estre souverain et commun pasteur de toute l'Église, que les successeurs de S. Pierre, et jamais on n'a mis en doute, ny proposé qu'aucun autre le fust. Sur tout maintenant il n'y a evesque en tout le Christianisme qui s'attribue cette qualité, et duquel on propose qu'il soit pasteur general, sinon le Pape. Les heretiques ne veulent point de chef, et partant ils ont esté divisez en tant de sectes. Les catholiques recognoissent le Pape pour le pere commun, et le chef unique visible de toute l'Eglise. Les schismatiques n'en recognoissent point. Que dirons-nous donc? Il n'y en a point qui ayt jamais pretendu de l'estre, que les successeurs de S. Pierre : il n'y en a point qui le pretendent, il n'y en a point de qui on ayt jamais eu cette pensée, que du Pape : c'est une des veritez que l'Eglise a tousjours creuë, et d'autre part il faut qu'il y en ayt un, donc c'est luy sans doute (1). C'est

(1) Certainement.

luy duquel parle S. Hierosme en l'epistre à S. Damase, où il dit : *Non novi Vitalem, Deletium respuo, ignoro Paulinum. Quicumque tecum non colligit, spargit; hoc est, qui Christi non est, Anti-Christi est.*

Mais l'on me demandera pourquoy S. Pierre met le siege de la lieutenance de Nostre-Seigneur à Rome, puisque Nostre-Seigneur estoit mort en Hierusalem. La raison est bien aisée à donner : c'est que Dieu avoit dessein de prendre les Gentils pour son peuple, abandonnant l'ingrate nation des Juifs, non en la destituant des secours necessaires pour son salut, mais luy ostant les privileges qu'il luy avoit concedez, desquels elle s'estoit renduë indigne. Ne sçavez-vous pas ce que les apostres S. Paul et S. Barnabé disent és Actes, parlant aux Juifs : *Vobis primum oportebat loqui verbum Dei, sed quia repellitis illud, ecce convertimur ad gentes* (Act. 13)? Il falloit premierement vous prescher la parolle de Dieu, mais parce que vous la rejettez voicy que nous l'allons annoncer aux Gentils. Et ne sçavez-vous pas ce que disoit Osée en son second chapitre? *Et dicam non populo meo : Populus meus es tu; et ipse dicet : Deus meus es tu;* Je diray au peuple qui ne m'appartenoit pas : Tu es mon peuple; il me respondra : Vous estes mon Dieu. C'est de quoy parle S. Paul en son neuviesme chapitre de l'epistre aux Romains. Comme donc Nostre-Seigneur mourut en Hierusalem, afin que la loy sortist de Sion, et la parolle du Seigneur de Hierusalem : *Ut de Sion exiret lex, et verbum Domini de Hierusalem* (Mich. 4), pource qu'elle estoit le chef de la Judée; ainsi voulut-il transferer le siege de son Eglise à Rome, chef de la gentilité, afin de dire *populo non suo : Populus meus es tu;* A ceux qui n'estoient pas son peuple : Vous estes mon peuple. A Rome donc est mort S. Pierre, vraye pierre, non pas fondamentale premiere, mais deuxiesme; car Nostre-Seigneur est cette grande, premiere, angulaire pierre fondamentale, non seulement de l'Eglise militante, mais encore de la triomphante. S. Pierre est pierre fondamentale fondée sur la premiere, et seulement pour l'Eglise militante, pierre ferme, rocher asseuré au milieu de la mer de ce monde, et lequel plus il est battu, moins change-t-il de place.

C'est assez parlé sur la mort de S. Pierre, que vous laisseray-je pour prattique? La premiere chose à quoy je vous exhorte est de remercier Dieu de ce qu'il nous a donné une telle pierre, sur laquelle nous appuyant, nous ne tomberons jamais. Et la seconde prattique, pour la reformation de nostre entendement, je desi-

rerois que nous fussions simples et fermes en la foy que la saincte Eglise nous enseigne, croyant fermement tout ce qui est escrit en cette pierre ; car je vous ayt dit que la loy evangelique y estoit escrite. Croyons donc simplement, et sousmettons nostre entendement à la foy que Nostre-Seigneur a fondée sur cette pierre; car les portes d'enfer ne prevaudront pas contre elle : *Portæ inferi non prævalebunt adversus eam* (Matth. 16). *Christus rogavit pro Petro ut non deficeret fides ejus* (Luc. 22); Nostre-Seigneur a prié pour S. Pierre, afin que sa foy ne defaillist point. C'est le chef de l'Eglise, qui est la colomne et le firmament de verité, comme dit S. Paul à son Timothée (I. Tim. 3). ***Beatus vir qui allidet parvulos suos ad petram*** (Psal. 136); Bien-heureux sera celuy qui brisera ses petits contre la pierre, dit le Psalmiste : quand il survient quelquefois des fantaisies és choses de la foy, certaines petites suffisances, imaginations et pensées d'infidelité, que ferez-vous? si vous les laissez entrer dans vostre esprit, elles vous troubleront et osteront la paix; rompez et venez fracasser ces pensées et imaginations contre cette pierre de l'Eglise, et dites à vostre entendement : Ah! mon entendement, Dieu ne vous a pas commandé de vous repaistre vous-mesme. C'est à cette pierre et à ses successeurs à qui cela appartient; donc : ***Beatus vir qui allidet parvulos suos ad petram;*** Bien-heureux sera celuy qui brisera ses petits contre cette pierre.

Les autheurs qui ont traicté de la nature des animaux disent que l'aigle a le bec si vif, et qui lui croist tellement, que souvent il l'empesche de prendre sa nourriture, et asseurent qu'il ne meure jamais, sinon pour avoir le bec trop long et trop crochu. Ainsi me semble-t-il que font plusieurs, lesquels, n'ayant que trop de vivacité en l'entendement et pas assez de jugement, veulent neantmoins tout sçavoir, tout controller, et sur toutes les matieres theologiques; car la seule theologie, dit S. Hierosme, est celle dont un chacun se veut mesler : ils ont la pointe de l'esprit trop longue, et partant ils ne peuvent prendre la viande de la foy en la maniere qu'il faut. Mais quel remede à cela? il faut qu'ils fassent ce que dit S. Augustin que fait l'aigle, lequel rompt et casse la pointe de son bec en le frappant contre la pierre; apres quoy estant delivré de cet empeschement, il commence à mieux manger : ainsi voudrois-je que ceux qui pensent sçavoir quelque chose, et lesquels, appuyez sur cette imagination, laissent croistre la pointe et vivacité de leur esprit, par un certain raisonnement humain, si longue, que par une certaine presomption d'eux-mesmes ils ne veulent plus recevoir la saincte

doctrine de l'Eglise, qu'ils viennent briser leur raisonnement contre cette pierre : ***Beatus vir qui allidet parvulos suos ad petram.*** Et notez que le Psalmiste ne dit pas simplement : ***Parvulos,*** Petits, mais ***Parvulos suos,*** Ses petits (1). Pourquoy? parce que les pensées d'infidelité sont nostres, et les pensées de fidelité sont de Dieu : ***Non sumus sufficientes cogitare aliquid ex nobis tanquam ex nobis, sed omnis sufficienta nostra ex Deo est*** (II. Cor. 3) ; Nous ne sommes pas suffisans de concevoir une bonne pensée de nous-mesmes, comme de nous-mesmes, mais toute notre suffisance vient de Dieu. Ne regardons jamais les cogitations de la foy qui ne sont pas de Dieu, ni fondées sur la pierre de l'Eglise catholique; mais brisons-les, et rompons leurs pointes contre cette pierre, c'est-à-dire avec l'authorité apostolique de l'Eglise.

Mais outre ces pensées, qui sont les petits de l'entendement dont parle le Psalmiste, il y a d'autres petits de la volonté, qui sont nos pechez, desquels encore je dy : ***Beatus vir qui allidet parvulos suos ad petram;*** Bien-heureux qui brisera ses petits contre la pierre; car Dieu a donné à cette pierre la force et le pouvoir de remettre et oster les pechez, et quand on vient aux pieds du prestre pour les confesser, qu'est-ce autre chose, sinon apporter les petits de sa volonté à la pierre? Et notez encore (mes chers auditeurs) qu'il dit : ***Parvulos suos;*** Ses petits, pour nous montrer qu'il ne faut pas attendre que nos pechez soient inveterez pour les confesser; car, quand ils sont inveterez, il est tres-difficile de les bien declarer, et encore plus de s'en amender : ***Quoniam tacui*** (dit David), ***inveteraverunt ossa mea*** (Psal. 31). Confessons-nous donc souvent, puisque nous pechons souvent; brisons nos pechez dès leur commencement contre cette pierre.

Je sçay que vous desirez tous extremement la paix; c'est pourquoy je vous diray avec le Prophete royal : Si vous la voulez obtenir, adressez-vous à Dieu par prieres et oraisons : ***Rogate quæ ad pacem sunt Hierusalem*** (Psal. 121); aymez-le de tout vostre cœur, servez-le fidellement, evitez soigneusement tout ce qui le peut offenser, et par ce moyen vous obtiendrez la paix, car il dit : ***Pax multa diligentibus legem Dei et non est illis scandalum*** (Psal. 118); Ceux qui ayment la loy de Dieu jouyssent d'une grande paix, et jamais aucune chose ne leur peut nuire. Or, puisqu'il n'y a personne si sainct, qui ne contrevienne quelques-

(1) Il y a dans le texte, non pas : *Parvulos suos*, mais : *Parvulos tuos*. Il s'agit de la fille de Babylone, figure de l'hérésie; et cette explication suffit pour justifier l'interprétation de notre auteur. (N. E.)



rcrois que nous fussions simples et fermes en la foy que la saincte Eglise nous enseigne, croyant fermement tout ce qui est escrit en cette pierre ; car je vous ayt dit que la loy evangelique y estoit escrite. Croyons donc simplement, et sousmettons nostre entendement à la foy que Nostre-Seigneur a fondée sur cette pierre; car les portes d'enfer ne prevaudront pas contre elle : *Portæ inferi non prævalebunt adversus eam* (Matth. 16). *Christus rogavit pro Petro ut non deficeret fides ejus* (Luc. 22) ; Nostre-Seigneur a prié pour S. Pierre, afin que sa foy ne defaillist point. C'est le chef de l'Eglise, qui est la colomne et le firmament de verité, comme dit S. Paul à son Timothée (I. Tim. 3). *Beatus vir qui allidet parvulos suos ad petram* (Psal. 136) ; Bien-heureux sera celuy qui brisera ses petits contre la pierre, dit le Psalmiste : quand il survient quelquefois des fantaisies és choses de la foy, certaines petites suffisances, imaginations et pensées d'infidelité, que ferez-vous? si vous les laissez entrer dans vostre esprit, elles vous troubleront et osteront la paix; rompez et venez fracasser ces pensées et imaginations contre cette pierre de l'Eglise, et dites à vostre entendement : Ah! mon entendement, Dieu ne vous a pas commandé de vous repaistre vous-mesme. C'est à cette pierre et à ses successeurs à qui cela appartient; donc : *Beatus vir qui allidet parvulos suos ad petram;* Bien-heureux sera celuy qui brisera ses petits contre cette pierre.

Les autheurs qui ont traicté de la nature des animaux disent que l'aigle a le bec si vif, et qui lui croist tellement, que souvent il l'empesche de prendre sa nourriture, et asseurent qu'il ne meure jamais, sinon pour avoir le bec trop long et trop crochu. Ainsi me semble-t-il que font plusieurs, lesquels, n'ayant que trop de vivacité en l'entendement et pas assez de jugement, veulent neantmoins tout sçavoir, tout controller, et sur toutes les matieres theologiques; car la seule theologie, dit S. Hierosme, est celle dont un chacun se veut mesler : ils ont la pointe de l'esprit trop longue, et partant ils ne peuvent prendre la viande de la foy en la maniere qu'il faut. Mais quel remede à cela? il faut qu'ils fassent ce que dit S. Augustin que fait l'aigle, lequel rompt et casse la pointe de son bec en le frappant contre la pierre; apres quoy estant delivré de cet empeschement, il commence à mieux manger : ainsi voudrois-je que ceux qui pensent sçavoir quelque chose, et lesquels, appuyez sur cette imagination, laissent croistre la pointe et vivacité de leur esprit, par un certain raisonnement humain, si longue, que par une certaine presomption d'eux-mesmes ils ne veulent plus recevoir la saincte

doctrine de l'Eglise, qu'ils viennent briser leur raisonnement contre cette pierre : *Beatus vir qui allidet parvulos suos ad petram.* Et notez que le Psalmiste ne dit pas simplement : *Parvulos,* Petits, mais *Parvulos suos,* Ses petits (1). Pourquoy? parce que les pensées d'infidelité sont nostres, et les pensées de fidelité sont de Dieu : *Non sumus sufficientes cogitare aliquid ex nobis tanquam ex nobis, sed omnis sufficienta nostra ex Deo est* (II. Cor. 3) ; Nous ne sommes pas suffisans de concevoir une bonne pensée de nous-mesmes, comme de nous-mesmes, mais toute notre suffisance vient de Dieu. Ne regardons jamais les cogitations de la foy qui ne sont pas de Dieu, ni fondées sur la pierre de l'Eglise catholique; mais brisons-les, et rompons leurs pointes contre cette pierre, c'est-à-dire avec l'authorité apostolique de l'Eglise.

Mais outre ces pensées, qui sont les petits de l'entendement dont parle le Psalmiste, il y a d'autres petits de la volonté, qui sont nos pechez, desquels encore je dy : *Beatus vir qui allidet parvulos suos ad petram;* Bien-heureux qui brisera ses petits contre la pierre; car Dieu a donné à cette pierre la force et le pouvoir de remettre et oster les pechez, et quand on vient aux pieds du prestre pour les confesser, qu'est-ce autre chose, sinon apporter les petits de sa volonté à la pierre? Et notez encore (mes chers auditeurs) qu'il dit : *Parvulos suos;* Ses petits, pour nous montrer qu'il ne faut pas attendre que nos pechez soient inveterez pour les confesser; car, quand ils sont inveterez, il est tres-difficile de les bien declarer, et encore plus de s'en amender : *Quoniam tacui* (dit David), *inveteraverunt ossa mea* (Psal. 31). Confessons-nous donc souvent, puisque nous pechons souvent; brisons nos pechez dès leur commencement contre cette pierre.

Je sçay que vous desirez tous extremement la paix; c'est pourquoy je vous diray avec le Prophete royal : Si vous la voulez obtenir, adressez-vous à Dieu par prieres et oraisons : *Rogate quæ ad pacem sunt Hierusalem* (Psal. 121); aymez-le de tout vostre cœur, servez-le fidellement, evitez soigneusement tout ce qui le peut offenser, et par ce moyen vous obtiendrez la paix, car il dit : *Pax multa diligentibus legem Dei et non est illis scandalum* (Psal. 118); Ceux qui ayment la loy de Dieu jouyssent d'une grande paix, et jamais aucune chose ne leur peut nuire. Or, puisqu'il n'y a personne si sainct, qui ne contrevienne quelques-

(1) Il y a dans le texte, non pas : *Parvulos suos*, mais : *Parvulos tuos*. Il s'agit de la fille de Babylone, figure de l'hérésie; et cette explication suffit pour justifier l'interprétation de notre auteur. (N. E.)

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS LE TOME PREMIER.

SERMONS.

FIN DU TOME PREMIER.



BAR-LE-DUC, IMPRIMERIE CONTANT-LAGUERRE.



